Michel Laflandre

TOURELLES DE PIERRES SÈCHES

ET CAIRNS APPARENTÉS

Données comparatives

et éléments d'interprétation

9 791041 523399

TOURELLES DE PIERRES SECHES ET CAIRNS APPARENTES

Données comparatives et éléments d'interprétation

Les *tourelles de pierres sèches* constituent une catégorie spécifique de cairns. Il ne s'agit pas d'abris ni de *cabanes de berger*, mais de constructions pleines où l'on ne peut ni pénétrer, ni ranger quoi que ce soit. On trouve ces tourelles dans plusieurs pays, notamment en Europe et sur le continent américain, principalement dans des régions montagneuses ou collinaires de basse et moyenne altitude.

Ces cairns s'inscrivent très souvent dans un environnement anthropologique agropastoral, aussi l'opinion majoritaire est qu'ils ont été construits par des bergers. Les *tourelles de pierres sèches* n'ont cependant fait l'objet d'aucune étude scientifique d'ensemble, ces artefacts restant jusqu'à présent assez méconnus et mal compris.

Au terme de recherches sur le terrain et d'une longue enquête documentaire comparatiste, cet ouvrage esquisse quelques réponses à trois questions fondamentales : qui a édifié les *tourelles de pierres sèches* ? quand ? et surtout, pourquoi ? En complément de l'approche archéologique, historique et ethnographique, il met en évidence plusieurs données linguistiques originales apportant un éclairage nouveau et inattendu sur ces singuliers monuments.

Dry-stone towers are a specific category of cairns. They are not shelters or shepherd's huts, but solid structures that cannot be entered, or stored anything.... They are found in several countries, mainly in Europe or American continent, especially in mountainous or hilly regions of low and medium altitude. As these cairns are very often part of an anthropological agropastoral environment, the majority opinion is that they were built by shepherds. However, dry-stone towers have not been the subject of any overall study : these artefacts remain relatively unknown and ununderstood to date. Based on a field survey and lengthy comparative documentary research, this book sketches out some answers to three key questions : who built dry-stone towers ? when ? and, above all, why ? Beyond the archaeological, historical and ethnographic approach, it highlights a number of original linguistic data shedding new and unexpected light on this phenomenon.

© 2023 Michel Laflandre

Passionné d'histoire et d'ethnographie, je m'intéresse depuis très longtemps à différents sites et monuments que l'archéologie conventionnelle peine encore à interpréter. Ayant découvert l'existence de tourelles de pierres sèches au Portugal, puis constaté qu'on en trouve aussi dans d'autres pays européens et d'Amérique, j'ai mené une longue enquête pour tenter de mieux comprendre ces édifices, notamment leurs fonctionnalités dans leurs environnements culturels respectifs.

Photo de couverture : une grande tourelle de pierres sèches sur le *Varanda dos pastores* (Serra da Estrela, Portugal)

ISBN 979-10-415-2339-9

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS 3

PREMIERE PARTIE UNE APPROCHE COMPARATISTE DU PHENOMENE 16

CHAPITRE 1ER LES TOURELLES DE PIERRES SECHES AU PORTUGAL 16

CHAPITRE 2 LES *TOURS* ET LES *QUILLES DE BERGER* FRANÇAISES 87

CHAPITRE 3 TOURELLES ET HOMMES DE PIERRE EN ITALIE 124

CHAPITRE 4 LES EDIFICES ESPAGNOLS : UN ECLAIRAGE LINGUISTIQUE NOUVEAU 139

CHAPITRE 5 CAIRNS ET TOURELLES DES ÎLES BRITANNIQUES 167

CHAPITRE 6 LES CAIRNS TURRIFORMES DES PAYS NORDIQUES 202

CHAPITRE 7 DES ARTEFACTS PRECOLOMBIENS COMPARABLES EN AMERIQUE DU SUD 217

CHAPITRE 8 AMERIQUE DU NORD : DES *MONUMENTS DE BERGER* BIEN DOCUMENTES 236

CHAPITRE 9 APERÇU SUR LES CAIRNS DE DEUX AUTRES REGIONS DU MONDE 275

DEUXIEME PARTIE INTERPRETER LES TOURELLES DE PIERRES SECHES 285

CHAPITRE 10 LA FONCTION DES TOURELLES DANS LEUR ENVIRONNEMENT CULTUREL 286

CHAPITRE 11 L'HYPOTHESE DES CHAMPS LEXICAUX 341

ANNEXE 1 UN CAS SPECIFIQUE : LES « TOURS DE GUET PASTORALES » 376

ANNEXE 2 LES TOURS PASTORALES ET LES CAIRNS DANS LA BIBLE 383

COMPLEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES 386

La table des matières détaillée se trouve en fin d'ouvrage

CONVENTIONS TYPOGRAPHIQUES

Racines étymologiques	* entre accolades {**racine*}	
Séquences consonantiques	majuscules entre barres verticales |B~C~D|	
Citations abrégées ou traductions	entre crochets […]	
Renvois bibliographiques	<RB01> et s.	} Cf. bibliographie en fin d'ouvrage
Renvois lexicographiques	<RL01> et s.	

Signes diacritiques : nous nous sommes efforcé autant que possible de les faire figurer sur les termes étrangers qui en sont normalement pourvus (ex. en portugais : *malhão* plutôt que *malhao*) ; toutefois, la multiplicité et la diversité des sources consultées (dans différents alphabets) et le travail de copie manuelle ou d'extraction informatique des extraits concernés n'ont pas toujours permis d'y parvenir, d'éventuelles entorses n'altérant par le propos dans la mesure où ces diacritiques concernent surtout la prononciation.

Liens Internet : pour une meilleure lisibilité de l'édition numérique (développements et renvois bibliographiques), tous les liens actifs à la date de parution sont indiqués en bleu foncé sans soulignement ; les liens hors-ligne sont signalés par l'obèle (†).

A Jérôme et Régis, deux solides amis
à qui l'idée de cet ouvrage doit beaucoup

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est consacré aux « *tourelles de pierres sèches et cairns apparentés* », des édicules d'architecture rurale ayant grossièrement la forme de petites tours pleines (c'est-à-dire sans espace intérieur creux) à peu près rondes ou carrées, selon le cas, constituées de dalles ou de blocs bruts empilés de main d'homme et assemblés sans mortier[1]. Ces artefacts appartiennent à la vaste classe des constructions humaines de pierre sèche dont les savoir-faire et les techniques ont été inscrits par l'UNESCO en 2018 sur la *Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité*[2] <RB001>.

Les tourelles de pierres sèches sont caractérisées par une forme et une technique relativement homogènes, et intéressent à la fois l'histoire, l'archéologie et l'ethnographie ; mais singulièrement, elles n'ont jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude de synthèse en français ou en anglais, et seulement de très peu d'articles spécialisés ou de publications universitaires. D'où une réelle lacune d'information, à laquelle nous tentons de remédier au moins de manière partielle, en espérant que d'autres chercheurs poursuivront ce travail liminaire.

Pour ce qui nous concerne, nos premières recherches sur les tourelles de pierres sèches ont débuté au Portugal (plus précisément dans le massif montagneux de la Serra da Estrela situé dans le centre du pays), mais comme nous l'avons assez vite découvert, on rencontre ce type de constructions

[1] Par convention terminologique, nous avons opté dans le présent ouvrage pour la forme plurielle *pierres sèches* de préférence à *pierre sèche* (au singulier), sachant qu'en pratique, ces deux formes sont équivalentes : les tourelles « *de pierres sèches* » sont des édifices réalisés selon la technique de construction « *à pierre sèche* ». L'entrée *Pierre sèche* (au singulier) de l'Encyclopédie en ligne Wikipédia vise du reste la « *maçonnerie en pierres sèches* » (au pluriel), définie comme une technique de « *construction consistant à assembler, sans aucun mortier à liant, des moellons, des plaquettes, des blocs, des dalles, bruts ou ébauchés* […] », la notice recommandant toutefois de préférer « *des expressions aux connotations plus étendues et plus élaborées que sont "maçonnerie à pierres sèches", "construction à pierres sèches"* […] ». Dans la littérature spécialisée francophone, on trouve l'expression *pierre sèche* aussi bien au singulier qu'au pluriel ; pour sa part, l'anglais n'utilise que la forme *dry stone* (au singulier) ou, beaucoup moins commune, *drystack* (en un seul mot) ; *cf*. p. ex. https://en.wikipedia.org/wiki/Dry_stone.

[2] On retient en particulier dans cette liste la définition de « *l'art de la construction en pierre sèche* » entendu au sens du classement UNESCO, qui correspond « […] *au savoir-faire associé à la construction d'ouvrages en pierre en empilant les pierres les unes sur les autres sans utiliser aucun autre matériau, si ce n'est parfois de la terre sèche* », ainsi que les observations générales relatives à ces ouvrages et qui, en large part, se révèlent pertinentes pour l'étude des *tourelles de pierres sèches* et de leurs fonctions dans leur environnement anthropologique : « […] *Les structures en pierre sèche sont présentes dans la plupart des zones rurales – principalement sur des terrains accidentés* […] *La stabilité des structures est assurée par un choix et un placement soigneux des pierres. Les structures en pierre sèche ont façonné des paysages multiples et fort variés, permettant le développement de différents types d'habitats, d'agriculture et d'élevage. Ces structures témoignent des méthodes et pratiques utilisées par les populations depuis la préhistoire jusqu'à l'époque moderne pour organiser leurs espaces de vie et de travail en optimisant les ressources naturelles locales et humaines …* ». Mais si les documents préparatoires au classement comportent un nombre considérable de références sur l'art de la construction et les différents types d'ouvrages en pierre sèche dans le monde, on peut regretter que les *tourelles de pierres sèches* et les cairns apparentés n'y soient quasiment pas évoqués.

ailleurs au Portugal et dans plusieurs autres pays, le plus souvent dans des régions vallonnées ou montagneuses de basse ou moyenne altitude. Les édifices en question sont apparemment toujours situés en zone rurale dans des espaces plutôt reculés et généralement découverts (des landes, des pâturages), en particulier sur des plateaux (nous n'avons jamais trouvé trace ni mention d'une seule tourelle de pierres sèches en ville ni même dans un village ou un hameau[3]) ; on peut ranger ces tourelles dans la catégorie des ouvrages *d'architecture vernaculaire*[4], entendue comme une architecture populaire, basée essentiellement sur des matériaux locaux (la pierre sèche, au cas présent) et des savoir-faire traditionnels transmis de génération en génération[5].

L'appellation « *tourelle de pierres sèches* » n'étant pas encore homologuée en tant que catégorie archéologique par la communauté scientifique francophone -et afin de bien cerner d'emblée le périmètre de notre étude- nous pensons indispensable d'en définir minutieusement le contenu, la précision terminologique étant d'ailleurs une des exigences majeures qui nous a animé tout au long de nos recherches.

Parmi différentes dénominations possibles, nous avons opté pour le terme *tourelle* qui nous paraît à la fois clair, bien adapté sur le plan descriptif et, sur le plan archéologique, assez neutre pour ne pas susciter d'inutiles ergotages terminologiques. L'emploi du diminutif *tourelle* nous semble pleinement justifié par la forme générale et la taille des édifices concernés : assez massifs et trapus, ayant grossièrement le profil d'une petite tour de section circulaire ou quadrangulaire, globalement plus hauts que larges, avec des dimensions variant le plus souvent entre 1 et 2,5 m de hauteur (rarement plus), pour environ 0,8 à 1,5 m de diamètre (d'où l'appellation *tourelle* plutôt que *tour*).

Certaines tourelles se présentent comme des cylindres ou des parallélépipèdes à peu près réguliers de la base jusqu'à leur sommet, mais le plus souvent, les édifices d'une certaine hauteur se resserrent un peu vers le haut, avec un profil conique ou en pain de sucre probablement voulu par leurs constructeurs car, par le jeu de la portance, cette forme leur assure une meilleure stabilité.

[3] A la différence d'autres ouvrages lithiques anciens comme les menhirs et les dolmens, notamment, aujourd'hui rares dans les villes et les villages -car ils y ont fait l'objet de destructions et de démontages systématiques durant des siècles- mais où ils étaient jadis nombreux et dont le souvenir subsiste aussi bien dans la toponymie urbaine que dans maintes sources écrites ou iconographiques.

[4] Pour les géographes, les anthropologues et les architectes, l'*architecture vernaculaire* est un concept très large ; sa définition est cependant « *difficile à cerner* », pour reprendre l'intitulé d'une communication de l'architecte canadien François Varin l'analysant comme « *…une architecture d'inspiration populaire qui a développé et développe ses caractéristiques propres dans une région spécifique où souvent elle utilise les matériaux locaux, des façons de faire et des formes traditionnelles* […] *L'architecture vernaculaire s'exprime autant en milieu rural qu'en milieu urbain et inclut tout autant des bâtiments individuels, des ensembles, des paysages urbains ou ruraux. Habituellement, l'architecture vernaculaire se comprend dans un contexte environnemental et culturel particulier à chaque région. Ses manifestations reflètent, dans leur diversité, les différents groupes ethniques et socio-économiques* [elle] *intègre des savoir-faire et des modèles transmis d'une génération à l'autre et elle évolue en fonction des besoins nouveaux tout en assimilant les influences extérieures* » (*cf.* https://www.icomos.org/fr/ressources/publications/librairie-de-l-icomos/116-english-categories/resources/publications/303-isc-vernacular-architecture, « *Vernacular architecture* », publication en français du Comité scientifique international du Conseil international des monuments et des sites – ICOMOS).

[5] En dépit d'une large diffusion géographique (en Europe, en Anatolie, sur le continent américain et probablement dans d'autres régions du monde) et de leur grande homogénéité stylistique, les tourelles de pierres sèches et les cairns apparentés ne sont pas identifiés comme une catégorie spécifique dans la monumentale *Encyclopédie de l'architecture vernaculaire dans le monde*, ouvrage collectif de référence (en anglais) publié sous la direction du grand historien britannique de l'architecture Paul Oliver (1927-2017) [*Encyclopedia of vernacular architecture of the world*], Ed. Presses universitaires de Cambridge, Cambridge, New York et Melbourne, 1997].

Bien évidemment, cette description correspond à un modèle type, autour duquel on trouve en réalité maintes variations de forme, de taille ou de structure qui, sans s'écarter exagérément du modèle de base, conduisent à retenir la notion d'*apparentement* (par la forme), ces artefacts moins conventionnels étant désignés dans la suite du présent ouvrage comme des « *édifices apparentés* » (sous-entendu, « *apparentés aux tourelles* »).

FIG. 1

Deux tourelles de pierres sèches conformes au « modèle type » (Serra da Estrela, Portugal)

Tourelle de section plutôt circulaire

Tourelle de section plutôt quadrangulaire

Le sommet de ces petites tours peut être, selon le cas, plat ou légèrement convexe (pointu ou bombé), mais on en trouve aussi de vaguement concaves (en creux) car affaissés en leur centre, soit du fait d'un tassement naturel, soit parce que des pierres en ont été intentionnellement ôtées pour différentes raisons (prélèvements pour se procurer des pierres à bâtir, tentatives de fouilles, curiosité, vandalisme, etc.). Ce profil général turriforme et le fait que la partie supérieure des tourelles de pierres sèches soit (ou ait été) souvent plate concourt à caractériser ce type d'ouvrages par rapport à d'autres se présentant plutôt comme de simples empilements en forme de tas ou de petits monticules approximativement coniques.

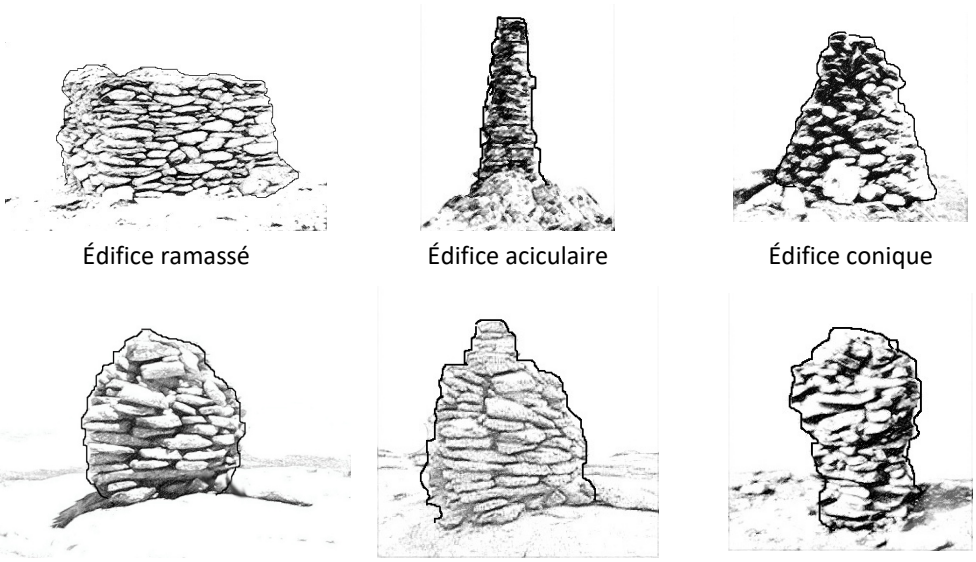
Certaines tourelles non-conventionnelles, beaucoup plus hautes et plus fines que la moyenne, peuvent ressembler à une sorte de menhir longiligne (à cette différence majeure près qu'il s'agit de monuments de pierres sèches, alors que les menhirs et autres pierres levées sont des monolithes), à des obélisques, à des fuseaux, voire à de véritables « aiguilles de pierres sèches ». Inversement, d'autres apparaissent très ramassées -au point parfois de ressembler plus à des édifices tabulaires qu'à des petites tours proprement dites- mais peut-être ont-elles été intentionnellement arasées au fil des ans, notamment pour servir de carrière de pierre à construction (dégradation souvent rapportée par les sources disponibles).

Par ailleurs, quelques édifices de pierres sèches rencontrés lors de nos recherches comparatives, tout en présentant quelques traits communs avec les tourelles proprement dites, s'écartent néanmoins trop du modèle type pour pouvoir être définis comme simplement « *non conventionnels* » : nous avons donc pris parti de les ranger sous la catégorie accessoire -et un peu artificielle, nous en sommes conscient- des « *édifices atypiques* »[6].

[6] *Cf.* les quelques développements spécifiques consacrés à ces édifices dans les chapitres sur les tourelles françaises (« *Observations sur des édifices atypiques* ») et les tourelles des Îles britanniques (« *Enquête sur l'insolite Tour du berger Buckle* »).

FIG. 2

Quelques profils de tourelles non-conventionnelles,
prises en compte comme « *édifices apparentés* »



Édifice ramassé | Édifice aciculaire | Édifice conique

Édifice ovoïde | Édifice campaniforme | Édifice « en champignon »

Sur le plan architectonique, les tourelles de pierres sèches, les cairns apparentés et les édifices atypiques pris en compte dans le présent ouvrage ont tous en commun et comme caractéristique distinctive fondamentale d'être des constructions pleines[7] : ils ne comportent ni accès ni chambre intérieure, sous réserve parfois de quelques modestes niches creuses ouvertes sur l'extérieur. Ils sont sans fondations ni chaînage et dépourvus de parement travaillé ou de crépi[8]. Leur partie supérieure est de même structure que le corps de l'édifice, c'est-à-dire montée à pierre sèche (généralement sans toit ni dalle de couverture).

Le fait que ces tous ces ouvrages soient des constructions pleines ressort comme une donnée essentielle : fondamentalement, les tourelles sont faites pour être vues ou utilisées de l'extérieur, à la différence d'un ouvrage creux dont la fonctionnalité première est de servir d'abri pour des hommes ou des animaux, de remise pour des outils ou des denrées, ou encore de réceptacle funéraire ou cinéraire. C'est cette caractéristique qui distingue les tourelles d'autres types de constructions également de pierres sèches pouvant éventuellement leur ressembler mais comportant une partie

[7] Deux types d'ouvrages pleins sont concevables : d'un côté les édifices construits en dalles et blocs superposés occupant tout le volume du monument (dont l'extérieur visible n'est pas un parement proprement dit, mais simplement la tranche des pierres de pourtour empilées les unes sur les autres), de l'autre les ouvrages composés d'une ceinture en blocs ou en dalles formant un parement externe, l'intérieur étant composé d'un remplissage de pierres en vrac. Pour autant qu'on puisse en juger (à partir des vestiges des tours observées au Portugal, notamment), les *tourelles de pierres sèches* sont, pour la plupart, du premier type, sans toutefois qu'il s'agisse d'une caractéristique architectonique obligatoire ; certains édifices parementés semblent en effet classables comme *tourelles de pierres sèches* (certains *majanos* espagnols, p. ex. - *cf. infra*).

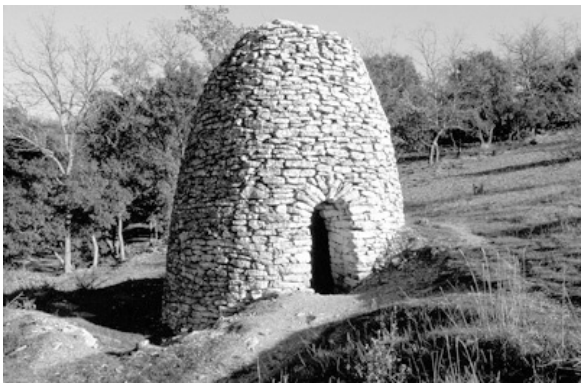
[8] Dans la Serra da Estrela, les tourelles sont majoritairement en granit, parce qu'il s'agit de la pierre la plus commune de la région. Mais la roche employée n'est pas un élément déterminant : certaines tourelles dans ce massif ou ailleurs ont été construites en tout ou partie avec d'autres roches (gneiss, schiste, …). Sur des plateaux calcaires ou des terrains volcaniques, par exemple, des tourelles ont été construites dans la pierre du substrat local, avec pour seul impact la durabilité de l'édifice si elle était friable ou trop fragile. On peut considérer que sauf exception, les tourelles sont constituées de pierres ramassées aux alentours, variant selon les terrains concernés.

intérieure vide et accessible depuis l'extérieur, comme notamment les *cabanes de pierres sèches*, les *bories*, les *caselles* et autres *abris pastoraux*, très communs dans les zones rurales[9].

FIG. 3

En dépit d'un profil parfois similaire, la différence fondamentale entre une tourelles de pierres sèches ou un cairn apparenté (à gauche) et une *borie* (à droite) tient au caractère plein ou creux de l'édifice

① Un cairn massif (ouvrage plein) sur la colline Kuikkapää (nord de la Finlande)



② Une cabane de pierres sèches ou *borie* (Bonnieux, Vaucluse)

Ainsi conformées, les tourelles de pierres sèches appartiennent sans conteste à la vaste famille architecturale et archéologique des *cairns*[10], usuellement définis (en français) comme des amas

[9] L'architecture rurale et pastorale de pierre sèche (souvent désignée *architecture vernaculaire*) a suscité la production d'une abondante littérature spécialisée ou de vulgarisation (en français, en anglais, en espagnol et en portugais, notamment), ainsi que de nombreuses publications touristiques, l'ensemble comptant aujourd'hui des centaines -et probablement des milliers- de références d'intérêt variable : articles, notes, études universitaires, communications, actes et comptes rendus de rencontres scientifiques, brochures et ouvrages divers ; s'y ajoutent depuis quelques années des sites Internet de référence (comme, en français, le remarquable *Pierreseche.com* pour n'en citer qu'un) et un nombre considérable de pages et articles de blogs Internet. Toutes ces sources traitent essentiellement d'édifices ruraux creux (couverts selon différents procédés plus ou moins élaborés), édifiés par l'homme depuis des temps très reculés comme abris pour les personnes ou les animaux, comme lieux d'entreposage de denrées ou d'outils, ou encore comme instruments d'exploitation technique (murs apiaires, couloirs de comptage et de tonte des moutons, pièges à loups, etc.). On trouve aussi -en moindre nombre- d'intéressantes références sur les amas d'épierrage et les murettes bordant les chemins ruraux, marquant les drailles ou délimitant les propriétés foncières ou les parcelles de culture ou d'élevage. En comparaison, la littérature consacrée en propre aux ouvrages de pierres sèches pleins (cairns, *tours de berger*, amas d'épierrage, …) est indigente, même si quelques publications sur l'architecture rurale en évoquent incidemment -et trop brièvement- l'existence (à propos des amas d'épierrage, notamment).

[10] Le mot *cairn*, attesté en français dès le 16ème siècle, est issu du gaélique *carn* [*tas de pierre*]. D'après les spécialistes, ce terme se rattache à une racine probablement pré-indoeuropéenne {**kar*} renvoyant primitivement à la notion générale de *substance dure* et qui, dans la famille indo-européenne, serait à l'origine de différents termes en rapport avec la *pierre* (substance minérale) et le *rocher* (bloc de pierre qu'on trouve dans la nature) – *cf.* notamment l'entrée *Cairn* du Répertoire du Centre national de ressources textuelles et lexicales (Trésor de la langue française) / CNRTL <RL67>, https://www.cnrtl.fr/etymologie/cairn. On retrouve semble-t-il une ou plusieurs racines comparables et dans des sens équivalents dans d'autres familles linguistiques, mais sans que les linguistes puissent assurer qu'elles découleraient toutes de la même racine-mère ; sur cette supposée racine pré-européenne {**K*^{h}*ar*} et les étyma voisins, *cf.* entre autres le *Dictionnaire des racines indo-européennes* de Julius Pokorny (1887-1970) dans sa version en ligne actualisée par le Pr Gerhard Köbler <RL89> et les observations nuancées de l'Encyclopédie Wikipédia (https://fr.wikipedia.org/wiki/K^{h}ar). Dans la suite du présent ouvrage, nous avons considéré que la racine {**kar*} pouvait se rapporter, selon le cas, à la notion très large de *substance dure* ou à sa déclinaison plus spécifique en tant que *pierre*, telle qu'elle prévaut dans un des sens courants que l'anglais donne au mot *cairn* (*heap of stones*, soit, en français, un *tas de pierres*).

artificiels de pierres réalisés de main d'homme pour marquer un lieu particulier ou signifier un message donné[11].

Au sein de cette famille, les spécificités morphologiques et architectoniques des tourelles permettent de caractériser un sous-ensemble assez homogène, les « *cairns-tourelles* », que certains auteurs anglophones -comme le géologue et naturaliste américain David Williams, dans son ouvrage sur les « *Cairns -Messagers de pierre* » <RB002>- désignent « *chimney cairns* » [en français, *cairns en cheminée*].

FIG. 4

Croquis d'un « *cairn-tourelle* » ou « *chimney cairn* » en anglais [*cairn en cheminée*]

Le *cairn-tourelle* peut être sommairement décrit comme un agencement vertical de pierres disposées méthodiquement en couches successives pour former un volume plein, suivant un plan d'ensemble de section circulaire ou quadrangulaire mais pouvant présenter, selon le cas, une forme plus ou moins conique.

D'aucuns pourront objecter que cette classification sur la base de critères aussi sommaires n'est pas très opérationnelle, l'appellation *cairn*, largement répandue dans le langage courant comme dans la littérature scientifique ou de vulgarisation, ayant en fait un contenu très hétérogène, pour ne pas dire fourre-tout.

Reste qu'en l'absence d'autre terminologie faisant autorité, le modèle type défini ci-avant fournit une grille de lecture largement suffisante en première analyse pour identifier et caractériser la plupart des cairns-tourelles relevant du présent ouvrage, tout en les distinguant autant que possible de trois autres types de cairns très communs auxquels il est fait référence dans plusieurs des développements comparatifs du présent ouvrage : le *cairn-empilement* (ou *cairn classique*, le plus souvent de forme

[11] *Cairn* est aujourd'hui une appellation très générale dans la littérature archéologique internationale (concurremment, le cas échéant, avec d'autres termes spécialisés), pour désigner soit des empilements de pierres sèches réalisés de main d'homme (dont les cairns-tourelles proprement dits), soit des tumulus (souvent funéraires), ou encore des assemblages de pierres aux formes complexes, à usage votif ou religieux. L'Encyclopédie Wikipédia, qui se réfère aux données du Trésor de la Langue française <RL67>, en propose la définition suivante : « *amas artificiel de pierres placé à dessein pour marquer un lieu particulier* », avec à toutes fins utiles l'indication que « *ce type d'amas se trouve la plupart du temps sur les reliefs, les tourbières ou au sommet des montagnes* » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Cairn) ; il s'agit d'une formulation d'usage courant plutôt qu'une définition scientifique proprement dite, beaucoup de cairns ayant d'ailleurs une fonction plus large que le seul marquage d'une lieu donné (les *cairns funéraires*, par exemple, qui sont à la fois une tombe et le monument qui en signale l'emplacement). En anglais, le terme *cairn* a des acceptions encore plus larges, puisqu'il y désigne indifféremment des artefacts les plus divers allant de simples petites piles de pierres à des monuments mégalithiques de grandes dimensions (dolmens, cromlechs, etc.), ainsi que des pierres levées brutes ou taillées (menhirs, bornes, monuments commémoratifs récents et parfois maçonnés), voire des tas de pierres naturels (de grosses roches ou des *tors* granitiques, par exemple) dont la forme évoque celle des cairns construits par l'homme.

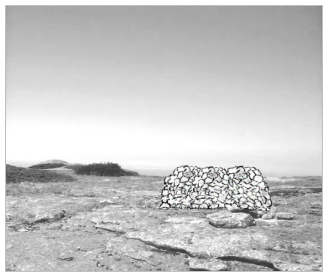
conique), le *cairn-amas* (le terme *amas* étant entendu comme un agencement intentionnel dont la forme générale est plus élaborée qu'un simple empilement) et le *cairn de cheminement*.

FIG. 5

Trois types classiques de cairns

Le *cairn-empilement* (ou *cairn classique*) résulte de l'accumulation de pierres et de cailloux simplement entassés les uns sur les autres sans plan d'ensemble ni agencement particulier. Il se caractérise par sa forme globalement conique plutôt que cylindrique, imputable à son mode de construction (le profil en tas résultant de la gravité naturelle). Ce type de cairn sert souvent de support à des pratiques superstitieuses, propitiatoires ou funéraires, comme le dépôt d'offrandes et *d'ex-voto*, ou l'ajout d'une pierre par les voyageurs qui passent devant.

Le *cairn-amas* se présente comme un empilement de pierres agencées plus méthodiquement que sur un cairn-empilement, selon un plan d'ensemble et une forme généralement oblongue, plus en largeur qu'en hauteur ; les pierres sont montées couche par couche, de manière à conférer de la tenue à l'édifice (avec parfois une ceinture de parement). Les amas d'épierrage[12] se présentent souvent de cette façon et certains peuvent facilement être confondus avec une tourelle de pierres sèches proprement dite.



Le *cairn de cheminement* composé de quelques pierres agencées verticalement de manière aussi stable que possible, souvent de forme vaguement triangulaire, bien visible dans le paysage pour servir de repère d'orientation, ou pour attester du passage de son constructeur à un endroit donné (un sommet ou un col, par exemple). Le cairn de cheminement est souvent édifié sur une dalle ou une roche un peu surélevée dans le paysage, de manière à être plus facilement repérable.

La définition des *cairns-tourelles* débouche sur une question inévitable : à quoi servent (ou servaient) de tels édifices ?

En effet, face à un ouvrage de pierres sèches creux dont la fonction exacte n'est pas connue précisément, il est facile d'imaginer -*a priori* sans grand risque d'erreur- qu'il servait d'habitation ou d'abri pour des hommes (bergers, cantonniers, cueilleurs, vignerons, apiculteurs, chasseurs, soldats, etc.) ou pour leurs bêtes (moutons, chèvres, bovins, chiens, abeilles, pigeons, etc.[13]), de lieu d'entreposage ou de rangement de matériel, ou encore de réserve de nourriture ou de boisson ; en revanche, la fonction d'une construction pleine est beaucoup moins évidente : elle ne peut servir ni

[12] On trouve également l'appellation équivalente *tas d'épierrement*, les deux termes, strictement synonymes, étant définis comme « *l'action d'enlever les pierres d'un terrain afin de le rendre apte à la culture* » ou « *le résultat de cette action* » (Répertoire CNRTL <RL67>).

[13] Enumération non-exhaustive. En ce qui concerne les abeilles -qui pouvaient parfois être associées à la transhumance- sont notamment visés les *murs apiaires* de pierres sèches. S'agissant des pigeons, on signale dans maints endroits des *tours-pigeonniers* de dimensions variables ; en dépit de leur appellation et, parfois, de leur ressemblance extérieure avec des tourelles, il s'agit d'ouvrages creux le plus souvent maçonnés, généralement situés près d'habitation (et non en pleine campagne) et qui n'entrent pas dans la catégorie des *tourelles de pierres sèches* au sens du présent ouvrage.

de remise ni d'abri temporaire, considération simpliste mais qui, ajoutée à quelques autres interrogations, complique sérieusement l'interprétation des tourelles de pierres sèches.

Non seulement il n'est pas possible d'entrer, ou même simplement de se glisser à l'intérieur des cairns-tourelles, mais dépourvus (sauf exception) du moindre évidement externe (ou *niche*)[14], ils ne ressemblent même pas aux petits oratoires ruraux abritant dans certains pays la statuette d'un saint, assez fréquents dans certains pays (*cf. infra* les développements consacrés aux *peirones* espagnols et aux *konismata* de Grèce).

A défaut d'explication s'imposant d'elle-même, la forme et la taille des tourelles peuvent suggérer d'autres fonctionnalités, sans toutefois emporter une totale conviction (ces points sont examinés plus en détails dans la seconde partie du présent ouvrage) :

- à supposer qu'un homme puisse s'y jucher et s'y tenir en équilibre, une tourelle de pierres sèches offre un point de vue surélevé, donc un peu plus large qu'au niveau du sol ; l'édifice pourrait ainsi servir à observer les alentours (des animaux en train de paître, par exemple, l'approche d'un prédateur ou d'un danger quelconque, etc.) ;
- une autre fonction potentielle serait que la tourelle ait été élevée pour servir de socle à un objet quelconque (une croix en bois ou en métal, par exemple, l'édifice formant alors la base d'une sorte de calvaire) ; ou comme plateforme situé au-dessus du sol pour déposer ou exposer divers objets (statuette, offrandes, nourriture pour des oiseaux, etc.), soit encore pour allumer un feu (selon le principe de la tour à feu ou à fumée)[15] ;
- une tourelle de pierres sèches pourrait aussi servir à signaler un endroit ou quelque chose en rapport avec l'emplacement où elle se situe (la tourelle faisant fonction, selon le cas, de point de repère, d'indicateur de direction, de marque de terrain, de stèle funéraire ou d'ouvrage mémorial[16], de borne géodésique ou cadastrale, etc.).

Ayant découvert presque par hasard l'existence de tourelles de pierres sèches dans la Serra da Estrela, nous n'avions au départ aucune idée arrêtée sur l'origine et la fonction de ces monuments, si ce n'est qu'ils ne devaient pas être très anciens -pas plus d'un siècle ou deux, et probablement moins pour la plupart d'entre eux- vu leur état général rapporté à leur médiocre robustesse découlant de leur mode-même de construction : un ouvrage de pierres sèches est en effet globalement plus fragile

[14] Sous réserve de quelques exceptions signalées ça ou là, mais sans qu'on puisse garantir que ces niches soient bien d'origine et n'ont pas été aménagées postérieurement pour divers usages (four, dépôt de messages, emplacement de statuette, etc.).

[15] Cette dernière fonction est évoquée pour certaines tourelles de pierres sèches, en Islande par exemple.

[16] Les lexicographes répertorient en français les deux adjectifs *mémoriel* et *mémorial* (avec des significations assez proches), le second, dans sa forme substantive, désignant principalement un monument commémoratif ; l'anglais utilise dans ce sens l'adjectif *memorial*, défini comme « *serving as a remembrance of someone or something* » [*en mémoire de quelqu'un ou de quelque chose*]. Par souci d'unification terminologique, nous avons opté dans l'ensemble du présent ouvrage pour la forme *mémorial*.

et moins durable que qu'un ouvrage maçonné au mortier, et nécessite un entretien régulier et des réparations plus fréquentes[17].

Pour le reste, nous avons simplement pris acte de l'opinion générale de nos interlocuteurs portugais, attribuant ces tourelles « aux bergers » (*sic*), sans toutefois la tenir pour avérée et tout en restant assez dubitatif sur l'usage que de supposés bergers pouvaient avoir de tels édifices. Sans rejeter *a priori* cette explication commune, il nous est donc très vite apparu nécessaire d'en vérifier le bien-fondé (les tourelles étaient-elles effectivement imputables à des bergers ?) et, qu'elle fût fondée ou pas, de tenter d'éclaircir la (ou les) fonctionnalités que de tels ouvrages pouvaient remplir pour leurs constructeurs.

A cet effet, outre nos observations de terrain par définition ponctuelles, nous nous sommes efforcé de collecter un maximum d'informations extérieures susceptibles d'élucider deux questions évidentes mais, à ce stade, sans réponses : *qui* avait construit les tourelles de pierres sèches, et *pourquoi ?*

Ne disposant à ce stade d'aucune référence écrite sur ces édifices, nos premières recherches documentaires ont logiquement consisté à explorer la littérature scientifique ou de vulgarisation afin d'y trouver quelques pistes de réflexion pouvant nous aider à mieux comprendre ces artefacts, en commençant par les sources francophones, plus facilement accessibles au premier abord.

C'est ainsi que nous avons découvert quelques premières références en français -notamment une entrée de l'Encyclopédie en ligne Wikipédia- décrivant des formations lithiques correspondant bien, sur le plan morphologique, aux édifices que nous avions sous les yeux et les désignant comme des « *tours* [ou des *tourelles*] *de berger* », appellation semblant corroborer l'avis de nos interlocuteurs portugais, que ces édifices seraient liés à l'activité pastorale ; ainsi, selon Wikipédia, « *Une tour de berger* […] *est un édicule construit en pierres sèches, de plan généralement rond, parfois carré, plein et éventuellement doté, sur le tour, de pierres saillantes servant de marches pour grimper à la cime* »[18].

Ce lien terminologique -en français, tout au moins- entre les tourelles de pierres sèches et les bergers allant dans le même sens que les imputations recueillies dans la Serra da Estrela auprès des autochtones ou de visiteurs connaissant bien la région, pour qui l'origine pastorale de ces édifices ne semblait faire aucun doute, nous avons admis le principe qu'il s'agissait bien de constructions liées au pastoralisme, non pas comme une donnée scientifiquement démontrée mais, à ce stade initial de la recherche, comme une simple hypothèse de travail pouvant fournir un fil conducteur opérationnel pour la suite de notre enquête, notamment grâce à l'utilisation sur les moteurs de recherche Internet de mots-clés en lien avec ce thème.

[17] De nombreuses tourelles sont aujourd'hui entièrement ruinées, effondrées ou en voie de délabrement avancé, certaines ne se résumant plus qu'à un petit monticule de quelques dalles éparses sur le terrain. On pourrait transposer aux tourelles la pertinente réflexion de l'historien et archéologue Pierre-François Fournier (1885-1986) concernant la médiocre durabilité des *cabanes de pierres sèches* construites par les cultivateurs : « […] *Ce serait une erreur que de les croire d'une solidité à l'épreuve des siècles. L'architecture de ces édicules ne porte pas de date en soi. Mais le grand nombre qu'on en voit éboulés, dans des héritages que la culture n'a abandonnés que depuis peu d'années, n'est point un indice en faveur d'une longévité extrême* » (*in* son étude sur « *La culture et l'habitat des hauteurs à plateaux volcaniques de la Basse-Auvergne* » <RB007>).

[18] *Cf.* https://fr.wikipedia.org/wiki/Tour_de_berger. Comme nous, cette notice prend en considération trois éléments fondamentaux caractérisant ces ouvrages : le fait qu'ils soient construits en pierres sèches (donc non liées au mortier), qu'il s'agit de constructions pleines (à la différence des abris de bergers, par exemple) et qu'ils aient un profil approximatif de petites tours, rondes ou carrées, selon le cas.

Restait alors à vérifier cette hypothèse de travail afin de la valider en tant que donnée avérée ou, si elle se devait se révéler sans fondement, pour déterminer à quel(s) autres modèles culturels ces édifices doivent être rattachés. Ce parti pris méthodologique a impliqué que dans un premier temps, nous ne la tenions pas pour démontrée, imposant d'émettre des réserves à ce propos aussi longtemps que nous nous n'en aurions pas la confirmation ou l'infirmation définitive.

Par ailleurs, que Wikipédia signale la présence de tels monuments ailleurs que dans la Serra da Estrela au Portugal (en France, notamment) nous a conduit, dès le début de nos recherches documentaires, à envisager la question d'un point de vue comparatiste qui, par la suite, a jeté un éclairage essentiel pour une meilleure compréhension du phénomène des tourelles de pierres sèches et des cairns apparentés.

Nous nous sommes ainsi très vite interrogé sur l'éventuelle existence d'édifices comparables, non seulement dans d'autres régions du Portugal mais aussi dans d'autres pays : il pouvait en effet sembler assez logique que des artefacts de ce type existent dans d'autres massifs montagneux français ou étrangers présentant, *mutatis mutandis*, des traits comparables à ceux de la Serra da Estrela, à la fois du point de vue de la géographie physique et de l'ethnographie (notamment dans des régions à dominante pastorale, si notre hypothèse de départ était exacte).

Ce faisant, il n'a jamais été dans nos intentions de dresser un inventaire raisonné -même sommaire- mais simplement d'identifier çà ou là des édifices comparables à ceux que nous avons observés lors de nos prospections dans la Serra da Estrela, et comme tels susceptibles d'aider à mieux les interpréter.

Faute de pouvoir explorer sur le terrain tout le Portugal -et, *a fortiori*, toutes les autres régions d'Europe potentiellement susceptibles de compter des tourelles de pierres sèches- et ne pouvant nous référer à aucun inventaire, travaux universitaires d'ensemble ou ouvrage spécialisé abordant la question sous cet angle, nous avons cependant posé trois limites méthodologiques à notre approche comparative :

- s'agissant, en premier lieu, de son champ géographique, nous avons pris le parti de cantonner l'étude à quelques pays d'Europe de l'Ouest et, « par extension historique et culturelle », à certaines de leurs anciennes possessions coloniales sur le continent américain (Amérique latine et Amérique du Nord), l'optique étant de s'intéresser à des pays aux traditions culturelles pas trop éloignées pour s'en tenir à des comparaisons pertinentes[19] ;
- en second lieu, nous avons accordé tout au long de nos recherches une large place à la question du lien possible entre les tourelles de pierres sèches et l'agropastoralisme, pour vérifier à chaque fois si ce critère pouvait ou non expliquer la présence de tourelles de pierres sèches ou d'édifices apparentés et pour tenter de recueillir, pour chaque pays ou région en cause, des éléments probants venant confirmer l'hypothèse de départ ou, au contraire, la relativiser, voire l'infirmer (si aucun édifice comparable ne pouvait être trouvé dans les pays concernés) ;

[19] Comme pour d'autres types d'artefacts liés à la pierre (mégalithes, cairns funéraires, stèles votives, pétroglyphes, etc.) on peut raisonnablement supposer que des monuments similaires aux *tourelles de pierres sèches* occidentales ont pu être construits à différentes époques dans d'autres régions d'Europe centrale ou orientale, sur le pourtour oriental de la Méditerranée (Turquie, Liban, Chypre) ou en Afrique du Nord (voire dans certains pays d'Asie), tous ces bassins culturels ayant à la fois une solide tradition des constructions à pierre sèche et une culture pastorale vivace. A défaut d'avoir pu effectuer des recherches sur ce point, nous livrons *infra* quelques éléments épars confirmant la présence de tourelles de pierres sèches ou d'édifices apparentés dans deux autres régions du monde : l'espace turco-mongol et Hawaï.

- enfin, sur le plan documentaire, nous nous sommes limité à des sources principalement lusophones, hispanophones, anglophones et francophones (plus quelques textes en allemand) qui n'imposaient pas un travail trop complexe et probablement approximatif de traduction et d'interprétation. Il aurait été préférable d'utiliser aussi des sources accessibles dans d'autres langues étrangères mais nous y avons renoncé, nos connaissances linguistiques et nos outils usuels ne permettant pas de les traduire de manière assez précise pour en tirer des informations à la fois suffisantes et fiables.

Dans ce cadre, nous n'avons en revanche exclu aucun type de sources, prenant en considération le plus large éventail possible de documents anciens ou récents, qu'il s'agisse de travaux universitaires (peu nombreux sur ce sujet, il est vrai), de monographies, d'articles de périodiques, de guides touristiques, d'ouvrages de vulgarisation, de répertoires administratifs et, en très grand nombre, de pages, de blogs et de sites Internet mis en ligne aussi bien par des établissements et des organismes publics ou para-publics (universités, administrations et services publics, collectivités territoriales, parcs naturels, musées, bibliothèques, sociétés savantes, syndicats d'initiative et offices de tourisme, etc.) que par des associations privées (clubs de randonneurs, par exemple) ou de simples particuliers.

Au fil de nos recherches documentaires, nous avons souvent été confronté à des questions d'ordre linguistique et philologique, ne serait-ce que pour identifier précisément les appellations des tourelles de pierres sèches dans les différentes langues concernées, et pour tenter d'en déduire des informations permettant de mieux saisir l'origine et la (ou les) fonctionnalités de ces édifices. A cet effet, nous avons fait largement appel à quelques encyclopédies françaises et étrangères de référence et à de nombreux dictionnaires étrangers ou bilingues, à différents dictionnaires de langues régionales ainsi qu'à plusieurs grands dictionnaires classiques de langues mortes -latin et grec, principalement- dont les références figurent pour la plupart, soit en notes, soit dans les compléments bibliographiques du présent ouvrage. Nous avons autant que possible intentionnellement privilégié des dictionnaires relativement anciens (19ème et première moitié du 20ème siècle), non par inclination personnelle ou souci d'archaïsme mais parce qu'ils reflètent l'état des langues et des connaissances d'une époque considérée par maints auteurs comme celle où le phénomène des *tours de berger* semble avoir connu ses développements les plus significatifs.

Cette approche, bien que méthodologiquement assez rudimentaire, a cependant été fructueuse, mettant en évidence trois données objectives indiscutables :

- on constate qu'en effet, des édifices assez similaires aux tourelles de pierres sèches existent en dehors de la Serra da Estrela, non seulement au Portugal mais également dans plusieurs autres pays (parmi ceux sur lesquels la recherche a porté, soit 25 pays ou archipels en dépendant) ;
- là où il en existe, ces édifices ne sont comparativement pas beaucoup plus fréquents que dans la Serra da Estrela ;
- où qu'elles se situent, ces tourelles de pierres sèches revêtent des caractéristiques assez proches et soulèvent les mêmes interrogations sur leur fonction exacte et sur leur datation.

En outre, pour ce qui est du lien supposé entre les tourelles de pierres sèches et le pastoralisme, trois constats ressortent de notre recherche comparative et semblent valider au moins partiellement l'hypothèse de départ :

- les tourelles de pierres sèches que nous avons pu identifier en dehors du Portugal se situent dans leur grande majorité dans des régions montagneuses de basse et moyenne altitude à forte prédominance de culture pastorale (élevage des moutons ou des chèvres), alors qu'on

n'en trouve pas de trace significative dans les plaines agricoles ou d'élevage de bovins ou d'équidés ;

- les éléments de tradition orale que nous avons pu recueillir, ainsi que la plupart des sources écrites de vulgarisation et beaucoup d'articles et publications scientifiques que nous avons consultés tentent, à défaut d'en apporter la démonstration, d'accréditer l'idée que les tourelles de pierres sèches sont liées à l'activité des bergers et y trouvent leur fondement ou leur justification, avec une gamme variée d'explications plus ou moins intuitives dont nous avons essayé de vérifier la pertinence tout au long de nos recherches (les tourelles seraient construites par des bergers pour surveiller leur troupeau, pour se guider sur les voies de transhumance, pour se repérer par mauvais temps, pour passer le temps et tromper la solitude, etc.) ;
- de manière au moins aussi déterminante, l'analyse lexicale corrobore dans un certain nombre de cas le lien terminologique entre les tourelles de pierres sèches et les bergers : on le retrouve, notamment, dans des locutions spécifiques comme *tour de berger* (en français) ou *shepherd's cairn* et *shepherd's monument* [*cairn* ou *monument de berger*] en anglais.

Certes, ces constats n'ont pas en eux-mêmes valeur de preuve mais il s'agit d'indices sérieux que nous n'avions aucune raison d'écarter *a priori*.

Ils nous ont amené à considérer que sans nécessairement avoir été toutes construites par ou pour des bergers, beaucoup de tourelles de pierres sèches sont, dans leurs environnements culturels respectifs, des ouvrages appartenant aux représentations de l'agropastoralisme environnant.

C'est non seulement le cas des cairns construits par (ou pour) les bergers mais aussi de certains édifices construits, non pas *pour* mais *contre* les bergers, en l'occurrence des « cairns d'interdiction » érigés par d'autres groupes (principalement des agriculteurs et sylviculteurs) pour signaliser les parcelles sur lesquelles les pasteurs n'avaient pas le droit de faire passer ou paître leurs troupeaux[20].

Pour autant, bien que cette attribution semble assez solidement démontrée dans un grand nombre de cas (la question du *qui ?*), force est de reconnaître que la (ou les) fonctionnalités de ces tourelles restent bien souvent mal comprises (la question du *pourquoi ?*) : en définitive, si les tourelles de pierres sèches appartiennent aux représentations du pastoralisme, elles y occupent une place qui resterait à mieux préciser.

✶ ✶ ✶

Élaboré sur ces bases, le présent ouvrage comporte deux parties.

La première récapitule, région par région, les principaux résultats de nos recherches comparatives et les réflexions que nous avons cru pouvoir formuler pour chacune d'entre elles ; dans cette optique -et compte tenu du caractère quelque peu répétitif des enseignements à tirer, d'un pays à l'autre, d'édifices eux-mêmes assez souvent assez similaires- nous nous sommes efforcé, pour chaque région, d'insister plutôt sur leurs spécificités respectives et leur apport spécifique à la compréhension du phénomène des tourelles de pierres sèches, plutôt que sur leurs traits communs, de manière à offrir une vue aussi large que possible de la situation d'ensemble.

[20] Sur ce point, *cf. infra* les développements consacrés aux *termes* provençaux.

La seconde partie est consacrée à des observations transversales sur la fonctionnalité des tourelles de pierres sèches dans leur environnement culturel -en particulier les liens qu'elles pouvaient (et peuvent encore) entretenir avec le pastoralisme- et, *in fine*, à quelques considérations linguistiques inspirées par l'observation et l'étude archéologique et ethnologique de ces monuments.

Ces derniers développements, d'ordre essentiellement philologique, précisent, prolongent et parfois éclairent sous un nouveau jour différentes indications linguistiques formulées ça et là dans la première partie du présent ouvrage ; loin de s'écarter des constatations de terrain et de l'analyse documentaire comparatiste, ils en proposent quelques clés d'interprétation supplémentaires inattendues, parfois surprenantes mais qui, selon nous, pourraient utilement contribuer à une meilleure compréhension globale du phénomène des tourelles de pierres sèches.

PREMIERE PARTIE
UNE APPROCHE COMPARATISTE DU PHENOMENE

Cette première partie récapitule les résultats de nos observations de terrain et -surtout- de nos recherches comparatistes sur les tourelles de pierres sèches et les édifices apparentés de différents pays d'Europe et d'Amérique (plus un bref aperçu de la situation dans deux autres ensembles géographiques -l'espace turco-mongol et l'Archipel hawaïen- mettant en évidence certains points communs avec les tourelles européennes ou américaines).

Nous n'avons pas cherché à faire un inventaire (même sommaire) mais l'ébauche d'un « état des lieux raisonné » faisant ressortir à la fois la multiplicité de ces artefacts dans les régions concernées et, par delà leur apparente diversité, quelques constantes caractéristiques laissant à penser que, peut-être, les ouvrages en question traduisent certaines préoccupations communes. Dans cette optique -et pour éviter les redites inutiles- nous nous sommes intéressé par priorité, pour chaque pays étudié, à des édifices nous paraissant les plus représentatifs de cette diversité, ou dont les spécificités dans leur environnement propre apportent à la compréhension globale du phénomène.

CHAPITRE 1ER
LES TOURELLES DE PIERRES SECHES AU PORTUGAL

Nous avons découvert l'existence des tourelles de pierres sèches au Portugal, aussi nous a-t-il semblé logique et légitime de débuter nos recherches comparatistes par ce pays du sud de l'Europe.

Cette option répond aussi à une préoccupation didactique car l'étude des tourelles portugaises a permis d'élaborer une grille de lecture assez facilement transposable ailleurs, sur la base d'un ensemble de questions, d'hypothèses de travail, de raisonnements et de déductions que, *mutatis mutandis*, nous avons par la suite appliqué dans les mêmes termes aux autres pays sur lesquels ont porté nos recherches.

Notre premier séjour au Portugal s'est déroulé en avril 2000 dans la *Serra da Estrela*[1], un massif montagneux situé dans le centre du pays, s'étendant entre Coimbra et Guarda, à environ 150 km au

[1] Dans l'appellation géographique *Serra da Estrela*, on trouve assez souvent le terme *Estrella* orthographié avec deux L au lieu d'un seul, notamment dans les documents anciens. La disparition du second L originel résulte d'une réforme de l'orthographe décidée en 1911 par le Gouvernement portugais (décret du 12 septembre 1911) qui a, en particulier, éliminé la plupart des consonnes géminées d'origine latine (estrella → estrela / capella → capela / etc.). Mais l'orthographe ancienne continue d'être employée par certains, soit par erreur, soit par préférence personnelle, soit encore parce que le rédacteur utilise, non pas le portugais pratiqué au Portugal, mais une de ses variantes coloniales non affectée par la réforme de 1911. Dans la suite de cet ouvrage, nous avons opté pour l'orthographe officielle en vigueur au Portugal aujourd'hui (celle des cartes géographiques portugaises récentes), soit *Estrela* avec un seul L, hormis dans les citations et les références bibliographiques originelles utilisant l'ancienne orthographe.

sud-est de Porto[2]. Notre objectif était d'observer *in situ* un certain nombre de *rochers évocateurs* visibles en différents points de cette montagne, ainsi désignés parce que leur forme générale évoque plus ou moins celle d'un personnage ou, plus souvent, d'un animal[3].

Sur le moment, nous n'avions pas remarqué de *cairns-tourelles* proprement dits, mais nous avions été frappé par le nombre important de petits cairns de cheminement visibles un peu partout dans la montagne. Au Portugal, ces ouvrages sont le plus communément désignés sous l'appellation de *mariolas* (pluriel de *mariola*) ou *malhões* (pluriel de *malhão*)[4] et selon une explication courante, la majorité d'entre eux servent (ou ont servi) de repères ou de balises pour les pasteurs et, aujourd'hui, pour les randonneurs.

C'est lors d'un deuxième séjour en 2010 -toujours dans la Serra da Estrela- que notre attention s'est plus particulièrement portée sur les tourelles de pierres sèches, au point d'en faire, à partir de 2013, notre sujet central d'étude archéologique et ethnographique. Entre 2013 et 2021, notre connaissance et notre compréhension de ces édifices se sont graduellement améliorées, au fil de nos séjours successifs dans la Serra da Estrela et en fonction des recherches documentaires comparatives entreprises simultanément et que nous n'avons cessé d'approfondir depuis lors.

[2] On suppose traditionnellement que l'actuelle Serra da Estrela portugaise, anciennement désignée comme « *Montes Hermínios* », correspond aux *montes* (ou *mons*) *Herminius* des auteurs latins, d'où le chef lusitanien Viriate aurait animé la résistance contre les armées romaines durant leur conquête de la péninsule ibérique ; à l'entrée *Herminius*, Gaffiot <RL17> entérine cette interprétation : « *Montagne de Lusitanie [auj. Sierra de la Estrella]* » (*sic*). Mais les textes de l'Antiquité puis des géographes médiévaux sont trop vagues pour pouvoir valider à coup sûr cette hypothèse historico-géographique - sur ce point, *cf.* p. ex. l'article de Fabio Silva (chercheur de l'Institut d'Archéologie du *University College* de Londres), « *Une étoile dans la Montagne : le passé d'un Toponyme* » <RB003>. D'après la légende, le nom de cette montagne lui aurait été donné par un berger en l'honneur d'une étoile (*estrel*[*l*]*a* en portugais, du latin *stella*) avec laquelle il s'était lié amitié ; d'autres explications -guère plus convaincantes- sont avancées çà et là (comme l'existence dans cette montagne d'un ancien lieu de culte dédié à une supposée divinité de la lumière surnommée *Etoile d'Alva*). D'un point de vue scientifique, le rattachement oronymique d'*Estrella* à l'*estrela*-étoile *via* la racine commune pré-indoeuropéenne {**hstḗr*} (qui a donné dans différentes langues des termes en lien avec les étoiles, comme *astre*, *stella*, *star*, …) n'est pas à exclure, mais reste à confirmer ; ce nom pourrait aussi procéder du latin *sterilis* (en lien avec la relative aridité des sols de la Serra, notamment ses hauts-plateaux), ou -plus vraisemblablement- d'une autre racine pré-indoeuropéenne {**ezter*} dans le sens général de *montagne escarpée*, qu'on décèle derrière plusieurs toponymes européens en lien avec des lieux montagneux et escarpés, dont en France le quasi-homonyme Massif de l'*Estérel* et la Crête de l'Estret ou, en Allemagne, le Chaînon d'*Ester* (dans les Préalpes bavaroises).

[3] Certaines de ces roches sont de véritables curiosités touristiques locales -comme la *Cabeça do Velho* (la Tête du Vieux), la *Cabeça da Velha* (la Tête de la Vieille), le *Farao* (le Pharaon), la *Pedra do Urso* (la Pierre de l'Ours), ...- signalées sur les guides de voyage. La plupart des *rochers évocateurs* de la Serra da Estrela sont situés à l'intérieur ou à proximité de *tors*, terme géologique international désignant un relief résiduel d'échelle décamétrique, constitué par un empilement géométrique de blocs aux arêtes émoussées ou de forme ovoïde, généralement en position d'interfluve (tors de sommets) ou sur le rebord des escarpements (tors de versants) ; lorsqu'ils s'effondrent sous l'effet de l'érosion, les rochers issus du tor dévalent au fond du talweg où ils s'empilent en *chaos*. Les tors et les chaos sont des formations communes dans la Serra da Estrela, massif majoritairement granitique remodelé durant l'ère quaternaire par des glaciers dont subsistent aujourd'hui d'importants dépôts morainiques. Pour le cas, l'assonance entre ce terme géologique *tor* et le mot portugais *torre* désignant une tour -qui a donné son nom au *Torre* (point culminant de la Serra)- est fortuite. La vaste question des *rochers évocateurs* n'étant pas le sujet du présent ouvrage, nous ne jugeons pas nécessaire d'apporter plus de précisions sur ce point, qui a par ailleurs fait l'objet de plusieurs études et chroniques -souvent à caractère touristique ou artistique- depuis plus d'un siècle. Pour ce qui concerne la Serra da Estrela, on en trouve un inventaire par zones richement illustré dans un livre d'art bilingue (portugais et anglais) publié par Rui Vaz Osório, « *A arte do tempo - The art of time - 1994 – 2012* » (slnd.).

[4] La question de la désignation des *tourelles de pierres sèches* -assez complexe au Portugal (comme ailleurs) mais méthodologiquement importante- fait l'objet de développements spécifiques tout au long du présent ouvrage.

L'ENQUETE DE TERRAIN DANS LA SERRA DA ESTRELA

Lors de notre premier séjour, nous avions envisagé l'hypothèse que quelques-uns des cairns dispersés dans la montagne (pas nécessairement les plus gros) à plus ou moins grande distance de plusieurs roches anthropomorphes ou zoomorphes pouvaient (ou auraient pu dans le passé) signaler de manière spécifique la présence de tel ou tel *rocher évocateur*, ou de certains blocs de granit d'apparence singulière.

Nous avons reconsidéré cette question en 2010, constatant que beaucoup de ces cairns paraissaient de facture relativement récente (peut-être construits de fraîche date par des touristes et des randonneurs)[5]. Mais nous avons surtout noté pour la première fois la présence d'un modèle de cairns particulier, les *cairns-tourelles* -les premiers qui nous aient frappé- sur une sorte de vaste plateau d'altitude qui s'étend de part et d'autre de la route partant du village de Sabugueiro en direction du Torre (le sommet de la montagne, sur lequel ont été construites deux grosses tours de transmissions surmontées de radômes, aujourd'hui désaffectées), approximativement entre le point kilométrique 22 (proche du repère géodésique situé près de *Penha do Gato*, ou Roche du Chat[6]) et le point kilométrique 25.

Ces édifices ont tout de suite éveillé notre curiosité archéologique : de toute évidence, il ne s'agissait pas de banals petits cairns comme nous en avions déjà vu des dizaines, mais de formations plus grandes et bien spécifiques, d'allure générale mieux structurée et que, sur le moment, nous ne pouvions raccrocher à aucune catégorie connue.

Faute de temps, nous n'avons pas pu aller plus avant dans cette réflexion, mais dès ce moment il nous a semblé pertinent d'y consacrer des recherches plus poussées (que nous avons pu poursuivre lors de plusieurs séjours ultérieurs entre 2013 et 2018).

L'idée de publier un travail écrit sur ce sujet s'est également vite imposée d'elle-même, dans la mesure où un premier survol de la documentation disponible montrait qu'il n'existait aucun ouvrage de synthèse en français ou en anglais sur cette question précise, et que si l'existence de tourelles de pierres sèches est signalée çà et là (ne serait-ce qu'au travers de photographies) sur de multiples pages Internet, le sujet est à peine évoqué dans seulement quelques publications didactiques, le plus souvent des monographies régionales[7].

[5] Cela étant, nous n'excluons pas que les tourelles -ou au moins certaines d'entre elles- puissent avoir un lien avec les *rochers évocateurs* : bien qu'elles relèvent d'une catégorie d'artefacts à étudier en tant que tels, ces édifices de pierres sèches construits de main d'homme s'intègrent en effet au même titre que les *rochers évocateurs* dans un système anthropologique plus vaste de représentation et d'appropriation du paysage. Par endroits, on décèle même une sorte de phénomène d'éviction pouvant corroborer cette hypothèse, les tourelles de pierres sèches étant généralement situées dans des zones naturellement dépourvues de *rochers évocateurs* à proximité, et *vice versa* ; cela autorise à penser que, peut-être, il s'agirait de deux modes alternatifs de représentations se substituant et se complétant en fonction de la situation géographique, de la conformation géologique et du mode d'occupation humaine du terrain.

[6] Dénomination figurant sur la carte au 25 000ème ; mais malgré nos recherches, nous n'avons trouvé à cet endroit précis aucune roche qui suggère la forme d'un chat (ni d'aucun autre animal).

[7] Nous n'avons pas non plus trouvé trace d'ouvrages ou d'articles de synthèse en espagnol ou en portugais, et nous inclinons à penser qu'il en va de même en allemand ou en russe, car si une telle référence avait paru dans l'une de ces deux langues, elle aurait vraisemblablement fait elle-même l'objet de citations ou de mentions dans littérature archéologique publiée en Europe ou aux États-unis sur les cairns en général, et à tout le moins dans les rares articles consacrés aux tourelles de pierres sèches.

Les conclusions d'une campagne d'observation en 2010

Dès nos premières observations de quelques tourelles de pierres sèches en 2010, deux constats se sont imposés d'eux-mêmes :

- tout d'abord, si des cairns de différents types (cairns de cheminement, principalement) et de toute taille sont très nombreux -pour ne pas dire omniprésents- dans la montagne, les *cairns-tourelles* proprement dits y sont beaucoup plus rares (peut-être dans une proportion de 1 à 50 ou 100) ; en outre, ils restent très localisés dans seulement quelques zones ponctuelles ;
- en second lieu, les tourelles de pierres sèches diffèrent sensiblement des cairns classiques qui, le plus souvent, se présentent, soit comme un simple amoncellement de cailloux disposés en un tas conique, soit comme un agencement vertical sommaire de quelques blocs disposés assez adroitement pour leur assurer une relative stabilité. En comparaison, les tourelles de pierres sèches sont caractérisées par une véritable architecture, selon un plan et un agencement méthodiques qui les rapprochent visuellement plus d'une pile ou d'un pilastre que d'un tas ; nous découvrirons en outre (un peu plus tard) que certaines tourelles sont (ou étaient) pourvues d'un escalier extérieur permettant d'accéder à leur sommet, ce qui, à notre connaissance, n'est jamais le cas de simples cairns-empilements.

Nous avons pu confirmer pleinement ces enseignements liminaires lors de plusieurs visites ultérieures entre 2013 et 2018.

Les prospections de la zone *Rodeio Grande*

Nous sommes retourné dans la Serra da Estrela en mai 2013 et en juillet 2014, en vue notamment d'explorer la zone des tourelles de pierres sèches qui nous avaient intrigué lors de notre précédente expédition, située entre *Penha do Gato* et *Le Torre*. Ces deux visites nous ont permis de préciser la méthode de recherche, et d'effectuer quelques observations complémentaires aidant à mieux appréhender le phénomène.

La prospection par quadrillage systématique

Bien que l'idée paraisse séduisante, toute recherche « sur carte » des tourelles de pierres sèches portugaises se révèle vaine : en effet, à la différence d'autres repères naturels ou construits par l'homme, ces édifices ne sont jamais signalés en tant que tels sur aucune carte moderne détaillée de la région (les différentes éditions de la carte au 1/25 000ème, notamment)[8]. Moyennant l'utilisation de logiciels appropriés[9], la superposition de nos *waypoints* (les coordonnées GPS relevées sur le terrain pour chaque tourelle) et des cartes disponibles en format numérique confirment cette lacune : aucun de nos *waypoints* ne coïncide avec une quelconque indication cartographique spécifique.

[8] Nous avons effectué de sommaires recherches sur quelques cartes plus anciennes de cette région (du 19ème siècle ou antérieures), mais ces cartes sont à la fois rares, toujours à plus petite échelle et bien moins détaillées que la couverture moderne au 1/25 000ème ; les tourelles de pierres sèches n'y sont pas indiquées, à supposer d'ailleurs que ces monuments existaient déjà lorsque ces cartes ont été établies.

[9] En l'occurrence, le logiciel BaseCamp diffusé par l'entreprise spécialisée Garmin, et les outils informatiques associés.

En ce qui concerne l'exploitation des autres sources cartographiques, quelques tours remarquables sont mentionnées sur certains plans spécialisés (itinéraires de randonnée, par exemple), mais pas de manière systématique ni très précise.

Sauf exception[10], la recherche sur photos aériennes ou sur images satellitaires (sur *Google Earth*, par exemple) est également infructueuse : les édifices de pierres sèches à localiser sont trop petits et leur couleur trop uniformément grisâtre -donc peu contrastée avec leur environnement- pour être repérables sur les clichés disponibles, même aux plus forts grossissements.

Du coup, établir un relevé précis impose une prospection sur le terrain. Sur le plan technique, il s'agit d'une entreprise compliquée et fastidieuse, puisqu'elle consiste à chercher sur une surface vallonnée et relativement accidentée des édifices peu ou pas visibles de loin, dont on ne connaît ni le nombre, ni l'emplacement précis, le tout sur une zone étendue aux limites imprécises couvrant, dans le cas présent, environ 2 km². Certes, le fait de travailler en équipe facilite la tâche, à condition toutefois que chaque équipier suive la même méthode, de manière à pouvoir aboutir à des relevés cohérents.

Le procédé le plus fiable consiste à quadriller la zone à pied, aussi minutieusement que possible, en partant d'un point de référence et en notant les coordonnées GPS de chaque édifice rencontré, auquel est attribué un numéro d'inventaire. A chaque fois, il faut prendre des photos de l'édifice (en notant bien auquel chaque photo se rapporte), faire si nécessaire des croquis et des mesures (hauteur, largeur ou diamètre, forme générale, distance d'un autre objet remarquable à proximité, etc.), et s'il y a lieu, noter tous les traits caractéristiques que peut présenter l'édifice (présence de pierre en saillie, de niche, monument en ruine, etc.).

Les relevés sur le terrain

En suivant tant bien que mal cette méthode (qui reste malgré tout quelque peu aléatoire dans un terrain fortement vallonné, parsemé de massifs difficilement franchissables de *zimbro* -un genévrier local épineux et dru- et de chaos granitiques irréguliers comportant des escarpements de parfois plusieurs mètres), nous avons prospecté le plateau où nous avions repéré les premières tourelles de pierres sèches en 2010. A cet effet, nous avons pris comme point de référence une petite tourelle sur un tertre bien visible depuis la route nationale N339 et qui présente l'avantage d'être située près d'un emplacement où le stationnement des voitures est facile, la surface à prospecter formant autour de ce point de référence un cercle d'environ 1 km de rayon (soit environ 3 km²)[11].

Par rapport à l'axe de la N339 dans le sens de la descente (du Torre vers le village de Sabugueiro), ce terrain de prospection comporte deux secteurs assez différents, avec à droite de la route (vers le nord et l'est) un nombre limité de cairns-tourelles, de taille relativement modeste et dans un état de conservation plutôt médiocre, tandis qu'à gauche de la route, les tourelles sont plus nombreuses et, pour beaucoup, en meilleur état. C'est, en particulier, dans ce secteur gauche que nous avons identifié les premiers édifices présentant des pierres en débord, dont nous avons vite compris qu'il s'agissait de marches en encorbellement (ou de restes de marches encore visibles, même si beaucoup

[10] *Cf.* p. ex. (*infra*) l'observation satellitaire d'un alignement de cônes lithiques en Uruguay, ou celle de la tourelle dite « *de Capucin* » en France ; mais nous n'avons trouvé que peu d'images de ce type durant toutes nos recherches comparatives.

[11] Cette zone inclut deux points géodésiques bien signalés sur les cartes : *Geodesico Rodeio Grande* à l'ouest, matérialisé sur le terrain par une petite tour cylindrique en béton repérable de loin (ce genre de repère est dit *vértice geodésico*, en portugais, ou plus familièrement *talefe* ou *telefo*), et *Geodesico do Cume* à l'est.

de ces pierres ont été cassées), peut-être destinées à hisser les pierres en hauteur au fur et à mesure de la construction de la tour[12].

Il est notable qu'en dehors de cette zone bien circonscrite, on ne trouve plus d'autres tourelles de pierres sèches dans les parages immédiats, que ce soit sur le côté droit de la N339 vers l'ouest en direction du *Lagoa Comprida*[13] (sur les emplacements signalés comme *Luzianos* et *Fraga do Alvoço* sur la carte au 1/25 000ème), ou au contraire en progressant vers le nord-est (avec une autre concentration d'édifices intéressants, que nous avons prospectée les années suivantes, à environ 1 km plus au sud-est autour du Torre).

Au total, sur cette zone somme toute assez localisée, nous avons inventorié durant notre première compagne de prospection plus d'une dizaine de cairns-tourelles, quelques édifices ruinés difficilement identifiables, des enclos de pierres sèches dans le prolongement ou à proximité immédiate d'une tourelle et plusieurs monuments composites dont, notamment, une sorte de « table » ou d'exposoir formé par un parallélépipède rectangle de faible hauteur, nettement plus long que haut et qui, comme tel, ne ressemble guère à une tour proprement dite ; toutes ces formations accessoires sont elles aussi de pierres sèches.

FIG. 6

Artefact tabulaire (vue latérale et transversale)

La tourelle, un type de cairn bien spécifique

Globalement, nos observations de 2014 ont confirmé les premières impressions tirées de nos précédentes visites, notamment quant à la distribution territoriale irrégulière des tourelles de pierres sèches. Nous ignorions alors que d'autres zones de la Serra comptaient elles aussi un certain nombre de tourelles (nous les découvrirons lors de campagnes suivantes), mais nos prospections ultérieures confirmeront que le modèle *tourelle de pierres sèches* forme une catégorie relativement homogène, avec plusieurs caractéristiques qui lui sont propres :

1. les tourelles de pierres sèches sont assez nombreuses mais concentrées sur des zones bien délimitées ; en dehors de ces zones, on ne rencontre quasiment aucun autre édifice de ce genre à proximité. Du point de vue explicatif, cette distribution territoriale en spots localisés -où l'on trouve beaucoup de ces artefacts alors qu'on n'en trouve pas (ou presque pas) ailleurs- n'a rien d'anodin : elle pourrait suggérer, en première analyse, que les constructeurs de tels monuments

[12] Ces sortes de marches pouvaient également servir à accéder à la partie sommitale de l'édifice, mais dans des conditions assez acrobatiques, à la montée comme à la descente.

[13] Le *Lagoa Comprida*, plus grande réserve d'eau de la Serra da Estrela, est un lac artificiel de retenue alimentant une puissante centrale hydroélectrique. L'ensemble a été aménagé dans les années 1910 à partir d'un lac naturel.

(*a priori*, des bergers ou des personnes en lien avec l'agropastoralisme, d'après notre première hypothèse de travail) passaient ou séjournaient toujours dans ces mêmes zones, ou/et qu'ils avaient une raison bien précise pour implanter leurs tours à cet endroit, et pas ailleurs[14] ;

2. dans leur zone d'implantation, la répartition au sol des tourelles de pierres sèches semble assez irrégulière, leur distribution ne faisant ressortir aucune logique territoriale manifeste. On trouve en grande majorité des édifices isolés, mais il n'est pas rare que plusieurs soient situés les uns à côté des autres sur une petite surface bien localisée (par groupes de deux à cinq ou six dans une aire circulaire d'environ 20 à 40 m de diamètre)[15] ; sauf exception, cette juxtaposition ne paraît pas correspondre à un plan d'ensemble ordonné (contrairement, par exemple, à des menhirs disposés en alignement ou en cromlech) ;

FIG. 7

Un groupe de trois tourelles encore en bon état (flèches rouges) et, au centre, les vestiges d'une ancienne tourelle aujourd'hui délabrée (flèche blanche)

3. les tourelles de pierres sèches sont parfois situées à proximité d'une autre construction pastorale caractérisée (enclos pour les bêtes, abri de berger ou coupe-vent, notamment), mais cette occurrence n'est pas systématique ; apparemment, les bergers ou les personnes fréquentant la zone préféraient ménager une petite distance entre ces tours et leur point de séjour ordinaire (abri, cabane de berger, etc.) ;

4. dans leur grande majorité, les cairns-tourelles sont des édifices verticaux plus hauts que large, ce qui leur a d'ailleurs valu leur appellation de *tour*[*elle*]*s* ; ils peuvent être de section quadrangulaire (carrée, le plus souvent), ou plus rarement de section circulaire ou ellipsoïdale ; par exception, certains de ces édifices ont cependant une forme plutôt trapue (des tours en cube ou en cylindres aplatis) ; s'y ajoute l'édifice tabulaire mentionné ci-avant, étroit, plus bas que long et qui fait penser à une sorte de socle ou d'exposoir ;

[14] Une autre hypothèse serait qu'en dehors de ces zones, il ne se soit trouvé aucun constructeur de tours ; mais elle nous semble à écarter, car cette région a toujours été peuplée et ne comporte aucun *no man's land* entre les « spots » pourvus de tourelles et les zones qui n'en ont pas.

[15] Nous avons observé lors de visites ultérieures que dans plusieurs cas, les tourelles de pierres sèches étaient surtout disposées à proximité ou le long des lignes de crêtes, ou au bord des ravins encaissés, de telle sorte qu'elles sont bien visibles depuis le bord opposé de la vallée ; mais cette disposition ne se vérifie pas dans la première zone explorée.

FIG. 8

Une tourelle de section quadrangulaire (presque carrée)

Une tourelle de section circulaire

5. assez souvent, les cairns-tourelles ont été construits, non pas à même un sol meuble (qui n'est d'ailleurs jamais très profond, le plateau étant constitué principalement de granit recouvert d'une mince couche détritique), mais sur un rocher affleurant qui leur sert de dalle d'assise (sorte de fondation naturelle[16]) ; parfois, le monument est même construit à cheval sur deux dalles non contiguës, ménageant sous la tourelle proprement dite une sorte de rigole étroite (un caniveau ?) ;

FIG. 9

Une tourelle construite sur une dalle de granit servant de base à l'édifice

Tourelle posée sur deux dalles séparées formant une rigole sous l'édifice

Détail de la rigole sous une tourelle construite à cheval sur deux dalles

6. beaucoup d'édifices sont aujourd'hui en voie de délabrement, et certains ne se signalent plus sur le terrain que par un amoncellement ressemblant vaguement à un pierrier (mais ils restent reconnaissables à plusieurs indices, comme par exemple la présence de grosses dalles plates ou leur proximité avec d'autres tourelles du même type) ;

[16] Comme il sera observé dans les développements consacrés aux amas d'épierrage en Italie, l'implantation des tourelles de pierres sèches sur une dalle rocheuse affleurante -par définition un endroit où rien ne pousse- pouvait aussi tenir au souci de ne pas empiéter sur les surfaces exploitables (culture ou pâturage).

FIG. 10

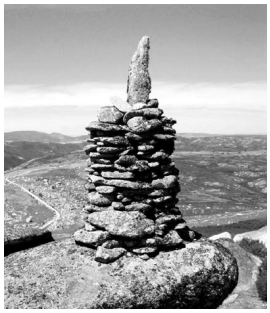
Les vestiges d'une tourelle ronde ruinée, dont la base reste encore assez visible

Une tourelle presque effondrée, à proximité d'une autre tourelle en bon état (à droite au second plan)

7. dans la plupart des cas, les tourelles sont appareillées en pierres sèches de forme plutôt plate (qui se prêtent bien à l'empilement), peu ou pas dégrossies ni débitées, de taille relativement régulière ; il s'agit donc d'édifices assez rustiques mais robustes, sans structure porteuse (ils sont stabilisés par leur propre masse). Toutefois, quelques rares édifices se signalent par des éléments architectoniques originaux (dalle verticale servant à rigidifier l'ensemble, par exemple, pierres placée verticalement en saillie au sommet de la tour, etc.) ;

FIG. 11

① Une tourelle à grosse dalle verticale (sans doute pour rigidifier la construction) - Serra da Estrela



② Pierre sommitale saillante de grande dimension (tourelle située à Manteigas dans la Serra da Estrela)[17]

8. d'autres édifices paraissent au contraire en excellent état, soit qu'ils aient été construits il y a longtemps et aient résisté aux intempéries ou aux dégradations du temps ou des hommes, soit -plus vraisemblablement- qu'ils aient été construits, reconstruits ou simplement restaurés

[17] Sur un site de randonnée, un commentateur interprète cette tourelle comme « […] *l'un des nombreux monuments religieux de la municipalité de Manteigas et un important vestige de l'art populaire portugais* », ajoutant ce détail intéressant (mais à vérifier) : « *On y trouve souvent des bougies et des lampes allumées, laissées par les gens qui passent par là, voire des offrandes de fleurs* » [*É frequente encontrar velas e lamparinas acesas, deixadas pelas pessoas que passam no local, ou mesmo oferendas de flores*], une marque de dévotion populaire comparable à celles qu'on observe sur nombre de cairns un peu partout dans le monde (https://cavaca.blogs.sapo.pt/caminhada-pelos-poios-brancos-531363). Pour notre part, lors de nos recherches sur le terrain, nous n'avons jamais observé ce type d'offrandes mystiques sur des cairns-tourelles proprement dits (il nous est arrivé d'en trouver des traces sur quelques cairns classiques de la Serra).

récemment[18] ; dans plusieurs cas, la présence de pierres dépourvues de lichen au sommet de la tourelle amène à penser qu'elle a été rehaussée il y a relativement peu de temps, à moins que sa partie sommitale d'origine ait été arasée entre-temps, mettant à nu des pierres jusque là couvertes et, du coup, sur lesquelles une nouvelle couche de lichen n'a pas encore eu le temps de croître ;

9. pour autant qu'on puisse en juger, les tourelles de pierres sèches encore debout que nous avons inventoriées sont toutes des constructions pleines, sans vide ni chambre intérieure (observation confirmée par les édifices à moitié ruinés, qui ne révèlent pas de cavité centrale et dont l'âme est manifestement appareillée en plein comme les pourtours). Toutefois, dans quelques édifices, nous avons noté la présence d'anfractuosités ouvertes sur le dehors (des sortes de niches) pouvant avoir été agencées dès l'origine ou évidées par la suite ;

FIG. 12

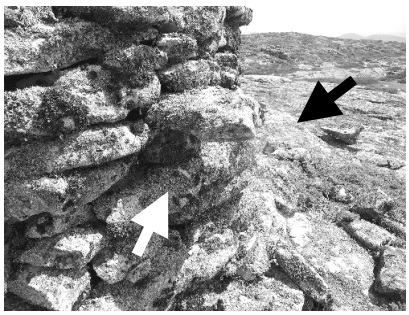
Quelques exemples de tourelles à niche intérieure (d'origine ou aménagée après-coup)

10. nous avons observé sur quelques tourelles une sorte d'escalier hélicoïdal en débord (ou ses restes plus ou moins visibles) dont les marches, composées de pierres en encorbellement, saillent en moyenne de 20 à 30 cm de large et sont espacées verticalement d'environ 30 à 50 cm. L'escalier d'origine a souvent disparu en partie ou en totalité, mais on en discerne le tracé à quelques marches subsistantes, ou à des indices comme l'absence de lichen ou un aspect moins oxydé sur les pierres dont l'ancienne partie externe a été brisée ;

[18] Des recherches ultérieures sur Internet ont confirmé que certaines tours font l'objet de restauration, généralement à l'initiative d'amateurs, d'associations ou de collectivités locales. Cependant, nous n'avons jamais recueilli d'information ou de témoignage attribuant à des bergers l'initiative de telles opérations : si, comme beaucoup le supposent, les bergers du passé ont construit des *tourelles de pierres sèches* jusqu'à une période relativement proche, ceux d'aujourd'hui semblent avoir abandonné cette tradition et ne se préoccupent pas de l'entretien des tourelles anciennes (peut-être parce qu'elles ne leur seraient plus aujourd'hui d'aucune utilité ?).

FIG. 13

① Tourelle à marches en encorbellement (signalées sur le cliché par des flèches)



② En haut, détail d'une marche saillante encore en place

③ En bas, une marche brisée et son emplacement d'origine

11. quand de tels escaliers hélicoïdaux subsistent en tout ou partie, ils permettent de se hisser jusqu'en haut de l'édifice, mais l'escalade reste acrobatique. De toute évidence, ces escaliers n'étaient pas destinés à une desserte fréquente mais, pour les tourelles les plus hautes, plutôt à monter les pierres au fur et à mesure jusqu'à la partie supérieure de l'édifice (technique ingénieuse plus économe de moyens qu'un échafaudage en bois amené depuis la vallée ou construit sur place). On voit cependant mal l'intérêt d'un tel escalier sur certaines tourelles de modeste hauteur, dont la construction ne nécessitait objectivement ni marches ni échafaudage ;

FIG. 14

La montée puis la descente (toutes deux laborieuses…) sur une tourelle à escalier hélicoïdal en encorbellement ; l'édifice n'étant pas très élevé (environ 1,5 m), rien n'assure qu'un tel escalier fût nécessaire à sa construction : il pourrait fort bien s'agir d'un élément surtout décoratif.

En définitive, si les tourelles de pierres sèches appartiennent à la vaste famille archéologique des cairns, toutes ces caractéristiques les y singularisent et justifient de les classer dans une catégorie spécifique.

Les prospections dans la zone du *Torre*

Une tourelle atypique à escalier droit

En 2014, des amis portugais férus d'alpinisme et d'histoire locale nous avaient montré quelques photographies d'ouvrages de pierres sèches de grande taille (2 m de haut ou plus), dont une sorte de tour pourvue en façade d'un escalier droit de plusieurs marches permettant de monter sur le cairn. Ces photos avaient suscité notre curiosité, mais nos interlocuteurs étaient restés vagues sur l'emplacement de cette grande tour.

Lors d'une nouvelle prospection en août 2015, nous avons donc décidé de la rechercher, cette fois sur la base d'informations un peu plus précises fournies par le responsable du petit écomusée installé près des boutiques de souvenirs du Torre. Il connaissait les ouvrages en question (dont nous lui avons montré des photos), et il nous indiqua approximativement dans quelle direction de la montagne il fallait aller, précisant que cela nécessitait « plusieurs heures de marche ». Point notable, la zone indiquée, à l'ouest du Torre, n'était pas du tout la même que celle où nous avions effectué nos relevés de 2013 et 2014.

Muni de ces renseignements sommaires, nous avons donc entrepris l'exploration d'une bande de terrain s'étendant entre environ 1 et 3 km en partant du Torre, sur un axe ouest/sud-ouest par rapport aux remonte-pente et télécabines de la station de ski. Toutefois, du fait de l'étendue importante de la zone à couvrir, de l'incertitude sur l'emplacement à localiser et de l'importante déclivité du terrain par endroit, nous n'avons pas pu effectuer un quadrillage aussi systématique que les années précédentes : nous nous sommes simplement déployés à trois, en progressant de manière aussi méthodique que possible pour ne pas repasser plusieurs fois par le même chemin ni laisser trop de blancs entre les endroits visités.

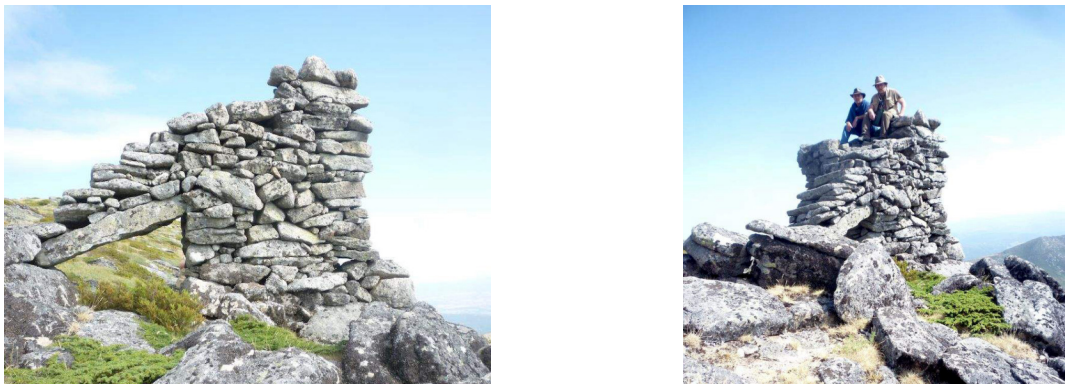
En dépit d'une couverture un peu approximative, cette prospection s'est révélée intéressante et fructueuse, car elle nous a permis d'une part d'identifier plusieurs nouvelles tourelles, et -surtout- de retrouver la grande tour dont nos amis portugais avaient montré des photos.

Il s'agit d'un édifice composite ressemblant un peu à une tour de pierres sèches, avec néanmoins plusieurs éléments architectoniques bien particuliers et que nous n'avons pas observés ailleurs. En outre, ses proportions générales et sa facture diffèrent sensiblement du « modèle classique » décrit au début du présent ouvrage.

Le monument se distingue ainsi par sa taille imposante (en hauteur et en section), mais également par la présence d'un escalier droit rapporté en façade avec des marches faciles à gravir, très différent des escaliers hélicoïdaux en encorbellement dont des marches à peu près intactes subsistent sur d'autres tours. Cet escalier droit est composé d'une grosse dalle oblique calée en porte-à-faux, sur laquelle ont été disposées des pierres plates formant les marches.

Autre singularité, cette dalle oblique trouve son pendant dans quelques grosses pierres disposées selon une pente symétrique dans le corps même de la tour, le tout formant visuellement un triangle qui évoque un toit. Pour le reste, cet édifice, quoique robuste, apparaît de construction un peu brouillonne, comparée à l'agencement soigneux des pierres de beaucoup d'autres tourelles.

FIG. 15



La grande tourelle à escalier droit rapporté, située en bordure d'escarpement (les personnages donnent l'échelle du monument). On distingue clairement sur la photo de gauche la disposition triangulaire (« en toit ») de la dalle externe de l'escalier et de son pendant en blocs obliques pris dans le corps-même de l'édifice.

Cet ouvrage singulier est situé en haut d'une pente escarpée, pratiquement au bord du ravin, de telle sorte qu'il offre depuis son sommet une vue remarquable. Cela étant, plusieurs considérations incitent à écarter l'idée qu'admirer le paysage ou s'en servir comme poste d'observation fût la finalité première de la tour :

- du fait de sa situation, des ses dimensions imposantes et du poids de certaines des grosses pierres qui le composent, la construction d'un tel ouvrage (peut-être un travail collectif) a dû nécessiter de gros efforts et du temps pour trouver les blocs et les dalles, pour les amener en haut de la colline puis pour les assembler ; on peine à imaginer qu'une simple préoccupation esthétique ait justifié la dépense gratuite d'autant d'énergie ;
- si l'accès au sommet de l'édifice est relativement facile (grâce à l'escalier droit), il est malaisé de s'y tenir debout (sauf à imaginer qu'il existait jadis une dalle sommitale plate aujourd'hui disparue) ou d'y stationner longtemps ; ce n'est en tout cas pas un poste d'observation idéal pour surveiller un troupeau, par exemple ;
- enfin, le point de vue qui s'offre depuis cette tour s'étend plus vers le fond du ravin ou son bord situé en face (donc inaccessible de ce côté-ci) que sur ses abords immédiats, au point qu'elle donne l'impression d'avoir été placée là simplement pour être visible depuis l'autre côté du ravin.

En définitive, peut-on réellement cataloguer cet artefact comme une tourelles de pierres sèches au sens de la présente étude ? Le doute est permis, mais le disqualifier *a priori* ne serait pas judicieux. Car tout en s'écartant du « modèle classique » par ses proportions inusuelles, par sa singularité structurelle et par sa position en haut de pente plutôt que sur un plateau, il s'inscrit dans un paysage d'ensemble fortement marqué par la présence de cairns-tourelles dont, sauf preuve du contraire, il semblerait arbitraire de le dissocier ; du reste, aucune autre explication plus convaincante ne justifie la présence de cet édifice à cet endroit. C'est pourquoi nous l'avons pris en compte comme tourelle de pierres sèches mais en le rangeant sous la rubrique nouvelle des « *édifices atypiques* »[19].

[19] Il se trouve que dans la suite de nos recherches comparatives (France, Îles britanniques, …), nous avons rencontré un certain nombre d'autres édifices pouvant eux aussi être considérés comme des *tourelles de pierres sèches atypiques*, sans toutefois que cette catégorie présente une homogénéité intrinsèque ; il s'agit, à chaque fois, de monuments qui, tout en se singularisant par rapport à leur environnement archéologique propre, ne présentent pas d'unité morphologique ni de caractéristiques communes permettant de définir un modèle spécifique.

La prospection des secteurs ouest et sud du Torre

En 2015, nous nous étions principalement attaché à localiser la grande tour atypique décrite ci-avant, sans avoir le temps d'effectuer un inventaire plus précis de la partie ouest du plateau du Torre. Pour autant, ayant noté en route la présence d'autres artefacts intéressants, il nous est apparu indispensable d'effectuer une prospection plus méthodique de cette zone, sur laquelle nous sommes retourné en 2016, puis en 2018 (lors de ces nouvelles prospections, nous avons pris par commodité comme nouveau point de référence les deux anciennes tours de transmission construites sur la rotonde du Torre).

En 2018 nous avons également élargi la prospection plus au sud dans la partie située en contrebas du Torre, une zone assez vallonnée qui s'étend dans sa plus grande longueur sur environ 1 km (axe nord-sud) et se termine sur des escarpements abrupts formant le lit de plusieurs petits torrents glaciaires signalés sur les cartes (la *Ribeira da Estrela* et deux rus confluents dont naît le *Rio Alvoco*).

Au final, comme nous en avions eu un premier aperçu en 2015, le plateau situé à l'ouest/sud-ouest du Torre comprend de nombreux artefacts, dispersés sur une aire rectangulaire s'étendant dans l'axe sud de deux petits lacs (*Lagoa di Serrano* et *Lagoa do Covao do Quelhas*), sur environ 2 km de large dans l'axe est-ouest et 1,5 km dans l'axe nord-sud.

Une forte concentration de tourelles dans cette zone

Le bilan de ces prospections révèle une densité significative de tourelles de pierres sèches et d'autres types d'édifices pastoraux sur toute l'étendue du plateau du Torre. Nous y avons ainsi dénombré 23 tourelles et 10 édifices composites ou plus difficilement identifiables mais qui, visiblement, sont de même facture que les tourelles de pierres sèches proprement dites (piles carrées accolées en décalage, par exemple), auxquels il convient d'ajouter 6 édifices ruinés ou déconstruits (pour remployer leurs pierres à la construction de nouveaux monuments ?). A ce bilan, s'ajoutent au moins 3 enclos à murettes basses de pierres sèches semblant liés à une tourelle (édifiés dans son prolongement immédiat), ainsi que 6 « abris de berger » (ou supposés tels), édifices creux pouvant eux aussi être liés à une tourelle ou qui présentent une morphologie inusuelle (des « abris doubles », par exemple)[20]. Bien entendu, ce décompte est seulement indicatif, un certain nombre d'autres édifices ayant pu nous échapper.

Comme nous l'avions déjà observé dans la zone située autour du point géodésique *Rodeio Grande*, plusieurs des tourelles de pierres sèches de la zone du Torre présentent des particularismes morphologiques : marches en encorbellement ou niches intérieures, par exemple ; sur ce point, les tourelles du Torre ne sont guère différentes de celles rencontrées précédemment, ni de celles que nous avons inventoriées, également en 2016 et 2018, sur le *Varanda dos Pastores* (*cf. infra*).

Sous l'angle architectonique, l'observation dans cette zone de plusieurs tourelles en ruine n'a pas été sans intérêt, car leurs vestiges (en général, la base du monument reste bien visible, subsistant sur une hauteur d'en moyenne 40 à 60 cm) permettent de constater que ces ouvrages étaient dans tous les cas des constructions de pierres sèches pleines et uniformes, sans fondations, traverses intérieures ou parement extérieur, ni partie évidée en leur centre ; il s'agit donc d'édifices massifs et

[20] Tout comme pour les prétendues *cabanes de berger* signalées un peu partout dans les zones rurales, la dénomination *abri de berger* est une commodité de langage usuelle ne préjugeant pas de l'origine ni de la destination précise de ces artefacts. Bien souvent, ces ouvrages ruraux de pierres sèches ne doivent rien aux pasteurs (*cf.* sur ce point les développements de la deuxième partie du présent ouvrage sur la « présomption de pastoralité »).

généralement trapus mais qui ne résistent apparemment pas très longtemps aux intempéries[21] et aux atteintes du temps et des troupeaux[22].

Certains indices visuels (la répartition des lichens et la couleur des pierres) incitent par ailleurs à penser que plusieurs ruines actuellement visibles ne seraient pas des monuments détériorés au fil du temps, mais plutôt des édifices en voie de déconstruction intentionnelle (pour en récupérer les pierres, par exemple) ; il pourrait aussi s'agir d'ébauches de nouvelles tours laissées en l'état avant l'achèvement du chantier.

D'une manière plus générale, les tourelles en ruine conduisent surtout à s'interroger à la fois sur l'époque à laquelle ces édifices ont été construits, sur leur entretien au fil du temps, et sur leur durabilité en l'absence d'entretien ou de restauration ; cette délicate question sera évoquée plus avant.

La prospection du *Varanda dos pastores*

Le *Varanda dos pastores* [en français, le *Balcon* (ou *Plateforme*) *des bergers*][23] est un plateau allongé situé près de la nationale N339 au niveau du point kilométrique 32, face d'un côté à une ancienne station de téléphérique (aujourd'hui désaffectée), de l'autre au *Lago do Viriato* (le Lac de Viriate, du nom du héros lusitanien qui dirigera la résistance contre les troupes romaines au 2ème s. av. JC.). Ce plateau vallonné est noté sur la carte au 1/25 000ème comme *Alto da Pedrice*, le *Varanda dos pastores* proprement dit en formant l'extrémité sud débouchant sur un à-pic impressionnant. Deux points géodésiques bien repérables encadrent cette zone (*Cascalvo* au nord, à 1 682 m d'altitude, et *Varanda*, à 1 709 m), qui s'étend sur environ 2 km^2. Le *Varanda dos pastores* est un spot de trekking et de géocaching fréquenté, référencé sur les nombreux sites Internet[24].

[21] Le climat de la Serra da Estrela est rude, surtout en altitude. En période hivernale, d'importantes épaisseurs de neige recouvrent la montagne, ce qui a permis d'implanter sur le Torre une station de sports d'hiver bien équipée ; l'été, des plaques de neige persistent du reste un peu partout dans les parties supérieures du massif.

[22] Sans même évoquer les dégâts provoqués par les incendies de forêt et de taillis (fréquents dans la Serra da Estrela) et les dégâts collatéraux occasionnés par les largages des bombardiers d'eau.

[23] Dans la plupart des dictionnaires bilingues portugais-français usuels, le terme portugais *varanda* est traduit par *balcon* ou *terrasse* (ou encore par le quasi homophone *véranda*), sens qui peut convenir dans le cas du *Varanda dos pastores* puisqu'il s'agit d'une sorte de longue plateforme de pâtures débouchant à son extrémité sur un à-pic (dans ce sens, *cf.* par exemple l'application *Linguee.fr* <RL86>, https://www.linguee.fr/francais-portugais/search?source=portugais&query=varanda). Toutefois, le grand philologue et ethnologue José Leite de Vasconcellos (*cf.* les développements et notes spécifiques qui lui sont consacrés *passim* dans la partie « enquête documentaire ») signale à plusieurs reprises que dans la région de Beira (où se situe la Serra da Estrela), le terme *varanda* peut aussi désigner un rocher ou une pierre à laquelle s'attache une légende locale (notamment *in* le périodique *O archeologo portugues* publié par le Musée d'ethnologie portugaise, volume XXII – 1917, p 319 ; et *in Religioes da Lusitania* <RB014>, volume I – 1897, p. 373).

[24] On trouvait déjà en juin 2019 plus de 190 photographies du *Varanda dos pastores* sur le seul site *Geocaching.com*.

Nous avons commencé à prospecter cette zone en août 2016, sans avoir l'assurance, au départ, d'y trouver des édifices intéressants[25]. La découverte presque immédiate de plusieurs grosses tourelles de pierres sèches nous a cependant convaincu de la pertinence de ce choix, d'autant qu'il s'agissait des premiers monuments de ce type que nous observions en dehors du Torre ou de ses alentours immédiats.

Nous avons poursuivi cette prospection en juillet 2018, de manière plus systématique et plus méthodique qu'en 2016, ce qui nous a permis de dresser un inventaire sans doute exhaustif des constructions pastorales encore visibles ou décelables dans cette zone, comportant 12 artefacts (dont 3 abris ou affûts et plusieurs édifices probables ruinés). Nous avons également constaté, sur les bords déclifs du plateau, la présence de plusieurs éboulis assez imposants, certains semblant naturels mais quelques-uns pouvant aussi correspondre à des pierriers d'origine humaine (peut-être des pierres éparses dégagées des surfaces cultivables ou des terrains de pacage).

La prospection dans cette zone a fourni ou confirmé trois enseignements complémentaires qui, comme les précédents, s'appliquent aussi en large part aux tourelles de pierres sèches d'autres zones :

1. les tourelles de pierres sèches sont souvent concentrées, non pas au centre du plateau, mais sur la ligne de crête ou sur la bande de terrain bordant le ravin à-pic, de telle sorte qu'elles semblent positionnées surtout pour être vues d'en face (depuis la crête de l'autre côté du ravin) plutôt que du plateau lui-même ; ce souci de visibilité (déjà relevé ailleurs, par exemple avec la grande tour à escalier droit mentionnée ci-avant), est particulièrement flagrant sur le *Varanda dos pastores* ;
2. un certain nombre de tas de pierres plates ou de pseudo-pierriers visibles dans cette zone pourraient fort bien être les vestiges d'anciennes tourelles aujourd'hui ruinées, dont on devine encore sans trop de peine les contours ; cela soulève la question incidente déjà évoquée de la datation et de la durabilité de ces ouvrages ;
3. il est peu vraisemblable qu'à cet endroit les tourelles de pierres sèches aient été édifiées uniquement pour servir d'amas d'épierrage, d'autant que proches de l'escarpement en bordure de pente, plusieurs jouxtent des éboulis ou des pierriers bien plus accessibles : si des bergers ou des cultivateurs ont réellement épierré la zone (hypothèse non démontrée, mais plausible), on voit mal pourquoi ils se seraient compliqué la tâche en bâtissant des tours, alors qu'ils pouvaient se débarrasser plus efficacement des cailloux en les jetant quelques mètres plus loin sur les éboulis arides des zones pentues où ni eux ni leurs bêtes n'avaient de raison de passer.

[25] Nous avions certes noté que le nom de cette zone (*Varanda dos pastores*) se rapportait à des bergers et qu'elle devait donc probablement receler quelques constructions pastorales (des abris de bergers, notamment) ; il s'agissait cependant d'un simple indice toponymique qui, à lui seul, ne préjugeait pas du caractère effectivement pastoral des éventuelles tourelles situées dans la zone, d'autant qu'à ce stade initial de nos recherches, nous ne disposions d'aucun élément confirmant l'attribution de ce type d'édifices à des bergers, ni même à la culture pastorale environnante. Dans la suite de nos recherches, nous avons rencontré à plusieurs reprises la question de la valeur à accorder à de tels indices toponymiques pour tenter de déterminer le caractère pastoral ou pas d'une tourelle de pierres sèches (sur ce point, *cf.* notamment les développements consacrés aux indices toponymiques parfois ambigus concernant certaines tourelles de pierres sèches des Îles britanniques).

Une logique territoriale restant à préciser

A condition d'être suivi méthodiquement, le système de quadrillage (en fait, un ratissage du terrain à pied, aussi minutieux que possible) permet un dénombrement assez efficace des édifices recherchés ; il présente néanmoins l'inconvénient de ne pas livrer d'emblée une vision globale de leur distribution dans leurs aires respectives d'implantation : il est dès lors difficile d'en percevoir l'ordonnancement -si tant est qu'il y en eût- ni, *a fortiori*, les fonctions que ces édifices étaient censés remplir pour leurs constructeurs, quels qu'ils fussent.

On peut certes reporter la position de chaque édifice sur une carte, travail que facilite grandement l'utilisation combinée du GPS et de logiciels de cartographie appropriés[26]. Pour autant, force est de reconnaître que sur la base de nos propres relevés -pourtant assez précis, notamment pour les secteurs du *Varanda dos Pastores* et de la partie sud-est du plateau du Torre- les résultats obtenus ne sont pas très parlants... : en fait, il n'en ressort aucun indice concluant d'une logique territoriale d'ensemble qui aurait présidé à l'érection de ces édifices. A l'échelle de chaque zone -et en dehors du fait qu'elles sont souvent situées sur le bord des plateaux- les tourelles paraissent avoir été positionnées un peu au hasard du terrain ou au gré de leurs bâtisseurs[27].

Un cercle de cairns fusiformes sur le *Cantaro Raso*

En 2013, nous avons eu l'occasion d'effectuer avec nos amis portugais alpinistes l'ascension du *Cântaro Magro*, un impressionnant pic granitique culminant à 1 928 m d'altitude et s'élevant presque à la verticale depuis l'ancienne vallée glacière dont naît le Zêzere, deuxième plus importante rivière entièrement portugaise après le Mondego[28].

Pour cette ascension, notre groupe est parti d'un cirque rocheux très visité de la Serra, où a été sculptée à même la paroi dans les années 1940 une immense statue de la Vierge Marie, *Nostra*

[26] Nous avons commencé à tester en 2018 l'utilisation d'un drone en vue de compléter nos prospections sur le terrain par une couverture en imagerie aérienne (procédé qui a démontré son efficacité dans d'autres travaux archéologiques comparables). Sous réserve de définir une méthodologie appropriée, cet instrument fournira peut-être lors de prospections ultérieures des indices nouveaux sur la logique territoriale d'implantation des tourelles de pierres sèches.

[27] Sous la réserve, toutefois, du « phénomène d'éviction » signalé en début de chapitre : au sein ou à proximité immédiate des *tors* granitiques (où sont situés la plupart des *rochers évocateurs*) on ne trouve pas ou peu de *tourelles de pierres sèches* ; inversement, lorsqu'il en existe sur un secteur, on n'y trouve pas de *roches évocatrices*, même s'il comporte des blocs granitiques qui auraient été propices. La zone située au sud de *Rodeio Grande*, (à gauche de la nationale N339 en direction de Sabugueiro) en fournit une bonne illustration : les tourelles sont assez nombreuses prés de la route, où on ne trouve aucun gros bloc granitique, puis elles se raréfient à l'approche du ravin, à mesure que réapparaissent plusieurs rochers aux formes évoquant certains animaux (des reptiles ou des batraciens vaguement stylisés) ; à l'inverse, sur le *Varanda dos Pastores*, on trouve des tourelles de pierres sèches pratiquement jusqu'au bord de l'escarpement, ainsi que quelques gros chaos rocheux mais aucun n'évoquant quoi que ce soit. Ce phénomène pourrait s'expliquer si les tourelles et les *roches évocatrices* avaient une fonction culturelle -et peut-être une origine- communes ou complémentaires : les gens n'auraient pas jugé opportun de construire des tourelles là où des *roches évocatrices* existaient déjà et réciproquement, dans les endroits où aucun bloc de granit n'était propice à l'agencement d'un *rocher évocateur*, ils auraient comblé cette lacune en y construisant des tourelles. Il ne s'agit bien sûr que d'une spéculation fondée sur un simple constat factuel auquel nous n'accordons pas d'autre valeur et dont, en l'état, nous ne tirons aucune conclusion scientifique ; c'est cependant une donnée empirique à prendre en compte dans la recherche d'une logique territoriale qui aurait pu présider à l'implantation des tourelles de pierres sèches.

[28] Le Zêzere étend son cours sur plus de 240 km avant de se jeter dans le Tage qui, lui, prend naissance en Espagne avant de poursuivre son cours au Portugal et de se jeter dans l'Atlantique près de Lisbonne.

Senhora da Boa Estrela, bien visible depuis la route nationale (à l'aplomb du *Cantâro Raso* à moins d'un kilomètre du Torre, sur un emplacement désigné *Covão do Boi*). De là, nous avons gravi la colline par la gauche, et arrivés sur une sorte de plateau d'altitude, nous avons rencontré un large cercle de cairns assez insolites présentant, visuellement, une certaine ressemblance avec des tourelles de pierres sèches (la voie pour monter au *Cântaro Magro* commence un peu plus bas, mais nous avons fait ce crochet pour voir ces cairns de près). Au moment où sont rédigées ces lignes (2022), ces cairns -dont on retrouve maintes photographies sur Internet- ont probablement disparu[29] mais vu l'intérêt documentaire d'un tel ensemble, il nous semble opportun d'en rapporter la configuration dans l'état encore correct dans lequel nous avons pu l'observer.

FIG. 16

Le groupe de huit tourelles fusiformes disposées en spirale le long d'un cheminement au sol matérialisé par de petites pierres ; ces deux clichés montrent l'ensemble tel qu'il se présentait en 2013, mais dix ans plus tard, il semble en voie de délabrement

Il s'agissait en fait d'un spectaculaire groupe de huit cairns fusiformes de pierres sèches (sept grands et un plus petit, peut-être déjà effondré ou pas terminé)[30], les sept principaux mesurant environ 1,80 m à 2,20 m de hauteur pour un diamètre d'environ 1 m à leur base, avec un sommet en pointe arrondie (des édifices assez graciles évoquant plus des colonnes ou des aiguilles que des tourelles proprement dites) ; ils étaient disposés sur une aire d'environ 20 m de diamètre en une sorte de cercle (un peu à la manière d'un cromlech) qui, en réalité, dessinait l'amorce d'un cheminement en spirale clairement matérialisé au sol par des petites pierres et le piétinement répété des visiteurs. En juin 2016, une randonneuse qualifiait cet ensemble de « *cercle de mariolas géantes* » [*círculo de mariolas gigantes*][31]. Ces cairns étaient réguliers, sans aspérité notable ni marche en encorbellement (un escalier n'aurait d'ailleurs servi à rien, ces colonnes de pierres sèches étant trop frêles pour qu'on puisse y monter, *a fortiori* s'y tenir debout). L'absence de marches pose néanmoins la question d'un éventuel échafaudage pour hisser les pierres situées au sommet de l'édifice.

[29] Les nombreuses photographies de ce site publiées sur Internet sont toutes relativement anciennes (avant 2019) et une vidéo postée sur YouTube en août 2018 (soit seulement cinq ans après notre passage) les montrait déjà dans un état de délabrement avancé - *Cf.* cette vidéo sur le compte YouTube *My Discovers* (https://www.youtube.com/watch?v=bEWwNmfqRjU), séquence 5'50'' et s. ; le commentaire de la vidéo n'en fait pas mention (extrait du texte original en portugais : « […] *Située à Covão do Boi, au milieu de la Serra da Estrela, Notre-Dame de la Bonne Étoile, patronne des bergers, sculptée en relief dans la roche, a été inaugurée en 1946. La partie supérieure du massif central de la Serra da Estrela forme un large plateau surélevé...* »).

[30] Lors de notre passage en 2013, ce groupe de cairns était très repérable depuis le sommet du *Cântaro Magro*, situé à environ 1 km à vol d'oiseau ; n'étant pas retourné sur place, nous ignorons ce qu'il en est aujourd'hui.

[31] *Cf.* le récit complet (en portugais) et les photographies de cette randonnée sur http://trilhosdossilvas.blogspot.com/2016/10/diario-lvii-data-2016-junho-id-do.html.

D'emblée, l'ensemble ne nous a pas paru ancien, même s'il était impossible à dater au seul coup d'œil ; d'après nos amis, il avait été édifié assez peu de temps auparavant (indication sans doute exacte, vu le bon état général des tourelles et du cheminement en petites pierres au sol) mais nous n'avons obtenu à l'époque aucune information précise sur sa date d'érection, sur les personnes qui l'avaient réalisé, ni sur leurs motivations[32].

Toutes proportions gardées, la majesté du cadre, l'agencement en spirale et la disposition circulaire de cet étrange ensemble rappelaient un peu les labyrinthes des cathédrales médiévales, et il ne serait pas surprenant que ses constructeurs aient eu en tête quelque préoccupation d'ordre mystique (« *new age* » ?), à moins qu'ils aient simplement voulu laisser une empreinte artistique durable dans le paysage (« *land art* » ?)[33]. Ce travail démontrait en tout cas une réelle habileté et avait dû nécessiter beaucoup d'efforts, ne serait-ce que pour rassembler et monter toutes les pierres jusqu'à cette altitude.

Hormis une certaine ressemblance formelle, y a-t-il un lien entre ces cairns en forme de colonnes et les tourelles de pierres sèches ? A défaut de réponse certaine, on peut au moins conjecturer que dans une région où les *mariolas* abondent, leurs constructeurs s'en soient parfois inspirés. Réciproquement, les personnes qui, à une époque indéterminée, ont construit les tourelles de pierres sèches avaient peut-être elles aussi des motivations de type mystique ou artistique de même nature que celles qui, bien plus tard, ont suscité la réalisation des cairns fusiformes du *Cantaro Raso* : à ces deux titres, ces cairns (aujourd'hui en tout ou partie disparus) conservent donc leur place dans l'étude des tourelles de pierres sèches[34].

[32] On trouve de nombreux clichés de cet ensemble sur une page web en espagnol (https://es.wikiloc.com/rutas-senderismo/rota-caldas-de-manteigas-torre-parque-natural-da-serra-da-estrela-portugal-03-10-15-11000220) dont l'auteur ajoute même que ces cairns sont désignés localement *putos* (*hitos* en espagnol, qui signifie « *jalons*, *marques de terrain*) : « […] *Desde este lugar, contemplamos el largo y verde valle glaciar en forma de "U" muy encajonado por el que continuamos encontrando los primeros "putos" (hitos), no es broma, así denominan en Portugal a los hitos, según el señor Francisco* » [*… depuis cet endroit, nous contemplons la longue et verte vallée glaciaire en forme de "U" très encaissée dans laquelle nous trouvons les premiers "putos" (jalons, marque de terrain) – non, ce n'est pas une blague, c'est comme ça qu'on appelle les jalons au Portugal, selon M. Francisco*]. Une vidéo sur YouTube illustre le propos, avec en surimpression les termes correspondants (https://www.youtube.com/watch?v=kuJ97O86OuE). Le mot *puto* est franchement péjoratif en espagnol (il correspond approximativement au « *pédé* » français), mais en portugais, il signifie le plus souvent un *gamin*, un [*sale*] *mioche*, un *mariol* (*cf. infra* l'analyse de ce dernier terme, en ce qu'il désigne aussi les cairns en portugais). Au vu de la forme très particulière des cairns composant cet ensemble, *puto* pourrait aussi être une déformation de *ponto* (un *point*, au sens topographique), voire de *ponta* (une *pointe*, dans tous les sens du terme).

[33] Depuis quelques années, la mode est partout au *Land Art* ; on en trouve une expression quelque peu dégradée dans la prolifération anarchique de petits cairns et de piles de galets (*rock stacks*) dans beaucoup de lieux fréquentés par les touristes. Il s'agit le plus souvent d'empilements improvisés et sans intérêt esthétique particulier, dont l'envahissement n'est pas sans rappeler celui des « cadenas d'amour » accrochés sur les grillages et les rambardes des ponts de beaucoup de villes touristiques. Ce courant n'a pas épargné la Serra da Estrela : on voit un très grand nombre de ces cairns d'amateurs, notamment dans les parages immédiats des deux grands radômes et de la chapelle implantés près du Torre (les touristes n'allant guère plus loin que le parking et les boutiques de souvenir, le nombre de cairns décroît très vite à mesure qu'on s'éloigne de la route...). En comparaison, l'ensemble édifié sur le *Cantaro Raso* différait complètement des milliers de cairns ordinaires -anciens ou récents- visibles dans la montagne.

[34] Des recherches ultérieures (*cf. infra*) nous ont appris l'existence dans la *Serra da Arada* (située entre Porto et Viseu, à environ 80 km au NO de la Serra da Estrela) d'édifices fusiformes dont le profil général n'est pas sans rappeler ceux que nous avions observés en 2013 sur le *Cantaro Raso*.

QUELQUES COMPARAISONS AVEC TROIS AUTRES SERRAS

Si nos recherches de terrain se sont cantonnées à la Serra da Estrela, nous avons très tôt supposé que des tourelles de pierres sèches pouvaient exister dans d'autres régions du Portugal, et si tel était le cas, que ces édifices pouvaient peut-être jeter un éclairage complémentaire sur nos propres observations.

En effet, considérant l'hypothèse -à ce stade non démontrée- que les tourelles de pierres sèches auraient un lien avec l'agropastoralisme, ou tout au moins qu'elles auraient été construites principalement par (ou pour) des bergers, et dans la mesure où le Portugal (comme d'autres pays d'Europe du Sud) compte plusieurs autres massifs montagneux de faible ou moyenne altitude où l'agropastoralisme a longtemps occupé une place importante dans l'environnement économique, social et culturel, mais également dans la formation des paysages, il nous semblait assez logique de trouver ce type d'artefacts, pas seulement dans la Serra da Estrela, mais aussi dans d'autres *Serras* portugaises marquées elles aussi par ce mode de production.

Pour nous en assurer, faute de pouvoir investiguer sur le terrain dans tout le Portugal, nous avons procédé par sondage à partir de différentes sources documentaires, en particulier sur des pages et sites Internet consacrés aux zones classées ou protégées (Parcs nationaux, Parc naturels, Réserves naturelles, …) : en effet, ces sites sont assez bien documentés et ils sont fréquentés par de nombreux touristes, dont beaucoup partagent sur Internet des photos et diverses observations sur les curiosités -les *mariolas*, par exemple- qu'ils y découvrent[35]. Nous nous sommes intéressé en particulier aux zones protégées situées dans des régions de basse ou moyenne montagne, offrant donc des points de comparaison avec la Serra da Estrela.

Sur le plan scientifique, nous sommes conscient du caractère rudimentaire et approximatif de cette méthode, inappropriée s'il s'était agi d'établir un inventaire exhaustif ou de formuler des conclusions définitives sur la répartition des tourelles de pierres sèches à l'échelle du pays. Elle a néanmoins permis de collecter quelques résultats intéressants concernant en particulier trois massifs, la *Serra do Gerês*, la *Serra da Arada* et la *Serra d'Alvão*.

Les *mariolas* de la *Serra do Gerês*

Avec un pic culminant à 1 545 m (*Pico da Nevosa*), la *Serra do Gerês* est la deuxième plus haute montagne du Portugal continental (après la Serra da Estrela)[36]. Ce massif se situe plus au nord à cheval sur la frontière du Portugal et de la Galice (en Espagne), et inclut sur son territoire le Parc national de Peneda-Gerês, d'une superficie de plus de 72 000 ha.

[35] Comme on l'a constaté à propos de la Serra da Estrela, les blogs, les pages personnelles, les forums et beaucoup de sites spécialisés (sur la randonnée, le trekking ou le géocaching, par exemple) fournissent quantité d'informations, de commentaires, d'anecdotes et de photographies sur les paysages et les objets remarquables des régions à forte fréquentation ; les *tourelles de pierres sèches* étant des objets assez insolites dans le paysage, elles font typiquement partie des curiosités susceptibles d'être signalées sur ces sites.

[36] Un explorateur et officier de marine portugais, Hermenegildo Capelo (1841-1917), qui avait pris part en 1881 à l'Expédition dans la *Serra da Estrela* (*cf. infra*) effectua en septembre 1882 une *exploração* (beaucoup plus modeste que celle de l'année précédente) dans la *Serra do Gerês*, en compagnie d'un autre membre de la *Sociedade de Geographia de Lisboa*, le Dr Leonardo Torres. Le compte rendu de leur « *Voyage dans la Serra do Gerez et ses eaux thermales en septembre 1882* » a été publié en 1883 dans le Bulletin de la Société de Géographie <RB150>.

Nous n'avons pas visité ce massif, mais il a retenu notre attention car plusieurs sources documentaires y signalent l'existence de formations lithiques similaires à celles qu'on trouve dans la Serra da Estrela, à commencer par les travaux d'un historien et ethnographe portugais, Tude Martins de Sousa (1874-1951), qui lui a consacré un certain nombre de publications souvent citées dans les bibliographies spécialisées, dont une monographie de référence parue en 1909 sous le titre « *Serra do Gerez, Études, aspects, paysages* »[37] <RB004>.

On trouve sur Internet de nombreuses photos de *mariolas* situées dans ce massif, allant du modeste cairn de randonneur (quelques pierres grossièrement empilées) à des édifices plus grands et plus élaborés, dont plusieurs ressemblent beaucoup à certains cairns-tourelles de la Serra da Estrela. C'est notamment le cas des formations illustrant diverses pages du site Internet du Parc national de Peneda-Gerês, assorties d'une explication assez sommaire : « *dans tout le Parc national, on trouve des centaines de mariolas dont la fonction principale est de guider les bergers dans la montagne pendant les épisodes de brouillard, ainsi que les randonneurs qui empruntent les sentiers sillonnant tout le parc. Il s'agit d'empilements de pierres construits pour la plupart par des bergers mais dont l'entretien est aujourd'hui assuré par les promeneurs eux-mêmes* »[38].

FIG. 17

Deux *mariolas* de la Serra do Gerês. La tourelle de gauche est composée surtout de dalles plates, l'édifice de droite est construit par couches alternant des dalles plates et des blocs plus grossiers.

Sur la base des images collectées -et sauf à être contredit, le cas échéant, par tel ou tel cliché qui nous aurait échappé- quelques points de comparaison (ou, au contraire, quelques différences structurelles) méritent d'être signalés entre les monuments de ces deux massifs :

- globalement, les *mariolas* de la Serra do Gerês ressemblent beaucoup à celles de la Serra da Estrela, au point qu'il semble impossible de différencier les édifices sur leur simple aspect morphologique. Cette observation vaut aussi bien pour les petits cairns de cheminement qu'on trouve un peu partout dans ces deux montagnes, que pour des édifices plus massifs et plus structurés susceptibles d'être qualifiés cairns-tourelles ;
- tout au plus, dans la Serra do Gerês, les tourelles de pierres sèches semblent majoritairement de section circulaire (mais avec néanmoins des exceptions), alors que dans la Serra da Estrela,

[37] *Cf.* aussi du même auteur (en portugais) « *Gerez – Notes ethnographiques, archéologiques et historiques* » <RB005>. Au plan archéologique, les travaux de Sousa n'apportent pas d'éclaircissements déterminants sur les tourelles de pierres sèches, mais nous avons jugé intéressant de citer sa définition des *mariolas* (*infra*, dans les développements terminologiques consacrés à ces formations).

[38] *Cf.* un récapitulatif des articles et des photos concernant ces *mariolas* sur le site du Parc national à l'adresse suivante : http://pnpgeres.pt/?s=mariolas, ainsi que de nombreux clichés sur le compte Facebook du Parc (https://www.facebook.com/profile/100064569854804/search/?q=mariola).

nous avons observé une proportion non négligeable de tourelles de section quadrangulaire (carrée, le plus souvent) ;

- sur les clichés pris dans la Serra do Geres, nous n'avons repéré aucun édifice pourvu de marches en encorbellement, soit que les auteurs des clichés publiés sur Internet n'aient pas fait attention à ce détail, soit que les tourelles de ce massif, qui paraissent dans l'ensemble moins hautes que leurs homologues de la Serra da Estrela, ne nécessitaient pas de dispositif spécifique pour hisser et agencer les pierres de sommet (si tant est que ce fût la finalité de ces marches) ;
- sur ces images, on relève la présence d'une pierre en saillie fichée au sommet de plusieurs édifices, singularité déjà observée sur quelques tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela (*cf. supra*) et qui paraît assez courante sur celles de la Serra do Gerês.

FIG. 18

Clichés des quelques *mariolas* de la Serra do Gerês

Tourelle construite sur une dalle de granit affleurante (disposition classique, déjà observée dans la Serra da Estrela).

Tourelle de section circulaire surmontée d'un insolite cône de pierres (peut-être un ajout récent ?).

Deux tourelles ressemblant à celles du cercle de cairns fusiformes situé sur le *Cantaro Raso* dans la Serra da Estrela (*cf. supra*) ; ces édifices, trop frêles pour résister aux épreuves du temps, sont sans doute de construction assez récente.

Quelques pages web consacrées aux *mariolas* de la Serra do Gerês évoquent la question de leur construction (imputée là aussi à des bergers) et, incidemment, de leur restauration, en l'occurrence à l'instigation des autorités locales ou de randonneurs motivés :

> « *Avec le soutien de l'Écomusée de Barroso, le conseil municipal de Ferral, conjointement avec les associations "Les Amis de Vila Nova" et "Caminheiros Montanha", a organisé une tournée d'une vingtaine de participants à Gerês afin de construire et de restaurer des "Mariolas" centenaires* […] *Il s'agit d'empilements de pierres en forme de pyramide construits par les bergers pour baliser les chemins de pâture communautaire*[39] *et servir de guide par temps de brouillard dans la montagne. Actuellement, ils servent de repères aux randonneurs, qui contribuent à leur entretien* […] ». En plus de maintenir des coutumes séculaires, cette initiative

[39] Nous avons traduit par *pâtures communautaires* le terme portugais *veizeiras*, qui désigne un mode spécifique d'exploitation à tour de rôle des terrains de pâture, tel qu'il s'est pratiqué dans plusieurs massifs montagneux portugais jusqu'à une période relativement récente. Sur ce régime agropastoral, c*f.* par exemple « *Ancestral rural practices in Portugal : Vezeira da ribeira's case (Gerês Mountain, Northwest of Portugal)* », article collectif publié *in* « *Portugal : Economic, Political and Social Issues* », 1-21, Hauppauge, Nova Science Publishers, New York 2012. Tude de Sousa a publié plusieurs travaux sur les régimes d'exploitation pastorale pratiqués à son époque dans la Serra do Geres, notamment « *Regimen Pastoril dos Povos da Serra do Gere*z » <RB009>.

visait *« à mieux orienter les randonneurs tout en transmettant aux jeunes les coutumes anciennes et en encourageant l'ensemble de la population à protéger la nature »*[40].

Ce texte impute donc les *mariolas* au fonctionnement du système des pâtures communautaires et leur prête une ancienneté centenaire, deux indications plausibles mais qui restent bien sûr à valider sur des bases scientifiques plus solides.

Des cairns atypiques dans la *Serra da Arada*

La *Serra da Arada* est un massif de moyenne montagne (culminant à 1 071 m) situé à mi-distance entre Porto et la Serra da Estrela (à environ une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la ville de Viseu), dans une région que les dépliants touristiques désignent souvent sous l'appellation labellisée de *Montagnes magiques* (*Montanhas Magicas* ©)[41].

Les paysages de ce massif rappellent ceux de la Serra da Estrela, et comptent comme eux de nombreux cairns, en particulier des cairns-colonnes élancés dont on trouve des photos sur divers sites Internet. Ces cairns sont localement désignés sous l'appellation classique de *mariolas*, mais également parfois sous celle moins commune de *bruxas* (*sorcières*, en français)[42].

Si on en juge d'après ces clichés, il s'agit d'édifices aciculaires d'un diamètre d'environ 1,50 m à la base pour une hauteur d'environ 3 à 4 m (certains sites avancent même 5 m mais cette affirmation semble exagérée), dont l'érection a dû mobiliser beaucoup d'ingéniosité et d'efforts[43].

Ces cairns-colonnes élancés ne ressemblent guère à de véritables tourelles au sens du présent ouvrage, mais quelques indices laissent à penser qu'ils pourraient s'y apparenter dans une certaine mesure, soulevant les mêmes interrogations quant à leur fonction réelle (questionnement déjà suscité par les cairns-colonnes observés en 2013 dans la Serra da Estrela sur le *Cantaro Raso* au-dessus de la statue de *Nostra Senhora da Boa Estrela*, qui eux non plus n'étaient peut-être pas dépourvus de tout lien avec les tourelles de pierres sèches).

Une chose semble à peu près sûre : du fait de leur hauteur, de leur relative gracilité et de l'absence de marches en débord (décelables sur les photographies, tout au moins), ces édifices n'ont pas été conçus pour qu'on monte dessus ou qu'on s'installe à leur sommet ; ils ne pouvaient donc servir de poste d'observation. Mais s'il s'agissait de simples marques de terrain (des *malhões*) ou de repères

[40] Traduction résumée ; le texte complet en portugais (trop long pour être reproduit *in extenso*) est consultable sur plusieurs sites – *cf.* p. ex. https://www.cm-montalegre.pt/pages/823?news_id=2330.

[41] *Cf.* http://montanhasmagicas.pt/pt/.

[42] *Cf.* (†) *http://rota-ap.pt/linha/arada/ponto/a5-mariolas-da-arada*.

[43] « *muita sabedoria e engenho* », selon l'expression du rédacteur d'un des sites consultés (https://www.continuandoaprocura.com/sao-pedro-do-sul-a-descoberta-das-montanhas-magicas/).

visuels à fonction purement signalétique (repères de neige[44], notamment), pourquoi une telle hauteur ?

A ces déductions de bon sens, s'ajoute le constat que les tours les plus hautes sont situées sur des plateaux d'altitude bien dégagés, où la visibilité, meilleure que dans la pente, ne nécessite donc plus de repères aussi imposants. Certains randonneurs ont d'ailleurs pointé cette disposition paradoxale : « *aux endroits les plus hauts et les plus reculés des Montagnes magiques, on trouve plusieurs de ces mariolas, donnant au paysage un aspect très particulier. Sur la Serra da Arada, près du village du même nom, l'un des plus grands mariolas du territoire a une hauteur d'environ 3 mètres* »[45].

Nous avons noté en revanche la présence dans ce massif d'au moins une *tour de berger* similaire à celles de la Serra da Estrela (mais peut-être en existe-t-il d'autres), en l'occurrence un édifice d'une hauteur d'environ 0,8 m et de forme cubique, ne ressemblant donc ni à un cairn-colonne, ni à un banal cairn-empilement ; or, cette tourelle caractéristique se situe à moins de dix mètres d'un cairn-colonne environ cinq fois plus haut qu'elle (environ 4 m), comme le montrent plusieurs photos relevées sur Internet.

FIG. 19

Deux édifices lithiques juxtaposés dans la Serra da Arada. Celui de gauche, bas et massif, ressemble plus aux tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela.

Une recherche plus poussée permettrait peut-être de savoir si ces deux artefacts ont été construits ensemble ou séparément (même époque ? mêmes constructeurs ?) mais en toute hypothèse, leur présence côte à côte sur le terrain exprime sans doute une intentionnalité, voire un lien logique. Si les deux monuments ont été construits à la même époque, et sauf à supposer que leurs bâtisseurs auraient résolument opté pour la redondance -avec les efforts que cela requiert, quand il s'agit de

[44] Que les *mariolas* et autres cairns apparentés aient été construits pour permettre de retrouver son chemin dans la neige (*repères de neige*) est une explication répandue, tant au Portugal que dans d'autres pays où on trouve de tels édifices. A l'entrée *Mariolas* de son « *Ebauche d'un vocabulaire agricole régional* » <RB006>, le Pr Domingos Alberto Tavares da Silva note pareillement que dans la région de la Serra do Gerês -un massif couvert de neige durant la saison hivernale- ce terme désigne « *de petites pyramides de pierres sèches que l'on place généralement dans les montagnes au bord des pistes, en hiver, pour dépasser au-dessus de la neige qui les recouvre, afin de savoir où va le chemin* ». Comme on le développe dans la seconde partie du présent ouvrage, l'hypothèse du *repère de neige* est peut-être fondée dans divers cas, mais elle est loin d'expliquer toutes les tourelles de pierres sèches.

[45] « *Nos pontos mais altos e recônditos das Montanhas Mágicas é possível encontrar diversas mariolas, conferindo à paisagem um aspeto muito peculiar. Na Serra da Arada, próximo da aldeia com o mesmo nome, encontra-se uma das maiores mariolas do território, com cerca de 3 metros de altura* » (http://www.montanhasmagicas.pt/pt/o-que-fazer/historia-arte-e-cultura/marcos-historico-e--arquitetonicos/construcoes-tipicas-pontes-e-aquedutos/mariolas-da-arada/).

manier de lourds blocs de pierre- pareille juxtaposition fragilise l'hypothèse que la tourelle de pierres sèches basse et massive ait pu être une simple marque de terrain, et encore moins un repère d'orientation, le cairn-colonne élancé situé juste à côté remplissant déjà largement à lui seul cette double fonction.

Des tourelles bien documentées dans la *Serra d'Alvão*

Le Parc naturel d'Alvão (*Parque natural do Alvão*) est une zone protégée d'environ 70 km² située dans le nord du Portugal à une soixantaine de kilomètres de Porto, entre *Mondim de Basto* et *Vila Real*. Il s'agit d'une zone de moyenne montagne (la *Serra de Alvão*) culminant à 1 339 m. Cette région propice aux activités agricoles et pastorales était jadis densément peuplée, et on y trouve de nombreux vestiges mégalithiques et sites archéologiques, ainsi que des *mariolas* assez similaires à des tourelles de pierres sèches.

L'ancien site Internet du Musée archéologique de Mondim de Basto -qui consacrait plusieurs pages à l'archéologie et au patrimoine monumental local- présentait ainsi la photo d'un édifice de pierres sèches posé sur une dalle de granit affleurant, légendé « *Mariola - Ribeiro do Batoco* »[46]. Ce monument trapu, de section circulaire, un peu plus large dans sa partie supérieure qu'à sa base et surmonté d'une pierre saillante ne ressemble guère à un cairn pyramidal classique ; en revanche, il rappelle certaines tourelles de pierres sèches rencontrées dans la Serra da Estrela.

FIG. 20

Tourelle du *Ribeiro do Batoco* dans la Serra d'Alvão (Mondim de Basto). On remarque la pierre sommitale saillante, interprétée par certains comme le gnomon d'un cadran solaire

Par ailleurs, deux documents administratifs réalisés à l'initiative de la municipalité de Mondim de Basto apportent des informations intéressantes sur quelques monuments situés sur le plateau dominant le village de *Bilhõ*, de part et d'autre de la limite administrative du Parc naturel d'Alvão.

[46] Lien aujourd'hui expiré (†) *https://museu.mondimdebasto.pt/index.php/7-conteudo/patrimonio/43-arqueologico*, le site du musée ayant été remplacé en 2020 par un compte Facebook où nous n'avons pas retrouvé les mêmes éléments (https://www.facebook.com/museumunicipaldemondim). Le *Ribeiro do Batoco* (indication toponymique, en français, *Ruisseau du Batoco*) est un minuscule cours d'eau figurant sur la « *carta militar* » (carte au 1/25 000ème).

Le premier document est le *Plan directeur municipal de Mondim de Basto* (octobre 2015)[47], dont les Annexes 1 (« *Patrimoine culturel inventorié* ») et 3 (« *Liste des sites de valeur archéologique* ») référencent deux *malhões* (l'équivalent de *mariolas*) situés près du *Ribeiro do Batoco* non loin d'un abri de berger (incluant probablement le monument dont la photo figurait sur l'ancien site du Musée archéologique). En elles-mêmes, ces références ne sont pas déterminantes pour l'étude des cairns-tourelles, mais elles ont le mérite de les caractériser clairement en tant que composantes du patrimoine archéologique local (au même titre, par exemple, que les divers monuments mégalithiques, gravures rupestres et autres vestiges remarquables de cette région)[48], à la différence de cairns classiques ne présentant aucune typicité.

Le second document est la « *Carte archéologique de Mondim de Basto* » (en fait, il s'agit plutôt d'un inventaire raisonné de plus 140 pages, assorti de nombreuses illustrations), réalisée par un archéologue local, Antonio Pereira Dinis[49]. L'auteur fait un lien clair entre les anciennes pratiques pastorales (aujourd'hui en déclin) et certains vestiges archéologiques comme les traces d'abris de berger (ce qui relève quelque peu de la tautologie…) mais également les *malhões* ou *mariolas* (terminologiquement confondus), édifiés d'après lui par les bergers :

> « […] *le pastoralisme a été* […] *prospère pendant plusieurs siècles mais est aujourd'hui en net déclin* […] *A cet égard, il convient de mentionner deux preuves de ces pratiques dans la région : les abris de bergers et les malhões ou mariolas. Les premiers* […] *permettaient aux bergers de s'abriter temporairement quand ils étaient pris dans la montagne par les intempéries. Les malhões ou mariolas sont des sortes de points de repère prismatiques ou troncopyramidaux construits en pierres, atteignant environ 2 m de hauteur. Un des spécimens observés est pourvu d'une pierre verticale dépassant de son sommet, suggérant un cadran solaire. Ces structures, construites par des bergers, font penser à des marques de terrain ou à des abris contre le soleil, du fait qu'elles sont situées dans des endroits nus et sans arbres* … [résumé[50]] ».

Pour le cas, Antonio Pereira Dinis entérine l'idée commune que les tourelles de pierres sèches seraient l'œuvre de bergers et s'efforce d'en démontrer le bien-fondé, même si rapportée à la forme de ces édifices, la thèse de l'abri contre le soleil n'apparaît guère convaincante. Outre l'abri de berger du Ribeiro do Batoco, la *Carte archéologique* recense au total six édifices du même type dans trois lieudits distincts :

- deux à *Ribeiro do Batoco* (une *mariola* effondrée et la tourelle en bon état située près d'un abri de berger, dont la photo figurait sur le site Internet du Musée de Mondim de Basto) ; le

[47] *Cf.* https://municipio.mondimdebasto.pt/index.php/servicos-on-line/planeamento-territorial/pdm-em-vigor.html. Le *Plano director municipal de Mondim de Basto* et la totalité des documents d'urbanisme qui s'y rapportent (dont les cartes) sont accessibles sur le site de la municipalité.

[48] Pour évidente qu'elle nous paraisse, cette reconnaissance des *tourelles de pierres sèches* en tant qu'éléments du patrimoine vernaculaire est loin d'être actée par toutes les autorités concernées (archéologues, chercheurs et conservateurs en charge des inventaires, organismes de protection du patrimoine et des sites, administrations culturelles, publications à vocation touristique, etc.) ; la question ne fait d'ailleurs pas réellement débat, soit qu'elles en ignorent l'existence, soit qu'elles ne leur accordent pas de réelle valeur patrimoniale. On en trouve la démonstration en creux dans l'imposant guide (plus de 270 pages) consacré au *Patrimoine culturel et naturel* de la Serra da Estrela (« *Património cultural e natural - Serra da Estrela* », ouvrage collectif sous la coordination d' António dos Santos Queirós, António Santos Veloso et Helena Dias Ferreira, slnd) publié par la *Ligue des amis de Conimbriga* en collaboration avec de nombreux auteurs et organismes publics spécialisés, totalement muet sur les tourelles et autres cairns qui pourraient s'y apparenter.

[49] *Carta arqueologica de Mondim de Basto* (« *fruit de 30 années de travail de terrain* », précise le site Internet de la municipalité) ; on trouve assez facilement ce document en format numérique sur Internet.

[50] *Op. cit.* p. 38 et s. Le texte original en portugais est trop long pour être reproduit *in extenso*.

second édifice est surmonté d'une pierre verticale qui, pour l'auteur, pourrait avoir été le gnomon d'un cadran solaire (hypothèse faisant l'objet de plus amples développements dans la seconde partie du présent ouvrage) ;

- deux à *Outeiro* (vestiges effondrés) ;
- deux à *Ribeira de Anta* (une *tour de berger* en bon état comportant un curieux étranglement en son centre à la manière d'un diabolo et une petite tourelle tronpyramidale en bon état).

FIG. 21

La *Mariola da Bouça da Ribeira de Anta* (Vale de Gevancas – Mondim de Basto). Profilée de la sorte, cette tourelle ne doit pas être très ancienne, sans quoi sa partie supérieure, en net surplomb par rapport à sa base, se serait effondrée entre-temps.

Ces quelques informations concernant des tourelles de pierres sèches situées dans d'autres massifs que la Serra da Estrela restent trop parcellaires pour qu'on puisse en tirer des conclusions définitives, et mériteraient d'être complétées. Elles débouchent néanmoins sur trois constats objectifs :

- **1er constat**, d'ordre quantitatif : quels que soient les termes de recherche utilisés (comme *mariolas*, *malhões*, *cairns*, *montjoies*, etc.), les principaux moteurs de recherche Internet renvoient des réponses pertinentes, non pas pour la totalité du territoire portugais, mais principalement pour la *Serra da Estrela* et, en bien moindre quantité, pour seulement quelques autres massifs montagneux comme ceux mentionnés ci-avant.

Nous avons collecté ces résultats à partir de termes portugais, français et anglais, aussi bien sur les sites lusophones que sur des sites anglophones ou francophones traitant du Portugal ; pour nous, ils ne peuvent avoir qu'une seule explication : si les moteurs de recherche pointent uniquement vers un nombre restreint de régions, c'est que, selon toute vraisemblance, il n'y a pas de cairns-tourelles ailleurs -ou tout au plus qu'ils y sont rares- sauf à démontrer que les touristes, les randonneurs, les passionnés de géocaching, les photographes amateurs et, plus généralement, tous ceux qui fréquentent les massifs portugais en question seraient les seuls à en mentionner l'existence et à en publier des photos. Statistiquement, nous en déduisons que les tourelles de pierres sèches, circonscrites sur des zones restreintes et peu nombreuses à l'échelle du massif de la Serra da Estrela, ne sont pas plus fréquentes -et même sans doute plus rares- dans les autres massifs montagneux portugais.

Rapportée à un pays où les activités pastorales ont pourtant longtemps été pratiquées à grande échelle, cette apparente rareté incite, sinon à réfuter, tout au moins à reconsidérer le lien supposé entre les tourelles de pierres sèches et ce type de production.

- **2ème constat**, sur la teneur des données recueillies : les informations sur les tourelles des quelques autres massifs portugais ne sont pas plus précises que celles concernant en propre la Serra da Estrela : elles se limitent le plus souvent à une description sommaire des édifices observés (en général attribués à des bergers), sans plus d'indications sur leur origine, leur fonction exacte ou leur datation.
- **3ème constat**, sur la structure des édifices eux-mêmes : là où il en existe, les tourelles de pierres sèches et édifices apparentés des autres massifs montagneux portugais semblent assez comparables à ceux de la Serra da Estrela (pour autant que les sources consultées n'omettent pas d'informations majeures à leur propos).

Cette relative unité morphologique vient opportunément confirmer l'existence et la spécificité du modèle *tourelle de pierres sèches* au sein de la vaste catégorie des cairns. Mais si elle trouve peut-être son explication dans des fonctionnalités identiques, force est d'admettre qu'elle ne renseigne ni sur l'origine ni sur la fonction de ces édifices dans leur environnement anthropologique.

Sous le bénéfice de ces observations, les données recueillies en dehors de la Serra da Estrela complètent et corroborent nos premières conclusions sur les tourelles de pierres sèches portugaises, sans toutefois jeter sur ce phénomène un éclairage nouveau susceptible d'en améliorer la compréhension globale.

L'ENQUETE DOCUMENTAIRE SUR LES TOURELLES PORTUGAISES

Dès nos premières découvertes de cairns-tourelles, nous avons cherché à en apprendre davantage sur ces curieux monuments, dont, de prime abord, la fonction est loin d'être évidente : qui les avait construits, à quelle époque, comment, dans quel but, etc. ?

Pour tenter de répondre à ces questions et de mieux interpréter nos constatations de terrain, nous avons effectué des recherches documentaires approfondies, en commençant par l'exploitation des informations concernant la Serra da Estrela, puis en élargissant progressivement l'enquête à d'autres régions du Portugal.

Afin de cibler efficacement nos premières investigations, il nous est tout d'abord apparu indispensable de clarifier la terminologie relative aux cairns et ouvrages apparentés, démarche compliquée par le fait qu'en portugais, il n'existe pas de terme désignant de manière spécifique les tourelles de pierres sèches (ce qui impose de travailler concomitamment sur plusieurs termes dont aucun ne correspond exactement à l'objet précis de la recherche).

Cela nous a permis de lister un certain nombre de « mots de recherche » facilitant l'exploration des sources disponibles, que nous avons catégorisées en trois grands ensembles : les sources orales (informations et témoignages recueillis auprès de quelques autochtones susceptibles de nous apporter des informations sur les tourelles), les sources iconographiques anciennes (images fixes et séquences vidéo) et les sources écrites, elles-mêmes ventilées sous trois rubriques : les travaux scientifiques antérieurs aux années 1950, les informations d'origine administrative et les sources écrites et numériques contemporaines.

Un préalable : clarifier la terminologie

Concernant les documents lusophones, à défaut d'une expression consacrée comparable à la locution française *tour de berger* ou à la locution anglaise *shepherd's monument*, notre premier travail a consisté à déterminer précisément sous quel(s) vocables ces ouvrages sont désignés en langue portugaise.

L'absence de désignation spécifique des tourelles de pierres sèches

En français, les locutions *tour de berger*, *quille de berger* ou, parfois, *tour pastorale* sont de simples conventions de langage pour désigner les tourelles de pierres sèches[51], mais elles ont deux mérites taxonomiques non négligeables :

- le premier, de catégoriser précisément un type spécifique d'édifices, à la différence de l'appellation beaucoup trop générique de *cairns* ; si les tourelles de pierres sèches entrent effectivement dans la catégorie des cairns, elles en constituent une sous-catégorie bien particulière justifiant une appellation propre ;
- le second est que ces locutions ne désignent rien d'autre : elles sont univoques, tous les artefacts ainsi nommés étant à coup sûr des tourelles de pierres sèches.

L'existence d'un terme ou d'une locution univoque (un « terme clé » consacré, en quelque sorte) offre deux avantages indéniables, tout d'abord en dispensant chaque chercheur d'élaborer sa propre terminologie, d'autre part en améliorant l'exploration méthodique de la littérature scientifique existante sur la base d'interrogations en *full text* des moteurs de recherches Internet, des sites et des pages web et, plus généralement, de tous les documents numérisés.

Cependant, la langue portugaise ne dispose pas d'un terme ou d'une locution univoque pour désigner les tourelles de pierres sèches, mais de plusieurs autres termes qui, en pratique, se révèlent moins opérationnels[52].

Trois dénominations usuelles : mariolas, moledos et malhões

① Les *mariolas*

En portugais moderne, le terme le plus usuellement utilisé pour désigner les tourelles de pierres sèches est *mariola* (pl. *mariolas*). Mais à la différence de l'expression française *tour de berger*, ce terme n'est ni univoque (il a plusieurs autres acceptions), ni exclusif (des auteurs et des locuteurs

[51] Comme indiqué en avant-propos, cette locution ne fait qu'exprimer une opinion commune mais elle n'implique pas nécessairement que les édifices ainsi nommés ont bien été construits par des bergers, ni même qu'ils aient un rapport quelconque avec les pratiques pastorales.

[52] Au moment où sont rédigées ces lignes, l'article francophone sur les *tours de berger* n'est pas traduit sur le Wikipédia en langue portugaise (https://pt.wikipedia.org/), ni sur le Wikipédia anglophone (https://en.wikipedia.org), ce qui prive les chercheurs d'une base de discussion homogène. Concernant l'anglais, l'article le plus approchant est celui consacré aux *cairns*, notamment parce qu'il présente deux photographies assez comparables à celles de son équivalent francophone (https://en.wikipedia.org/wiki/Cairn), avec toutefois l'inconvénient -déjà signalé- que l'appellation *cairn*, qui est internationale, recouvre beaucoup d'autres formations que les *tours de berger* proprement dites ; *cf.* les références figurant sur https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Cairns_(rock_stack_landmarks). Il n'existe pas d'entrée spécifique équivalente sur le Wikipédia lusophone.

portugais utilisent d'autres termes pour désigner la même chose) ; et surtout, le terme *mariola* est, comme son équivalent anglais *cairn*, une appellation générique appliquée à toutes sortes de formations lithiques et d'empilements de pierres, gommant ainsi la spécificité des tourelles de pierres sèches au sein de cette vaste catégorie d'édifices.

Le substantif *mariola* a en fait plusieurs significations sans rapport évident entre elles (homonymie fortuite, ou apparentement philologique trop éloigné pour qu'en puisse en reconstituer le cheminement lexical).

- Dans sa première acception -la plus classique- c'est un terme un peu désuet et à connotation plutôt péjorative, désignant originellement un portefaix, ayant pris par la suite le sens d'individu pas très sérieux (un plaisantin, un rigolo) ni très recommandable[53], de fauteur de troubles et, s'agissant d'un enfant, de « *petit garnement* » ; entendu comme tel, le *mariola* portugais correspond exactement au *mariole* français (ou *mariol*, ou encore *mariolle*, les trois formes étant admises), dont l'étymologie reste à préciser[54] : *un mariole*, *faire le mariole*, etc.[55]. Mais pour le cas, on ne distingue aucun lien logique entre ce type de *mariol* et un cairn ou une tourelle de pierres sèches…

- Accessoirement, *mariola* désigne aussi en portugais une variété locale de pigeons (là encore, sans rapport avec les cairns ou les tourelles de pierres sèches) ; en outre, dans le portugais pratiqué au Brésil (*português do Brasil* ou *português americano*), ce mot est le nom d'un dessert ou d'une pâtisserie à base de bananes confites.

- En dernier sens, *mariola* peut aussi (et surtout, pour ce qui nous intéresse) désigner un *« empilement de trois pierres ou plus, généralement de forme pyramidale ou conique, qui, dans*

[53] Tous ces mots dériveraient de l'italien *mariolo*, qui a le même sens, mais cette étymologie n'est pas établie avec certitude (*cf*. http://armariumlibri.blogspot.com/2009/03/mariola-antiguidade-e-sgnificado.html).

[54] Pour beaucoup de lexicographes modernes, le terme français *mariol*(*e*) procéderait de l'italien *mariolo* ou *mariuolo*, ayant à peu près le même sens qu'en français (*escroc*, *voleur*, *filou*, *roublard*, *petit malin*, *personnage malicieux*…) : c'est, par exemple, la version retenue par le Wiktionnaire francophone <RL71> en ligne https://fr.wiktionary.org/wiki/mariole. Cette étymologie facile reste néanmoins assez douteuse, d'autant que plusieurs linguistes italiens font eux-même dériver *mariolo* ou *mariuolo* du français (exemple classique d'explication circulaire !) : dans son *Vocabulaire étymologique de la langue italienne* <RL04>, Ottorino Pianigiani (1845-1926) note ainsi que ces deux substantifs ont une origine « *très incertaine* » et qu'ils pourraient dériver de la même racine que l'ancien mot français « *mariolet*(*te*) », à laquelle se rattacherait également le substantif « *marionnette* ». De son côté, Littré <RL20> n'a pas d'entrée *Mariol*(*e*) mais mentionne incidemment ce terme sous l'article « *marionnette* », étymologiquement et phonétiquement « *dit par altération pour mariolette, diminutif de mariole, nom qu'on donnait anciennement à de petites figures de la Vierge Marie* ». Cette dérivation est également admise pas Auguste Brachet (1845-1898) dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française* <RL05>, mais pour Gilles Ménage, *marionnette* ne serait qu'un diminutif de *marion* entendu comme *petite fille*, « *en prenant l'espèce pour le genre, comme qui diroit petites marions* » (*in* son *Dictionnaire étymologique de la langue françoise* <RL06>). Dans tous les cas de figure, ces étymologies n'expliquent pas le glissement dépréciatif de *mariole* vers le sens de *filou*, de *petit malin* ou de *personnage pas sérieux*.

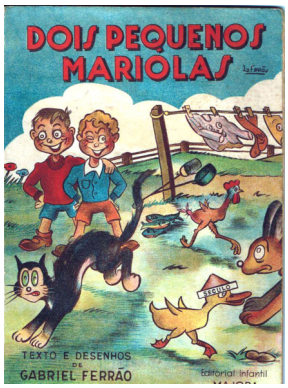
[55] L'appellation *mariolas* peut aussi être donnée par dérision à un groupe ou à une collectivité de personnes (comme dans les expressions française péjoratives *des petits rigolos* ou *une bande de rigolos*). Ainsi, d'après le polygraphe Teófilo Braga (*in* « *Le peuple portugais à travers ses coutumes, croyances et traditions* » <RB008>), les habitants de plusieurs villes et bourgades portugaises se voyaient attribuer par leurs compatriotes des sobriquets collectifs (pas toujours flatteurs), comme p. ex. les habitants de Cabaços surnommés les *loups* [*lobos*], ceux d'Escurquela surnommés les *lézards* [*lagarteiros*], etc. ; les habitants de Santo André (au sud de Lisbonne) étaient quant à eux surnommés les *mariolas*, à entendre sans aucun doute dans le sens premier de *marioles*.

certaines régions reculées, indique le chemin à suivre »[56] (*Novo Diccionario da lingua Portuguesa* <RL01>).

FIG. 22

Un *mariola* portefaix (représentation classique)

« Quatro mariolas, transportando uma pipa » [*Quatre portefaix transportant un tonneau*] (gravure ancienne)[57]



Dois pequenos mariolas [*Deux petits garnements*][58]

Cette troisième acception est celle d'un cairn au sens le plus basique du terme : un empilement (et non pas un ouvrage maçonné ou architecturé), des dimensions modestes (quelques pierres) et une fonction de repère (marque de terrain). Si on le replace dans le contexte portugais des années 1900, on peut supposer que ce dictionnaire visait surtout par « *régions reculées* » des zones de montagne -dont la Serra da Estrela- alors fortement marquées par l'agropastoralisme et encore peu touchées par la modernisation progressive de la société portugaise.

Quelques décennies plus tard, la *Grande Encyclopédie portugaise et brésilienne* <RL03> retiendra une définition presque identique (« *empilement de trois pierres qui, dans les collines escarpées, indiquent le sens de la marche* »), se référant sur ce point aux travaux de l'historien et ethnographe Tude Martins de Sousa (ref. *supra*) sur une autre « *région reculée* » du Portugal, la Serra do Gerês (nettement moins reculée aujourd'hui, puisque tout comme la Serra da Estrela, elle est devenue une zone protégée, en l'occurrence le *Parque Nacional da Peneda-Gerês*) ; constatant que les habitants de cette région utilisaient « […] *des termes qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires…* » -au nombre desquels les *mariolas*- Sousa en propose une définition un peu plus élaborée, en l'occurrence des « *petites pierres et autres signes placés sur d'autres plus grandes qui les rendent mieux visibles et servent à indiquer aux bergers les chemins lorsqu'ils sont bloqués par la neige, ou à marquer d'autres points de passage dans des endroits où il n'y a pas de chemin ouvert* [*tracé*] »[59]. Pour cet auteur, les *mariolas* sont donc des ouvrages de bergers, à la fois aides au cheminement et repères de neige (attribution pastorale et double fonction de marque de terrain, souvent retenues comme base d'interprétation des tourelles de pierres sèches).

[56] « *conjunto de três ou mais pedras sobrepostas, geralmente de forma piramidal ou cónica que, em certas serras ínvias, indicam de trecho em trecho o caminho a segui* ». Le *Novo Diccionario* confirme bien que la *mariola* désigne un amas de taille relativement modeste (trois pierres ou plus), définition ne collant pas vraiment aux édifices beaucoup plus volumineux que sont les *tourelles de pierres sèches*.

[57] *In* « *Scenas da vida portuguese (fim do seculo XVIII)* », article de Luis Keil paru dans la revue d'archéologie artistique et ethnographique « *Terra portuguesa* », n° 21 à 23, octobre à décembre 1917 (Lisbonne).

[58] Source : « *Dois pequenos Mariolas* », album de littérature de jeunesse, texte et dessins de Gabriel Ferrao, Ed. Majora – 1947.

[59] « *Mariolas - Pedras pequenas e outros sinais, colocados sobre outras maiores que as tornam visíveis, para indicarem aos pastores os caminhos tapados pelas neves, ou marcar outros pontos de passagem onde não haja caminho aberto* », *in* « *Le système pastoral des populations de la Serra do Gerez* » <RB009>.

Dûment validé par les lexicographes et sanctionné depuis lors par maintes publications scientifiques, touristiques ou de vulgarisation, largement popularisé par Internet, le terme *mariola* s'est aujourd'hui imposé comme une appellation générique entrée en force d'usage dans le portugais contemporain. Il s'agissait pourtant d'un mots jadis cantonné dans des zones dites « *reculées* » (et, plus précisément, dans la partie septentrionale du Portugal), qu'on ne rencontre pas aussi fréquemment ailleurs ou dans des sources plus anciennes : preuve en est que dans les premières décennies du 20ème siècle, un auteur régionaliste comme Tude de Sousa jugeait encore utile d'en préciser la signification à des lusophones originaires d'autres régions et qui, de ce fait, en ignoraient probablement le sens local.

Concernant la Serra da Estrela -pourtant située à moins de 200 km de la Serra do Geres- le mot n'apparaît guère dans les documents antérieurs aux années 1950, qui utilisent d'autres termes (les *malhoes*, par exemple – *cf.* ci-après) pour désigner ce type de formations lithiques. Quoi qu'il en soit, pour s'en tenir aux publications récentes, deux chercheuses de la Faculté des Sciences de Porto, Raquel Carvalho et Teresa Portel Marques, constatent dans un note scientifique sur « *Le paysage culturel de la transhumance* » <RB010> que « […] *des balises de chemins pastoraux jalonnent la Serra da Estrela. Conservant leur fonction d'origine, nombre d'entre elles servent à marquer les chemins aujourd'hui convertis en sentiers touristiques* » et entérinent par une photographie et une légende parfaitement illustratives la définition commune du terme *mariola* comme *quelques pierres* (trois, en théorie) *posées sur une plus grosse* pour servir de point de repère et de guide de cheminement[60].

FIG. 23

La photographie produite par Raquel Carvalho & Teresa Portel Marques à l'appui de leur définition des *mariolas* comme un « *système de balisage des chemins, consistant à empiler des blocs de pierres à des points stratégiques, pour guider les bergers* » (*in* leur note sur « *Le paysage culturel de la transhumance* » <RB010>) ; la taille modeste de cette *mariola* (trois ou quatre pierres empilées grossièrement) est sans rapport avec celle d'une tourelle de pierres sèches proprement dite.

Le fait qu'elles soient constituées de trois pierres « *ou plus* » laisse bien sûr une large marge d'appréciation sur ce que recouvre exactement l'appellation *mariola*, pouvant aller du simple petit empilement de quelques dizaines de centimètres (occurrence la plus fréquente, et collant au plus près aux définitions ci-avant) à des ouvrages bien plus considérables pouvant inclure, le cas échéant, des cairns-tourelles proprement dits.

[60] La définition de *mariola* proposée par ces deux chercheuses est la suivante : « *"Mariolas", sistema de sinalização dos caminhos, consistindo no empilhamento de pedras soltas em pontos estratégicos, para orientação dos pastores* » [*"Mariolas", système de signalisation des chemins, consistant en tas de pierres disposées à des points stratégiques pour guider les bergers*] ; elles font donc , elles aussi, un lien étroit entre les *mariolas* et le pastoralisme, mais sans en fournir de justification précise.

Gêné par une telle imprécision, l'auteur d'un blog[61] n'a d'ailleurs pas hésité à forger le néologisme « *megamariola*(*s*) » qui, nanti du préfixe *méga* (sans accent en portugais), lui paraît plus adéquat pour désigner des constructions de grande taille, bien distinctes des petits cairns classiques, c'est-à-dire des *mariolas* courantes (des « *minimariolas* » en quelque sorte, pour rester dans le droit fil de sa terminologie novatrice) : à défaut d'être très académique, ce terme anecdotique apparu en 2008 a le mérite de la clarté ! Cela étant, le rédacteur met prudemment son néologisme entre guillemets, et s'interroge sur le nom réel de ces formations : « *Quelqu'un peut-il me confirmer le nom des "megamariolas" comme celle qu'on voit sur la première photo ?* […] *Peut-être que* [ces édifices] *n'ont pas d'autre nom que mariolas* »[62].

De fait, lorsqu'il s'agit de désigner une tourelle de pierres sèches -donc un empilement de pierres- le terme *mariola* n'est pas dénué de pertinence. Mais au-delà de ce constat d'usage, rien n'assure qu'il s'agisse précisément du même mot que celui désignant les petits cairns (ni, partant, qu'il ait la même étymologie), les philologues marquant sur ce point quelques hésitations :

- le *mariola* entendu dans son sens de cairn pourrait en effet s'être confondu avec un autre mot rattaché à une racine commune ayant donné naissance à plusieurs termes ibériques comme *mirador* (lieu d'où on peut observer les parages) ou *milhadorio* (mot portugais qui, précisément, désigne un cairn) ;
- à moins -comme le laisse entendre le grand philologue portugais José Leite de Vasconcellos[63] et comme nous aurions tendance à l'admettre- qu'il s'agisse de la déformation par métathèse d'un ancien mot de la même famille que *malhão* (*cf. infra*) ou, phonétiquement bien plus proche, *malhoeira*, lesquels désignent une limite de terrain ou une borne délimitant des propriétés (une des fonctions supposées des tourelles de pierres sèches)[64].

[61] Il s'agit d'un blog consacré à la *Serra Amarela*, massif situé tout au nord du Portugal dans le *Parque Nacional da Peneda-Gerês*, presque sur la frontière avec l'Espagne (https://umpardebotas.blogs.sapo.pt/269026.html).

[62] « *Alguém me sabe confirmar o nome das "megamariolas" como a da 1ª foto ? Há quem lhes chame malhões, mas nunca consegui confirmar esta designação. Eventualmente não possuem outra que não seja mariolas* ».

[63] Médecin de formation (au Portugal) et ancien élève de l'École pratique des Hautes Études (en France), le grand philologue portugais José Leite de Vasconcellos Cardoso Pereira de Melo (1858-1941) s'est aussi illustré comme ethnographe, archéologue et membre correspondant étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de 1920 à sa mort. Il a publié d'innombrables travaux d'érudition du plus grand intérêt (ouvrages, revues, chroniques, recensions d'articles et de notices, recueils de textes anciens, etc.), le tout formant un corpus très dense de plusieurs milliers de pages en portugais et en français sur le Portugal, sur la langue portugaise (et ses variantes dialectales), ainsi que sur la sociologie, les croyances, le folklore et les traditions populaires de ce pays (travaux qui se recoupent souvent, de telle sorte qu'il est parfois difficile de s'y repérer). Vasconcellos a été un des fondateurs du Musée national d'Archéologie du Portugal, dont il fut le premier directeur. Nous avons intentionnellement opté dans le présent ouvrage pour l'ancienne orthographe du nom *Vasconcellos* (avec deux L) qu'on trouve sur les éditions originales de ses ouvrages, plutôt que *Vasconcelos* (avec un seul L) issu de la réforme orthographique de 1911 (*cf. supra*) et qui figure sur la plupart des références bibliographiques et notices d'autorité contemporaines.

[64] *Cf*. sur ce point ses articles « *malhão* » et « *malhoeira » in* « *Estudios de philologia mirandesa* » [*Études de philologie mirandaise*] (vol. II), *Sociedade de geographia de Lisboa* – Lisbonne, 1901 ; dans cet article, Vasconcellos n'est pas catégorique sur l'étymologie de *malhão*, estimant qu'il pourrait provenir d'une racine latine {**moleone*} ou {**molione*} dérivée de *moles* (qui, en latin, désigne entre autres une masse ou un amas quelconque) ; l'auteur a également publié dans la *Revista Lusitana* (Vol. X, Lisbonne, 1907) une notice détaillée sur les *Balisas de propriedades territoriaes* (bornes des propriétés foncières), dans laquelle il analyse l'étymologie des termes *malhão* et *malhões*. Les liens étymologiques entre les dérivés du latin *moles* et plusieurs termes désignant des tourelles ou, plus généralement, des cairns dans différentes langues romanes font l'objet de développements spécifiques dans le dernier chapitre du présent ouvrage.

L'inconvénient est que les *mariolas* sont le plus souvent décrites comme de forme pyramidale ou conique (caractéristique signalée dans la plupart des documents consultés), profil correspondant bien à un empilement de pierres soumis à la mécanique des tas, mais pas à celui d'une tourelle de pierres sèches, édicule vertical d'une certaine taille et de forme plutôt cylindrique ou parallélépipédique (même si certaines ont un sommet plus ou moins bombé) obtenue par l'agencement méthodique des pierres qui la composent.

En définitive, le terme *mariola* en serait venu à désigner une tourelle de pierres sèches par une sorte métonymie, faute d'un terme mieux approprié, car il désignait originellement des petits cairns (quelques pierres empilées) bien moins structurés que les tourelles proprement dites. Cet usage approximatif -pour ne pas dire impropre- ne facilite pas l'identification et l'interprétation des édifices concernés.

② Les *moledos*

Le substantif *moledo* (sans R) et ses équivalents *moledro* ou *meledro* (avec un R épenthétique) désignent un « *monticule, généralement conique ou pyramidal, formé de petites pierres* »[65] ; ces termes, que plusieurs dictionnaires en ligne traduisent en anglais par *cairn*[66], renvoient donc eux aussi à la notion de pierres empilées et, accessoirement, d'empilement conique ou pyramidal, sans toutefois viser de manière spécifique les tourelles de pierres sèches.

Il s'agit de mots rares, *moledo* semblant être employé surtout comme toponyme (seul ou en composition)[67] plutôt que comme nom commun. Dans sa thèse de doctorat (*Esquisse pour une dialectologie portugaise*, présentée et soutenue en français à l'Université de Paris en 1901 <RB011>), José Leite de Vasconcellos (ref. *supra*) constate toutefois que ses dérivés *moledro* et *meledro* sont utilisés comme substantifs dans l'Algarve (termes dialectaux)[68], où ils désignent des « *amas de pierres* » (en français dans le texte)[69] ; dans un autre ouvrage <RB014>, Vasconcellos mentionne également l'expression augmentative « *um moledro de pedras* ».

Hormis Vasconcellos -et parce que comme nom commun, ce substantif serait d'usage uniquement régional- le mot *moledo* n'a guère retenu l'attention des linguistes ; de fait, il ne figure pas dans les grands dictionnaires étymologiques classiques de la langue portugaise. Pour notre part, nous serions enclin à le rattacher, soit à la famille des termes latins *moles* et ses dérivés -qui désignent en sens premier une *masse*, un *amas* ou un *tas*- soit à celle d'un autre terme latin *mola* (la meule servant à broyer les grains) : au-delà de leur sens général et d'une certaine ressemblance phonétique, ces deux

[65] *Dicionário Priberam da Língua Portuguesa* (https://dicionario.priberam.org/moledro) : « *monte, geralmente piramidal ou cónico, formado por pequenas pedras* ») <RL68>.

[66] *Cf.* p. ex. https://en.bab.la/dictionary/portuguese-english/moledro <RL69>.

[67] Moledo est le nom de plusieurs paroisses civiles du nord et du centre du Portugal, respectivement situées dans les districts de Viana do Castelo, de Viseu et de Lisbonne.

[68] « *Ce n'est pas seulement la grammaire* […] *qui donne un caractère dialectal aux parlers des provinces, mais aussi le lexique. Il y a beaucoup de vocables qui sont usités dans certains endroits, et peu usités ou inconnus dans d'autres, par exemple* […] *moledro dans l'Algarve …* ». Ce point est confirmé par le philologue brésilien Serafim da Silva Neto (1917-1960) dans son *Histoire du latin vulgaire* <RB012>, où il considère que de tels vocables sont des survivances locales de mots disparus, en raison du caractère *conservateur* (*sic*) des dialectes régionaux.

[69] Dans son étude sur les « *Dialectes Algarviens (région occidentale, ou Barlavento)* » <RB013>, le linguiste, philologue et lexicographe portugais José Joaquim Nunes (1859-1932) signale les formes *molédo* et *molédro* (avec, dans la seconde, l'intercalation épenthétique d'un R après le D), termes désignant « *un amas de pierres mais aussi une pierre informe ou un rocher* » [*monte de pedras e tambem pedra desconforme, pedregulho*].

mots sont en effet à l'origine d'autres dénominations des cairns et des tourelles de pierres sèches dans plusieurs langues latines d'Europe occidentale[70] ; il ne s'agit cependant que d'une hypothèse à confirmer.

Si, à ce stade de la recherche, la piste linguistique paraît peu concluante, le folklore local livre une information intéressante sur les *moledros*, en lien plus direct avec la question des tourelles de pierres sèches : en effet, J. Leite de Vasconcellos rapporte la croyance populaire que derrière les apparences d'un tas de pierres, ces édifices seraient en réalité des « *soldats enchantés* » (*soldado encantado*)[71] ; si une pierre en est ôtée à l'insu de quiconque et qu'elle est placée sous un oreiller, ce soldat apparaîtra dans la matinée pendant un bref instant, puis redeviendra pierre et retournera comme par magie dans sa pile[72].

Les *moledros* sont ainsi associés dans l'imaginaire local à des créatures humaines mythiques (des soldats, au cas présent), se présentant en temps normal sous l'aspect de simples pierres[73].

Derrière cette légende, on discerne aisément un schéma mental de personnification de certains cairns, attesté dans beaucoup d'autres régions du monde. Pourtant, dans le cas d'un *moledro*, cette personnification n'est pas aussi explicite et globalisante qu'avec un *homme de pierre* proprement dit (*cf. infra*) : d'une part, elle affecte moins le monument lui-même que les éléments qui le constituent (les pierres du *moledro*, qui en sont une composante à ce point indissociable qu'elles réintègrent

[70] Sur ce point, *cf. infra* les développements consacrés à un possible champ lexical commun à plusieurs pays de langues romanes dont l'Espagne, la France et l'Italie.

[71] La traduction de *soldado encantado* par *soldat enchanté* est textuellement la plus juste mais elle ne rend pas suffisamment compte de la dimension magique du terme *encantando* (participe passé du verbe *encantar*) ; *soldat ensorcelé* ou *soldat envoûté* seraient plus exacts.

[72] *In* « *Religiões da Lusitania* » <RB014> ; Vasconcellos avait appris l'existence de cette légende en mars 1894 lors d'une visite d'étude au « Promontoire sacré » (l'actuel Cap Saint-Vincent, à l'extrême pointe sud-ouest du Portugal et, du même coup, de la péninsule ibérique). En 1930, l'archéologue allemand Adolf Schulten, auteur d'une *Géographie et Ethnologie de la Péninsule ibérique* (ouvrage en allemand, traduit en espagnol) s'y rendit à son tour mais n'y trouva que quelques pierres éparses, les édifices décrits par Vasconcellos ayant été détériorés entre-temps (rapporté par l'universitaire Mélanie Lozat dans sa thèse d'Histoire et d'anthropologie des Religions, « *Une lecture de Strabon dans la perspective de l'histoire des religions* », soutenue à l'Université de Genève en 2018). La légende rapportée par Vasconcellos a été reprise sur de nombreuses pages Internet, parfois assorties d'illustrations récentes de *mariolas* ou de cairns classiques dont rien n'assure cependant qu'ils ressemblent aux ouvrages observés par Vasconcellos à la toute fin du 19ème siècle (*cf.* p. ex. https://pt.wikipedia.org/wiki/Moledros).

[73] Les croyances attachées aux *moledros* persistent dans l'imaginaire local. Il en est fait état dans l'édition 2014 d'une brochure bilingue (portugais et anglais), « *Vicente'14* [2014] - *Natureza, Templo e Abismo - O mundo na óptica do utilizador* », publiée dans le cadre du projet artistique, littéraire et spiritualiste « *Tavessa da Ermida* » (https://projectotravessadaermida.com/) ; dans sa contribution (« *Sagres and S. Vicente : temple, abyss, enigma* », 1ère partie, « *Les interdits, des menhirs aux moledros* »), l'historien Paulo Pereira y voit une réminiscence des menhirs préhistoriques, à la fois dans leur fonction de marques de terrain (« *marcadores territoriais* ») et leur fonction sacrée (« *funcao sagrada* ») à l'instar des « *bétilos* » ou des « *idolos* ». Dans la même brochure, l'historien et archéo-astronome Manuel J. Gandra, spécialiste de l'histoire et de la géographie mythiques du Portugal, note quant à lui (*in* « *Les approches de l'imaginaire sotériologique hispanique* ») que les habitants de cette région continuent aujourd'hui encore de vouer du respect à ces monticules de pierres, et compare ceux qu'on trouve à l'extrémité du Cap Saint-Vincent « […] *aux petits tas de pierres jetés sur les tombes, connus dans d'autres régions sous le nom de Fidèles de Dieu* » (sur les formations lithiques désignées *Fidèles de Dieu*, *cf.* la note circonstanciée de José Leite de Vasconcellos, « *O Fiéis de Deus* », dans le volume V de ses *Opusculos* - Ethnologie, Partie I, p. 607 et s. - Imprensa Nacional, Lisbonne, 1938).

l'ensemble dès qu'on essaie de les en séparer)[74] ; d'autre part, il s'agit d'une déclinaison originale difficilement imputable à une ressemblance formelle -même vague- entre une tourelle de pierres sèches ou un cairn apparenté et une silhouette humaine stylisée.

③ Les *malhões*

Le terme portugais *Malhão* (pl. *Malhões*)[75] apparaît en tant que nom propre (avec une majuscule) dans différents toponymes, seul ou en composition, dans le sens général de *point haut* ou *position dominante* (au sens propre comme au sens figuré, aussi bien pour les lieux que pour les personnes) ; on en trouve du reste un exemple topique dans la Serra da Estrela, dont le point culminant -désigné sur les cartes modernes comme *Torre*, du nom d'une tour qui y fut construite au 19ème siècle- était précisément désigné par les anciens géographes comme le *Malhão da Estrela*[76].

Mais outre cette acception oronymique, le substantif *malhão* en tant que nom commun a différentes significations (pour partie, des homonymes), dont -pour ce qui intéresse le présent ouvrage- celle de *marque de terrain* : dans son *Diccionario da lingua portugueza* <RL02>, Antonio de Moraes Silva (1755-1824) définit *malhão* comme « *marco, balisa, limite* », précisant néanmoins qu'il s'agit d'un terme ancien (« *antiquado* »)[77] ; la *Grande Encyclopédie portugaise et brésilienne* <RL03> retient une définition quasiment identique (« *Marque, borne, séparation* [au sens de limite entre deux terrain] »).

Il faut cependant noter que les auteurs -anciens ou contemporains- ne font pas toujours une distinction claire entre un *Malhao* nom propre et un *malhão* nom commun, ce qui peut brouiller l'analyse. Les consultants en charge d'une étude d'impact environnemental réalisée en 2016 en vue

[74] Certains récits folkloriques des Îles britanniques semblent faire écho à cette légende attachée aux *moledros* portugais, avec là aussi une *personnification individualisée* de chaque pierre composant le cairn. Ainsi, dans les Highlands d'Ecosse, les hommes des clans, avant de partir à une bataille, avaient pour coutume d'élever des cairns propitiatoires, chaque combattant ajoutant sa propre pierre censée le représenter ; après la bataille, ceux qui avaient survécu revenaient ôter une pierre du tas, les pierres restantes, qui représentaient les hommes tombés au combat, formant un cairn dédié à leur mémoire (légende rapportée sur plusieurs sites anglophones, cf. p. ex. https://www.geocaching.com/geocache/GC562D9_cuiridh-mi-clach-air-do-charn?guid=4dc8c801-4a05-4271-96ce-eaeba2ca4e1b et https://en.wikipedia.org/wiki/Cairn).

[75] *Cf.* notamment les deux entrées *Malhão* et *Malhões* du *Dicionario online de Portugues* <RL70>, précisant bien que « *Malhões é o plural de malhão* » (https://www.dicio.com.br/malhao/ et https://www.dicio.com.br/malhoes/) ; au pluriel, on trouve également *malhães* au lieu de *malhões*, et au singulier une forme féminisée *malhoa*.

[76] Précision opportunément signalée par plusieurs sources, dont l'Encyclopédie Wikipédia : « *La Torre est une tour de sept mètres de hauteur, construite sur le sommet Malhão da Estrela, point culminant du Portugal continental* […] *Le sommet naturel atteignant 1 993 mètres d'altitude, cette tour a été construite pour atteindre la hauteur symbolique de 2 000 mètres d'altitude* » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Torre_(tour). L'historique détaillé de ce toponyme est présenté dans un rapport intitulé « *Malhão Grande ou Malhão da Estrella - Torre* », publié en 1883 par l'ingénieur et mathématicien Luiz Feliciano Marrecas Ferreira dans le cadre des comptes rendus (Section Ethnographie) de la Grande Expédition scientifique organisée en 1881 dans la Serra da Estrela par la Société géographique de Lisbonne (sur cette expédition, *cf. infra*) ; l'auteur de ce rapport précise que « […] *la désignation Malhão Grande, ou Malhão da Estrella, ne doit pas être confondue avec celle de Malhão Grosso, donnée à un endroit situé à une courte distance de celui-ci, où le terrain présente également une protubérance, bien que moins considérable* » et confirme, références à l'appui, que « *Malhão da Estrella est le nom donné au sommet de la montagne* », ajoutant *in fine* que « *Après la mise en place d'une pyramide au sommet, quand on a commencé à s'occuper de la triangulation du royaume, les paysans ont appelé pour cette raison Torre toute cette zone* ».

[77] La date de parution de ce dictionnaire (1813) montre que le terme *malhão* était déjà considéré comme vieilli dès le début du 19ème siècle.

de l'installation d'un nouvel équipement dans la station de sports d'hiver de la Serra da Estrela[78] mentionnent ainsi un certain *Malhão da Estrela* (avec un M majuscule, en tant qu'appellation propre d'un édifice bien précis situé sous un des remonte-pente un peu en contrebas du Torre, en l'occurrence une tourelle de pierres sèches que nous avons nous-même identifiée et photographiée, d'autant plus reconnaissable qu'elle comporte une niche bien conformée). Pour les rédacteurs de cette étude d'impact, il s'agit d'un élément de paysage de nature patrimoniale (« *elemento patrimonial identificado* ») qu'ils supposent récent (« *contemporâneo* »), de type indéterminé (« *indeterminado* »), de caractère ethnographique (« *cariz etnográfico* ») et à usage agricole (« *agricola* »), se présentant comme :

> « […] *une formation lithique, composée de petites dalles de granit superposées, formant une structure cylindrique d'environ 1,60 m de haut et 1 m de diamètre. L'édifice est situé en dessous d'une grande dalle de granit sur le versant est du plateau, visible de très loin. Sur le côté de cette structure se trouve une petite niche, mais on ignore ce qui y était placé. Cette structure marque une limite d'espace, il s'agit donc d'une marque de terrain* ... »[79].

Située à seulement 1 939 m d'altitude, cette tourelle ainsi désignée *Malhão da Estrela* ne peut correspondre au point culminant du Torre anciennement désigné *Malhão da Estrela*, et aurait donc dû être mentionnée, non pas comme un monument spécifique justifiant une majuscule, mais comme un édifice parmi d'autres dont la seule caractéristique notable se résume, pour le cas, à la présence d'une niche. Les rédacteurs de l'étude en sont d'ailleurs implicitement convenus, en précisant que « *à proximité, quelques autres malhoes sont visibles* », le substantif pluriel (*malhões*) étant utilisé cette fois comme une appellation générique, donc sans majuscule (« *nas imediações, são visíveis mais alguns malhões* »).

FIG. 24

Le *Malhão da Estrela* pris en considération dans l'étude d'impact environnemental préalable à l'installation d'un nouvel équipement dans la station de sports d'hiver de la Serra da Estrela (ref. citées en note *supra*)

Foto 12: Malhão da Estrela – vista Este.

Foto 11: Malhão da Estrela – vista Oeste.

Foto 13: Pormenor do nicho do Malhão da Estrela.

Les trois photos (et leur légende) sont celles de la « *fiche de site archéologique* » (*Ficha de Sítio / Trabalho Arqueológico*) jointe à l'étude d'impact environnemental. Comme on peut le constater, ce *malhão*, orthographié pour le cas avec un M majuscule, n'est autre que la tourelle de pierres sèches dont nous avons déjà montré la niche bien conformée sur les deux photographies du bas de la figure n° 12.

[78] « *Projet de remplacement d'un téléski par un tapis roulant-école dans la station de ski de la Serra da Estrela – Étude d'impact environnemental* » [*Estudo de impacte ambiental - Projeto substituição do telesqui escola pelo tapete rolante escola na estância de esqui da Serra da Estrela*], étude d'impact présentée en trois volets par la compagnie spécialisée Idea Verde (Document de synthèse et Annexes techniques, décembre 2016 ; Présentation non technique, mai 2017).

[79] Les rédacteurs de l'étude d'impact faisaient référence sur ce point à un relevé de prospection archéologique effectué en mai-juin 2009 par l'archéologue Dário Emanuel Rodrigues das Neves ; dans le cadre de la législation portugaise relative à la prise en compte de l'impact des projets d'équipement sur les éléments patrimoniaux dans leur zone d'incidence, ils ont conclu que le site ne subirait aucun impact négatif du fait de ce nouvel équipement de ski.

Le fait que le substantif *malhão* désigne, entre autres choses, des marques de terrain est éclairé par son étymologie, car ce mot semble se rattacher au *malleus* latin[80] (dont la traduction la plus exacte en français est *maillet* (*mail* en vieux français[81]), un mot qui avait pour synonyme *marcus* [en français, le *marteau*, où le C latin originel est devenu un T selon une dérivation classique][82]. Or, ce mot latin *marcus* procède lui-même d'une racine indo-européenne {**mergh*} (dans le sens de *frontière*, *limite*), auquel se rattache aussi le mot français *marque* (dans le sens de *limite* ou de *marche* / frontière), phonétiquement proche ; cet apparentement a donc probablement induit un glissement de sens vers la notion de *bornes* (marques de terrain)[83].

Cette acception est confirmée par nombre de sources fiables. Ainsi, dans une étude collective publiée en 2011 sous le timbre de l'Université d'Evora (École des Sciences sociales), « *Critères d'évaluation de l'impact environnemental* » <RB015>, les auteurs visent les *malhões* dans ces termes :

> « *Les malhões sont une forme particulière de limite ou de repère dans le paysage. Ils consistent en des piles de pierres sèches, de configuration pyramidale ou conique, qui peuvent correspondre à des modèles médiévaux. Ces constructions méritent l'attention* […] *car elles peuvent avoir une antiquité considérable. C'est le cas du malhão* […] *situé à l'emplacement*

[80] Dans un petit ouvrage illustré (« *Como eu vi a Serra da Estrela* » [*Comment j'ai vu la Serra da Estrela*], Ed. Tipografia Alcobacence, slnd), Fred Wachsmann -médecin et écrivain portugais d'origine allemande également connu sous le nom de Alfredo Vasques Homem (1907-1998)- avance que *malhão* viendrait d'un supposé « *mallus* [avec deux L] *qui signifie marque ou borne* » [« *malhão vem de "mallus" que significa marco ou baliza* »] ; il s'agit apparemment d'une confusion, car en latin *mallus* désigne une *pelote* ou *une touffe de laine*, et non une *borne*. Certes, *malleus* avec deux L est phonétiquement proche de *mallus*, mais ce dernier terme désigne un *maillet*, et non une marque de terrain.

[81] En portugais, le terme *malhão* désigne également un jeu traditionnel d'adresse et de force d'origine rurale (*jogo de malhão*), dont le principe consiste à lancer une sorte de lourd palet de pierre brute pour toucher ou s'approcher le plus possible d'une petite cible -un piquet ou une bille- ou encore d'un cercle tracé au sol (ce jeu comporte plusieurs variantes comme, par exemple, le *jogo da malha*, où le palet, fait de métal, est à lancer sur une sorte de quille fichée en terre, ou encore le *jogo do fito*, pratiqué plus particulièrement par les bergers) ; du reste, le mot français *mail* qui, tout comme le substantif portugais *malhão*, procède étymologiquement du substantif latin *malleus*, désigne lui aussi un ancien jeu de lancer très populaire jusqu'au 18ème siècle, pratiqué avec une boule à faire passer sous un arceau à l'aide d'un maillet (ustensile qui a donné son nom au jeu). Le mot *malhão* étant au Portugal une des appellations des tourelles de pierres sèches, il est difficile de ne pas faire un rapprochement avec un autre jeu d'adresse et de lancer, en l'occurrence le *jeu de quilles*, puisque ce terme français *quille* sert pareillement à désigner les tourelles de pierres sèches, notamment dans la locution *quille de berger* (sur le *jogo de malhão*, outre d'instructives vidéos sur YouTube, *cf.* p. ex. https://pt.wikipedia.org/wiki/Jogo_da_malha ou https://folclore.pt/o-jogo-do-malhao-jogos-populares-tradicionais/ et; sur le *jeu de mail*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeu_de_mail). Le mot portugais *malha* désigne également une *maille* (de tricot), homophone du substantif français *mail*.

[82] L'étymologie de *malhão* a fait l'objet de plusieurs autres supputations (*cf.* en seconde partie les développements consacrés à l'hypothèse d'un champ lexical commun à plusieurs langues latines d'Europe occidentale). Sur cette question, voir également l'étude d'un chercheur indépendant, Fernando Almeida, « *Apontamentos sobre toponímia portuguesa* » [*Notes sur la toponymie portugaise*], accessible sur Internet ; en dehors d'hypothèses proprement étymologiques -bien documentées, mais auxquelles nous ne souscrivons que partiellement- cette publication comporte surtout une carte de la distribution du toponyme *Malhao* sur l'ensemble du territoire du Portugal continental : on constate qu'elle y est particulièrement dense dans son quart le plus méridional, avec quelques îlots supplémentaires plus localisés dans son tiers nord-est.

[83] On se reportera également sur ce point aux développements de la seconde partie du présent ouvrage consacrés à l'étymologie du mot *marque* et des termes de la même famille, et plus généralement à un possible télescopage de mots respectivement dérivés des deux racines {**merg*} et {**mug*}.

d'une structure identique mentionnée au début du 16ème siècle à la limite d'une commanderie de l'Ordre du Christ »[84].

L'illustration produite par les auteurs de cette étude est éloquente : il s'agit d'un cairn bien agencé, dont la physionomie générale n'est pas sans rappeler celle d'une tourelle de pierres sèches[85].

Les auteurs font en outre une distinction nette entre deux types d'édifices : « […] *les petits malhões, ou mariolas, servent à l'orientation des bergers en montagne…*[et] *au sommet de la Serra da Estrela, sur le plateau du Torre, des malhões quadrangulaires, bas mais larges* »[86] ; à ce propos, s'ils ne fournissent aucune explication sur la fonction des édifices du deuxième type (les *malhões* quadrangulaires) -sans doute parce qu'ils ne la connaissent pas précisément- nous sommes enclin à penser qu'il s'agit probablement de certaines des tourelles de pierres sèches tabulaires que nous avons identifiées dans cette zone lors de nos recherches de terrain.

FIG. 25

Le *malhão* mentionné par les auteurs de « *O registo* » <RB015> : de forme conique, cet édifice est assez différent des tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela, dont le format est généralement plutôt cylindrique ou parallélépipédique.

[84] « *Uma forma particular de marcos de limite ou de pontos de referência na paisagem são os malhões, construções constituídas por empilhamentos de pedra seca, de configuração piramidal ou cónica, que podem corresponder aos padrões medievais* […]. *Estas construções merecem atenção porque conforme verificámos (estudo inédito) podem ter uma considerável antiguidade. É esse o caso do malhão* […] *que corresponde à localização de idêntica estrutura mencionada no início do século XVI no limite de uma comenda da Ordem de Cristo* ». Les auteurs de cette étude indiquent avoir rencontré beaucoup de monuments de ce type dans la Serra da Arada ; selon leurs informateurs locaux, les habitants de la région les considèrent comme des constructions récréatives.

[85] D'autres spécialistes considèrent que les *malhões* en question seraient d'anciens amas d'épierrage, hypothèse qu'on retrouve à propos de *tourelles de pierres sèches* ou d'édifices apparentés d'autres régions du monde, en Europe ou ailleurs (*cf.* notamment *infra* les développements consacrés à cette question à propos des tourelles italiennes) : dans une communication présentée lors des 7èmes Rencontres archéologiques de l'Algarve (octobre 2009), le Pr Joao Cardoso, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, indique ainsi que *malhão* est un substantif désignant un amas de pierres constitué intentionnellement, en général en lien avec le dégagement de terrains pour y cultiver des céréales [*substantivo que significa amontoado de pedras intencionalmente constituído, em geral relacionado com a limpeza dos terrenos para a agricultura cerealífera*].

[86] « *Os pequenos, ou mariolas, estarão relacionados com a orientação de pastores em montanha. Também verificámos serem recorrentes no cimo da Serra da Estrela, no Planalto da Torre, os malhões quadrangulares, baixos mas largos* ». Quoi qu'il en soit, ces formations sont tout de même nettement plus hautes que les petits cairns d'orientation qu'on trouve en grand nombre dans toute cette partie de la montagne.

La dénomination comme *malhões* d'édifices quadrangulaires correspondant exactement aux tourelles de pierres sèches que nous avons observées sur le terrain est attestée par les trois auteurs d'un ouvrage richement illustré sur les *Constructions primitives au Portugal* paru en 1969 et accordant une large place aux abris pastoraux et autres petits édifices vernaculaires <RB016>.

On y relève, en particulier, trois illustrations parlantes, montrant des tourelles de pierres sèches en bonne et due forme situées au sud du Portugal : deux édifices localisés à *Sao João dos Caldeireiros Mértola*, légendés respectivement « *malhão de schiste* » et « *malhão avec des branchages* [en ciste] *formant un auvent* » [dans le texte portugais : *malhão com estevas formando pala*], et un situé dans la Serra da Estrela, simplement légendé « *Serra da Estrela, malhão* ».

FIG. 26

Trois *malhões* répertoriés par Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano & Benjamim Enes Pereira dans leur livre consacré aux *Constructions primitives au Portugal* <RB016> ; il s'agit clairement de tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage.

Les malhões encurvados et la question des coupe-vent

Pour le reste, les auteurs des *Constructions primitives au Portugal* considèrent que les *malhões* auraient été des sortes d'abris primitifs construits par les bergers pour s'y adosser et se protéger du soleil, du vent ou des intempéries (d'où parfois un auvent en branchages posé à leur sommet, projetant un peu d'ombre) :

> « […] *ces abris contre le vent et le soleil ne sont que des murs grossiers de pierres sèches encastrées, sans aucune couverture, tournés à contre-courant du vent dominant, et que dans l'Alentejo on appelle malhão* […] *dans leur forme la plus élémentaire et la plus courante ils ne sont rien d'autre qu'une petite tour ou un épais bloc de pierres plus ou moins plat, contre lequel les gens s'appuient* […] *Dans la région entre Almodóvar et Mértola* […] *il y en a beaucoup de ce genre* […] *fabriqués par des bergers* […] *pour se protéger du vent et du soleil brûlant* […] *sur ces murs de dalles de schiste rugueux, d'une hauteur entre 1,50 et 2 m, les bergers calent une brassée de cistes dans les pierres, de sorte que les extrémités avancent vers l'extérieur du mur comme un auvent ; ils obtiennent ainsi une étroite lisière ombragée, la seule parfois dans un rayon de quelques kilomètres* […] *Au sommet de la Serra da Estrela, on trouve en abondance des constructions de ce type, parfois de simples blocs ou des tours massives et élancées, à base carrée ou ronde, d'environ 1 à 1,50 m de côté et de 1,50 à 2 m de hauteur* […] *également utilisées par les bergers comme abris contre le vent* […] *il en va de même à Serra de Aire, dans la région d'Almeida*[87] […]*, etc.* ».

[87] La Serra da Aire se situe près de la mer au centre ouest du Portugal, à environ 100 km au-dessus de Lisbonne ; Almeida est au nord-est de Guarda, à environ une cinquantaine de kilomètres du massif de la Serra da Estrela.

Leurs observations semblent mettre sur le même plan les « *petites tours* » (donc des tourelles de pierres sèches) et des « *murs de dalles* » qui ne peuvent donc être confondus avec des tours proprement dites. De manière plus générale, ces lignes posent la question de la fonctionnalité (réelle ou supposée) des tourelles de pierres sèches ou des cairns apparentés en tant que coupe-vent (abris contre les intempéries), idée largement répandue mais qui, tout bien considéré, n'a rien d'intuitif, la taille et la forme même de ces édifices ne plaidant pas en sa faveur (*cf.* les développements complémentaires spécifiques consacrés à cette fonctionnalité dans la seconde parie du présent ouvrage).

S'agissant des tourelles proprement dites, si elles avaient vraiment été conçues pour qu'on s'y adosse, la logique voudrait qu'elles fussent de section quadrangulaire plutôt que ronde et de forme rectangulaire (sorte de mur épais) plutôt que carrée, de manière à offrir la protection la plus efficace possible contre le vent et les bourrasques ; mais la solution la plus évidente aurait été que l'édifice comportât un renfoncement concave offrant au berger un abri bien plus performant : c'est d'ailleurs ce qu'on observe, par exemple, dans le sud de la France avec certains *arruc* ou *arrucadou*, ouvrages ressemblant parfois quelque peu à une tourelle de pierres sèches et qui, d'après beaucoup de sources, devaient permettre aux bergers de surveiller le troupeau tout en restant à l'abri dans la partie évidée opposée au vent.

FIG. 27

Reconstitution récente d'un *arruc* coupe-vent[88]

Un autre argument fragilisant l'hypothèse de la tourelle coupe-vent est que beaucoup d'entre elles sont situées à des endroits exposés (en hauteur et au bord d'une pente venteuse, par exemple), alors que comme nous l'avons constaté dans la Serra da Estrela, les bergers disposaient souvent à proximité de rochers offrant une protection naturelle au moins aussi efficace…

L'hypothèse des *malhões*-abris nous paraît donc réductrice et ne peut être retenue comme explication générale (même si rien n'interdit de penser que des bergers pouvaient occasionnellement se reposer ou s'abriter contre ce type d'édicules)[89].

[88] Cet édifice a été reconstitué sur le *Sentier du Berger* (un parcours de loisir et d'information aménagé sur une aire de repos de l'autoroute A75 à Sévérac-le-Château - département de l'Aveyron), assorti d'un panneau explicatif dont est tiré le dessin de droite – *cf.* p. ex. https://setchespires.wordpress.com/2015/01/19/le-sentier-du-berger-de-severac-le-chateau-aveyron/.

[89] Sur l'interprétation des *malhões* comme des abris ou des ouvrages conçus pour qu'on s'y adosse, *cf.* également les observations formulées *infra* sur le témoignage de Vasconcellos lors d'une visite qu'il avait effectuée dans la Serra da Estrela près du Torre en 1916.

Les trois auteurs des *Constructions primitives au Portugal* rattachent également à cette catégorie d'autres artefacts de structure et de forme pourtant très différentes : de supposés « *malhões encurvados* », en l'occurrence des murets de pierres sèches incurvés assez bas (environ 1 m de haut ou moins) en forme de coin ou, plus souvent, de fer à cheval ouvert, ne comportant pas de toit de pierre (à l'origine, certains étaient peut-être couverts de peaux ou de branchages) et derrière lesquels il semble en effet pratique de s'allonger ou de se recroqueviller pour se mettre temporairement à l'abri du vent ou des rafales de pluie ou de neige tout en continuant de surveiller le troupeau[90].

Les murettes coupe-vent incurvées en fer à cheval (ou parfois en forme de U) sont des ouvrages pastoraux assez communs dans beaucoup de régions marquées par l'activité pastorale. Ainsi, d'après une brochure spécialisée consacrée aux constructions de pierres sèches des Causses du Quercy (France), « *Les abris pastoraux des parcours à moutons sont des murs en forme de fer à cheval, hauts de 0,80 m à 1,10 m, contre lesquels les bergers s'abritaient du vent soufflant sur les parcours à moutons. Selon les pérégrinations des bêtes, les pâtres passaient de l'une à l'autre de ces constructions…* »[91]. Le site Internet *Pierreseche.com*[92] mentionne pareillement des « *coupe-vent en forme de fer à cheval dans d'anciens parcours à moutons* » du Causse de Limogne (département du Lot), des *caselles* des Causses et des Cévennes définies comme « *petites constructions en pierre bâtie par les bergers sur les parcours où paissent les brebis pour se protéger du soleil et du vent tout en gardant le troupeau* » et même des *acoigneaux* coupe-vent « *en demi-lune et tournant le dos à l'est, contre lequel on s'adossait pour se garantir du vent et de la pluie* » dans le département de l'Aube[93].

Aux États-Unis, on trouve ce même type de *horseshoe-shaped stone windbreak* [*coupe-vent en pierre en fer à cheval*] ou *U-shaped shelter* [*abri en forme de U*] dans plusieurs anciennes grandes régions d'oviculture, avec des caractéristiques à peu près similaires (notamment une élévation au sol assez

[90] L'absence de toit sur ces *abris pastoraux* -offrant donc une protection contre les intempéries bien moindre qu'un édifice couvert- n'a rien d'illogique : il s'agit en fait de coupe-vent utilisés principalement le jour, derrière lesquels les bergers pouvaient aisément continuer de surveiller leurs animaux. Dans son étude sur « *La culture et l'habitat des hauteurs à plateaux volcaniques de la Basse-Auvergne* » <RB007>, l'historien et archéologue Pierre-François Fournier souligne ainsi la différence entre ce qu'il désigne *l'abri de cultivateur* et *l'abri de berger* : « [...] *les cultivateurs aiment à édifier dans leurs champs des abris où se reposer un instant, protégés contre l'ardeur du soleil ou la froidure du vent, suivant la saison* [...] *Les mêmes abris leur fournissent aussi une retraite où laisser passer une giboulée, un orage* […] *L'abri de cultivateur doit être distingué d'autre chose : l'abri de berger* [...] *Enfermés dans les cabanes des cultivateurs, aux portes basses et étroites, d'où le regard n'embrasse souvent pas plus de quelques mètres carrés de terrain, les bergers ne sauraient ce que leurs moutons deviennent. Ils ont pu s'y réfugier par occasion. Mais ils préfèrent se construire, eux aussi, des abris pour les jours de mauvais temps. Ces abris, sans couverture, sont, en somme, de simples paravents : une murette aménagée dans un tas d'épierrage, ou en un endroit d'un espace découvert les garantit du vent sans les empêcher d'observer...* [Sur l'épierrage de Bergonne] s*e trouve la construction la plus perfectionnée que j'ai vue en ce genre : en plan elle a la forme d'un Y majuscule et elle est placée au milieu du pacage ; en s'asseyant dans un angle ou dans un autre suivant le vent, le berger est abrité sans perdre de vue ses moutons ...* ».

[91] *In* « *Découvrir les constructions en pierre sèche des Causses du Quercy* », publication du Parc naturel régional des Causses du Quercy, s.d. ; l'auteur de cette brochure précise (ou plutôt imagine...) que « *C'est le parapluie du berger qui sert de toiture* ».

[92] *Cf.* http://www.pierreseche.com/temoins_france.html.

[93] Quoique moins réputée pour l'élevage du mouton que les causses méridionaux, la Champagne a de très longue date pratiqué l'oviculture, notamment pour la production de laine ; sur ce point, *cf.* en particulier l'ouvrage de l'ingénieur agronome et professeur d'agriculture Jules Camille Moreau-Bérillon (1872-1923), « *Le mouton en Champagne* », Librairie des Sciences Agricoles, Ch. Amat éditeur, Paris 1909, ainsi qu'un site Internet rapportant plusieurs anecdotes intéressantes à ce sujet, https://www.jschweitzer.fr/métiers-anciens/bergers/. Cela étant, en dehors des *acoigneaux* coupe-vent, nous n'avons trouvé pour cette région de plaine aucune indication en rapport avec d'éventuelles tourelles de pierres sèches ou cairns apparentés.

faible -« *knee-high or lower* » [*à hauteur de genou, ou moins*]- suffisante pour s'abriter du vent mais pas trop haute pour pouvoir garder l'œil sur le troupeau)[94].

Nous avons nous-même observé des formations de ce type dans la Serra da Estrela, dont une située entre Le Torre et *Penha do Gato* à seulement quelques mètres d'un groupe de plusieurs tourelles de pierres sèches. En revanche, nous n'avons pas la confirmation qu'on les y désigne comme des *malhões* (non plus que sous une autre appellation spécifique).

Qu'en est-il dans d'autres régions du Portugal ? On relève, par exemple, la mention de plusieurs ouvrages rubriqués « *Tipologia Malhão encurvado* » dans une étude d'impact préalable à l'installation d'un parc éolien dans la Serra de Arada (*Parque Eólico de Candal/Coelheira*)[95], mais cette hypothèse reste à confirmer car les documents techniques de ce type se réfèrent tous aux mêmes sources et utilisent en général des rubriques standardisées ne correspondant pas nécessairement aux appellations locales traditionnelles[96].

Le statut et la désignation exacts des *malhões encurvados*, ainsi que leurs rapports aux *mariolas* et aux tourelles de pierres sèches restent donc à préciser, car en dehors de l'ouvrage d'Oliveira, Galhano et Pereira, nous n'avons pas trouvé de référence incontestable corroborant leur analyse[97].

En résumé -et pour s'en tenir à la question terminologique proprement dite- si les tourelles de pierres sèches peuvent être des *malhões*, il est peu vraisemblable qu'elles aient été construites à seule fin de servir d'abris de berger ; inversement, ces petits murs incurvés correspondent à n'en pas douter à un type assez commun d'abri pastoral non-couvert, mais nous doutons qu'il puisse réellement s'agir de *malhões*. Et en tout état de cause, leur structure ne permet pas de les assimiler à des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage (ni même à des édifices apparentés), pas plus que de les ranger dans la catégorie générique des cairns.

[94] Sur ces coupe-vent en fer à cheval (*horseshoe-shaped windbreaks*) d'Amérique du Nord, *cf.* p. ex. l'étude illustrée publiée par trois chercheurs, Michael R. Wing (Archie Williams High School), Elizabeth H. Wing (Reed College) et Amin M. Al-Jamal (University of California, Berkeley), sur *Des abris en pierre typiquement basques dans les Montagnes blanches de Californie* <RB151>. Si caractère pastoral de ces édifices ne fait guère de doute, nous ne souscrivons pas à l'idée qu'ils soient « *typiquement basques* », comme le titre de cette étude pourrait le faire croire (les auteurs évoquant d'ailleurs d'autres pistes, y compris celle de *prehistoric hunting blinds* [*affûts de chasse préhistoriques*], l'adjectif préhistorique étant ici entendu comme antérieur à l'arrivée des premiers colons européens) ; sur l'attribution quasi-systématique (mais pas toujours fondée) d'un grand nombre d'ouvrages de pierres sèches américains aux *bergers basques*, *cf. infra* les développements relatifs aux *harri mutilak*.

[95] « *Estudo de Impacte Ambiental sobre equipamento do Parque Eólico de Candal/Coelheira* » - Estudo Prévio, Vol. 1, *Relatório Síntese* (rapport de synthèse) - Empreendimentos Eléctricos S.A., décembre 2019.

[96] Outre la rubrique *Tipologia Malhão encurvado*, ce même document vise ainsi une autre rubrique générique « *Tipologia malhão ou mariola, Cronologia Contemporânea* », dont l'intérêt patrimonial est considéré comme faible (*Valor Baixo*). L'année suivante, le Comité d'évaluation, saisi de cette étude préalable (*Estudo Prévio*), exprimera fort heureusement un tout autre point de vue sur les *mariolas*, estimant que ces « […] *petites piles de pierre (mariolas), considérées* [par certains] *comme "peu pertinentes sur le plan patrimonial"* » sont au contraire des artefacts « *liés à l'activité agricole présente sur ce territoire depuis des temps reculés* » et ont comme tels « *une valeur historique importante, car ils constituent un patrimoine culturel et un élément identitaire des habitants de cette région* » (« *Estudo Prévio - Parecer da Comissão de Avaliação* » novembre 2020).

[97] Les auteurs de la publication « *Critérios de avaliação de impacte ambiental – O régisto* » <RB015>, qui fournissent eux aussi deux beaux clichés de *malhões encurvados*, précisent que certains de ces petits édifices semblent surmontés d'une ébauche de toit ; ils reprennent à leur compte l'appellation *malhões* mais simplement par référence à l'ouvrage d'Oliveira, Galhano et Pereira (*Constructions primitives au Portugal*, dans l'édition de 1988 – *op. cit.*).

FIG. 28

Quatre exemples de murettes coupe-vent en forme de U ou de fer à cheval. On constate la quasi-identité structurelle des édifices ① et ②, composés de deux pendants de pierres sèches s'appuyant sur une dalle monolithique formant une sorte de chevet (à la différence des édifices ③ et ④ dont le chevet est également en pierres sèches).

① Une murette coupe-vent classique sur un plateau de la Serra da Estrela ; l'édifice est situé à proximité d'une tourelle massive, qu'on devine au second plan à gauche

② Un *U-shaped stone shelter* [abri de pierre en U], (probablement un *windbreak* ou coupe-vent) situé dans les Montagnes blanches (*White Mountains* - Californie)

③ Cliché ancien (1960) d'un berger américain posant devant une murette coupe-vent en fer à cheval à demi effondrée (Inyo County, au sud-est de la Californie)[98]

④ Pour comparaison, un *abri pastoral* en fer à cheval (Quercy- France) ; l'édifice est massif et plus haut que les précédents, avec un montant à son extrémité gauche

Quelques autres appellations anecdotiques

On trouve aussi, au hasard des sources (sur Internet, notamment), divers termes ou expressions minoritaires -voire anecdotiques- désignant les cairns en général, voire plus spécifiquement les tourelles de pierres sèches. Il ne s'agit pas d'appellations validées par les lexicographes ou attestées dans la toponymie locale, mais plutôt de termes propres à leurs auteurs (des amateurs, le plus souvent), qui n'en ont pas trouvé de plus précis ou de mieux approprié dans le vocabulaire usuel.

[98] Le personnage sur la photo est un certain Alfred R. Giraud (1882-1967), berger originaire du sud de la France (mais non basque) établi en Californie à partir de 1900 - Cliché tiré d'un opuscule dans lequel il a consigné divers souvenirs et photographies, « *1901 - My first winter in California »* [*1901- Mon premier hiver en Californie*], Ed. Pinon Press 206 N. Main Bishop, California, 1966.

① **Les *malhadas*** (douteux - à confirmer)

En portugais, le substantif féminin *malhada*[99], entendu dans ses acceptions en rapport avec l'objet de la présente étude, désigne selon la plupart des dictionnaires de référence, soit une cabane de berger, soit un enclos ou une bergerie pour le bétail (moutons, chèvres, …)[100], soit un petit troupeau de moutons (même sens que le terme espagnol *majada*, phonétiquement très proche)[101].

Bien que ce terme semble ressemble au *malhão* de la rubrique précédente, aucun des dictionnaires consultés ne signale que *malhada* puisse lui aussi désigner une tourelle de pierres sèches ou un cairn ; nous l'avons pourtant relevé dans ce sens (semble-t-il) dans une petite plaquette de vulgarisation trilingue (portugais / espagnol / anglais) diffusée par « *Translana.org - Les routes de la laine* », site Internet bien documenté dédié à l'étude de la transhumance dans la péninsule ibérique[102].

Ce document présente une carte légendée des grandes zones portugaises et espagnoles de transhumance, avec notamment mention du patrimoine pastoral de chaque région ; or, pour la région de la Serra da Estrela (Seia), un petit cartel dans les trois langues porte l'indication suivante : « *Malhada no Alto da Torre (Seia) / Majada en el Alto da Torre (Seia) / Sheep-pen at the Peak of the Tower (Seia)* » (le *sheep-pen* désignant en anglais un enclos à bétail), assortie d'une photo figurant sans la moindre ambiguïté, non pas une bergerie ou un enclos, mais étonnamment une tourelle de pierres sèches bien conformée, de section carrée.

Même si l'image en question est explicitement légendée « *malhada* », faut-il en déduire que ce terme soit une des désignations portugaises (fût-elle peu usuelle) des tourelles de pierres sèches ? En fait, l'interprétation de ce cartel nous paraît douteuse.

De deux choses l'une : soit l'illustrateur a simplement choisi une tourelle comme artefact le plus représentatif, à ses yeux, du patrimoine pastoral local, soit c'est un substantif qui, dans son esprit, désigne effectivement ce type d'édifices, mais dans ce cas la légende en portugais ne cadre pas avec les termes étrangers mis en regard -*majada*, en espagnol, et *sheep-pen*, en anglais- qui, l'un comme l'autre, se rapportent à un *enclos* à bétail, et non à une construction en forme de tour.

[99] En dépit d'une certaine ressemblance formelle, les étymologistes ne considèrent pas que le mot *malhada* appartienne à la même famille que les termes *malhão* et *malhões* examinés *supra* : *malhada* se rattacherait plutôt à *malha*, substantif procédant du latin *macula* (signifiant à la fois une *tache* -au sens de souillure ou de point remarquable sur une surface uniforme- et une *maille* de filet). Toutefois, replacée dans une perspective pastorale (sens de *cabane à moutons*), cette analyse mériterait peut-être d'être affinée ; sans remettre en cause l'étymologie « officielle » de *malhada*, nous serions enclin à admettre aussi un possible glissement sémantique entre la *maille* (*malhada*) et le *mail* ou *maillet* (*malhão*), les termes *malhada* et *malhão* s'inscrivant alors tous les deux dans le même champ lexical.

[100] Dans sa thèse de doctorat sur l'art rupestre dans la région du Zêzere <RB017>, l'archéologue Nuno Miguel da Conceição Ribeiro, outre la forme *malhada*, répertorie trois autres formes toponymiques *malhadinho*, *malhadinha* et *amalhoar*, se rapportant « *possiblement* » (*sic*) à un endroit abrité et facile à protéger où le bétail pouvait passer la nuit en toute sécurité.

[101] Ce terme a également plusieurs autres acceptions sans lien avec le pastoralisme.

[102] *Cf.* http://www.translana.org/translana/triptico/portada_TRANSLANA.pdf. *Translana.org* est un projet de coopération inter-régionale transfrontalière entre différents organismes portugais et espagnols (Universités, municipalités, associations…), fonctionnant dans le cadre du programme européen INTERREG III A. Ce programme concourt notamment au financement du Musée de la Laine (*Museu De Lanificios*) de Covilha, dans la Serra da Estrela.

FIG. 29

Cet édifice situé sur le plateau du Torre (Seia - Serra da Estrela) est désigné comme une « *malhada* » dans la plaquette d'information du site *Translana.org* ; or, se présentant comme une tourelle de pierres sèches au sens du présent ouvrage, il ne peut correspondre ni à une bergerie ou un enclos à bétail, ni à un abri de berger.

② Les *putos*

On a cité dans une note *supra* (à propos de l'ensemble circulaire de cairns fusiformes sur le *Cantaro Raso*) les *putos* qui, d'après le rédacteur d'une page web Wikiloc, désigneraient des cairns en portugais, le texte précisant qu'il s'agit en l'occurrence de l'équivalent du mot espagnol *hitos* [en français, les *jalons* ou *marques de terrain*].

Nous n'accordons cependant qu'un crédit relatif à cette information, car elle émane d'un hispanophone qui, peut-être, a fait un amalgame involontaire entre le portugais et sa propre langue. On a vu, en effet, que le mot *putos* existe aussi en espagnol, où il revêt un sens franchement péjoratif (au point que l'auteur croit utile de préciser qu'il ne plaisante pas) : d'où un risque d'ambiguïté ou de contresens[103].

③ Les *bruxas*

Une page web signale également le terme portugais *bruxas* (pluriel de *bruxa*), soit, en français, des *sorcières*, le texte étant à cet égard parfaitement explicite : « *Les mariolas ou sorcières sont des structures en pierre qui servent à baliser les chemins et à guider les bergers* [...] *Ces structures en pierre peuvent atteindre plus de 5 mètres de haut et sont empilées avec beaucoup de maîtrise et d'ingéniosité* »[104].

[103] En espagnol, *puto* est un terme vulgaire correspondant approximativement à l'argotique « *pédé* » français ; il se trouve qu'en portugais vulgaire, *mariola* peut aussi avoir ce sens (mais ce terme semble aujourd'hui désuet) : d'où un risque accru de confusion. On notera cependant qu'aujourd'hui, le portugais utilise plutôt *maricas* (comme en espagnol) : or, ce mot *marica* (au singulier) n'est pas sans rappeler le mot portugais *marca* (une *marque*), un terme en lien direct avec le *marcus* latin et d'autres mots apparentés par l'origine ou par le sens, désignant des bornes ou des limites de terrain (l'équivalent des *hitos* espagnols). Dans un cas comme dans l'autre, on décèle donc en arrière-plan des connotations péjoratives discrètes affectant diverses appellations des tourelles de pierres sèches dans plusieurs autres langues.

[104] « *As mariolas ou bruxas são estruturas de pedra que servem para marcar os caminhos e orientar os pastores* […] *Estas estruturas em pedra chegam a ter mais de 5 metros de altura, e são empilhadas com muita mestria e engenho* » (*cf.* https://www.facebook.com/MontanhasMagicas/posts/1994489830646268/).

Il est vrai qu'au cas présent, l'auteur relate une observation faite dans un autre massif montagneux portugais, la *Serra da Arada* (située entre Porto et Viseu), et rapporte l'existence d'édifices de 5 m de haut, c'est-à-dire bien plus grands que les tourelles de pierres sèches de la région du Torre.

Les photos qu'il en donne ne sont cependant pas sans rappeler les étranges tourelles fusiformes de l'ensemble circulaire situé en contrebas du Torre sur le *Cantaro Raso* (*cf. supra*). La forme et la hauteur de ces édifices interrogent sur la manière dont ils ont été construits, d'autant qu'on n'y distingue pas de marches en encorbellement qui auraient permis de monter les pierres au fur et à mesure. Quoi qu'il en soit, les dimensions de ces édifices rendent quasi inconcevable d'y monter pour s'installer à leur sommet, tant debout qu'assis. Ils semblent aussi disproportionnés pour des repères de neige, dans une zone où le manteau neigeux n'atteint jamais une telle épaisseur.

FIG. 30

Bruxa de la Serra da Arada (probablement le même édifice que celui de la figure n° 19, mais vu sous des angles différents)

④ Les *torres de calhaus*

La locution « *Torres de calhaus* » [en français, *tours de cailloux*] a le mérite de viser précisément des tours (*torre*, en portugais[105]) et, en l'occurrence, des *tours de cailloux* ; en outre, en s'attachant au fait qu'il s'agit de tours *de cailloux* (autrement dit, de pierres non taillées), cette expression portugaise rend compte de deux caractéristiques objectives d'une tourelle de pierres sèches au sens du présent ouvrage (sa forme et le matériau qui la compose), là où, au contraire, l'expression française *tour de berger*, sans s'intéresser à leur constituant, privilégie le postulat non démontré que ces formations seraient toutes imputables à des bergers.

Nous n'avons cependant trouvé sur Internet qu'une seule occurrence de cette expression (sur un site de géocaching), en légende d'une photo montrant une tourelle de pierres sèches tout à fait classique ; cette appellation est peut-être une périphrase intentionnelle à la place de *mariola* pour bien distinguer la tourelle en question d'un cairn ordinaire (on trouve d'ailleurs sur la même page un autre cliché légendé « *mariola* », montrant que le rédacteur fait bien la différence entre ces deux types de monuments)[106].

[105] Nous signalons dans les développements consacrés aux *majanos* espagnols l'existence du diminutif *torrinha* (*tourelle*) et d'un mot régional *torrinheira* ayant localement le sens de *petit monticule de pierres* aménagé pour servir de refuge aux lapins (« garenne artificielle ») ; mais aucune indication ne permet de supposer que ces deux termes aient été utilisés pour désigner des cairns-tourelles proprement dits.

[106] Quoi qu'il en soit, la locution purement descriptive *torre de calhaus* ne rivalise pas avec d'autres termes moins précis mais beaucoup plus répandus (*Cf.* https://www.geocaching.com/seek/log.aspx?LUID=c3e3fc92-4e94-4387-8df1-1941c36320ce&IID=624666e1-fb8a-4bd6-8424-adfa43c4cf85).

FIG. 31

Edicule désigné comme une « *Torre de calhaus* », situé en contrebas du Torre (Serra da Estrela). Cette dénomination est une tournure imagée pour mieux distinguer la tourelle d'une banale *mariola* (un cairn de cheminement, par exemple)

Les informations orales recueillies auprès des autochtones

A partir du moment où des édifices du type *tourelle de pierres sèches* sont présents en assez grand nombre dans différentes zones de la Serra da Estrela -et qu'ils doivent l'être depuis déjà un certain nombre de décennies, voire de siècles- nous pensions qu'ils n'auraient pas manqué d'éveiller la curiosité des autochtones et, peut-être, d'être cités dans des légendes et des anecdotes folkloriques locales. C'est donc par cette première source d'information que nous avons engagé notre enquête documentaire.

Nous avons ainsi sollicité des informations auprès de plusieurs habitants des bourgades et des villages avoisinant les secteurs concernés (Sabugueiro, Manteigas, Covilha, Gouveia), parfois en leur en montrant des photos, mais sans succès : aucune des personnes interrogées n'a pu nous livrer d'informations pertinentes. En fait, beaucoup n'avaient jamais vu ce genre d'édifice, d'autres disaient savoir ce dont il s'agit, mais seulement d'après des témoignages de deuxième main, certains avançant des explications vagues et parfois fantaisistes, l'unanimité s'accordant pourtant à les imputer aux bergers[107].

Surtout, nos interlocuteurs ne voyaient pas l'intérêt que nous pouvions porter à des édifices auxquels, visiblement, les habitants de la Serra da Estrela n'accordent pas d'attention et -pour ceux qui en ont vu- dont ils ne perçoivent pas bien la signification.

Nous avons également eu l'occasion d'interroger sur le terrain plusieurs randonneurs portugais et quelques habitués de la montagne, mais eux non plus n'en savent guère plus sur ces tourelles, tout en s'accordant à penser que ce devait être l'œuvre de bergers.

Il faut admettre que sur ce dernier point, les personnes interrogées ont en partie raison : l'existence d'un lien entre les édifices que nous sommes convenu de désigner *tourelles de pierres sèches* et les bergers de la Serra da Estrela nous a d'emblée semblé plausible, dans la mesure où l'agropastoralisme

[107] Comme il a déjà été noté *supra*, il faut garder à l'esprit qu'en dehors de rares bergers encore en exercice, de quelques exploitants agricoles et, occasionnellement, des pompiers (lors des feux de forêt hélas fréquents), les habitants de la Serra ne pratiquent guère les hauteurs et ne circulent la plupart du temps qu'en voiture. Ils connaissent mal la montagne, n'empruntent plus les sentiers pédestres et n'ont jamais vraiment l'occasion de se promener dans les zones assez reculées où se situent la plupart des tourelles de pierres sèches.

a été longtemps le mode de vie dominant des habitants de cette région, et qu'avant l'apparition relativement récente du tourisme, seuls des bergers et des cultivateurs (souvent des mêmes familles) fréquentaient régulièrement les plateaux d'altitude où on relève la présence de tels artefacts. Pour autant, à ce stade de nos investigations, ce raisonnement n'était pas étayé par des données ou des faits précis, et n'exprimait qu'une opinion plausible, largement partagée mais demandant à être confirmée (ce à quoi nous nous sommes employé tout au cours de nos recherches) ; surtout, à le supposer établi, le lien entre l'agropastoralisme et les tourelles ne fournit aucune clé évidente d'interprétation de ces édifices.

Dans ces conditions, nous avons vite réalisé que le témoignage des habitants de la Serra ou des personnes qui la fréquentent régulièrement[108] ne serait pas d'un apport décisif pour nos recherches.

Les sources iconographiques et cinématographiques anciennes

L'iconographie ancienne sur la Serra da Estrela, notamment d'assez nombreux clichés et tableaux exposés dans les hôtels, les cafés et les restaurants, ainsi que des *azulejos*[109] ornant divers bâtiments des villes et bourgades de la région, représentent souvent des paysages de montagne ou des scènes de la vie locale incluant nombre d'anecdotes et de détails sur la vie des bergers, les costumes et les pratiques pastorales traditionnels ; on y trouve aussi quelques représentations de certains des *rochers évocateurs* les plus réputés (la *Tête de la Vieille*, la *Tête du Vieux*, la *Tête de Nègre*, le *Canard*, la *Pierre de l'Ours*, *le Pharaon*, ...).

Mais malgré d'attentives recherches, nous n'avons trouvé quasiment aucune photographie, peinture ou gravure ancienne montrant une tourelle de pierres sèches portugaise (aussi bien comme thème principal de l'image que comme élément accessoire de la composition), tant dans la presse illustrée et

[108] Nous aurions souhaité recueillir des avis de première main de quelques bergers exerçant encore dans la Serra da Estrela, mais outre le fait qu'ils ne sont plus très nombreux, ce sont le plus souvent des personnages vivant assez à l'écart de la modernité, peu loquaces et difficiles d'approche ; sur le terrain, ils évitent tout contact avec les « étrangers » (en d'autres termes, des touristes ou toute personne inconnue) susceptibles de perturber la tranquillité de leurs bêtes… et la leur. L'entreprise est d'autant moins facile que les bergers sont toujours accompagnés de plusieurs chiens de troupeau (de la race *cão da Serra da Estrela*, notamment) très vigilants et agressifs envers les inconnus. De ce fait, nous avons dû nous contenter d'avis de seconde main d'autochtones se disant « proches des bergers » au hasard de conversations dans tel ou tel village, sans être certain de la valeur probante de ces témoignages indirects dont, du reste, il n'est ressorti aucune information déterminante. Nous ne sommes d'ailleurs pas du tout certain que les quelques bergers exerçant encore dans ce massif puissent livrer des informations plus fiables que les habitants plus urbanisés des villages alentour, et soient mieux renseignés sur le sujet que ne l'étaient les bergers d'autrefois (comme en attestent plusieurs indices recueillis dans la suite de notre enquête : l'imprécision des explications fournies en 1916 par un guide de la région à un archéologue visitant la Serra, par exemple, ou les interprétations hésitantes d'un berger américain, Tomas Antillon, recueillies dans les années 1930 – sur ces deux épisodes, *cf. infra*).

[109] Les *azulejos* sont des compositions décoratives de carreaux de faïence, souvent monochromes (en bleu, principalement, le mot *azulejo* lui-même étant probablement apparenté à *azur*), ornant tant les façades que les intérieurs des anciennes demeures princières, de beaucoup d'immeubles privés, de bâtiments publics (gares, etc.) ou d'édifices cultuels. Cet art figuratif a connu une forte expansion au Portugal à partir du 18ème siècle et y reste encore aujourd'hui assez vivace.

les périodiques d'information générale[110] que dans la presse scientifique, dans les ouvrages consacrés à l'architecture rurale et pastorale de l'époque ou dans les iconothèques et les catalogues de grandes collections publiques ou privées accessibles en ligne.

Certes, rien n'interdit de supposer qu'il en existe un certain nombre dans des fonds publics ou privés que nous n'avons pas explorés ou dans des collections particulières non répertoriées sur Internet (notamment dans des albums photographiques familiaux), mais ces images ne doivent pas être très nombreuses car dans le cas contraire, on en retrouverait immanquablement quelques mentions sur Internet, soit en fichiers numérisés, soit au moins en référence iconographique (par comparaison, on trouve d'assez nombreuses représentations anciennes de tourelles de pierres sèches d'autres régions du monde, comme la Scandinavie ou l'Amérique du Nord, parfois avec des personnages ou des familles posant devant l'édifice - *cf. infra).*

Cette lacune est d'autant plus surprenante qu'on dispose de divers clichés anciens de cairns classiques sans grande originalité ni caractère esthétique particulier : or, si les photographes de l'époque ont jugé ces modestes empilements assez intéressants pour en immortaliser l'image, la logique voudrait qu'ils aient aussi -et même d'abord- porté leur attention sur les tourelles proprement dites qui, parmi tous les cairns et autres constructions de pierres sèches de la montagne, sont les édifices les plus remarquables, photogéniques et faciles à cadrer. De même, si la vie pastorale de l'époque a inspiré maintes photographies et scènes de genre, on n'y voit jamais de tourelles, pas plus en sujet principal qu'en arrière-plan d'autres illustrations montrant des bergers ou des troupeaux.

C'est aussi vrai des nombreuses cartes postales anciennes représentant des paysages, des scènes de la vie pastorale, des édifices ruraux et pastoraux (bergeries, cabanes de berger, etc.), des chiens de berger ou des souvenirs d'excursions dans la Serra da Estrela et sa région (*Beira*) : nous n'avons bien sûr pas examiné la totalité des cartes éditées dans les dernières décennies du 19ème siècle et jusque

[110] A partir de 1881 -année de la Grande expédition scientifique organisée dans la Serra da Estrela (*cf.* développements *infra*)- et dans les quelques décennies suivantes, différents périodiques portugais ont consacré plusieurs articles de vulgarisation à cette région, y compris aux atouts qu'elle pouvait présenter pour la modernisation et le développement économique du pays (potentiel hydroélectrique, sanatoriums, tourisme et excursionnisme alpin, sports d'hiver, élevage ovin, fromages et chien de la Serra, etc.). La presse publiait aussi de temps à autre le compte rendu d'excursions effectuées par des célébrités (sportifs, politiques, …) dans une montagne devenue « à la mode ». Ainsi, à titre d'exemple, « *Illustração Portugueza* » (puis *Portuguesa* avec un S à partir de fin 1923), revue illustrée grand format en couleurs créée en 1903 et très lue à l'époque (un peu l'équivalent portugais de la fameuse « *Illustration* » française, et qui disposait d'ailleurs d'un bureau de représentation à Paris) a publié sur ces sujets entre 1906 et 1919 une dizaine d'articles ou de brèves, assortis de quelques photographies ; le thème du berger de la Serra et de la vie pastorale y revient régulièrement, faisant même les *Une*s de ses n° 110 (30 mars 1908 – avec un long article en trois parties se poursuivant sur les livraisons du 6 et du 20 avril) et n° 256 (16 janvier 1911), avec en pleines pages de superbes photographies de « *Pastor da Serra da Estrella* ». L'intérêt pour ce thème dépassait d'ailleurs les frontières du seul Portugal continental : il fut aussi traité par *Occidente*, périodique s'adressant aux Portugais établis dans les colonies et à l'étranger, avec p. ex. dans son n° 156 du 21 avril 1883 une petite chronique sur l'observatoire météorologique installé dans la Serra, accompagnée d'une belle gravure d'après photo, signée *Alberto*. Néanmoins, parmi tous les titres que nous avons dépouillés, aucun n'évoque la présence de *tourelles de pierres sèches* ou de formations qui pourraient s'en rapprocher.

dans les années 1950 mais malgré d'attentives recherches, aucune de celles que nous avons identifiées ne représente de tourelle de pierres sèches[111].

FIG. 32

Deux clichés anciens de formations lithiques de la Serra da Estrela[112]

Photo prise en juin 1922, montrant un groupe d'excursionnistes posant sur le bord de la route devant une roche surmontée d'un cairn ressemblant à une tourelle de pierres sèches miniature. Sur le cliché d'origine, on peut lire juste en dessous du cairn une indication d'altitude (1 452 m). Cette mention, et l'aspect frêle de l'édifice laissent penser qu'il s'agit d'un point géodésique, sans doute de construction récente lorsque la photo a été prise.

Photo prise en août 1940 comportant la représentation d'une tourelle de pierres sèches de la Serra da Estrela. La tourelle n'est pas le sujet central de la composition : il s'agit d'une scène de genre montrant une femme (en l'occurrence, la scientifique et militante féministe portugaise Guida Lami) posant nonchalamment sur une formation parallélépipédique assez trapue où on reconnaît facilement une des nombreuses petites tourelles de pierres sèches de la zone du Torre.

Nos recherches dans diverses archives cinématographiques anciennes consacrées à la Serra da Estrela et sa région, ou plus généralement au pastoralisme et à la vie des bergers portugais jusque dans les années 1960 se sont également révélées infructueuses.

La Cinémathèque portugaise conserve quelques films sur ces thèmes et on trouve sur Internet diverses petites séquences anciennes (des vidéos amateurs, des documentaires, des courts métrages promotionnels, …), moins travaillées que des films professionnels mais potentiellement plus intéressantes car elles comportent souvent de larges travellings détaillant les paysages ou, au contraire, des zooms sur de petits détails pittoresques sur lesquels un moyen ou long métrage

[111] Absence d'autant plus surprenante que le phénomène des *tourelles de pierres sèches* a dû connaître sa véritable extension dans la période 1850-1950, qui coïncide avec un certain « âge d'or » de la carte postale (naissance et développement de la photographie, création de lignes de chemin de fer et montée corrélative du tourisme, engouement pour la philatélie et les collections populaires, intérêt croissant pour les images du passé dans un contexte d'industrialisation progressive et d'urbanisation des paysages, etc.) ; comparativement, on trouve de nombreuses cartes sur d'autres thèmes ruraux pittoresques, folkloriques ou érudits (comme les *rochers évocateurs*, les mégalithes, les costumes et les métiers traditionnels, les fêtes villageoises, etc.) tant de la Serra da Estrela que d'autres régions et pays d'Europe occidentale.

[112] Sources des deux clichés : à gauche, album de photographies prises par un enseignant, Carneiro da Silva, lors d'une visite dans la Serra en juin 1922 (http://ww3.aeje.pt/avcultur/Secjeste/Arkidigi/C_da_Silva/SerrEstrela02.htm) - sur l'auteur de ce cliché, *cf*. p. ex. http://ww3.aeje.pt/avcultur/Secjeste/Arkidigi/C_da_Silva/C_Silva.htm) ; à droite, « *Serra da Estrela. Ao fundo, o Cântaro - Guida Lami* », photo de Guida Lami prise par son ami et collègue, le mathématicien Bento de Jesus Caraça ; Fonds *Documentos Guida Lami* (dossier n° 07561.000.030), Fondation Mário Soares (*Fundação Mário Soares*), accessible en ligne sur http://casacomum.org/cc/visualizador?pasta=07561.000.030. Sur Guida Lami elle-même (1921-2019), *cf.* p. ex. le compte Facebook « *Históricos da Montanha Portugal* » (https://www.facebook.com/historicosdamontanha.pt) et http://casacomum.org/cc/arquivos?set=e_7476.

professionnel ne se serait pas attardé ; cependant, aucune des sources cinématographiques anciennes que nous avons visionnées ne montre ou n'évoque les tourelles de pierres sèches[113].

Les publications antérieures aux années 1980

Pour le Portugal, les années 1970-1980 ont marqué un tournant politique, social et économique majeur : elles ont accéléré sa marche vers plus de modernité, avec notamment la fin du régime salazariste (Révolution des œillets en 1974), le démantèlement quasi-complet de l'ex-Empire portugais (indépendance des dernières colonies africaines en 1975) et la demande d'adhésion à l'Europe communautaire en 1977 (devenue effective en 1986). Aussi avons-nous cru judicieux de prendre cette décennie comme ligne de partage entre des sources didactiques que nous pouvons qualifier « anciennes » -entendues comme antérieures à 1980- et des travaux plus récents[114].

Dans ce cadre -et sans avoir voulu remonter trop loin dans le temps- nous nous sommes intéressé plus particulièrement aux travaux publiés à partir de la seconde moitié du 19ème siècle (en y adjoignant toutefois quelques récits de voyage un peu antérieurs[115]). C'est en effet à cette époque que la Serra da Estrela -jusque là très mal connue- et, plus généralement, la région de la Beira ont commencé à faire l'objet de vrais travaux scientifiques et de descriptions précises, aussi bien dans le domaine des sciences humaines (recherches ethnographiques, recueils de contes et légendes, analyses onomastiques et philologiques, fouilles archéologiques, études historiques, sociologiques, économiques, etc.) que celui des sciences exactes (géographie physique, géologie, hydrographie, zoologie et botanique, études climatiques et météorologiques, etc.). Cette littérature spécialisée « ancienne » compte ainsi de nombreux titres publiés pour la plupart en portugais mais également, pour quelques ouvrages, dans d'autres langues (français et anglais, notamment).

A ces documents à visée scientifique, s'ajoutent de la même époque bon nombre de travaux d'érudition, des relations détaillées de voyages et d'excursions, des comptes-rendus, mémoires et chroniques d'amateurs éclairés, des bulletins des sociétés savantes, etc.

Le fonds didactique ancien, du fait précisément qu'il rend compte d'un Portugal dont les pratiques et les traditions ancestrales étaient encore bien vivantes (notamment dans des régions rurales un peu à l'écart des courants de la modernité, comme la Serra da Estrela), nous paraissait *a priori* susceptible de livrer des informations de première main sur les tourelles de pierres sèches ; aussi y avons-nous

[113] *Cf.* p. ex. « *Paisagens da Serra da Estrella* » [*Paysages de la Serra da Estrella*], petit documentaire promotionnel de 17 minutes réalisé en 1919 par la *Sociedade de Propaganda da Serra da Estrela*, à visionner sur le site de la Cinémathèque portugaise (http://www.cinemateca.pt/Cinemateca-Digital/Ficha.aspx?obraid=2338&type=Video). Deux articles publiés en mai 1918 dans la revue portugaise *Cine Revista* (« *Aspectos de Portugal - A Serra da Estrella cinematographada* » [*Aspect du Portugal – La Serra da Estrella cinématographiée*] et « *Portugal no cinema – A Serra da Estrella* » [*Le Portugal au cinéma - La Serra da Estrela*]) rendent compte de la visite d'une délégation de la compagnie Pathé dans la région de la Serra da Estrela pour le tournage de petits films touristiques et promotionnels.

[114] Il ne s'agit ici que d'une simple commodité de présentation, et non d'une véritable césure historiographique.

[115] Ouvrages parus à la fin du 18ème siècle et au tout début du 19ème, notamment le « *Voyage au Portugal, en passant par la France et l'Espagne, depuis 1797 jusqu'en 1799* », de l'Allemand Henrich Friedrich Link (1767-1851), professeur à l'Université de Rostock (l'une des plus anciennes universités d'Europe du Nord, située dans l'actuel Land de Mecklembourg-Poméranie), publié en allemand mais qui fit très tôt l'objet de traductions en anglais (Ed. Loneman and O. Rees, London, 180l) et en français (chez Levrault, Schoell et Cie, Libraires, Paris, An-XII – 1803) ; et le récit d'un « V*oyage au Portugal* » réalisé peu après celui de Link par un naturaliste, le Comte de Hoffmansegg (ouvrage rédigé par Link lui-même en complément de ses propres observations, dont il forme une sorte de Supplément - également chez Levrault, Schoell et Cie, Paris, An XIII - 1805).

effectué des recherches qui, sans prétendre à l'exhaustivité, ont néanmoins pris en compte un grand nombre de titres.

Trois monographies de référence

Dans toutes les bibliographies -aujourd'hui encore- sur la Serra da Estrela, trois titres reviennent invariablement comme des « ouvrages de base », à commencer par les comptes rendus [*relatorios*, en portugais] d'une grande expédition scientifique organisée en 1881 et présentant une somme des connaissances scientifiques disponibles à la fin du 19ème siècle sur cette région, y compris dans certains domaines de recherches assez novateurs pour l'époque (ethnographie, économie locale, architecture vernaculaire, folklore, météorologie et climatologie, etc.)[116].

① Les comptes rendus de la « *Grande Expédition scientifique de 1881* »

Avant les années 1880, la Serra da Estrela -comme d'ailleurs beaucoup d'autres massifs montagneux européens- était mal connue des scientifiques, en raison, notamment, de son enclavement à l'écart des grands axes de circulation, de son accès difficile et de son relatif éloignement des deux principaux centres culturels et universitaires de l'époque (environ 200 km de Porto et 350 km de Lisbonne). Dans les milieux cultivés du Portugal colonial du 19ème siècle, on ironisait volontiers sur le fait que cette région était moins bien connue que l'Afrique[117], ou que c'était une sorte d'Afrique à l'intérieur du Portugal... La cartographie de la Serra restait en outre assez approximative.

C'est pour combler cette lacune qu'à l'instigation de son Président, le Dr Sousa Martins, la toute nouvelle *Sociedade de Geografia de Lisboa* (Société géographique de Lisbonne, créée en 1875) a dépêché sur place en août 1881 une équipe pluridisciplinaire composée de 42 représentants de ses différentes sections, en charge d'établir un relevé aussi exhaustif que possible d'observations et de données scientifiques relatives à la Serra da Estrela : géographie physique, géologie, hydrographie, météorologie, botanique, architecture, vestiges archéologiques, folklore, etc.[118].

L'expédition, d'une durée totale de deux semaines, fut organisée avec une rigueur quasi militaire, et a bénéficié de l'appui technique et humain des autorités locales de la *Junta general* de la Province de

[116] L'Expédition de 1881 eut un retentissement considérable à l'époque et reste aujourd'hui encore une référence majeure pour l'étude de la Serra da Estrela. Cette expédition est évoquée sur de nombreuses pages web et n'a cessé de donner lieu à des publications très diverses, aussi bien dans les années 1880 que par la suite. Durant les vingt dernières années, elle a fait l'objet de plusieurs commémorations et rétrospectives (comme celle organisée sous l'égide du *Comissão Nacional do Centenário do Turismo de Portugal* à l'occasion du 130ème anniversaire de l'événement), assorties de publications écrites d'un grand intérêt. Mérite également d'être signalé un documentaire de 40 mn, « *Serra da Estrela na Pista da Expedição Científica de 1881* », de Paula Moura Pinheiro (2020), tourné en partie sur les lieux-mêmes de la Grande Expédition et illustré par de nombreux documents d'époque (il s'agit d'un des épisodes de la série *Visita Guiada* de la *Rádio e Televisão de Portugal*, présenté par l'historienne Helena Gonçalves Pinto et José Conde, biologiste du Centre d'interprétation de la Serra da Estrela) - https://www.rtp.pt/programa/tv/p38667/e9.

[117] Des navigateurs et des explorateurs portugais s'étaient très tôt intéressés au continent africain, et y avaient fondé d'importantes colonies dès le 16ème siècle (avec notamment l'Angola, le Mozambique et plusieurs possessions en Afrique centrale).

[118] Pour la Société de Géographie de Lisbonne (http://www.socgeografialisboa.pt/), organiser une expédition dans la Serra da Estrela était une entreprise un peu en marge de son objet statutaire, la vocation première de cette société savante étant d'accompagner les découvertes et la colonisation de nouveaux territoires, en Afrique principalement. A l'époque, le Dr Sousa Martins justifia cette entorse par un impératif de santé publique : la nécessité de collecter des données scientifiques solides sur la météorologie de la Serra, où était envisagée l'implantation d'un sanatorium (qui sera effectivement construit quelques années plus tard).

Guarda ; outre les membres titulaires des sections, elle comptait des porteurs et des auxiliaires gérant la logistique, soit au total une centaine de personnes, stationnées à proximité du Torre sur le vaste plateau d'altitude[119] que nous avons prospecté entre 2013 et 2016. En 1883, la Société de Géographie publia les comptes rendus originaux en six volumes <RB019> de plusieurs des sections et sous-sections ayant participé à l'expédition, travaux de référence qui continuent aujourd'hui encore à être cités dans de nombreuses publications scientifiques ou de vulgarisation.

Pour autant, en dépit d'une recherche attentive, nous n'avons relevé dans ces comptes rendus aucune image ni information directe ou indirecte concernant les cairns-tourelles proprement dits[120] : ces édifices ne sont ni signalés en tant que tels, ni même incidemment représentés ou évoqués, dans les volumes où on pouvait s'attendre à en trouver, sinon un descriptif détaillé ou un inventaire, au moins quelques mentions spécifiques (*Section Archéologie* et, accessoirement, *Section Météorologie*[121]) ; quant au compte rendu de la *Section Ethnographie* (sous la plume de Luiz Feliciano Marrecas Ferreira <RB020>), il comporte certes un rapide commentaire philologique et onomastique du toponyme *Malhão*, mais pas d'indication sur les cairns auxquels ce substantif peut s'appliquer lorsqu'il est employé comme nom commun (*cf. supra*), ni sur un possible lien entre de ces édifices et la culture pastorale environnante.

Tout au plus avons-nous identifié deux références -assez allusives et peu concluantes- à des cairns correspondant à des *mariolas* de signalisation (peut-être imputables à des bergers) plutôt qu'à des tourelles de pierres sèches proprement dites :

- la première se situe dans le prologue de ce même compte rendu de la Section Ethnographie, dont l'auteur, évoquant le caractère reculé et désertique de la Serra, avait du mal à imaginer que des personnes aient pu « [...] *mettre le pied sur cette terre de légendes, si les repères de pierre empilées* [*marcos de pedra empilhada*] *que nous avons croisés de proche en proche n'indiquaient qu'il y a beaucoup de gens obligés par nécessité de traverser ces landes* ... » (il précise bien qu'il s'agit de *points de repères* [en portugais : *pontos de referencia*] servant de *guides* aux habitants de la montagne [*aos quaes servem de guias*]). S'il ne fait pas de doute que ces empilements étaient bien ce qu'on appelle aujourd'hui communément des cairns, il est assez singulier que l'auteur les ait désignés par le terme très général de *marcos* plutôt que sous leur appellation locale commune de *mariolas*, laissant à penser qu'il ne la connaissait peut-être pas et qu'il n'avait pas spécialement cherché à s'informer sur ces formations lithiques ;
- la seconde figure non pas dans les comptes rendus de l'Expédition proprement dits, mais dans un rapport (« *relatorio* ») complémentaire présenté par ce même Luiz Feliciano Marrecas Ferreira sur les travaux des deux Sections auxiliaires Topographie et Campement <RB020>. Dans

[119] Raison pour laquelle cette zone a été (et est encore assez fréquemment) désignée *Plateau de l'Expédition* [*Planalto da Expedição*], mention figurant sur de nombreuses pages web consacrées à la Serra da Estrela, ainsi que différentes publications écrites (*cf.* p. ex. « *Nominalia : Manteigas, a festa dos nomes* » publié en 2005 par Hermínia Herminii, pseudonyme de José Rabaça Gaspar <RB018>).

[120] De nombreuses photographies ont été prises par la *Section photographique* de l'Expédition. Néanmoins, d'après Maria Teresa Silva Guerreiro Mendes Flores, Universidade Lusófona e CIC Digital-polo FCSH NOVA (*in* « *As fotografias da expedição portuguesa ao Muatiânvuo - 1884/88* » [*Photographies de l'expédition portugaise au Muatiânvu*]) un seul de ses clichés a été conservé et il ne montre pas de tourelle de pierres sèches.

[121] Le compte rendu de la *Section météorologie* est très détaillé (une centaine de pages), car le Dr Sousa Martins souhaitait réunir toutes les indications climatiques nécessaires à l'implantation dans cette zone d'un sanatorium. Les météorologues de l'Expédition ont donc sillonné le plateau du Torre pour y installer des points d'observation météo, et auraient ainsi fort bien pu mentionner telle ou telle tourelle de pierres sèches, voire y installer temporairement des instruments et des repères.

> un passage consacré aux « *Albergarias* » [en français, *auberges* ou *refuges*], l'auteur préconise d'équiper la Serra da Estrela de refuges de montagne (« *albergarias na serra* ») afin d'y favoriser la pratique du tourisme alpin, et recommande que ces équipements restent en permanence ouverts à tous les gens de passage ; à cet effet, ils seraient signalés et repérables de loin grâce à des « *repères pyramidaux en pierres* » [*marcos pyramidaes de pedra*] qui viendraient remplacer « *les grossiers monticules de pierres entassées faits par les bergers, peu repérables et qui s'effondrent facilement* » [*os toscos montes de pedra solta, feitos pelos pastores, mal distinctos, e que se desmoronam facilmente*].

Cette remarque incidente sur des « *monticules de pierres faits par les bergers* » atteste donc à la fois de l'existence de cairns-empilements sur la Serra da Estrela dans les années 1880 (et sans doute bien avant) et -déjà- de leur imputation supposée à des bergers (peut-être parce qu'à cette époque, les pasteurs étaient les seuls autochtones à fréquenter habituellement les plateaux les plus en altitude). Pour autant, ces « *monticules* » grossiers et précaires [*toscos montes de pedra solta*] tels que décrits dans ce *relatorio* ne correspondent pas aux tourelles de pierres sèches robustes et soigneusement agencées qu'on peut observer de nos jours dans cette partie de la montagne ; inversement, les tourelles d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ces « *repères pyramidaux* » signalant des refuges, dont Marrecas Ferreira recommandait la construction (il pensait certainement à des ouvrages maçonnés faits pour durer, plutôt qu'à des cairns de pierres sèches) : l'analyse textuelle amène à conclure qu'il s'agit de deux catégories bien distinctes d'artefacts.

② « *Quatre jours dans la Serra da Estrela* » (1884)

Comme son titre et sous-titre l'indiquent, *Quatre jours dans la Serra da Estrela – notes d'excursion* <RB021> est le récit annoté (en portugais) d'un séjour mi-scientifique, mi-touristique effectué dans cette montagne par l'auteur, Emygdio Julio Navarro (1844-1905), ancien ministre des Travaux publics et journaliste, dans l'engouement de l'Expédition de 1881 à laquelle l'ouvrage fait de nombreuses références ; il est d'ailleurs assez vraisemblable qu'Emygdio Julio Navarro ait calqué le titre de son ouvrage sur celui d'une série d'articles de presse publiée trois ans auparavant sous un titre analogue par Eduardo Coelho (1835-1889), polygraphe et journaliste portugais ayant assuré la couverture-presse de cette grande Expédition[122].

Dans son livre, Navarro rapporte différentes observations et anecdotes sur la Serra, pour la plupart en corrélation avec les grands thèmes étudiés par ses devanciers de 1881 (topographie et hydrographie, météorologie, médecine, légendes locales, …). Il fait également mention de quelques blocs cyclopéens et *rochers évocateurs* (la « *Cabeça do Preto* » ou *Tête du Nègre*, notamment), mais l'ouvrage ne consacre que de brefs développements aux activités pastorales et -pas plus que les comptes rendus de l'Expédition de 1881- il ne signale ni les tourelles de pierres sèches ni les autres cairns de la Serra.

[122] « *Quinze dias na Serra da Estrella* » (*15 jours* pour Coelho, contre seulement *4 jours* pour Navarro !), série de 27 articles parus dans le quotidien portugais *Diario de Noticias - Noticiario universal* (journal cofondé par Eduardo Coelho en 1864), livraisons des 24 août au 20 septembre 1881 (n° 5589 à 5616), dont nous avons pu nous procurer les clichés grâce à l'aimable concours de la *Biblioteca Nacional de Portugal* et de la Bibliothèque de la Délégation française de la *Fondation Calouste Gulbenkian*. Eduardo Coelho avait été associé à l'Expédition de 1881, non seulement comme reporter, mais également comme trésorier de la commission administrative en charge de son organisation. Ces articles relatent au jour le jour le travail sur le terrain des différentes sections scientifiques et les réflexions et observations personnelles du journaliste, mais ne font aucune mention de tourelles de pierres sèches ou de cairns apparentés. Sur Eduardo Coelho -à ne pas confondre avec son fils (1863-1918), également prénommé Eduardo et entré lui aussi quelques années plus tard dans l'équipe de rédaction du *Diario de Noticias*- *cf.* notamment l'ouvrage d'Alfredo da Cunha, « *Eduardo Coelho - A sua vida e a sua obra* », Typographia Universal, Imprensa de la Casa real, Lisbonne, 1891.

③ « *Serra da Estrella – Guide touristique* » (1905)

La seconde édition du guide « *Serra da Estrella - Guia do touriste* » <RB022> [*Serra da Estrela, Guide touristique*] d'Adelino de Abreu (1869-??[123]), dédicacée à la Société de Géographie de Lisbonne[124], est un ouvrage bien documenté et illustré de plusieurs photographies, signalant au visiteur quelques-uns des *rochers évocateurs* de ce massif[125] ; lui aussi fait référence à plusieurs reprises à l'Expédition de 1881 et aux sites où elle s'était déroulée.

Concernant les tourelles de pierres sèches -qui n'y sont pas mentionnées en tant que telles- deux brefs passages (relatifs à la zone située près du sommet de la montagne sur le *Torre*) retiennent l'attention :

- le premier indique que le terre-plain où a été élevé le monument pyramidal marquant le sommet s'appelle « *Malhão da Estrella, nom inconnu des auteurs du 16ème siècle, bien qu'il s'agisse d'un terme souvent utilisé pour désigner un point de repère* »[126] (cette remarque confirme donc qu'en dehors de son acception onomastique, le terme *malhão* peut aussi désigner un repère ou une marque de terrain – *cf. supra*) ;
- le second signale la présence sur les chemins conduisant au Torre de « *morouços de pedra á maneira de pyramides* », *c'est-à-dire* « […] *des monticules de pierre comme des pyramides, que les porteurs mettent pour s'orienter, quand les hauts plateaux sont couverts de neige* »[127].

Ces informations sont d'un grand intérêt, tant du point de vue archéologique que lexical, mais elles posent la question de l'éventuelle identité entre les *morouços* décrits par Abreu et les formations de pierres sèches situées près du Torre qu'on désigne aujourd'hui plus communément comme des *mariolas* ou des *malhoes*.

Un premier constat est qu'Abreu impute la construction de ces repères à des *recoveiros* [en français, des *porteurs* ou des *estafettes*] et non à des bergers (*pastores*), comme on aurait pu s'y attendre. Ce point est d'emblée assez surprenant, sauf à considérer que pour lui, ces deux catégories n'en faisaient qu'une… Faut-il y voir une réminiscence de l'ancienne signification première du terme *mariola* qui, comme indiqué *supra*, désignait un portefaix ?

Quoi qu'il en soit, Adelino de Abreu ne mentionne nulle part des *mariolas*, un terme pourtant d'usage commun et qu'il devait certainement connaître. Peut-être l'a-t-il délibérément écarté parce qu'il ne

[123] En dépit d'actives recherches archivistiques -dans lesquelles nous avons été grandement aidé par les documentalistes de la Fondation Calouste Gulbenkian de Paris et ceux des Archives du Parlement portugais- nous ne sommes pas parvenu à trouver les dates de décès de deux auteurs portugais cités dans le présent chapitre : Adelino de Abreu, membre de la Société géographique de Lisbonne et de l'Association royale des archéologues portugais, ni, plus étonnamment, d'Antonio de Sousa Madeira Pinto, avocat et député assez en vue à son époque.

[124] Lors de la parution de cet ouvrage dans sa première édition (en 1895), Adelino de Abreu était encore étudiant en droit, mais avait déjà adhéré à la Société géographique de Lisbonne et à l'Association royale des archéologues portugais de Lisbonne.

[125] L'auteur les appelle « *monumento de anthopogliphita* », expression correspondant au vieux mot français *anthropoglyphite*, désignant « […] *toute pierre que la Nature a taillée de manière à lui faire représenter une figure humaine* » (*in Le Grand vocabulaire françois* <RL07>).

[126] « […] *terraço modificado conhecido como Malhão da Estrclla, nome desconhecido de escritores do século XVI, embora seja um termo frequentemente usado para designar um marco* […] ».

[127] « *No caminho encontram-se morouços de pedra á maneira de pyramides que os recoveiros alli põem para se orientar, quando os planaltos se acham cobertos de neve* ».

lui paraissait pas approprié pour désigner les ouvrages en question ? Dans le silence de l'auteur, on est sur ce point réduit à des conjectures mais on peut supposer que ces *morouços* décrits comme des « *monticules de pierres pyramidaux* » devaient être plus gros et plus hauts que de simples petits cairns de cheminement, de manière à rester visibles même lorsqu'une bonne épaisseur de neige recouvrait les plateaux.

On relève que sur le plan terminologique, le terme *morouços* (pluriel de *morouço*) n'est pas d'un usage courant en portugais. Il est répertorié par quelques dictionnaires usuels, dans le sens *d'amas d'épierrage* (« *montão de pedras retiradas do campo de labor* »), de *tas de pierres* ou, plus généralement de *monticule*, avec dans cette dernière acception une tonalité générale parfois dépréciative (*tas d'ordures*, notamment)[128]. Un seul dictionnaire en ligne (*Infopedia* portugais-français <RL72>) le traduit plus explicitement par « *mont-joie* » (avec un trait d'union), vocable français un peu désuet pouvant désigner des cairns, en général d'une taille significative (sur ce point, *cf.* ci-après les développements sur les *caramoços* décrits au tout début du 20ème siècle par le journaliste et chroniqueur sportif Claudio Rosado[129], et qui semblent correspondre aux mêmes édifices)[130].

Sous le bénéfice de ces observations, il serait hasardeux d'affirmer que les *morouços* signalés par le *Guia do touriste* correspondent bien aux formations que nous-même avons inventoriées dans cette zone, d'autant que ces tourelles ne sont ni pyramidales ni spécialement disposées sur des chemins de passage. Et sauf à solliciter le texte, force est d'admettre que le *Guide touristique* d'Adelino de Abreu ne mentionne ni ne décrit aucune tourelle de pierres sèches proprement dite.

[128] *Cf.* p. ex. https://pt.wiktionary.org/wiki/morouço ou https://dicionario.priberam.org/morouço et, pour la traduction française en *mont-joie*, https://www.infopedia.pt/dicionarios/portugues-frances/morouço. Ce terme apparaît aussi dans le rapport présenté au nom de la Section Archéologie (*in* les comptes rendus de la Grande Expédition de 1881 - *op. cit.*) par l'archéologue Francisco Martins de Gouveia Morais Sarmento (un des « pères fondateurs » de l'archéologie portugaise moderne, plus souvent désigné comme Martins Sarmento), qui mentionne incidemment l'existence de *marouços* servant à se guider sur les sentiers (« *que os guiam nas veredas* »), définis en note de bas de page comme des *tas de grosses pierres* (« *montões de pedregulho* »), l'auteur ajoutant sans explication supplémentaire que dans l'ancienne province du Minho (tout au nord du Portugal), il existe une haute colline nommée *Marouço* (« *no Minho existe um monte elevado com o nome de Marouço* ») ; le substantif *marouço* est une variante de *morouço*. Sur Francisco Martins (1833-1899*), cf.* par exemple https://portugalenfrancais.com/francisco-martins-sarmento/ et https://www.csarmento.uminho.pt/site/s/arquivo-digital/page/francisco-martins-sarmento.

[129] Nous n'avons pas pu identifier à coup sûr ce Claudio Rosado, mais son nom apparaît assez régulièrement à cette époque dans *Tiro e Sport* et plusieurs autres publications sportives, notamment dans des rubriques consacrées au cyclisme ; tout nous porte donc à penser qu'il s'agit d'un des anciens responsables -Président de commission puis Vice-Président- de l'U*nião Velocipédica Portuguesa* (aujourd'hui *Federação Portuguesa de Ciclismo*), nommément cité en tant que tel par plusieurs sources fiables sur l'histoire du cyclisme portugais (lors de sa fondation en décembre 1899, l'*União Velocipédica* avait d'ailleurs fixé son siège social dans les locaux de la revue « *O tiro civil* », devenu « *Tiro e Sport* » à partir de 1904).

[130] Dans les « *Impressões* » laissées par un excursionniste à la suite d'une visite dans la Serra da Estrela en août 1916, il est également fait mention d'un « *moroiço de centeio em forma de pirâmide* », c'est-à-dire d'une *meule de seigle en forme de pyramide* (forme courante des anciennes meules de foin dans les champs) - *in* « *Excursão à Serra da Estrela : "impressões" por um excursionista* », rédigées sans doute par un des membre de l'équipe, João Miranda de Azevedo, Ed. de l'*Ilustração Portuguéza*, Lisbonne (peut-être 1916, date illisible), opuscule de 36 pages avec quelques photographies d'époque, dont nous avons pu obtenir une copie grâce à l'obligeant concours de la Bibliothèque municipale de Covilha. La possible parenté linguistique entre les termes désignant des cairns et ceux désignant des meules (dans les deux sens de ce terme en français, *meule de foin* et *meule à moudre*) fait l'objet de développements spécifiques dans le dernier chapitre du présent ouvrage.

Quelques sources anciennes accessoires

Outre ces trois références majeures, nous avons exploré un certain nombre d'autres publications anciennes consacrées à la Serra da Estrela, dont -parmi les plus anciennes- un article sur la « *Serra d'Estrella* » (*sic*, l'article habituel *da* étant ici élidé avec une apostrophe) publié sans nom d'auteur en janvier 1841 dans le périodique « *O Panoramo* » <RB023> ; il y est déjà mentionné la présence de « *pyramides de pedrinhas* » posées sur des rochers, sortes de petits cairns comme on en trouve beaucoup dans la montagne aujourd'hui encore, et qui servaient à « *marquer un chemin peu fréquenté, que certains aventuriers se sont risqués d'emprunter pour se rendre à Covilhã, témérité qui a coûté la vie à plusieurs d'entre eux qui s'y sont égarés* ». Ainsi agencées, ces formations pyramidales correspondent manifestement à des repères de cheminement mais ne ressemblent pas à des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage.

Une trentaine d'années plus tard (août 1875), un autre voyageur, Lourenço Justiniano da Fonseca e Costa, de retour d'une visite de quelques jours dans la Serra da Estrela, souligne le danger que représentent les orages et les brouillards dans la montagne, observant que ces intempéries « [font] *perdre leur chemin aux voyageurs les plus habiles, qui dans toute la chaîne de montagnes se guident grâce à de petits monticules plus ou moins élevés, formés de pierres empilées, que les bergers élèvent de proche en proche, afin de diriger leurs pas* » <RB024>. Si ce texte attribue les *petits monticules* en question à des bergers, leur profil ne ressemble guère à celui d'une tourelle de pierres sèches proprement dite : ils correspondent plutôt aux « *monticules de pierre* » décrits par Adelino de Abreu ou aux « *petits châteaux de cailloux* » observés par Vasconcellos.

Il convient également de mentionner les « *Impressions générales* » <RB025> laissées par Gabriel Pereira (1847-1911), archéologue, historien et bibliothécaire de la Bibliothèque nationale portugaise[131], ainsi que les notes et photographies d'une excursion dans ce massif, publiées en plusieurs épisodes entre 1908 et 1909 par l'avocat et homme politique Antonio de Sousa Madeira Pinto (1886-??), sous le titre évocateur de « *Terre des loups, au pays de troupeaux* »[132] <RB026>. Ces deux sources livrent de nombreux détails sur la vie dans la Serra à cette époque, y compris les pratiques pastorales ; mais pas plus que les précédentes, elles n'évoquent la présence de tourelles de pierres sèches.

Toujours sous cette rubrique, nous avons dépouillé une série de cinq articles intitulée « *Trois jours dans la Serra da* Estrella » <RB027> -là encore, un clin d'œil tardif aux deux récits publiés sous des titres analogues quelques années auparavant par Eduardo Coelho puis Emygdio Julio Navarro, avec respectivement « *Quinze jours* » et « *Quatre jours* »…)- parue en 1904-1905 sous la plume du chroniqueur sportif Claudio Rosado (ref. *in* note *supra*), correspondant de la revue portugaise « *Tiro e Sport* » [en français : *Tir et Sport*].

Cette chronique retient l'attention car si Rosado n'y décrit pas de tourelles de pierres sèches proprement dites, il remarque dans la montagne, à proximité du Torre et non loin du Lagoa Escura et

[131] Gabriel Pereira avait participé à l'Expédition de 1881 en tant que membre de la Section Archéologie mais n'était pas l'auteur du rapport final de cette section ; dans ses commentaires sur les « *Impressions générales* » de Pereira, l'écrivain et journaliste Joao Rosa signale qu'elles ont sans doute été rédigées aux alentours de 1900, mais qu'elles sont incomplètes et qu'il n'a pas été possible d'en retrouver les conclusions. La chronique est suivie d'une brève *Impression* complémentaire (« *O "Galhardo" do Destêrro* ») sur un des plus fameux *rochers évocateurs* de la Serra da Estrela, *La tête du Vieux*, assortie d'un croquis probablement réalisé pendant la grande expédition scientifique de 1881 (d'après une note de bas de page de Joao Rosa « […] *Il devait y avoir beaucoup d'autres notes et croquis, dont nous ne savons pas où ils se trouvent* »).

[132] Antonio de Sousa Madeira Pinto signale lui aussi certains *rochers évocateurs* de la Serra, dont il livre plusieurs clichés.

du Lagoa Comprida, la présence de formations lithiques qui, dans une certaine mesure, pourraient rappeler les édifices que nous avons nous-même observés sur le terrain à peu près dans la même zone ; il s'agit en effet de :

> *«* […] *pierres comme des bornes, disposées par les bergers comme marques pour indiquer certains raccourcis qu'ils doivent suivre. Ils appellent ces points de repère "caramoços", généralement placés dans les endroits les plus élevés, pour qu'on les voit plus facilement de loin* »[133].

Tout comme pour les *morouços* décrits par Adelino de Abreu, reste à déterminer ce qu'il faut entendre par *caramoços* ; Claudio Rosado ne le précise pas, mais on déduit de ses brefs commentaires qu'il s'agirait de l'appellation locale d'édifices construits par des bergers (et non par des porteurs, cette fois), dont l'aura probablement instruit quelque autochtone rencontré lors de son séjour (à l'instar du guide informant Vasconcellos sur le terme *malhão – cf. infra*).

Plusieurs indices laissent à penser qu'à la différence d'une *mariola*, un *caramoço* désigne une formation lithique d'une certaine importance, *a priori* plus proche d'une tourelle de pierres sèches -ou tout au moins d'un gros tas de pierres- que d'un simple petit empilement de quelques cailloux posés les uns sur les autres comme repère de cheminement (« *conjunto de três ou mais pedras sobrepostas* », selon la définition commune des *mariolas*, *cf. supra*).

Le chroniqueur remarque aussi que les *caramoços* sont positionnés aux endroits les plus élevés de la montagne (« *postos nos sitios mais elevados* ») afin d'être bien visibles de loin (« *para mais facilmente se verem a distancia* ») : or, ce souci de visibilité est un des traits notables que nous avons nous-même relevé sur un certain nombre des tourelles de pierres sèches (*cf. supra*), mais qu'on ne retrouve pas dans les multiples petits cairns de cheminement disposés à ras du sol pour être suivis de proche en proche, présents en grand nombre un peu partout dans la Serra da Estrela, notamment près des chemins.

De même, dans un opuscule publié en 1939 (« *Visites dans la Serra da Estrela* » <RB149>) le poète José Lencastre (1872-1954) raconte qu'il s'est assis sur (ou contre) un *« Cramoiço » -sic*, entre guillemets et avec un C majuscule- ce qui suppose un ouvrage d'une taille nettement supérieure à celle d'une banale *mariola* ; et à l'intention des lecteurs qui ne connaîtraient pas ce terme[134], Lencastre précise que « […] *c'est ce que les bergers appellent un château de pierres, édifié par eux. Les plus grands, avec des* "*prateleiras*" [terme pouvant être traduit en français par *étagères*, *rayons* ou *tablettes*]*, ils les appellent " Tulhas "* [dans le sens général de *huche*, *grenier*, *panier* ou *réserve*] *car c'est là que certains jours, les familles rangent leur nourriture* » : ce profil et l'idée qu'un *cramoiço* pourrait servir de garde-manger occasionnel (déduite sans doute de la présence de *niches* comme celles que nous

[133] « […] *vimos umas pedras como que marcos, que sao collocados, pelos pastores como signaes, para lhes indicarem certos atalhos, que devem seguir. A estes marcos dão elles o nome de caramoços e são de ordinario postos nos sitios mais elevados, para mais facilmente se verem a distancia* ».

[134] Précaution didactique salutaire, car *cramoiço* est un mot rare ; il est donné par différents dictionnaires comme à la fois *régional* (sans indication géographique supplémentaire), *familier* et *désuet*.

avons-nous-même observées sur quelques tourelles près du Torre[135]) correspondent assez bien à la description d'une tourelle de pierres sèches proprement dite[136].

Huit ans après sa première visite dans la Serra da Estrela, Claudio Rosado, accompagné cette fois de son fils Mario, y conduira un second voyage « *d'exploration sportive* », organisé là encore sous l'égide de la revue *Tiro e sport* et dont le compte rendu a été publié par un des membres de l'expédition, Duarte Rodrigues ; il y est rapporté que les gens de la région se rendant aux marchés de Covilha durant l'hiver « […] *ont l'habitude de marquer leur route avec des tas de pierres posés sur différents rochers pour pouvoir s'orienter si, pour une raison quelconque, ils s'écartent du chemin…*»[137]. A la différence des *caramoços* décrits par Rosado dans sa première série d'articles, ces *tas de pierres* -en fait, des petits cairns de cheminement fabriqués au coup par coup- ne peuvent pas être confondus avec des tourelles de pierres sèches proprement dites.

Nous avons par ailleurs consulté plusieurs textes sur la Serra da Estrela publiés entre 1850 et 1920 dans d'autres langues que le portugais (en allemand, en anglais et en français, notamment). L'un d'entre eux a particulièrement retenu notre attention : « *The Serra da Estrella and its Records* » <RB028>, article publié vers 1870 par un certain Charles Eden, membre du Club alpin britannique, dans *l'Alpine journal*[138], une revue d'outre-Manche consacrée à l'alpinisme (pratique

[135] Ce même thème de la « tourelle garde-manger » figure au nombre des hypothèses (peu crédibles) dont des habitants de la Serra da Estrela nous ont fait part pour tenter d'expliquer les tourelles de pierres sèches : d'après certains, ces édifices servaient aux bergers à conserver leur casse-croûte tandis qu'ils vaquaient à leurs occupations... Cette supposition se heurte pourtant à maintes objections de bon sens, notamment la conformation pleine des tourelles obligeant le berger à poser ou à accrocher sa nourriture à l'extérieur, c'est-à-dire en plein soleil et à la portée des animaux et des nuisibles (rats, oiseaux, fourmis, …) ; même les quelques tourelles comportant des niches (le plus souvent exiguës) se seraient mal prêtées à un tel usage qui, en tout état de cause, n'aurait jamais justifié la construction d'ouvrages aussi inappropriés.

[136] Avec diverses variantes (*cramoiço*, *caramoço*, *caramouço*, *caramoiço*, *comoroço*, *comoroiço* et *comorouço*), ces termes semblent tous apparentés, tant par la morphologie et l'étymologie que par le sens, au substantif *morouço* (*cf. supra*), auquel se serait accolé un préfixe de cumulation « *co-* » induisant à son tour une métathèse (*co-morouço* → *caramouço*) ; ils désignent, selon les dictionnaires, un *tas*, un *monticule* ou un *amoncellement* (de pierres ou de terre, censément), donc un sens général en rapport direct avec les cairns. Sur cette famille de termes voisins, *cf.* notamment les entrées correspondantes du *Novo Dicionario* de Cândido de Figueiredo <RL01> et les explications éclairantes fournies en 2006 par un linguiste portugais, Carlo Rocho, sur le site https://ciberduvidas.iscte-iul.pt/consultorio/perguntas/o-regionalismo-cramoucocramoico-portugal/18749. Le dictionnaire en ligne *Infopedia.pt* <RL72> définit le *caramouço* comme un *monticule* et précise qu'il s'agit d'un terme régional « *de origem obscura* » (https://www.infopedia.pt/dicionarios/lingua-portuguesa/caramouço). Ces termes tournent tous autour d'une structure-pivot {*comoro*} analysée par Cândido de Figueiredo dans sa définition des trois synonymes *comoroço*, *comoroiço* et *comorouço* comme un « *efeito de encomoroiçar* » (dans ce sens, *cf.* également https://www.dicio.com.br/comoroico/ <RL70> visant un « *efeito de encomoroçar* »). Cette structure-pivot pourrait avoir favorisé un télescopage linguistique avec d'autres termes évoquant eux aussi un *effet d'accumulation*, d'*entassement*, voire d'*encombrement* : dans son *Dictionnaire étymologique de la langue portugaise* en 5 volumes <RL66>, le lexicographe et philologue José Pedro Machado identifie ainsi le substantif *cômoro* comme une variante du terme *combro* désignant lui aussi un *monticule* ou un *tertre* (*cf.* p. ex. https://pt.wiktionary.org/wiki/combro), et y voit un probable dérivé du latin *cumulus* dans son sens premier d'*accumulation*, d'*amoncellement* ou d'*entassement*.

[137] Duarte Rodrigues, « *Impressões duma viagem de exploração desportiva na serra da Estrela* » [*Impressions d'un voyage d'exploration sportive dans la Serra da Estrela*], Typ. do Annuario comercial, Lisbonne 1912. La citation originale en portugais est la suivante : « […] *Esta gente usa marcar o caminho por pedras sobrepostas colocadas em fragas diversas afim de se poderem ir orientando quando por qualquer circumstancia se des viem do caminho* ».

[138] L'*Alpine journal* était (et est encore) la revue de l'*Alpine Club* britannique, le plus ancien club alpin du monde fondé en 1857. On note que dès ses premières décennies, ce club a consacré un article à la Serra da Estrela, avant-même que les travaux de la Grande Expédition de 1881 n'aient fait connaître ce massif à l'étranger dans les milieux cultivés de l'époque.

devenue très en vogue en Grande-Bretagne dans la seconde moitié du 19ème siècle). Ce texte ne décrit pas de tourelles de pierres sèches, mais il signale la présence, près du sommet de la montagne (donc dans la zone du Torre), de « *cairns, stonehenges, worn fragments of varied shapes and size* » [*des cairns, des cercles de pierre, des fragments* [de roche] *usés de différentes formes et différentes tailles*][139]. En anglais, le terme *cairn* étant très polysémique (*cf. infra* les développements consacrés à la terminologie britannique), on ne peut exclure que certaines des formations désignées de la sorte par Eden correspondent aux édifices mentionnés par les auteurs portugais comme des *caramoços*, des *morouços*, etc., voire à des tourelles de pierres sèches en bonne et due forme[140] ; il ne s'agit toutefois que d'une hypothèse, en l'état impossible à confirmer.

Au final, quelques-unes des publications anciennes accessoires que nous avons examinées (trop nombreuses pour pouvoir être toutes rapportées en détail) évoquent -quoique de manière sommaire ou allusive- la présence dans les parages du Torre de formations lithiques, dont certaines pourraient être les mêmes que celles que nous y avons nous-même observées (ou des formations comparables récentes, car on ne dispose d'aucune indication précise sur l'ancienneté des artefacts visibles aujourd'hui). Mais les auteurs du 19ème siècle et des premières décennies du 20ème siècle ne semblent pas y avoir accordé beaucoup d'attention et trop d'incertitudes terminologiques empêchent de conclure à l'existence dès cette époque de cairns-tourelles proprement dits.

Des classiques de l'ethnographie portugaise

Faute d'informations dans les publications anciennes spécifiquement consacrées à la Serra da Estrela, nous avons élargi nos recherches aux travaux de plusieurs grands ethnographes portugais classiques, ciblant en particulier quelques *opus* majeurs parus dans les décennies précédant ou suivant la Grande expédition de 1881 (en pratique, entre les années 1850 et 1940).

Dans cet ensemble -beaucoup trop vaste pour être exploré de manière exhaustive- nous nous sommes prioritairement intéressé à José Leite de Vasconcellos (ref. *in* note *supra*) qui, outre ses nombreuses études philologiques, a publié quantité d'articles et d'ouvrages ethnographiques de référence sur le Portugal et les Portugais, dont un énorme *Répertoire des religions de Lusitanie* en trois volumes[141] relatant de nombreuses anecdotes locales et un *Recueil des traditions populaires du Portugal*[142] : l'un comme l'autre, ces deux ouvrages rapportent maintes traditions anciennes,

[139] *Dans* son article, Charles Eden mentionne -sans en donner de description précise- la présence de *stonehenges* que nous traduisons par *cercles de pierres*, le terme archéologique *henge* désignant usuellement en anglais des formations préhistoriques circulaires assez vastes en terre, en pierres ou en bois, probablement à usage funéraire et cultuel. Or, s'il existe plusieurs vestiges d'époque néolithique dans la Serra da Estrela (des dolmens, notamment, désignés *antas* en portugais), on n'y trouve pas de *stonehenge* proprement dit, au sens archéologique courant de ce terme. Le témoignage d'Eden -qui n'était pas archéologue- est donc à interpréter avec prudence ; sous cette appellation, peut-être visait-il improprement quelques grands enclos de pierres sèches, probablement d'origine pastorale, dont on observe encore de nos jours quelques exemplaires dans la montagne.

[140] D'après Charles Eden, les cairns en question se situeraient à proximité d'un sommet nommé *Canariz*, entre environ 7 000 et 8 000 pieds d'altitude, soit environ 2 100 et 2 400 m (alors que le Torre s'élève seulement à 1 993 m) ; leur localisation exacte resterait donc à préciser, d'autant que si les cartes et les inventaires toponymiques répertorient effectivement plusieurs *Canariz* dans les environs, aucun ne semble correspondre à son récit. Un article ultérieur de *l'Alpine journal* consacré aux montagnes espagnoles (Volume VI, août 1872-mai 1874, p. 65 et 66) confirme pourtant que ce *Canariz* désigne bien le Torre, puisqu'il est donné comme « *the culminating point of Portugal* », à l'altitude (erronée) de 7 526 pieds d'altitude (2 293 m, soit 300 m de plus qu'en réalité).

[141] *Religiões da Lusitânia*, trois volumes publiés respectivement en 1897, 1905 et 1913 – Ed. Imprensa Nacional, Lisbonne.

[142] *Tradições populares de Portugal*, Ed. Livraria portuense De Clavel & Ca – Porto, 1882.

pratiques et croyances du peuple portugais depuis les temps les plus reculés ; on doit aussi à Vasconcellos de nombreuses recensions établies à son initiative ou sous sa responsabilité -dont cinq volumes du *Boletim de Etnografia*, cinq tomes d'*Opusculos* et les vingt-neuf volumes du périodique *O Archeologo portugues*[143] publiés de son vivant sous l'égide du Musée ethnographique portugais- ainsi qu'une abondante correspondance scientifique avec d'autres ethnologues de son époque (portugais et étrangers).

① Des indications importantes chez José L. de Vasconcellos

En toute logique, nous nous attendions à trouver dans l'œuvre monumental de Vasconcellos des éléments d'information sur les tourelles de pierres sèches, en particulier celles de la Serra da Estrela ou d'autres montagnes portugaises ; finalement, cette piste s'est révélée moins fructueuse qu'espéré, avec néanmoins quelques données utiles, quoique plus axées sur l'approche philologique de la question que sur sa dimension archéologique ou proprement ethnographique.

On mentionnera en particulier les développements consacrés par cet auteur aux *moledros* de l'Algarve (*in* son « *Esquisse pour une dialectologie portugaise* » <RB011>), ou la savante étude qu'il a publiée en 1907 dans la revue *Lusitana*[144] sur les « *Balises de propriétés foncières* » <RB029> : il s'agit d'une analyse circonstanciée de plusieurs termes portugais désignant des marques de terrain -dont bien entendu les *malhões*- éclairée par les recherches étymologiques et les conclusions détaillées (sous le titre « *Mutulus, Butina* » <RB030>) formulées sur ce thème en 1905 par le philologue et hispaniste allemand Gottfried Baist (1853-1920), éminent spécialiste des langues romanes[145].

Tous ces travaux sont d'un grand intérêt linguistique, mais il n'en ressort pas que les *balisas* en question incluent le type archéologique *tourelles de pierres sèches* au sens du présent ouvrage, non plus que lesdites tourelles aient bien été des marques de propriété : en l'absence de tout développement spécifique consacré à ces artefacts, nous ne tenons donc pas ces données comme déterminantes dans notre enquête documentaire.

En revanche, nous avons identifié dans l'œuvre de Vasconcellos une référence -concise mais indubitable et probante- sur les cairns-tourelles proprement dits : elle figure dans un passage intitulé « *Na Beira Baixa* » (« *Dans la région de la Basse Beira* ») d'une longue chronique relatant la visite

[143] Cette publication est aujourd'hui référencée et citée sous son titre modernisé de « *O Arqueologo Portugues* » (avec un Q à la place de l'ancien CH) – *cf.* http://www.museunacionalarqueologia.gov.pt/?p=3442.

[144] Il ne faut pas confondre la *Revista Lusitana*, périodique publié sous la direction de J. Leite de Vasconcellos, avec la revue portugaise presque homonyme « *Lusitania - Revista de estudos portugueses* » publiée dans les années 1920 sous la direction de la philologue et presque homonyme aussi Carolina Michaëlis (son nom de jeune fille) de Vasconcellos (son nom marital, en l'occurrence celui de son mari, le musicologue et historien d'art Joaquim António da Fonseca e Vasconcellos ; ce dernier était sans lien de parenté avec José Leite de Vasconcellos, comme le confirme l'hommage à Carolina Michaëlis de Vasconcellos publié en 2005 par plusieurs chercheurs de l'Université de Sao Paulo, disponible sur http://www.usp.br/nehilp/livros/Carolina_Michaelis.pdf). On doit à J. Leite de Vasconcellos une bibliographie des œuvres de sa consœur universitaire Carolina *in* le *Bulletin de la deuxième section de l'Académie des Sciences de Lisbonne* (*Boletim da segunda classe da Academia das Sciências de Lisboa*), Vol. V - Presse universitaire de Coimbra, 1912.

[145] On retrouvera *infra* les développements circonstanciés que suscite ce terme *mutulus*, racine possible d'un certain nombre de mots désignant dans différentes langues européennes, soit des marques de terrain, soit des cairns.

d'étude qu'il y avait effectuée durant l'été 1916, à l'occasion d'une mission académique dans cette province[146].

Ainsi, alors qu'il chemine vers le plateau du Torre dans la Serra da Estrela, l'auteur note tout d'abord la présence de cairns qu'il interprète comme des repères laissés par des bergers ; comme Adelino de Abreu quelques années auparavant dans son *Guia do touriste* (*op. cit.*), Vasconcellos utilise pour les désigner un autre terme que *mariola* ou *malhão*, leur préférant pour le cas l'expression « *pedrinhas acasteladas* » pouvant être traduite en français par « *petits châteaux de cailloux* » [ces « *châteaux de cailloux* » étant pris au figuré comme dans l'expression française « *pâtés de sable* »], dont le sens est d'ailleurs suffisamment explicité dans une note de bas de page :

> « *Ici et là vous trouverez quelques petits châteaux de cailloux sur un rocher : ce sont des "points" ou "signaux", faits par un berger qui est passé* [par là]*, pour que d'autres ne se trompent pas de chemin* […] *Procédés naturels et primitifs d'indication des itinéraires* »[147], visant à ce propos dans la note de bas de page « *un tas de pierres formé dans un champ ou sur un chemin que les Grecs appelaient : Ιρμαιος λοφος* [en français : colline d'Hermès]. *C'étaient là les vestiges d'un temps où, à défaut de chemins tracés, le voyageur n'avait pour se guider que ces pierres de proche en proche, auxquelles à son tour il ajoutait la sienne (Dictionnaire des antiquités grecques et romaines de Daremberg & Saglio, III, 130). - En vieux français : "montjoie", petit monticule de pierres* [...] *pour indiquer le bon chemin …*».

La comparaison entre ces petits tas [châteaux] de cailloux auxquels chaque passant ajoute sa pierre et les tas de pierre grecs ou les *montjoies* françaises (*cf. infra* les développements consacrés à ce terme) est instructive, car décrits de la sorte, les formations en question sont manifestement des cairns-empilements servant à l'orientation (« *indication d'itinéraires* »), et non des tourelles de pierres sèches qui, elles, se présentent comme des ouvrages architecturés et n'indiquent pas de chemin particulier (surtout lorsqu'elles sont en groupe rapproché de trois tourelles ou plus).

En observateur avisé, Vasconcellos n'a d'ailleurs pas manqué de faire la distinction ; un peu plus loin, il remarque en effet un édifice cylindrique -et non pyramidal- dont la description générale correspond cette fois à celle d'une tourelle de pierres sèches, mais avoue en ignorer la fonction à cet endroit : preuve évidente que l'ethnologue ne confondait pas cette tourelle avec les *pedrinhas acasteladas* dont il venait d'expliquer l'origine et la destination.

Aussi interroge-t-il son guide sur ce nouvel édifice, et apprend qu'il s'agit d'un *malhão*, terme que Vasconcellos avait pourtant déjà toutes les raisons de connaître puisqu'il avait travaillé dessus dix ans auparavant dans son étude philologique sur les balises de propriété foncière… : « *Ayant vu, quelques minutes plus tard, un tas cylindrique de pierres de 1,5 m de haut et d'environ 2 m de diamètre, j'ai demandé au guide ce que c'était : il m'a répondu que c'était un malhão qui servait à la fois de marque*

[146] « *Pela Beira* », chronique parue dans « *O Archeologo portugues* » (volume XXII - 1917, pages 319 et s. de l'édition consultée). En introduction, Vasconcellos explique que désigné correcteur des épreuves de fin d'année universitaire 1915-1916 au Lycée de Castelo Branco, il avait mis à profit ses temps libres pour collecter dans cette région des informations archéologiques, ethnographiques et philologiques ; dans ce cadre, il a visité la Serra da Estrela début septembre 1916. La même observation (compte rendu et croquis) a été reprise par Vasconcellos dans le volume I d'un autre ouvrage de compilation, « *De terra em terra : excursões arqueologico-etnograficas através de Portugal* » [*De région en région : excursions ethno-archéologiques à travers le Portugal*], *Imprensa nacional de Lisboa*, 1927.

[147] « *Aqui e alem encontram-se sobre um penedo umas pedrinhas acasteladas : silo pontos ou sinais, feitos por algum pastor que ali passou, e os foz para outros mio se enganarem no caminho* […] *Processos naturais e primitivos de indicar itinerários* » (le reste de la citation originale en portugais est trop long pour être reproduit *in extenso*).

de partage et, pour les bergers, d'abri [*amparo* en portugais][148] *quand le bétail se regroupe* [*amalhoava* en portugais]*. J'ai déjà mentionné le malhão, au sens de "balisa" dans la revue Lusitana [vol. X, p. 163-164>* » <RB029>.

Pour sommaire que cette réponse puisse paraître et au-delà de son contenu intrinsèque, deux mots du récit original en portugais retiennent l'attention car leurs implications sémiotiques ne sont pas neutres : « […] *respondeu-me que era um malhão, que ao mesmo tempo servia de marco de partilhas, e constituía mais um amparo para o pastor, emquanto o gado amalhoava* ») :

- concernant la fonction d'abri, le guide de Vasconcellos utilise le substantif *amparo*[149] plutôt que le terme beaucoup plus commun *abrigo*, choix qui n'est pas sans portée. En effet, le mot *amparo* peut désigner aussi bien un *abri* au sens propre ou figuré -en l'occurrence un objet ou une position offrant une protection contre un risque (c'est le sens que nous retenons, car le plus conforme au sujet traité)- qu'un *support*, voire un *étai*, là encore au sens propre ou figuré, c'est-à-dire un personnage, un objet ou une situation aidant à se tenir ou à se maintenir dans une position donnée.

Dans l'esprit du guide de l'époque, *amparo* pouvait donc traduire l'idée que les bergers, fatigués par une station debout prolongée, avaient coutume de s'adosser ou de s'appuyer sur les tourelles de pierres sèches, pas tant pour se protéger d'une quelconque agression naturelle (soleil, intempéries, prédateur, …) que pour s'y reposer un peu tout en continuant de surveiller leurs bêtes, c'est-à-dire une fonctionnalité bien différente de celle d'un abri proprement dit ; entendu de la sorte, *amparo* ne serait pas un abri mais plutôt un *appui*.

- Le deuxième terme vise le moment où « *le bétail se regroupe* », situation que la langue portugaise exprime ordinairement par le verbe *amalhar* (signifiant, lorsqu'il s'applique à un troupeau, *se rassembler*, notamment pour passer la nuit au bercail)[150]. Or, le guide utilise la tournure *amalhoava*, c'est-à-dire l'imparfait indicatif à la troisième personne du singulier d'un autre verbe, *amalhoar* (avec un O après le H), dont le sens usuel est tout autre : *amalhoar* signifie en effet « *délimiter ou marquer un terrain* », certains dictionnaires précisant même « *interdire* [ou enclore] *un terrain en y plantant des malhões* »[151].

Ce faisant, le guide ne commettait pas un barbarisme mais usait simplement d'une tournure populaire consistant à employer le verbe *amalhoar* -délimiter des terres- à la place du verbe *amalhar*

[148] Sur l'interprétation des tourelles-*malhões* comme des édifices contre lesquels les bergers s'adosseraient pour se mettre à l'abri des intempéries, *cf. supra* l'hypothèse -à notre avis peu crédible- reprise par Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano et Benjamim Enes Pereira dans leur publication « *O registo* » (*op. cit.*). Chez Vasconcellos, il n'est pas question d'intempéries, mais simplement d'abri « *quand le bétail se regroupe* » (sans référence à la météorologie du moment), mention trop vague pour en tirer des conclusions pertinentes.

[149] Terme le plus souvent orthographié « *emparo* » (avec un E initial) jusqu'au 19ème siècle – *cf.* p. ex. le *Dictionnaire de la langue portugaise* d'Antonio de Moraes Silva <RL02>.

[150] Ce verbe a une entrée sur *Infopedia* <RL72> (https://www.infopedia.pt/dicionarios/portugues-frances/amalhar) mais il est absent de beaucoup d'autres dictionnaires en ligne. On le trouve néanmoins dans plusieurs grands dictionnaires classiques de la langue portugaise, comme ceux d'Antonio de Moraes Silva <RL02> ou de Candido de Figueiredo <RL01>, ainsi que dans le *Nouveau dictionnaire portugais-français* de José Ignacio Roquete <RL08>.

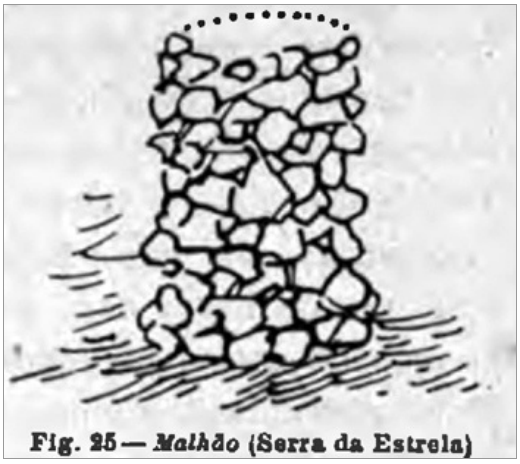
[151] *Cf.* dans ce sens précis le *Novo Diccionário* <RL01>, ou le dictionnaire en ligne *Dicio* <RL70> https://www.dicio.com.br/amalhoar/.

dans le sens de regrouper du bétail (tournure attestée par plusieurs lexicographes[152]). La substitution peut paraître anodine dans la mesure où les deux mots sont identiques à une lettre près ; pour autant, elle prenait dans la bouche du guide une connotation supplémentaire car appliqué au troupeau, le verbe *amalhoar* réitérait implicitement l'idée que ces *malhões* étaient non seulement des abris, mais aussi des marques de terrain (*marco de partilhas*)[153].

Quoi qu'il en soit, sur le plan purement descriptif, la figure illustrant ce passage (un simple croquis légendé) ne laisse pas de doute : l'édifice représenté est à une tourelle de pierres sèches comme celles que nous-même avons pu observer dans cette même zone, de section cylindrique et apparemment dépourvue de dalle sommitale. Mais étrangement, ce croquis de *malhão* ne correspond pas à la description littérale qu'en fait Vasconcellos, puisqu'on y voit un cairn cylindrique planté verticalement et aux dimensions plutôt élancées (à peu près deux fois plus haut que large) et non « *un tas cylindrique de 1,5 m de haut et environ 2 m de diamètre* » ([*1m,5 de altura, e de uns 2 metros de diametro*], donc plus large que haut), sans qu'on sache si cette discordance tient à la maladresse du dessinateur, à un souvenir peu précis (si le dessin a été fait après coup) ou encore à une évaluation inexacte des dimensions réelles du *malhão* (voire une simple erreur dans les notes manuscrites prises sur place).

Vasconcellos -intrigué par la tourelle mais décidément plus attentif aux questions philologiques que proprement archéologiques- se suffit d'une explication qui aurait pourtant dû lui sembler sujette à caution : son guide reste en effet évasif sur la fonction de « *marque de partage* » que cet édifice serait censé délimiter (une borne proprement dite aurait été mieux appropriée) ; et l'idée même qu'un tel ouvrage aurait été construit à deux fins aussi différentes (marque de terrain et abri de berger) ne paraît pas très convaincante.

FIG. 33



Croquis du *malhão* à l'appui de la description de Vasconcellos ; il représente un ouvrage plus haut que large, alors que Vasconcellos l'indique plus large que haut…

[152] Cet usage populaire de *amalhoar* à la place de *amalhar* est signalé par Figueiredo (*Novo Diccionário* <RL01>) ou, plus récent, par le dictionnaire en ligne *Infopédia* <RL72> (https://www.infopedia.pt/dicionarios/lingua-portuguesa/amalhoar - sens n° 2).

[153] La traduction en français la plus approchante de *marco de partilhas* semble être *marque de partage* mais on pourrait lui préférer celle de *marque de parcelles* (au sens cadastral de ces termes), cohérente tant par le sens que sur le plan linguistique (glissement phonétique du T portugais vers un C sifflé en français). Vasconcellos, en philologue, pouvait interpréter les subtilités de cette réponse… à moins qu'il les ait lui-même prêtées à son guide local, auquel elles devaient sans doute échapper.

En définitive, nous sommes enclin à penser qu'à l'époque, le guide de Vasconcellos n'en savait pas plus sur les tourelles de pierres sèches du Torre que les habitants d'aujourd'hui, se contentant de relayer une opinion commune ni mieux argumentée ni plus avérée en 1916 qu'un siècle plus tard. Quant à Vasconcellos, il n'a curieusement pas su reconnaître en 1916 un *malhão* sur le terrain (au point de devoir s'en enquérir auprès de son guide), alors même qu'il avait longuement travaillé et publié sur les origines et le sens de ce terme dix ans auparavant ; il s'est satisfait des explications sommaires de son guide, sans objecter la différence pourtant manifeste d'aspect et de structure entre les cairns-empilements (*pedrinhas acasteladas*) qu'il venait de décrire avec force précisions et cette tourelle cylindrique[154].

Pour le reste, à défaut d'informations décisives sur l'origine et la fonction supposées de ces édifices, le récit de Vasconcellos a au moins un mérite incontestable : il fournit un repère de datation certaine, preuve étant apportée qu'en 1916, des artefacts de ce type étaient déjà visibles à cet endroit (ce que nous présumions fortement). On ne peut cependant en déduire aucune chronologie d'ensemble, pas plus en amont (à quand remontent les premières tourelles ?) qu'en aval (les ouvrages visibles aujourd'hui sont-ils d'époque ou ont-ils été reconstruits depuis lors ? Et en a-t-il été construit d'autres par la suite ?).

② Le silence d'autres précurseurs de l'ethnographie portugaise

Hormis J. Leite de Vasconcellos, plusieurs autres chercheurs (archéologues, historiens, philologues, folkloristes, etc.) ont contribué à la même époque (entre les années 1850 et 1940) à la naissance et au développement de l'ethnographie et de l'anthropologie portugaises[155], comme Teófilo Braga[156] (1843-1924), polygraphe et homme politique, Chef de l'État et du Gouvernement durant la Première république portugaise, João Leal Adolfo Coelho (1847-1919), Zófimo Consiglieri Pedroso (1851-1910) ou Antonio Augusto du Rocha Peixoto (1855-1909), pour n'en citer que quelques-uns uns parmi les plus fameux[157]. Leurs travaux représentent une précieuse mine d'informations ethnographiques et folkloriques sur le Portugal encore très traditionnel du 19ème siècle et des débuts du 20ème siècle.

[154] Peut-être en serait-il allé autrement si Vasconcellos avait croisé une des tourelles pourvues de marches en encorbellement décrites au début du présent chapitre (on n'en distingue pas sur son croquis), spécificité qui n'aurait pas manqué de le frapper. Ce passage montre les limites épistémologiques d'une approche plus philologique qu'archéologique.

[155] A côté des récits de voyage et de nombreux ouvrages et périodiques archéologiques et ethnographiques traitant du Portugal dans son ensemble, certains travaux régionalistes publiés à cette époque se révèlent également d'un grand intérêt, comme la monumentale ethnographie de la Beira (*Etnographia da Beira*) du Pr Jaime Lopes Dias (1890-1977), historien, ethnographe et folkloriste, dont les différents volumes ont fait l'objet de nombreuses éditions entre 1926 et 1963, certaines préfacées par J. Leite de Vasconcellos (de son côté, Jaime Lopes Dias a publié en 1958 une bio-bibliographie de Vasconcellos) - *cf.* les notices d'autorité https://data.bnf.fr/fr/11886165/jaime_lopes_dias/ et https://www.worldcat.org/identities/lccn-n82253925/.

[156] Forme usuelle de Joaquim Teófilo Fernandes Braga.

[157] Sur le développement de l'ethnographie portugaise, en particulier pour l'étude des zones rurales, *cf.* notamment l'ouvrage de João Leal, « *Etnografias portuguesas (1870-1970) - Cultura popular e identidade nacional* » (Ed. Etnográfica Press, Lisbonne, 2000) et l'étude sur « *La vie rurale au Portugal* » publiée en 1967 par l'ethnologue française Colette Callier-Boisvert *in* la revue Études rurales, n°27. A citer également, la monumentale *« Bibliografia Analítica de Etnografia Portuguesa »* (670 pages et plus de 3 800 références bibliographiques) publiée en 1965 par le grand anthropologue et ethnologue Benjamin Enes Pereira, cofondateur du Musée national d'Ethnologie du Portugal (1928-2020), Lisbonne, 2005.

Compte tenu de l'abondante production scientifique durant toute cette période, dépouiller l'intégralité des innombrables publications de ces « pères-fondateurs » (plusieurs centaines de références, des dizaines de milliers de pages) exigerait un temps considérable et des moyens hors de notre portée (encore assez peu de ces ouvrages et périodiques sont numérisés, imposant donc une consultation sur place dans différentes bibliothèques universitaires portugaises). Mais une recherche poussée par sondage sur un certain nombre d'œuvres majeures -en particulier celles traitant de la Serra da Estrela- débouchent sur un constat d'évidence : pratiquement aucune des sources consultées ne contient d'information sur les tourelles de pierres sèches.

Ces édifices et, de manière plus générale, les différents cairns de la montagne ne sont pas mentionnés par ces précurseurs de l'ethnographie portugaise, soit que la plupart des artefacts visibles aujourd'hui n'existaient pas encore « à leur époque » (en d'autres termes, hormis celle aperçue par Vasconcellos en 1916, les autres tourelles seraient toutes trop récentes pour avoir pu être signalées dans des documents antérieurs aux années 1940), soit encore qu'ils en aient ignoré ou intentionnellement tu l'existence.

Ces deux suppositions nous paraissent toutefois douteuses, ne serait-ce que parce que Vasconcellos, l'auteur alors le plus en vue, a abordé le sujet. En fait -et contre toute attente- ni les archéologues ni les précurseurs de l'ethnographie portugaise n'ont prêté d'attention aux tourelles de pierres sèches en tant qu'éléments constitutifs du paysage culturel de la Serra da Estrela du 19ème et des premières décennies du 20ème siècle, non plus que comme instrument d'expression spécifique de la culture pastorale portugaise[158].

Des travaux didactiques connexes

Toujours parmi les sources antérieures aux années 1980, faute d'informations plus substantielles dans les grands classiques archéologiques ou ethnographiques, nous avons exploré les travaux (ouvrages et articles de périodiques) publiés par un certain nombre d'autres chercheurs potentiellement susceptibles de s'être intéressés aux tourelles de pierres sèches, notamment des géographes (les tourelles étant souvent considérées comme des dispositifs techniques en lien avec le marquage et l'organisation spatiale) et quelques spécialistes du pastoralisme (ces cairns étant le plus souvent mis en rapport avec l'activité des bergers ou la gestion des troupeaux).

Les travaux auxquels nous avons eu accès se sont néanmoins révélés décevants. Dans sa longue et excellente *Étude géographique* sur la Serra da Estrela <RB031> publiée en 1938, le Pr Carlo Alberto Marques (1896-1965) consacre ainsi d'amples développements tant à la géographie physique du massif qu'à sa géographie humaine marquée notamment par l'agropastoralisme, et mentionne plusieurs des *rochers évocateurs* de la Serra, mais passe sous silence les tourelles de pierres sèches.

[158] A la décharge de ces chercheurs, force est de reconnaître que les *tourelles de pierres sèches* sont tout aussi absentes des récits traditionnels locaux (légendes, chants, contes, poèmes, comptines, historiettes, compilations d'anecdotes, ...), et qu'elles n'entrent dans aucune des grandes catégories d'artefacts sur lesquels les archéologues de l'époque travaillaient le plus volontiers (tombes et mobiliers funéraires, mégalithes, pétroglyphes, armes, outils et ustensiles antiques, ouvrages défensifs et militaires, etc.). Il s'agit d'éléments mineurs de la *culture matérielle* -pour utiliser un concept prisé des ethnologues contemporains- auxquels les autochtones eux-mêmes n'accordaient pas beaucoup plus d'attention à l'époque qu'aujourd'hui, autant de facteurs expliquant qu'ils aient ainsi pu échapper aux premiers ethnologues.

Il en va de même de plusieurs travaux réalisés sur le pastoralisme dans la Serra da Estrela à une époque où cette activité occupait encore une place centrale dans la vie économique et sociale de la région, comme la *Contribution* approfondie publiée sur ce thème en 1940-41 par le géographe Orlando Ribeiro (1911-1997) <RB032>, ou l'étude trente ans plus tard (1970) du journaliste et historien régionaliste Abílio Mendes do Amaral (1898-1986) sur *Les bergers de la Serra da Estrela* <RB033>.

Certes, concernant ce fonds ancien, nous n'avons travaillé que par sondage sur un échantillon limité de publications : nous n'excluons donc pas qu'un dépouillement bibliographique plus complet viendrait peut-être, sinon contredire, tout au moins infléchir notre constat de carence, mais dans une mesure limitée. En effet, les ouvrages et les articles de tous ces précurseurs ont, par la suite, servi de support à de multiples travaux universitaires de recherche, suscitant une abondante production scientifique plus récente et souvent plus accessible (sur Internet, notamment), que nous avons aussi largement explorée : de ce fait, si telle ou telle importante référence ancienne nous avait échappé en première recension, elle n'aurait pas manqué de ressurgir -ou à tout le moins d'être citée en bibliographie- dans des publications postérieures passées entre nos mains.

Or tel n'a pas été le cas, nous amenant à conclure que le fonds documentaire ancien ne recèle pas d'information déterminante pour l'interprétation des tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela :

- tout d'abord, on n'y recense aucune monographie ancienne consacrée aux tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela (lacune documentaire qui n'a toujours pas été comblée depuis lors) ;
- en second lieu, si un grand nombre de sources anciennes traitent de l'histoire et de l'archéologie de cette région, de son économie, de ses traditions locales et des pratiques du pastoralisme, on n'y trouve que de rares bribes d'informations en lien avec les tourelles de pierres sèches proprement dites.

En définitive, ces singuliers édifices n'ont pas plus retenu l'attention des savants et des érudits de l'époque que celle de leurs contemporains photographes.

Les informations d'origine administrative

Comme partout, les fonctionnaires, les services publics et les agents des administrations portugaises produisent en plus ou moins grande abondance différents rapports et statistiques rendant compte des structures foncières et de la situation administrative, économique (fiscale, notemment), démographique et sociale des territoires et des populations dont ils sont en charge[159].

[159] Les rapports des administrations constituent une appréciable source documentaire dans plusieurs secteurs de recherches (histoire économique et sociale, géographie, études démographiques, sociologie, histoire judiciaire, ...) mais en dehors des questions relatives à la protection des sites ou des monuments classés, ils ne contiennent en général qu'assez peu d'informations d'ordre proprement archéologique.

Concernant la Serra da Estrela, à défaut de données archéologiques capitales sur les tourelles de pierres sèches -qui ne tombent pas sous un régime spécifique de protection administrative du patrimoine- l'ample littérature grise descriptive et promotionnelle produite dans le cadre des plans de développement et d'équipement et, plus récemment, des actions de protection environnementale, de promotion touristique, d'attractivité et de valorisation collective de la région[160] paraissait potentiellement susceptible de livrer diverses indications utiles comme :

- des données émanant de scientifiques, d'associations, d'instances universitaires ou d'organismes divers venant corroborer ou compléter nos propres découvertes (inventaire raisonné des tourelless existantes, comptes rendus d'inspections, plans, croquis et photographies, etc.) ;
- des analyses interprétatives sur l'origine et la fonction des tourelles, recueillies auprès des autochtones (légendes, comptes et récits folkloriques locaux, témoignages de bergers, etc.) et mises en perspective avec la vocation et les activités pastorales de cette région ;
- le cas échéant, des propositions ou préconisations tendant à améliorer la connaissance du petit bâti pastoral et à en assurer une protection spécifique en tant qu'élément du patrimoine ethnographique et architectural de la région.

Nous espérions en particulier trouver, sinon un relevé complet, tout au moins quelques données archéologiques et ethnographiques sur les édifices vernaculaires situés dans l'emprise du Parc naturel de la Serra da Estrela (*Parque natural da Serra da Estrela*) qui, depuis sa création en 1976, a suscité une abondante littérature grise et la production de nombreuses images et vidéos promotionnelles, notamment lors de son adhésion au Réseau Natura 2000 puis sa candidature au label *Géoparc* délivré par l'UNESCO[161].

Nous avons également recherché des informations auprès d'établissements culturels locaux. Outre les bibliothèques municipales des communes de la Serra da Estrela (assez bien fournies en publications régionalistes), nous avons ainsi visité lors de nos différents séjours le petit Musée ethnographique de Sabugueiro, dont le fonds iconographique est fort intéressant, le très actif Centre d'information sur la vallée glaciaire du Zêzere à Manteigas (*Centro Interpretativo do Vale Glaciar do Zêzere*[162]), ainsi qu'une galerie d'exposition permanente installée près du petit centre commercial du Torre (celle-là même dont le responsable nous avait indiqué la direction à suivre pour trouver la grande tour à escalier droit située au bout du plateau du Torre).

Ces établissements présentent d'assez nombreuses informations sur la géographie et la géologie locales, sur les écosystèmes de la Serra da Estrela et, concernant plus particulièrement

[160] Installations hydroélectriques, programmes d'implantation d'éoliennes, plans de lutte contre les incendies de forêt, aménagements de la station de sports d'hiver, etc.

[161] Le Parc naturel de la Serra da Estrela, créé en 1976, est à la fois la plus ancienne et la plus vaste région protégée du Portugal. Au total, le Géoparc couvre aujourd'hui un espace de 2 216 km² s'étendant sur le territoire de neuf communes ; il a été officialisé en septembre 2019 lors de la 4ème session du Conseil des Géoparcs Mondiaux et ratifié par le Conseil exécutif de l'UNESCO lors de sa 209ème session (juin-juillet 2020).

[162] http://www.civglaz-manteigas.pt/.

l'ethnographie, sur le folklore local et sur les pratiques liées à l'agropastoralisme[163] ; mais nous n'y avons trouvé aucune mention ou représentation des tourelles de pierres sèches.

En définitive, les sources administratives concernant la Serra da Estrela se sont globalement révélées décevantes[164] : nous n'en avons tiré aucun renseignement déterminant sur les tourelles de pierres sèches. Certes, nous n'avons eu accès qu'à un nombre limité de dossiers -la documentation accessible sur Internet, pour l'essentiel- mais rien n'assure que le reste de cette littérature soit plus instructif : si tel était le cas, les rapports pertinents qui nous auraient échappé auraient probablement été cités par au moins une des nombreuses autres publications et bibliographies auxquelles nous nous sommes référé tout au long de cette recherche.

Les autres sources écrites et numériques contemporaines

En comparaison des sources documentaires des précédentes rubriques -indigentes sur la question des tourelles de pierres sèches- on trouve aujourd'hui beaucoup d'informations et d'iconographie sur la Serra da Estrela et ses tourelles dans des sources récentes d'origines très diverses (chercheurs, universitaires et communauté scientifique, entreprises touristiques, randonneurs et passionnés de montagne, blogueurs, pratiquants de géocaching, défenseurs de l'environnement, etc.) et destinées elles-mêmes à des publics les plus variés. Cette documentation, inégale en ampleur et en qualité, est accessible, selon le cas, sur support papier (publications scientifiques et universitaires, ouvrages et périodiques de vulgarisation, guides touristiques, etc.) et, de plus en plus, en format numérique (innombrables références et clichés publiés sur le Web, vidéos touristiques, archives en ligne, etc.).

Nous y avons largement puisé car à la différence des documents plus anciens, un certain nombre de sources récentes mentionnent expressément l'existence des tourelles de pierres sèches, dans la Serra da Estrela ou dans d'autres régions portugaises : certaines en présentent d'intéressantes photographies, signalent l'emplacement de tel ou tel édifice et, parfois, se risquent à quelques hypothèses sur les origines et les fonctions de ces édifices dans leur environnement. En d'autres termes, sans être encore aussi popularisées que d'autres éléments typiques de la Serra da Estrela[165], les tourelles de pierres sèches, étonnement absentes des documents anciens, font aujourd'hui partie des centres d'intérêt de cette région.

[163] Il existe au sein de l'administration municipale de Seia un Centre d'interprétation de la Serra da Estrela (*Centro de Interpretação da Serra da Estrela* (CISE - https://www.cise.pt/pt/index.php/entrada), mais cet organisme axe surtout son activité sur les richesses naturelles de la montagne (biodiversité, forêts et prévention des incendies, ...). On trouve également au sein du Parc naturel de la Serra da Estrela plusieurs musées thématiques publics ou privés comme le *Musée naturel de l'électricité*, le *Musée du jouet* et le *Musée du pain* (à Seia) ; nous n'avons pas jugé nécessaire de visiter ces établissements qui, *a priori*, traitent d'autres sujets que le patrimoine archéologique. Il existe en outre à Covilha un *Musée de la laine* [*Museu de Lanifícios*] installé dans le pôle universitaire de la ville et qui constitue un des départements de l'Université de la Beira intérieure (http://www.museu.ubi.pt/) ; nous n'avons pas visité les salles d'exposition de ce musée mais s'agissant de la laine -thème en rapport direct avec l'activité pastorale- nous avons exploité un certain nombre d'informations ethnographiques produites par cette université et son centre muséographique, notamment dans le cadre du projet de coopération inter-régionale transfrontalière *Translana* (*cf. supra*).

[164] Nous avons cependant recueilli dans la littérature grise (des études d'impact environnemental de certains grands projets d'infrastructure, notamment) quelques données concernant des *mariolas* et des *malhões* situés dans d'autre régions du Portugal.

[165] Comme le *Cao de la Serra da Estrela,* race de chien de berger prisée au Portugal et à l'étranger, et sur laquelle on trouve une documentation abondante ; ou encore le *Queijo Serra da Estrela*, fromage de brebis réputé bénéficiant d'une appellation d'origine protégée. Beaucoup de publications à caractère touristique insistent également sur l'attrait et la variété des paysages granitiques de la Serra et sur ses nombreux lacs glaciaires.

Reste qu'à ce jour, les sources contemporaines -tout comme les anciennes- présentent trois sérieuses limites :

- elles ne comportent pas d'inventaire des tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela, ni aucune monographie consacrée à ces édifices (alors qu'on en trouve sur d'autres artefacts comme, par exemple, les mégalithes ou l'architecture rurale locale) ;
- pour ce qui est des sources généralistes (publications et sites de vulgarisation, pages web, guides et dépliants touristiques, etc.), hormis quelques informations objectives pouvant contribuer à une meilleure connaissance du phénomène -iconographie et indications topographiques, notamment- force est de reconnaître que leur plus-value scientifique est assez faible. Beaucoup se recopient les unes les autres (les blogs et les pages web, en particulier) et s'en tiennent à des explications convenues mais non argumentées (en particulier sur le lien supposé entre ces monuments et le pastoralisme) ;
- à quelques exceptions près, les publications universitaires et les sources à caractère didactique contemporaines sont muettes sur la question des tourelles de pierres sèches ou, lorsqu'elles les évoquent, restent imprécises et superficielles. En fait, les géographes, les archéologues, les folkloristes, les ethnographes ou encore les spécialistes du pastoralisme n'ont pas intégré ce sujet à leur champ de réflexion et n'exploitent pas suffisamment les sources documentaires aujourd'hui à leur disposition : pour la plupart, ils s'en tiennent encore à quelques interprétations de base héritées de travaux antérieurs (les tourelles seraient des marques de propriété ou des constructions de berger), mais sans chercher à en vérifier la pertinence à la lumière des acquis scientifiques contemporains.

✶ ✶ ✶

Ayant travaillé, pour l'essentiel, sur la Serra da Estrela, nous n'excluons pas que certaines informations concernant des tourelles de pierres sèches ou des édifices apparentés d'autres massifs montagneux du Portugal puissent nous avoir échappé. Si tel est le cas, elles doivent néanmoins être à la fois peu nombreuses et peu déterminantes, car dans le cas contraire, nous en aurions à coup sûr trouvé les références dans notre exploration méthodique et approfondie des sources bibliographiques et didactiques disponibles -universitaires, notamment- concernant l'architecture vernaculaire, l'ethnographie rurale et, plus particulièrement, les traditions et les pratiques pastorales portugaises jusque dans les années 1970.

Sous le bénéfice de cette observation, il nous semble que si l'inflation récente des sources documentaires numériques a fort heureusement sorti depuis quelques années les tourelles de pierres sèches portugaises de la quasi-clandestinité où les auteurs anciens les avaient reléguées, cette visibilité accrue n'en a pas beaucoup amélioré la compréhension[166]. C'est un terrain de recherches que les chercheurs contemporains gagneraient certainement à mieux explorer.

[166] Comme dans beaucoup d'autres domaines, cette inflation documentaire, loin de simplifier la tâche des chercheurs, impose au contraire un fastidieux travail de sélection, pour un résultat souvent mince. Reste que l'exploitation judicieuse des moteurs de recherche Internet (recherches en *full text* à partir de mots-clés soigneusement sélectionnés, recherches sur images, etc.) permettent de collecter un matériau documentaire du plus grand intérêt (des renseignements parfois inédits, des hypothèses nouvelles et des images récentes en grand nombre).

CHAPITRE 2
LES *TOURS* ET LES *QUILLES DE BERGER* FRANÇAISES

A ce jour, il n'existe à notre connaissance aucun inventaire raisonné des tourelles de pierres sèches françaises[1], mais de nombreuses sources documentaires signalent la présence de tels édifices dans l'hexagone, en particulier dans les régions de basse et moyenne montagne du sud de la France, dont les traditions et les modes de production ont longtemps été marqués par la culture pastorale. On peut d'ailleurs supposer qu'ils étaient plus nombreux jusqu'avant la deuxième Guerre mondiale, les remaniements conséquents des structures rurales, agricoles et foncières françaises au cours de la seconde moitié du 20ème siècle en ayant probablement fait disparaître un certain nombre.

LA QUESTION TERMINOLOGIQUE

Comme pour les tourelles de pierres sèches portugaises, la question terminologique revêt une grande importance dans l'identification et l'étude des tourelles de pierres sèches de France, à cette notable différence près que la langue française dispose pour les désigner de deux locutions synonymes consacrées par l'usage[2] : *tour de berger* et *quille de berger*[3] ; contrairement aux termes portugais *mariolas* ou *malhoes*, qui sont polysémiques, ces deux locutions sont univoques, ne désignant que ce

[1] Les bases de données de l'Inventaire général du Patrimoine culturel français établies sous la direction du ministère en charge de la Culture -en particulier les base ARCHITECTURE MERIMEE et IMAGE MEMOIRE (au total, plus de trois millions de références accessibles en ligne - http://www.inventaire.culture.gouv.fr) ne comportent aucune entrée *Tour de berger* ou *Quille de berger* et ne répertorient pas, semble-t-il, les monuments de ce type. Certaines tourelles de pierres sèches peuvent cependant figurer dans tel ou tel guide ou inventaire local d'architecture vernaculaire établi à l'initiative de collectivités locales, d'établissements publics (Parcs naturels, etc.) ou d'historiens et de chercheurs indépendants - *cf.* quelques références sur le site de la Bibliothèque nationale de France (BNF) https://data.bnf.fr/fr/11949022/architecture_vernaculaire/ et, pour les structures de pierres sèches en particulier, la très utile *Bibliographie chronologique* en ligne publiée par Christian Lassure sur le site *Pierreseche.com* - http://www.pierreseche.com/bibFrance_1986.html (sur les travaux de l'archéologue et ethnologue Christian Lassure, *cf.* les compléments bibliographiques du présent ouvrage).

[2] Déjà consacrées par l'usage et largement utilisées dans la littérature spécialisée, ces deux locutions ont en quelques sorte été « labellisées » en décembre 2012 par la création d'une entrée propre dans l'encyclopédie Wikipédia francophone, modifiée et enrichie à plusieurs reprises depuis lors (https://fr.wikipedia.org/wiki/Tour_de_berger).

[3] Le Répertoire CNRTL répertorie deux substantifs homonymes *quille* (https://www.cnrtl.fr/definition/quille) n'ayant probablement pas de parenté lexicale. Le premier (*Quille 1*) désigne un « *morceau de bois oblong posé verticalement sur le sol et que l'on doit faire tomber avec une boule* », qui aurait donné, par analogie de forme, plusieurs acceptions secondaires (aujourd'hui vieillies) employées de manière familière, comme *jambe*, *bouteille* et -par un glissement de sens moins évident- *fille* (plutôt par ressemblance verbale que de forme) ou *sortie de prison* ; ce premier *quille* dériverait d'une racine {**kegel*} désignant un piquet de bois (*kegil* en haut allemand) et la quille de jeu, mais les lexicographes du CNRTL reconnaissent eux-mêmes que l'origine des deux derniers sens « *est obscure* ». Le second (*Quille 2*) est un terme de marine désignant la « *pièce longitudinale inférieure d'un bateau, allant de l'étrave à l'étambot, sur laquelle repose toute l'ossature* », et serait dérivé de l'ancien nordique *killir* (même sens). A ces sens premiers, l'entrée *Quille* du *Wiktionnaire* <RL71> (https://fr.wiktionary.org/wiki/quille) ajoute plusieurs acceptions secondaires dont deux sont potentiellement intéressantes dans le cadre du présent ouvrage : la « *partie d'un tronc d'arbre restée debout alors que la partie supérieure a été cassée par le vent* » (sachant que les arbres ou les souches servaient souvent de marques de terrain) et, dans un registre plus spécifiquement architectural, une « *pierre taillée disposée verticalement, dans le sens de la hauteur, par exemple dans l'encadrement d'une porte (jambage)* » (forme et disposition qui rappellent un peu celle d'une borne ou d'une pile de pierre et qui, d'un point de vue philologique, confortent *via* le terme *jambage* l'analogie entre une *quille* et une jambe).

type précis d'édifices (on trouve aussi le diminutif *tourelle de berger*, qui désigne exactement la même chose[4]).

Pour autant, bien que commodes et largement répandues, nous n'avons pas retenu ces deux expressions comme appellation générique des tourelles de pierres sèches, car elles ont l'inconvénient d'attribuer *a priori* ces édifices à des bergers, postulat sans doute fondé dans bon nombre de cas mais pas dans tous et qui, en tout état de cause, reste à confirmer sur d'autres bases que seulement terminologiques.

Tours et *quilles*, deux désignations équivalentes

Du point de vue sémantique, la locution *tour de berger*[5] n'appelle pas d'éclaircissement particulier, car les édifices qu'elle désigne, quel qu'en soit le format, sont bien tous des sortes de petites tours ; certes, l'imputation de ces monuments à des bergers est un présupposé terminologique sujet à caution, mais sur le plan architectural, il n'affecte en rien la valeur descriptive de l'expression.

On notera que le premier terme de cette locution (« *tour* ») est décliné dans différentes appellations vernaculaires appartenant pour la plupart aux langues et dialectes du midi de la France (provençal, occitan, …) ; on trouve en particulier les termes *tornela* et *tornèla* (forme avec accent admise comme l'équivalent en *occitan normalisé* du substantif français *tourelle*)[6], *tournèlo* ou encore *torrèla* (de la même famille que le mot français *tourelle*), qui visent explicitement des tourelles de pierres sèches, mais sans qu'y soit nécessairement accolée la mention attributive « *de berger* »[7].

En comparaison, l'expression *quille de berger* est moins intuitive, le terme *quille* désignant dans le langage courant, non pas un édifice de pierre, mais d'abord une pièce de bois (quille de bateau ou

[4] *Cf.* par exemple les quelques lignes consacrées aux *tourelles de berger* dans le chapitre *Transmettre et surveiller* de l'ouvrage d'Hubert Delobette, *Le petit bâti - Sud de la France* (Ed. le *Papillon rouge*, octobre 2007).

[5] Dans une communication présentée lors des 5èmes Journées de la pierre sèche tenues à Marguerittes (Gard) les 19 et 20 novembre 1999 <RB034>, l'archéologue Michel Raimbault (et son illustratrice, la photographe et aquarelliste Chantal Rouchouse) ont opté pour l'appellation plus nuancée -et probablement plus proche de la réalité locale- de « *tours en pierre sèche à vocation pastorale* », n'affirmant pas que ces édifices vernaculaires ont tous et toujours été construits par des bergers mais prenant en compte que beaucoup semblent s'inscrire dans le contexte agropastoral de leur région d'implantation.

[6] Ce terme *tornèla* est utilisé comme *onomatopée de refrain* (interjection répétitive vide de sens, servant à faire la rime ou à rythmer la mélodie d'un poème, d'une chanson ou d'une comptine -comme *tralala*/*lalère*, *lonla*/*lonlère*- ou encore à évoquer allusivement un sens grivois -comme *et ron et ron, petit patapon*, *larirette*, etc.) dans une ancienne *pastorelle* occitane (composition en vers ou en prose faisant parler des bergers dans leur langage propre) intitulée « *Lo virolet (Mon paire m'a logada)* » [en français : *la pirouette* ou *la girouette (Mon père m'a placée)*], dont plusieurs variantes orales et écrites ont été recueillies à partir des années 1950 : *« Mon pèra m'a logada / Vionèla, tornèla / Lo me virava, lo virolet / Mon pèra m'a logada / Per gardai los motons / …* » ; les paroles et des enregistrements sonores de cette chanson populaire traditionnelle de l'Aveyron ont été publiés sur plusieurs sites Internet (p. ex. https://www.occitan-aveyron.fr/fr/diffusio/source/lassouts/lo-virolet-mon-paire-m-a-logada_SRC656).

[7] *Cf.* par exemple l'article de Christian Lassure, *Les noms des cabanes en pierre sèche*, sur le site *Pierreseche.com* (http://www.pierreseche.com/terminologie_des_cabanes_en_pierre_seche.html) ; selon cet auteur, le *tournèlo* (« *forme altérée de l'occitan torrèla, "tourelle"* »), est un « *petit cylindre servant autrefois de point d'observation au berger* », et se confondrait donc avec la *vista*, autre mot occitan « *signifiant "point de vue", appliqué aux tours en pierre sèche servant naguère de postes d'observation soit à des chasseurs, soit à des bergers* ». Il faut cependant noter que *Le Dictionnaire provençal-français* du RP. Xavier de Fourvières <RL14> et *Lou Tresor dou Felibrige* <RL15> de Frédéric Mistral (1830-1914) répertorient ces termes (sous différentes orthographes approchantes), mais les traduisent simplement par tourelle, sans viser l'acception précise de *tour de berger*.

quille du jeu de quilles), ou encore un épisode de vie sans aucun rapport avec le contexte pastoral (libération à l'issue d'une période d'astreinte : « *c'est la quille !* », en argot militaire ou carcéral).

Entendue au sens archéologique, la locution *quille de berger* apparaît également moins fréquente ; on ne dénombre qu'un faible nombre de cette occurrence sur les moteurs de recherche Internet, que ce soit dans des textes ou en illustrations.

FIG. 34

La *quille de berger de Mascourbe* (Saint-Félix-de-Sorgues - Aveyron) ; comme on peut le constater sur un autre cliché du Parc naturel régional des Grands Causses[8], la *quille* jouxte les ruines encore bien visibles d'une ancienne maison en pierres sèches (dont les pierres ont sans doute servi à sa construction, assez récente semble-t-il). D'après plusieurs sites Internet, cette *quille*, « *expression artistique des bergers, en forme de cône, se superpose aux tas d'épierrage* » (*sic*) ; pourtant, si l'élégance de l'ouvrage n'est pas contestable, son origine effectivement pastorale est moins évidente et reste à démontrer.

Le terme est bien attesté sous différentes variantes dans plusieurs idiomes méridionaux -employé seul ou parfois en composition (« *quilha del pastre* » [*quille de berger*, en occitan])- où il pouvait désigner, notamment, des marques de terrain délimitant les pâturages : dans sa magistrale étude sur l'espace sylvopastoral du Centre-Var <RB035>, l'anthropologue et archéologue Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau relève aussi l'existence du mot *quiheto* (diminutif ?) défini comme un « *cairn érigé près d'un point culminant* » (observant toutefois qu'il n'est pas courant) et note « *qu'on le retrouve dans le toponyme francisé "La Quille de Tillet"* » (*cf. infra*)[9] ; de même, mentionne-t-elle l'existence de la forme *quillâou*, désignant un « *signal en pierres empilées* » dressé, non pas par des bergers mais, au contraire, par des agriculteurs pour « *marquer leurs limites* », c'est-à-dire pour signaler aux pasteurs

[8] *Cf.* p. ex. https://www.cirkwi.com/fr/point-interet/2080350-quille-de-berger ; la seconde photographie de cette *quille* jouxtant les ruines d'une ancienne maison de pierres sèches est visible en grand format sur https://fichier0.cirkwi.com/image/photo/poi/800x500/2080350/fr/1.jpg.

[9] Dans une brochure sur le patrimoine de la Provence verte élaborée en collaboration entre l'ASER (ref. *supra*) et le Pays de la Provence verte (réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire), Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau mentionne également une forme *quihaou*, pierres empilées ou dalle dressée pour servir de perchoir pour les perdrix (à des fins cynégétiques) – *in* « *Laissez-vous conter le patrimoine rural de la Provence Verte – "Entre campagnes et colline" »*, rédaction par 'Ada Acovitsioti-Hameau (ref. *supra*) et Philippe Hameau, Maître de Conférences au Laboratoire d'Anthropologie (LAMIC) de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, Président de l'ASER, slnd. Quoique linguistiquement vraisemblable, cette forme ne semble pas répertoriée au *Tresor dou Félibrige* (*op. cit.*) ; peut-être s'agit-il d'une transcription phonétique approchante d'une des variantes locale de *quiho* ou *quilho*, désignant en langue d'oc -tout comme en français- aussi bien la quille de bois servant à jouer (ou des objets de même forme) que la quille des bateaux.

qu'ils ne devaient pas faire paître leurs bêtes sur les terrains délimités par ces « *cairns d'interdiction* »[10].

FIG. 35

Croquis d'un « *quille de berger* type » pourvue d'un escalier hélicoïdal, les marches atteignant pratiquement le haut de l'édifice[11]

Cliché ancien d'une *quilha del pastre* (*quille de berger*, en occitan), avec des marches (qu'on devine jusqu'à mi-hauteur) et une pierre sommitale[12]

Détail de sept marches en encorbellement, à vocation apparemment plus esthétique que réellement fonctionnelle

Le rapport d'une enquête ethnologique sur les bergers du Var <RB036> mentionne également les substantifs provençaux *quiho* ou *quiheto*, définis comme des « *tas de pierres souvent savamment montés en pierre sèche, certains pouvant avoir la taille d'un enfant de 8 ans* », et cite le témoignage d'un berger se souvenant que « *quand on sortait* [les jeunes agneaux de l'année] *on gardait tout le*

[10] Dans un autre chapitre de cet ouvrage, l'auteur revient brièvement sur les *cairns d'interdiction* et signale que ces « *tas de pierres* » sont localement désignés *montjoios*, où on reconnaît aisément le mot français *montjoie* : se référant à un jurisconsulte de l'Ancien Régime, Jacques Mourgues (ou Jacques Morgues, selon les éditions), commentateur des Coutumes de Provence, elle précise qu'ils sont préconisés « *pour signaler la défense de pâturer sur les chaumes après moisson. Il s'agit là de défenses provisoires et non pas de signalisations immuables, comme c'est le cas pour le pierrier devenu borne. Appelé terme par les informateurs locaux actuels, le pierrier/limite temporaire fonctionne soit par sa seule présence, soit par l'ajout d'un signal* […] *gravé (autrefois) ou peint (de nos jours), soit par une pierre dressée ou un empilement de pierres posé sur son sommet* ». La citation exacte des Coutumes de Provence est la suivante (transcrite en français moderne) : « […] *En quelques autres* [lieux] *l'on a coutume de faire des entreclos qui font appelés défendudes, & marqués, ou par l'assemblage de quelques mottes de terre en forme de Pyramide, ou de pierres, qui sont appellés monjoyes, ou par quelques raies* [au sol] *qui sont faites avec le soc* [d'une charrue]… » (*in* « *Les statuts et coustumes du Pays de Provence, Reveu de nouveau, corrigé et augmenté* », chez Charles David, Aix, 1658).

[11] Ce dessin figurait sur le site (aujourd'hui hors-ligne) du Conseil des jeunes de l'Aveyron (†) *http://conseildesjeunes.aveyron.fr/variete-et-richesse-de-lhabitat-aveyronnais/segalalevezourodez/* ; il représente schématiquement une des tours de pierres sèches située sur la commune de Montjaux (*cf. infra* la photo de cet édifice dans les développements concernant les tourelles du Plateau de Lévézou) ; cet édifice a été construit en 1991, ce qui explique son bon état de conservation, mais sur beaucoup de tourelles plus anciennes, les marches ont été détériorées et ne sont plus toujours aussi visibles.

[12] Cliché publié avec la légende suivante (en occitan) : « *La Vernheta de Las Salas, quilha deI pastre facha per M. Arguel* » (en français : [lieudit de] *La Vernhette à Salles-Curan* [sur le Plateau du Lévézou]*, quille de berger construite par M. Arguel* [peut-être le nom du berger en question ?]), *in* « *Las Salas - Alrança Curanh Vilafranca* », ouvrage collectif bilingue occitan-français sur « *les aspects historiques et ethnographiques del canton de Las Salas* » (*sic*) [*du canton de Salles-Curan*, nom actuel de la commune], sous la direction de Christian-Pierre Bedel, Equipe *al canton* de la Mission départementale de la Culture de l'Aveyron, ISBN 2.907279-35-1, sl. octobre 1997. En dépit de quelques marches visibles sur le pourtour de cette quille, on imagine mal un berger assez téméraire pour surveiller ses moutons du haut d'un édifice aussi peu accessible !

jour, avec la musette. On faisait des quilles, c'est des tas de pierres, pour montrer les limites du voisin »[13].

Dans leur ouvrage sur les *Paysages de l'Aveyron, portraits et enjeux* (Éditions du Rouergue, 2007), Gérard Briane et Didier Aussibal utilisent l'expression « *quille-totem* […] *en pierre de schiste ou en gneiss érigée à sec. Sous forme de cône, elles se superposent à des tas d'épierrage. Certaines font 1 mètre de diamètre et 2 mètres de haut et sont dotées de marches en encorbellement formant un escalier hélicoïdal conduisant au sommet* »[14].

Dans cette acception, le mot *quille* résulte probablement du télescopage entre trois notions : la pièce de bois oblongue et vaguement conique qu'on pose au sol verticalement pour « jouer aux quilles », car les *quilles de berger* ont une silhouette verticale et longiligne un peu similaire ; un quelconque objet sur lequel il est possible de monter, ainsi désigné dans plusieurs dialectes anciens du sud de la France (on retrouve ce sens dans le verbe pronominal français un peu désuet *se quiller* et dans son équivalent occitan *quilhar* signifiant *se percher*, *se jucher*[15]) ; enfin, le fait de dresser quelque chose, d'empiler des choses, voire d'être en érection (ce substantif pouvant lui aussi être entendu dans son sens architectural), également rendu par ce même verbe[16].

Le substantif *quille* et ses variantes méridionales peuvent donc désigner des édifices évoquant, à certains égards, une tourelle de pierres sèches proprement dite, même si on est plus souvent en présence d'un monument d'un autre type. La *Quille du Tillet* en fournit un bon exemple : située au sommet d'une crête (le *Moure d'Agnis*, qui culmine à 919 m d'altitude) sur le territoire de la commune de Mazauges (département du Var), cet ouvrage se présente comme une sorte de pyramide étêtée d'environ 4 m de hauteur, traversée de part en part à mi-niveau par un regard de section rectangulaire. Selon une brochure sur « *Le Patrimoine rural de la Provence verte* » <RB037>, la *Quille du Tillet* appartiendrait à la catégorie des *termes*, monuments tronconiques de l'architecture vernaculaire varoise servant de borne ou de marque de terrain (*cf. infra*).

Comme le mot *tour*, *quille* reste donc une appellation générique ; l'un comme l'autre ne désignent des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage que s'ils sont assortis de la mention « *de berger* », sans d'ailleurs que les artefacts en question soient nécessairement imputables à des bergers.

[13] Le glossaire figurant à la fin de ce rapport précise la définition de la manière suivante : « *la quihèto, quille : monticule de pierres élevé pour marquer une limite de pâturage* » ; les deux termes *quiho* et *quiheto* sont bien répertoriés au *Tresor dou Félibrige* (*op. cit.*), mais pas dans cette acception pastorale très ciblée.

[14] Définition du Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement (CAUE), reprise par plusieurs sites Internet.

[15] Pour *quiller*, *cf.* p. ex. https://www.cnrtl.fr/definition/quiller avec les deux nuances « *se mettre debout* / *se redresser* » (première acception signalée comme *vieillie*) et « *se percher, se nicher, se jucher* », l'une comme l'autre étant une forme populaire et régionale usitée surtout au sud de la Loire (ce verbe n'est pas répertorié dans ce sens par Littré et ne figure pas au *Grand dictionnaire Universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse <RL12>, mais il est attesté par d'autres dictionnaires classiques) ; pour son équivalent occitan, c*f.* p. ex. http://www.etymologie-occitane.fr/2011/10/quilhar/.

[16] Voir sur ce point le « *Dictionnaire Occitan-Français, selon les parlers languedociens* » de Louis Alibert <RL09>.

FIG. 36

La Quille du Tillet (Mazauges - Var), un ouvrage dont les dimensions et la structure sont très différentes d'une tourelle de pierres sèches classique (*cf.* notamment le maçonnage des arêtes de la pyramide, l'évidement central -ligne de visée ?- traversant l'édifice de part en part et les restes qu'on devine d'un ancien crépi) ; sur le cliché de droite, le personnage donne l'échelle.

Une appellation polysémique : les *montjoies*

Nombre de sources francophones -spécialisées ou non- désignent comme *montjoies* (ou *monjoies* orthographiées sans T et, parfois, avec un tiret *mon*[*t*]-*joie*) les tourelles de pierres sèches ou des artefacts leur ressemblant[17] : cette appellation, bien qu'un peu désuète aujourd'hui, retient l'attention pour deux raisons majeures :

- autant qu'on puisse en juger, il n'existe pas en français d'autre substantif désignant en propre ce type d'ouvrages (à la différence de l'appellation générique *cairn*, qui est aussi utilisée pour beaucoup d'autres artefacts, ou des deux appellations composées *tour*(*elle*) [ou *quille*] *de berger* qui, comme on vient de le voir, sont de simples locutions descriptives) ;
- en outre, le terme *montjoie* est phonétiquement et/ou étymologiquement proche de plusieurs mots d'autres langues romanes qui, dans leurs idiomes respectifs, renvoient eux aussi aux tourelles de pierres sèches. C'est du reste ce constat qui, de proche en proche, nous a progressivement conduit à supposer l'existence en arrière-plan de toutes ces langues d'un « champ lexical commun » faisant l'objet de plus amples développements dans le dernier chapitre du présent ouvrage.

Dans son acception la plus courante, une *montjoie* est définie, selon la plupart des dictionnaires, comme un *tas* ou un *amoncellement* de pierres intentionnellement disposé pour marquer un lieu donné ou commémorer un évènement qui s'y est déroulé : il ne s'agit donc pas d'un ouvrage architecturé[18]. Le fait que les pierres soient jetées pêle-mêle sur la montjoie, caractéristique d'un

[17] Par convention, nous avons retenu dans la suite des développements (hormis les citations) l'orthographe *montjoie* (avec un T), entérinée par la plupart des dictionnaires français ; mais cela ne préjuge pas des déductions étymologiques et philologiques qu'on peut tirer des formes alternatives de ce terme.

[18] Le Répertoire CNRTL retient une définition très large des *monjoies* : « *Monticule de pierres placé au bord des chemins, surmonté ou non d'une croix ou d'une indication, et destiné à célébrer une victoire ou célébrer un événement important ; croix ou indication surmontant ce monticule* » - *cf.* https://www.cnrtl.fr/definition/montjoie. Selon l'Encyclopédie Wikipédia, ce terme peut aussi désigner, entre autres, « *un oratoire dédié à une divinité protectrice ou objet de la vénération populaire, au croisement des routes, le long des chemins ou au point culminant des hauteurs. Il se compose généralement d'une pile percée d'une niche abritant une image pieuse ou une sculpture religieuse, parfois surmontée d'une croix* », description qui correspond typiquement à celle d'un *peiron* espagnol (pile surmontée d'une niche où est placée l'effigie d'un saint, *cf. infra*) - https://fr.wikipedia.org/wiki/Montjoies.

cairn-empilement, est d'ailleurs souligné par plusieurs auteurs, comme par exemple l'encyclopédiste Jules Trousset pour qui il s'agit d'un « *monceau de pierres jetées confusément les unes sur les autres* », les trois termes *monceau*, *jetées* et *confusément* étant parfaitement explicites à cet égard[19].

Cela étant, *montjoie* est une appellation polysémique pouvant aussi désigner au gré des locuteurs, non seulement d'autres types de cairns moins rudimentaires (jusqu'à des tourelles de pierres sèches), mais aussi -à tort ou à raison- des ouvrages sans rapport avec ces artefacts lithiques et qui, le cas échéant, ne sont même pas édifiés en pierres sèches ; c'est le cas, par exemple, de diverses « pierres dressées » (sortes de pseudo-menhirs), de bornes, voire de petits oratoires maçonnés assez similaires aux *peirones* espagnols (*cf. infra*), ouvrages cultuels qu'on trouvait notamment sur les chemins de pèlerinage.

Sur le plan archéologique, il ne fait pas de doute que certains ouvrages désignés *montjoies* correspondent en effet à des tourelles de pierres sèches proprement dites, mais c'est loin d'être toujours le cas, même si, dans son article sur « *Les cassiers des Alpes-de-Haute-Provence* »[20], l'archéologue et ethnologue Christian Lassure -un des meilleurs spécialistes français de l'architecture vernaculaire[21]- considère que « *le nom générique en français de ce genre de balise en pierre est montjoie ou monjoie, terme qui est employé pour désigner les tas de pierre parementés jalonnant les routes de pèlerinage (encore aujourd'hui) et les itinéraires de randonnées en montagne* » (en réalité, ces tas de pierres sont rarement parementés, même lorsqu'il s'agit de tourelles de pierres sèches en bonne et due forme). Dans un autre article[22], cet auteur explique « *Comment construire une monjoie en pierre sèche* » et illustre abondamment son propos de photographies et de croquis figurant des tourelles de pierres sèches classiques, mais de facture récente et qui s'analysent plutôt comme un exercice de style à visée artistique ou récréative. Tant par ses explications que par les illustrations dont il les accompagne, Christian Lassure corrobore donc sans hésitation possible le lien entre les montjoies et les tourelles de pierres sèches.

[19] A l'article *mont-joie* de son *Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré*, volume 4ème <RL11>. Le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* (ou « *Grande Encyclopédie Larousse du 19ème siècle* » <RL12>) reste vague sur l'agencement des montjoies (« […] *Monceau de pierres entassées au bord d'un chemin soit pour servir d'indication, soit pour perpétuer le souvenir de quelque événement heureux et mémorable…* ») ; il en est fait état plus précisément dans le « *Nouveau Larousse illustré* » (ou « *Dictionnaire universel encyclopédique* » en 7 volumes) publié quelques années plus tard sous la direction de Claude Augé <RL13>, avec la reprise mot pour mot de la définition proposée par Trousset, de « *monceau de pierres jetées confusément les unes sur les autres* ».

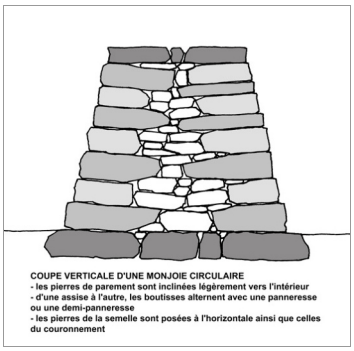
[20] Christian Lassure définit les *cassiers* comme des « *tas de pierre sèche parementés servant de repères en altitude ou de limites de pâturage dans les pelouses pastorales des Alpes-de-Haute-Provence ou de la Drôme* », description coïncidant avec celle des cairns-tourelles (*cf.* http://www.pierreseche.com/cassiers_de_haute_provence.htm et http://www.pierreseche.com/panorama_archi_pierre_seche.htm (le terme est parfois orthographié *cassié*).

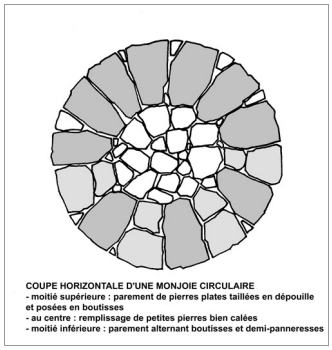
[21] Créateur du *Centre d'études et de recherches sur l'architecture vernaculaire* (CERAV), auteur de très nombreuses publications, directeur de plusieurs revues, dont *L'Architecture vernaculaire*, animateur du site Internet *Pierreseche.com*, archéologue et ethnologue, par ailleurs angliciste agrégé de l'Université, Christian Lassure est à ce jour un des meilleurs spécialistes français de la pierre sèche et de l'architecture vernaculaire. Sur Christian Lassure, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Christian_Lassure et sa bibliographie personnelle (en cours de constitution) sur http://www.pierreseche.com/AV_2020_lassure.htm.

[22] *Cf.* http://www.pierreseche.com/construire_monjoie.htm. L'article montre également à titre de comparaison une des œuvres de l'artiste britannique Andy Goldsworthy (une des principales figures du *Land Art* contemporain) intitulée *Sentinelle* et qui se présente elle aussi comme une sorte de tourelle de pierres sèches ovoïde monumentale ; cette *Sentinelle* est une des pièces d'un vaste esemble d'art environnemental réalisé sur les hauteurs de Dignes-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence), intitulé « *Refuge d'Art* » et que ses promoteurs définissent « *une seule œuvre d'art à parcourir en une dizaine de jours de marche* » (*cf.* https://www.refugedart.fr/).

FIG. 37

Les deux schémas (coupes verticale et horizontale) et le cliché à droite (la construction achevée, en dalles de calcaire) dont Christian Lassure illustre son article sur « *Comment construire une monjoie en pierre sèche* », montrent que pour cet expert, cette dénomination peut fort bien désigner une tourelle de pierres sèches au sens du présent ouvrage.





Hormis lorsqu'il s'agit d'édifices cultuels, les *montjoies* semblent entretenir des liens étroits avec les bornes et les marques de terrain. Le dictionnaire en ligne *Wiktionary* <RL71> attribue clairement à ces artefacts la même fonction de bornage, de marquage de terrain ou de balisage pastoral que celle communément imputée aux tourelles de pierres sèches portugaises (*cf. supra*) : « *Pierre dressée, stèle, ou amoncellement de pierres servant à baliser un chemin de transhumance* [… et] *à marquer la limite d'un territoire …* »[23].

On retrouve d'ailleurs ce lien entre les *montjoies* et les bornes dans d'autres idiomes européens : ainsi, dans la langue d'oc, le substantif féminin *mount-joio* désigne à la fois un tas de pierres disposé par les pèlerins aux abords d'un lieu de pèlerinage (fonction cultuelle) et un « *tas de pierres formé par les bergers pour servir de borne* », tout comme ses équivalents *ome* (« *borne formée avec des pierres amoncelées* »), *barome* (corruption de *bonome*, qui désigne notamment une « *pyramide en terre glaise surmontée d'un bloc de roche* ») et *mountivié* (« *terme* [dans son sens primitif de buste du dieu Terme marquant une limite de terrain] *formé par un monceau de pierres, servant de borne* »)[24] ; de même, en catalan, le substantif *monjoia* désigne, entre autres significations, un tas de pierres disposé pour identifier une portion de terrain[25].

L'étymologie du terme *montjoie* entendu comme ouvrage de pierres sèches est discutée et trop obscure pour expliquer ce lien de manière convaincante. Elle diffère probablement de celle du fameux cri de guerre « *Montjoie ! Saint-Denis !* » en usage dans les troupes françaises jusqu'environ la fin 15ème siècle, aucune des explications laborieuses et embarrassées avancées par certains pour

[23] *Cf.* https://fr.wiktionary.org/wiki/montjoie.

[24] *In* le *Tresor dou Félibrige* (*op. cit.*). Il convient de noter que les termes *ome* et *barome* renvoient l'un comme l'autre à une représentation humaine (un *homme* sans plus de précision, ou un *bonhomme* de terre ou de neige), par un procédé de personnification symbolique des bornes qu'on retrouve dans beaucoup plusieurs autres régions et d'autres langues.

[25] *In* le *Glossaire catalan en ligne de la pierre sèche* <RL73>, diffusé par l'Observatoire catalan du paysage (http://www.catpaisatge.net/dossiers/pedra_seca/cat/glossari_d.php?cn=N0381), tiré du *Dictionnaire Catalan-Valencien-Baléare* en 10 volumes, ou DCVB <RL28> : « *pile de pierres placée pour indiquer le chemin ou marquer les limites d'un terrain* » [*Munt de pedres posat per indicar un camí o una partió de terreny*].

justifier leur apparentement n'emportant vraiment la conviction[26] ; entre autres pistes envisagées, *montjoie* procéderait plutôt d'une racine francique {**mund-gawi*} dont le premier terme {**mund*} évoquerait un point surélevé servant à surveiller et à assurer la protection d'un territoire{**gawi*}[27].

Quoique incertaine, cette étymologie retient l'attention car elle renforce le rapprochement homophonique du terme *montjoie* (en tant qu'il désigne des édifices de pierres sèches) avec plusieurs vocables exprimant l'idée de marque ou de limite de terrain dans d'autres langues européennes, comme le *mojon* espagnol et, plus spécifiquement encore, le *mongioia* italien (*cf. infra*)[28].

L'apparentement pourrait même puiser à des racines plus profondes : dans sa magistrale étude sur « *Le peuple portugais à travers ses coutumes, croyances et traditions* » <RB008>, l'historien et politicien Joaquim Teófilo Braga (ref. *supra*) rapporte en effet qu'au Portugal, les corps des défunts enterrés en dehors des rites chrétiens étaient jadis disposés le long des chemins dans des tombes sur lesquelles les passants jetaient des pierres formant à la longue des monticules (autrement dit, des cairns)[29] ; or, précise-t-il, ces monticules étaient communément désignés « *Montes Gaudios* » (*sic*), locution traduite mot à mot en français par « *monts* [des] *joies* » (*gaudios* étant le pluriel du substantif portugais *gaudio* signifiant *joie*, *allégresse*)[30].

[26] *Cf.* sur ce point le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* (*op. cit.*) : « […] *Les Français prirent pour cri de guerre mont-joie Saint-Denis ou simplement mont-joie* […] *D'après Ordéric Vital, les Français, ayant entendu, en 1119, le cri de guerre des Anglais qui venaient à eux, crièrent Mont-joie ! Monstrelet rapporte que, lorsque les Français firent lever le siège de Montargis aux Anglais en 1426, ils crièrent, en fondant sur eux : Mont-joie Saint-Denis !* […] *Robert Cenalis* […] *attribue à Clovis l'honneur du mot* […] *Mais on ne saurait admettre que Clovis ait poussé ce cri de guerre ; car, en ce cas, il est évident que les chroniqueurs des deux premières races ne seraient pas restés muets sur ce sujet. D'après une autre interprétation* […] *mont-joie signifie un tas de pierres. On avait jadis l'habitude de poser des monceaux de pierres dans un lieu où s'était accomplie une action mémorable, pour perpétuer la mémoire du fait. Après une victoire, nos ancêtres entassaient sur le champ de bataille des pierres autour des quelles ils se livraient à la joie ; de là le mont de la joie ou mont-joie*… ». Cette dernière version n'explique pas mieux que les précédentes pourquoi ces pierres entassées après la victoire auraient pu devenir le cri qu'on lançait avant que la bataille commence, ni pourquoi elles auraient été associées à l'invocation propitiatoire de Saint-Denis.

[27] Sur ces points, *cf.* notamment le compte rendu de la communication de Michel Roblin présentée le 16 mai 1945 devant la Société nationale des Antiquaires de France, « *L'origine du mot montjoie* », publié dans le Bulletin de cette société savante (travaux 1945-1947) et l'article détaillé d'Anne Lombard-Jourdan, « *"Munjoie !", Montjoie et Monjoie. Histoire d'un mot* » *in* la *Nouvelle revue d'onomastique* (n°21-22, 1993), ainsi que les développements *infra* sur l'étymologie du terme espagnol *mojon*.

[28] En outre, un possible apparentement à la fois sémantique et étymologique du mot français *montjoie* à des termes désignant au Portugal les *tourelles de pierres sèches* (*mariolas* ou *malhoes*), bien que restant à confirmer, est une hypothèse à prendre en considération ; sur ce point, *cf. infra* les développements consacrés à l'hypothèse d'un champ lexical commun à plusieurs langues et dialectes pratiqués en Europe occidentale.

[29] Cairns qui, dans ce contexte, s'apparentent plus à des tumulus funéraires qu'à de véritables montjoies. Sur ces « *montículos de pedras chamados Fiéis de Deus* » (*monticules de pierres désignés Fidèles de Dieu »*), *cf*. notamment la note circonstanciée de José Leite de Vasconcellos, (sous l'intitulé « *O Fiéis de Deus* ») dans le Volume V de ses *Opusculos* (Ethnologie, Partie I), p. 607 et s. (Imprensa Nacional, Lisbonne, 1938).

[30] Le terme portugais *gaudio* procède du latin *gaudium* (même sens). On note à proximité de Saint-Jacques-de-Compostelle (en Galice) l'existence d'un célèbre *Monte do Gozo* (*Mont de la Joie*, en galicien), colline du sommet de laquelle les pèlerins pouvaient enfin apercevoir pour la première fois la Cathédrale de Saint-Jacques. Cette étymologie empruntant à des termes évoquant la *joie* recoupe une autre origine proposée pour le *montjoie* français qui, pour certains, dériverait de la locution latine *Mons Jovis* [en français, *mont de Jupiter*, ce *Jovis* étant le génitif du nom Jupiter]. Littré y voit une référence à l'adjectif *jovial* qui, en première acception, se rapporte à cette divinité latine (correspondant au Zeus grec) puis, par extension, à l'étain (métal que lui attribuaient les alchimistes) ou, selon les astrologues, à l'humeur joyeuse et aux heureux traits de caractère auxquels prédispose la planète Jupiter.

Les *termes* : des artefacts provençaux proches des tourelles

Dans la terminologie française imprécise et fluctuante en lien avec les tourelles de pierres sèches, nous nous sommes également intéressé aux artefacts méridionaux désignés comme des *termes*, sachant néanmoins que selon les auteurs, cette appellation polysémique ne recouvre pas exactement les mêmes formations.

FIG. 38

Termes situés dans des zones boisées du département du Gard

① Un *terme* de limite communale entre Bras et Le Val

② Une *borne de limite (terme)* située à Méounes-lès-Montrieux

La définition des *termes* proposée par la brochure déjà citée sur le patrimoine rural de la Provence verte (« *Entre campagnes et collines* » <RB037>) rappelle d'assez près celle des tourelles de pierres sèches, en l'occurrence « *des piliers tronconiques ou prismatiques, d'une hauteur de 1 m à 1,50 m construits en pierres sèches ou "à chaux et à sable"* » (c'est-à-dire au mortier). Pour les auteurs de cette brochure, les *terme* (qu'ils orthographient sans *s* final) correspondraient à des édicules de différents modèles implantés pour délimiter le territoire de certaines communes, ayant donc principalement une fonction de borne (marque de terrain).

L'anthropologue et archéologue Mme Ada Acovitsióti-Hameau précise que les *termes* peuvent former de véritables alignements : « *Près de soixante terme* [ici toujours sans *s* final] *sont observables entre le Val et Bras. Ce sont des piliers* […] *formant au moins trois alignements, révélateurs de plusieurs opérations successives de bornage entre l'Ancien Régime et le milieu du 19e siècle* […] *Dans d'autres zones boisées les terme communaux prennent la forme de longs clapiers parallélépipédiques qui matérialisent les limites à la façon d'une ligne pointillée* » ; dans sa thèse de doctorat sur les structures agraires en Basse-Provence <RB038>, le géographe Roger Livet (1919-2010) précise incidemment cette notion de *ligne pointillée*, signalant que dans la Plaine de Crau (le pseudo-delta de la Durance, proche de la Camargue), « *l'usage est d'établir entre les termes et sur la ligne séparative, des lignes de cailloux, continues ou non, appelées terminudes ou clapiers. Les clapiers sont mitoyens* ».

Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau a étudié 91 « *termes bâtis* » (par opposition à des marques de terrain naturelles comme, par exemple, des arbres ou des cours d'eau) et publié d'intéressantes observations sur ces édifices[31] : axée plus sur leur fonctionnalité de marques de terrain (plus précisément, la délimitation visuelle des terres publiques ou privées affectées, selon le cas, à l'agriculture, l'élevage,

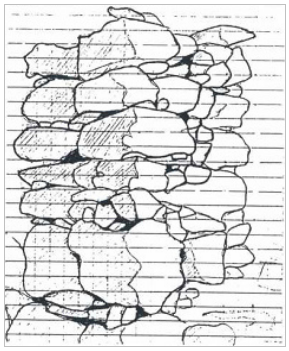
[31] Nous nous référons ici, d'une part à sa thèse de doctorat dans la version publiée en 2005 (Publications de l'Université de Provence) sous le titre « *Côté colline - Pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var* » (*op. cit.*), d'autre part à un de ses articles, « *Termes communaux, termes privés : "évolution d'une pratique selon l'exemple varois"* », paru en 1995 dans le Cahier n° 9 de l'ASER (ref. *supra*).

la viticulture ou la sylviculture) que sur leurs caractéristiques morphologiques ou architectoniques respectives, cette chercheuse ne fait d'ailleurs pas de distinction fondamentale entre les *termes* de pierres sèches et les termes maçonnés au mortier, non plus qu'entre les *termes* proprement dits et d'autres formations lithiques servant jadis de marques de terrain, comme des pierriers ou certains *clapiers*, voire comme des bornes monolithes ; de même assimile-t-elle les *quilles* à des *termes* (*cf. supra* ses observations sur la Quille du Tillet), d'où des chevauchements terminologiques rendant les comparaisons difficiles.

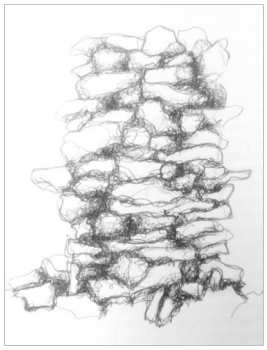
Il ressort néanmoins de plusieurs de ses observations qu'à bien des égards, certains *termes* provençaux présentent de fortes analogies avec les tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage. Ainsi, tout comme les tourelles, « […] *les volumes des terme bâtis s'inscrivent assez aisément dans des formes géométriques simples : cône ou pyramide tronqués, prismes divers*[32]*, cylindres*… ».

FIG. 39

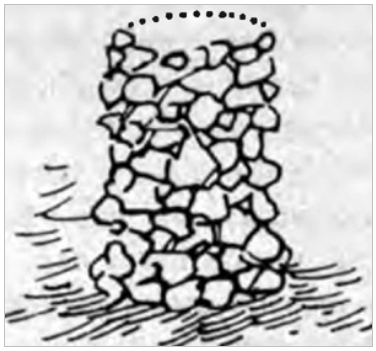
La concordance est frappante entre le croquis ① d'un *terme* publié par Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau, le croquis ② d'un *chimney cairn* figurant dans l'ouvrage de l'américain David Williams (« *Cairns - Messengers in stone* » <RB002>) et le croquis ③ du *malhão* observé au Portugal dans la Serra da Estrela par J. Leite de Vasconcellos (*cf. supra*).



① Un *terme* mesurant 1,05 m de haut, dans la Forêt de Bras (Var)[33]



② Un *chimney cairn*, d'après de David Williams



③ Le *malhão* de la Serra da Estrela croqué par J. Leite de Vasconcellos

Cette spécialiste relève en outre plusieurs détails d'agencement des *termes* que nous avions déjà observés sur certaines tourelles de pierres sèches portugaises. C'est le cas, par exemple, de leur positionnement préférentiel en ligne de crête (« […] *moins de 4 %* [des termes] *occupent les fonds des vallées où existent des sentiers. Le caractère général des finages de la région (les limites des territoires suivent plutôt les lignes des crêtes que les dépressions ou les cours d'eau), fait que les terme* [sans S final chez cet auteur] *sont plantés sur des lieux éminents* »), constat *a priori* peu explicable pour de simples *tourelles pastorales* mais qui prend plus de sens s'il s'agit de repérer visuellement la délimitation de terrains publics ou privés dont le découpage a été effectué en fonction des crêtes et des versants.

[32] Il faut entendre l'expression *prismes divers* dans son sens géométrique de « *polyèdre à deux bases parallèles et dont les faces sont des parallélogrammes* », sachant qu'en pratique, les *termes* prismatiques se résument -tout comme les tourelles de pierres sèches- à des parallélépipèdes rectangles à peu près réguliers et disposés verticalement.

[33] Les références complètes de ce *terme*, tel qu'elles figurent sur la *Fiche de relevé* établie par Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau, sont les suivantes : « *Localisation, Forêt de Bras - nord de la RD 28, Commune, Bras - N° d'identification BRS.37 - relevé de dessin 2 photos S. R./Ph. H. - Position : pied de pente, près d'un chemin - Fondation : sur un affleurement de calcaire et sur un tas de pierres de 0,30 m h. - Morphologie prismatique - terme entier - Appareil : blocs posés en chaînages d'angle sur 6 assises, mortier de chaux à l'intérieur, quelques cales pour rectifier l'horizontalité - Dimensions : côtés 0,60 m et hauteur 1,0 m - Fonds documentaire ASER* ». Il ne s'agit donc pas d'un ouvrage entièrement de pierre sèche, puisqu'il est partiellement assemblé au mortier.

Pareillement, nos observations sur la présence d'une pierre en saillie fichée au sommet de plusieurs tourelles de pierres sèches portugaises (dans la Serra da Estrela ou la Serra do Gerês) -interprétée par certains auteurs comme un possible gnomon (sans doute à tort - *cf.* sur ce point la seconde partie du présent ouvrage)- font écho à celles de Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau concernant « *une douzaine de terme (dont un clapié au moins) surmontés d'une pierre fichée sur leur sommet et, plus rarement, par un épi faîtal constitué de pierrailles agglomérées* ».

Mais à la différence des *tours de berger*, les *termes* du Var ne sont pas systématiquement imputés par la mémoire collective locale à des pasteurs : les autochtones les perçoivent plutôt pour ce qu'ils sont, en l'occurrence de simples marques de terrain ; de même, l'historiographie révèle l'existence de sources très anciennes (comme le *Liber terminum* ou, en français, le *Livre des termes*[34]) où ces édifices sont minutieusement décrits comme des instruments de bornage ne devant rien aux bergers.

L'assimilation terminologique postulée par Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau entre les *termes* et les *quilles* reste donc d'une portée relative, et ne saurait être indistinctement extrapolée à toutes les *quilles de berger* : la *Quille du Tillet*, dont elle illustre son propos, en est d'ailleurs le meilleur contre-exemple, cet édifice étant très éloigné d'une *tour de berger* classique tant par sa forme et ses dimensions hors norme, que par l'existence dans sa structure d'une sorte de « ligne de visée », inexplicable s'il s'était agi d'un monument à simple vocation pastorale (dispositif plus logique s'il s'agissait d'un ouvrage d'arpentage). L'objection vaut d'autant plus pour les *termes-clapiers* ou les *termes-bornes* qui, pour le coup, s'éloignent sensiblement du modèle type retenu pour caractériser les tourelles de pierres sèches.

Sous le bénéfice de ces observations -et sans qu'il soit utile de multiplier les comparaisons- il apparaît donc indubitable, tant par leur profil général que par quelques détails caractéristiques, que certains *termes* varois sont l'équivalent, au moins sur le plan morphologique, de tourelles de pierres sèches. Mais l'inverse n'est pas vrai : toutes les tourelles de pierres sèches françaises n'entrent pas dans la catégorie des *termes* et n'ont pas forcément la même fonctionnalité ; ces deux catégories d'édifices ne s'inscrivent pas dans le même contexte et peuvent aussi présenter des différences sensibles, interdisant de conclure à un apparentement général, ni *a fortiori* à une identité stricte.

D'autres désignations pouvant prêter à confusion

Outre les quatre appellations les plus fréquentes mentionnées ci-avant (*tours de berger*, *quilles de berger*, *montjoies* et *termes*), on relève dans diverses sources écrites francophones (pages Internet, notamment) quelques autres mots ou locutions souvent d'origine méridionale désignant plusieurs types d'édicules ruraux et pastoraux pouvant ressembler, sous certains aspects, à des tourelles de pierres sèches, mais qui n'en sont pas réellement (bornes, coupe-vent, …). L'utilisation impropre de ces appellations pour désigner une tourelle de pierres sèches proprement dite prête à confusion,

[34] « *Le livre des termes* » ou *Traité de l'arpentage et de la plantation des Termes*), attribué (sans doute à raison) au célèbre médecin et alchimiste Arnaud de Villeneuve qui l'aurait rédigé aux alentours de 1310 à la demande du Roi Robert 1er de Naples (dit Robert le Sage ou Robert d'Anjou, Comte de Provence). Un des principaux recueils des coutumes de Provence (« *Observations sur quelques coutumes et usages de Provence recueillis par Jean de Bomy* », publié Joseph Dubreuil - Ed. de l'Imprimerie d'Augustin Pontier, Libraire, Aix, 1815) fait largement référence au *Livre des Termes* ; son Titre IX, intitulé « *Des termes* », ne laisse aucun doute sur la nature et la fonction de bornage de ces ouvrages (paragraphe I) : « *On appelle limite le point qui sépare un fonds d'un autre fonds. Les signes qui désignent la limite s'appellent termes ou bornes* ».

même si leur aire d'usage reste chaque fois localisée, comparée par exemple à celle du terme générique portugais *mariolas*.

C'est le cas, par exemple, des *arruc* ou *arrucadou* (termes occitans désignant plutôt des coupe-vent[35]), des *cassiers*[36] ou encore des *clapas* ou *clapasses* (tas de pierre disposés en parallélépipède ou en cube, provenant le plus souvent de l'épierrage des alentours[37]), parfois déformés en *clapiers*[38] ; on retrouve ce dernier terme ailleurs dans un sens proche[39], notamment en

[35] Le *Dictionnaire Provençal-Français* de Frédéric Mistral <RL15> mentionne le verbe *arruca* [en français : *s'appuyer, s'adosser*], qu'il rapproche du mot allemand *rucken* (le dos), ce qui correspond en effet bien à la fonction d'un coupe-vent.

[36] Sur les *cassiers*, voir les observations de Christian Lassure rapportées ci-avant à propos des montjoies (ref. cit.). On rappellera que selon cet auteur, les cassiers « *sont des tas de pierre sèche parementés servant de repères en altitude ou de limites de pâturage dans les pelouses pastorales des Alpes-de-Haute-Provence ou de la Drôme* » : le fait qu'il s'agisse d'ouvrages parementés les distingue des tourelles classiques, mais rappelle d'autres formations lithiques comme notamment certains *majanos* espagnols, souvent composés d'une murette circulaire faite de grosses pierres et d'un remplissage intérieur de cailloutis, terre et pierrailles (*cf. infra* les développements spécifiques aux *majanos* d'Espagne continentale et des Îles Canaries).

[37] *Cf. in* Le *Dictionnaire Provençal-Français* de Frédéric Mistral (*op. cit.*) le verbe *esclapeira*, qui signifie « *enlever d'un champ les pierres amenées par les torrents ou les avalanches* ».

[38] L'étymologie du mot français *clapier* reste discutée. Plusieurs philologues le rattachent à une racine germanique onomatopéique {**klapp*} renvoyant au bruit sec de pierres qui s'entrechoquent ou qu'on fait éclater (racine identifiable, par exemple, dans le mot anglais *clap* signifiant *applaudissement* ou *claquement de mains*) ; mais nonobstant une double référence à la *pierre* et à l'unité phonétique |LAP| commune à *cLAPier* et à *LAPin*, cette hypothèse n'est pas solidement établie. De son côté, Littré attribue à *clapier* une origine latine, dérivée elle-même d'une racine celtique : « […] *clapier, trou à lapins, clapiera, tas de pierres, clap, tas, monceau. Dans le bas-latin, on ne trouve claperius, claperium, claperia, avec le sens de clapier, que dans le commencement du XIVè siècle, mais, antérieurement, avec celui de tas de pierres. Or clapus, qui est évidemment le primitif de claperium, signifie également tas de pierres et clapier ; on comprend la liaison des idées : un tas, puis, comme les lapins vivent en grand nombre dans les terriers, un tas de lapins et, finalement, le terrier où ce tas se loge* […] *Clapier au sens de tas serait lui-même rattaché à deux origines différentes : par Diez, au* [gaulois] *clap, clamp, masse ; par d'autres étymologistes, à l'islandais, klaupp, roc ; allem. Klippe. L'origine celtique paraît préférable* ». Littré était-il sincèrement convaincu par sa fantasque représentation d'un *tas de lapins* (*sic* !) et par l'insolite métamorphose d'un *tas de lapins* en *tas de pierres*, ou ne serait-ce qu'un malicieux tour de passe-passe lexicographique ? A moins qu'il ait tiré *in petto* les conséquences de la ressemblance structurelle et phonétique entre le mot *lapin* et le mot latin *lapis* signifiant *pierre* -transposé par exemple dans l'adjectif *lapidaire*- auquel le français a pourtant préféré la racine grecque{*πέτρα}, signifiant *caillou*, *roche* ; Littré savait en effet l'origine du mot français *lapin* fort obscure, au point qu'après avoir évoqué différentes pistes, il conclut sur cette seule remarque sibylline : « *Origine incertaine* […] *Lap-in, lap-ereau indiquent un radical lap ; voilà tout ce qu'on peut dire* »…

[39] Le terme *clapier* se retrouve également dans le substantif catalan *claper* où il désigne un « *tas de cailloux extraits d'une terre cultivée et empilés dans un coin ou déposés derrière un mur construit à cet effet* » - *cf.* l'entrée du glossaire en ligne de la pierre sèche (http://www.catpaisatge.net/dossiers/pedra_seca/cat/glossari_d.php?cn=N0166), ainsi qu'une analyse philologique plus approfondie à l'entrée correspondante du dictionnaire en ligne de l'Institut d'Études catalanes (catalan et ses variantes valencienne et des Baléares <RL28>) : https://dcvb.iec.cat/. Comme le souligne l'artiste et réalisateur catalan Josep Miquel Marti I Rom (plus connu sous le nom de Marti Rom), Président de l'*Association pour la pierre sèche et l'architecture traditionnelle* du *Centre Miro de Mont-roig del Camp*, dans une communication sur l'esthétique et l'éthique des *clapers*, certains de ces édifices sont « *excellemment construits* […] *et de formes géométriques diverses, cylindres, parallélépipèdes, …*», si bien qu'on peut assez facilement les confondre avec d'authentiques *tourelles de pierres sèches* (*in* « *Esthétique et/ou éthique des pierres dans les clapers (tas de pierres*) » -titre original en catalan : « *Estètica i/o ètica de les pedres en els clapers (els amuntegaments de pedres)* ») - communication publiée dans les comptes rendus d'une *Rencontre sur la préservation des paysages catalans* tenue à Stiges du 19 au 21 octobre 2007 (« *Trobada d'estudi per a la preservació del patrimonien pedra seca als Països Catalans* »), ed. slnd.

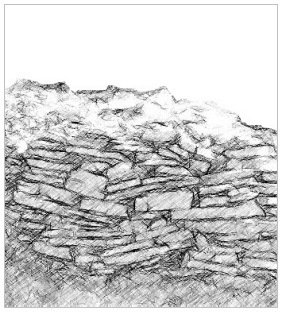
provençal (ou il semble confondu avec des *termes*), plusieurs variantes de la famille de *clapié* -comme *clapeiras*, *clapero*, etc.[40]- étant d'ailleurs répertoriées au *Tresor dou Félibrige.*

FIG. 40

Croquis de différents ouvrages lithiques ruraux souvent confondus avec des tourelles de pierres sèches

① Un *clapier* d'épierrage (croquis d'après photo) à Taulignan (Drôme)

② Un *cassier* à sommet tronconique (Le Contras, Alpes-de-Haute-Provence)[41]



③ Un *clapas* (croquis d'après photo) sur le Causse de Campestre (Gard)

Inversement, certaines sources désignent sous l'appellation indifférenciée de *cairn* des édifices qui, d'après leur conformation et leur situation sur le terrain, ressemblent fort à une tourelle de pierres sèches classique.

C'est le cas, par exemple, de plusieurs pages Internet[42] décrivant le « *grand cairn* » ou encore le « *cairn majestueux* » implanté sur la Crête de l'Estret (dans le département des Bouches-du-Rhône). Certes, le terme *cairn* n'est pas totalement impropre, si l'on considère que les tourelles de pierres sèches sont incluses dans cette vaste catégorie générique, avec toutefois l'inconvénient de gommer la typicité bien marquée des édifices concernés.

[40] Selon les régions, le *clapier* peut aussi désigner, non pas un amas d'épierrage, mais plus banalement une *cabane de pierre sèche* (sous quelque appellation locale qu'on donne à ces édifices), c'est-à-dire un petit ouvrage creux servant d'abri pour les personnes ou les animaux, ou encore de lieu d'entreposage. Dans une communication sur « *L'habitat en pierres sèches dans les régions de la Méditerranée occidentale* », Marguerite Verdat (1893-1971), archiviste-paléographe, alors membre de *l'Association de Géographes français*, évoque ainsi dans la région du Luberon les *clapiers* de Bonnieux (département de Vaucluse) entendus comme les maisonnettes groupées sur le Plateau des Claparèdes (qui leur devrait son nom), et rattache étymologiquement ce terme au calcaire local de couleur blanc jaunâtre qui, débité facilement en éclats plats, « *porte localement le nom de claps, ou pierre plate* » (*in* le *Bulletin de l'Association de géographes français*, n° 117, décembre 1938).

[41] Dans un intéressant article de Christian Lassure sur « *Les cassiers des Alpes-de-Haute-Provence* » (sur *pierresseche.com,* ref. *supra*), figure un croquis plus schématique (dessin de Michel Rouvière) avec les indications suivantes : « *Le Contras (Alpes-de-Haute-Provence) : cassier en forme de cylindre surmonté d'un chapeau tronconique dont la rive fait saillie sur tout le pourtour ; il servait de limite de pacage* » (http://www.pierreseche.com/cassiers_de_haute_provence.htm) ; nous pensons qu'il s'agit du même édifice, la rive faisant saillie ayant pu être détériorée entre-temps ou supprimée lors d'une restauration récente.

[42] *Cf.* par exemple http://provence-randos.eklablog.com/aiguille-guillemin-escaliers-du-cap-gros-gde-candelle-a207282086, http://randojp.free.fr/0-Diaporamas/Bornes/Bornes1.html, http://www.cardalines.net/calanques-c23890371, etc.

FIG. 41

Croquis du grand cairn sur le Col de l'Estret (Bouches-du-Rhône). L'édifice semble constitué (au moins pour son parement externe) de blocs grossiers et irréguliers, et non de dalles plates

TOURELLES FRANÇAISES : LES SOURCES D'INFORMATION

Comme pour les tourelles de pierres sèches du Portugal, on trouve de nombreuses sources de vulgarisation sur des tourelles françaises, que ce soit sur Internet (sites touristiques ou de présentation des communes et des départements où elles se situent, sites consacrés à la randonnée, au géocaching, ...), dans des publications locales, dans des dépliants touristiques, etc.

Ces monuments ont en outre fait l'objet de quelques travaux de recherche et de publications de qualité à l'initiative d'universitaires, d'érudits locaux ou de chercheurs indépendants, ou encore de sociétés savantes (des groupes d'études archéologiques et préhistoriques, notamment), avec parfois le concours des pouvoirs publics (municipalités, services départementaux d'action culturelle, organismes de recherche archéologique, …). Ces travaux, utiles, certes, se limitent néanmoins le plus souvent à des notices ponctuelles ou à des rapports dans lesquels les tourelles de pierres sèches ne sont évoquées que de manière incidente.

On dispose cependant de quelques articles de fond d'un grand intérêt, notamment la communication d'Yves Blanc sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » <RB039> accompagnée d'instructives photos en couleur de Brigitte Cavalerie -dans laquelle l'auteur se livre à un travail approfondi d'analyse des caractéristiques structurelles et des fonctions de ces édifices dans leur environnement culturel local- ou le récent article richement illustré publié sur le même thème par l'historien et archéologue Alain Bernat dans le Bulletin d'information de la *Société Archéologique du Rougier et des Avant-Causses*[43].

S'agissant des sources orales, nous n'avons pas mené d'enquête de terrain en France, mais Yves Blanc l'a fait, semble-t-il, et rejoint dans sa communication le constat de carence que nous avons nous-même dressé à propos des tourelles de pierres sèches portugaises :

> « *Du point de vue des témoignages recueillis sur le terrain, la construction de ces édifices suscite beaucoup d'interrogations. Les interviewés ne connaissent pas la fonction de ces ouvrages en pierre sèche.* […] *Quoiqu'il en soit, les témoignages démontrent que ces constructions sont bien intégrées dans le paysage et dans la tradition locale. Par contre, au delà de cette zone des*

[43] Alain Bernat, les « *Quilles de berger du Levezou* », article paru dans le n° 51 (décembre 2021) de la *Lettre de la SARAC* (Bulletin d'information de la *Société Archéologique du Rougier et des Avant-Causses*).

> *tourelles de berger, rares sont les personnes ayant entendu parler ou vu ces édifices* » alors même que « […] *la majorité de ces tours de berger se situent en bord de plateau, en crête de montagne* […] *et sont visibles de loin* ».

Ce propos recoupe en large part le nôtre (*cf. supra*, dans la partie consacrée à l'enquête documentaire dans la Serra da Estrela) : « *Nous avons donc sollicité des informations auprès de plusieurs habitants des bourgades et des villages avoisinant les secteurs concernés* […] *parfois en leur en montrant des photos, mais sans succès : aucune des personnes interrogées n'a pu nous livrer d'informations pertinentes. En fait, beaucoup n'avaient jamais vu ce genre d'édifice, d'autres disaient savoir ce dont il s'agit, mais seulement d'après des témoignages de deuxième main, certains avançant des explications vagues et parfois fantaisistes ….* ».

Au final, l'étude des tourelles de pierres sèches françaises se révèle peut-être un peu mieux documentée que celle de leurs homologues portugaises, mais reste handicapée par la quasi-absence de sources orales fiables et par la rareté et la grande dispersion des informations écrites ; globalement, ce sujet accuse un sérieux déficit documentaire si on compare avec d'autres thèmes voisins en lien avec les pierres sèches, les *cabanes de berger* notamment (thème de prédilection de la littérature archéologique et ethnographique régionaliste française) même s'il s'agissait souvent d'ouvrages construits plutôt par des agriculteurs, des cantonniers, des viticulteurs, des charbonniers et bien d'autres professions rurales. Aucun ouvrage de synthèse n'a encore été consacré aux tourelles de pierres sèches françaises.

QUELQUES TOURELLES NOTABLES DU SUD DE LA FRANCE

Comme au Portugal, les tourelles françaises dites « pastorales » ne sont pas des édifices de plaine : on les trouve dans quelques régions de basse et moyenne montagne historiquement marquées par l'importance des activités agropastorales, toutes situées dans le sud de la France (c'est-à-dire dans des départements se situant au sud de la Loire), en particulier dans le Massif central (dans la Lozère et l'Aveyron, principalement[44]), en Languedoc-Roussillon (dans l'Hérault, notamment[45]), dans les Cévennes et dans les départements de Provence et de Haute Provence[46]. Par ailleurs on constate que dans leurs aires respectives d'implantation, les tourelles françaises restent -comme leurs homologues portugaises- des édifices peu courants et concentrés sur quelques zones bien circonscrites.

Par leur morphologie et leur disposition sur le terrain (souvent en bord de crête), les tourelles de pierres sèches françaises partagent plusieurs traits communs avec leurs homologues portugaises. Il serait hasardeux, en l'état actuel de nos recherches, de postuler l'existence d'un apparentement historique ou culturel entre les édifices des deux pays (l'existence de règles codifiées d'implantation

[44] Cette classification des départements n'épouse pas les limites administratives des actuelles régions françaises, mais se réfère plutôt aux logiques territoriales antérieures. Concernant l'Aveyron, Yves Blanc, dans sa communication sur les tours du secteur du Lévézou (*op. cit.*) a dénombré une vingtaine de *tours de berger* pour ce seul secteur (16 tours encore en place, et 4 tours détruites).

[45] L'Aveyron -selon certaines sources- en compterait à lui seul plus d'une centaine (*cf.* https://www.geocaching.com/geocache/GC7183H_tourelle?guid=d967f563-4003-4c1d-b86b-097cc4004694).

[46] Les *tours de berger* supposeraient donc la réunion d'au moins deux critères : orographique (altitude) et socio-économique (agropastoralisme). Mais pour être nécessaires, ces critères ne sont pas suffisants, puisqu'en dehors de cairns pyramidaux classiques on ne retrouve pas, semble-t-il, le modèle *tour de berger* dans d'autres massifs français comme les Vosges ou le Jura. Il existe par ailleurs différents édifices de pierres sèches dans des régions plus plates du nord de la France (Bretagne, Normandie, Pays de Loire, Bassin parisien, Picardie et Artois, Alsace, …) mais on n'y signale pas de *tour de berger* ni de monument comparable (sous bénéfice d'un inventaire plus minutieux).

ou de construction, par exemple, ou l'essaimage d'une tradition et d'un savoir-faire au fil des pérégrinations ouest-européennes d'un hypothétique groupe originel de constructeurs), mais rien n'interdit d'imaginer que leurs points de ressemblance, procédant d'une même logique architecturale, expriment au fond une même intentionnalité.

Les quelques exemples ci-après en fournissent un échantillon assez représentatif, mais il ne s'agit que d'une très courte sélection dans une liste bien plus étoffée.

La quille du berger Gastines

Le site Internet de la commune de Mélagues -la plus au sud du département de l'Aveyron, en limite de l'Hérault- signale la présence sur son territoire d'une tourelle de pierres sèches ou *quil* (au masculin) d'apparence modeste mais qui, du point de vue historiographique, présente un intérêt certain dans la mesure où les circonstances de son érection sont documentées assez précisément. En effet, à en croire le rédacteur du site, « *Dans les années 50 le quil (la tourelle) a été construite par le berger Léon Gastines, qui gardait le troupeau de brebis des Planquettes* [un des hameaux du village, facilement repérable sur la carte IGN au 1/25 000ème] *sur toute cette lande. Tout en surveillant son troupeau, pierre par pierre, au fur et à mesure, au fil des jours, des semaines la tourelle a pris forme, est devenue un joli petit monument* »[47].

FIG. 42

La tourelle (ou *quil*) attribuée au berger Léon Gastines (Mélagues, Aveyron)

L'édifice (dont le cliché ne montre semble-t-il que la partie haute) se présente comme une sorte de colonne basse à fût cylindrique et à sommet conique aigu, soit un profil ressemblant plus à un abri de berger qu'à une tourelle proprement dite.

Nous n'avons pas raison de mettre en doute l'authenticité de ce récit, non sans nous être d'abord assuré qu'un certain Léon Gastines avait effectivement résidé à Mélagues : il y est décédé le 6 janvier 2003 à l'âge de 81 ans[48], soit des bornes chronologiques (1922-2003) pleinement compatibles avec le fait qu'il ait pu exercer comme berger « *dans les années 1950* ». Il en ressort trois clés d'interprétation qui, sans être extrapolables à tous les édifices de ce type, rejoignent néanmoins des indications ou des suppositions équivalentes concernant d'autres tourelles de pierres sèches, tant au

[47] *Cf.* https://melagues.fr/la-tourelle/. Ce *quil* (de genre masculin) est curieusement orthographié sans les deux lettres finales LE (contrairement au classique *quille* de genre féminin), mais cela résulte peut-être d'une erreur de transcription car nous n'avons pas trouvé d'autre occurrence de ce terme écrit de la sorte ; *quil* pris dans ce sens ne figure pas au *Dictionnaire Provençal-Français* de Frédéric Mistral (*Lou Tresor dou Felibige*, *op. cit.*), mais on y relève la forme *quilh* avec un H final (entrée *Quihot* et ses variantes *quilhou*, *quilhel* et *quilh*) qui peut signifier, entre autres, « *petit tas conique, pile* », donc un sens général compatible, sinon avec la *quille de berger* proprement dite, tout au moins avec celui de *cairn*.

Portugal et en France que dans différents pays étudiés dans les chapitres suivants du présent ouvrage :

1. La tourelle aurait en effet été construite par un berger, pour le cas nommément désigné[49] (on voit difficilement que le site Internet d'une commune se risque à livrer ainsi le nom d'un de ses administrés si cette donnée était fictive) ; on se trouve face à un des rares témoignages où cette imputation pastorale peut *a priori* être tenue pour exacte et documentée.
2. L'édifice aurait été construit « *dans les années 50* » (entendues comme les années 1950), datation approximative, certes, mais que l'état actuel du monument ne contredit pas de manière flagrante et qui, de surcroît, cadre assez bien avec nos propres estimations de « l'âge d'or » des tourelles de pierres sèches (*cf. supra* les observations sur la datation estimative des tourelles portugaises).
3. Le berger aurait édifié sa tourelle « *au fur et à mesure* » et « *au fil des semaines* », « *tout en surveillant son troupeau* » (*sic*) ; ces notations de rythme n'ont rien d'anodin, car elles laissent entendre que ce berger cherchait, non pas à construire rapidement un ouvrage à finalité utilitaire comme l'aurait été un poste de guet ou un abri pastoral (la forme pointue de cette *quille* exclut au demeurant qu'on puisse s'installer à son sommet pour surveiller le troupeau), mais plutôt à occuper tranquillement son temps en réalisant « *un joli petit monument* » (*sic*) tout en gardant un œil attentif sur les brebis.

Documentée de la sorte, la tourelle du berger Léon Gastines apparaissait un peu comme un « cas d'école » car jusqu'à une période récente, il était difficile de trouver des indications aussi précises sur les tourelles pastorales du sud de la France. Néanmoins, depuis quelques années, la multiplication des sources Internet comble peu à peu ce déficit d'information : elle facilite les recherches et rend les sources plus accessibles.

Ainsi, alors que nous avions déjà presque achevé la rédaction du présent ouvrage, avons-nous découvert sur le site Internet de la mairie de Montjaux de nouvelles informations et illustrations (2022) d'un grand intérêt concernant des édifices construits sur le Plateau du Lévézou par d'anciens bergers, dont il est fait état dans les développements ci-après.

Un site remarquable : le Plateau du Lévézou

Dans sa communication publiée dans la *Revue Patrimoni – Journal du patrimoine de l'Aveyron et de ses voisins* <RB039>, Yves Blanc considère que le plateau du Lévézou (situé dans le département de l'Aveyron, d'une altitude moyenne de 900 à 1 100 m) est un des plus représentatifs de ce qu'il appelle

[48] Avis de décès (commune de Mélagues) issu du fichier INSEE des personnes décédées, consultable sur https://www.libramemoria.com/defunts/gastines-leon/d93bc728045641a2b482d58c08c14dde.

[49] Sans être unique, une indication historiographique aussi précise est rare ; pour en citer un autre exemple, nous avons remarqué sur un site associatif la mention d'une *tornèla* (tour de berger) située sur le causse de Campestre (dans le Gard) décrite comme « *un petit cylindre plein exécuté par un berger originaire du village du Salze qui travaillait pour des exploitants résidant à Homs (le sieur Viala) et aux Magettes (le sieur Valette) dans le premier tiers du siècle. Cette tourelle a été construite pour passer le temps et démontrer son habileté (avec peut être aussi un but de repérage et de bornage à en juger par sa position sur une crête)* », le rédacteur ajoutant cependant que « *situé au-delà de la ferme des Magettes, c'est le seul exemple connu sur le causse de Campestre* » (http://caminferrat.free.fr/55.htm). Le site Internet de la commune de Montjaux (dans l'Aveyron) mentionne pareillement quelques tourelles attribuées à des bergers nommément identifiés.

le « *phénomène des tours de berger* » (*sic*)[50]. Comme le montrent les photographies illustrant cet article, ainsi que les nombreux clichés accessibles sur Internet, le Lévézou permet en effet d'observer sur une aire somme toute restreinte, une large palette de ces édifices (tourelles de section plutôt circulaire, ouvrages quadrangulaires, tours en pain de sucre, …).

Plusieurs de ces formations présentent en outre quelques éléments caractéristiques identiques à ceux que nous avons observés sur certaines tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela (marches en encorbellement, présence de niches, ou encore une sorte de goulotte à ras du sol).

Quatre tourelles situées sur le territoire de Montjaux (commune située comme Mélagues dans le département de l'Aveyron, mais à environ 70 km plus au nord) paraissent particulièrement représentatives des édifices du Lévézou. La première (figure suivante, cliché ①) fait même figure de *modèle type*, depuis qu'elle a été choisie pour illustrer l'article Wikipédia consacré aux *tours de berger* (ref. *sup.*). D'après la notice publiée dans la rubrique *Histoire et patrimoine* du site de la mairie de Montjaux :

> « *Cette quille a été élevée pour fêter* […] *les 10 ans du Foyer d'Education Populaire (FEP)* […] *avec l'accord du propriétaire du terrain. Elle a été réalisée le 14 juillet 1991. Commencée dès 5 heures du matin, elle était terminée à 19 heures. Erigée près d'un tas d'épierrement, les matériaux ont donc été trouvés sur place. Elle est assise sur de grandes dalles de gneiss. Pour en assurer une forme parfaite, un long bâton de trois mètres de haut a été planté au centre d'un rond de 2 mètres et une corde, régulièrement enroulée autour du bâton au fur et à mesure de l'élévation de la quille. De longues dalles de gneiss, bien engagées dans la structure, forment des marches régulièrement réparties. Outre qu'elles permettent maintenant d'accéder au haut de la quille, leur fonction première est de servir d'échafaudage "auto-porté"* […] *pour l'accès des constructeurs et des matériaux… Cette quille résiste encore fort bien à ses trente premières années* […] *Dressée à 1 070 mètres d'altitude, elle fait 3,50 m de hauteur et 1,80 m à sa base* »[51].

Compte tenu des dimensions imposantes de cette *tour* et de la rapidité avec laquelle elle a été réalisée (en une journée), on peut supposer que son chantier a mobilisé, non pas un seul individu, mais une petite équipe ; rien n'indique d'ailleurs que des bergers (ou anciens bergers) en aient fait partie.

En revanche, l'origine pastorale du second édifice (cliché ②) semble bien établie. En effet, toujours d'après le site de la mairie de Montjaux, cette tourelle quadrangulaire « *a été élevée dans les*

[50] Dans sa thèse de 3ème cycle sur « *Le Haut Levezou - Techniques et économie d'une communauté rurale* », Corneille Jest (1930-2019), alors jeune attaché de Recherches au CNRS, n'identifiait pas en tant que telles les tourelles de pierres sèches ; il observait simplement, à propos du défrichage et de l'épierrage des terrains de culture ou d'élevage, que « […] *Les pierres sont mises en tas au bord des parcelles défrichées. Quelquefois on fait amas de pierres clapas* [*sic*] *auquel on donne une forme géométrique : rectangulaire ou carrée*… », ajoutant en note de bas de page que « *Le terme de clapas est surtout employé sur la terre de Causse* » (document multigraphié, sl, juin 1960). Sur cet ethnologue, disciple notamment d'André Leroi-Gourhan et devenu plus tard un des grands spécialistes des populations du Tibet , *cf.* notamment https://www.sfemt.fr/disparition-de-corneille-jest/.

[51] Citation partielle tirée de la notice « *Quilles de berger et caselles du Lévézou - Quilhas de pastre et casèlas levesonencas* » (titre en français et en occitan) publiée par l'historien et archéologue Alain Bernat sur le site de la mairie de Montjaux (https://www.montjaux.fr/quilles-de-berger-et-caselles-du-levezou-quilhas-de-pastre-et-caselas-levesonencas/). L'auteur ajoute que « *certes les bergers et les bergères ont disparu, remplacés par les clôtures mais* [la tour] *a bien été bâtie avec les mêmes techniques et dans le même esprit que ses prédécesseures !* » ; cette notice reprend les informations plus détaillées de son article sur les « *Quilles de berger du Levezou* » - *in* la *Lettre de la SARAC*, ref. cit. *supra*).

années 1950 par le père d'André Gaubert et d'autres bergers des environs » ; le rédacteur ajoute que la plupart des tourelles de pierres sèches du secteur étant de section circulaire, « *cette quille démontre, sans doute, le souci d'originalité et de défi dont ont fait preuve les petits bergers* » (la citation vise des *petits* bergers et non des bergers adultes). Tout comme celle du berger Léon Gastines, la tourelle en question remonte aux « *années 1950* », donc à une époque où le pastoralisme était encore vivace dans la région ; et comme à Mélagues, l'attribution de l'ouvrage à un berger nommément désigné (« *le père d'André Gaubert* ») conforte l'authenticité du témoignage.

FIG. 43

Quelques tourelles représentatives de la diversité de ces formations sur le plateau du Lévézou (commune de Montjaux, dans le département de l'Aveyron)

① Une *quille* à escalier hélicoïdal (3,5 m de haut) ; cet édifice a été construit en 1991

② Une *tour de berger* quadrangulaire située entre les communes de Bouloc et de Montjaux

③ Une *tourelle* oblongue en gneiss à marches en encorbellement (lieudit des Jonquayrolles)

④ Une *tourelle* pourvue d'une sorte de sur-cairn sommital (lieudit de Candadès)

Le site de la commune montre par ailleurs une autre tourelle (photo non reproduite) encore plus ancienne (« *dans les années 1930* »[52]) et comportant à sa base une sorte de grande niche ; elle aurait été construite par « *Hervé Gaubert lors de vacances à Candadès pendant lesquelles il faisait berger* » (*sic*). Là encore, il s'agit d'un *petit* berger (peut-être un jeune garçon occupant ainsi les vacances scolaires) et non d'un berger adulte professionnel : cette circonstance plaide pour le caractère ludique et récréatif de la tourelle, plutôt qu'une fonction utilitaire liée à la gestion du troupeau.

[52] Le rédacteur de la notice municipale constate que si la quille « *porte fièrement ses 80 ans, elle n'en demeure pas moins très fragile* »…

Une tourelle à pierre saillante à Saint-Rome-de-Tarn

Toujours dans le département de l'Aveyron, au lieu dit Auriac (commune de Saint-Rome-de-Tarn), un site Internet signale la présence d'une « *quille de berger miniature* » (*sic*)[53] coiffée d'une pierre sommitale placée verticalement, qui n'est pas sans rappeler des formations analogues observées ailleurs, y compris dans la Serra da Estrela.

Les tourelles du Causse de l'Hortus

Le Causse de l'Hortus se situe sur la commune de Valflaunès (département de l'Hérault), à une vingtaine de kilomètres de Montpellier. Il s'agit d'un haut-plateau en pente douce culminant à 512 m d'altitude, résultant de la fracture d'un ensemble géologique plus vaste (le plateau de Pompignan), et débouchant à pic sur une impressionnante falaise abrupte d'environ 100 m de haut.

On y dénombre beaucoup de tourelles de pierres sèches (plusieurs dizaines, selon différentes sources[54]) de formes variées, réparties sur une superficie assez modeste, illustrant là encore le phénomène déjà souligné de la concentration géographique de ces édifices dans leur aire d'implantation. Certaines de ces formations sont situées à toute proximité d'anciens vestiges mégalithiques auxquels elles semblent avoir été intentionnellement appariées (*cf. infra*, notamment à propos de la tourelle située près du dolmen de Capucin). De nombreuses photographies des tourelles du Causse de l'Hortus sont accessibles sur Internet.

FIG. 44

Clichés de plusieurs des tourelles de pierres sèches du Causse de l'Hortus

On remarque sur la partie supérieure de la tourelle de droite la présence d'une sorte de toit en pétase composé d'un ombilic et d'une corniche de dalles plates (ajout peut-être récent), rappelant celui de la tourelle du Contras (Alpes-de-Haute-Provence), tel que le décrit Christian Lassure (« *chapeau tronconique dont la rive fait saillie sur tout le pourtour* ») - *cf.* la note concernant le *cassier* ② de la figure n° 40.

[53] *Cf.* http://balades-en-sud-aveyron.over-blog.com/2014/12/commune-de-saint-rome-de-tarn-12490. D'après l'article, il s'agirait d'un édifice récent, mais l'auteur n'apporte aucune précision supplémentaire à ce sujet, non plus que sur la taille du monument qui, sur la photographie, ne donne pourtant pas l'impression d'une « *miniature* ».

[54] https://www.geocaching.com/geocache/GC7183H_tourelle?guid=d967f563-4003-4c1d-b86b-097cc4004694.

Des tourelles de différentes époques sur la Montagne de Lure

La Montagne de Lure se situe dans le département des Alpes-de-Haute-Provence (arrière-pays provençal, dans le prolongement du massif du Ventoux), et culmine à 1 826 m au sommet du Signal de Lure.

Les plateaux d'altitude y recèlent divers vestiges des activités pastorales longtemps pratiquées sur ces zones reculées, notamment le long des *drailles* (chemins de transhumance)[55]. Peut-être liées à ces activités, on y signale plusieurs tourelles de pierres sèches construites à différentes époques, les plus récentes pouvant avoir été inspirées par des édifices bien plus anciens dont les traces subsistent encore aujourd'hui, même si leur datation précise reste mal établie[56].

Selon plusieurs sources concordantes, un grand cairn situé au centre d'une sorte d'enclos circulaire bas en pierres sèches a été construit en 2000 pour « […] *symboliser l'union des randonneurs, venus de tous les horizons* […] *Mille randonneurs étaient montés, en ce 27 août 2000, compléter de leurs 800 pierres, venues de France et du monde, ce cairn qui en comptait déjà douze mille. Huit sentiers convergent vers ce cairn, venus de quatre horizons. Ce cairn vit et s'enrichit toujours : en effet les randonneurs continuent d'y apporter leur pierre, décorée et signée* »[57]. Ce monument d'inspiration œcuménique, dont on trouve maintes photos sur Internet, a été baptisé « *Cairn 2000* » (il est fléché comme tel sur les panneaux de randonnées), comme l'indique une stèle située juste devant.

Certes, il s'agit d'une réalisation contemporaine et un peu folklorique, mais elle aurait été implantée sur l'emplacement d'anciennes tourelles de pierres sèches aujourd'hui disparues ; elle s'inscrit comme telle dans le droit fil des autres édifices de différentes époques qu'on peut encore observer en d'autres endroits de la montagne. Consciemment ou pas, ses constructeurs ont endossé et perpétué une pratique locale ancestrale, continuité à la fois géographique et temporelle dont on trouve un autre exemple frappant dans certains appariements entre des tourelles de pierres sèches et des vestiges mégalithiques.

[55] Sur la *Montagne de Lure* et l'agropastoralisme dans cette région, *cf.* notamment le bel ouvrage collectif bien documenté et richement illustré (plus de 250 notices thématiques) établi sous la direction de trois spécialistes, Guy Barruol, André de Réparaz et Jean-Yves Royer : « *La montagne de Lure, Encyclopédie d'une montagne en Haute-Provence* », Ed. *Les Alpes de Lumière,* Saint-Rémy-de-Provence, 2009 ; la 4ème de couverture de cet ouvrage est illustrée de quatre vignettes photographiques dont celle d'une belle tourelle de pierre sèche mais singulièrement, il n'est fait aucune autre mention de tourelles ou de cairns apparentés dans les développements pourtant substantiels consacrés tant à l'activité pastorale (l'oviculture, notamment) qu'à l'architecture rurale en pierre sèche. *Cf.* également la notice Wikipédia https://fr.wikipedia.org/wiki/Montagne_de_Lure montrant une singulière tourelle à piétement triple, probablement de construction assez récente, dont il est traité plus avant dans les développements consacrés aux édifices atypiques.

[56] Dans une notice de recherche socio-historique sur la Montagne de Lure à la fin de la période médiévale <RB040>, l'historien Louis Stouff (1930-2014) montre l'acuité à cette époque des questions liées à la répartition des sols (forêts, pâturages, terres dédiées aux cultures, …) et évoque différents modes de marquage territorial alors en usage, comme « […] *des éléments de la topographie (adret, col, tel gros rocher), de l'hydrographie (rive), de la végétation (lisière de bois, tel gros chêne marqué d'une croix)* » mais n'y mentionne aucune tourelle de pierres sèches, ni même de cairn : soit que les formations lithiques de ce type fussent alors inconnues -hypothèse peu vraisemblable- soit qu'elles n'étaient pas utilisées communément comme marques de terrain.

[57] *Cf.* p. ex. http://www.cardalines.net/le-cairn-2000-a108676992. Nous laissons à l'auteur la responsabilité du décompte des 12 000 pierres du cairn d'origine… Pour lui, ce cairn « *vit et s'enrichit toujours* » (*sic*), formule imagée exprimant l'idée sous-jacente d'une sorte de personnification du monument.

FIG. 45

Le *Cairn 2000* situé au sommet de la Montagne de Lure (Alpes-de-Haute-Provence)

① Le Cairn 2000 au centre d'un cercle de pierres sèches (enceinte de protection symbolique ? ; à gauche, la stèle explicative (fléchée)

② La stèle explicative (sur le cercle extérieur)

③ Un poème-offrande[58] laissé par un randonneur

TOURELLES ET VESTIGES MEGALITHIQUES

La notice sur les *tours de berger* de l'Encyclopédie Wikipédia (citée en avant-propos du présent ouvrage) signale à juste titre « *la présence de tours de bergers sur des tumulus préhistoriques ou à proximité* », et l'illustre de trois exemples rapportés par la littérature spécialisée[59].

[58] On retrouve dans ce texte un thème classique attaché aux cairns dans beaucoup de cultures : le dépôt d'une pierre par tout voyageur passant devant, considéré comme un « *geste sacré* » (*sic*) : « *Si tu veux je serai ton ami, / Que m'importe ton âge, ton pays, / Et quand tu liras mon message / Dans ce cairn à ton passage, / Tu sauras, le randonneur, / Que jeune ou vieux, il faut du cœur / Et quelquefois beaucoup d'amour / Pour ne pas faire demi-tour. / Pour toi qui passes près de ces pierres / Sache que ce carrefour est sans frontières / Il est symbole universel / Un peu notre tour de Babel. / Il est à moi, il est à toi / A tous les "Hommes", sais-tu pourquoi ? / Chez nous, en Haute-Provence / C'est faire grande offense / Que garder pour soi, tous les sentiers / Et les chemins s'approprier. / De Cruis à Lure si tu peux marcher / Tous les parcours sont liberté, / Pourvu que siègent dans ton cœur / De la nature, ses valeurs. / Au cairn de la fraternité, / Pose ta pierre, sois utile / Deviens par ce geste sacré / Citoyen de l'an deux mille.* » [signé] « *Robert Rousset, juin 2010* ».

[59] *Cf.* « *Les longs tumulus à dolmen décentré du département de l'Aveyron* » <RB140>, article de Jean Arnal et Louis Balsan *in Gallia Préhistoire*, 1980, (23-1) ; « *Six tumulus du Causse Méjan (Lozère)* » <RB141>, article de Camille Hugues et Michel Lorblanchet *in* la *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1970 (3) ; « *Le dolmen du Capucin* », chronique de Marc Bruno (18 septembre 2011) parue sur (†) *https://www.loupic.com/Dolmen-du-Capucin.html* (reste accessible sur WikiwixArchive - https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=https://www.loupic.com/Dolmen-du-Capucin.html).

Nos recherches, cantonnées sur ce point particulier à la France[60], nous ont permis de recenser d'autres appariements de ce type, pas uniquement sur ou auprès de tumulus (qui ne sont pas à proprement parler des édifices mégalithiques même si, bien souvent, ils recouvrent un dolmen ou une allée couverte), mais également à proximité de dolmens aujourd'hui dépourvus de tumulus, ainsi que de certains menhirs[61].

Trois cas de figure caractéristiques

Nous avons retenu trois formes d'appariements les plus courantes : le couple tourelle / dolmen (1) et tourelle / tumulus (2) et (plus rare, semble-t-il) le couple tourelle / menhir (3). Ce choix n'est cependant qu'une simple commodité de présentation -par définition réductrice- car la typologie des monuments mégalithiques comprend beaucoup d'autres variétés sur lesquelles nous n'avons pas effectué de recherches ; en outre, il n'est pas rare de trouver sur un même site mégalithique des édifices relevant de plusieurs catégories (dolmen + menhir, par exemple), sachant qu'en outre, beaucoup de dolmens du sud de la France sont disposés sur ou dans un tumulus ; c'est ce qu'on observe, notamment, avec la tourelle de berger du tumulus de Mialet (*cf. infra*).

Tourelle et dolmen

- **Les tourelles du dolmen des Chênes verts et du dolmen de Capucin**

Le Dolmen des Chênes verts se situe à Claret (Hérault), sur l'un des points culminants du causse de l'Hortus. Il est répertorié DLCHNE sur l'inventaire du site Internet « *Mégalithes du monde* »[62], avec les mentions suivantes : « *Dolmen très abîmé par une tourelle de berger se servant des dalles comme soubassement* […] *Attention il y a deux tourelles de berger, c'est celle située le plus au centre et le plus haut de la colline* » (il n'y aurait donc pas une, mais deux tourelles, dont l'une a détérioré le dolmen lui-même). En fait, les clichés montrent une sorte de tourelle de pierres sèches anguleuse, assez éloignée du « modèle type »[63].

« *Mégalithes du monde* » mentionne également l'existence dans cette même commune de Claret d'un autre dolmen dit « *de Capucin* » (identifiant DLCAPU), « *situé exactement à l'emplacement "Tourelle de la Seube"* », et dont la tourelle de pierres sèches circulaire, désignée sur plusieurs

[60] Pour ce qui concerne le Portugal -où les vestiges mégalithiques sont nombreux- il ne nous a pas été signalé d'appariements de ce type, mais pareilles occurrences ne sont pas à exclure ; on en trouve dans les Îles britanniques (*cf. infra* les développements relatifs aux *shepherd's cairns* situés près de vestiges préhistoriques). Une recherche comparative plus systématique sur de tels appariements dans les pays européens à forte présence mégalithique serait sans aucun doute du plus grand intérêt, mais elle nécessiterait des moyens d'autant plus conséquents que d'un pays à l'autre, la documentation sur les mégalithes est assez inégale et souvent lacunaire.

[61] Plusieurs départements français recelant des *tours de berger* se signalent également par la présence d'assez nombreux mégalithes, sans toutefois qu'on doive en déduire une possible corrélation entre ces deux séries statistiques.

[62] http://www.t4t35.fr/Megalithes/Default.aspx. Ce site Internet très bien fait et fort utile répertorie un grand nombre de mégalithes de Belgique, de France et du Royaume-Uni, avec des notices circonstanciées, des photos et de précieuses indications topographiques.

[63] *Cf*. http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=29344. En égard à sa structure singulière, nous avons hésité à prendre en compte cet édifice comme une authentique *tourelle*, qui s'apparente plutôt aux formations visées dans l'Annexe 1 du présent ouvrage (les *tours de guet pastorales*).

documents comme « *tourelle de berger du dolmen de la Seube* », est d'une forme beaucoup plus classique[64].

Occurrence peu fréquente, *tourelles* sont toutes les deux indiquées sous cette appellation sur la carte IGN au 1/50 000ème (couverture 1950)[65].

Un certain nombre d'archéologues considèrent que la seconde tourelle aurait été construite par des bergers pour surveiller leurs troupeaux (les pierres de l'édifice étant directement prélevées sur le tumulus qui devait recouvrir le dolmen proprement dit). Se référant sur ce point à l'avis de deux spécialistes des vestiges préhistoriques de cette région (Claude Requirand[66] et Denis Dainat[67]), les auteurs d'une étude collective sur *les sépultures mégalithiques entre Hérault et Rhône* <RB137> (au nombre desquels Claude Requirand lui-même) remarquent ainsi que « *Le dolmen du Capucin* […] *est situé sur l'un des points culminants du Causse de l'Hortus, réutilisé ultérieurement, d'ailleurs au détriment de la tombe, par une tour de berger, comme lieu de surveillance des troupeaux* »[68].

FIG. 46

Deux tourelles de pierres sèches accolées à des dolmens (Claret, département de l'Hérault)

① La tourelle du dolmen des Chênes (en fait, un édifice comportant une sorte de contrefort anguleux)

② La tourelle du dolmen de Capucin dite aussi « *Tourelle de berger du dolmen de la Seube* »

[64] *Cf*. http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=11934. On trouve aussi l'appellation *Dolmen du Capucin* (au lieu de *Dolmen de Capucin*).

[65] Signalées par un gros point noir ● et l'abréviation ***T**lle* en italiques (carte au 1/50 000ème - couverture 1950*) - cf. https://remonterletemps.ign.fr/comparer/basic?x=3.823168&y=43.834414&z=13&layer1=GEOGRAPHICALGRIDSYSTEMS.MAPS.SCAN50.1950*.

[66] Claude Requirand a travaillé pendant plus de quarante ans à l'Université de Montpellier II au sein d'un laboratoire d'hydrologie, géologie et paléontologie (source : https://hal.archives-ouvertes.fr/medihal-01338105/) ; il a publié, seul ou comme co-auteur, un grand nombre de travaux sur des sites et des monuments préhistoriques de l'Hérault.

[67] Ancien gestionnaire de la photothèque du Centre Européen de Recherches Préhistoriques de Tautavel (https://sites.google.com/a/cerptautavel.com/denis-dainat/), Denis Dainat (1936-2007) est référencé par plusieurs bases bibliographiques (BNF, IdREF, VIAF, ISNI) comme auteur, co-auteur ou illustrateur de différentes publications sur des sites préhistoriques de l'Hérault et des Pyrénées Orientales (Tautavel, Grotte d'Aldène, …) ; il était également alpiniste et l'auteur de guides d'escalades et de promenades en Languedoc (après sa disparition, son fils en a publié quelques extraits sur Facebook, https://www.facebook.com/topoescaladedenisdainat).

[68] Les auteurs de cette étude renvoient en bibliographie à un ouvrage polycopié de Claude Requirand et Denis Dainat, « *Les mégalithes du Causse de l'Hortus (Hérault)* » (72 p. incluant des cartes et des plans), paru aux Éditions Le Garrigaïre, Montpellier, 2005. Plusieurs autres sources -dont la notice sur les *Tour de berger* de l'encyclopédie Wikipédia, ref. cit.- attribuent à Claude Requirand et Denis Dainat une référence bibliographique plus ancienne (« *Style architectural des tourelles de berger du Causse de l'Hortus* », Lo Garrigaïre, 1999-2000-2001, sans ISBN) que nous ne sommes pas parvenu à identifier.

La présence de cette tour avait été signalée dès 1930 par deux archéologues, Maurice Louis et Damien Peyrolle, dans un rapport de fouilles <RB138> moins affirmatif quant à ses constructeurs et à sa finalité : d'après eux, l'édifice aurait pu être bâti avec les cailloux du supposé tumulus originel, mais aussi à partir des dalles de couverture du dolmen, ôtées et concassées à cet effet pour élever « […] *une tourelle de surveillance pour les bergers* … » (laissant penser qu'elle n'était pas nécessairement l'œuvre des bergers eux-mêmes) à moins qu'il ne s'agisse « *d'une hutte voisine de charbonniers* ».

Eu égard à sa structure et à sa position particulières, on ne peut exclure que la tourelle en question fût construite par des pasteurs locaux ou qu'à un moment ou un autre, des gardiens de troupeaux l'aient utilisée comme poste de surveillance. Pour autant, nous ne pensons pas que cette explication puisse être généralisée indistinctement à toutes les tourelles dites « de berger », *a fortiori* celles sur lesquelles il est impossible de monter (parce qu'elles sont trop frêles pour supporter le poids et les mouvements d'un homme, ou que leur sommet est pointu, ou encore qu'elles sont dépourvues de marches permettant de s'y hisser et, surtout, d'en redescendre sans trop de difficulté) ; en d'autres termes, nous n'accordons qu'un crédit limité à l'hypothèse courante de la tourelle-poste de surveillance (cette question fait l'objet de plus amples développements dans la seconde partie du présent ouvrage, ainsi que dans l'Annexe 1 consacrée aux *tours de guet pastorales*).

- **La tourelle du dolmen des Feuilles**

Le site du dolmen des Feuilles (ou *de* Feuilles, selon les versions), est situé à Rouet dans le département de l'Hérault (commune comptant également plusieurs tumulus préhistoriques dont certains sont surmontés d'une tourelle de pierres sèches) ; il comporte en fait trois dolmens répertoriés sur l'inventaire des « *Mégalithes du monde* » (ref. *supra*) sous les identifiants DLFEUI, DLFEU1 et DLFEU0 (l'aire où sont implantés ces dolmens comporte des vestiges enchevêtrés de plusieurs époques, dont des ruines d'habitats beaucoup plus récents). La fiche du dolmen principal, connu sous l'appellation « *Dolmen des Feuilles* » (DLFEUI), fournit le descriptif suivant : « *Long dolmen de 14 mètres, sans dalle de couverture, en assez bon état, une tourelle de berger est située tout à côté* », assorti de la mention : « *Un classique sur les causses de l'Hortus* »[69].

Comme celle du dolmen de Capucin, la tourelle des Feuilles -dont on trouve aujourd'hui de nombreuses photos sur Internet- avait été signalée par Maurice Louis et Damien Peyrolle (ref. *supra*) dans un rapport de fouille présenté en 1931 au Congrès préhistorique de France <RB139>. Leur rapport mentionne plus précisément l'existence de deux formations « *sur une croupe* […] *admirablement située pour dominer le paysage environnant* », avec d'abord un « *énorme "clapier" de 25 mètres de diamètre environ* », lui-même « *surmonté d'une tour pleine d'observation, construite par les bergers* ».

Ainsi, les bergers auraient élevé une « *tour pleine* » sur un *clapier* pré-existant mais ne provenant pas nécessairement du mégalithe lui-même ou du tumulus qui devait le recouvrir à l'origine (ce que Maurice Louis et Damien Peyrolle auraient certainement cru utile de signaler[70] ; ils notent simplement que cet amas considérable de pierres a été exploité par « *les chaufourniers du temps jadis, car on peut voir dans les broussailles, à quelques pas à peine de la base du tumulus les vestiges d'un four à chaux dans lequel une quantité importante de cailloux qui se trouvaient tout à côté, à pied d'œuvre, ont dû être calcinés* », ajoutant en note de bas de page que « *Dans un autre tumulus de la même région, le four* [avait] *été installé dans le monument mégalithique lui-même* »).

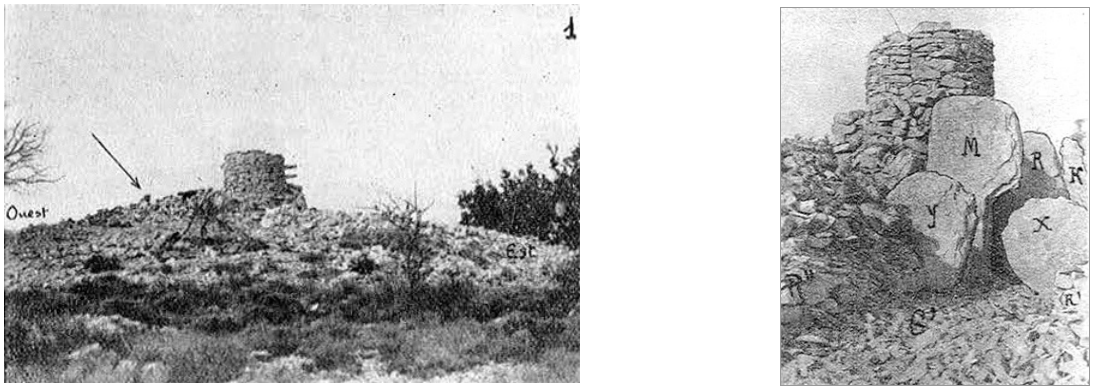
[69] *Cf.* http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=11184.

[70] Par comparaison, *cf. supra* leurs observations publiées l'année précédente à propos de la tourelle de Capucin. En fait, cet « *énorme clapier* » (*sic*) pourrait correspondre à un ancien amas d'épierrage ; il n'est pas nécessairement de la même origine ni de la même époque que la tourelle construite dessus.

La tourelle en question est d'un modèle circulaire classique, avec des marches en débord bien visibles sur certains clichés. Occurrence assez rare, elle est facilement repérable sur l'application Google Earth (coordonnées 43°49'07.4"N 3°49'41.0"E) et, mieux encore, sur la photo aérienne IGN (couverture août 2021 - 43°818888 / 3°828349 / alt. 255 m) où l'on distingue nettement le dolmen, la tourelle proprement dite et l'ombre qu'elle projette au sol. L'édifice, massif et d'aspect robuste, apparaît dans le même état sur les photos contemporaines que sur celles prises par Maurice Louis il y a presque un siècle (peut-être a-t-il été restauré dans l'intervalle ?[71]). Pour autant, rien n'assure qu'il s'agisse d'un monument très ancien[72], ni qu'il ait effectivement été construit par des bergers aux fins de surveillance des troupeaux.

FIG. 47

Vue sous plusieurs angles, la grosse tourelle circulaire
de pierres sèches surplombant le Dolmen des Feuilles



① Photo et croquis de la tourelle dans les années 1930
(publiés *in* le rapport de fouilles de Maurice Louis et Damien Peyrolle)

② Deux photos récentes, montrant que l'aspect général de la tourelle n'a guère varié depuis presque un siècle

[71] Si le dolmen des Feuilles, qui présente un grand intérêt archéologique, a fait l'objet d'une restauration en 1984, nous n'avons trouvé aucune mention de restauration de la tourelle de pierres sèches elle-même.

[72] Aux coordonnées géographiques exactes de l'emplacement de la tourelle, rien ne figure sur la carte de Cassini du 18ème siècle, non plus que sur la carte dite « *d'état-major* » (couverture 1820-1866) ; un examen attentif de ces deux cartes suggère certes la présence d'une sorte de repère circulaire non légendé à environ 600 m au S/SE, mais il ne s'agit sans doute pas de l'édifice recherché, l'écart de distance semblant trop important pour conclure à une simple erreur de localisation.

- **La tourelle du dolmen-coffre de Jasse Nove**

Le dolmen de Jasse Nove se situe à Saint-Maurice-Navacelles (Hérault) ; il se présente plutôt comme un dolmen-coffre dont il ne subsiste aujourd'hui que quelques vestiges[73] mais il est surmonté d'une imposante tourelle de pierres sèches qui le recouvre presque entièrement.

Lorsqu'on considère le profil général et la disposition de cette tour, il est difficile d'imaginer qu'elle ait pu être édifiée par des bergers pour usage trivial (pour surveiller les troupeaux, par exemple, d'autant que sa forme conique s'y prêterait mal), ou simplement pour marquer un terrain qui, en lui-même, n'a rien de particulier : le choix de cet emplacement n'est pas anodin, et pourrait avoir été dicté par la présence du dolmen sous-jacent.

FIG. 48

L'imposante tourelle de pierres sèches surmontant le dolmen-coffre
de Jasse Nove (Saint-Maurice-Navacelles - Hérault)

① La tourelle conique de pierres sèches

② Détail du dolmen-coffre situé au pied de la tourelle

Tourelle et tumulus

- **Des tourelles implantées sur deux tumulus du Causse Méjan**

Dans un article publié en 1970 dans la *Revue archéologique de Narbonnaise* <RB141>, Camille Hugues (1905-1986) et Michel Lorblanchet signalent l'existence de deux « *quilles de berger* » situées sur des tumulus (dits *de Gargo*) du Causse Méjan (dans le département de la Lozère). Les auteurs indiquent que la tour qui coiffait le tumulus n° 3 « *était en ruine lorsqu'il fut fouillé en 1946* » (indication chronologique établissant avec certitude que cette tourelle existait déjà dans la première moitié du 20ème siècle) ; la photographie en noir et blanc qu'ils en donnent, bien que d'une piètre qualité, permet de se faire une idée de ce monument : il devait s'agir d'un édifice assez banal de forme légèrement conique, d'environ 1,5 m de hauteur.

[73] Un dolmen-coffre (ou *ciste*) est une formation funéraire généralement de petite taille, constituée le plus souvent de quatre dalles disposées en carré (montants), enfichées verticalement au sommet d'un tumulus, et formant ainsi une chambre funéraire ; le coffre était fermé par une dalle de couverture posée à l'horizontal, et elle-même recouverte de pierres, de graviers ou de terre. Il s'agit d'un mode d'inhumation tardif (fin du néolithique ou postérieur). Le dolmen-coffre de Jasse Neuve figure sous l'identifiant DLJAS4 à l'inventaire « *Mégalithes du monde* » (ref. *supra*).

FIG. 49

Photo ancienne de la tourelle située au sommet
du *Tumulus de Gargo* n° 3 (Causse Méjan - Lozère)

Ils mentionnent en outre l'existence d'une *quille de berger* en pierres sèches qui couronnait le sommet du tumulus n° 1 (de 1,20 m de hauteur), mention renvoyant à une photo également en noir et blanc, sur laquelle on distingue non pas un, mais deux petits édifices en forme de cairn (la mauvaise qualité du cliché ne permet pas d'en déterminer la qualification exacte).

- **La *tour de berger* du tumulus de Mialet**

Dans leur article de 1980 sur « *Les longs tumulus à dolmen décentré du département de l'Aveyron* » <RB140>, le Dr Jean Arnal (1907-1987) et Louis Balsan (1903-1988) rapportent l'existence d'un « *tumulus de Mialet* » qui -contrairement à ce que le titre de l'article pourrait laisser croire- ne se situe pas dans l'Aveyron mais à Mialet, dans le département du Gard[74]. Les auteurs décrivent ce tumulus comme « [un] *galgal fait de pierres sèches de 29,50 m x 16,60 m de large plus 3 m d'éboulis de pente* », précisant qu'en son centre « *on distingue une tour de berger récente et un dolmen à couloir de type languedocien ou méditerranéen* » ; leur croquis montre qu'il s'agissait d'une tour circulaire.

Nous n'avons trouvé sur Internet aucune autre trace écrite ou iconographique de cette tourelle (le tumulus étant déjà très délabré au moment de la publication de l'article il y a une quarantaine d'années[75], elle a peut-être disparu depuis lors), d'autant que les auteurs ne fournissent aucune indication topographique permettant d'en localiser précisément l'emplacement.

Toutefois, le site Internet de la commune[76] confirme qu'on trouve des tumulus à Mialet et une étude récente en allemand sur les sépultures collectives néolithiques en Europe permet d'inférer qu'il s'agissait du tumulus correspondant au *dolmen de Camplonne*[77], également connu sous deux autres

[74] Cette commune gardoise de Mialet ne doit pas être confondue avec une commune homonyme du département de la Dordogne, qui abrite elle aussi un monument mégalithique (le dolmen de Vaure) mais pas de *tour de berger* (*cf*. l'inventaire « *Mégalithes du monde* » - http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=32291).

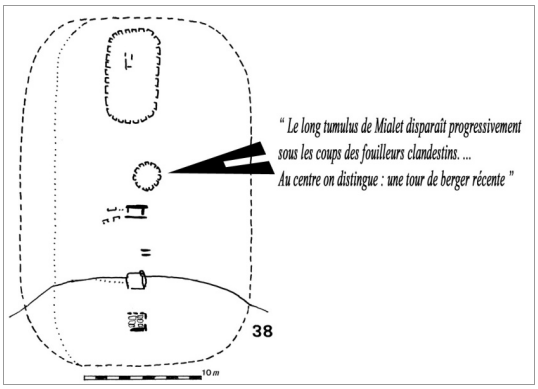
[75] Comme en attestent ces observations : « *Le long tumulus de Mialet* […] *disparaît progressivement sous les coups des fouilleurs clandestins* […] *Tout était dévasté lors de notre passage mais encore reconnaissable* » (*in* l'article précité).

[76] *Cf*. https://www.mialet.net/presentation.html.

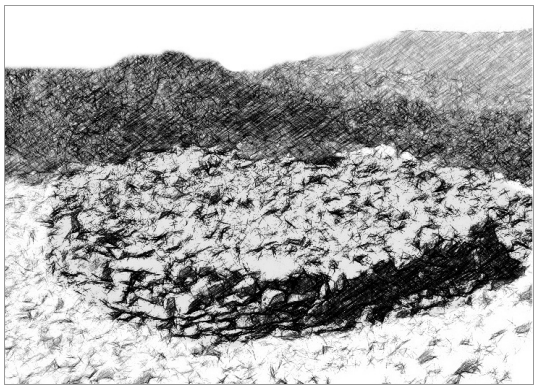
[77] Dolmen référencé sous l'identifiant DLCHUQ sur le site « *Mégalithes du monde* » (cit.) ; ce site répertorie deux autres dolmens sur le territoire de Mialet (dolmens du Mas Soubeyran et du Mas Pagès), mais d'après leurs photographies, ces formations ne peuvent correspondre au tumulus décrit dans l'article précité.

appellations (*dolmen des Puechs* ou *dolmen de Valadas*)[78] ; sur des photos récentes, on distingue sur le tumulus une sorte de demi-couronne de pierres qui pourrait matérialiser l'emplacement de l'ancienne tourelle (peut-être ses derniers vestiges).

FIG. 50



Le schéma du *tumulus de Mialet* dans l'article publié en 1980 par le Dr Jean Arnal et Louis Balsan ; la *tour de berger* centrale y était alors donnée comme « *récente* »



Croquis d'un cercle de pierres encore visible en 2010 à l'emplacement du tumulus (peut-être les vestiges de la tourelle de berger, aujourd'hui disparue)

- **Les tourelles du tumulus du Sadoulet à Pompignan**

Dans une communication publiée en 1980 <RB143> l'archéologue Yves Gasco signale l'existence de plusieurs *tours de berger* sur un des tumulus du Sadoulet, situé à Pompignan (département du Gard) : « […] *Outre des murs de clôture et diverses éminences d'origine récente, le terrain est parsemé de tas de pierres extrêmement gélives en surface, très aplatis, de forme plus ou moins circulaire, généralement de grand diamètre (dix à trente mètres) dont les plus grands supportent des tours de berger, cylindriques massifs de pierres sèches, ou des abris-paravents formés de trois murets …* »[79].

- **Trois tourelles sur les tumulus de Rouet**

Outre la tourelle du dolmen des Feuilles (déjà présentée ci-avant), Yves Gasco signale dans son ouvrage sur *Les tumulus du premier âge du fer en Languedoc oriental* <RB144>, la présence de trois tourelles de berger -deux rondes et une de section carrée- sur un groupe de neuf tumulus situés sur le territoire de la commune de Rouet (dans le département de l'Hérault).

D'après ses relevés, cette commune compterait au total 16 tumulus répartis en un groupe principal de neuf ouvrages et trois groupes secondaires (y inclus le Dolmen des Feuilles). Quoique difficile à interpréter, une telle densité de tourelles sur une zone aussi restreinte ne tient certainement pas au

[78] *Cf. « Chronologie und Regionalität neolithischer Kollektivgräber in Europa und in der Schweiz »* [*Chronologie et répartition régionale des sépultures collectives néolithiques en Europe et en Suisse*], LIBRUM Publishers & Editors, Hochwald – Schweiz – 2016) *;* le passage pertinent vise un long monticule ovale fait de pierres situé à Mialet au dolmen des Puechs (« […] *einen ovalen Langhügel aus Steinen findet man beim Dolmen des Puechs von Mialet* »). Sur les différents noms de ce dolmen, *cf.* http://www.par-monts-et-par-vaux.eu/page59.html (page consacrée au monuments mégalithiques du Gard) et le Bulletin 2003 des travaux du GARA (Groupe Alésien de Recherche Archéologique), p. 17 et s.

[79] Sur ces tumulus, qui remontent probablement à la fin de l'Âge de Bronze ou aux débuts de l'Âge du Fer (environ 1000 av. JC.), voir aussi l'ouvrage d'Yves Gasco, « *Les tumulus du premier Âge du Fer en Languedoc oriental* » <RB144>.

hasard : quels qu'en aient été les constructeurs, on peut penser que la présence de vestiges préhistoriques a dû être un motif déterminant dans leur choix de cet emplacement.

Tourelle et menhir

Le Dr Jean Arnal a signalé l'existence d'une *tour de berger* près du menhir de Ratel, un des nombreux mégalithes situés sur le territoire de la commune de Murles (département de l'Hérault), d'abord dans un article de 1944 sur « *Trois mégalithes inédits du bois de Valène* », puis dans un article plus récent (1985) cosigné avec Pierre Bringer sur « *Quelques menhirs inédits ou peu connus de la région de Montpellier Nord* »[80].

A l'heure actuelle, le menhir du Roc de Ratel se présente plutôt comme un menhir double (à savoir, deux dalles séparées -une grande et une petite- fichées verticalement), ainsi qu'on on le constate aisément sur les clichés figurant sur le site « *Mégalithes du monde* »[81]. Or, d'après Jean Arnal, la plus petite des deux dalles (1,42 m de hauteur) « *s'appuie contre une tour de berger. Nul ne sait depuis quand et pourquoi elle se trouve là* » ; pourtant, la notice des *Mégalithes du monde*, actualisée en 2020, ne mentionne pas de tourelle contiguë à la petite dalle et, de fait, on ne la distingue sur aucune des photographies récentes du monument, de face comme de profil : nous en concluons (sous bénéfice d'inventaire) que cette tourelle s'est effondrée ou aura été détruite entre-temps.

Une disposition qui n'est sans doute pas fortuite

Rapportée à l'effectif total des tourelles de pierres sèches et des édifices apparentés dans le sud de la France, l'appariement de ces cairns à des vestiges mégalithiques reste certes une configuration rare : l'immense majorité des mégalithes français encore visibles aujourd'hui ne sont pas flanqués d'une *tour de berger* et réciproquement, seule une infime minorité de tourelles françaises se situent près d'un mégalithe. Statistiquement, la présence de quelques tourelles de pierres sèches à proximité de quelques mégalithes n'implique donc aucune corrélation historique ni archéologique entre ces artefacts, leur seul point commun structurel étant d'être dans les deux cas des monuments de pierres non-maçonnés.

Reste que dans les quelques cas signalés, cette juxtaposition de formations lithiques aussi différentes n'est sans doute pas fortuite, d'autant qu'on peut en observer plusieurs cas sur quelques zones bien localisées. Tient-elle à la simple utilisation opportuniste des pierres disponibles en grand nombre sur les tumulus, irrévérencieusement ponctionnés comme de vulgaires carrières ? Cette explication triviale ne vaut probablement pas pour toutes les tourelles situées près de monuments mégalithiques, de tels appariements ayant quelque chose d'à la fois singulier et probablement signifiant.

Chronologiquement -et même en l'absence de datation certaine- il ne fait aucun doute que les tourelles encore visibles de nos jours sont bien plus récentes que les vestiges mégalithiques : ce sont donc bien les constructeurs de ces tours qui ont choisi d'implanter ces monuments près d'anciens

[80] Ces deux articles ont été publiés dans le *Bulletin* de la *Société préhistorique de France* (devenue par la suite *Société préhistorique française*) : le premier (« *Trois Mégalithes inédits du bois de Valène* ») *in* le tome 41, n° 4-6, Année 1944, pp. 112-116 ; le second (« *Quelques menhirs inédits ou peu connus de la région de Montpellier Nord* ») *in* le tome 82-3, Année 1985, p. 86-92.

[81] Identifiant d'inventaire MSROCR (*cf.* http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=29687).

mégalithes, en non l'inverse (dans les cas où la *tour de berger* a été construite non pas à proximité, mais sur le mégalithe lui-même, la question ne se pose même pas !)[82].

On pourrait en inférer que les constructeurs de tourelles n'étaient pas indifférents à la présence de vestiges mégalithiques : soit qu'ils aient voulu s'approprier symboliquement ces vestiges en y apportant leur propre touche (marque de révérence, rite propitiatoire, etc.), soit au contraire qu'ils aient été soucieux d'en prévenir d'éventuelles influences indésirables (geste conjuratoire, signalisation d'un endroit à éviter, …).

OBSERVATIONS SUR QUELQUES FORMATIONS ATYPIQUES

Les *tourelles de pierres sèches* au sens du présent ouvrage sont des cairns pleins, construits sans mortier et de forme cylindrique ou parallélépipédique à peu près régulière (forme qui, précisément, fonde leur ressemblance avec une petite tour proprement dite), certains édifices dits « apparentés » s'éloignant toutefois un peu de ce profil standard, par exemple les gros cairns tronconiques ou tronpyramidaux, les colonnes fusiformes, etc. Cette typologie rudimentaire englobe la plupart des édifices dénommés en français *tours* ou *quilles de berger*, locutions consacrées par la tradition locale et employées couramment par une majorité des auteurs francophones qui s'y intéressent.

On trouve pourtant d'autres édifices au profil plus singulier, présentant des spécificités structurelles qui les font s'écarter assez sensiblement du modèle standard, soit par des dimensions excédant nettement la taille moyenne des tourelles courantes (généralement hautes d'environ 1 à 2 m pour un diamètre moyen d'environ 1,5 m, et dépassant rarement 2,5 m de haut), soit par une disposition ou des éléments architectoniques inusuels laissant parfois deviner quelque intention artistique ou l'ambition d'une œuvre originale. Faut-il dès lors les rattacher de près ou de loin au genre « tourelle » ?

Faute de critères taxonomiques plus précis, nous avons pris le parti de prendre en compte ces monuments comme des « formations atypiques », une catégorie un peu artificielle et hétéroclite, certes, mais qui a le mérite de pouvoir cataloguer des édifices hors standard que la tradition locale et l'opinion commune, moins rigoureuses dans les dénominations, assimilent volontiers à des *tours de berger*. Les trois exemples ci-après illustrent la diversité des monuments concernés.

Une curieuse montjoie à piétement

On trouve sur Wikipédia la photographie d'une supposée « *monjoie de randonneurs* » (*sic*) située vers le sommet de la montagne de Lure et qui se présente sous l'aspect très inhabituel d'une épaisse table horizontale de pierres sèches reposant sur des sortes de pieds massifs (également de pierres sèches), l'ensemble servant lui-même d'assise à une tourelle de forme plus classique.

Si elle attribue ce singulier ouvrage à des randonneurs (il serait donc *a priori* récent), la notice Wikipédia laisse entendre que les montjoies de la Montagne de Lure sont en lien avec les drailles qui

[82] Cela étant, rien n'interdit d'imaginer qu'on construisait déjà des tourelles de pierres sèches ou des monuments apparentés à l'époque d'érection des mégalithes : en pareille hypothèse, les tourelles originelles, structurellement plus fragiles et plus exposées que les grands mégalithes aux détériorations de toutes sortes, auront disparu depuis des centaines ou des milliers d'années ; néanmoins, celles qui jouxtent aujourd'hui certains mégalithes ont pu être construites (ou reconstruites) sur l'emplacement d'hypothétiques tours antérieures, disparues ou ruinées entre-temps.

la sillonnent, donc avec les mouvements de transhumance attestés dans cette région depuis au moins le Moyen-âge[83] (*cf. supra* les développement relatifs à la Montagne de Lure).

Les deux thèses ne sont pas incompatibles, dans la mesure où beaucoup de chemins de randonnée contemporains ont été aménagés sur d'anciens parcours pastoraux. Mais au cas présent, cet édifice à piétement ne doit pas être ancien, car construit de la sorte, il n'aurait pas été assez robuste pour résister durant des décennies (*a fortiori* des siècles) aux intempéries et aux épreuves du temps ; élevé probablement après la cessation des grands mouvements de transhumance dans cette région, il est douteux qu'il ait un lien effectif avec le pastoralisme local (en l'occurrence, avoir servi se repère sur une draille).

FIG. 51

La supposée *monjoie de randonneurs* située près du sommet de la Montagne de Lure

On remarque sur le côté et en arrière-plan de l'édifice, plusieurs autres édicules de moindre dimension (cinq ou six gros cairns ou petites tourelles de forme commune, mais le cliché n'est pas assez net pour les distinguer tous à coup sûr de rochers naturels) ; ainsi disposée, cette *montjoie sur pieds* s'inscrit dans un environnement monumental dont la datation et la fonction restent à préciser.

Le « pseudo-castel » du dolmen du Toumbarel

Dans un ouvrage sur les *caselles* publié en 2000 <RB154>, l'auteur régionaliste André Fages, spécialiste des Grands Causses, consacre quelques pages aux *tours de berger* de cette région, illustrées de plusieurs photographies anciennes d'un grand intérêt, dont celle d'un surprenant ensemble en forme de « *château fantôme* » (*sic*) situé sur le territoire de la commune de Salles-Curan (département de l'Aveyron) aux abords du dolmen du Toumbarel (également connu comme dolmen du Cambon)[84].

Au centre de ce cliché (*cf.* figure suivante), on distingue une sorte de pierrier en parallélépipède ressemblant quelque peu à une muraille, flanqué de deux tourelles de pierres sèches de section assez fine faisant penser à des tours de fortification, au profil légèrement conique pour celle de gauche et

[83] La notice Wikipédia sur la Montagne de Lure (ref. *supra*) fournit des précisions sur l'élevage ovin et caprin pratiqué dans cette région de manière assez soutenue jusque dans les années 1970.

[84] Ce dolmen est répertorié sur le site des *Mégalithes du monde* (n° d'inventaire DELTOUM - https://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=32062) mais les deux tours de berger à proximité n'y sont pas signalées (tout au plus les distingue-t-on de loin sur une des photographies de la fiche signalétique). L'ensemble en question apparaît avec beaucoup plus de détails sur un site britannique équivalent (*The Megalithic Portal* - https://www.megalithic.co.uk/article.php?sid=44019), avec plusieurs photos en couleurs des « *two towers of rocks giving an artistic impression* » [*deux tours de pierres donnant une impression artistique*]. On en trouve également une impressionnante photographie en noir et blanc dans la communication d'Yves Blanc sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » <RB039>.

quasiment cylindrique pour celle de droite ; selon l'angle sous lequel on l'observe -et sans un gros effort d'imagination, tant l'effet est saisissant- l'ensemble fait penser, sinon à un château fort, tout au moins à un petit castel fortifié ; dans son article sur les « *Quilles de berger du Levezou* » (*op. cit.*), l'historien et archéologue Alain Bernat le désigne d'ailleurs comme « *quille château* » née de l'imagination de ses constructeurs.

L'apparence singulière de l'édifice tend à éclipser ses autres caractéristiques, notamment sa proximité avec un dolmen (qui, lui, est de taille relativement modeste). Pourtant, son implantation à toute proximité d'un monument mégalithique n'a sans doute pas été fortuite : si cet ensemble a été construit par des bergers, il est douteux que ce fût leur servir de poste de guet.

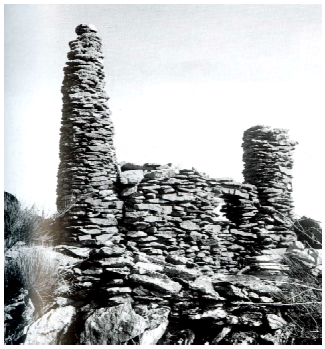
Une tourelle à degrés

Egalement dans « *Caselles et pierre sèche* » <RB154>, André Fages produit le cliché d'un édifice considéré comme une *tour de berger*, terminologie factuellement exacte car elle a en effet été élevé par un berger mais, pour le cas, sans aucun fonctionnalité pastorale : « *Construite sur une basse carrée* [il s'agit d'une] *fantaisie de notre bâtisseur, un berger polonais loué chez M. Calmes fermier à Linas, au début des années 40* ».

De forme tronconique, la partie supérieure de cet édifice (formant son second degré) rappelle fortement l'appendice sommital qu'on trouve sur certaines *capitelles* méridionales (*cf. infra*, dans les développements concernant les *hitos* espagnols), qui en a d'ailleurs peut-être inspiré la conception.

FIG. 52

Deux autres exemples de formations atypiques ; par définition, cette catégorie regroupe des édifices inclassables mais présentant quelques points communs avec des tourelles de pierres sèches d'un modèle plus classique.



Le « *château fantôme* » (*sic*) du dolmen du Toumbarel (Aveyron)

La « tourelle à deux degrés » construite à Linas dans les années 1940 par un berger polonais (Saint-Georges-de-Luzençon -Aveyron)

Dans son ouvrage, André Fages se montre dubitatif sur la finalité de ces supposées *tours de berger* des Causses, évoquant différentes hypothèses : « […] *du haut on avait la possibilité de communiquer au loin, soit par feux ou par signaux* […] *Sur l'horizon* [ces ouvrages] *ne passent pas inaperçus. Est-ce une limite de propriété, un repérage ?* [et] *que dire de ce château fantôme, au dolmen du Cambon, non loin du sommet de Canimo* », pour conclure évasivement que « *Tout bâti à sa raison ...* » (les points de suspension sont dans la citation d'origine).

En définitive, aussi bien la *montjoie à piétement* de la Montagne de Lure que le « pseudo-castel » de Cambon ou la *tourelle à degrés* de Linas -et plus généralement, d'autres artefacts que nous rangeons sous la rubrique des *formations atypiques*- se signalent par une réelle inventivité architecturale qui, en large part, pourrait avoir été dictée par des préoccupations d'ordre plus esthétiques et artistiques

que réellement fonctionnelles. Dans sa communication sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » (*op. cit.*), Yves Blanc envisage d'ailleurs cette hypothèse, suggérant que « […] *L'homme en tant que modeleur du paysage depuis plusieurs millénaires* [a] *toujours entretenu un rapport étroit avec son environnement* […] *le berger du Lévezou peut très bien être associé au mouvement du LandArt des années soixante* ».

UN *HOMME DE PIERRE* SUR LE *PUY CHAVAROCHE*

Au sommet du Puy Chavaroche (1 739 m) dans le département du Cantal, on trouve un imposant édifice conique que l'Encyclopédie Wikipédia et plusieurs autres sites désignent « *Homme de pierre* ». D'après Wikipédia, il s'agirait d'un monument « *impressionnant où l'on dépose une pierre pour laisser une trace de son passage* »[85] (information reprise par d'autres sites), mais le profil général de l'édifice rend cette assertion peu crédible, car il s'agit d'une construction de pierres sèches soigneusement agencées (des dalles plates, pour l'essentiel), et non d'un simple amoncellement au gré du passage des randonneurs. En fait, cet *homme de pierre* (qui, morphologiquement, n'a rien d'un homme, même très stylisé) se présente comme une tourelle de pierres sèches.

Nous avons pensé de prime abord que ce monument avait été baptisé « *Homme de pierre* » il y a relativement peu de temps (peut-être par des randonneurs), mais une recherche plus approfondie révèle qu'en réalité, ce toponyme est ancien : en effet, si l'actuelle carte IGN au 1/25 000ème n'en fait plus état, il est signalé comme tel sur la carte dite « *d'état-major* » (couverture 1820-1866), et par la suite sur la couverture au 1/50 000ème des années 1950 (couverture dite SCAN50) : il s'agit donc d'un nom attesté de longue date.

FIG. 53

L'Homme de pierre du Puy Chavaroche
(cliché récent et mention sur une ancienne carte d'état-major)

Ce constat fournit un élément de datation avéré, sinon du monument visible aujourd'hui -qui ne paraît pas très ancien- tout au moins de l'emplacement sur lequel il a été construit (peut-être à la place d'un précédent cairn qu'il aurait remplacé[86]).

[85] *Cf.* https://fr.wikipedia.org/wiki/Puy_Chavaroche.

[86] Dans son article sur les « *Quilles de berger du Levezou* » (*op. cit.*), Alain Bernat note que la durée de vie des tourelles de pierres sèches « *est relativement réduite* » (« *une centaine d'années pour les plus anciennes* »), mais « *on peut imaginer que les plus anciennes, élevées dans des lieux propices, ont pu être relevées, par des générations successives, aux mêmes emplacements* ».

Reste néanmoins à savoir si le toponyme *Homme de pierre* est apparu antérieurement à l'érection d'une tourelle de pierres sèches à laquelle il aurait donné son nom (la tourelle visible actuellement, ou une autre plus ancienne), ou si c'est au contraire la présence d'un tel édifice qui aurait valu à cet endroit son appellation topographique (auquel cas la tourelle éponyme remonterait au moins à la première moitié du 19ème siècle).

Mais l'élément le plus notable est qu'on retrouve l'exact équivalent de l'appellation *Homme de pierre* ailleurs et dans d'autres langues européennes (les substantifs *ometto* en Italie ou *Steinmann* en Allemagne, par exemple, qui désignent eux aussi des tourelles de pierres sèches ou, plus généralement, des cairns) ; de même, la langue d'oc connaît-elle des *ome* et des *bonome* désignant, entre autres choses, une « *pyramide en terre glaise surmontée d'un bloc de roche* », soit un ouvrage qui ressemble bien plus à un cairn qu'à un homme proprement dit !

Le cairn situé au sommet du Puy Chavaroche pourrait-il avoir été édifié par des alpinistes ? Bien qu'il soit situé à une altitude relativement modeste sur une montagne facile d'accès, et que l'appellation *Homme de pierre* ait été sanctionnée comme un authentique toponyme par les cartographes, cette hypothèse ne saurait être écartée *a priori*. On sait en effet que les alpinistes construisent souvent ce type d'édifice pour marquer leur franchissement d'un col ou d'un sommet difficiles. Dans son ouvrage sur « *Les mots pour dire la Savoie* »[87], l'écrivain régionaliste et chroniqueur Jean-Marie Jeudy (1946-2021) évoque ainsi des cairns d'altitude localement appelés « *hommes de pierre* », construits par des ascensionnistes venant de vaincre un sommet jusqu'alors inviolé[88].

Ces édifices, souvent cubiques, peuvent atteindre des dimensions considérables (plusieurs mètres) et ne ressemblent évidemment pas à un homme ; mais ils sont investis d'une fonction de représentation humaine (d'où leur nom d'*hommes de pierre*), sorte de totem marquant à la fois l'exploit réalisé par les alpinistes mais aussi, par delà leur record personnel, la maîtrise par l'homme d'un sommet isolé, dangereux et difficile d'accès[89].

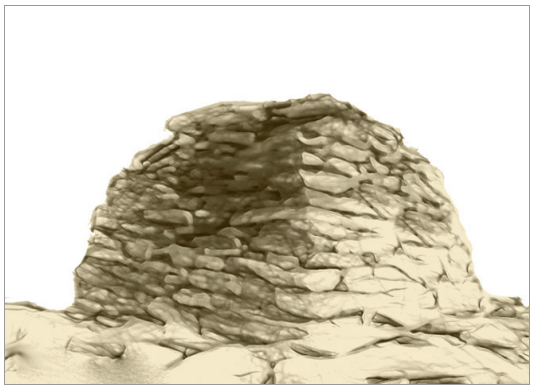
Bien entendu, beaucoup d'*hommes de pierre* -en France comme à l'étranger- sont situés à des altitudes moindres et sur des terrains plus accessibles (c'est le cas de celui du Puy Chavaroche) mais où qu'ils se situent, ces édifices pérennisent dans leur environnement une présence humaine imaginaire (au sens originel de cet adjectif, en l'occurrence une représentation imagée).

[87] Aux éditions *La Fontaine de Siloé*, 2006.

[88] Nos recherches documentaires sur premières ascensions réalisées au 19ème siècle dans la Serra da Estrela (*cf. supra* les développements concernant celles de l'alpiniste Charles Eden dans les années 1870 <RB028>) nous ont amené à constater qu'il s'agit même d'un usage ancien et répandu, pour ne pas dire d'une sorte de « bonne pratique » propre à cette discipline.

[89] Dans un recueil publié en 1859, par exemple, relatant l'ascension du Fletschhorn (un des sommets des Alpes valaisannes atteignant 3 986 m et devenu très tôt un grand classique de l'alpinisme), le narrateur rapporte que son compagnon (un Allemand) « […] *voyant des roches éparses sur un côté du pic où il n'y avait pas de neige, nous a demandé de l'aider à construire un "steinmann"* ["homme de pierre", en allemand]*, comme souvenir de l'ascension et comme une réfutation tangible de tous les doutes qui pourraient être émis par des langues envieuses sur notre réussite ...* » (citation originale en anglais – *in* « *Peaks, Passes and Glaciers - A series of excursions by the members of the Alpine Club* », recueil présenté par John Ball, Président de l'*Alpine Club*, Londres, 1859). Dans le volume I d'une livraison ultérieure de ce même recueil (Londres, 1862), l'alpiniste britannique Frederick William Jacomb, premier vainqueur du Col de Valpelline en 1860 (à 3 568 m d'altitude), signale pareillement avoir « […] *entassé des pierres détachées pour faire un homme des pierres* [en français et en italique dans ce texte]*, ou cairn, comme témoin pour tout futur voyageur qui pourrait atteindre le sommet qu'un humain était déjà passé par là avant lui* ».

FIG. 54



Croquis de l'imposant *homme de pierre* du Rocher Blanc au sommet du massif de la Belledonne, à 2 928 m d'altitude (Isère) ; avec son profil cubique et ses dimensions monumentales, ce cairn ne ressemble pas à un homme, même très stylisé

✶ ✶ ✶

L'*homme de pierre* naît de la personnification d'un ouvrage lithique inerte[90] visant à placer le terrain concerné sous l'autorité tutélaire (domination, surveillance ou protection) d'une figure humaine symbolique : ainsi, au sens littéral du terme, l'*homme de pierre* contribue à *humaniser* un environnement inhabité, inhospitalier et potentiellement menaçant.

Au fil de nos recherches ultérieures, la prise en compte de cette « fonctionnalité d'humanisation », d'ordre psychologique, s'est révélée d'une grande importance pour la compréhension globale du phénomène des tourelles de pierres sèches, et fait l'objet de plus amples développements dans la seconde partie du présent ouvrage.

[90] L'article *cairn* de Wikipédia (en français) consacre un paragraphe spécifique à la personnification de ces édifices (« *Le cairn en tant que personnage* » - https://fr.wikipedia.org/wiki/Cairn#Le_cairn_en_tant_que_personnage). On retrouve sur ce point des éléments de réflexion déjà évoqués à propos du terme *montjoie* (*cf. supra*).

CHAPITRE 3
TOURELLES ET HOMMES DE PIERRE EN ITALIE

Nos recherches sur le terme français *montjoie* nous ont incidemment conduit à nous intéresser à la question des tourelles de pierres sèches et monuments apparentés en Italie, les édifices de ce type y étant communément désignés sous le terme presque homophonique de *mongioia*. Mais nous avons vite constaté que comme ailleurs (au Portugal ou en France, par exemple), cette appellation n'a rien d'exclusif : on trouve en effet dans la langue italienne[1] d'autres mots -parfois d'usage régional- pouvant désigner des artefacts assez divers dont certains présentent les caractéristiques et le profil général de tourelles de pierres en bonne et due forme ; c'est le cas, par exemple, du substantif *ometto* (pl. *ometti*), désignant des cairns en général, du terme régional *specchia* (pl. *specchie*), désignant dans les Pouilles et la région du Salento[2] des amoncellements de pierres ressemblant parfois à des tourelles de pierres sèches, ou encore de la locution générique *cumulo di pietre* [en français : *tas de pierres*], utilisée concurremment avec *ometto*.

A défaut d'un inventaire, les quelques développements ci-après confirment ainsi la présence en Italie de monuments de pierres sèches dont certains sont assez comparables aux tourelles observées au Portugal ou en France.

LES *MONGIOIE* DES ALPES BIELLOISES

Les Alpes Bielloises (ou Alpes biellaises, du nom de la ville de Biella) sont des montagnes de moyenne altitude (entre environ 1 300 m et 2 200 m) s'étendant approximativement au nord de Turin entre le Val d'Aoste et le Piémont[3]. Dans le cadre de travaux archéologiques effectués sur cette région, plusieurs études ont été consacrées aux édifices de pierres sèches, dont en particulier une communication d'Alberto Vaudagna -un des responsables du Centre d'Études bielloises- sur les *mongioie*, un des noms locaux des tourelles de pierres sèches (« *Montjoies - Recherche archéologique dans les Alpes Bielloises* » <RB042>)[4].

[1] Ou plus exactement dans les langues et dialectes pratiqués en Italie, tant ce pays est diversifié sur le plan linguistique.

[2] La région des Pouilles recouvre la zone littorale et montagneuse formant le contrefort de la « botte italienne », c'est-à-dire la pointe sud-est de l'Italie ; le Salento correspond à la vaste péninsule formant le talon de la botte.

[3] La région des Alpes bielloises fait partie des Préalpes, c'est-à-dire de l'ensemble des massifs montagneux constituant la ceinture septentrionale et occidentale des Alpes centrales.

[4] *Mongioie* est le pluriel de *mongioia*. L'existence de ce terme en italien est attestée par plusieurs dictionnaires et encyclopédies de référence, même si ces ouvrages ne mentionnent pas tous l'acception de cairn (ni, *a fortiori*, celle de *tour de berger*) qu'on trouve sous la plume d'Alberto Vaudagna. Dans le volume XVII du *Bulletin d'études préhistoriques et archéologiques alpines* <RB042>, il signale que l'étude des *mongioie* entre dans le champ du Projet « *Alte Valli* » de recherches archéologiques sur les Alpes Biellaises, dont le site Internet montre d'ailleurs la photo d'une *tour de berger* (*mongioia*) en bonne et due forme (*cf.* https://www.docbi.it/modules/smartsection/item.php?itemid=57) : « *Recensement (localisation avec GPS, documentation photographique, croquis / reliefs et descriptions) de découvertes archéologiques : gravures rupestres* [...] *abris de pierre, mongioie* ».

La définition des *mongioie* italiennes retenue par cet auteur -explicitée par les photos jointes à sa communication- correspond clairement à celle des tourelles de pierres sèches : « *Répandues dans les vallées alpines occidentales* [les *mongioie*] *ont une morphologie très variable : prismes et obélisques, cylindres et troncs de cônes, toujours construites sur des bases de rochers ou de dalles plates* » (type d'assise que nous avions également remarqué -quoique moins systématique- sur beaucoup de tourelles portugaises) ; l'auteur ajoute que « *leur facture en pierres partiellement équarries, souvent très précise, dénote une rigueur de composition et des recherches esthétiques* »[5], caractéristique architectonique qui ressort moins nettement de nos propres observations dans la Serra da Estrela, ou de celles concernant les différentes tourelles de pierres sèches françaises mentionnées ci-avant.

FIG. 55

Une *mongioia* élancée de section quadrangulaire dans les Alpes Bielloises

Toujours selon Alberto Vaudagna, on dénombrerait environ une quinzaine de tours sur le site étudié (entre le cours du Viona et celui de l'Oropa, deux torrents piémontais distants de quelques kilomètres), dans des aires de pâturage situées à des altitudes comprises entre 1 000 et 2 000 m. Certaines tours seraient restées en l'état, d'autres semblant avoir été reconstruites ou restaurées. En tout état de cause, l'auteur estime que le nombre originel de ces édifices devait être beaucoup plus élevé, à en juger par les vestiges que l'on peut encore trouver sur le sol : là encore, on est frappé par une telle concentration sur une zone relativement réduite (situation constatée dans plusieurs autres régions), d'autant qu'en dehors de cette zone, nous n'avons pas trouvé mention de monument comparable.

Les tourelles de pierres sèches de ce site peuvent être de section circulaire ou quadrangulaire, selon le cas, et certaines d'entre elles présentent des éléments caractéristiques déjà observés ailleurs, comme notamment la présence de niche ou de marches en débord formant une sorte d'escalier hélicoïdal. Avec une base au sol de plus de 2 m de côté et une hauteur de plus de 2,4 m, un de ces édifices, situé sur un éperon en bord de crête, est particulièrement imposant, l'auteur le qualifiant avec humour de « *dinosaure des montjoies* » (« *"dinosauro" dei mongioie* » *sic*) ; par sa situation, par sa silhouette générale anguleuse et par ses amples dimensions, ce monument (cliché de droite sur la figure suivante) n'est pas sans rappeler la grande tourelle massive à escalier droit que nous avons observée dans la Serra da Estrela (*cf. supra*).

[5] « *Diffusi nelle valli alpine occidentali, sono di morfologia molto variabile : prismi ed obelischi, cilindri e tronchi di cono, sempre costruiti su basamenti di massi o lastre piane. La fattura in pietre in parte squadrate, sovente molto accurata, denota rigore compositivo e ricerca estetica* » (ref. *supra* <RB042>).

FIG. 56

Deux des *mongioie* présentées dans la communication d'Alberto Vaudagna (ref. cit.)

Une *mongioia* de section circulaire sur laquelle on distingue des marches en encorbellement

Une *mongioia* haute de 2,40 m en bord d'escarpement, accolée à une « *prédelle* » (*sic*) sur sa face antérieure

Certes, pas plus qu'avec les tourelles françaises, les similitudes constatées entre les tourelles de pierres sèches des Alpes Bielloises et les édifices portugais n'impliquent de lien formel entre les constructeurs de ces différents monuments ; mais tous ont probablement exprimé, chacun en son temps et à sa façon, une intentionnalité commune à ces diverses sociétés pastorales.

TOURELLES OU AMAS D'EPIERRAGE ?

En Italie comme dans beaucoup d'autres pays européens, les agriculteurs et les pasteurs ont au fil des siècles épierré les sols ingrats et rocailleux pour tenter d'en faire des surfaces plus exploitables ; les cailloux et pierres ramassés étaient souvent remployés à construire divers ouvrages vernaculaires (murettes, abris, cabanes, etc.) ou simplement disposés en *amas d'épierrage*, c'est-à-dire en tas d'une certaine hauteur et de forme géométrique, deux impératifs étant que ces formations n'occupent pas trop de place au sol et restent bien en place (pour ne pas devoir refaire le même travail les années suivantes).

Ces amas d'épierrage ont été désignés, selon les régions, par un substantif spécifique (comme les *clapiers* et les *cassiers* français) ou par une locution plus vague (p. ex. « *montão de pedras retiradas do campo de labor* » en portugais).

La finalité d'un amas d'épierrage est évidente -contrairement à celle d'une tourelle de pierres sèches- mais sur le terrain, la distinction formelle entre ces deux types de formations n'est pas toujours aussi nette qu'on pourrait le penser : en effet, certaines tourelles de pierres sèches à profil assez trapu peuvent être confondues avec un amas d'épierrage, tandis qu'inversement, certains amas (ou prétendus amas) ont une forme ou des dimensions telles qu'ils suggèrent beaucoup plus une tour ou une tourelle qu'un banal tas de pierres dégagées des surfaces alentour.

On signale ainsi en Italie plusieurs de ces amas d'épierrage ambigus que nous serions enclin à requalifier comme tourelles de pierres sèches ou monuments apparentés.

Les *specchie*, des édifices au statut incertain

Dans les Pouilles et le Salento, on désigne comme *specchie* (pluriel du substantif *specchia*[6]) :

> « […] *de grands tas de pierres informes* […] *généralement avec un développement conique sur une base circulaire, souvent de forme ellipsoïde. Ils surgissent çà et là au sommet des collines du Salento ou au milieu des vastes plateaux, ou encore dans les zones les plus proches de la mer. Certains paléo-ethnologues pensent qu'il ne s'agit pas de véritables postes de guet, comme le suggère leur appellation relativement récente*[7] *; mais que ce serait, au contraire, les ruines d'anciennes et gigantesques constructions à usage d'habitation faites de pierres assemblées sans mortier, comme les trulli*[8] *de la province de Lecce et les nuraghi sardes. Selon d'autres, les specchie seraient les restes de bâtiments élevés par l'homme primitif à des fins défensives. Enfin, d'autres savants les considèrent comme des monticules construits en l'honneur de grands personnages comme en décrivent* [des auteurs tels que] *Homère, Virgile, Pline* […] *ou Dante* […] » (d'après le photographe, écrivain et ethnographe italien Giuseppe Palumbo (1889-1959) dans son ouvrage sur le *Salento mégalithique* <RB043>).

Ces monticules de pierres sont parfois de dimensions très imposantes (jusqu'à 60 m de diamètre et 20 m de hauteur) et se présentent le plus souvent comme des tumulus réguliers en forme de dôme ou de cône. Les spécialistes restant partagés sur l'origine et la fonction des *specchie* : aux trois principales hypothèses résumées par Giuseppe Palumbo (vestiges d'anciens ouvrages défensifs[9], monuments antiques effondrés ou formations à usage mémorial, cultuel ou funéraire), il convient d'ajouter celle -plus prosaïque mais plausible- que les *specchie* ne seraient que d'énormes amas d'épierrage ayant d'ailleurs pu, à un moment ou à un autre, servir de postes de guet et/ou de « points

[6] Il s'agit d'un terme dialectal propre aux langues de cette partie de l'Italie, et non d'un terme de l'italien classique (lequel ne reconnaît que *specchio* qui désigne un miroir - dérivé du latin *speculum*, dans le même sens). Specchia est également le nom d'une commune située dans les Pouilles (région de Lecce), c'est-à-dire dans la partie sud-est de l'Italie où se situent précisément la plupart des *specchie* ; on retrouve aussi ce terme, seul ou en composition, dans d'assez nombreux toponymes de la région (lieudits, monuments, …).

[7] L'auteur se réfère à l'étymologie la plus communément admise du mot *specchia*, qui se rattacherait à la famille des termes latins dérivés du verbe archaïque *specio* (dans le sens de *regarder*), *via* notamment le mot *species* (*vue*, *regard*, etc.) ou le mot *specula* (*observatoire* puis, dans un sens plus tardif, *point haut* / *butte* / *éminence*). Cette étymologie plausible s'expliquerait par le fait que les *specchie* étaient des points surélevés d'où il était possible de surveiller les alentours ; on retrouve le même raisonnement qu'en France pour les tours du Plateau du Laoul, supposées avoir servi de postes de guet et localement désignées pour cette raison sous l'appellation *vista* (*point de vue* - *cf. supra*).

[8] Les *trulli* (pluriel du terme italien *trullo*) sont des édifices publics ou privés typiques des régions sud-est de l'Italie, de forme le plus souvent circulaire et surmontés d'une toiture conique caractéristique en lauzes de calcaire ; le *trullo* est un habitat rural saisonnier (une cabane de berger, par exemple) mais son profil et sa toiture ont inspiré des habitations permanentes situées en ville, voire des édifices plus imposants comme l'église *San Antonio* d'Alberobello ; on trouve sur Internet une abondante iconographie sur les *trulli* (*cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Trullo). En dépit de certaines ressemblances morphologiques externes, une différence fondamentale distingue les *trulli* des *specchie* : les *trulli* sont des édifices creux, et non des cairns.

[9] Se rattache également à cette hypothèse l'idée que certaines *specchie* pourraient être d'anciennes *mottes normandes* (les Normands, conquérants du sud de l'Italie, contrôlaient leurs territoires en élevant à des points stratégiques des buttes artificielles de pierres et de remblais, ou *mottes*, sur lesquelles ils bâtissaient un fortin en bois) ; le terme *motte* (en italien : *motta*), d'origine francique, est attesté dans ce sens de tertre ou de monticule dès le moyen-âge. Telle serait l'origine, par exemple, de la *Specchia Torricella* (également connue comme *Specchia del Pigno*) située dans les Pouilles (région de Lecce), composée d'un remblai artificiel circulaire au sommet duquel on distingue encore les reliefs d'une ancienne construction - *cf.* p. ex. (†) *http://creaturedeipaduli.it/luoghi/specchia-pigno/.*

humides » à usage agricole (sorte de réservoirs naturels condensant la rosée et retenant les eaux pluviales pour améliorer le rendement des sols)[10].

FIG. 57

Quatre *specchie* au profil assez classique, bien distinct de celui d'une tourelle de pierres sèches

① Le photographe Giuseppe Palumbo devant la *Specchia "Caggiune"* (1924)

② Cliché ancien de la *Specchia Cantoro* située prés de Posto Vecchio (province de Lecce)

③ Une *specchia* (peut-être funéraire) située près de Ceglie Messapica (province de Brindisi)

④ Les vestiges de la *Specchia Silva* à Taurisano (dans les Pouilles)

Si au premier abord, l'étude des *specchie* n'entre pas dans le champ du présent ouvrage, il faut néanmoins noter quelques connexités intéressantes entre ces édifices et les tourelles de pierres sèches.

La première est un simple constat d'évidence : certains édifices localement désignés (peut-être à tort) comme *specchie* s'éloignent sensiblement du modèle type classique. Sous cette appellation on dénombre en effet plusieurs artefacts de taille plus modeste ressemblant, sinon à des tourelles de pierres sèches proprement dites, tout au moins à des constructions lithiques qui s'en rapprochent et avec lesquelles ils pourraient facilement être confondus (ce que nous désignons comme des « édifices apparentés »). Manifestement, de tels ouvrages n'ont rien d'un amas d'épierrage classique, et ils sont à la fois trop petits et trop compacts pour être les ruines d'un vieux bâtiment rural, *a fortiori* d'un ancien monument nuragique[11].

[10] Les *specchie* font l'objet d'une abondante littérature scientifique ou de vulgarisation, ainsi que de nombreuses pages Internet (*cf.* p. ex. la notice de l'Encyclopédie Wikipédia en italien https://it.wikipedia.org/wiki/Specchia_(megalite) ; différentes monographies et brochures touristiques décrivent plus en détail telle ou telle specchia et précisent, le cas échéant, les anecdotes locales les concernant (folklore, fouilles archéologiques, remplois divers, etc.).

[11] Selon les auteurs, l'adjectif *nuraghique* est orthographié avec ou sans H (*nuraghique* ou *nuragique*) ; nous avons opté pour la version la plus simple (sans H), qui est également la plus courante.

FIG. 58

Trois édifices de la région des Pouilles localement désignés comme des *specchie*, mais qui ressemblent plus à des tourelles de pierres sèches qu'à des ruines ou à des amas d'épierrage

① Une *specchia* en forme de tas (région de Bari)

② Une *specchia* massive en forme de dôme, plus élaborée que celle de gauche

③ Une *specchia* ressemblant à une tourelle (située près d'Altarura)

Par ailleurs, certaines *specchie* pourraient avoir été élevées à différentes époques comme marques de terrain -soit une des fonctions les plus communément attribuées aux tourelles de pierres sèches- comme l'a montré une universitaire spécialiste de la géographie et des paysages antiques, Mme Rita Compatangelo-Soussignan, dans une étude consacrée à la structure cadastrale du Salento romain <RB044>. Ayant rappelé que « ... *les specchie sallentines sont des grands amas de pierres en forme de colline qui recouvrent parfois des structures murales circulaires* » et que « *leur interprétation est assez douteuse, faute d'association avec des éléments archéologiques bien datables* », elle considère que « *ces monuments sont évidemment toute autre chose que des amas de pierres résultant de l'épierrement des champs* ».

Se référant aux travaux du Pr Giovanni Neglia (l'auteur de plusieurs études sur les *specchie* basées notamment sur leur répartition territoriale <RB045> -pour qui « *leur fonction serait celle de délimiter les différents territoires* »- cette chercheuse reprend « *la thèse selon laquelle les monuments mégalithiques de la péninsule sallentine à l'âge du Bronze auraient eu la fonction de marqueurs territoriaux* » et suggère que plus tard, les Romains puis les gens du Moyen-Age auraient utilisé ces repères pour le marquage des limites territoriales[12] ; elle note à ce propos que plusieurs chroniqueurs latins mentionnent, entre autre marques au sol du tracé cadastral, « *les tumores terrae* [des monticules de terre] *et les scorofiones / scorpiones ou congeries lapidum* [tas de pierres] *qui sont le résultat de l'épierrement* ... » pour conclure que « ... *Dans la péninsule sallentine, ils prennent le nom de specchie, cependant certaines d'entre elles ne sont pas le simple résultat de l'épierrement, mais de véritables monuments mégalithiques qui remontent à l'époque protohistorique* […] *on pourrait se*

[12] Dans une étude ancienne sur les *specchie* des Pouilles, l'historien de l'art Emile Bertaux (1869-1917) défend le même point de vue ; il rapporte ainsi que beaucoup de « *ces tours de géants* » (*sic*), quoique démantelées par les autochtones pour s'y approvisionner en pierre à bâtir, ont laissé une trace dans la toponymie des endroits qui les portaient, faisant fonction de marques de terrain : « [elles] *se retrouvent dans les cartes du cadastre ou dans les actes notariés, où les specchie sont souvent désignées comme des bornes colossales qui fixaient les limites des territoires et des propriétés* » (*in* « *Etude d'un type d'habitation primitive : trulli, caselle* [au singulier dans ce titre] *et specchie des Pouilles* », *Annales de Géographie*, 8e Année, n° 39 (15 mai 1899), pp. 207-230. Sur Emile Bertaux, *cf.* notamment https://fr.wikipedia.org/wiki/Émile_Bertaux_(historien).

demander si certaines d'entre elles ne pourraient pas être identifiées aux scorofiones du cadastre romain »[13].

Une connexité fonctionnelle entre les *specchie* et les tourelles de pierres sèches est donc une hypothèse à prendre en compte, à partir du moment où des artefacts de ces deux catégories pourtant *a priori* bien distinctes semblent les uns comme les autres avoir servi de marques de terrain : cette hypothèse vaudrait en particulier pour des petites *specchie* dont la structure et la morphologie se rapprochent beaucoup plus d'une tourelle de pierres sèches que d'un banal amas d'épierrage.

En outre, sur le plan linguistique, il est difficile de ne pas faire un rapprochement au moins homophonique (mais peut-être aussi sémiotique) entre plusieurs dérivés de la racine latine {**specio*} -dont procéderait le terme dialectal *specchie*- se rapportant soit à l'action de regarder, soit aux choses regardées[14], et le mot latin *spatium* en tant qu'il désigne un *espace* au sens topographique (une étendue de terrain) ou anthropologique de ce terme (un territoire). Les *marques de terrain* participent en effet de ces deux notions : elles délimitent un territoire (*spatium*) dont il importe de bien *voir* (*specio*) et de *respecter* les limites (du verbe latin *respicere*, dérivé lui aussi de *specio* et qui signifie à la fois *regarder en arrière* et *observer* / *prendre en considération*). Qu'elles aient été installées à cet effet (les *bornes*, par exemple) ou qu'il s'agisse de monuments construits à d'autres fins (les *specchie*, au cas présent), les marques de terrain facilitent ainsi la *représentation* mentale et la *fixation* (au sens d'*observation* et d'*observance*) d'un espace *regardé* et *respecté* : en d'autres termes, la construction d'un *paysage* (recomposition et appropriation de cet espace en fonction de la perception et des schémas d'interprétation de l'observateur).

Les *pierriers-monticules* d'Alberobello

Outre les *specchie*, la région des Pouilles recèle d'autres types de *cumuli di pietre* (pluriel de *cumulo* [*tas de pierres*]), par exemple ceux dont le géographe français Pierre Clerget (1873-1962) signalait la présence dans une chronique publiée en 1910 sur la province de Bari <RB046> : il s'agit de « *monticules de pierres enlevées du sol* » (*sic*) -donc des amas d'épierrage- situés dans la zone des plateaux karstiques de moyenne altitude (dits *murge alte*, terres arides à vocation surtout pastorale).

Il se trouve néanmoins qu'à l'appui de sa chronique, Pierre Clerget ajoute une illustration montrant trois édifices ressemblant bien plus à des tourelles de pierres sèches qu'à des pierriers (il s'agit d'un cliché ancien pris par un géographe italien renommé, le Pr Carlo Maranelli[15], dans les environs d'Alberobello[16], à une quarantaine de kilomètres au sud de Bari).

[13] Dans un autre chapitre de son étude (« *Termini ou menhirs, termini et menhirs* »), Rita Compatangelo-Soussignan évoque l'hypothèse que certains mégalithes -des menhirs, notamment- aient eux aussi pu être utilisés au fil des siècles comme repères cadastraux et marques de terrain, voire que des pierres levées aujourd'hui considérées comme d'époque néolithique soient en fait des bornes (*termini* en latin, pluriel de *terminus*) au profil inspiré par celui des menhirs mais d'érection bien plus récente. Dans le même sens, on a relevé *supra* l'appariement observé ailleurs entre des tourelles de pierres sèches et des mégalithes.

[14] *Mutatis mutandis*, on retrouve dans cette racine {**specio*} les mêmes notions d'observation visuelle que dans le terme occitan *vista* (signifiant *point de vue*) qui, comme on l'a noté *supra*, sert dans certaines régions du sud de la France à designer des tours en pierre sèche ou autres ouvrages lithiques apparentés.

[15] On peut trouver une notice bio-bibliographique détaillée (en italien) sur Carlo Maranelli (1873-1939) à l'adresse suivante : https://www.treccani.it/enciclopedia/carlo-maranelli_(Dizionario-Biografico)/.

[16] Sur le plan architectural -et en particulier en ce qui concerne les constructions en pierres sèches- la bourgade italienne d'Alberobello (inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco) est surtout connue pour ses *trulli* (*cf.* note *supra*).

FIG. 59

Groupe de trois *cumuli* (monticules) dans les environs d'Alberobello

De fait, ces trois édifices n'ont rien de tas épars (comme pourraient l'être de simples pierriers) : ils se présentent comme des monuments de forme régulière (pour ne pas dire architecturée), formant un groupe agencé (disposition fréquente pour les tourelles de pierres sèches) ; en tout état de cause, le profil fusiforme du prétendu *monticule* de droite ne correspond pas plus à la définition usuelle d'un monticule[17] qu'à la forme habituelle d'un amas d'épierrage, généralement trapu et plus large que haut. Au surplus, s'il s'agissait d'amas d'épierrage, la logique aurait été d'accumuler toutes les pierres déblayées sur un seul tas à l'écart des terrains utiles, plutôt que sur trois tas juxtaposés.

Faute d'indications supplémentaires, il est impossible d'extrapoler ces observations à tous les *cumuli di pietre* visés par Pierre Clerget, dont beaucoup sont peut-être en effet d'anciens amas d'épierrage. Mais à s'en tenir à ceux dont le géographe a illustré sa chronique, son interprétation est à relativiser : pour notre part, nous sommes enclin à les identifier plutôt comme des tourelles de pierres sèches ou des édifices apparentés.

DES CAIRNS PERSONNIFIES

Comme en France (*cf. supra* les développements sur *l'Homme de pierre* du Puy Chavaroche) on retrouve en Italie le phénomène de personnification de certains cairns, soit ponctuellement comme toponyme, soit comme désignation générique.

L'*om ed pera* piémontais et son avatar tyrolien

La région du Piémont, à laquelle se rattache la partie orientale des Alpes Bielloises, a longtemps pratiqué sa langue propre, le piémontais (*piemontèis*, dans sa dénomination autonyme, ou *piemontese* en italien), aujourd'hui reléguée au statut de « *langue minoritaire en danger* » -selon le classement linguistique de l'UNESCO[18]- et qui, sous divers aspects, semble plus proche de certaines « langues d'oc » (le franco-provençal, par exemple) que de l'italien proprement dit.

[17] Pas plus en français (où ce terme désigne plutôt un tas ou une petite élévation de terrain) qu'en italien, dont les termes correspondants (*cumulo*, *monticello*, *tumulo*, …) s'appliquent, eux aussi, à des formations en tas.

[18] Le piémontais a été inscrit au « *Livre rouge* » des langues en danger dans le monde, établi et périodiquement actualisé par l'UNESCO – *cf.* http://www.unesco.org/languages-atlas/index.php.

Il se trouve que le terme *mongioia*(*e*) employé par Alberto Vaudagna dans son étude archéologique sur les Alpes Bielloises n'appartient pas à la langue piémontaise ; plusieurs auteurs traitant de ce massif montagneux lui préfèrent l'appellation *omo 'd pera* (ou *òm ëd pera*), qui signifie littéralement *homme de pierre* en piémontais et y désigne, selon le cas, un cairn, un pierrier ou une tourelle de pierres sèches proprement dite.

On trouve d'intéressantes précisions sur les *òm ëd pera* dans une chronique de l'historien, journaliste et homme politique Roberto Gremmo, polygraphe piémontais contemporain qui, parmi de multiples monographies sur des sujets divers, a publié en particulier quelques travaux ethnographiques sur les Alpes Bielloises[19]. L'auteur y évoque notamment :

> « [des] *pyramides et des obélisques de pierre construits au cours des siècles dans les montagnes de Biella, connus sous l'appellation "òm ëd pera" et dont l'origine serait simplement utilitaire, en l'occurrence éliminer les pierres des rares pâturages disponibles* » (donc des amas d'épierrage) ; mais souhaitant dépasser cette explication *a minima*, il constate que « *ces gros parallélépipèdes de cailloux de forme prismatique ou cylindrique* […] *placés sur des dalles plates sont de hauteur et de formes variées, mais toujours dressés avec habileté pour résister aux intempéries* », ajoutant que « *l'extraordinaire capacité créatrice des bâtisseurs prouve qu'il ne s'agit pas de constructions pierreuses fortuites et aléatoires, mais de véritables monuments d'une tradition perdue* ».

En fait, les quelques photos illustrant ce propos correspondent exactement à des tourelles de pierres sèches de facture classique.

FIG. 60

L'*òm ëd pera* illustrant la chronique de Roberto Gremmo *(op. cit.* en note)

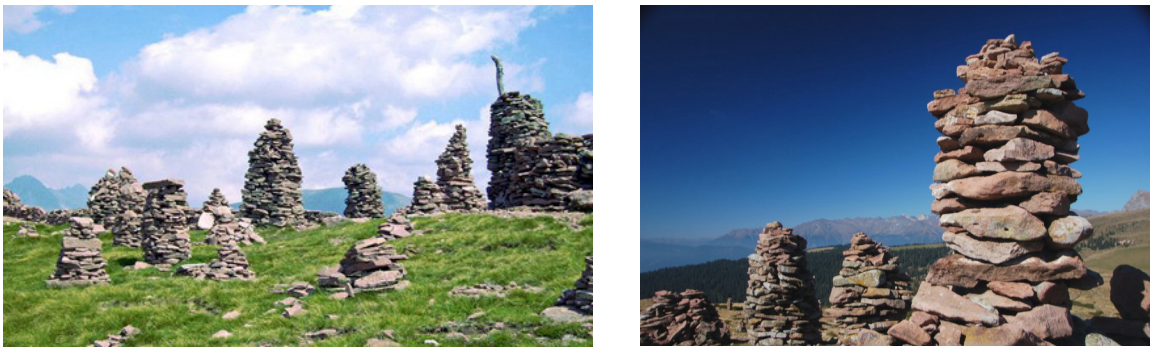
Se référant notamment aux travaux d'Alberto Vaudagna sur les *mongioie*, Roberto Gremmo souligne que « *dans les vallées piémontaises, en particulier dans celle de Lanzo, les mêmes "Montjoies" sont appelés "Bonòm", bonaccioni* », appellations rappelant les *bonome* qui, dans la langue d'oc, désignent parfois des bornes et autres marques de terrain (*cf. supra*).

[19] *Cf.* notamment son ouvrage intitulé « *Il Biellese magico e misterioso* », Ed. da Storia Ribelle, 2014. La citation originale (en italien), trop longue pour être reproduite ici, peut être consultée sur le site du quotidien régional en ligne *Newsbiella* à l'adresse suivante *:* http://www.newsbiella.it/2017/03/11/leggi-notizia/argomenti/biellese-magico-e-misterioso/articolo/il-biellese-magico-e-misterioso-gli-arcani-om-ed-pera-eretti-in-valle-dlelf.html. Sur Roberto Gremmo, *cf.* la notice d'autorité de la BNF (https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb13187407m) et une bio-bibliographie détaillée sur Wikipédia (https://it.wikipedia.org/wiki/Roberto_Gremmo?oldid=55188099).

Roberto Gremmo vise en outre les *Stoanernen Mandln* des Alpes Sarentines dans la province italienne autonome de Bolzano (également nommée « Sud-Tyrol » ou « Haut-Adige », région frontalière avec la Suisse et l'Autriche, à majorité germanophone).

Ces *Stoanernen Mandln* (« *petits hommes de pierre* » dans le dialecte germanique local) sont les homologues tyroliens des *òm ëd pera* piémontais[20]. Reste néanmoins à en définir le statut lexical, qui pourrait correspondre à un toponyme -comme *l'Homme de pierre* du Puy Chavaroche- plutôt qu'à une appellation générique, les édifices en question étant semble-t-il concentrés dans une seule zone identifiée comme telle sur l'application *Google Earth* (assortie de plusieurs photos).

FIG. 61



Photos de *Stoanernen Mandln*

En définitive, si le terme piémontais *mongioia* reste attaché à l'objet lithique qu'il désigne, l'appellation *òm ëd pera* (comme peut-être son équivalent tyrolien *Stoanernen Mandln*) prend plus de champ : elle ne se réfère plus intrinsèquement à la tourelle de pierres sèches elle-même mais à un homme imaginaire que l'ouvrage lithique serait censé personnifier. Ce processus est encore plus flagrant avec le terme italien *ometto* (pl. *ometti*), qui signifie précisément *petit homme*.

Les *ometti* italiens

En italien, le substantif *ometto* revêt plusieurs sens. Il désigne principalement un homme de petite taille (il s'agit d'un des diminutifs de *uomo*, doublet lexical de *uomino*), employé sans connotation particulière ou, parfois, dans un sens familier plutôt valorisant (pour désigner un enfant qui se comporte comme un « vrai petit homme », par exemple ; ou encore un homme qui sait gérer ses affaires, un « bon bonhomme ») ; mais on le trouve aussi -plus rarement- appliqué péjorativement à une personne de faible niveau intellectuel, ou de petite envergure (sociale, économique, …), ou encore un homme porté à la mesquinerie (à la *petitesse*) »[21].

[20] Informations communiquées sous les réserves d'usage car nous n'avons pas effectué de recherches sur cette région germanophone, l'Allemagne et l'Autriche n'entrant pas dans le champ comparatiste du présent ouvrage. Un rapide survol des sources accessibles sur Internet confirme néanmoins l'existence des *Stoanernen Mandln*, et montre plusieurs clichés de ces édifices, dont certains sont en effet similaires aux tourelles d'autres régions.

[21] *Cf.* l'article détaillé du site *Treccani* (http://www.treccani.it/enciclopedia/tag/ometto/). Rapporté à quelqu'un, le substantif italien *ometto* n'a jamais une connotation aussi dévalorisante -voire injurieuse- que celle du terme portugais *mariola* lorsque celui-ci est employé pour désigner un individu (*cf. supra*).

D'après différentes sources italophones -dont l'encyclopédie Wikipédia- ce terme *ometto* désigne aussi, pas seulement des tourelles de pierres sèches, mais tous les cairns en général, comme l'illustre la citation suivante : « *Un petit homme (également appelé "petit homme de pierre" ou "homme de pierre") est une construction artificielle simple consistant à empiler des pierres de tailles différentes les unes sur les autres (pour des raisons évidentes d'équilibre, les pierres sont empilées selon un agencement pyramidal du plus grand au plus petit) ; d'où le nom de "petit homme"* »[22] (dans certains dictionnaires italiens-français ou italiens-anglais en ligne, cette traduction n'est proposée que pour le terme au pluriel : *ometti = les cairns*).

D'autres sources italiennes insistent sur la trilogie *ometto* / *(petit) homme* / *cairn*.

C'est le cas, par exemple, du blog du quotidien *Avvenire*, dont une des pages est précisément consacrée aux cairns ; on y apprend, notamment, que « […] *ces constructions coniques simples sont connues sous différentes appellations selon les latitudes où on les trouve : "bonhomme" (France),* […] *"steinmann" (Allemagne), "moledro" (Portugal),* […]*"mongioie" (Piémont), "ometti" en Italie* ... »[23].

Cet extrait, intéressant à plusieurs titres, confirme l'équivalence avec le terme piémontais *mongioie* (distinct du terme *ometti* de l'italien ordinaire, particularismes régionaux obligent !), pointe le terme allemand *steinmann* (littéralement : *homme de pierre*, dont on rencontre souvent la forme diminutive *Steinmännchen* ou *petit homme de pierre*[24]) et -plus précisément encore- fait le lien avec l'appellation *moledro*, déjà examinée dans les développements du présent ouvrage consacrés à la terminologie portugaise des tourelles de pierres sèches et des cairns[25].

[22] *Cf*. https://it.wikipedia.org/wiki/Ometto (texte original en italien : « *Un ometto (chiamato comunemente anche "ometto di pietra" o "uomo di pietra") è una semplice costruzione artificiale che consiste nell'impilare, uno sopra l'altro, sassi di dimensioni differenti (generalmente, per ovvi motivi statici, i sassi vengono impilati secondo uno schema piramidale dal più grande al più piccolo); da qui il nome "ometto"* »). Cette traduction d'*ometto* au singulier en *cairn* est attestée par le dictionnaire en ligne *Glosbe* <RL76> (https://fr.glosbe.com/it/fr/ometto) ; la traduction d'*ometti* (pluriel) en *cairns* est confirmée par le traducteur en ligne de Google.

[23] *Cf.* https://www.avvenire.it/agora/pagine/ometti-cuore-pietra : « […] *queste semplici costruzioni coniche sono note sotto appellativi vari come le latitudini in cui sorgono : bonhomme (Francia),* […] *steinmann (Germania), moledro (Portogallo),* […] *mongioie (Piemonte), ometti in Italia ...* » ; on est surpris de trouver dans cette énumération le mot portugais *moledro*, dont on a vu *supra* qu'il était d'un usage purement régional bien moins commun que *mariola* ou *malhão*.

[24] L'entrée *Cairn* du « *Vocabulaires et toponymie des pays de montagne* » (Ed. par l'auteur, Robert Luft - Club Alpin Français de Nice - Mercantour, 2006), signale cet équivalent allemand *Steinmännchen* (diminutif), pour lequel l'encyclopédie Wikipédia germanophone mentionne les synonymes *Steinmänner*, *Steinmandl*, *Steinmanderl* (même signification) ainsi qu'une variante plus obscure *Steindauben* (-*dauben* renvoyant peut-être à des pièces de bois composant les tonneaux, ou *douelles* en français). Le flamand (néerlandais) dispose d'un mot presque identique : *steenman* (littéralement *homme de pierre*), parfois composé dans une forme longue *steenmannetje* ; ces deux termes servent à désigner les *cairns*.

[25] Selon la page en question, le terme français *bonhomme* entrerait dans cette même rubrique : cette assertion procède peut-être d'une confusion avec la locution *homme de pierre* qu'on trouve en effet dans quelques toponymes, ou plus rarement comme appellation générique ; pour le reste, dans un ouvrage sur « *L'épopée de la montagne* » (aux *Nouvelles éditions latines*, 1951) Eloi Henry Geneslay explique qu'« *Un cairn ou bonhomme de pierre est une pyramide de pierres sèches qu'élèvent habituellement sur un sommet rocheux ceux qui l'ont conquis* », mais aucune des autres sources françaises que nous avons consultées ne confirme qu'employé seul, le terme *bonhomme* soit une appellation générique des cairns (nous n'excluons cependant pas qu'il puisse en aller ainsi dans le langage courant de certaines régions montagneuses d'autres pays francophones, comme la Suisse ou le Canada).

La dualité de sens entre l'*ometto* désignant un cairn et le même mot désignant un homme peut surprendre, d'autant qu'en italien, il s'agit bien du même mot, et non pas de deux homonymes ni d'un télescopage sémantique (glissement de sens ou confusion avec un autre mot de consonance proche).

Cette ambivalence terminologique ne peut tenir à une simple ressemblance morphologique -même très approximative- car quoi qu'on en veuille, l'allure générale d'un monticule de pierre grossièrement conique ou pyramidal n'évoque guère celle d'un homme, petit ou grand[26].

FIG. 62

Deux représentations de *Steinmännchen*,
terme germanique correspondant à l'*ometto* italien

① Dessin d'un « *Steinmännchen als Wegmarkierung* »
[*Petit homme de pierre comme marque de terrain*][27]

② *Steinmännchen* au bord d'un chemin de randonnée
non balisé dans le Haut Palatinat (Allemagne)

Elle peut en revanche procéder d'un schéma de pensée symbolique : on appellera un cairn *ometto*, non pas parce qu'il ressemble objectivement à un homme, mais parce qu'il serait censé abriter ou représenter une créature humaine (vivante ou morte), un ancêtre ou un personnage légendaire ou mythologique, ou encore une entité surnaturelle avec laquelle les hommes pourraient entretenir des

[26] Cette explication censée découler de « raisons *évidentes* » (*sic*) selon Wikipédia n'est pas du tout convaincante. La fragilité du raisonnement n'a d'ailleurs pas échappé à la sagacité d'un des contributeurs, qui suggère (dans la partie « discussion » de la notice) de mieux expliciter « *la dérivation évidente du nom de la forme "humaine" de l'artefact* » (« […] *anche la definizione in sè può essere migliorata, per esempio esplicitando la pur evidente derivazione del nome dalla forma "umana" dell'artefatto ...* ») - *Cf.* https://it.wikipedia.org/wiki/Discussione:Ometto.

[27] Dessin de l'artiste et guide-excursionniste Herbert W. Heinrich (1922-2012), auteur de plusieurs guides de référence sur Majorque. Le petit empilement représenté sur ce dessin, composé de seulement cinq gros cailloux, est-il réellement un *homme de pierre* ? De fait, il est loin d'avoir la *stature* plutôt imposante qu'on prête volontiers aux supposés *hommes de pierre*. Il s'agit, certes, d'un *Steinmännchen* (terme construit avec le suffixe diminutif germanique *-chen*) et non d'un *Steinmann* mais pour notre part, nous serions enclin à n'y voir qu'un banal cairn directionnel, ressemblant d'ailleurs beaucoup à l'empilement de trois ou quatre pierres proposé comme exemple de *mariola* par Raquel Carvalho & Teresa Portel Marques dans leur note sur « *Le paysage culturel de la transhumance* » (*cf.* la figure 23). Sur Herbert W. Heinrich, *cf.* p. ex. https://de.wikipedia.org/wiki/Herbert_Heinrich_(Autor) et une brève notice biographique illustrée (en catalan) sur http://fitaafitatramuntana.blogspot.com/2012/12/herbet-w-heinrich-in-memoriam.html.

rapports d'ordre psychique ou religieux (une divinité mythologique comme l'Hermès grec[28] et le Jupiter-Terminus romain[29], ou un « esprit de la nature », que l'imagerie populaire représente d'ailleurs souvent de petite taille, voire comme un gnome[30]).

Cela étant, pour s'en tenir à l'aspect à la fois linguistique et archéologique de la question, l'équivalence *ometto* = *cairn* est-elle en italien une donnée lexicale ancienne, incontestable et largement répandue ?

Sur ce point, le doute est permis. En effet, nous n'avons trouvé mention de cette acception archéologique dans aucun des grands dictionnaires encyclopédiques ou étymologiques italiens ou des principaux dictionnaires italien-français du 19ème siècle et du début du 20ème siècle : tous se cantonnent à la signification littérale de *petit homme*, avec les différentes nuances exposées ci-avant[31]. Si le substantif *ometto* correspondait à une dénomination usuelle des cairns, on voit mal comment cette acception aurait pu échapper à la fois à autant de grands ouvrages de référence.

[28] Comme l'observe un site italien consacré à l'Occitanie (http://www.chambradoc.it/montagne/Cairn.page), les cairns sont associés à l'Hermès de la mythologie gréco-latine : « *En Italie on l'appelle "ometto" qui signifie petit homme. Selon la mythologie grecque les cairns étaient associés au dieu Hermès qui fut puni en donnant lieu au premier entassement de pierres, un cairn* » (« *In Italia viene chiamato "ometto" che significa piccolo uomo. Secondo la mitologia greca, gli ometti erano associati al dio Hermes e fu punito dando luogo al primo cumulo di pietre* ». Il s'agit d'un exposé sommaire d'une tradition rapportée par différentes sources de la mythologie gréco-latine, comme le confirme, par exemple, l'étude approfondie de Jean-Michel Ropars publiée en 2016 dans *Gaïa, revue interdisciplinaire sur la Grèce antique* - numéro 19 (« *Le dieu Hermès et l'union des contraires* ») ; l'auteur y relève notamment qu'un grand nombre de citations et de récits antiques conduisent à considérer Hermès, dans sa fonction de passeur, comme « […] *un dieu du cairn ou tas de pierres en bordure des chemins (herma) …*». Le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines de Daremberg et Saglio* (Paris- Hachette, 1900) est encore plus explicite sur ce point, indiquant à l'article *Hermae / Hermulae* que « […] *Avant que les Grecs aient commencé à donner à leurs dieux une figure humaine, alors qu'ils les représentaient par des symboles, Hermès était vénéré sous la forme tantôt d'un tas de pierres ramassées dans les champs et amoncelées sur le chemin, ce qu'on appelait ερμαΐος λόφος, ερμαίον ou ερμεον, tantôt sous la forme d'un énorme phallus…* » (le cairn ou la *tour de berger* pouvant eux aussi évoquer un phallus).

[29] Chez les Romains, les cairns étaient dédiés à Terminus, une divinité mineure mais très respectée protégeant les bornes, les limites de propriété et toutes les marques de terrain (*cf.* par exemple https://mythologica.fr/rome/terme.htm) : autant de fonctions qui sont attribuées aux *mariolas* du Portugal ou aux *mongioie* et *ometto* d'Italie. En fait, le nom latin *Terminus*, qui dérive de *termen*, a peut-être été emprunté au grec, avec une possible racine commune ou association d'idées avec le nom grec *Hermès* - *cf.* dans ce sens la remarque formulée à l'article Hermès (acception II) du Grand dictionnaire grec-français d'Anatole Bailly <RL16> : on a pris l'habitude de placer des bustes d'Hermès dans les rues ou sur les places, soit parce qu'il s'agissait du dieu des voyageurs, soit plus probablement « *par suite d'une confusion d'idées avec les mots* ἑρμα "borne" *ou* "poteau", *ou* ἑ'ρμοα "tas de pierres" *qui marquaient les bifurcations de chemins ou la limite des propriétés* ». Divinité garante des limites et de l'inviolabilité de la propriété privée, Terminus est également proche de Jupiter, garant des contrats, au point que les Romains les ont syncrétisés dans le *Jupiter Terminus* (ou *Jupiter terminalis*), dédié à la protection des frontières de l'État (c'est d'ailleurs sous le patronage de Jupiter qu'étaient célébrées chaque année au mois de février les fêtes connues comme *terminalia*). Ce rapprochement mythologique et symbolique n'est pas sans intérêt car comme on l'a vu *supra* (à propos des montjoies), le nom de Jupiter pourrait aussi être à l'origine du substantif français *montjoie*, donc un des mots qui, comme *terme*, est parfois employé pour désigner les tourelles de pierres sèches.

[30] Dans cette conception, l'*ometto* correspond à quelques nuances près à un *homoncule* [*omicciolo* en italien] ; c'est du reste une des définitions que plusieurs dictionnaires italiens donnent du terme *ometto* – *cf.* p. ex. le monumental *Dictionnaire universel de la langue italienne* (*T. 4*) de Carlo Antonio Vanzon <RL22>.

[31] Outre le *Dictionnaire universel de la langue italienne* de Carlo Antonio Vanzon (*op. cit*), nous avons constaté le même silence dans le *Dictionnaire de la langue italienne (nouvelle compilation)* de Nicolo Tommaseo et Bernardo Bellini <RL23> ; le *Dictionnaire universel critique et encyclopédique* de Francesco d'Alberti di Villanuova <RL24> ; le *Nouveau dictionnaire universel de la langue italienne* de Policarpo Petrocchi <RL25> ; le *Vocabulaire étymologique de la langue italienne* <RL04> de Ottorino Pianigiani <RL04>, ainsi que dans le *Nouveau dictionnaire italien-français et français-italien* de Costanzo Ferrari <RL26>.

En outre, ces artefacts sont peut-être moins anciens qu'on pourrait le supposer de prime abord. Comme celle des *mariolas* portugaises ou de la grande majorité des tourelles de pierres sèches françaises, la datation des *ometti* italiens reste en effet à préciser.

Certains auteurs -dont Roberto Gremmo (ref. *supra*)- estiment qu'il s'agit d'édifices très anciens (érigés « *depuis la nuit des temps* »[32]), donc construits à une époque censément dominée par les croyances magiques et religieuses, surtout en milieu rural. Mais cette estimation ne se fonde sur aucune donnée archéologique fiable, et là non plus, le silence des textes et des dictionnaires anciens au sujet des *ometti* ne plaide pas en sa faveur. Si au contraire ces artefacts sont relativement récents (élevés à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, par exemple), l'environnement culturel était devenu moins propice à une personnification de type magique, même dans les régions montagneuses d'Italie moins touchées que d'autres par l'urbanisation et l'industrialisation, les idées nouvelles et le progrès scientifique.

Une *stylisation* au sens étymologique du terme

Le schéma de pensée présidant à la personnification des tourelles de pierres sèches n'est pas propre à l'Italie, comme en attestent le nombre relativement élevé d'appellations qui, dans plusieurs autres langues, différents pays et sous diverses modalités et variantes locales, font toutes la même référence à un *homme de pierre*.

Sans chercher à démêler tous les ressorts psychologiques et culturels de la personnification symbolique des cairns (ses composantes religieuses ou magiques, notamment), on peut considérer que ces *hommes de pierre* naissent de l'*imagination* (au sens originel du terme, à savoir la création d'une image) et d'une abstraction consistant à rapprocher, puis finalement à assimiler un ouvrage lithique à une silhouette humaine très stylisée, l'un comme l'autre ayant une stature verticale et des proportions généralement plus hautes que larges. Ce processus générera, selon le cas, des toponymes (comme *l'Homme de pierre* situé au sommet du Puy Chavaroche, dans le département français du Cantal – *cf. supra*) ou des appellations génériques comme l'*om'd pera* en piémontais, l'*ometto* en italien, le *steinmann* en allemand, etc.

Au-delà d'une simple analogie, nous y voyons une véritable *stylisation* (opération intellectuelle définie comme l'action de représenter un objet de manière à la fois simplifiée et signifiante), d'autant que ce terme, étymologiquement dérivé du substantif latin *stylus* (désignant un poinçon pour dessiner ou écrire), emprunte par rapprochement homophonique au substantif grec στήλη [*style*], lequel désigne une *colonne* ou une *stèle*, c'est-à-dire des formations lithiques qui, par leur substance, par leur forme générale et par certaines de leurs fonctionnalités, partagent elles aussi plusieurs points communs avec les tourelles de pierres sèches.

✶ ✶ ✶

En définitive, le processus psycho-culturel de personnification des tourelles de pierres sèches et, plus généralement, d'un certain nombre de cairns turriformes, apparaît assez répandu dans le monde (comme le montreront, outre les quelques exemples déjà cités, les développements spécifiques

[32] « *impilamenti litici eretti fin dalla notte dei tempi* » (*in* la notice de présentation de son ouvrage « *Il Biellese magico e misterioso* », *op. cit.*).

consacrés aux *hommes de pierre* des Îles britanniques ou d'Amérique du Nord). Il peut surtout en livrer certaines clés d'interprétation, que nous avons cru pertinent de développer plus en détail dans la seconde partie du présent ouvrage.

CHAPITRE 4
LES EDIFICES ESPAGNOLS : UN ECLAIRAGE LINGUISTIQUE NOUVEAU

Deux bonnes raisons nous ont amené à nous intéresser à la possible présence de tourelles de pierres sèches en Espagne, même si, là non plus, nous n'avions pas pour objectif d'en faire un inventaire, mais simplement d'établir des parallèles ou de mettre en évidence des spécificités permettant de mieux comprendre ce type d'édifices.

La première raison tient à la grande proximité géographique, historique et culturelle entre le Portugal et l'Espagne, deux pays assez différents à beaucoup d'égards -ne serait-ce que linguistique- mais qui partagent depuis longtemps de nombreuses caractéristiques ethnographiques communes : à partir du moment où il existe dans la Serra da Estrela portugaise des tourelles de pierres sèches imputées par les habitants de la région -à tort ou à raison- à des bergers, nous étions logiquement fondé à supposer la présence de monuments comparables en Espagne (notamment dans ses provinces frontalières avec le Portugal), où ils pourraient là aussi être attribués aux bergers.

A cela s'ajoute que pendant très longtemps, les circuits transfrontaliers de transhumance pastorale ont amené les pasteurs et les troupeaux de ces deux pays à effectuer des passages et des séjours périodiques sur leurs territoires réciproques, avec tous les brassages humains et les échanges de pratiques culturelles qu'ils impliquaient[1] : l'hypothèse d'un lien entre les tourelles de pierres sèches et la culture agropastorale plaide donc pour l'existence de tels édifices des deux côtés d'une frontière au demeurant assez perméable et dont les tracés ont évolué dans le temps.

La seconde raison est tirée d'une considération d'ordre linguistique : tout comme pour les *mongioie* d'Italie, nos recherches sur le terme français *montjoie* nous ont en effet mis sur la piste des *mojones* (pluriel du mot *mojon*), terme le plus utilisé en espagnol pour désigner les cairns en général (en l'absence, semble-t-il, d'appellation spécifique pour les cairns-tourelles proprement dits).

De fait, il existe une ressemblance formelle indéniable -et une certaine proximité phonétique- entre ce mot *mojon* et le mot français *mon(t)joie* ou le mot piémontais *mongioia* (abstraction faite des différences de prononciation entre ces trois langues). Les *montjoies* françaises et les *mongioie* piémontaises correspondant dans certains cas à des tourelles de pierres sèches, il nous semblait donc nécessaire de vérifier si, en espagnol, le terme *mojon* pourrait lui aussi y correspondre[2] (au-delà des *mojones* espagnols, cette approche linguistique nous a finalement conduit à émettre l'hypothèse d'un champ lexical propre aux tourelles de pierres sèches et aux édifices apparentés, développée dans la dernière partie du présent ouvrage).

Non content de vérifier l'existence de tels édifices dans ce pays, nous avons également tenté de préciser les interprétations qu'en donnent les Espagnols ; à cet effet, nous avons d'abord procédé

[1] Sur les mouvements de transhumance transfrontalière hispano-portugaise, *cf*. p ex. le site mentionné *supra* « *Ruta de la lana* » - http://www.translana.org/french/translana.php.

[2] Les présents développements prennent uniquement en compte les *mojones* situés en Espagne (y compris les Baléares et les Canaries, à l'exclusion toutefois des deux enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, situées en Afrique du Nord), et non des monuments comparables qu'on peut trouver dans d'anciennes possessions coloniales espagnoles en Amérique latine, dont les désignations et les spécificités sont traitées dans un autre chapitre (*cf. infra*).

« par sondage » sur les grands moteurs de recherche Internet à partir de quelques mots-clés[3], pour tenter d'évaluer le volume et la qualité des informations disponibles.

Sur cette base empirique, la phase initiale de la recherche a permis -comme pour le Portugal, la France et l'Italie- de préciser la terminologie espagnole des cairns et ouvrages apparentés, et de procéder à trois constats de base :

- le premier constat est qu'en effet, on trouve diverses formations lithiques qui ressemblent plus ou moins à des tourelles de pierres sèches (notamment des amas d'épierrage au profil relativement élaboré) dans différentes régions espagnoles, y compris aux Baléares et aux Canaries (*cf. infra* les développement spécifiques consacrés aux édifices de ces deux archipels) ; en revanche, les *cairns-tourelles* proprement dits, sans en être absents, ne paraissent pas plus communs en Espagne que dans les autres pays étudiés ci-avant, alors qu'on y dénombre beaucoup de cairns ordinaires (anciens ou récents[4]) et de nombreux autres petits édifices vernaculaires de pierres sèches souvent liés à la culture agropastorale, comme des cabanes et des abris de berger, des coupe-vent, des murettes, des affûts de chasseurs, etc. ;

- le deuxième constat est qu'en dehors d'informations généralistes et souvent sommaires disponibles sur Internet (blogs, pages personnelles, sites de randonnée ou de géocaching, ...), les sources documentaires sur les tourelles de pierres sèches espagnoles ne paraissent ni plus abondantes ni plus précises qu'au Portugal ; nous n'avons en particulier trouvé aucune thèse ni d'ouvrage spécialisé sur la question, et si en Espagne certaines tourelles ou monuments apparentés semblent entrer dans le champ de la protection légale des édifices patrimoniaux[5], il n'en existe à notre connaissance aucun inventaire systématique, public ou privé ;

- le troisième constat -mais qui tient peut-être aux lacunes des documents sur lesquels nous avons pu travailler- est que d'une manière générale, les sources espagnoles insistent assez peu sur le lien allégué entre les tourelles de pierres sèches et la culture pastorale environnante ; certes, cette possibilité est prise envisagée par différents auteurs et rédacteurs

[3] Le choix des premiers mots-clés s'est simplement fondé sur la traduction en espagnol d'un certain nombre de termes utilisés en français pour désigner les cairns, les marques de terrain et autres édifices ruraux et pastoraux s'en rapprochant (*cairn*, *tour*, *tourelle* et *quille de berger, pilier* et *pile de pierres sèches*, *montjoie*, *coupe-vent*, ...). Cette approche a vite mis en exergue le terme *mojon*, largement prédominant dans la terminologie en lien avec ces artefacts.

[4] L'Espagne subit elle aussi la mode envahissante des petits « cairns touristiques » (des empilements précaires de quelques roches ou galets, dépassant rarement 60 cm) construits un peu partout par des artistes-amateurs ou par des promeneurs, le plus souvent par jeu, ou pour marquer leur passage et faire des selfies devant… Ce phénomène (qui rappelle un peu celui des « cadenas d'amour » accrochés sur les grilles des ponts et de divers monuments) touche non seulement les plages, mais aussi des zones plus rurales, y compris en montagne où ces pseudo-cairns risquent d'être confondus avec des cairns servant traditionnellement à marquer les chemins. De nombreux sites Internet dénoncent vivement cette mode inconsidérée, que des municipalités espagnoles tentent d'endiguer en l'interdisant ou en procédant chaque fin de saison à la destruction de ces traces importunes et peu respectueuses de l'environnement.

[5] Le régime général de protection légale des édifices et sites patrimoniaux, culturels ou historiques espagnols fait l'objet de plusieurs textes dont le détail ne relève pas du présent ouvrage (sur ce point, *cf.* par exemple l'article en français de l'Encyclopédie Wikipédia sur le régime des « *Biens d'Intérêt Culturel – BIC* » espagnols ainsi que les nombreux liens vers lesquels il pointe - https://fr.wikipedia.org/wiki/Bien_d'intérêt_culturel_(Espagne). Plusieurs édifices visés dans le présent ouvrage sont situés dans des aires protégées (Parcs naturels, etc.) et sont de ce fait inclus dans le périmètre de protection spécifique correspondant. Par ailleurs, dans le cadre de leurs compétences propres, certaines Provinces ou Communautés autonomes mènent une politique de conservation pouvant les amener à répertorier des tourelles de pierres sèches ou des monuments apparentés ; c'est le cas, par exemple, de l'Aragon, dont le site Internet comprenait une rubrique (†) *http://www.patrimonioculturaldearagon.es/bienes-culturales/*) identifiant plusieurs tourelles désignées *mojones*.

espagnols, mais de manière semble-t-il moins systématique et moins catégorique qu'au Portugal, en France ou en Italie.

Cela étant, il est vrai qu'en Espagne comme ailleurs, on rencontre ce type d'édifices principalement dans des régions de basse et moyenne montagne où l'élevage des ovins et des caprins était -et reste aujourd'hui encore- une activité importante : les tourelles de pierres sèches s'inscrivant de ce fait dans un paysage et un environnement culturel à dominante pastorale, il n'est pas impossible qu'à la longue, elles aient fini par en devenir partie intégrante ; mais comme ailleurs, cette hypothèse de travail reste à démontrer.

UNE TERMINOLOGIE FOISONNANTE

Nous n'avons pas identifié de terme espagnol univoque -d'usage courant ou dans la littérature scientifique spécialisée- désignant en propre et à titre exclusif les *tourelles de pierres sèches* au sens du présent ouvrage (c'est-à-dire l'homologue terminologique exact des *tours* [ou] *quilles de berger* françaises, entendues comme des cairns de pierres sèches pleins, élevés de main d'homme en forme de petite tour ronde ou circulaire).

FIG. 63

La *torreta* située au sommet du *Punton del Pilon* (1 962 m d'altitude),
conforme au type *tourelle de pierres sèches* au sens du présent ouvrage

Certes, nous avons noté l'emploi occasionnel par certains auteurs du diminutif espagnol *torreta* [en français, une *tourelle*] pour décrire la forme générale de ces monuments, mais il s'agit plutôt d'une comparaison que d'une dénomination générique, comme dans la citation suivante : « [Arrivés] *au col de Puerto de Yosa* […] *dans un petit moment nous allons rejoindre le Tozal del Pilón* […] *où il y a une haute tourelle en pierre sèche, près de laquelle les bergers se rassemblaient …* »)[6]. Hormis l'appellation spécifique *torretas* (ou *torretes* en catalan) désignant certains ouvrages des Baléares et des

[6] « *En el collado del Puerto de Yosa* […] *en un momento ganaremos el cercano Tozal del Pilón* […] *donde hay una altiva torreta de piedra seca, en la que se reunían los pastores …* » - descriptif sur *Wikiloc* d'un circuit en montagne passant par le Pico del Pilon (ou Punton del Pilon, à 1 962 m d'altitude) situé en Aragon (Province de Huesca) non loin de la frontière française (*cf.* https://www.wikiloc.com/hiking-trails/manchoya-desde-oto-circular-por-pelopin-tozal-del-pilon-tozal-de-la-virgen-punta-cotonal-y-punta-ga-18193374) ; le rédacteur avance à ce propos l'idée que les bergers utilisaient cette tourelle pour y accrocher leurs sacoches de provisions « *à l'abri des prédateurs opportunistes tels que les renards et autres animaux* », explication techniquement peu crédible mais dont des autochtones portugais nous ont également fait part lors de notre enquête de terrain sur les tourelles de la Serra da Estrela (thème de la tourelle garde-manger ; *idem*, à propos des édifices portugais désignés par des bergers locaux comme *Tulhas* [en français, des *huches*] « *car c'est là que certains jours, les familles laissent leur nourriture* » - *cf. supra*, dans les développements relatifs aux *caramoços*). De passage au Pico del Pilon, un autre randonneur, français celui-là, signale le même édifice mais se contente de le décrire comme « *un gros cairn* » (https://rb64.ovh/randos64/pelopin-178.html).

Canaries (*cf. infra*), les occurrences du substantif *torreta* rapporté à des tourelles de pierres sèches concernent, pour la plupart, des édifices dénommés localement sous un autre vocable.

Pour autant, à défaut d'appellation spécifique, on trouve en Espagne bon nombre de tourelles de pierres sèches et d'édifices apparentés, usuellement désignés sous différents vocables qui, pour partie, se recoupent ou se confondent pour former un ensemble terminologique assez enchevêtré. Prenant en considération les deux langues majoritaires du pays, le castillan et le catalan[7], ces appellations peuvent être rangées sous deux groupes lexicaux :

- un premier groupe de trois termes génériques dominants, sans pour autant être univoques : le *mojon* (pl. *mojones*), le *hito* (pl. *hitos*) et, accessoirement, le *majano* (pl. *majanos*), qui désignent soit des tourelles proprement dites, soit -plus souvent- divers artefacts beaucoup plus communs comme des cairns classiques, des bornes ou d'autres marques de terrain (pas nécessairement en pierres sèches) ;
- un second groupe sémantiquement plus homogène (en raison de l'apparentement étymologique des termes qui le composent), regroupant les trois substantifs *peiron*, *pilar* et *pilon* qui, censément, désignent d'autres types d'artefacts en forme générale de *pile* ou de *pilier* mais qui, occasionnellement, sont aussi employés -à tort ou à raison- pour désigner des tourelles de pierres sèches proprement dites ou certaines formations lithiques leur ressemblant.

A ces termes, s'ajoute en catalan le mot *monjoia* (pl. *monjoies* ou *monjoyes*) manifestement apparenté au substantif français *mon(t)joie* ou au terme piémontais *mongioia* (*cf. supra*), ainsi qu'au *mojon* espagnol, comme le souligne notamment le *Dictionnaire Catalan-Valencien-Baléare* (ou DCVB)[8].

Il semble que parmi plusieurs significations, *monjoia* désigne parfois des tourelles ou des cairns apparentés (comme d'ailleurs son homologue français *mon(t)joie*) mais également, de manière plus singulière, des murettes coupe-vent en forme de fer à cheval, qui ne ressemblent donc en rien à une tourelle de pierre sèche proprement dite (chevauchement de sens déjà signalé à propos des *malhoes encurvados* du Portugal) : « […] *Les monjoies sont des murets de pierre sèche pas trop élevés en forme de fer à cheval, comme une sorte de "pare-brise" permettant de se protéger du vent et du froid pendant que le troupeau broutait. On les trouve généralement dans les parties hautes de la montagne, là où le vent souffle le plus fort* »[9].

[7] A côté du castillan, langue officielle de l'État espagnol, plusieurs autres idiomes sont pratiqués en Espagne, disposant d'ailleurs -pour certains- d'une reconnaissance statutaire et/ou législative dans le cadre des structures régionales de ce pays (le basque, le catalan, le galicien, l'aranais, l'asturien, l'aragonais, …) ; en outre, le castillan et le catalan comportent eux-même diverses variantes locales comme l'andalou, le canarien, le valencien, … : d'où une grande diversité linguistique expliquant pour partie la variété et l'enchevêtrement des termes servant à désigner les cairns en général et leurs différentes déclinaisons (dont les *tourelles de pierres sèches*).

[8] Le DCVB <RL28> rapporte *monjoia* au castillan *mojon,* une des appellations des tourelles de pierres sèches en Espagne (*cf.* les développements spécifiques consacrés au terme *mojon*) ; de même, l'entrée *Monjoia* du *Dictionnaire en ligne des synonymes* en catalan d'Albert Jané <RL74> référence, parmi d'autres, le substantif *mollo,* équivalent du *mojon* espagnol (« *Diccionari de sinònims* », sur https://sinonims.iec.cat/sinonims_cerca_sin.asp?pclau2=monjoia).

[9] *In* « *L'inventaire du patrimoine culturel d'Olesa de Bonesvalls* » (une commune de la Province de Barcelone), *Mémoire technique* de l'universitaire María del Agua Cortés Elía – Bureau du Patrimoine culturel d'Olesa de Bonesvalls, février 2006. La citation originale en catalan est trop longue pour être reproduite *in extenso*.

Trois appellations génériques prédominantes : *mojon*, *hito* et *majano*

Comme on peut le constater sur la figure ci-après, trois tourelles de pierres sèches pratiquement identiques pourront, selon les auteurs et les régions, être désignées en Espagne comme *mojon*, *hito* ou *majano*, la diversité des appellations n'étant pas liée à des différences structurelles objectives.

FIG. 64

① Un *mojon* sur l'Amurga, dit le *Mojón de Afón* (Grande Canarie)

② Un *hito* sur le pic de Valdecebollas (Province de Palencia)

③ Un *majano* de la Sierra del Ocejon (Province de Guadalajara)

Les mojones

L'appellation la plus usuelle dans toute l'Espagne est le substantif masculin *mojon* (pl. *mojones*), utilisé pour désigner toutes les variétés de cairns (dont des tourelles de pierres sèches), mais également des bornes monolithiques (c'est-à-dire des blocs de pierre taillés à cet effet)[10], des amoncellements de pierres (amas d'épierrage, par exemple) et toutes autres marques de terrain servant à délimiter les propriétés[11] ; dans cette acception, on peut donc considérer que *mojon* est l'équivalent espagnol -mais en plus inclusif- du terme générique portugais *mariola*, lui aussi très polysémique (*cf. supra*), ou du terme anglais *cairn*, plus général encore.

Sur le plan formel, les tourelles de pierres sèches espagnoles désignées *mojones* -pour celles que nous avons pu identifier, tout au moins- ressemblent beaucoup aux monuments comparables du Portugal, de France ou d'Italie, et ne justifient donc pas de nouveaux développements descriptifs spécifiques : comme ailleurs, on y dénombre des ouvrages de section circulaires ou de section quadrangulaire avec des dimensions moyennes équivalentes à leurs homologues des pays avoisinants. On trouve là aussi différentes variantes locales autour du « modèle type » défini au début du présent ouvrage, avec semble-t-il une majorité d'édifices de forme plutôt conique sans dalle sommitale.

[10] *Cf.* de belles illustrations de *mojones* bornes sur https://blogimpresoenpiedra.blogspot.com/search/label/mojones.

[11] En fait, le mot *mojon* se rapporte plus à la fonction même de la marque de terrain qu'à sa consistance physique (la matière dont elle est constituée), à sa forme ou à son mode d'implantation dans le paysage (il peut d'agir d'un ouvrage agencé de main d'homme ou de tout autre objet naturel -un arbre, par exemple- pris comme repère) ; *cf*. p. ex. l'entrée *mojon* du *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole d'Espagne et des Amériques espagnoles* <RL27> : « *pierre, arbre ou autre type de signe qui sert à délimiter l'étendue ou les limites des fonds des individus ou des territoires des peuples* ». Cette définition, dont la version originale utilise l'expression « *dividir los terminos* », est toutefois partiellement circulaire, car à l'article *termino* du même dictionnaire, on trouve, entre autres acceptions : « *le cairn mis pour distinguer les limites* » [*el mojón que se pone para dislinguir los limites*].

FIG. 65

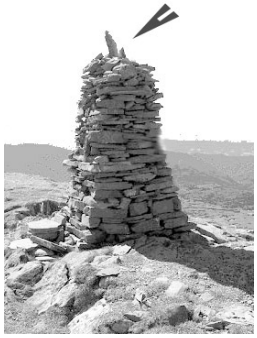
① Grand *mojon* de section circulaire sur le Pic de Trigaza (région de Burgos)

② *Mojon* de section quadrangulaire (tronpyramidal) dans la région de Tabuenca (Province de Saragosse)

Certaines tourelles de pierres sèches espagnoles présentent des particularismes structurels déjà observés au Portugal ou en France, comme la présence d'une niche creuse -dont la fonction n'apparaît pas plus claire qu'ailleurs- ou d'une pierre verticale saillante au sommet de l'édifice. Nous n'avons pas trouvé de mention de tourelle présentant des marches en encorbellement formant une sorte escalier (qui aurait pu servir à construire le monument ou peut-être d'accéder à son sommet par la suite) : nous n'en concluons pas à l'inexistence de telles structures sur les tourelles de pierres sèches espagnoles, mais cette occurrence ne doit pas y être très fréquente, car c'est un détail assez remarquable qu'ailleurs, les observateurs ne manquent jamais de relever.

FIG. 66

① *Mojon* comportant une niche intérieure (flèche claire) dans la région de Tabuenca, Province de Saragosse[12]



② *Mojon* à pierre sommitale saillante (flèche noire) dans la région de Huesca (en Aragon)

Plusieurs sources signalent l'existence de *mojones* peints en blanc -sans doute à la chaux- particularité dont nous n'avions jusque là recensé aucune occurrence ailleurs. On en trouve la mention, par exemple, dans un article du Pr Javier Soriano Martí (Université Jacques-I[er] de Castellón) consacré à certains ouvrages de pierres sèches marquant les zones et les paysages de transhumance : il signale que par endroit, les *mojones* sont de simples pierres peintes en blanc (« *los mojones son simples piedras pintadas de blanco* »), situation que l'auteur attribue au fait que ce type d'édifices était

[12] L'auteur de ce cliché (Pedro Dominguez, un des collaborateurs du *Centro de Estudios Borjanos*) s'interroge sur la fonction de cette « *niche grossière, délibérément agencée, bien qu'on n'en connaisse pas l'usage* [peut-être pour] *loger une image pieuse ou même une petite crèche car, parmi les alpinistes et les randonneurs, il est courant d'en installer sur les sommets, mais cela reste une hypothèse…* » - *cf.* http://cesbor.blogspot.com/2014/04/mojones-en-tabuenca.html.

souvent utilisé comme marque de terrain ou comme repère pour le cheminement des bergers[13]. Dans le même sens, un ouvrage de référence <RB048> sur la culture populaire de la Communauté de Calatalyud (dans la Province de Saragosse) mentionne l'existence de *mojones « spectaculaires facilement visibles, formés de pierres blanches* » et servant à délimiter un vaste domaine agropastoral dépendant jadis du Monastère de Piedra (à Nuevalos).

FIG. 67

Un *mojon* peint en blanc sur les terres du Monasterio de Piedra
(Nuevalos, Province de Saragosse)

Nous avons également relevé la présence en Espagne de quelques *mojones* mémoriaux présentant une grande ressemblance morphologique avec des cairns classiques et qui, s'ils ne sont pas des édifices vernaculaires de même nature que les tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage, retiennent néanmoins l'attention, à la fois parce qu'ils témoignent de l'intérêt que les Espagnols portent (ou portaient) à ce modèle architectural et parce que dans une approche comparatiste, on retrouve des édifices de même nature dans d'autres pays (*cf.* notamment les développements consacrés *infra* à certains *cairns mémoriaux* des Îles britanniques, célébrant des épisodes en lien avec la culture pastorale).

Un *mojon* de ce type, le « *Molló dels Quatre Bisbes* » [en français, *Cairn des quatre Evêques*] a été érigé au 18ème siècle près de Benavites (région de Valence) à l'issue d'une importante rencontre des évêques de Valence, Tortosa, Segorbe-Castellón et Majorque en vue de déterminer les limites de leurs diocèses respectifs. Il subsiste de cet édifice (aujourd'hui disparu) une illustration montrant un cairn imposant en forme de pain de sucre, ainsi que plusieurs descriptions (curieusement peu concordantes, l'une d'elle évoquant un ouvrage conique, une autre mentionnant une pyramide à quatre pans) précisant que ce monument délimitait la frontière entre le diocèse de Tortosa et celui de Valence ; il s'agissait donc, à la fois d'un *mojon* commémoratif et d'un *mojon* à la fonction beaucoup plus commune de marqueur de terrain[14].

[13] *Cf.* l'article consacré par ce spécialiste aux *bufadors*, sortes de petites lucarnes ménagées dans les murettes autour des parcelles de pacage, de manière à ne pas trop faire obstacle au vent au risque d'en compromettre la stabilité <RB047>.

[14] A moins que l'ouvrage conique ait été distinct du *mojon* pyramidal, avec d'un côté un cairn mémorial, de l'autre une borne frontalière ; on constate par ailleurs que le monument en question est décrit comme un *monolito* (un monolithe) alors que la photographie montre un édifice maçonné, ce que corrobore implicitement le terme *mampostería* [maçonnerie] figurant dans une des deux descriptions citées (les sources consultées n'apportent pas de réponse certaine à ces deux interrogations). Dans l'appellation de ce monument, le terme *mollo* (au lieu de *mojon*) renvoie à une des possibles racines étymologiques du mot *mojon*, dont le statut sémantique est examiné dans les développements de la seconde partie du présent ouvrage (l'hypothèse des « champs lexicaux »). Sur le *Molló dels Quatre Bisbes, cf.* notamment la chronique et le cliché publiés sur le site Internet de la commune d'Almenara (https://sites.google.com/site/almenaracastellon/monolito).

FIG. 68

Représentation ancienne (gravure ou photo ?) du *Molló dels Quatre Bisbes*
situé à Almenara, près de Benavites (Province de Castellon)

Un *mojon* dédié à la mémoire d'un personnage bien plus modeste est mentionné sur un blog consacré à l'histoire de *Castillo del Romeral* (Grande Canarie)[15]. L'édifice en question, situé sur le lieudit *Alto de Las Gramas*, est un « *mojon élevé en hommage au berger Sebastián Melián López* » (« *mojón construido en homenaje al pastor Sebastián Melián López* »), sans toutefois plus de précisions sur ce berger lui-même (qui a certainement marqué la tradition locale) ni sur les raisons précises ayant justifié l'érection du monument.

FIG. 69

Mojón à la mémoire du berger Sebastián Melián López (Grande Canarie)

Il s'agit d'une tourelle de pierres sèches cylindrique en bonne et due forme, en l'occurrence une construction de dalles plates superposées sur environ 2 m de hauteur, avec un sommet légèrement plus resserré qu'à sa base, elle-même constituée de blocs plus grossiers. Pour sommaire qu'elle soit, la mention de ce *mojon* retient l'attention, car élevé en hommage à un berger nommé, il s'inscrit comme tel en tant qu'élément de la culture pastorale canarienne (*cf. infra*).

[15] Ce blog (http://historiacastilloromeral.blogspot.com/), régulièrement actualisé, comporte de nombreuses et précieuses indications sur la répartition, la morphologie générale et les fonctions supposées des *mojones* de cette région, sur lesquels les traditions et les récits locaux canariens semblent aussi partagés et divers qu'ailleurs, en Espagne continentale comme dans d'autres pays ; ainsi, pour certains, ces édifices étaient des postes d'observation servant aux pêcheurs pour marquer les points d'ancrage de leurs engins de pêche (hypothèse peu évidente pour les cairns implantés sur des terrains montagneux non visibles depuis la mer), pour d'autres il s'agissait de marques de terrain délimitant des zones cultuelles, ou encore des espaces funéraires, etc.

Les hitos

Une deuxième appellation -moins fréquente dans le sens de tourelle de pierres sèches proprement dite- est le terme *hito*, substantif masculin dérivé de l'adjectif latin *fictus* signifiant *fiché* (planté dans le sol) et auquel s'apparentent des adjectifs d'autres langues romanes comme *fixe* (en français), *fisso* (en italien) ou *fijo* (en espagnol).

On retrouve aussi cette racine, par exemple, en composition dans un toponyme français courant, *Pierrefitte* (sous différentes orthographes), venu du latin *Petra ficta* (pierre fichée) et généralement lié au souvenir à cet endroit d'un menhir disparu ou d'une ancienne pierre dressée. De même, trouve-t-on en catalan le substantif féminin *fita* (« *pierre ou autre repère placé au sol pour indiquer la limite d'une propriété, d'une région ou pour marquer une distance de parcours* [donc l'équivalent d'une borne]*, etc.* »)[16] qui équivaut aux deux mots castillans *hito* et *mojon*.

FIG. 70

Dessin représentant une *fita* (en catalan), équivalent du *hito* castillan[17] ; il ne s'agit manifestement pas d'une *pierre fichée* au sens propre, mais d'un assemblage vertical de quelques gros blocs (ou, peut-être, les vestiges naturels d'un rocher de granit sculpté par l'érosion) : tant pas sa forme que par ses constituants, cette formation diffère d'une tourelle de pierres sèches.

En espagnol, le mot *hito* est polysémique : il peut désigner aussi bien une borne, une marque de terrain, un indicateur de chemin ou un repère délimitant un territoire (« *para conocer la dirección de los caminos y para señalar los limites de algún territorio* »[18]) que, dans un sens plus abstrait, un *jalon* sur un chemin ou un parcours (y compris au sens figuré de *cheminement*). On le retrouve dans la locution géographique commune « *hito fronterizo* » qui se rapporte non seulement aux bornes frontalières, mais également à différents repères marquant les limites des circonscriptions administratives, à des points géodésiques, etc.[19]

[16] « *Pedra o altre senyal ficat en terra per a indicar el límit d'una heretat, d'una contrada, d'una distància a recórrer, etc.* », tiré du *Dictionnaire catalan-valencien-baléare* <RL28>.

[17] D'après le *Recueil de terminologie de la montagne* de Benigne Palos I Vadell, un des auteurs de référence sur l'excursionnisme aux Baléares [« *Recull de terminologia muntanyenca relacionada amb l'excursionisme* »], Ed. Moll, s.l., 2003 (dessin de l'artiste majorquin contemporain Vicenç Sastre Arrom, illustrant notamment un blog en catalan spécifiquement consacré à Majorque - http://nomsillocsdemallorca.blogspot.com/2014/03/monjoia-fita.html).

[18] *Cf.* l'article « *hito* » du *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole d'Espagne et des Amériques espagnoles* <RL27>.

[19] *Cf.* l'entrée *Hito fronterizo* de l'Encyclopédie Wikipédia (https://es.wikipedia.org/wiki/Hito_fronterizo), ainsi que les explications complémentaires figurant sur https://definicion.de/hito/ ; ce site souligne que le terme *hito* renvoie à un repère fixe, permanent ou inaltérable (« *fijo, constante o inalterable* »), qualités substantielles qu'ont effectivement les bornes et autres marqueurs publics de terrain.

Sur le plan morphologique, un *hito* se présente le plus souvent comme un artefact en pierre taillée fiché dans le sol verticalement (c'est le cas d'une borne) ou, le cas échéant, comme une pile maçonnée, ce qui devrait le distinguer d'édifices de pierres sèches plus rustiques comme les cairns ou les tourelles.

Pourtant, d'après certaines sources documentaires, il semble qu'un *hito* puisse aussi désigner un ouvrage assimilable à une tourelle de pierres sèches. C'est le cas, par exemple, d'un cairn cylindrique régulier situé sur la Peña Colorada (dans le massif d'Arkamu en Pays basque espagnol, au sud de Bilbao), tel qu'il est légendé (« *hito de piedras* ») sur *Wikiloc*, un site Internet consacrée aux itinéraires touristiques naturels[20].

FIG. 71

Édifice présenté comme un *hito*
sur la Peña Colorada (Pays basque espagnol)

Le site de la municipalité de Minaya (dans la Province d'Albacete) consacré à l'architecture rurale locale (comportant de riches et nombreuses illustrations) est encore plus catégorique : il définit les *hitos* comme des « *petites tours cylindriques de pierres ne dépassant pas deux mètres* » (autrement dit, des *tourelles*) situées dans des endroits stratégiques pour délimiter des parcelles de terrain « *là où il n'y a pas assez de pierre pour pouvoir construire un mur* [une murette de séparation] »[21].

Ce site livre par ailleurs une précision intéressante sur un second sens du mot *hito* : il désignerait accessoirement un élément architectural en pierres sèches à « usage décoratif » (« *elementos de adorno* »), en l'occurrence une sorte de tourelle cylindrique saillant de la partie supérieure de certains *majanos* et de certaines cabanes ou constructions de berger.

Les *cabanes de berger* n'entrant pas dans cadre du présent ouvrage, nous n'avons pas cru nécessaire d'approfondir la question. Tout au plus peut-on noter qu'un tel appendice sommital, pour singulier qu'il apparaisse, n'est pas propre à l'Espagne : comme les clichés ci-après permettent de le constater, on trouve des formations comparables sur certaines cabanes de berger du sud de la France -ou

[20] Sur cet édifice, *cf.* https://es.wikiloc.com/rutas-senderismo/pena-colorada-1-135-m-repico-1-187-m-y-kruzeta-1-171-m-circular-desde-arriano-araba-6881763/photo-3862764.

[21] Texte traduit de l'espagnol ; il est à noter que le texte espagnol mentionne des « *pequenas torres cilindricas* » (https://www.minaya.es/arquitecturarural/html/rural.htm#hitos), et non des *torretas*, confirmant que ce diminutif reste d'un usage peu fréquent dans la littérature hispanophone traitant d'architecture vernaculaire.

capitelles- par exemple, sans toutefois que les auteurs francophones aient fait sur ce point de rapprochement particulier avec des tourelles de pierres sèches[22].

FIG. 72

Quelques *cabanes pastorales* (édifices creux) dont le toit est surmonté d'une coiffe tronconique en pierre sèche, de structure pleine ; la fonction exacte -décorative ou utilitaire- de cet appendice sommital n'est pas bien établie.

① *Hito* élevé sur le toit d'une supposée *cabane de berger* à Minaya (Espagne)

② Partie saillante sur une capitelle située à Aubais (Gard – France)

③ Une sorte de tourelle sur la « Cabane de Malais » (Souvignargues, Gard)

Les majanos

La troisième appellation -partiellement impropre, donc à considérer avec réserves- est le substantif masculin *majano* désignant en espagnol classique des ouvrages de pierres sèches généralement circulaires, souvent plus larges que hauts, correspondant dans la plupart des cas, soit à de simples amas d'épierrage, soit à des pierriers spécifiquement construits pour servir de refuge au petit gibier[23].

Il semble cependant que l'appellation *majano* recouvre en fait une gamme plus large de cairns. Ainsi, comme le remarque l'archéologue et ethnographe espagnol Pedro R. Moya-Maleno dans une étude ethnoarchéologique sur les liens entre ces édifices et les rites funéraires <RB145>, ce terme -dont il note l'origine obscure (« *vocablo por cierto de origen desconocido* »)- est employé dans plusieurs acceptions : dans les premières éditions de son dictionnaire, l'Académie royale espagnole <RL50> le définissait comme un « *petit tas de pierres, placé pour marquer les limites de terrain ou les routes* »

[22] Sur les tourelles placées sur le toit des deux capitelles françaises, *cf.* https://fr.wikipedia.org/wiki/Capitelle ; contrairement au site consacré à Minaya (qui leur attribue une fonction décorative), le rédacteur de l'article Wikipédia avance l'hypothèse que cette formation en saillie avait « *une fonction de signalement* » ; à défaut d'être plus convaincante, cette explication a peut-être le mérite de mieux cadrer avec la fonction générale de marque de terrain souvent attribuée aux tourelles construites à même le sol. Du point de vue morphologique, ces tourelles sommitales rappellent aussi certaines formations archaïques de pierres sèches de forme tronconique ou tronpyramidale qu'on observe dans plusieurs autres régions méditerranéennes, comme les *nuraghes* de Sardaigne (monuments dits de *culture nuragique*), les *talayots* des Baléares (*culture talayotique*), les *torres* ou *torri* de Corse (*culture torréenne*) ou les *sesi* de l'île italienne de Pantelleria ; toutefois, ces édifices sont creux (ils comportent *a minima* une chambre intérieure) et pourvus d'accès, alors que les *hitos* en question, tout comme les tourelles sommitales ornant certains capitelles françaises, sont des constructions pleines, caractéristique essentielle des *tourelles de pierres sèches* au sens du présent ouvrage.

[23] Les *majanos* construits à cet effet se présentent généralement comme un ouvrage cylindrique assez bas et sans chambre ni niche intérieure, composé d'une murette circulaire faite de grosses pierres et d'un remplissage intérieur de cailloutis, terre et pierrailles. Le parement extérieur du *majano* comporte divers interstices pour permettre aux petits animaux (des lapins de garenne, essentiellement) de s'y faufiler et d'y aménager des terriers où les gros prédateurs (renards, notamment) ne pourront pas pénétrer. On trouve sur Internet une abondante documentation sur ce type de *majanos* ; il s'agit d'un outil traditionnel de sauvegarde de la niche écologique (et de valorisation des réserves de chasse) car les *majanos* facilitent la reproduction du petit gibier de proie, dont la présence en quantité suffisante favorise à son tour le développement harmonieux d'autres espèces carnivores (les rapaces, par exemple).

(en bref, une *marque de terrain*, soit l'équivalent d'un *mojon*), avant d'en acter dans des éditions postérieures le sens plus ciblé d'amas de pierres fait de main d'homme pour servir de garenne artificielle ; pour sa part, Moya-Maleno privilégie la finalité superstitieuse ou funéraire des ces cairns, considérant comme *majanos* des « *tas de pierres plus ou moins tronconiques formés artificiellement mais sans plan initial par le dépôt au fil du temps de cailloux de différentes tailles* [motivé] *par des croyances ou une tradition* » (soit à peu de chose près la définition d'un *cairn-empilement* telle que retenue en avant-propos du présent ouvrage : « *accumulation de pierres simplement posées les unes sur les autres sans plan d'ensemble ni agencement particulier* […] *de forme globalement conique* […] *résultant de la gravité naturelle* [et servant] *souvent de support à des pratiques superstitieuses, propitiatoires ou funéraires…* »).

Par ailleurs, on trouve sur plusieurs îles des Canaries -Grande Canarie, Tenerife, La Palma- d'imposants ouvrages de structure pyramidale également désignés *majanos* en canarien[24], dont l'origine n'est pas clairement établie[25].

Du point de vue archéologique, un *majano* amas d'épierrage ou une garenne artificielle[26] diffèrent d'une tourelle de pierres sèches proprement dite ; mais ils peuvent parfois en évoquer visuellement les restes arasés : dans certains cas, la ressemblance entre des formations localement désignées (peut-être à tort) comme des *majanos* et d'authentiques tourelles est telle, qu'il est difficile -pour ne pas dire impossible- de les différencier avec certitude.

[24] Le *canarien* (*canario* en espagnol) ou *dialecte canarien* est la variété du castillan parlée aux Canaries ; on y décèle notamment des influences portugaises. Une fondation publique sous tutelle du Gouvernement canarien, l'*Academia Canaria de la Lengua*, est en charge de l'étude et de la régulation du canarien, et propose sur son site Internet (https://www.academiacanarialengua.org) un *Dictionnaire de base des canarismes* (tournures et termes typiques des Îles Canaries) <RL88>.

[25] Les agriculteurs des Canaries y voient généralement des amas d'épierrage laissés par leurs devanciers, mais pour certains auteurs -dont le célèbre anthropologue, archéologue et navigateur norvégien Thor Heyerdhal (1914-2002), qui s'y est intéressé au début des années 1990- il s'agirait plutôt de constructions pré-hispaniques (guides de navigation, édifices rituels, repères astronomiques…) ; la fonctionnalité exacte de ces monuments reste assez mystérieuse, mais des recherches archéologiques récentes semblent contredire l'interprétation de Thor Heyerdhal. Sur ce point, *cf.* p. ex. l'article sur les « *Pyramides de Güímar* » *in* l'Encyclopédie Wikipédia (https://fr.wikipedia.org/wiki/Pyramides_de_Güímar), et l'ouvrage du journaliste et anthropologue italien Attilio Gaudio (1930-2002), « *Les Îles Canaries* » - Ed. Kartala, 1995. En dehors de ces *majanos*, les Canaries comptent d'autres structures de pierres sèches de taille plus modeste, les *torretas* et les *piramides* auxquelles sont consacrés *infra* quelques développements spécifiques.

[26] La question des garennes artificielles susceptibles d'être mises en lien -voire confondues- avec des tourelles de pierres sèches ou des cairns apparentés a déjà été évoquée incidemment dans les développements concernant les *clapié* / *clapiers* français. Pour ce qui est du Portugal, deux considérations nous ont fait écarter l'hypothèse que, sauf peut-être quelques exceptions, les tourelles y auraient été construites à cet usage : tout d'abord, nous n'en avons pas trouvé la moindre mention ou allusion dans l'abondante littérature dépouillée en vue de la préparation du présent ouvrage ; en outre, nos propres constatations de terrain, tant sur des tourelles encore en bon état que sur des tourelles en voie de délabrement, portent à penser qu'à la différence de beaucoup de *majanos* espagnols, ces formations pleines et construites en dalles et en blocs jointifs n'offrent pas de passages ni d'anfractuosités propices à abriter des lapins. Tout au plus avons-nous noté dans un relevé ancien (1885) du vocabulaire transmontanin -*i.e.* de la région septentrionale de *Tras-O-Montes* et du *Haut-Douro*- l'existence d'un terme régional *Torrinheira* désignant « *Un petit monticule de pierres détachées - des "bernaz"* [un autre mot régional défini comme des "*morceaux de granit servant aux travaux de maçonnerie*"]*, situé dans un champ, où les lapins peuvent se cacher* » <RB049> : ce mot *torrinheira* est bien sûr apparenté à *torre* (*tour*, en portugais), plusieurs dictionnaires anciens répertoriant d'ailleurs d'autres diminutifs proches comme *torrinha* et *torrezinha* signifiant *tourelle* (*pequena torre*) ; mais rien ne permet d'identifier ces *torrinheiras* comme des tourelles des pierres sèches au sens du présent ouvrage, d'autant moins qu'en portugais, le primitif *torre* lui-même n'est pas d'un usage avéré pour désigner ces artefacts.

FIG. 73

① Un *majano* amas d'épierrage

② *Un majano* garenne à lapins

③ Un *majano* tourelle adossé à une roche

Dans ce contexte taxonomique flou -et avec les réserves méthodologiques qu'il implique- un élément déterminant incite à prendre les *majanos* en considération pour l'étude des tourelles de pierres sèches : en effet, la structure consonantique |M~J~N| du substantif *majano* est la même que celle du mot *mojon* ; certes, la prononciation des deux mots est différente, mais la ressemblance morphologique des ouvrages en question, ajoutée à l'identité consonantique des termes correspondants, ont pu prêter à confusion et les faire parfois employer l'un pour l'autre, justifiant ainsi que certaines tourelles de pierres sèches soient appelées *majanos* plutôt que *mojones*. Nous avons également tenu compte de l'hypothèse -envisagée par le philologue allemand Gottfried Baist dans les « *Mélanges en l'honneur d'Adolfo Mussafia* » <RB030>- selon laquelle le terme espagnol *majano* pourrait être apparenté au terme portugais *malhão*, ce dernier étant précisément une des appellations des tourelles de pierres sèches au Portugal[27].

Nous avons également été sensible à la ressemblance architectonique entre ce type de *majanos* et les *clapiers* ou les *cassiers* provençaux (*cf.* à ce sujet les observations de Christian Lassure, *op. cit.*), ouvrages ruraux parfois identifiables à des tourelles de pierres sèches. Ce rapprochement est d'autant plus singulier que les *majanos* sont principalement voués à abriter des *lapins* (variété sauvage dite *lapins de garenne*), tout comme les *clapiers* qui, dans le sens le plus courant du terme, désignent le lieu où on élève des *lapins* domestiques ; enfin, le *clapier*, dans un sens plus technique, désigne aussi un amas d'épierrage, soit l'équivalent d'un *majano* ou d'un *cassier*[28].

[27] En dépit de la relative proximité phonétique entre *majano* et le mot portugais *malhão*, José Leite de Vasconcellos ne semble pas convaincu par ce supposé apparentement. Ainsi, dans son étude sur les « *Balises de propriété foncière* » (*op. cit.*), ne souscrit-il pas vraiment à la thèse avancée par le linguiste allemand Baist : « [...] *malhão, qui, bien qu'apparemment apparenté à l'hispanique majáno, comme le dit aussi Baist* ... » [[...] *malhao, que, conquanto aparentemente se relacione com o hesp. majano, como tambem o S^or Baist diz* ...], et finit par conclure que « *L'existence de malhom, également attestée par le dérivé malhoeira, permet de penser que malhão n'est pas apparenté à l'hispanique majáno, mais qu'il s'agit d'un autre mot* » [*A existencia de malhom, atestada tambem pelo derivado malhoeira, faz crer que malhao nao se relaciona com o hesp. majano, mas que e outra palavra*]. Pour le cas, cette éventuelle interférence « *d'un autre mot* » [*outra palavra*] non spécifié peut s'analyser comme un télescopage linguistique.

[28] Dans une communication sur « *La pierre sèche, partie intégrante de la culture traditionnelle de la Sierra Magina* » <RB050>, Juan Antonio López Cordero et Antonio Manuel López Fernández soulignent à ce propos que « *les ouvrages désignés majano dans la Sierra Magina sont appelés cloper en Catalogne* », le terme catalan *cloper* étant lui-même très proche du mot français *clapier*. Si elles sont fortuites, les possibles interférences entre ces termes n'en demeurent pas moins remarquables. Comme on l'a vu *supra*, l'étymologie du terme *clapier* est discutée ; on retiendra surtout que le mot signifiait originellement un *tas* ou une *masse*, tout comme le substantif espagnol *mojon* (outre son sens technique de *cairn*, « *mojon* » désigne plus globalement en espagnol courant des amas de choses les plus diverses, pourvu qu'elles soient disposées en tas - *cf.* sur ce point les développement de la seconde partie du présent ouvrage).

Sous le bénéfice des précédentes explications, il convient cependant de relativiser la distinction entre les *mojones*, les *hitos* et les *majanos*. Ainsi, en espagnol courant, *hito* et *mojon* restent semble-t-il deux termes interchangeables, au point que plusieurs dictionnaires définissent le premier par le second[29]. C'est la raison pour laquelle, appliquées à un *cairn*, ces trois appellations désignent parfois une tourelle de pierres sèches proprement dite, mais souvent aussi divers autres ouvrages plus rudimentaires, voire de simples empilements de quelques pierres sans architecture précise.

De surcroît, beaucoup d'auteurs de clichés publiés sur Internet -peu au fait de toutes ces subtilités terminologiques- usent d'appellations approximatives dont il serait méthodologiquement hasardeux de tirer des conclusions définitives. Certains, faute de terme mieux approprié, qualifient même de *monolito* [en français, un *monolithe*] des ouvrages qui, par définition, ne sont pas monolithiques puisqu'ils sont construits en pierres sèches[30]... (on a déjà relevé la même impropriété à propos du *Molló dels Quatre Bisbes*, lui aussi désigné comme *monolito* alors qu'il s'agit d'un ouvrage maçonné)..

FIG. 74

Un prétendu « *monolito* » qui n'est pas un monolithe au sens propre de ce terme mais se présente en fait comme une tourelle classique assemblée en pierres sèches

Peiron, *pilar* et *pilon* : des édifices parfois comparables aux tourelles

En aragonais (une langue romane assez proche du catalan, pratiquée essentiellement en Aragon), le terme *peiron* (pl. *peirones*), parfois orthographié *pairon*, désigne de petits édifices vernaculaires de dévotion, très communs dans plusieurs régions espagnoles, en Aragon et en Catalogne, notamment.

[29] C'est le cas du *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole* visé *supra* <RL27>, ou encore de l'*Encyclopédie hispano-américaine de littérature, des sciences et des arts* <RL29>, ouvrage de référence proposant pour *hito* la définition suivante : « *Mojon* [cairn] *ou poteau de pierre, généralement taillé, qui sert à connaître la direction des routes, et à marquer les limites d'un territoire* » [*Mojón, ó poste de piedra, por lo común labrada, que sirve para conocer la dirección de los caminos, y para señalar los límites de un territorio*]. Il ne s'agit cependant pas d'une définition réellement circulaire, car nous ne l'avons trouvée que dans le sens *hito* → *mojon* (aucun des dictionnaires consultés ne définissant le *mojon* comme un *hito*).

[30] *Cf*. p. ex. la relation d'une randonnée en montagne effectuée en 2014 sur trois sites du Massif d'Arkamu (Peña Colorada, Repico et Kruzeta, en Pays basque espagnol), bien documentée et assortie d'illustrations (https://kikomendi2014.blogspot.com/2014/05/pena-colorada-repico-y-kruzeta-desde.html). Le rédacteur y fait état de plusieurs *monolitos* mais cette appellation est impropre car il s'agit visiblement d'ouvrages de pierres sèches (donc pas des monolithes !) ; à propos d'un de ces artefacts, il constate d'ailleurs que l'ouvrage, haut d'environ 2 m, a été élevé « *en empilant une pierre sur l'autre* ».

Le mot *peiron* étant absent de la plupart des dictionnaires espagnols classiques basés essentiellement sur la langue castillane, y compris du très autorisé *Dictionnaire de l'Académie royale espagnole* <RL50>[31], il n'est pas facile d'en déterminer l'étymologie ; certains auteurs le rattachent au groupe des mots de différentes langues latines issus du latin *petra* (signifiant *pierre*, qu'on retrouve dans plusieurs termes phonétiquement proches de *peiron*, comme le provençal *peiro*, ou le français *perron*), d'autres considérant qu'il procède du mot latin *pila* signifiant colonne, qui a aussi donné *pilar* en espagnol[32].

En outre, du fait d'un glissement de prononciation assez commun du R en L (lénition), un *peiron* pourra être assez facilement désigné comme *pilon* (p. ex. le Pilón de San Vicente Ferrer el Bajo en Catalogne)[33], facteur supplémentaire d'hésitation étymologique dans la mesure où en dépit d'une

[31] L'espagnol académique (castillan) connaît néanmoins ce type d'édifices (qu'on trouve ailleurs qu'en Aragon ou en Catalogne), mais les désigne comme des « *cruz de termino* » [en français, des *croix d'extrémité* ou *croix de limite*] ou « *cruz de humilladero* » (« *croix de piété* ») ; l'encyclopédie Wikipédia en espagnol (https://es.wikipedia.org/wiki/Cruz_de_termino) précise qu'il s'agit d'un petit monument de dévotion (sens du terme générique *humilladero*) « *en forme de pilier ou de cai*rn » [*con forma de hito o mojón*], indication confirmant le lien entre ces édicules et les *mojones* ou les *hitos*, aussi bien du point de vue formel que fonctionnel (l'appellation *cruz de termino* renvoie d'ailleurs à une marque de terrain, *via* une discrète référence à la divinité latine mineure *Terminus*, gardien des bornes et des cairns). En Galice, on trouve sur le bord des routes et aux carrefours des formations équivalentes, localement désignées *peto de animas* [*coffre* ou *tronc des âmes*], terme probablement apparenté au πίθος grec (en alphabet latin : *píthos*) désignant une *jarre* ; généralement de forme et de dimensions plus ramassées que les *peirones*, les *petos de animas* sont dédiés plus particulièrement au culte des morts et aux âmes du Purgatoire (*cf.* p. ex. https://es.wikipedia.org/wiki/Peto_de_ánimas).

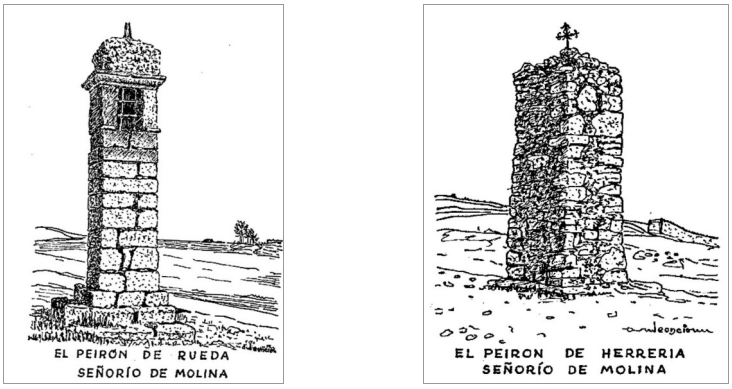
[32] Le substantif masculin espagnol *pilar* (pl. *pilares*) se traduit banalement en français par *pilier* ; mais certains dictionnaires espagnols classiques le définissent en seconde acception comme « *une borne ou un cairn placé pour servir de repère sur les chemins* » [*hito o mojon qui se pone para senalar los caminos*], fonction souvent attribuée aux tourelles de pierres sèches (c*f.* p. ex. l'article *pilar* du *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole d'Espagne et des Amériques espagnoles* <RL027>). Etymologiquement, le passage du *pilier* à la *borne* ou au *repère* (marque de terrain) s'explique assez aisément : en effet, le *pilar* espagnol provient du mot latin *pila* entendu comme une *colonne* ou comme une *pile* au sens architectural du terme et, plus généralement, comme un *empilement*, ce qui coïncide aussi bien avec un des sens premiers du mot *mojon* (un *tas* ou un *empilement*) qu'avec celui du mot *hito* (*borne*, *repère* ou *jalon)* et peut donc justifier l'usage de ces différents termes l'un pour l'autre ; pour peu que la forme générale et l'aspect de l'artefact concerné s'y prêtent, qualifier de *pilar* ce qui est en réalité un *hito* ou un *mojon* n'est donc pas un contresens majeur.

[33] A titre de comparaison, on trouve en France à Saint-Maximin-La-Sainte-Baume (département du Var) un édifice de dévotion érigé au 15ème siècle et localement désigné « *Saint Pilon* », sorte de colonne étroite surmontée d'une sculpture représentant l'exaltation de Sainte Marie-Madeleine, dont le profil général rappelle beaucoup celui d'un *peiron* espagnol : or le nom de ce monument pourrait avoir été formé à partir du mot provençal *pieloun* signifiant *pilier* (attesté dans *Lou trésor dou Félibrige* <RL15> comme nom commun et en composition dans la locution *lou Sant-Pieloun*) - sur ce Saint-Pilon, *cf.* p. ex. https://monumentum.fr/oratoire-dit-saint-pilon-pa00081712.html. Selon d'autres sources, le substantif *pilon* correspondrait plutôt à une francisation du terme provençal *pieloun* entendu -peut-être par erreur- dans le sens topographique de *pic* (sommet d'une montagne pointue) et possiblement dérivé du latin *podium* dont procèdent également des termes comme *puy* (français) ou *pié* (provençal, également attesté dans *Lou trésor dou Félibrige*). De fait, les deux sens ont pu se télescoper même si, de son côté, Littré considère que le *pic*-montagne s'explique, non pas par l'étymologie mais par une simple ressemblance morphologique entre une montagne pointue et un *pic* de métal, c'est-à-dire l'instrument servant notamment à creuser ou à briser les rochers (mot sans doute emprunté à une ancienne racine celtique qu'on retrouve bien, par exemple, dans le gaélique *pic*). On note que dans le sud de la France, « […] *sur les points culminants, en sus ou en l'absence d'une structure remarquable ancienne* […] *le mot "pilon" désigne tant le lieu que l'édicule* » (observation de Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau *in* « *Côté colline* » <RB035>).

ressemblance phonétique approximative avec *pila*(*r*), le mot espagnol *pilon* procède d'une autre racine[34].

Les *peirones* sont en général situés à l'entrée des villages et se présentent le plus souvent comme une pile de maçonnerie en pierre ou en briques (parfois une colonne monolithe) de section circulaire, carrée ou octogonale, reposant sur une assise carrée de deux ou trois marches, avec à son sommet une petite niche dans laquelle est installée une statuette de la Vierge ou d'un saint[35], le tout généralement surmonté d'une croix en métal ou en pierre[36].

FIG. 75



Dessins représentant deux *peirones* situés à Rueda et à Herreiria dans la seigneurie de Molina (en Aragon). Le *peiron* de gauche présente une structure classique – celui de droite est massif et plus rudimentaire

[34] D'après les spécialistes, ce *pilon* espagnol provient, non pas du *pila* latin signifiant *colonne* mais d'un autre terme latin *pila* homonyme du précédent, et traduit en français par *mortier* dans les deux acceptions de ce terme : aussi bien le mélange grossier de sable et de chaux avec lequel on assemble des pierres de construction, que le récipient servant à concasser et à piler des substances solides (à l'aide d'un *pilon*). On retrouve bien ces deux sens dans le *pilon* espagnol, qui peut aussi désigner un *tas* conique ou pyramidal de différentes substances comme du sel (dans les marais salants), du sucre [en français, un *pain de sucre*] ou encore du mortier à la chaux venant d'être préparé et mis à reposer en tas le temps qu'il prenne la consistance souhaitable (c*f.* p. ex. l'article « *pilon* » *in* le *Dictionnaire étymologique général de la langue espagnole*, en cinq tomes, de *Don* Eduardo de Echegaray (1839-1903) <RL51>.

[35] On constate une forte ressemblance -tant structurelle que fonctionnelle- entre ces *peirones* classiques à usage dévotionnel et un type de monuments connus en Grèce sous l'appellation Κονίσματα [*konismata* en alphabet latin], terme parfois traduit improprement en français par *iconostase* (bien que ce terme liturgique désigne, non pas un édifice de pierre située à l'extérieur mais une cloison installée à l'intérieur des églises de rite oriental entre la nef et le chœur). Les *konismata* ne sont pas des *tourelles de pierres sèches* et relèvent de la culture religieuse grecque, deux raisons pour lesquelles nous n'en avons pas traité dans le présent ouvrage, limité comme on l'a dit *supra* pour l'Europe à seulement quelques pays occidentaux ; nous avons néanmoins jugé utile de mettre en lumière dans le dernier chapitre certains rapprochements d'ordre linguistique entre ces édifices grecs et les cairns.

[36] D'après le numéro 34 de la revue *Territorio* (publiée sous l'égide du Gouvernement autonome d'Aragon - *Departamento de Política Territorial, Justicia e Interior*) consacré aux richesses artistiques de la *Comarca de Campo de Cariñena* (ouvrage collectif, sous la direction de Alberto Sabio Alcutén - ISBN 9788483800690, s.d.), le *peiron* se définit du point de vue formel comme « *un monolithe vertical en forme de colonne ou de pilier avec une partie élargie en son sommet, qui s'appuie sur une base circulaire ou souvent polygonale à degrés, et surmonté d'une croix ou d'une niche avec une image de la Vierge ou d'un saint vénéré localement* » [*Desde el punto de vista formal, el peirón es un monolito erguido en forma de columna o pilar con terminación en nudo o capitel, que se sustenta sobre un basamento bien circular, bien poligonal frecuentemente en grada, y rematado por una cruz u hornacina con la imagen de la Virgen o de algún santo de culto local*] ; en pratique, les *peirones* sont bien plus souvent maçonnés que monolithiques.

Les *peirones* mesurent en moyenne 2 à 3 m de haut, pour un diamètre d'environ 50 cm mais certains peuvent atteindre jusqu'à 7 m de haut et 1 m de diamètre[37].

Abstraction faite des considérations étymologiques[38], la perméabilité terminologique entre les *peirones*, les *pilares* et les *pilones* s'explique assez facilement par le fait qu'outre l'allitération entre ces trois termes, un *peiron* se présente le plus souvent comme une sorte de pilier surmonté d'une petite niche de dévotion, au point que certains spécialistes considèrent que *peiron* et *pilar* sont synonymes[39]. Le nom même d'un certain nombre de *peirones* intègre d'ailleurs les mots *pilar* ou *pilon*, et amplifie cette proto-synonymie, comme par exemple le *Peirón de la Virgen del Pilar* situé à Alborge (Province de Saragosse)[40], le *Peirón del Pilar de la Cruz* (à Catalyud) ou, plus syncrétique encore, le *Pilón de la Virgen del Pilar* (commune de Cinco Olivas)[41].

Si l'étude des *peirones* en tant que mobilier cultuel ne relève pas du présent ouvrage, on constate cependant que le mot lui-même interfère parfois avec le domaine des tourelles de pierres sèches ou d'artefacts apparentés, peut-être en raison d'une certaine ressemblance dans le profil général de certains de ces édifices. En outre -et sans doute de manière plus fondamentale- le *peiron* n'a pas qu'un statut d'ouvrage votif : il est aussi identifié par les spécialistes de l'ethnologie catalane comme un outil à « *fonction d'orientation* » servant à « *hiérarchiser et ordonner le paysage et identifier les lieux* »[42], ce qui est précisément la vocation première des marques de terrain dont, entre autres, certaines tourelles de pierres sèches.

[37] On trouve d'abondantes sources écrites et de nombreuses pages Internet sur les *peirones*, considérés par beaucoup de folkloristes et d'ethnographes comme un élément identitaire fort de la culture aragonaise et catalane ; il s'agit souvent de monuments christianisés implantés sur l'emplacement d'anciens lieux de culte païens et de colonnes votives pré-chrétiennes - *cf.* p. ex. le catalogue-inventaire publié en 2002 par le Centre d'études de Jiloca à l'occasion d'une exposition sur « *les peirones dans les régions de Jiloca et Campo de Daroca* » [*Los peirones en las comarcas del Jiloca y Campo de Daroca* - document accessible sur Internet], ou encore l'étude de José Sanz y Diaz (1907-1988) sur « *Les peirones de la seigneurie de Molina* » <RB051>.

[38] Sur le possible rattachement de *peiron* à la famille issue du latin *petra*, *cf.* p. ex. une chronique de l'historien Manuel Perez Belanche, « *Los peirones en Aragón* », dont l'auteur se réfère sur ce point au *Dictionnaire aragonais-castillan* de Rafael Andolz (1926-1998) <RL10> ; sur l'étymologie dérivée du latin *pila*, *cf.* notamment « *Los peirones en las comarcas del Jiloca y Campo de Daroca* » (*op. cit.*). Sans prétendre trancher entre ces deux thèses, la seconde nous semble mieux fondée, la référence à une pierre en général (racine latine *petra*) paraissant vague et trop peu consistante pour avoir pu générer le mot *peiron* en tant qu'il désigne ce type d'édifice. En fait, il n'est pas impossible que ce terme aragonais soit né d'un télescopage étymologique entre les deux racines, favorisé par une relative proximité de signification faisant que le *peiron* est avant tout perçu comme un *pilier de pierre*.

[39] Dans ce sens, *cf.* en particulier l'importante étude de Manuel Gracia Rivas et Pedro Domínguez Barrios sur les *Piliers votifs* [*Pilares votivos*], publiée par le *Centro de Estudios Borjanos* et l'Institution *Fernando el Católico* (Saragosse, s.d.).

[40] On trouve en Espagne un certain nombre de lieux dévotionnels dédiés à la « *Vierge du Pilier* » [*Virgen del Pilar*], en référence à la tradition chrétienne d'une apparition de la Vierge Marie survenue à Saragosse en 39 ap. JC. Selon la légende, la Vierge y était juchée au sommet d'une colonne d'albâtre (un *pilar* qui, pour le cas, ne fait donc pas référence à une tourelle de pierres sèches ni à un cairn), et aurait demandé qu'on bâtisse une église à cet endroit. La vénération de la *Virgen del Pilar* est encore vivace de nos jours, notamment parce qu'elle a été reconnue comme Sainte Patronne de l'hispanité (sur cette tradition, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vierge_du_Pilier ou -avec les réserves d'usage concernant les sites apologétiques- un article assez documenté sur http://nova.evangelisation.free.fr/leblanc_nuestra_senora_del_pilar.htm).

[41] On trouve quelques indications et photos de ces monuments sur des sites listant les biens d'intérêt culturel des provinces d'Aragon (comme https://www.wikiwand.com/es/Anexo:Bienes_de_interés_cultural_de_Aragón) et de Saragosse (https://es.wikipedia.org/wiki/Categoría:Bienes_de_interès_cultural_de_la_provincia_de_Zaragoza).

[42] « *Los peirones podían tener una doble función : orientación, como referente para jerarquizar y ordenar el paisaje* [et] *identificar lugares*… » - précision tirée de l'Inventaire général du Patrimoine culturel de Catalogne [*Catálogo de protección de Patrimonio Cultural de Calatayud*], accessible en ligne sur le site officiel de la Communauté autonome (https://www.calatayud.es/admin/resources/planos/01_CATALOGO_INTEGRAL.pdf).

D'où une relative proximité à la fois fonctionnelle, morphologique et terminologique entre les *peirones* et d'autres marques de terrain, dont la toponymie et la littérature spécialisée fournissent divers exemples.

Certaines sources placent d'ailleurs sur le même plan les *peirones* et les *mojones* (« […] *Dans la province de Soria, les peirones* […] *sont des mojones de recueillement et de prière*.. »[43]), l'une d'elles allant jusqu'à ranger sous la même rubrique les *peirones*, les *mojones* et les *mugas*[44], un autre terme peut-être apparenté à *mojon* et dont on mesurera l'importance *infra* (dans les développements consacrés à l'hypothèse des champs lexicaux spécifiques).

De même, la toponymie confond parfois les deux types, comme en atteste un « *Peiron del Mojon* dans la Province de Saragosse (monument classé), sorte de bloc parallélépipédique ne ressemblant guère à un *peiron* de dévotion (il ne comporte pas de niche-chapelle à son sommet) mais plutôt à une banale tourelle de pierres sèches (donc un *mojon*, comme son nom l'indique), à ceci près que l'édifice aurait été construit non pas en pierres sèches mais en gros moellons liés au mortier. Il en va de même pour certains *mojones* de *via crucis* (marquant les stations de certains Chemins de Croix édifiés à l'extérieur des églises) qui, pour le coup, sont bien des ouvrages en lien avec une pratique cultuelle mais n'en sont pas pour autant des *peirones* !

Autre observation allant dans le même sens : d'après certains travaux universitaires, on trouve des ouvrages « *parecidos a los peirones* » [en français : *similaires aux peirones*], nommés « *señalizadores de nieve* » [en français : *repères de neige*], censément construits par des bergers pour leur permettre de retrouver leur chemin en cas de fortes chutes de neige[45] : certains *peirones* seraient donc tout simplement des repères d'intempéries à usage pastoral (appelés *mojones* ou *hitos* dans d'autres régions d'Espagne).

[43] *Cf.* le post du 21 mai 2019 du blog des Religieuses de la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, sur l'inauguration d'un *peiron* [*Inauguración de un Peirón*] - http://rscjsantamariahuerta.blogspot.com/2019/05/inauguracion-de-un-peiron.html.

[44] En témoignent les élégantes photographies en noir et blanc mises en ligne sur le blog d'un groupe d'artistes (*Virtual Huesca*) sous l'intitulé « *Peirones by Miguel Ortega Martinez* », légendées « *PEIRONES (mojones, mugas…)* » ; ces clichés sont clairement ceux de cairns classiques (*mojones*) ne correspondant absolument pas aux édifices de dévotions en forme de colonne usuellement appelés *peirones* - https://visualhuesca.wordpress.com/2014/04/05/peirones-by-miguel-ortega-martinez/.

[45] La citation d'origine, de Miguel Ángel Beltrán Tena (Université de Saragosse), est la suivante <RB052> : « … *construcciones parecidos a los peirones que los construían los pastores* […] *para marcar el camino en caso de que las grandes nevadas pudieran cubrir el camino y el pastor pudiera confundir la vía de regreso* ». Ses conclusions sont confirmées par le Pr Javier Soriano Martí dans son article sur « *Los bufadors* » (*op. cit.*), où il souligne que « … *l'utilisation de la pierre comme marqueur du territoire ajoute au patrimoine* [pastoral] *un type supplémentaire d'objets, les mojones et les hitos, qui sont utilisés pour marquer les limites de propriété, le début ou la fin des itinéraires pour le bétail et comme repère visuel pour les bergers sur leurs itinéraires pédestres, en particulier dans les cas de chutes de neige…* », ajoutant en note que « … *dans le Maestrazgo* […] *ces constructions simples sont littéralement appelées "marqueurs de neige" dans l'argot des bergers* » (citation originale en espagnole trop longue pour être reproduite *in extenso*).

FIG. 76

Quatre exemples d'intrication entre un ouvrage de dévotion (*peiron*) et un cairn (*mojon*)

① Amalgame terminologique : le *Peiron del Mojon*, un édifice quadrangulaire soigneusement maçonné (Catalyud, Province de Saragosse)

② Ambiguïté morphologique : les vestiges du *Peirón de Valeampla de Bronchales* (Province de Teruel) pouvant être pris pour une tourelle délabrée

③ Identification douteuse : le Pilón *de Antonio Marcete* (parfois désigné *mojon*), en fait une tourelle classique à Torralba de los Frailes (Province de Saragosse)

④ Appellation trompeuse : Un *mojon* de chemin de croix (ouvrage maçonné à sommet pyramidal) près de l'ermitage de Saint Roch (Province de Teruel)

De cet enchevêtrement terminologique, se dégagent finalement trois éléments d'interprétation :

1. en premier lieu, le fait que le terme *peiron* puisse désigner, pas seulement un ouvrage de dévotion architecturé, mais aussi une formation d'aspect plus rudimentaire comme un cairn ou une tourelle de pierres sèches, et que ce mot est donc utilisé comme synonyme de ce qu'on appelle ailleurs un *mojon*. De fait, si un berger isolé est amené à planter un ou plusieurs repères de neige dans des pâturages d'altitude isolés, on le voit mal se lancer dans l'érection d'une colonne verticale montée sur une assise, avec une petite niche-chapelle et une croix à son sommet (c'est-à-dire un *peiron* au sens courant de ce terme) ! Selon toute vraisemblance, le berger construira un cairn moins sophistiqué ou, au mieux, une tourelle de pierres sèches, et il utilisera à cet effet des pierres brutes ramassées sur place : en d'autres termes, il élèvera un *mojon* et non un ouvrage de dévotion ;
2. en deuxième lieu, ce *peiron* bien particulier est censé remplir le rôle de « *señalizador de nieve* » [en français, un *repère de neige*], c'est-à-dire une des fonctions les plus communément attribuées aux tourelles de pierres sèches proprement dites, aussi bien les *mariolas* du Portugal que divers artefacts comparables dans d'autres pays (aux États-Unis,

notamment - *cf. infra*) ; là encore, l'analogie *peirones* / *mojones* / *mariolas* s'en trouve confortée[46] ;

3. enfin, le fait d'attribuer -à tort ou à raison[47]- la construction de ces *peirones* de neige à des bergers les rattache incidemment à la culture pastorale, à laquelle sont aussi imputées les tourelles de pierres sèches dans beaucoup d'autres régions européennes, à commencer par la France (au point d'y être nommées *tourelles* ou *quilles de berger*).

CLAPERS, *MONJOYES* ET *TORRETES* DES BALEARES

Les *Baléares* forment un archipel comportant quatre îles principales (Majorque, Minorque, Ibiza et Formentera) plus différents îlots, situé en Méditerranée dans le golf de Valence, face à la côte est de l'Espagne (à environ une centaine de kilomètres au large). Peuplées depuis des temps très reculés, les Baléares ont été occupées successivement par différents conquérants avant d'être progressivement rattachées à l'Espagne à partir du 13ème siècle. L'archipel constitue aujourd'hui une Communauté espagnole à statut autonome, dont le catalan -très largement pratiqué par les autochtones- est, avec l'espagnol (castillan), une des deux langues officielles ; ce particularisme linguistique[48] se retrouve en bonne part dans la terminologie des cairns et des tourelles de ces îles.

Comme l'observe le Pr Gabriel Alomar-Garau, de l'Université des Îles Baléares, dans son étude sur *Les paysages de pierre sèche aux îles Baléares* <RB053>, la construction à pierre sèche est profondément enracinée dans la culture des Baléares, d'autant que l'exiguïté des terrains disponibles, rapportée à une densité démographique beaucoup plus élevée que sur le Continent, ont imposé de longue date aux cultivateurs d'épierrer la moindre parcelle exploitable, avec pour résultat un très grand nombre de murettes[49] et d'amas d'épierrage ayant souvent la forme de piles, ou *clapers* (*cf.* en note *supra* les observations formulées sur ce terme catalan).

[46] Un site Internet mentionne l'existence sur le territoire de la commune de *Setiles* (Communauté autonome de Castille-La Manche) de plusieurs pseudo-*pairones* (orthographiés de la sorte avec un A) qui se présentent en fait comme des menhirs monolithiques élancés (d'ancienneté indéterminée, rien n'indiquant qu'ils soient d'époque néolithique) et qui auraient servi l'hiver comme repères de neige ou pour signaler la proximité d'une étendue d'eau (« […ces pairones] *même s'ils ne sont pas très esthétiques, sont très utiles pour l'orientation en cas de neige ou de blizzard. Situés au bord de l'étang, ils étaient particulièrement utiles pour signaler la proximité de l'eau* ») - *cf.* http://www.setiles.com/pairones.htm.

[47] Sans exclure que ce type de *peirones* aient pu servir de repères de neige, ni qu'ils aient pu être construits par des bergers, nous ne considérons pas comme établi le lien logique entre ces deux propositions, car dans les régions européennes de pastoralisme transhumant, les troupeaux ne séjournent qu'à la belle saison dans les alpages d'altitude (appelés *estives* pour cette raison) : durant la période hivernale, l'herbe y fait défaut ou est rendue difficile d'accès à cause du manteau neigeux, et ces terrains sont trop exposés aux intempéries, aux brouillards et aux tempêtes de neige. Du même coup, on voit mal pourquoi des bergers auraient éprouvé le besoin de signaliser par des repères de neige des zones où ni eux-mêmes ni leurs animaux ne devaient beaucoup circuler ou séjourner l'hiver.

[48] D'après les spécialistes, le catalan des Baléares comporte quelques spécificités locales (avec en outre des patois légèrement différents selon les îles), sans toutefois constituer une langue propre.

[49] Ces formations lithiques ont frappé nombre d'observateurs, comme notamment le grand géographe français Jean Brunhes (1869-1930) rapportant que les habitants de Minorque, « […] *habiles agenceurs de pierres* » avaient « […] *défriché pierre à pierre toute la surface, non seulement dans les environs immédiats de Mahon* [la ville principale de Minorque] *mais, pourrait-on presque dire, dans toute l'île*… » <RB054>. De fait, Minorque –une petite île mesurant à peine 700km²- est entièrement parcourue de clôtures en pierres sèches appelées localement *tanques* ; la situation est approximativement la même à Majorque, ainsi qu'à Ibiza où l'architecte catalan Josep Lluís Sert (1902-1983) note la présence de « *centaines de milliers de murs de pierre qui recouvrent l'île comme des tentacules, mosaïques en pierre sans mortier de collage* » (cité par Gabriel Alomar-Garau <RB053>).

Les *clapers* des Baléares sont approximativement l'équivalent des *majanos* du Continent, à la fois amas d'épierrage et, souvent, instruments de gestion de la ressource cynégétique (lapins de garenne) ; ils correspondent pareillement aux *clapiers* provençaux (*cf. supra*), tant du point de vue archéologique que lexical[50] : comme tels, ces édifices n'appellent guère d'observations supplémentaires. Pourtant, certains d'entre eux présentent un profil général ou des traits distinctifs évoquant plus une tourelle de pierres sèches proprement dite qu'un vulgaire amas d'épierrage, avec même parfois la présence d'un escalier externe permettant d'accéder à la partie supérieure de l'édifice (à moins d'avoir servi uniquement d'échafaudage intégré -ce qui ne paraît pas le cas pour les édifices des Baléares- la présence d'un tel escalier ne s'expliquant que si le monument concerné était conçu pour qu'on puisse monter dessus, au moins occasionnellement).

Les auteurs d'une communication collective sur « *La chasse et la pierre sèche* » à Majorque <RB056> signalent ainsi l'existence sur la *Finca de Son Amora* (près de la commune de *Sencelles*) d'une singulière « tourelle à degrés » composée de deux plateformes superposées, la première formant une base massive d'environ 3,10 m de diamètre pour 2,30 m de hauteur, surmontée d'une *torreta* d'environ 1,70 m de diamètre et 0,45 m de hauteur, accessible par une sorte d'escalier externe en colimaçon d'une dizaine de marches aménagées dans le corps-même de la construction (et non pas des marches en encorbellement, comme sur certaines tourelles portugaises, par exemple). D'après les auteurs, cet édicule serait un ancien poste de chasse, ou *esperador* en catalan (*cf.* en seconde partie les développements spécifiques consacrés aux liens supposés ou avérés entre les cairns et la chasse) ; or, tout bien considéré, selon l'angle sous lequel il est observé, le profil général de cet édifice ne diffère pas fondamentalement de celui d'une classique tourelle de pierres sèches.

FIG. 77

Esperador de la *Finca de Son Amoro* (Majorque) ; on remarque l'escalier intégré au corps-même de l'édifice, à la différence des escaliers hélicoïdaux à marches en encorbellement observés sur beaucoup de tourelles de pierres sèches.

[50] Les auteurs d'un ouvrage collectif sur le « *Patrimoine des terrasses en Méditerranée occidentale – Proposition d'inventaire* » <RB055> répertorient pour ce terme les équivalences suivantes : *Claper* (catalan des Baléares), *majano* (espagnol), *clapier* ou *tas de pierres* (français), *pietraia* (italien), *sciascea* (ligure, parler gallo-italique de Ligurie), *clapiera* (patois niçois) et *clapié* (provençal).

La typologie des édifices de pierres sèches des Baléares se révèle néanmoins assez approximative, du fait de la polysémie, des variantes locales -et souvent de l'imprécision- des termes catalans servant à les désigner[51]. Ainsi, à côté des *monjoyes* et des *clapers*, trouve-t-on mention de *claperets*, de *torretes*, d'*esperadors* ou d'*armadors* (terme propre à Minorque, désignant un affût de chasse généralement circulaire et compact, facile à confondre avec une tourelle), de *castelellets* (« *monticules de pierres servant de bornes* [« *fita* »] *ou de limites de propriété* [« *terme* »] *dans les domaines ruraux* » - *in* le *Dictionnaire Catalan-Valencien-Baléare* <RL28>), etc. Loin d'être univoques, ces termes désignent différentes formations lithiques dont des ouvrages pleins ou creux pouvant ressembler à des tourelles de pierres sèches ou à des cairns apparentés.

Reste qu'aux Baléares -pas plus qu'en Espagne continentale- aucune des appellations utilisées en catalan ou en castillan pour désigner ces différents artefacts n'évoque directement ou indirectement l'oviculture ou les pratiques pastorales ; ce seul constat laisse ouverte l'hypothèse fort probable que beaucoup des formations en question pourraient avoir été construites par des cultivateurs ou des vignerons plutôt que par (ou pour) des bergers[52].

LES EDIFICES DES CANARIES

Composé de sept îles principales et plusieurs îlots, l'*Archipel des Canaries*, situé dans l'Atlantique au large du Maroc, est depuis le 15ème siècle sous la souveraineté de l'Espagne, dont il forme aujourd'hui une Communauté à statut autonome. Outre ses nombreux *mojones* classiques et ses monumentaux *majanos* évoqués ci-avant, on y signale des formations plus spécifiques, dont certaines se présentent comme de véritables tourelles de pierres sèches.

Torretas et *taros*, des appellations à peu près équivalentes

Comme il a été indiqué *supra*, le substantif *torreta* (diminutif de *torre*) signifie en espagnol *petite tour*, pendant exact du terme français *tourelle* ; ce mot est parfois utilisé dans la littérature archéologique, non pas en tant qu'appellation spécifique des tourelles de pierres sèches, mais plutôt comme terme de comparaison permettant s'en faire une idée, assez juste au demeurant puisqu'en effet, ces édifices ressemblent souvent à des petites tours.

Il semble toutefois qu'aux Canaries -aussi bien en canarien courant que dans la littérature spécialisée- le terme *torreta* soit devenu la désignation propre de différents monuments correspondant aux tourelles de pierres sèches du Continent, avec cependant une fréquente hésitation terminologique

[51] Sur cette terminologie embrouillée, *cf.* notamment les observations d'Antoni Ordinas Garau, professeur de géographie humaine à l'Université des Baléares, dans sa communication à l'occasion du XXIVème Congrès international des sciences onomastiques (ICOS), réuni à Barcelone en 2011 <RB057> : l'auteur y répertorie notamment comme polysémiques différents substantifs appartenant au vocabulaire des ouvrages de pierre sèche.

[52] Les Baléares ont pratiqué de très longue date l'élevage du mouton, comme en attestent, entre autres, l'existence d'une race à laine spécifique dite *Rouge de Majorque*, ainsi que d'une espèce vernaculaire de chien de troupeau, le *Berger de Majorque* (*Ca de Bestiar* ou *Perro de pastor Mallorquin*, en catalan – race homologuée par la Fédération cynologique internationale, comportant elle-même une variété à poil long dite *Ca cabrer* ou *Chien à poil de chèvre*), plus spécialement affectée à la garde des moutons, tandis que le molosse dit *dogue majorquin* -ou *ca de bou*- était utilisé plutôt pour garder les troupeaux de bovins ou les habitations. Pour autant, contrairement à ce qu'on observe dans d'autres îles méditerranéennes, l'oviculture n'a jamais été l'activité dominante dans l'archipel, loin derrière l'agriculture et l'horticulture ou l'élevage des bovins.

entre la *torreta* proprement dite, le *mojon* (terme générique désignant les cairns) et le *taro*, un terme concurrent désignant plus usuellement un certain type d'ouvrages creux (sortes d'abris de berger).

Dans la section intitulée « *torretas o mojones* » [*tourelles ou cairns*] de son étude archéo-astronomique consacrée à un important site archéologique de la Grande Canarie, Pablo Guedes González (de l'Université de Las Palmas, Grande Canarie) indique ainsi que « […] *Dans le langage archéologique, les cairns sont appelés "tourelles"* ["*torretas*"] »[53], concédant toutefois qu'il continuera de désigner ces édifices comme des *mojones* [en français, des *cairns*] « *car c'est le terme que les bergers nous ont indiqué* ». L'abondante iconographie illustrant cet article montre sans aucune hésitation possible que les *torretas* en question -appelés *mojones* par les bergers locaux, donc le même terme que celui désignant les cairns en Espagne continentale- correspondent bien à des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage[54].

On trouve confirmation de cette similitude -en particulier par le profil général, la taille moyenne et le caractère plein et massif de ces édifices- dans plusieurs publications scientifiques, comme par exemple cette description précise tirée d'un ouvrage universitaire sur *Les manifestations artistiques préhispaniques* aux Canaries <RB058> : « *Le terme "tourelles" est utilisé pour certaines constructions de Gran Canaria, dont un bon nombre a été découvert, principalement concentré dans le sud-ouest de l'île* […] *Ces piles sont des structures massives, construites à partir de couches successives de dalles bien ajustées, cylindriques et tronconiques, d'où le nom qu'on leur donne en raison de leur forme, et dont la taille varie de 0,5 m de diamètre à un peu plus de 1 m sur près de 2 m de hauteur* ». Plusieurs sources insistent sur le fait que ces *torretas* ne peuvent être confondues avec de simples cairns-empilements, et qu'elles se signalent au contraire par leur construction minutieuse[55].

Un certain flou subsiste néanmoins, car pour divers auteurs, l'appellation *torretas* désignerait aussi d'autres édifices canariens de pierres sèches ne correspondant pas à des tourelles au sens du présent ouvrage : il s'agirait, notamment, de petites tours couvertes et comportant une chambre intérieure, donc des ouvrages creux s'apparentant à de classiques *cabanes de berger*. Ainsi, toujours d'après Pablo Guedes González, « […] *il est très probable que les anciens habitants des Canaries dénommaient* [ces torretas] *"taros"* » ; or, en canarien, *taro* vise principalement une « *construction rurale en forme de tour circulaire, utilisée à différentes fins, comme la salaison du fromage, la conservation des outils*

[53] Citation tirée de la longue étude illustrée sur « *El Coronadero (Amurga), cathédrale solaire des anciens Canariens* » (titre espagnol original : « *El Coronadero (Amurga), la catedral solar de los antiguos canarios* », publiée en mai 2018 (accessible sur Internet à l'adresse suivante : http://historiacastilloromeral.blogspot.com/2018/05/). Le site d'Amurga avait déjà fait en novembre 2010 l'objet d'une chronique faisant état de cairns marquant les contours d'une enceinte cultuelle : « *Amurga, le sanctuaire perdu - Le territoire sacré délimité par des cairns* » (« *Amurga, el santuario perdido. E territorio sagrado delimitado por mojones* » - http://historiacastilloromeral.blogspot.com/2010/11/amurga-el-santuario-perdido-ii-el.html). On trouve mention de quelques *torretas* dans d'autres sites de la Grande Canarie, à *Tasarte* par exemple (https://www.canarias7.es/canarias/gran-canaria/arqueologos-dudan-filiacion-20210414202646-nt.html).

[54] *Cf.* p. ex. la définition retenue par deux spécialistes de l'archéo-astronomie, Jose Carlos Gil et Juan Antonio Belmonte, dans leur conférence en septembre 2008 sur « *la cosmologie à travers les cultures - l'exemple revisité de la Grande Canarie* » (http://www.iac.es/proyecto/arqueoastronomia/media/Gil_Belmonte_ASPCC_2009.pdf) : « *Les torretas sont des structures tronconiques* […] *et consistent en une pile verticale de pierres sèches ressemblant à une petite tour* ».

[55] *Cf.* p. ex. *in* l'inventaire archéologique du site de Tauro Alto (Mogan, Grande Canarie) réalisé par l'archéologue, ethnographe et folkloriste canarien Sebastián Jiménez Sánchez : « *La structure de ces tourelles est curieuse : elles sont faites* […] *de dalles bien sélectionnées et assemblées. Elles ont été soigneusement construites* […] *plus larges à la base et de forme circulaire, ce qui explique leur forme* [tronconique ou tronpyramidale]… *Il faut noter qu'il ne s'agit pas d'un simple amas de pierres placées en désordre, comme c'est généralement le cas avec les tumulus canariens dans les champs de lave, mais plutôt d'une construction architecturale simple et soignée*… » <RB059>.

ou le refuge des bergers » : cette définition est sans aucun doute possible celle d'un ouvrage creux pouvant servir de lieu d'entreposage ou d'abri, et non celle d'une tourelle de pierres sèches, dont une caractéristique essentielle est précisément d'être un cairn plein ne comportant aucun évidement intérieur[56].

Différentes sources font cependant référence à d'autres *taros* qui, de toute évidence, ne sont pas creux et correspondent en tout point à des *torretas* telles qu'elles ont été décrites ci-avant ; un de ces documents, assorti de photographies très parlantes, légende d'ailleurs certains de ces édifices comme des *mojones*, donc le terme le plus usuel pour désigner les tourelles de pierres sèches en espagnol[57].

On trouve par ailleurs sur El Hierro (une des petites îles occidentales de l'Archipel) un site archéologique (le *Tagoror de el Julan*) identifié comme un probable ancien lieu de culte ou de justice attribué aux Bimbaches (Guanches aborigènes), où subsiste un édifice situé presque au bord d'une pente face à la mer, ressemblant à une tourelle de pierres sèches et désigné *taro* par certains chercheurs, *torreta* par d'autres. Dans une étude consacrée à un autre site du même type (le *Tagoror de los Castilletes*, situé sur la Grande Canarie), l'auteur vise cette fois un groupe de cinq constructions circulaires identiques, décrites comme des « *torretas tronco-conicas "soportes de las almas"* [en français, des *tourelles tronconiques "support des âmes"*[58]] ».

Nous laisserons aux archéologues le soin de trancher ces questions lexicales et archéologiques complexes, mais s'agissant des rapprochements possibles entre les *torretas* et les *taros* en tant que tourelles de pierres sèches, force est de constater que le mot espagnol *torreta* (diminutif de *torre*, signifiant la *tour* et dérivé lui-même du latin *turris*) et le mot canarien *taro* (probablement d'origine berbère, bien que certains auteurs n'excluent pas une origine latine) ne sont phonétiquement pas très différents et partagent la même structure consonantique |T~R| ; cela a pu induire une confusion entre ces deux types d'édifices (cas typique de télescopage linguistique)[59].

[56] *Cf.* sur ce point l'entrée *Taro* (substantif masculin) du *Dictionnaire de base des canarismes* en ligne <RL88> ajoutant que « *Le fromage reste plus frais dans un taro que sur les paillons* » (https://www.academiacanarialengua.org/palabra/taro/). A noter que le terme *torreta* -contrairement à *taro*- ne figure pas au Dictionnaire des canarismes.

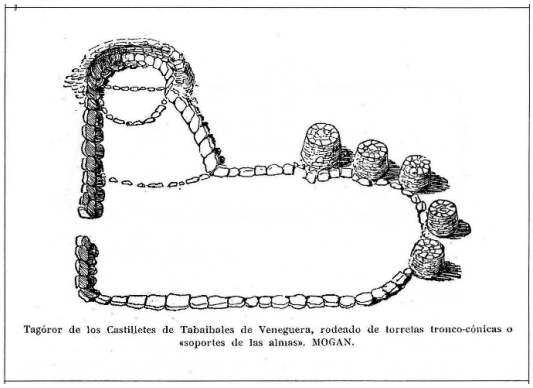
[57] *In* le *Catalogue des taros d'Amurga* [*Catalogo dos taros de Amuga*] publié sur le compte Facebook du blog déjà cité « *Historia de Castillo de Romeral* » (https://www.facebook.com/notes/863803627489992/). On constate que plusieurs *taros* / *mojones* représentés sur ce catalogue sont surmontés d'une pierre verticale saillante identique à celles qu'on trouve sur certaines tourelles de pierres sèches en Europe continentale (*cf. supra*).

[58] Cette fonction de *support des âmes* vise diverses croyances et pratiques religieuses anciennes attachées à différents ouvrages lithiques (monolithes, *tourelles de pierres sèches*, bétyles, …) avec de multiples variantes selon les peuples et les époques (pierre-idole, table à offrandes aux divinités, autel sacrificiel, lieu d'invocation des esprits d'ancêtres ou de guerriers morts au combat, etc.). S'agissant des Canaries, Sebastian Jimenez Sanchez (ref. *supra*) précise que les tourelles des *tagoror* pouvaient aussi abriter l'âme des « *hiérarques* [chefs ou prêtres] *des communautés pastorales* » [*jerarcas de los poblados cantonales pastoriles*], établissant ainsi un lien entre ces ouvrages et leur environnement culturel pastoral (*in* sa communication sur les *Monuments culturels mégalithiques des autochtones des Îles Canaries* <RB060>. La citation originale est reprise avec une faute d'orthographe qui la dénature (*cantorales* avec un R à la place de *cantonales* avec un N) sur plusieurs sites et blogs Internet qui se sont recopiés les uns les autres sans vérifier leurs sources…

[59] *Cf.* une analyse archéologique, historiographique et linguistique détaillée des *taros* sur les pages consacrées aux guanchismes (tournures spécifiques aux Guanches) du site de la Bibliothèque de l'Université de Las Palmas (Grande Canaries) - https://hdl.handle.net/11730/guatc/3132 ou https://guanchismos.ulpgc.es/item/14268.

FIG. 78

① *Torreta* (ou *taro*) du *Tagoror* de el Julan (El Hierro) : « […] *tourelle d'environ un mètre et demi, formé par la superposition de dalles ou de pierres plates, et dont on pense qu'il s'agit du siège principal* »[60] (peut-être un socle sur lequel était exposée l'effigie d'une divinité)



② Croquis du *Tagoror* de los Castilletes (Grande Canarie) ; à droite sur le côté extérieur de l'enceinte, on distingue bien les cinq « *torretas tronco-conicas* », peu accessibles et apparemment trop hautes pour avoir été des sièges[61] (plus vraisemblablement des exposoirs).

Les *piramides*

Outre les *torretas*, on signale aux Canaries une autre catégorie d'édifices de taille plus imposante, connus sous le vocable de *piramides* (en espagnol, sans Y). Ces ouvrages -vraisemblablement des constructions pré-hispaniques à usage cultuel qui, en dépit de leur appellation, ne sont pas toujours de forme pyramidale- sont des ouvrages pleins mais se présentent assez différemment des tourelles de pierres sèches : ils sont constitués, non pas d'un agencement de pierres sèches superposées mais d'une ceinture de dalles de pierres fichées dans le sol verticalement et dont la partie intérieure à été remplie par bourrage de roches, de pierres volcaniques et de cailloux divers (et peut-être de terre) : « [elles] *sont de forme circulaire ou ovale, et dans certains cas quadrangulaire, avec des diamètres compris entre 1,5 et 4 m, et des hauteurs qui dépassent parfois 1 m. La technique de construction la plus courante consiste à délimiter le périmètre avec de grandes dalles verticales enfoncées dans le sol, puis à remplir l'intérieur avec des dalles plus petites et des petites pierres* »[62].

Le profil général de ces artefacts rappelle donc plutôt celui des *majanos* ou des amas d'épierrage parementés déjà présentés *supra*.

[60] Extrait d'une notice sur El Julan – *in* « *Aguyro* », bulletin publié par la *Caja Insular de Ahorros* (Caisse d'épargne) *de Gran Canaria*, n° 199, juillet 1992, p. 19-22 ; accessible sur le site de la Bibliothèque de l'Université de Las Palmas (Grande Canarie), base *Memoria digital de Canarias* (https://mdc.ulpgc.es/s/mdc/item/109831).

[61] D'après Jimenez Sanchez (ref. *supra*) *in* « *Synthèse de préhistoire de la Grande Canarie* » <RB061>, cité par Hartwig-E. Steiner dans son un article (en allemand) sur *Les tagoror, lieux de réunion et de conseil des anciens Canariens* <RB062>.

[62] *In* « *Les manifestations artistiques préhispaniques et leur empreinte* » <RB058>. Ces édifices ne sont pas propres à la Grande Canarie : on retrouve en effet des *piramides* ou des édifices similaires sur d'autres îles de l'Archipel, comme La Palma ou El Hierro.

Des monuments ambigus, sur fond de culture pastorale ancienne

Comme souvent avec les vestiges archéologiques canariens -où les apports des occupants originels et des envahisseurs successifs se sont recoupés et parfois confondus- les *torretas* et les *piramides* sont des monuments difficiles à interpréter.

La plupart des spécialistes s'accordent à penser qu'il s'agit d'édifices pré-hispaniques élevés par différents éléments indigènes ayant peuplé ces îles (désignés sous l'appellation générique de *Guanches*, même si ce terme recouvre en fait plusieurs groupes ethniques), vraisemblablement à des fins funéraires, religieuses ou(et) astronomiques. Cette interprétation est d'autant plus plausible que beaucoup de ces artefacts sont situés près d'enceintes ou de constructions identifiées comme des sites cultuels, funéraires ou en lien avec le calendrier céleste et le mouvement des astres.

Pour autant, rien n'interdit de penser que parmi les nouveaux arrivants européens qui se sont succédé aux Canaries à partir du 14ème siècle[63] -des agriculteurs et des éleveurs, pour la plupart- certains ont eux aussi construits des tourelles de pierres sèches, non plus pour des motifs d'ordre religieux ou funéraire mais plus vraisemblablement par réflexe culturel ou identitaire (afin de perpétrer une tradition importée de leurs provinces d'origine), ou encore pour des raisons utilitaires en rapport avec leur activité agricole ou pastorale (marquage des terrains, notamment, l'hypothèse des repères de neige fréquemment invoquée ailleurs étant pratiquement inopérante sous le climat subtropical des Canaries[64]). De même, après la conquête de leurs îles, les populations guanches, christianisées de force, se sont peu à peu mêlées aux nouveaux arrivants européens et en ont adopté certaines coutumes, tout en maintenant leurs traditions et pratiques antérieures (dont la construction de divers ouvrages de pierres sèches), de telle sorte qu'il est difficile de faire le départ entre tous les monuments encore visibles aujourd'hui.

On sait que des ovins et des chèvres étaient déjà présents en grand nombre aux Canaries avant l'arrivée des Européens, introduits probablement par les premiers éléments d'origine libyque s'étant implantés sur l'archipel plusieurs millénaires avant notre ère[65] ; sur plusieurs îles, ces animaux représentaient un des principaux moyens de subsistance des populations guanches (viande et lait, vêtement, chaussures, suif d'éclairage, etc.). Plusieurs ethnologues rapportent que la graisse et les peaux de mouton ou de chèvre étaient également utilisées dans les rites funéraires guanches, comme

[63] Les Canaries étaient connues par plusieurs civilisations antiques (Carthaginois, Grecs, Romains, …) mais les échanges sporadiques avec l'archipel ont pratiquement cessé à la fin de l'Empire romain. Ces îles ont en quelque sorte été « redécouvertes » par les Européens -Italiens, Français, Portugais et surtout Espagnols- puis colonisées par la force à partir du 14ème siècle.

[64] Il ne neige que rarement aux Canaries, et seulement sur quelques sommets les plus élevés comme le volcan du Teide à Tenerife (3 718 m) ou le bien nommé Pico de las Nieves [*Pic des neiges*] sur la Grande Canarie (1 949 m).

[65] Comme l'observe l'explorateur et géographe belge Jules Leclerc (1848-1928), « *Les Guanches étaient laboureurs ou pasteurs. A l'époque de la conquête, on ne trouva aux Canaries ni vaches, ni chevaux,* […] *mais les chèvres, les moutons, les porcs abondaient. Les troupeaux constituaient la principale richesse des familles…* » <RB063>. Sur El Hierro, les tribus guanches auraient même acclimaté une race de chiens de berger apparentée au *Loup d'Arabie* (*Canis lupus arabs*), espèce presque disparue, dont seuls quelques représentants subsistent dans des poches très localisées au Proche et Moyen-Orient. Les premiers chroniqueurs espagnols signalent déjà la présence de ces chiens (preuve qu'ils avaient été introduits aux Canaries avant leur arrivée), qui étaient semble-t-il l'objet d'un grand respect et dont on a retrouvé plusieurs momies (*cf.* http://www.bordercolliemuseum.org/BCCousins/EuropeWestern/Spain.html). Cette race canine, dite *chien-loup Herreño* (en espagnol, *lobito Herreño*), est en instance d'homologation par la *Société royale canine d'Espagne* (https://www.rsce.es/es/?option=com_content&view=article&layout=edit&id=123).

substance d'embaumement ou linceul de momification[66]. En outre, à différentes époques, beaucoup de moutons et de chèvres domestiques sont retournés à un état de semi-liberté -voire sauvage[67]- contribuant à inscrire de longue date et durablement ces deux espèces dans le paysage faunistique des Canaries.

Ainsi, bien que n'ayant jamais atteint aux Canaries une ampleur aussi considérable que sur le Continent, l'élevage des moutons et surtout des chèvres -avant comme depuis la colonisation espagnole- est une activité productive traditionnelle de l'Archipel, avec de surcroît sur plusieurs îles la pratique de déplacements saisonniers de cheptel entre des prairies de différentes altitudes, comparables -toutes proportions gardées- à une proto-transhumance[68]. Comme le notait un rapport du Conseil de l'Europe « *Le pastoralisme est une activité archaïque aux Canaries, existante déjà en 313 AC. Les guanches, population pré-européenne, élevaient du bétail et en dépendaient très étroitement* » <RB066> ; au fil des siècles, ces facteurs ont suscité l'émergence et la diffusion dans tout l'archipel d'une authentique culture pastorale autochtone.

Dès lors, indépendamment de leur fonctionnalité religieuse, bien documentée et qui ne fait aucun doute, les divers monuments de pierres sèches canariens -aussi bien pré-hispaniques que plus récents- soulèvent une question commune : tout comme leurs homologues d'Europe continentale, seraient-ils rattachables à une forme de culture pastorale ?

A défaut de pouvoir apporter une réponse définitive, on doit admettre que dans un tel contexte de pastoralisme ancien et bien ancré, il est plausible que certaines tourelles de pierres sèches canariennes soient corrélées à cette culture, comme semblent d'ailleurs le confirmer plusieurs observateurs fiables.

Il est frappant, par exemple, que Pablo Guedes González préfère désigner ces édifices comme des *mojones* [en français, des *cairns*] plutôt que comme des *torretas* car c'est, dit-il, *« le terme que les bergers nous ont indiqué* » (*cf. supra*) : cette option laisse à penser que sur place, ces édifices sont identifiés comme des *tourelles de bergers* (donc des édifices rattachés à la culture pastorale) ou, à tout le moins, comme des ouvrages sur lesquels les bergers ont assez d'expertise pour qu'on retienne de préférence le nom qu'ils leur donnent.

[66] Sur l'utilisation des peaux de mouton et de chèvre pour envelopper les momies guanches, ou de la graisse de ces animaux comme onguent de momification, *cf.* p. ex. les observations du médecin et anthropologue britannique Thomas Hodgkin (1798-1866) dans son mémoire sur les anciens habitants des Îles Canaries <RB064> ; ou les nombreuses indications et références citées par le médecin et ethnographe français René Verneau (1852-1938) dans la relation de ses « *Cinq années de séjour aux Canaries* » <RB065>.

[67] Comme le signale un rapport de mars 2015 publié par le Conseil de l'Europe <RB066>, « *Aux Canaries, aujourd'hui encore, une distinction est faite entre les animaux domestiques, les animaux dits "de costa", qui passent des longues périodes en liberté mais qui ont des propriétaires et sont surveillés de temps à autre, et les "guaniles", à l'état sauvage* ».

[68] Sur ces déplacements saisonniers, *cf.* p. ex. la wiki-notice sur le pastoralisme aux Canaries publiée par le Gouvernement canarien : « *L'aborigène des Canaries était fondamentalement un berger. S'occuper des chèvres ou des moutons prenait la plupart de son temps. À Tenerife et à La Palma, en été, les bergers emmenaient le bétail en altitude, où ils avaient des refuges* [...] *Les déplacements de bétail étaient également nécessaires vers les zones plus chaudes en hiver, à la fois pour la recherche de pâturages et d'abris. En décembre, mois du début de la transhumance, les bergers quittaient les pâturages situés sur leurs propres terres et se déplaçaient, au cours d'un long voyage à pied, vers d'autres secteurs plus au sud* [portant] *des manteaux et des couvertures pour lutter contre le froid et la chaleur, la pluie ou le vent, tout en suivant les chemins où des sources d'eau étaient à portée de main pour pouvoir donner à boire au bétail ...* » (la citation d'origine, en espagnol, est trop longue pour pouvoir être reproduite intégralement) - (https://www3.gobiernodecanarias.org/medusa/wiki/index.php?title=El_pastoreo_en_Canarias)

De même, l'archéologue, ethnographe et folkloriste canarien Sebastián Jiménez Sánchez (1904-1983), évoque-t-il dans son mémoire sur le complexe archéologique de *Tauro Alto* <RB059> la présence sur ce site de tourelles de pierres tronconiques (« *torretas troncocónicas* ») qui, selon lui, pourraient correspondre, non pas à des monuments funéraires, mais à des cairns mémoriaux élevés en l'honneur de chefs d'anciens campements de pasteurs[69].

[69] « […] *Ce sont des torretas qui, en dépit de leur structure ressemblant à celle d'une sépulture tumulaire classique, ne sont pas des édifices funéraires, mais des monuments votifs à caractère cultuel typiques de la culture mégalithique, ou des monuments élevés en hommage à certains chefs d'établissements pastoraux…* ». Ce second cas de figure (torreta élevée en hommage à un chef d'établissement pastoral) n'est pas sans rappeler le mojon situé sur le lieudit Alto de Las Gramas (Grande Canarie) « élevé en hommage au berger Sebastián Melián López » (cf. supra).

CHAPITRE 5
CAIRNS ET TOURELLES DES ÎLES BRITANNIQUES

On dénombre sur l'ensemble des Îles britanniques[1] un nombre considérable de cairns de toutes sortes (plusieurs milliers), parmi lesquels il nous semblait intéressant de vérifier si d'aucuns seraient comparables aux tourelles de pierres sèches observées au Portugal, en France, en Italie ou en Espagne.

Cette approche paraissait d'autant plus pertinente que beaucoup des Îles britanniques ont été (et sont encore, dans une certaine mesure) des terres de prédilection de l'élevage du mouton, introduit semble-t-il par les Romains et développé sans cesse par la suite, pour atteindre une ampleur exceptionnelle au cours du 19ème siècle[2]. D'où une culture pastorale vivace dans beaucoup de régions, *a priori* propice à l'érection de tourelles de pierres sèches si, comme on le suppose, ces édifices s'inscrivent plus spécifiquement dans un tel environnement culturel.

CLARIFICATION TERMINOLOGIQUE

D'un point de vue méthodologique -et à la différence de ce qu'on constate dans les pays d'Europe continentale précédemment étudiés- la recherche sur les cairns britanniques peut s'appuyer sur quantité de sources bien documentées (livres et publications universitaires, communications scientifiques et comptes rendus de fouilles, sites Internet, etc.), d'autant que beaucoup de cairns sont classés au titre de la protection du patrimoine (« monuments historiques ») et ont déjà été répertoriés de manière méthodique dans des bases de données performantes (dont plusieurs

[1] Pour les géographes, cette dénomination recouvre conventionnellement la Grande-Bretagne (Angleterre, Ecosse et Pays de Galles) et l'Irlande, ainsi que tous les petits archipels et îles éparses qui en dépendent, comme les Orcades, les Shetland, les Scilly, les Hébrides, l'Île de Man, Anglesey, etc. ; y sont usuellement adjointes les Îles anglo-normandes relevant de la Couronne britannique (Jersey et Guernesey et les îlots qui leurs sont rattachés).

[2] Sur ce point, *cf.* p. ex. l'article de Léonce Lavergne, « *L'économie rurale en Angleterre* » *in La Revue des deux Mondes*, 1853, Tome 1er. De fait, avec un cheptel ovin total passé d'environ 17 millions de têtes en 1750 à 35 millions un siècle plus tard (nombre pratiquement stable depuis lors) l'élevage du mouton a connu dans les Îles britanniques une extension plus importante que partout ailleurs sur le Continent. La Grande-Bretagne a affecté environ 32 millions d'hectares à l'élevage du mouton, et a exploité intensivement toutes les branches de la filière ovine (laine, lait, viande, peaux, corps gras). D'où l'enracinement d'une culture agropastorale vivace et dispersée sur l'ensemble du territoire britannique, globalement plus homogène que dans beaucoup d'autres pays européens. Un tel développement du mouton a d'ailleurs eu des effets néfastes sur le reste de l'agriculture, beaucoup de terres cultivables ayant été converties de force en pâturages à mouton au rendement immédiat supérieur mais qui, dans le long terme, s'obtenait au détriment d'autres productions non moins nécessaires, céréalières ou vivrières, notamment ; en son temps, Thomas More avait déjà dénoncé cette dérive dans son célèbre adage « *le mouton mange l'homme* ».

accessibles sur Internet), souvent assortis de photographies, de commentaires, de renvois à des travaux publiés ou d'indications tirées du folklore local[3].

Cairn : un terme pouvant désigner des formations très diverses

Une des difficultés méthodologiques de cette recherche tient au fait qu'en anglais -et plus particulièrement celui pratiqué dans les Îles britanniques- le mot *cairn* a un sens beaucoup moins circonscrit qu'ailleurs : aussi bien dans le langage courant que pour les archéologues ou les ethnologues, il s'agit (comme on l'a dit en avant-propos) d'un terme générique servant indifféremment à désigner des ouvrages de pierres sèches de formes, de consistance et d'époques très diverses, allant de simples petites piles de pierres récentes (des repères de cheminement sur une montagne, par exemple) à des monuments mégalithiques de grandes dimensions (dolmens, cromlechs, etc.) -y compris des tumulus et des ensembles funéraires préhistoriques- ainsi que différentes pierres levées brutes ou taillées, dont des menhirs, des bornes, voire des monuments commémoratifs récents (et parfois maçonnés) dont la forme évoque celle des cairns proprement dits ; enfin, dans certains idiomes (comme le gaélique écossais), le terme peut même désigner des monticules de pierres naturels.

FIG. 79

Exemple d'édifices récents répertoriés comme *cairns* dans les bases géographiques de l'Irlande du Nord, mais qui ne sont ni des cairns au sens courant de ce terme en français, ni des tourelles de pierres sèches.

① Borne (sans doute en ciment) sur la Topped Mountain

② Monument commémoratif situé à Magilligan

La distinction entre ces différents types n'est d'ailleurs pas toujours aisée, comme le montre la comparaison entre deux artefacts distants de seulement 300 m et désignés l'un comme l'autre comme des *cairns*, situés en bord d'escarpement sur la ligne de crête des collines de *Choinneachain*

[3] *Cf.* en particulier le « *Geograph Britain and Ireland Project* ® » (ou *Geograph*, appellation déposée), qui s'est assigné l'ambitieuse mission de collecter et de diffuser des photographies et des informations sur les objets et points remarquables de chaque km² du territoire de Grande-Bretagne et d'Irlande ; d'après les données publiées sur son site Internet (https://www.geograph.org.uk), *Geograph* aurait ainsi déjà catalogué 85 % du territoire britannique et irlandais, et réuni plus de 7,5 millions de photos fournies par plus de 13 000 contributeurs (données juillet 2023, en constante progression). Pour les monuments d'Ecosse, *cf.* aussi la base *Canmore* du *National Monuments Record of Scotland* (NMRS, *ex Royal Commission On The Ancient Monuments Of Scotland*), qui référence 340 000 sites et monuments ainsi que de nombreuses collections d'archives et documents digitalisés, soit actuellement plus d'un million d'entrées (https://canmore.org.uk). Mérite également d'être citée la « *Database of British and Irish Hills (DoBIH)* », base de données créée par des randonneurs et dédiée à l'inventaire des points remarquables de montagnes et sommets britanniques (http://www.hills-database.co.uk/ et http://www.hill-bagging.co.uk/), comportant plus de 20 000 références, dont beaucoup de cairns et formations assimilées.

(*Choinneachain Hill*), à quelques kilomètres au nord-ouest de la bourgade écossaise de Crief : le premier, localement désigné « *Cairn Coinneachan* » (ou « *Carn Chainichin* »), se présente comme une imposante tourelle de pierres sèches au profil bien découpé ; il semble former le pendant du second édifice, dit « *Cairn of Kenneth* », aux formes plus grossières, ressemblant à un cairn-empilement (amoncellement de cailloux) plutôt qu'à une tourelle de pierres sèches[4].

FIG. 80

① Le *Cairn Coinneachan*, en forme de tourelle ; on devine en arrière-plan (flèche à gauche) le *Cairn of Kenneth*

② Le *Cairn of Kenneth*, bien différent du précédent ; il rappelle un cairn funéraire préhistorique (*barrow*)

L'origine et la fonctionnalité exacte des ces deux édifices restent inconnues. Le premier, du fait de sa ressemblance avec certains *shepherd's cairns* [*cairns de berger - cf. infra*], est peut-être un monument d'origine pastorale, mais ses imposantes dimensions et sa position sur le terrain ne plaident pas dans ce sens. Le second (*Cairn of Kenneth*) serait, selon une tradition locale ancienne, la sépulture d'un certain « *Kenneth IV, roi d'Écosse* » tué au combat en 1003 à *Moigh-a-bhaird* (l'actuel *Monivaird*[5]) ; ce n'est cependant qu'une légende, l'histoire écossaise n'ayant jamais compté de Kenneth IV[6] !

Toujours sur le plan terminologique, on constate en outre que le terme *cairn* désigne parfois, non pas des édifices proprement dits (c'est-à-dire des constructions intentionnelles destinées à un usage précis), mais de simples tas de pierres dégagées des pâturages, des terres cultivables ou des zones habitables pour en accroître la surface utile ou l'accessibilité (autrement dit, des amas d'épierrage, communément appelés en anglais *clearance cairns* ou *consumption cairns*[7]).

Entendu dans l'acception que lui donnent les sources britanniques, le terme *cairn* recouvre ainsi un ensemble vaste et hétéroclite de formations lithiques, au sein duquel la cohérence et l'efficacité de notre recherche imposaient de ne prendre en compte que les tourelles de pierres sèches proprement

[4] On trouve de nombreux clichés et commentaires de ces deux édifices sur différents sites Internet anglophones (*cf.* p. exemple https://www.themodernantiquarian.com/site.php/13097/cairn_coinneachan.html#folklore). Ces cairns sont parfois pris l'un pour l'autre, en dépit de leurs morphologies pourtant dissemblables : le *King Kenneth's Cairn* apparaît ainsi sous la rubrique *cairn* au répertoire des mégalithes du monde (identifiant CAAK), assorti de la mention « *Autre(s) nom(s) : Carn Chainichin* » - http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=17795.

[5] Sur ce toponyme, *cf.* (†) *https://scotland_topograph.enacademic.com/1658/Monivaird_and_Strowan*.

[6] En 1003, le roi en titre était Kenneth III, dernier du nom et mort deux ans plus tard (en 1005), qui pourrait avoir été inhumé sur l'île écossaise de Iona. Face à ces invraisemblances, des historiens ont émis l'hypothèse qu'en réalité, le cairn serait la sépulture, non pas d'un imaginaire Kenneth IV mais d'un des fils de Kenneth III (un certain Giric, également cité sous le nom de Grim), ou même un simple monument mémorial dressé en son honneur (sur cette version, *cf.* p. ex. https://en.wikipedia.org/wiki/Monzievaird). En fait, le *Kenneth Cairn* ressemble beaucoup plus à une sépulture néolithique qu'à une tombe médiévale.

[7] Sur les *clearance cairns* et les *consumption cairns*, *cf.* notamment https://en.wikipedia.org/wiki/Clearance_cairn et https://canmore.org.uk/thesaurus/1/502108/CONSUMPTION CAIRN.

dites (au sens des sources continentales auxquelles nous nous sommes référé jusqu'à présent). A cet effet, deux filtres méthodologiques ont guidé notre sélection :

- ne retenir, dans cet ensemble, que des monuments de pierres sèches agencés verticalement et sans aménagements architectoniques ou espaces intérieurs significatifs (sous réserve, tout au plus, d'éventuelles niches ou menues anfractuosités similaires), de manière à éliminer bon nombre d'édifices désignés *cairns* dans les sources britanniques mais qui n'ont pas de lien logique avec les artefacts considérés dans le cadre du présent ouvrage (laissant ainsi de côté les « pierres levées » du genre menhir, les tumulus et les monuments mégalithiques comportant des chambres funéraires, les abris de bergers, les ouvrages de signalisation des chemins de grande randonnée, la plupart des amers et balises côtières destinées à faciliter la navigation[8], les petits empilements de pierres construits par les alpinistes pour marquer des cols ou des sommets, etc.) ;
- parmi les monuments retenus, privilégier dans toute la mesure du possible ceux présentant des caractéristiques morphologiques assez proches -ou, à tout le moins, pas trop éloignées- des tourelles de pierres sèches proprement dites (ou de monuments comparables), de manière à pouvoir établir des comparaisons pertinentes avec leurs homologues continentales.

En outre, dans ce cadre resserré, notre travail n'a pas visé à dresser un inventaire (même sommaire) mais seulement à identifier quelques exemples significatifs de monuments potentiellement équivalents aux tourelles de pierres sèches continentales. Sur le plan méthodologique, nous nous sommes appuyé en bonne part sur des données toponymiques et sur quelques appellations locales plus spécifiques (les *curracks*, par exemple, ou plus ciblés encore, les *shepherd's cairns*) dont l'analyse philologique fournit parfois de précieuses indications ; encore faut-il noter que même ces appellations spécifiques restent souvent trop fluctuantes pour fonder une typologie stricte, car un même monument est parfois désigné différemment selon les sources, tandis que certaines sources désignent sous la même appellation des édifices morphologiquement bien distincts[9].

[8] Pour la clarté de la présentation, nous avons regroupé autant que possible les développements spécifiques aux cairns de signalisation côtière et maritime construits pour servir de repères aux bateaux naviguant près du littoral, et dont certains présentent de fortes similitudes avec des *tourelles de pierres sèches* classiques (*cf. infra* dans la partie consacrée aux cairns côtiers américains). En ce qui concerne les Îles britanniques, eu égard à la conformation des ces territoires insulaires -où la côte n'est jamais très loin- la distinction entre *cairns côtiers* et *tourelles de pierres sèches* n'est pas toujours aussi nette qu'il y paraît : en effet, il est rapporté que certaines tourelles construites à d'autres fins (une marque de terrain, une *tour de berger* ou une borne, par exemple) sont assez visibles depuis le large pour être utilisées comme repère de navigation par les marins croisant à proximité : c'est le cas, par exemple, de la tour du berger Buckle (*Buckle's Tower*, *cf. infra*), prise comme amer de visée à l'approche de la Baie de Finstown, dans l'île principale des Orcades (« *a sightline used by sailors at sea* » - *cf.* https://www.orkneyology.com/buckles-tower.html) ; inversement, certains cairns côtiers situés sur des prairies en bordure de littoral peuvent facilement être confondus avec des *tours de berger* (sans doute le cas de la tourelle de pierres sèches de l'île Eilan-Mor dans les Hébrides occidentales – *cf. infra*). On retrouve ce type de cairns, souvent peints en blanc, dans plusieurs pays du Continent (*cf*. p. ex. sur le Wikipédia anglophone la photographie d'un cairn-amer, ou *sea cairn* implanté sur un petit îlot finlandais - https://en.wikipedia.org/wiki/Cairn), ou encore sur les côtes de Terre-Neuve (*cf*. *infra* les développements consacrés aux *american men*).

[9] On est confronté sur ce terrain aux mêmes difficultés philologiques (pluralité d'appellations ou appellations amphibologiques) que celles rencontrées lors de notre enquête sur les tourelles portugaises - *cf. supra*.

Sous le bénéfice de ces observations, on note également que tout en répondant à la définition générale des tourelles de pierres sèches, beaucoup d'édifices britanniques présentent certaines caractéristiques structurelles et archéologiques qui les distinguent quelque peu des ouvrages comparables du Continent, dont notamment (*cf. infra*) :

- un profil souvent pointu (en « chapeau de magicien »), plutôt que franchement cylindrique ou parallélépipédique, même si -à la différence d'un *cairn-empilement*- les monuments concernés sont bien des constructions soigneusement agencées et non de simples tas ;
- des dimensions qui, parfois, excèdent nettement la moyenne des tourelles de pierres sèches continentales (jusqu'à 5 m de hauteur dans le cas de la tour du berger William Buckle, monument à ranger dans la catégorie des *édifices atypiques*) ;
- une disposition assez fréquente par groupes de deux ou trois cairns, voire plus ;
- l'existence de quelques véritables alignements de tourelles, qui ne sont pas sans rappeler certains ensembles mégalithiques ; tel est le cas, par exemple, des neuf tourelles composant les *Nine Standards*, ou celui de huit tourelles alignées sur le *Wild Boar Fell*.

Curracks et bateaux : des contiguïtés linguistiques inattendues

On dénombre dans les Îles britanniques -notamment dans leurs régions septentrionales- un certain nombre de monuments appelés *currack* (avec différentes variantes dont *currick* ou *currock*), terme sans équivalent sur le Continent mais désignant localement des cairns assez similaires à beaucoup de tourelles de pierres sèches portugaises, françaises ou italiennes, tant du point de vue morphologique que par leur implantation dans un environnement de basse et moyenne montagne[10].

Ce terme de *currack* a plusieurs sens dans les idiomes britanniques concernés. Orthographié de la sorte -ou sous des formes approchantes comme *carrack* ou *currach*[11] et, selon le cas, avec un seul R ou deux- il y désigne, soit une charrette légère [*a small cart*] ou un panier servant aux menus transports dans une ferme (terme aujourd'hui inusité)[12], soit -le plus souvent- un petit bateau à

[10] Etant toutefois observé qu'il n'existe pas de haute montagne dans les Îles britanniques, leur point culminant (le mont *Ben Nevis*, situé en Ecosse dans les Highlands) atteignant seulement 1 345 mètres d'altitude. Un mémorial de la Seconde Guerre mondiale en forme de cairn ainsi qu'un imposant *cairn sommital* y ont été dressés, le second surmonté d'une borne géodésique.

[11] Il est difficile de faire une distinction claire entre *currack et currach*, souvent employés l'un pour l'autre et que les lexicographes confondent volontiers. Dans une explication de texte circonstanciée (références à l'appui), on trouve une indication selon laquelle *curragh* ou *currach* (avec un GH ou CH final) désigneraient aussi un terrain marécageux ou une tourbière (*fen* ou *bog*) – *cf.* « *Early English poetry, ballads, and popular literature of the Middle Ages* » Vol. VII, publié par la Percy Society, Londres, 1842).

[12] Pour cette première acception -« *small cart made of twigs* » soit, en français, une petite charrette (ou une corbeille) faite de branchages, *cf.* notamment le réputé *Dictionnaire étymologique de la langue écossaise* de John Jamieson, qui l'orthographie *currack* ou *curroch* <RL30>. Dans le même registre agricole, *currack* est aussi défini comme une sacoche en osier [*a pannier of wicker-work*] accrochée de chaque côté de la selle d'un cheval [*hanging on the saddle of a horse*] et utilisée jadis pour des menus transports (*cf.* le *Dictionnaire de l'anglais dialectal*, Vol. I, A-C, de Joseph Wright <RL31> et le *Dictionnaire de l'écossais dialectal* compilé par Alexander Warack <RL32>), mais Jamieson renvoie aussi à *cart* et à *wagon* qui se rapportent plutôt à un *chariot* qu'à une *charrette* ou à un panier. Dans un de ses récents ouvrages (« *A Scots dictionary of Nature* » [*Dictionnaire des mots écossais de la Nature*] Ed. Saraband Books, 2018), l'artiste et naturaliste Amanda Thompson confirme l'existence de ce terme dialectal ancien, mais sans en préciser le sens exact ; du reste, dans ses acceptions agricoles, le mot *currack* était déjà signalé par les lexicographes du 19ème siècle comme totalement désuet [« *entirely disused* »]. Quoi qu'il en soit, ce c*urrack / curroch* pourrait avoir une racine commune avec le *carrus* romain (dans le sens de *chariot*) ou d'autres apparentés latins (comme *currus* dans le sens de *char* ou d'*attelage*).

rames ou à voile [*a skiff, or small boat*], composé d'une armature de bois sur laquelle est tendue une peau d'animal ou une toile[13].

FIG. 81

Trois profils différents de *curracks* figurant dans la base *Geograph*
(qui utilise plutôt l'appellation *currick*)[14]

① *Currick at Varies Lock*
(Northumberland)

② *Currick on Shacklesborough*
(Comté de Durham)

③ *Currick on Stanhope Common*
(Comté de Durham)

Mais dans les dialectes du nord des Pennines[15] (la chaîne montagneuse qui s'étend au centre de l'Angleterre, des Midlands anglais jusqu'à la frontière sud de l'Écosse) et ceux du sud de l'Ecosse, le mot *currack* (et ses variantes *currock*, *currick*, etc.) désignent aussi un cairn, comme en attestent différentes monographies spécialisées, comme par exemple une notice sur les frontières de la région de Yorkshire Dales (Vallons du Yorkshire) : « […] *Dans les Dales, diverses formations naturelles ou faites de main d'homme ont servi de frontières. Là où il n'y avait pas de ruisseaux, de murs ou de berges adéquates, les points le long de la frontière étaient marqués, généralement avec des monticules de terre ou des cairns de pierres, dont il subsiste encore un grand nombre. Currack est un terme local pour un cairn en pierre* … »[16].

Si l'on considère pour le même mot *currack*, d'un côté deux acceptions renvoyant à un véhicule (*charrette* ou *bateau*), de l'autre un sens tout différent de *cairn*, on peut raisonnablement conclure à

[13] Dans le sens d'embarcation (« *a skiff, or small boat* »), le *Dictionnaire étymologique de la langue écossaise* de John Jamieson <RL30> retient trois variantes orthographiques (*currach*, *currok* et *currough*), mais le type et la forme du bateau en question restent sujets à discussion, selon l'idiome ou le pays concernés (sur cette question, *cf.* notamment les développements, y compris dans l'onglet « Talk », de Wikipédia - https://en.wikipedia.org/wiki/Currach) ; quoi qu'il en soit, ce sens général ne fait aucun doute, d'autant qu'on le retrouve dans d'autres langues sous des formes approchantes désignant elles aussi des embarcations fluviales ou maritimes, comme le *coracle* du Pays de Galles, le *cercūrus* des Chypriotes (petit bateau rapide et léger), le *kraecke* hollandais, la *carraca* portugaise, la *caraque* médiévale (une sorte de galion utilisé dans les pays méditerranéens) et même le *qarqūrā* Syrien.

[14] Ces trois édifices sont respectivement référencés dans la base *Geograph* sous les n° NY6953 (*Varies Lock*), NY9017 (*Shacklesborough*) et NY9542 (*Stanhope Common*).

[15] Cette chaîne de basses et moyennes montagne est connue en anglais sous les appellations de *Pennines* (avec un S final), *Pennine Chain* ou encore *Pennine Hills*. Etymologiquement, *Pennines* se rattache à une racine celtique {**pen* } (ou {**peno*}) signifiant *sommet*, dont on retrouve la trace dans d'autres oronymes continentaux (comme la chaîne montagneuse italienne des *Alpes Pennines*, ou *Apennins*).

[16] *Cf.* https://web.archive.org/web/20151120225427/http://www.outofoblivion.org.uk/boundaries.asp. Une page d'un autre site Internet intitulée « *Qu'est-ce qu'un Currick ?* » (https://www.screel.co.uk/walks/cumbria/whats-a-currick/) s'autorise une distinction -non attestée dans les ouvrages de référence- entre le *currick* (« *un cairn, c'est-à-dire un tas de pierres* »), le *currack* (strict équivalent du currick mais dans le dialecte des Pennines du Nord) et le *currock* (qui désignerait « *un grand cairn* »).

une simple homonymie (sous réserve des observations formulées à la fin de la présente section). On peut aussi supposer que dans son sens local de cairn, ce *currack* est issu de la même famille que le mot *cairn* lui-même (de la racine indo-européenne {**kar*} dans le sens général de *substance dure* ou dans un sens plus spécifique de *pierre*, *rocher*), dont on retrouve effectivement plusieurs déclinaisons dans diverses langues anciennes des Îles britanniques, dont les dialectes des Pennine Hills et des régions avoisinantes[17] : on relève ainsi dans l'ancienne langue Cumbric[18] plusieurs mots comme *carrick, currock* et *currick* « *signifiant un cairn ou une pile de pierres* »[19], ainsi que le mot *carrek* (pl. *cerrik*) dans le sens général de *pierre*[20].

Pour le reste, ces données linguistiques accréditent-elles la validité -pour les régions septentrionales des Îles britanniques, tout au moins- de l'hypothèse de départ selon laquelle les tourelles de pierres sèches seraient en rapport avec la culture agropastorale ?

A ce stade du raisonnement, une seule certitude s'impose, mais on ne saurait en tirer des conclusions générales : dans certains idiomes locaux, le mot *currack* désigne un *cairn*, donc un type d'édifices que beaucoup attribuent -à tort parfois, mais souvent aussi à raison- à des bergers. Le lien entre les *curracks*, tels qu'on vient d'en donner le détail, et l'élevage des ovins ou l'activité des bergers reste cependant à établir, peut-être par le détour d'une corrélation sémantique comparable à celle que nous avons mise en évidence entre le terme espagnol *mojon* (un cairn) et le mot français *mouton* en tant qu'il désigne un ovin mâle châtré (*cf.* les développements de la seconde partie du présent ouvrage consacrés au mot espagnol *mojon*).

Pour ce qui concerne le *currack*-charrette, le lien paraît ténu -sinon inexistant- dans la mesure où ce petit utilitaire n'a jamais été d'usage courant dans l'activité des pasteurs européens ; dans cette acception, *currack* renverrait plutôt à la culture *rurale* que proprement *pastorale*.

Quant au *currack* entendu au sens de bateau, nous l'avons de prime abord considéré comme étranger au monde des bergers et des moutons, faute de lien tangible entre le domaine lexical des activités maritimes et celui des activités pastorales, que ce soit dans les langues celtiques ou les langues latines (sous cette seule réserve incidente de la locution française *quille de berger*, où on retrouve le substantif *quille* qui, dans un autre contexte, désigne une pièce de bateau en langage maritime ; mais comme on l'a vu *supra*, la *quille* des bergers procède d'une autre étymologie que celle des bateaux).

Pourtant, si hormis le *currack* britannique, nous n'avons pas relevé d'autre appellation d'un cairn classique, d'une tourelle de pierres sèches ou d'un monument assimilé renvoyant aussi directement à celle d'un bateau, il est difficile de faire abstraction de la quasi-identité structurelle et phonétique

[17] *Cf.* notamment l'article « *carn* » *in* l'ouvrage du philologue et médiéviste Alan G. James, « *Le parler brittonique dans l'Ancien Nord* » [*The Brittonic Language in the Old North*], publié en 2019 sous l'égide de la *Scottish Place-Name Society* (https://spns.org.uk/resources).

[18] Aujourd'hui disparue mais subsistant à l'état de traces -dans quelques anciennes appellations géographiques, par exemple- la langue Cumbric (ou Cumbraek, selon sa version reconstituée moderne) était pratiquée, comme son nom l'indique, dans l'actuelle région de Cumbrie, en particulier dans les anciens comtés de Westmorland et de Cumberland, ainsi qu'au sud de l'Ecosse.

[19] « *meaning a cairn or heap of stones* » - *cf.* https://soc.culture.breton.narkive.com/7azt1m0o/learn-cumbric-speak-cumbric.

[20] *Cf*. le *Dictionnaire anglais-cumbrik* du philologue cumbrien Neil Whalley <RL33> (https://drive.google.com/file/d/0B67q1nMr1U_AZGNXZi1WempoNmc/view).

entre le *ship* anglais (*bateau*, en français) et le *sheep* (*mouton*), formant une sorte de point de tangence entre le vocabulaire naval et le vocabulaire pastoral[21].

Il se trouve qu'outre ce couple anglais inattendu, on dénombre quelques paires similaires dans d'autres langues étymologiquement proches comme en allemand (*Schiff* [navire] / *Schaf* [mouton]) ou en flamand (*schip* [navire] / *schapen* [mouton]), sachant que les mots *ship* (anglais), *Schiff* (allemand) et *schip* (flamand) procèdent tous d'une racine commune probablement d'origine germanique {**skif*}, qu'on retrouve plus lointaine en latin (*scapha*, dans le sens de barque) et en grec ancien σκάφος (bateau) ; en français, cette même racine transparaît derrière le mot *esquif* (frêle embarcation) emprunté à l'italien *schifo* (dans le même sens - à ne pas confondre avec son homonyme signifiant *dégoût* ou *chose répugnante*). La même contiguïté s'observe en suédois, langue scandinave pourtant plus éloignée (*fartyg* [navire] / *far* [mouton]) mais aussi très étonnamment en langue basque -isolat pourtant sans lien avec les langues d'Europe du Nord- avec seulement une légère nuance sur l'animal (*ontzi* [navire] / *antxu* [agneau] et *ahuntz* [chèvre[22]]).

Plus notable encore dans le cadre des présents développements, le terme de base *currack* (sous ses différentes variantes) se révèle lui-même proche du terme gaélique *caora / caorach* signifiant *mouton* (avec là aussi différentes formes selon les dialectes considérés), donc un des termes centraux de la culture pastorale.

Dans la mesure ou de telles observations linguistiques pourraient contribuer à une meilleure compréhension du phénomène des tourelles de pierres sèches, il nous semblerait utile que des experts s'y intéressent et élargissent la recherche à d'autres familles linguistiques.

Les *Nine Standards* : un alignement énigmatique

Le *Nine Standards Rigg* est un relief vallonné de basse montagne (point culminant à 662 m) appartenant au massif des Pennines, situé dans le Comté de Cumbrie (au nord-ouest de l'Angleterre). Il tient son nom d'un surprenant alignement de neufs cairns de grande taille (plusieurs mètres de haut, pour certains) montés en pierres sèches, sans fondations et de section approximativement circulaire ou quadrangulaire (selon les cairns), dont la morphologie générale rappelle beaucoup celle des tourelles de pierres sèches continentales. Implantés un peu en contrebas du sommet sur une lande rase, ces édifices sont visibles des kilomètres à la ronde.

Ces cairns rappellent diverses tourelles de pierres sèches observées sur le Continent, avec toutefois, pour sept d'entre eux, un profil plus conique que cylindrique -en « meule de foin », voire en « chapeau de clown » ou « chapeau de magicien »- qu'on retrouve du reste sur beaucoup d'autres cairns britanniques de ce type (le cairn situé à une des deux extrémités de l'alignement est de type

[21] Sur cette ressemblance et les enseignements toponymiques à en tirer, *cf. infra* les développements consacrés aux indices ambigus relevés dans le nom de deux baies irlandaises, *Sheep's Head* et *Sheephaven*.

[22] L'origine du mot basque désignant la chèvre (*ahuntz*) est discutée, avec différentes hypothèses bien analysées dans un article du linguiste Michel Morvan, du Centre de recherche sur la langue et les textes basques - Unité mixte de recherche du CNRS (« *A propos des mots basques ahuntz "chèvre" et lepo "cou, col"* » <RB135>) ; on retient surtout qu'il s'agit d'un terme très ancien (peut-être d'origine arabe) du vocabulaire agropastoral basque, ne se rapportant pas nécessairement à des caprins proprement dits, mais aussi à des ovins (avec une correspondance possible avec le mot espagnol *oveja*, c'est-à-dire une *brebis*).

parallélépipédique classique)[23] ; enfin, dans cet ensemble, un des cairns se signale par une structure à degrés évoquant quelque peu certains « cairns funéraires » architecturés ne relevant pas du champ du présent ouvrage (tombes préhistoriques à chambre, tumulus de pierres sèches, …).

FIG. 82

Plusieurs clichés des *Nine Standards*, montrant des variations d'ordonnancement au fil des restaurations successives de l'alignement. La présence fortuite de trois moutons sur le troisième cliché n'atteste en rien du caractère pastoral de ces tourelles !

① Vue aérienne montrant neuf cairns (*in* la base *Geograph*, ref. NY8206) et, à droite au premier plan, un petit édifice non identifiable ; sur ce cliché, le cairn de gauche est une tourelle régulière de section quadrangulaire

② Vue en perspective depuis le sol ; on y distingue neuf (ou dix ?) cairns dont l'ordonnancement n'est pas exactement similaire à la vue aérienne

③ Une autre vue au sol : neuf cairns, dont deux tourelles quadrangulaires plus basses à chacune des extrémités de l'alignement.

L'alignement des *Nine Standards* est un site classé. Les neufs cairns, dans l'état où on les voit aujourd'hui, ont été restaurés à plusieurs reprises depuis le 19ème siècle, dont la dernière fois en 2005 ; si leur conformation générale a un peu varié depuis leur érection à une date inconnue, l'alignement, dûment attestée par des preuves historiques irréfutables, remonte à au moins cinq

[23] On sait qu'à la fin du 19ème siècle, des bergers de Swaledale ont démantelé quatre des cairns pour s'y approvisionner en pierres à bâtir, mais les autorités les ont condamnés à les remettre en l'état. C'est peut-être la raison pour laquelle les quatre cairns au sud de l'alignement sont légèrement décalés et paraissent un peu plus frêles que les autres.

siècles, voire plus[24]. A cet égard, les *Nine Standards* sont une des rares formations entrant dans le champ du présent ouvrage dont la construction a, sinon date certaine, tout au moins une ancienneté incontestable de plusieurs centaines d'années.

FIG. 83

Un cliché panoramique (d'après une photo récente publiée sur *Google Earth*)
montrant l'agencement actuel des neuf cairns, avec de gauche à droite (hors effet de perspective) :

① un cairn conique
② un cairn bas quadrangulaire (presque un cube)
③ un cairn en « meule de foin »
④ un cairn assez bas en « tas de sable »
⑤ un grand cairn à trois degrés
⑥ un grand cairn en « chapeau de magicien »
⑦ un gros cairn massif en « meule de foin »
⑧ un second cairn en « chapeau de magicien »
⑨ au premier plan, un gros cairn conique à sommet émoussé.

D'après plusieurs sources sérieuses -auxquelles, sur ce point, nous n'accordons qu'un crédit limité- le nombre de cairns aurait évolué dans le temps, l'alignement ayant pu osciller, à une époque pas si reculée (quelques décennies), entre 7 et 13 cairns (contre seulement 9 aujourd'hui) ; pareillement, la position actuelle des cairns ne serait plus exactement celle des cairns d'origine, leur emplacement ayant supposément varié au fil des reconstructions et des restaurations successives[25].

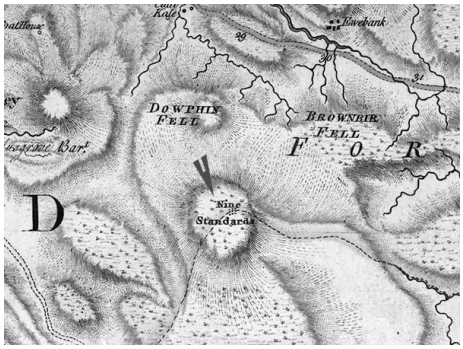
[24] Le site Internet de l'Association des amis des *Nine Standards* a mis en ligne un ensemble d'informations et de documents sur la réhabilitation de ces cairns à partir de 2005 (« *the Project* »), dont -en version intégrale- deux rapports d'étape et le rapport final (décembre 2014) sur les recherches historiques et archéologiques effectuées dans ce cadre (y compris par différents procédés géophysiques comme la magnétométrie, le LIDAR, etc.). Des documents très anciens (tracés de limites seigneuriales, plans, actes notariés, etc.) font état de l'existence des *Nine Standards* depuis plusieurs siècles, et les recherches archéologiques effectuées au cours du 19ème et du 20ème siècles amènent à penser que des structures de ce type devaient déjà exister sur ce site depuis l'Age du bronze. A ce jour (février 2022), le site de cette association (†) *http://www.ninestandards.eu/index.html* n'est plus en ligne, mais on peut en retrouver plusieurs anciennes pages sur https://web.archive.org/web/20201218074302/http://www.ninestandards.eu/.

[25] Toujours selon le site de l'Association des amis des *Nine Standards* (ref. *supra*), des photos aériennes (donc des clichés ne pouvant pas être antérieurs, au mieux, aux années 1910-1920) permettraient de constater des variations du nombre des cairns de cet alignement. Toutefois, sous réserve de recherches plus approfondies -qui dépasseraient le cadre du présent ouvrage- nous n'accordons qu'un crédit limité à cette indication, d'autant que nous n'avons pu trouver aucune trace des photos en question et que par expérience, nous savons combien ce genre de cliché est difficile à interpréter ; un autre argument documentaire incite à considérer cette assertion avec circonspection : une carte ancienne du Comté de Westmoreland, gravée et publiée par Thomas Jefferys (Londres, 1770), mentionne en toutes lettres « *Nine standards* » à l'emplacement actuel de l'alignement (carte visible sur https://www.lakesguides.co.uk/html/maps/jef5b.htm), prouvant qu'au moins à cette époque, le nombre de cairns était le même qu'actuellement… Par ailleurs, l'hypothèse d'un changement d'implantation des cairns reste à démontrer, d'autant que leur disposition en alignement et le fait -sans doute intentionnel- qu'ils soient visibles alentour limitent les possibilités d'agencement alternatif sur ce plateau ; on peut néanmoins admettre que de petits réaménagements aient été réalisés au fil des siècles, lors des restaurations successives.

L'appellation de cet alignement -en fait, celui des cairns qui le composent- peut surprendre, dans la mesure où le sens usuel du terme anglais « *standard* » n'a plus aujourd'hui de rapport évident avec des édifices de pierres sèches. Ce mot tient pourtant son étymologie d'une racine primitive {**stand*} dans le sens général de quelque chose qui se tient debout, qu'on retrouve non seulement en anglais dans le verbe *to stand* (dont découle *standing*[26]) et le substantif *stander* (organisme, personne ou chose qui se tient debout), mais également dans les mots de plusieurs autres langues européennes comme le verbe latin *stare* [*se tenir debout et immobile*], dont des dérivés ont donné en français, entre autres, les deux substantifs homophones *statue* et *statut*, les verbes flamand ou allemand *staan* et *stehen*, etc.[27] : les *standards* seraient donc des cairns caractérisés par leur *stature*, qualité tenant à la fois à leur grande taille et à leur imposante verticalité.[28].

Pour le reste, si la fonction originelle de cet alignement a fait l'objet de plusieurs hypothèses, aucune n'emporte réellement la conviction[29].

FIG. 84



Une des premières mentions officielles des *Nine Standards* sur une carte du comté de Westmorland publiée en 1770 par le géographe Thomas Jefferys. Mais l'alignement est cité dès le 16ème siècle dans différents documents

Gros-plan d'un des cairns de l'alignement (*in* la base *Geograph*), pris en 2006 après sa restauration en 2005 ; une des notices de *Geograph* précise que les quatre cairns situés au nord ont été « *reconstruits très soigneusement* »

[26] Dans plusieurs régions britanniques, on désigne comme *standing stone* des *pierres levées* de toutes tailles (en d'autres termes, des menhirs et mégalithes assimilés) - *cf*. p. ex. https://simple.wikipedia.org/wiki/Standing_stone.

[27] Sans remettre en cause la racine primitive {**stand*}, certains lexicographes ont émis l'hypothèse que le terme anglais *standard* pourrait être rattaché à l'ancien cri militaire médiéval « *stand-hard* » (« *tenez bon* », probablement d'origine franque), établissant de la sorte un surprenant parallèle avec le *montjoie* français qui, lui aussi, renvoie à la fois à un cri militaire et à un cairn de pierre sèche (*cf. supra*). D'autres rattachent *standard* au terme français *étendard* (un drapeau déployé sur le champ de bataille, jadis prononcé et orthographié *estandard*, donc presque exactement comme *standard*), d'origine latine mais qui semble également se rattacher lointainement à cette racine primitive ; ce « détour étymologique » est d'autant plus admissible qu'en anglais, hormis son sens très circonscrit de *cairn*, le mot *standard* signifie à la fois un *étendard* (dans son sens de bannière), une *norme de référence* (sens moderne le plus usuel) ou un *étalon* (dans le sens de mesure de référence). Sur ces différentes acceptions, *cf.* p. ex. l'entrée *Standard* du *Dictionnaire étymologique en ligne* de Douglas Harper <RL75> https://www.etymonline.com/search?q=standard.

[28] Les *Nine Standards* n'auraient d'ailleurs pas l'exclusivité du terme, puisqu'on le retrouverait dans plus d'une vingtaine d'autres toponymes britanniques, principalement dans le nord de l'Angleterre et le sud de l'Écosse, presque tous situés sur des crêtes proéminentes au-dessus des zones habitées. Sur cette approche étymologique et linguistique, *cf*. p. ex. les indications de l'ancien site Internet de l'Association des amis des *Nine Standards* (aujourd'hui hors-ligne), en particulier la page (†) *http://www.ninestandards.eu/linguistics.html*.

[29] A ce sujet, *cf.* notamment l'ouvrage publié par un érudit local, le Dr Stephen Walker, « *Nine Standards : Ancient Cairns or Modern Folly ?* » [*Les neuf Standards : Cairns antiques ou Folies modernes ?*] – Ed. Hayloft, octobre 2008.

Au regard de l'étymologie, la dénomination *Nine Standards* pourrait avoir traduit une sorte de personnification inconsciente des cairns en question, du même ordre que celle des *hommes de pierres* rencontrés, par exemple, en France ou en Italie. Diverses légendes locales accréditent cette interprétation, en identifiant ces grands cairns à des soldats chargés de défendre l'accès du territoire : « […] *Certains diront qu'il s'agissait d'un point de rassemblement militaire remontant même aux Romains, les édifices étant également construits pour figurer d'énormes soldats qui guettaient ceux qui s'approchaient. L'alignement n'est qu'à quelques centaines de mètres de la frontière* [entre les Comtés de] *Westmorland et Yorkshire, était-ce sa marque de délimitation ?…* » ; le *Old Cumbria Gazetteer* rapporte également l'ouï-dire local (en anglais, *hearsay*) selon lequel « [ces] *cairns ont été construits pour effrayer les envahisseurs écossais, qui penseraient qu'une armée anglaise était campée sur la colline…* »[30]. Bien évidemment, ce mécanisme de prévention ne pouvait fonctionner qu'au plan symbolique, les habitants du comté -pas plus que leurs adversaires écossais- n'étant pas dupes d'un tel artifice[31]. Reste que cette hypothèse de « protection magique du territoire » ne suffit pas à justifier la construction d'un alignement aussi monumental.

Les *Nine Standards* pourraient aussi avoir rempli la fonction beaucoup plus classique de bornes, de limites ou de marques de terrain. De fait, ces édifices sont cités dans plusieurs documents anciens comme limites de seigneuries. Cela étant, s'ils ont eu cet usage à une période donnée, rien ne permet d'affirmer qu'ils ont été construits à cette seule fin ; si telle avait été leur fonction originelle, deux ou trois cairns auraient suffi, et elle n'exigeait ni de donner à chacun une conformation distincte, ni de donner à tous une taille aussi imposante.

Une troisième hypothèse est envisageable : d'après certaines sources, les *Nine Standards* auraient été dressés pour signaliser un ensemble funéraire préhistorique implanté à toute proximité -voire en dessous- de ces cairns et qui, depuis lors, resterait enfoui à quelques mètres sous terre[32] ; les cairns auraient pu être contemporains de l'ensemble funéraire ou érigés postérieurement (disposition à comparer, *mutatis mutandis*, avec les tourelles appariées à des mégalithes observées en France). Cependant, les fouilles et les prospections géophysiques réalisées sur le site n'ont pas permis à ce jour de confirmer l'existence d'un tel ensemble funéraire sous le *Nine Standards Rigg*.

En définitive, les *Nine Standards* sont aujourd'hui encore des édifices mal compris. Même si leur morphologie rappelle celle de certaines tourelles de pierres sèches du Continent, nous ne pensons pas que ces cairns puissent être attribués à la culture pastorale locale ; on a d'ailleurs vu *supra*

[30] Les deux citations d'origine (trop longues être reproduites *in extenso*) sont consultables sur https://www.lakesguides.co.uk/html/lgaz/lk08541.htm et https://www.baldhiker.com/2013/12/10/to-the-nine-standards-from-kirkby-stephen/.

[31] En dépit de leur caractère purement symbolique, les *Standards* pouvaient néanmoins assurer un semblant de protection -et partant, démontrer une certaine efficacité stratégique- à partir du moment où les Ecossais eux-mêmes partageaient la même croyance, et évitaient donc de provoquer cette armée de pierres. En fait, beaucoup de barrières immatérielles (comme le tracé d'une frontière non matérialisée sur le terrain par un mur ou un obstacle physique), de gestes conjuratoires et de *signes* de ce type se fondent sur une croyance suffisamment partagée pour qu'en dépit de leur caractère conventionnel, ils produisent les effets tangibles qu'on en attend. Pour le cas, la marque de terrain concrétise une appropriation dûment reconnue et sanctionnée par la pensée magique, au même titre par exemple que la plantation d'un drapeau par les premiers explorateurs d'une terre jamais foulée auparavant. Le caractère sacré attribué aux bornes dans diverses civilisations occidentales (y compris par leur dédication à une divinité spécialisée, comme *Hermès* ou *Terminus* dans le panthéon gréco-latin) s'inscrit dans le même schéma de pensée.

[32] L'ensemble funéraire en question aurait été du type *long barrow,* c'est-à-dire un tumulus allongé, ce qui pourrait expliquer la disposition en alignement des cairns supposés signaler sa présence. Sur ce sujet, *cf.* p. ex. l'article sur les *Nine Standards* paru en 2011 dans la Lettre d'information (Volume 14, n° 1) du Groupe archéologique d'Appleby (« *Appleby Archeology Newletter* »).

qu'au 19ème siècle, des bergers n'avaient pas hésité à démanteler quatre de ces édifices, marque du peu de considération qu'il leur accordaient.

Les *shepherd's cairn*s, ouvrages attribués aux bergers

Beaucoup de tourelles de pierres sèches et de monuments apparentés des Îles britanniques sont désignés comme *shepherd's cairn* [en français : *cairn de berger*], une terminologie qui rappelle bien sûr les locutions françaises *tour de berger* ou *quille de berger*[33].

Tout comme en France, cette appellation traduit l'idée communément admise outre-Manche que les édifices en question sont une composante de la culture agropastorale, en ce qu'ils auraient été construits à différentes fins par (ou pour) des bergers.

Un document récent reflète bien cette opinion commune ; amené à examiner les éventuelles répercussions d'un projet d'équipement sur le patrimoine archéologique local, son auteur mentionne, parmi divers petits vestiges, plusieurs *shepherd's cairns* qu'il attribue sans se poser plus de questions au pastoralisme local : « *… Les quatre-vingt-quatre biens patrimoniaux* [de la zone étudiée] *incluent des structures et des éléments caractéristiques liés aux pâturages de montagne et à l'agriculture : des bergeries, des lavoirs à moutons, des abris pour les moutons, des enclos*… » et « *des cairns de berger* [dont les caractéristiques sont liées] *à l'agriculture de montagne, aux pâturages* […] *et* […] *à la gestion du bétail* … »[34]. Or, si le lien est évident entre la gestion du bétail et une bergerie ou un lavoir à moutons[35], l'est-il autant entre une tourelle de pierres sèches et l'élevage des ovins ?

A la décharge toutefois des auteurs anglophones, beaucoup emploient la dénomination *shepherd's cairn* comme une simple convention de langage, commode mais dont ils n'infèrent pas le caractère nécessairement pastoral des artefacts en question. Un certain nombre d'ouvrages lithiques catalogués *shepherd's cairn* dans les grandes bases de données telles que *Geograph* ou *Canmore* sont d'ailleurs assortis de précisions et de commentaires laissant entendre que le monument en question pourrait avoir été construit à d'autres fins.

Un profil général proche des tourelles continentales

La documentation sur les *shepherd's cairns* est à la fois abondante et dispersée. L'exploration des principales bases de données sur les monuments et sites britanniques, des moteurs de recherche et

[33] On retrouve la même logique interprétative aux États-Unis derrière l'expression courante *shepherd's monument*, à ceci près qu'en anglais, ces deux locutions restent vagues sur la forme du monument, là où l'expression française en donne une idée plus précise (une petite tour, en l'occurrence) ; en dehors d'un édifice localement connu sous l'appellation « *Tour du berger Buckle* » (*cf. infra*), nous n'avons pas détecté dans le vocabulaire anglais -dans ce sens précis, tout au moins- une expression générique correspondant exactement (ni même de manière approchée) à la locution française *tour de berger* (comme l'eût été *shepherd's tower*, par exemple). Il est vrai qu'aussi bien dans les Îles britanniques qu'aux États-Unis, *cairn* est un terme polyvalent pouvant désigner, entre autres artefacts, des édifices en forme de tourelle, alors que le mot *tower* a un sens architectural plus ciblé, visant plutôt des constructions maçonnées et d'une certaine ampleur.

[34] Étude d'impact réalisée en vue de l'implantation d'un parc éolien de 315 MW dit « *Faw Side Communauty Wind Farm* » près de Langholm, petite localité au sud-ouest de l'Ecosse. La citation en anglais, trop longue pour être reproduite *in extenso*, figure dans la Section 9 de cette étude d'impact (« *Culture héritage* »), accessible en texte intégral sur ce site https://www.fawsidewindfarm.co.uk/ (rubrique « *Planning documentation* »).

[35] Il était jadis courant de laver la toison des bêtes à laine avant la tonte. Cette pratique ancestrale -peu répandue sur le Continent- s'est maintenue dans les pays anglo-saxons jusqu'à la fin du 19ème siècle.

de différentes pages Internet (réseaux sociaux, sites de randonnée, de géocaching, d'histoire locale, ...) permet d'en identifier largement plusieurs centaines[36], impossibles à étudier individuellement dans le cadre du présent ouvrage mais dont se dégagent plusieurs traits communs intéressants :

- une distribution géographique similaire à celle des autres types de tourelles de pierres sèches britanniques, avec une forte densité de *shepherd's cairns* dans le nord de l'Angleterre (Pennines, Yorkshire, Cumbrie, Northumberland, Lancashire, Borders, …) et en Ecosse. En fait, cette homothétie tient peut-être simplement à l'imprécision et à la variabilité des termes utilisés localement (selon le cas, des *curracks*, des *standards* ou des *shepherd's cairns*) sans que ces diverses appellations traduisent nécessairement de réelles différences entre tous les artefacts en question ;

- en dépit de la forte polysémie du mot *cairn* outre-Manche, les artefacts désignés comme *shepherd's cairns* correspondent souvent à des tourelles de pierres sèches proprement dites ou à des édifices apparentés, plutôt qu'à d'autres types de *cairns* au sens britannique de ce terme (comme, par exemple, des bornes, des menhirs, des tumulus funéraires, etc.). Il est du reste symptomatique que plusieurs tourelles de pierres sèches s'éloignant sensiblement du modèle classique soient désignées de préférence sous d'autres appellations spécifiques (les *Nine Standards*, par exemple, ou encore la *Buckle's Tower*), et non comme de simples *shepherd's cairn*s ;

- sous le bénéfice de la proposition précédente, il ressort que du point de vue morphologique et architectonique, beaucoup de *shepherd's cairns* ressemblent aux monuments désignés *tours de berger* en France ou *malhoes* au Portugal (une forme générale de section plus ou moins circulaire ou quadrangulaire sans véritable toit plat ou conique, une taille moyenne comprise entre 1 et 2 m de haut pour environ 1,50 m de diamètre, une mode de construction par superposition régulière de couches pierres le plus souvent plates, etc.). On ne peut donc pas mettre en évidence un « modèle britannique » de *shepherd's cairn* même si, à la différence de leurs homologues continentaux, ces édifices sont plus souvent coniques ou tronconiques que cylindriques ou parallélépipédiques ;

- les fiches signalétiques et les photographies que nous avons pu consulter sur différents sites Internet et bases de données (*Geograph*, *Canmore*, …) fournissent en général trop peu d'indications sur chaque monument pour pouvoir vérifier si, parmi les ouvrages concernés, tels ou tels comportent -à l'instar de plusieurs tourelles de continentales- des éléments structurels particuliers comme des marches en encorbellement ou des niches ; néanmoins, il n'y pas lieu d'écarter *a priori* cette éventualité[37]. En revanche, différentes photographies permettent de distinguer une pierre saillante fichée verticalement au-dessus de plusieurs *shepherd's cairns*.

[36] A elle seule, la base *Geograph* répertorie sous la rubrique *shepherd's cairns* plus de 120 références, dont divers artefacts relevant plutôt d'autres catégories, mais dont la plupart correspondent effectivement aux monuments étudiés dans la présente section. La base *Canmore* mentionne plus de 160 références pour l'Ecosse, mais n'opère pas toujours une distinction nette entre les *shepherd's cairns* proprement dits et d'autres types de cairns ne relevant pas de la présente étude (dont les marques de terrain, les cairns préhistoriques, etc.) ; beaucoup de monuments désignés par une appellation locale propre, assortie de la dénomination alternative « *shepherd's cairn* » (*Alternative name*) » sont ainsi classés dans d'autres rubriques génériques, celle des « *Marker Cairns (Period Unassigned)* » [*Cairns de marquage, période non connue*], notamment.

[37] En fait, notre étude a porté sur un échantillon statistique trop restreint pour tirer sur ce point des conclusions définitives.

FIG. 85

Croquis d'après photo : pierre sommitale saillante
sur la tourelle au sommet du Dale Head (Lake District)[38]

La datation des *shepherd's cairns*

Globalement, la datation des tourelles de pierres sèches britanniques -comme celles du Continent- reste assez incertaine dans une fourchette qui, selon les édifices et les auteurs, est estimée entre 50 ans pour les plus récents et jusqu'à environ 400 ans pour les plus anciens[39]. Toutefois, la documentation disponible fournit parfois quelques renseignements permettant, par recoupement, des datations plus précises (à quelques décennies près). Dans les bases de données britanniques, plusieurs fiches précisent ainsi que tel ou tel *shepherd's cairn* figure sur une carte géographique ancienne dont la date d'édition est connue, preuve incontestable que l'édifice était déjà en place à cette époque.

Un document publié par le Conseil archéologique d'Ecosse signale par exemple six cairns de berger sur les collines situées au sud-est de Tarbrax (environ à mi-distance entre Glasgow et Edimbourg), composés de piles de grosses pierres et mesurant jusqu'à 2 m de diamètre et 1 m de hauteur, observant quant à leur possible datation que :

> « *aucun d'entre eux n'est indiqué sur la couverture O.S.* [Ordnance Survey, ou O.S.[40]] *de la première édition de 1864, bien que certains soient présents sur la couverture O.S. de la deuxième édition de 1912, ce qui suggère que ces monuments ne sont pas d'une grande*

[38] Cet édifice circulaire situé au sommet du Dale Head (733 m d'altitude), dont on trouve de nombreuses photos sur Internet sous diverses appellations, est probablement un cairn de construction récente marquant le point haut de la région (il est d'ailleurs signalé comme « *summit cairn* » sur un cliché d'Alfred Gay pris en août 2007 - https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Dale_Head_Summit_1.JPG). Singulièrement, le monument n'est pas toujours représenté avec une ou plusieurs pierres saillantes sur sa partie supérieure, laissant à penser qu'il pourrait s'agir d'éléments adventices posés ou ôtés à la fantaisie des randonneurs.

[39] L'étude d'impact réalisée près de Langholm (*op. cit.*) considère ainsi que la plupart des monuments pris en compte ont été édifiés entre l'après Moyen Âge et les débuts de l'époque moderne (soit environ du 16ème siècle à la seconde moitié du 19ème siècle), mais certains pourraient remonter à l'époque médiévale. Il s'agit cependant d'une estimation approximative beaucoup trop large et scientifiquement trop peu fondée pour être significative. On peut en revanche opérer une distinction entre les *shepherd's cairns* imputés à la culture agropastorale -relativement récents sur l'échelle des siècles- et les *cairns funéraires* et autres tumulus que les spécialistes s'accordent à faire remonter à des périodes beaucoup plus anciennes (préhistoriques).

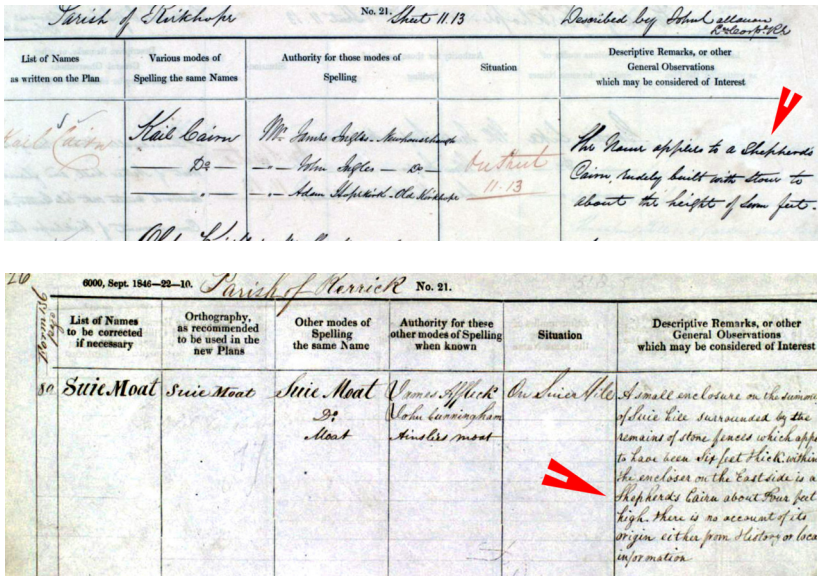
[40] L'*Ordnance Survey* (https://www.ordnancesurvey.co.uk), généralement citée sous son acronyme « O.S. », est l'agence exécutive du gouvernement du Royaume-Uni en charge d'établir et de publier les cartes de la Grande-Bretagne et de l'île de Man (l'Irlande du Nord disposant d'une agence distincte, l'*Ordnance Survey of Northern Ireland*). Mis en place à partir de 1790, cet organisme public est aujourd'hui l'homologue de l'*Institut géographique national* français (IGN) ou, au Portugal, de l'*Instituto geografico português* (IGP).

> *antiquité* » ; pareillement, « *un abri de berger situé à l'extrémité ouest du sommet de Darlees Rig […] est absent de la couverture cartographique O.S. de 1864, mais indiqué sur la deuxième édition de 1912 comme un "cairn de berger"* »[41].

Un autre élément de datation -ponctuel, certes, mais tout aussi irréfutable- est que certains *shepherd's cairns* sont mentionnés *expressis verbis* dans des documents archivistiques datés, tout portant à penser que cette appellation désignait alors les mêmes monuments qu'aujourd'hui, et non pas d'autres types de cairns (lesquels n'auraient pas justifié l'ajout de la précision « *de berger* », rendue en anglais par le génitif saxon « *shepherd's* ») : à défaut de connaître leur date de construction, on a au moins la certitude de leur existence au moment où l'archive a été rédigée. Des mentions de ce type montrent également que l'attribution de ces monuments à des bergers est au moins aussi ancienne que l'époque du document concerné : elle paraît d'autant plus fiable qu'au 19ème siècle, l'oviculture était une réalité omniprésente dans ces régions.

Les Archives officielles d'Ecosse conservent ainsi certaines notes manuscrites de géographes et de géomètres en charge d'établir les cartes publiées par l'*Ordnance Survey* au cours du 19ème siècle, sur lesquelles on trouve plusieurs mentions en toutes lettres de *shepherd's cairns*, les plus anciennes remontant aux années 1840 : l'existence des monuments cités est donc au moins aussi ancienne, mais il serait surprenant qu'ils aient tous été construits seulement quelques années avant leur relevé : en fait, rien n'interdit de penser que beaucoup devaient déjà être là depuis longtemps quand les cartographes en ont consigné la présence sur le terrain[42].

FIG. 86



Exemple de notes cartographiques signalant des *Shepherds Cairns* (orthographiés avec des majuscules) – 1ère moitié du 19ème siècle

[41] *In* « *Découvertes et fouilles en Ecosse* » (*Discovery and excavation in Scotland*), Horn Editor, 1994. Les édifices en question sont respectivement répertoriés NT 0611 5260 (*The Pike*); NT 0648 5311, NT 0650 5314, NT 0679 5318, NT 0694 5331 (*Darlees Rig*); NT 0548 5305 (*Harrows Law*) et NT 0645 5309 (abri de *Darlees Rig).* On note que *l'abri* de *Darlees Rig* est désigné *cairn* en 1912, confusion terminologique déjà signalée *supra*.

[42] *Cf.* la série archivistique correspondante (« *Ordnance Survey Name Books* ») sur le site des Archives écossaises, à l'adresse suivante : https://scotlandsplaces.gov.uk/digital-volumes/ordnance-survey-name-books.

Pour le reste, nonobstant l'opinion majoritaire de tous les auteurs traitant des *shepherd's cairns* (y compris à l'époque où ces archives ont été rédigées), nous n'avons pas trouvé d'autres indications, preuves ou indices incontestables permettant d'affirmer que ces artefacts seraient tous imputables à des bergers. Sur ce point, la situation dans les Îles britanniques est donc à peu près la même qu'avec les *tours de berger* continentales : certes, ces édifices sont le plus souvent situés dans des zones à forte prévalence de l'élevage ovin (jusqu'à un passé relativement récent, tout au moins), mais sans qu'on puisse en déduire avec certitude un lien univoque entre eux et la culture pastorale.

Des formations parfois situées près de vestiges préhistoriques

Il est intéressant de constater que plusieurs *shepherd's cairns* pris en compte dans notre étude sont situés à toute proximité d'un monument mégalithique ou d'une tombe préhistorique (un cairn funéraire), occurrence déjà observée ailleurs même si elle reste relativement rare (*cf.* notamment les développements consacrés *supra* à l'appariement de plusieurs tourelles de pierres sèches françaises avec des vestiges mégalithiques).

On note ainsi la présence, tout près du grand cairn funéraire (*burial cairn*) d'époque néolithique situé au sommet du Beinn Chaiteag (dans les Highlands écossais), de différentes petites constructions de pierres sèches plus tardives, dont un *shepherd's cairn* et un enclos sans doute à usage pastoral. De même, les tourelles de pierres sèches visibles sur le Newholm Cairns Hill (un des monts des Borders) sont situées sur l'emplacement d'une ancienne enceinte rituelle pré-chrétienne, vraisemblablement d'époque néolithique[43].

FIG. 87

Deux édifices de section quadrangulaire sur le Newholm Cairns Hill

On signale pareillement à Finstown (un village côtier situé sur l'île principale de l'archipel écossais subarctique des Orcades, ou *Orkney Islands* en anglais) plusieurs tourelles de pierres sèches. Une d'entre elles, construite en 2000, ne présente pas d'intérêt particulier[44] ; en revanche, par sa disposition et sa morphologie, un groupement de plusieurs édifices d'environ 2 m de haut situé sur le Mont Cuween (à environ 1 km), ressemble de manière frappante à certains groupes de tourelles

[43] Sur les formations situées sur le Beinn Chaiteag, *cf.* par exemple https://her.highland.gov.uk/Monument/MHG1281 et https://canmore.org.uk/site/8237/beinn-chaiteag ; sur les tourelles du Newholm Cairns Hill, *cf.* notamment https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cairn,_Newholm_Cairns_Hill_-_geograph.org.uk_-_181736.jpg. La base de données *Geograph* fournit pour ce site plusieurs références accompagnées de photographies, sous le numéro NT1728 (https://www.geograph.org.uk/gridref/NT1728).

[44] Le site *Orkneyology.com* (ref. *supra*) indique que cette tourelle, aux dimensions bien plus modestes que la tour de Buckle, a été construite entre 1999 et le jour du nouvel An 2000 par un certain James Wilson, de Lavendale, pour célébrer le nouveau millénaire.

observés, par exemple, au Portugal dans la Serra da Estrela. Ces édifices sont en bon état et paraissent assez récents.

Ils présentent la singularité (peut-être intentionnelle de la part de leurs constructeurs ?) d'avoir été édifiés à quelques dizaines de mètres d'un tumulus funéraire à chambre, le *Cuween chambered cairn*[45]. Nous n'avons pas trouvé d'indication fiable sur l'origine de ces cairns ; des internautes ont émis l'hypothèse que certains remonteraient à une cinquantaine d'années, qu'ils pourraient être l'œuvre de randonneurs à pied ou à moto et que les habitants des environs continueraient de temps à autre d'y ajouter des pierres, voire de mettre en chantier de nouvelles tourelles[46] ; ces indications sont peut-êtres exactes mais faute d'éléments probants, nous n'en faisons part qu'avec les réserves d'usage.

FIG. 88

Le groupe des tourelles situé sur le Mont Cuween

Photo de l'alignement en contre jour
(base *Geograph*, n° HY3612)

Croquis du groupe de tourelles
(d'après une photographie récente)

Cela étant, la présence d'un *shepherd's cairn* à proximité de vestiges préhistoriques traduit-elle toujours une intentionnalité particulière de ses constructeurs ? La coïncidence des deux artefacts peut aussi résulter de banales raisons opportunistes (la présence de pierres disponibles à proximité, par exemple), voire d'un biais statistique, compte tenu de la profusion des vestiges pré ou protohistoriques dans plusieurs régions de Grande-Bretagne, où on n'est jamais très loin d'un tumulus ou d'un cairn funéraire !

Cairns mémoriaux et culture pastorale

On trouve dans les Îles britanniques d'assez nombreux *cairns mémoriaux*[47] de facture récente (20ème siècle) ressemblant à des tourelles de berger, qui célèbrent explicitement des épisodes de la

[45] Ce cairn funéraire et les tourelles en question -qui, hormis leur proximité sur le terrain, n'ont probablement aucun autre lien avec la tombe préhistorique- sont répertoriés dans la base de données *Geograph* sous le même numéro (n° HY3612) - *cf*. https://www.geograph.org.uk/photo/4552106 ; il est à noter ces tourelles y sont cataloguées comme « *Stone men* » [*Hommes de pierre*], locution désignant certains édifices comparables dans plusieurs autres pays (en France ou en Italie, par exemple).

[46] *Cf.* la brève publiée à ce sujet sur le site *Flickr.com*, « *Some Curious Stones Near Finstown* » [*De curieuses pierres près de Finstone*] et les commentaires qu'elle a suscités - https://www.flickr.com/photos/cullya-quoy/16656312625.

[47] L'anglais utilise la locution *memorial cairn*. Comme indiqué en avant-propos, nous avons opté en français pour la forme *cairn mémorial* collant au plus près avec cette langue de référence, même si une traduction plus élégante lui préférerait l'appellation *cairn commémoratif*.

vie et de l'histoire pastorale environnante. Ce tropisme pour les cairns mémoriaux pastoraux serait-il typiquement britannique ? Ou encore, le taux de mortalité en service des bergers britanniques dépassait-il nettement celui des autres grands pays d'oviculture (en raison des conditions climatiques rigoureuses dans ces îles) ? De fait, au cours de nos recherches comparatives, nous n'avons trouvé nulle part ailleurs autant de ces monuments commémoratifs.

Le choix architectural d'un cairn en forme de tourelle plutôt qu'un autre type de monument (statue, stèle, plaque commémorative, etc.) n'est pas anodin : exprimerait-t-il une réminiscence collective du lien allégué entre les tourelles de pierres sèches britanniques et la culture agropastorale ? C'est une hypothèse à ne pas écarter d'emblée, même s'il ne s'agit ni d'une preuve, ni même d'un véritable indice[48].

Parmi les *shepherd's cairns mémoriaux* dédiés à des bergers bien identifiés, on peut citer deux édifices-clones commémorant le décès à trente ans d'intervalle de deux frères, Christopher McTaggart (dit Kristie), mort à 19 ans dans le brouillard et une tempête de neige en 1913 et son aîné, James McTaggart, lui aussi berger de son état, décédé dans des circonstances similaires en 1943 à l'âge de 55 ans (il ne s'agit pas de cairns funéraires, car les corps des deux frères reposent au cimetière du village). Leurs deux cairns mémoriaux se situent près de Barr, dans le comté de Ayrshire (Ecosse) ; ce sont des ouvrages montés au mortier, surmontés d'une sorte de petit lanternon plein, dont la forme générale rappelle celle d'une *tour de berger* classique ; le cairn dédié à Christopher porte une inscription relatant les circonstances de sa mort et précisant que l'édifice a été élevé par ses compagnons[49].

[48] Cette hypothèse n'a d'ailleurs rien de général ni d'absolu, dans la mesure ou certains monuments commémorant des épisodes de la vie pastorale n'ont pas du tout la forme d'une *tour de berger* (*cf.* par exemple le *memorial shepherd's cairn* d'*Alnham*, dans le Northumberland, qui -contrairement à ce que laisse supposer son appellation britannique de *shepherd's cairn*- se présente en fait comme un énorme bloc monolithique rappelant plutôt un gros menhir trapu et pointu dont une face aurait été aplanie pour pouvoir y graver une inscription). Inversement, beaucoup de cairns commémoratifs ressemblant à des *tours de berger* (certains maçonnés, d'autres pas) se rapportent à des événements ou à des personnages sans aucun lien avec la culture pastorale, comme par exemple une bataille ou un fait d'arme célèbre, la signature d'un traité, un personnage illustre, etc. Un des plus représentatifs dans cette catégorie est la pseudo-tour de berger en galets et mortier de Duntulm (sur l'île écossaise de Skie), érigée en l'honneur de sonneurs de cornemuse célèbres de la région, les MacArthur ; détail anecdotique mais peut-être signifiant, les nombreux clichés de ce monument publiés sur Internet le présentent assez souvent entouré de moutons, comme si la présence tutélaire de cet animal voulait combler une attente inconsciente – *cf.* par exemple l'amusante et belle photographie figurant sur le blog de la famille Weston (« *Adventures of The Weston Family* » - https://westonadventures.org/2019/07/07/duntulm-castle/). On trouve en outre au sommet d'un certain nombre de collines britanniques des cairns géodésiques ou construits par des randonneurs, marquant simplement un point culminant ; beaucoup ressemblent à des *tours de berger* et ont pu servir de repères aux bergers des environs, mais rien n'atteste de leur lien direct ou indirect avec la culture pastorale.

[49] Les photos sur Internet ne permettent pas de distinguer d'inscription sur le cairn dédié à James. Sur le cairn dédié à la mémoire de Christopher McTaggart (dit Kristie), *cf.* p. ex. https://www.geograph.org.uk/gridref/NX3192 ainsi que sa plaque commémorative sur https://gillianswalks.com/2018/06/14/kirsties-trail-barr/ ; sur le cairn dédié à son frère James, *cf.* notamment https://www.geograph.org.uk/photo/6074298.

FIG. 89

Les cairns mémoriaux élevés en souvenir des deux frères McTaggart (*in* la base *Geograph*)

① A la mémoire de Christopher McTaggart, décédé en 1913

② A la mémoire de James McTaggart, décédé en 1943

Le climat rigoureux du nord de l'Angleterre et de l'Ecosse explique la relative fréquence des décès accidentels de bergers surpris par des intempéries, y compris jusqu'à une époque pas si lointaine. On trouve ainsi à Camghouran (dans le centre de l'Ecosse) un cairn assez semblable à celui des frères McTaggart, dont la plaque mentionne qu'il a été élevé à la mémoire d'un certain « *Alex J. Menzies, shepherd (1928 – 1990)* » ; à Linhope (dans le Northumberland, au nord de l'Angleterre) une grosse roche taillée en forme de stèle (désignée *Shepherd's Memorial Cairn* par les sources anglophones) porte une inscription à la mémoire de Jock Scott et Willie Middlemas, deux bergers disparus dans la neige à moins d'un kilomètre de leur ferme en novembre 1962[50].

Un autre cairn mémorial ressemblant lui aussi à une tourelle de pierres sèches classique (sans mortier, apparemment), situé à Plenmeller Common près de Melkridge dans le Northumberland, célèbre non pas un berger donné mais tous les bergers tombés au combat durant la Première Guerre mondiale. Ce singulier « monument aux morts » pastoral a été édifié en appui sur une grosse dalle rocheuse formant surplomb, qui confère à l'ensemble un profil caractéristique ; une plaque commémorative a été apposée, non pas sur l'ouvrage lui-même, mais sur une petite stèle en ciment à environ deux mètres devant la dalle. Si le lien entre ce monument moderne et son environnement pastoral tient essentiellement à sa dédicace, la base *Geograph* signale néanmoins qu'il a été implanté à proximité d'autres tours de pierres sèches (des *curricks*, plus précisément) ; le cairn mémorial lui-même est d'ailleurs mentionné (à tort) comme *currick* sur la carte locale publiée par l'O.S.[51].

[50] Le monument à la mémoire d'Alex J. Menzies (base *Geograph* n° NN5354) n'indique pas les causes de son décès. En revanche, le *Shepherd's Memorial Cairn* de Linhope, référencé dans la base *Geograph* (n° NT9612), livre quelques précisions supplémentaires, notamment que « *À la suite de cette tragédie, les gardes bénévoles du parc national de Northumberland ont formé une équipe de recherche et de sauvetage en 1963, connue aujourd'hui sous le nom d'équipe de sauvetage en montagne du Parc national de Northumberland* » (pour le texte original en anglais, *cf.* https://www.geograph.org.uk/photo/2323114) ; outre plusieurs photographies du mémorial, la base *Geograph* présente aussi la reproduction d'un article de presse de l'époque consacré à cette tragédie hivernale (*winter tragedy* - https://www.geograph.org.uk/photo/2386130). On trouve un topo de randonnée (« *The Shepherds Cairn walk* ») sur le site du Parc national (https://www.northumberlandnationalpark.org.uk/wp-content/uploads/2017/06/Shepherds-Cairn-Walk.pdf).

[51] Sur ce cairn mémorial, *cf.* notamment la base *Geograph* (https://www.geograph.org.uk/photo/4345519).

FIG. 90

Le cairn de Plenmeller Common, élevé en souvenir de tous les bergers tombés durant la Grande Guerre

Toujours dans le Northumberland, un autre cairn mémorial dédié à une famille locale, les Telfer, fournit une illustration plus indirecte mais non moins intéressante du lien entre ce type de monument et un des éléments inséparables de la culture pastorale : en l'occurrence le chien de berger. Cette famille s'est spécialisée dès les années 1880 dans l'élevage d'une des races de chiens de berger les plus prisées, le *border collie*. Le mémorial, implanté devant une murette en pierres sèches, est un monument maçonné en pierres de taille sur lequel a été scellée une plaque en noir et blanc montrant notamment un chien de berger au côté d'un des grands éleveurs de la famille, Adam Telfer.

FIG. 91

Le monument mémorial en l'honneur d'Adam Telfer et de sa famille

Certes, par sa facture, ce monument ne rappelle que d'assez loin une tourelle de pierres sèches proprement dite, mais par ses proportions, par sa forme générale et par sa taille, il en reste cependant bien plus proche que s'il s'était agi d'une statue sur socle, d'un obélisque ou d'une simple plaque commémorative apposée sur la façade de la propriété. Là encore, on peut supposer que le « format tourelle » a été jugé plus harmonieux ou mieux approprié que d'autres pour commémorer un lieu, un fait ou une activité en rapport avec l'activité pastorale[52].

DES TOURELLES PSEUDO-PASTORALES

Différentes caractéristiques qui pourraient *a priori* inciter à cataloguer telle ou telle tourelle de pierres sèches comme ouvrage pastoral (l'attribution du monument à un berger par la tradition

[52] Sur la famille Telfer et son mémorial, *cf.* l'ouvrage publié par l'*International Sheep Dog Society (ISDS)*, « *Great ISDS Sheepdog Handlers: Adam Telfer & Family* » (Pauline Hall, editor – 2014), ainsi qu'une petite plaquette consacrée à Peter Telfer, disponible sur le site de l'ISDS (https://www.isdssheepdogarchive.org.uk/images/pdfs/PeterTelfer.pdf).

locale, un environnement géographique et culturel à forte prédominance d'élevage ovin ou caprin, des données toponymiques suggestives, etc.) restent néanmoins des indices de valeur relative, ne certifiant ni l'origine ni la destination effectivement pastorales de ces édifices. Certaines tourelles peuvent se révéler comme des « faux positifs », c'est-à-dire des artefacts dont en dépit des apparences, le lien réel avec la tradition pastorale reste à établir, pour peu qu'il ne soit pas totalement fictif (*cf.* en seconde partie du présent ouvrage les développements consacrés aux limites de la « présomption de pastoralité »).

La tourelle d'*Eilean-Mor* (Îles Flannan)

Les Flannan Isles forment un chapelet de sept petites îles sans population permanente faisant partie de l'archipel britannique des Hébrides extérieures (Western Isles), à environ 150 km au large nord-ouest de l'Écosse. Une de ces petites îles (Eilean-Mor) abrite sur son sommet Est un phare automatisé depuis les années 1970, rendu tristement célèbre par la disparition subite et inexpliquée en décembre 1900 de ses trois gardiens quelques jours après leur installation[53].

On trouve à proximité du phare une imposante tourelle de pierres sèches (référencée NA7246 dans la base *Geograph*) se présentant comme un cairn tronpyramidal massif [*hefty* en anglais], située en haut d'un monticule escarpé formant le sommet ouest de l'île[54]. Sur une des pierres de l'édifice figure une inscription sommairement gravée comportant une date (30 octobre 1951) et deux noms (dont un rendu illisible par l'érosion) pouvant être ceux de ses constructeurs ou de visiteurs de passage.

FIG. 92

La tourelle d'Eilean-Mor avec, en arrière plan, le phare de l'île

Jusque dans les années 1970, l'élevage ovin a été une des seules productions des Îles Flannan, réputées de longue date pour la qualité de leurs prairies et la vigueur de leurs brebis : *a priori*, cette circonstance inciterait donc à attribuer la tourelle à des bergers ou, à tout le moins, à la rattacher à la tradition pastorale locale.

Mais en dépit des apparences, il pourrait s'agir d'un « faux positif » -autrement dit, une tourelle non pastorale- car les moutons paissant sur ces petites îles y ont toujours vaqué en liberté, sans pasteur à

[53] Sur ce fait divers jamais réellement élucidé, *cf.* p. ex. https://www.vice.com/fr/article/vbw9x3/les-disparus-du-phare-deilean-mor et différents documents plus détaillés publiés sur https://www.nlb.org.uk/history/flannan-isles/. La disparition des gardiens de ce phare a inspiré une adaptation pour le cinéma (2018), sous le titre original *The Vanishing* sorti en version française sous le titre *Keepers* (film tourné ailleurs en Ecosse et ne montrant aucune vue authentique d'Eilean-Mor).

[54] Le plan publié sur le site de la base *Geograph* mentionne l'existence d'un autre cairn sur Eilan Tighe, un îlot situé au sud d'Eilan-Mor, sans autre indication sur ce second monument.

demeure (les bêtes y étaient déposées par les habitants des îles voisines en fonction de quotas stricts, en l'occurrence 24 à 30 têtes au maximum sur Eilean-Mor ; une ou deux fois par an, les propriétaires revenaient pendant quelques jours tondre leurs animaux et renouveler le cheptel) : en l'absence de résidence permanente de bergers sur cette île, la fonction pastorale de la tourelle paraît donc douteuse, les bergers n'ayant pas l'habitude de construire ce genre d'ouvrage pour le seul agrément des moutons. En outre, si la date gravée sur la tourelle (1951) est celle de sa construction, l'édifice aurait été élevé à une époque où ce mode d'élevage insulaire n'était plus économiquement viable et déjà presque en voie d'abandon.

Une autre explication -guère plus convaincante- serait que la tourelle, située sur un point haut juste au bord de la côte et donc bien visible depuis le large, ait été construite pour servir d'amer (un cairn-balise), par exemple pour faciliter l'approche des bergers se rendant épisodiquement sur l'île. Mais si tel est le cas, la tourelle visible de nos jours ne pourrait qu'être antérieure à la construction à la toute fin du 19ème siècle d'un phare situé à proximité immédiate, beaucoup plus efficace comme repère de navigation : or, la date de 1951 figurant sur l'édifice fragilise cette hypothèse, sauf à imaginer qu'il s'agirait d'un cairn reconstruit cette année-là en remplacement d'une ancienne tourelle à laquelle les gens restaient attachés.

Des indices toponymiques ambigus : deux cas en Irlande

Dès le début de nos recherches au Portugal, nous avons admis que des données toponymiques comportant telle ou telle référence explicite à des moutons, aux troupeaux, à la transhumance ou aux bergers sont à prendre en compte pour déterminer le caractère potentiellement pastoral de certaines tourelles ou autres artefacts de pierres sèches (*cf. supra* les développements consacrés aux ouvrages de pierres sèches situés au Portugal sur le *Varanda dos pastores*, c'est-à-dire sur le *Balcon* [ou la *plateforme*] *des bergers*). Il ne s'agit toutefois que d'un indice, important sans doute mais qui, à lui seul, n'emporte pas de certitude : la toponymie peut en effet se révéler ambiguë, voire trompeuse. Les deux exemples ci-après en sont l'illustration.

Le cairn de Sheep's Head (Comté de Cork)

Située à l'extrême sud-ouest de l'Irlande dans le comté de Cork, la presqu'île de Sheep's Head (*Sheep's Head peninsula* en anglais) est une étroite bande de terre s'étendant entre la baie de Bantry et celle de Dunmanus. Cette terre sauvage et écologiquement préservée (classée « zone de protection spéciale » en 2006) est faiblement peuplée et peu touristique. Sur le plan archéologique, la région est riche en divers monuments mégalithiques, mais on y signale également des cairns apparemment plus récents, comme celui figurant sur la photographie ci-après, morphologiquement assez comparable à une tourelle de pierres sèches[55].

[55] Cliché d'art réalisé par une photographe polonaise, Joanna Machel (https://fineartamerica.com/featured/2-cairn-on-sheeps-head-peninsula-in-ireland-joanna-machel.html) ; le site ne fournit pas de renseignement d'ordre archéologique sur cet édifice, se contentant de préciser qu'il signalise une piste (peut-être le *Sheep's Head Way*, chemin de randonnée de 88 km aménagé sur cette presqu'île - https://www.guide-irlande.com/sites-touristiques/sheeps-head-way/).

FIG. 93

Le cairn de la presqu'île de Sheep's Head

Au premier abord, deux indices tendraient logiquement à rattacher ce monument à la culture pastorale locale : il est situé dans une région couverte de pâturages dédiés principalement à l'élevage extensif des moutons (et, en moindre quantité, de chèvres), et le nom même de la presqu'île, *Sheep's Head* signifie textuellement « *pointe* [au sens géographique du terme] ou *tête* [sens anatomique] *de mouton* ».

Pourtant, cette seconde considération d'ordre toponymique induit peut-être un faux-sens : en effet, le nom anglais de la presqu'île (*Sheep's Head*) n'a pas son pendant en gaélique irlandais (la langue vernaculaire), où on l'appelle *Rinn Mhuintir Bháire* (du nom d'un clan local, les *Bháire*)[56], pour le cas sans aucun rapport avec les moutons ou les activités pastorales. La désignation anglaise de la presqu'île, qu'on pourrait approximativement rendre en français par *terre des moutons* ou *terre à moutons*, ne se rattache donc pas à une tradition pastorale particulière, mais procède d'un constat factuel -la présence dans cette zone de moutons- insuffisant pour conclure au caractère effectivement pastoral de ces cairns.

Quoi qu'il en soit, l'artefact visible sur cette photo, de facture assez grossière, ne doit pas être très ancien ; la petite dalle posée à plat sur son sommet semble en équilibre précaire et pourrait être un ajout récent : plutôt qu'une tourelle de berger, il s'agit plus vraisemblablement d'un cairn de signalisation dressé à l'intention des randonneurs[57].

La baie de Sheephaven (Comté de Donegal)

Au cours de nos recherches sur la presqu'île de *Sheep's head*, nous avons incidemment relevé un second exemple topique des conclusions à tirer -ou à ne pas tirer- d'informations toponymiques fondées sur une translation homophonique entre deux langues, du gaélique irlandais à l'anglais au cas

[56] Soit, en gaélique irlandais, les deux lemmes *Rinn* (= point / pointe / promontoire) et *Mhuintir Bháire* (= clan des Bháire), la translation homophonique du second ayant donné *Muntervary* en anglais, autre nom de cette presqu'île sur divers guides ou cartes britanniques (*cf.* https://en.wikipedia.org/wiki/Sheep's_Head).

[57] Un autre cliché de Joanna Machel montre d'ailleurs un second cairn sur lequel a été peinte une marque d'orientation en noir et jaune (https://fineartamerica.com/featured/3-sheeps-head-way-ireland-joanna-machel.html).

présent[58] ; il concerne *Sheephaven Bay*, une petite crique bordée de collines située tout à fait au nord de l'Irlande dans un des trois comtés d'Ulster non rattachés à l'Irlande du Nord.

Traduit mot à mot en français, *Sheephaven Bay* signifie *baie* (ou *crique*) [*bay*] du *refuge* (ou de l'*abri*) [*haven*] au *mouton* [*sheep*], faisant présumer de prime abord que ce toponyme serait lié au caractère pastoral de la région (l'élevage ovin y représente en effet depuis longtemps une activité économique importante) : il serait dès lors tentant d'en déduire que les artefacts de pierres sèches implantés là sont, eux aussi, potentiellement en lien avec le pastoralisme local[59]. Or tel n'est sans doute pas le cas.

En effet, si *Sheephaven* se présente apparemment comme la transposition littérale du nom gaélique de cette baie -« *Cuan na gCaorach* », soit en anglais « *Haven of the sheep* »- cette apparence est trompeuse : elle résulte d'une erreur du géographe (ou du traducteur) en charge de cette transposition, l'appellation gaélique originelle n'étant pas *Cuan na gCaorach* mais le quasi homophone *Cuan na gCurrach* qui, lui, ne comporte aucune référence pastorale puisque le mot *Currach* désigne, non pas un mouton, mais comme on l'a vu ci-avant, un type de bateau en usage localement[60]. Cette référence à un bateau -beaucoup plus logique, s'agissant d'une baie- est d'ailleurs corroborée par des documents anciens ou *Sheephaven* est pertinemment orthographié *Ship Haven*, soit *refuge* (ou *abri*) *à bateau* [*ship*][61].

Tout comme la quasi-identité phonétique en anglais des deux mots *ship* et *sheep* (signifiant respectivement *bateau* et *mouton* - *cf. supra* dans l'analyse du terme *currack*) a pu faire confondre à un moment donné *Ship Haven* avec *Sheep Haven*, la proximité structurelle et de prononciation en gaélique entre *Currach* (un type d'embarcation, que certains étymologistes rapportent au *coracle*, petit canot de bois et de peau tendue) et *Caorach*[62] [*mouton*] aura induit en erreur le cartographe. Schématiquement, sa mauvaise traduction [*mistranslation*, en anglais] combine le couple de substantifs *Cuan* (gaélique) ⇆ *Haven* (anglais) et, de manière inappropriée, *Caorach* (génitif

[58] On retrouve là un nouvel exemple de « télescopage linguistique », mécanisme pouvant résulter de différentes analogies philologiques, phonétiques (homophonies et métathèses, notamment), écrites (orthographes proches), de jeux de mots et de rapprochements verbaux fantaisistes, voire de simples erreurs ou de traductions approximatives. Ces télescopages ne se produisent pas qu'entre l'anglais et le gaélique, et peuvent survenir entre beaucoup d'autres couples de langues ou, dans une même langue, entre des termes du même champ lexical.

[59] Il en existe plusieurs -sans grand intérêt dans le cadre du présent ouvrage- dans les terres un peu en retrait de la baie, notamment sur la *Muckish Mountain*, une éminence culminant à 667 m d'altitude ainsi désignée par translation homophonique approximative en anglais de « *An Mhucais* », le nom de cette coline dans la langue locale. Anecdotiquement, on relévera qu'en gaélique, *An Mhucais* signifie « [le] *dos de cochon* », indication toponymique là encore potentiellement trompeuse, dont il serait hâtif de déduire par parallélisme des formes que les ouvrages de pierres sèches de cette colline ont été édifiés par (ou pour) des éleveurs de porcs…

[60] Sur les traductions gaélique/anglais, *cf.* p. ex. les entrées correspondantes des dictionnaires bilingues *online* https://www.teanglann.ie/en/ <RL81> (application basée sur plusieurs dictionnaires classiques comme le « *Focaloir Gaoidhilge-Sax-Bearia* », dictionnaire irlandais-anglais publié en 1768 <RL34>) et https://dil.ie/ (*Electronic Dictionary of the Irish Language*, application basée sur le *Dictionnaire de la langue irlandaise de l'Académie royale irlandaise* <RL35>.

[61] Sur ce point, *cf.* notamment la note ancienne publiée sur la base de données *Logainm.ie* sur les toponymes d'Irlande (*Placenames Database of Ireland*) - https://www.logainm.ie/ga/111434. Nous n'avons pas jugé utile d'approfondir les recherches sur la date de première apparition du nom de *Sheephaven* (parfois en deux mots *Sheep Haven*) -sans importance dans le cadre de la présente étude- mais il est d'usage ancien car il figure déjà sur des cartes antérieures au 18ème siècle.

[62] L'orthographe des termes varie légèrement selon les idiomes gaéliques et selon les glossaires de référence.

gaélique) ⇆ *of the Sheep* (anglais), ce second terme (*Caorach*) ayant été pris pour un autre, *Currach*, de prononciation proche mais qui signifie *bateau* et non *mouton*[63].

Mais à ce stade de la recherche et en dépit des apparences, aucun indice toponymique incontestable n'atteste donc du caractère authentiquement pastoral des ouvrages de pierres sèches des environs de *Sheephaven Bay*.

Enquête sur l'insolite *Tour du berger Buckle*

On trouve à Firth, près de Finstown (dans l'archipel écossais des Orcades, ou *Orkney Islands*), une imposante tour de pierres sèches localement appelée la *Buckle's Tower* car elle aurait été construite par un certain William Buckle, jeune berger alors âgé d'environ 13 ans[64].

Du fait de son environnement géographique et culturel (fortement marqué par l'oviculture), de son profil général clairement indiqué par l'appellation « *tower* » [*tour*, en français] et, de surcroît, de son attribution à un berger nommément désigné, il serait là encore assez tentant de classer cet édifice comme *tour pastorale* (le substantif *tour* apparaissant pour le cas mieux approprié que le diminutif *tourelle*). Mais plusieurs informations amènent y renoncer pour cataloguer la *Buckle's Tower* plutôt comme un édifice pseudo-pastoral.

FIG. 94

Un édifice atypique : la Tour du berger Buckle, ou *Buckle's Tower*

① Photo ancienne (archives *Canmore*)
La tour est située au bord d'un ancien pierrier[65] et à côté d'un autre édifice quadrangulaire massif mais moins haut (à gauche sur la photo)

② Photo récente
On note à la base de la tour une sorte de petit marchepied

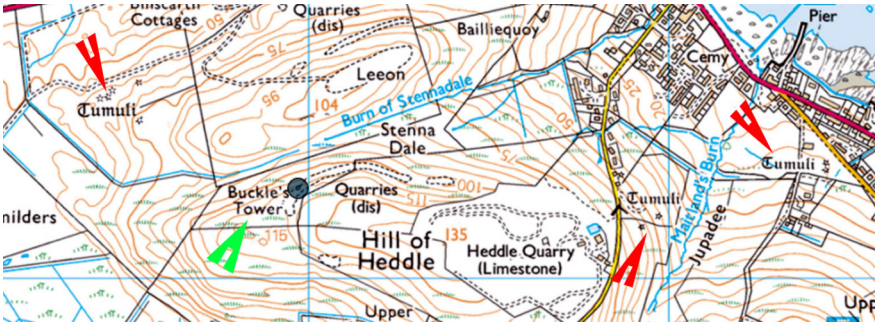
[63] Cette méprise est d'ailleurs signalée par plusieurs sites en anglais ou en gaélique, avec quelques variantes orthographiques dans les mots concernés (*cf.* p. ex. https://en.wikipedia.org/wiki/Sheephaven_Bay). On note en outre que des documents récents et des sites Internet en gaélique désignent aujourd'hui encore la Baie de Sheephaven sous son appellation originelle de *Cuan na gCaorach Bay* (*cf.* par exemple https://www.wikiwand.com/ga/Cuan_na_gCaorach).

[64] Nous n'avons pas jugé utile d'effectuer des recherches généalogiques pour déterminer plus précisément son âge au moment de l'érection de la tour (entre environ 12 et 16 ans), cette donnée n'apportant rien d'essentiel sur l'édifice lui-même.

[65] La sorte de pierrier jouxtant la tour du berger William Buckle (au premier plan sur le cliché ①) rappelle beaucoup les pierriers en dévers qui bordent les grandes tours du plateau *Varanda dos Pastores* dans la Serra da Estrela ; il s'agit probablement d'un ancien dépotoir d'extraction (il existait des carrières à toute proximité, comme le signalent différentes cartes géographiques anciennes et plusieurs source écrites – *cf.* note suivante).

La *Tour du berger Buckle* est située dans la périphérie ouest de Firth sur une hauteur bien en vue depuis tous les environs (la visibilité de ce type d'ouvrage semble une préoccupation constante) ; en revanche nous ne sommes pas parvenu à la distinguer sur diverses images satellitaires consultables sur Internet. La tour est proche de plusieurs tumulus préhistoriques (parfois signalés comme *pile of stones* sur d'anciennes cartes), mais rien ne permet de conclure à un appariement signifiant : en réalité, il semble plutôt que son constructeur a voulu s'épargner trop de trajets et de fatigue, en choisissant un site où il pourrait ramasser sur place les pierres nécessaires ; de fait, les anciennes cartes signalent à proximité plusieurs *quarry*, *quarries*, *old quarry* ou *quarry disused* [en français, des *carrière* et *anciennes carrières*[66]] dont les déblais ont probablement servi à bâtir la tour.

FIG. 95



Carte récente montrant trois groupes de tumulus mentionnés en lettre gothiques (flèches rouges) à proximité de la *Buckle's Tower* (flèche verte, presque au centre)

Selon les sources en présence, la date de construction de la *Buckle's Tower* est située entre 1890 et 1910, une photo en noir et blanc établissant que le monument ne peut être postérieur à 1910 : on constate d'ailleurs qu'il ne figure pas sur la 1ère édition de la carte générale de l'Ecosse publiée par l'Ordnance Survey entre 1843 et 1882, alors qu'il apparaît bien sur l'édition publiée en 1920, mais sous l'appellation générique de *cairn* (à l'époque, la tour était encore pratiquement inconnue en dehors des environs de Finstown) ; il sera mentionné sous son nom actuel de *Buckle's Tower* dans des éditions plus modernes.

Les autres informations disponibles sur cet édifice sont plus floues.

D'après la mémoire collective locale, un jeune garçon nommé Buckle, berger de son état, l'aurait édifié pour tromper l'ennui durant ses longues heures de solitude pastorale[67] ; une légende rapporte même que ce berger aimait s'isoler en haut de sa tour, pour y lire tranquillement tout en gardant un œil sur ses moutons (« […] *on raconte la belle histoire que le jeune Buckle aimait lire, et que sa tour lui*

[66] Sur ces anciennes carrières, *cf.* notamment deux chroniques détaillées (« *Old Heddle quarries for archaeos only* » et « *Finstown quarries* ») publiées en juin 2010 par un historien et naturaliste amateur sur le blog *The Modern Antiquarian*, fondé par le musicien Julian Cope et consacré aux sites néolithiques et mégalithiques britanniques (https://www.themodernantiquarian.com/weblog.php/190/8/1). Un article d'Alistair Tulloch (« *Ower the Hill Tae Hedle* ») publié dans le n° 27 (p. 10-11, sans date) de la newsletter de la *Orkney Family history Society*, indique que Buckle avait construit sa tour avec toutes sortes de morceaux d'ardoise brisés et usés, ramassés aux alentours (« *built from all the broken and waste slate-type stone surrounding* »).

[67] Bien que peu crédible au cas présent, cette hypothèse du berger construisant sa tour pour passer le temps est une des explications les plus fréquentes des tourelles de pierres sèches ; on la retrouve sous différentes variantes dans bien d'autres contextes.

permettait de surveiller de haut son troupeau tout en profitant d'un bon livre… »[68]). Authentiques ou non, ces anecdotes inscrivent donc sans conteste la *Buckle's Tower* sur un fond d'activité pastorale.

FIG. 96

L'emplacement de la *Buckle's Tower* sur les couvertures cartographiques de trois époques différentes

Couverture années 1850
(aucune mention, la tour n'existe pas encore)

Couverture 1920
(simple mention d'un « *cairn* »)

Couverture moderne
(mention de la « *Buckle's Tower* »)

Selon différentes sources, Buckle aurait bâti sa tour sans échafaudages ni échelles, mais en hissant les pierres au fur et à mesure grâce à des marches ménagées en débord à cet effet : ces marches n'existent plus aujourd'hui, soit qu'il les ait détruites une fois l'ouvrage terminé[69], soit -comme le prétend un témoignage tardif- qu'il les ait supprimées plus tard pour prévenir d'éventuels accidents, après être lui-même tombé du monument[70].

Quel crédit accorder à cette « légende officielle » ? Sans même souligner l'invraisemblance générale du personnage (un berger stylite à la fois constructeur ingénieux et lecteur solitaire), un premier détail historiographique sème le doute : d'après plusieurs sources, William Buckle aurait gardé, non pas des moutons, mais des vaches[71] ; ce point reste à vérifier, mais il est moins anodin qu'il peut paraître car construite par un vacher, la tour en question est disqualifiée comme *shepherd's cairn* et ne s'inscrit donc plus dans la culture pastorale (ovine) de la région. Au demeurant, si Buckle gardait effectivement des vaches, il aura été le seul de son métier à s'être distingué par la construction d'une tour de pierres sèches, les édifices de ce type étant partout invariablement attribués à des gardiens de moutons (ou de chèvres).

[68] « […] *A nice story is told that young Buckle was fond of reading, and his tower gave him an elevated view over the grazing cattle while he enjoyed a good book* » (« *Buckle the bibliophile?* », rapporté par un site spécialisé sur l'histoire et les récits locaux des Îles Orcades – *cf.* https://www.orkneyology.com/buckles-tower.html).

[69] Manœuvre facile à réaliser, puisqu'il suffisait de briser la partie saillante de la marche, dont la base restait ainsi enchâssée à niveau dans le corps de l'édifice.

[70] Cette version est rapportée par un témoin de seconde main, qui la tenait d'un homme dont la mère avait dit-on épousé William Buckle (*cf.* https://photos.orkneycommunities.co.uk/picture/number757.asp). Selon un autre témoignage publié sur le même site, un historien des Orcades -un certain Dr Ray Fereday- a escaladé la tour jusqu'à son sommet en 1971, mais a eu beaucoup de mal à en redescendre : d'expérience vécue, c'est la même difficulté qu'on rencontre avec les tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela au Portugal, moins aisées à descendre qu'à escalader.

[71] *Cf.* notamment l'article « *Ower the Hill Tae Hedle* » (*op. cit.*), où William Buckle est expressément mentionné comme *cow-herd boy* [en français, *garçon vacher*] et non comme *shepherd* (selon le *Dictionnaire de Cambridge* <RL36>, « *a person whose job is to take care of sheep* » [en français, *une personne dont le travail est de s'occuper des moutons*], c'est-à-dire un berger) ; ce détail -en fait capital- est également évoqué sur le site *Orkneyology.com* mentionné *supra*.

Pour ce qui est de la tour elle-même, ses proportions hors norme (plus de 5 m de hauteur pour un diamètre à la base d'environ 2 m, soit plus de 60 tonnes de roche) et la qualité de l'assemblage ont quelque chose de surprenant : on a du mal à imaginer qu'il puisse s'agir d'un édifice réalisé à ses heures perdues par un jeune garçon de treize ans, sans autorisation sur un terrain ne lui appartenant pas, et travaillant seul au gré de sa fantaisie ; cette tour fait plutôt penser à une œuvre de commande, réalisée par une équipe de maçons bien organisés, ayant suivi un plan établi par avance.

D'où l'idée que la *Buckle's Tower* ne serait pas l'œuvre d'un berger, mais une « folie architecturale » (c'est-à-dire à une construction exubérante et fantasque, ou *folly* en anglais) imaginée par quelque excentrique local (Buckle lui-même à condition qu'il ait été un peu plus âgé et plus fortuné à ce moment-là, mais plus vraisemblablement quelqu'un d'autre qui l'aura fait construire par une petite équipe d'ouvriers expérimentés dont le jeune Buckle faisait peut-être partie)[72].

Cette version pourrait aussi expliquer le bon état de conservation de la tour au fil des années : un site Internet consacré aux Orcades livre à ce sujet un indice révélateur : le monument « *est entretenu, conformément aux dispositions testamentaires d'un des membres de la famille Buckle (Jackie? Geordie?) …* »[73], préoccupation et frais posthumes peu logiques s'il s'était agi d'une banale *tour de berger*, mais plus compréhensibles dans le cas d'une *folly* à laquelle son concepteur devait vouer un grand attachement.

Quoi qu'il en soit, une photo datée de 1910 montre un personnage masculin posant avec une certaine élégance devant la (sa ?) tour, trop âgé cependant pour pouvoir être le William Buckle de la légende (lequel n'avait même pas 30 ans en 1910)[74] : ne s'agirait-il pas du véritable commanditaire de cet insolite monument ?

FIG. 97

Un personnage apparemment assez âgé
posant devant la *Buckle's Tower* (1910)

[72] La base de données « *Canmore* » classe effectivement la *Buckle's Tower* sous la rubrique « *Folly (Period Unassigned*) » (*cf*. https://canmore.org.uk/site/2148/buckles-tower et https://canmore.org.uk/collection/1922959).

[73] Sur ce point, *cf*. https://photos.orkneycommunities.co.uk/picture/number1031.asp.

[74] Cette photo, qui fait partie de la bibliothèque numérique d'images des Orcades, est reproduite sur https://photos.orkneycommunities.co.uk/picture/number757.asp (avec mention de sa date).

LES *HOMMES DE PIERRE* BRITANNIQUES

Comme dans plusieurs autres régions d'Europe, on trouve dans les Îles britanniques, çà ou là, mention de tourelles de pierres sèches désignées comme des *hommes de pierre* (en anglais, des *stone men*), donc d'édifices semblant faire -au moins au plan terminologique- l'objet d'une personnification symbolique comparable, par exemple, à celle des *om'd pera* du Piémont italien (*cf. supra*)[75].

En général, les sources disponibles ne permettent pas d'établir une distinction franche entre la personnification attestée d'un monument donné (ou d'un groupe de monuments) -comme c'est le cas, par exemple, avec *l'Homme de pierre du Puy Chavaroche*, dans le département français du Cantal- et la personnification moins individualisée découlant implicitement de la locution générique *stone man* en tant qu'elle désigne une tourelle de pierre sèche ou un simple cairn (on retrouve ce mécanisme notamment avec *l'om'd pera* piémontais, *le Steinmann* allemand ou le *steenman* flamand). Mais dans tous les cas, prédominance quasi exclusive du terme générique *cairn* dans les sources britanniques incline à penser que la référence à un *stone man* n'est pas indifférente : désigner les cairns sous une appellation humaine étant une tournure peu courante en anglais[76], elle apparaît donc, à tout le moins, comme une appellation potentiellement signifiante.

On constate en particulier une tendance assez courante à personnifier les groupes composés de plusieurs tourelles de pierres sèches rapprochées qui, parfois, sont considérées comme formant une entité collective (interprétation déjà signalée à propos des *Nine Standards* jadis considérés comme un détachement de neuf soldats de pierre).

Tel est le cas, par exemple, des « *Two Stone Men of Fountains Fell* »[77] (les *Deux Hommes de pierre de la Colline des Sources*), visibles près de Litton dans le North Yorkshire, ou plus encore, des « *Three Brethren* » situés à 465 m d'altitude sur les Collines de Traquair (*Traquair Hills*) près de Selkirk, à proximité de la frontière écossaise. Eu égard à leurs imposantes dimensions, ces *Three Brethren* (référencés NT4331 dans la base *Geograph*) ne sont pas à proprement parler des *tourelles*, mais de véritables *tours* de pierres sèches, construites au 16ème siècle pour délimiter les domaines respectifs de trois seigneurs locaux ; *a priori*, il s'agit donc de classiques marques de terrain, et non d'ouvrages pastoraux.

La personnification de ces cairns transparaît dans leur nom même : en effet, comme le révèle le *Dictionnaire de Cambridge* <RL36>, le mot *Brethren*, plus qu'un simple substantif, est le terme (au pluriel) de l'ancien anglais signifiant *frères*, non pas dans le sens d'appartenance à une fratrie mais plutôt à une même fraternité (c'était le titre de politesse qu'utilisaient entre eux les membres des

[75] Ce système de personnification n'est pas propre à l'Europe : on le retrouve notamment aux États-Unis (*cf. infra* les développements consacrés aux *Stone Boys* et autres *american men*) ; il est vrai que ces appellations américaines pourraient être un héritage culturel véhiculé par les immigrés européens s'étant établis outre-Atlantique.

[76] « *Although the practice is not common in English, cairns are sometimes referred to by their anthropomorphic qualities* » [*Bien que cette pratique ne soit pas courante en anglais, les cairns sont parfois désignés par référence à leurs caractéristiques anthropomorphiques*] ; supposées caractéristiques qui en fait ne sont pas si évidentes, la forme des cairns ne rappelant que très peu, voire pas du tout, celle d'un homme ! - *cf.* https://en.wikipedia.org/wiki/Cairn. En définitive, seul un inventaire cartographique et toponymique approfondi permettrait de trancher la question, aussi bien au cas par cas que pour une statistique d'ensemble.

[77] Référence SD8671 sur la base *Geograph* (*cf.* https://www.geograph.org.uk/photo/1681137).

confréries religieuses, l'équivalent exact du titre *Frère* donné aux moines, par exemple)[78]. Mais là encore, il est impossible de savoir si ce sont les cairns en eux-mêmes qui sont personnifiés (comme des hérauts de pierre représentant leurs seigneurs respectifs, par exemple), où s'ils ne sont qu'une représentation symbolique de leurs trois bâtisseurs.

FIG. 98

Les *Three Brethren* situés sur les *Traquair Hills*
près de Selkirk, à proximité de la frontière écossaise

A la frontière entre le Lancashire et le North Yorkshire, les *Trois hommes de Gragareth* (en anglais, *the Three men of Gragareth*) composent un autre groupe célèbre de trois cairns coniques juxtaposés sur une sorte de socle commun, presque au bord d'une pente abrupte à environ 600 m d'altitude sur la colline du même nom.

FIG. 99

① Les *trois Hommes de Gragareth*
tels qu'ils se présentent à l'heure actuelle

② Cliché des *trois Hommes de Gragareth* pris en 1968
(les deux cairns de droite y paraissent plus graciles
qu'aujourd'hui)

Par leur forme en « chapeau de magicien », ces cairns s'écartent quelque peu du « modèle standard » des tourelles de pierres sèches, sans toutefois en différer fondamentalement ; en outre, ils sont environnés de murettes de pierres sèches, d'abris de berger et d'autres tourelles de forme plus

[78] Le mot *Brethren* est le pluriel archaïque de l'ancien terme anglais *Brether* [en français, *frère*] ; il a survécu comme pluriel irrégulier (et aujourd'hui désuet) du mot moderne *Brother*. On discerne aisément dans ce *Brethren* la séquence consonantique |B~R~T~R| de *Brother* mais aussi, *via* les mutations linguistiques B / F et T / D, d'autres équivalents indo-européens comme le mot latin *Frater* et le mot persan *Barâdar* (même sens), ou encore du terme grec *φράτηρ* [*phrater*] dans le sens de membre d'une même fratrie. Sur ce groupe de trois tours, *cf*. par exemple https://www.geograph.org.uk/photo/635619.

classique, autant d'éléments à caractère plus ou moins pastoral justifiant de les prendre en compte dans le champ du présent ouvrage[79].

FIG. 100

Diverses formations lithiques situées à proximité des *trois Hommes de Gragareth*

① Une tourelle (fléchée) de section circulaire

② Un cairn d'apparence massive de section quadrangulaire

③ Un édifice creux (probablement un abri de berger)

Norman Harrison -un écrivain régionaliste du Yorkshire- a repris le nom de cet ensemble comme titre d'un de ses romans paru en 2005 <RB067> ; il y confirme qu'il s'agit bien d'une dénomination locale propre, décrivant ces monuments comme « … *trois cairns de pierre proéminents, connus localement sous le nom des Trois Hommes de Gragareth,* [qui] *se dressent comme un ensemble géant de piquets de cricket »*[80].

Considérés comme des personnages de sexe masculin -des *men*- ces cairns se sont logiquement vu attribuer comme épouses un second groupe-parèdre de trois cairns presque identiques, situés un peu plus haut sur la pente et qu'un randonneur inspiré, filant la métaphore, a nommé « *The Three Ladies of Gragareth* » [en français, *Les trois Dames de Gragareth*][81] ; plus légitimiste, un autre site ravale au contraire ce second trio au rang de « *Trois Imposteurs* » (en anglais, « *the Three Imposters of Gragareth* »)[82]… *Ladies* ou *Imposters*, ces appellations fantaisistes ne sont pas sanctionnées par la toponymie locale, mais elles s'inscrivent l'une comme l'autre dans la logique de personnification des *Three Men of Gragareth* eux-mêmes.

[79] On trouve sur Internet un grand nombre de pages consacrées aux *trois hommes de Gragareth*, dont tous se réfèrent explicitement à cette dénomination [en anglais, *three men*] plutôt qu'au terme générique *cairn*, ne laissant aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien d'une appellation propre à cet ensemble ; par comparaison, plusieurs sites précisent d'ailleurs qu'il est environné par plusieurs autres *cairns* (et non par d'autres *stone men*). La base *Geograph* comporte plus d'une dizaine de clichés des *Three men of Gragareth* (référencés SD6779 - https://www.geograph.org.uk/gridref/SD6779), dont une photographie en noir et blanc prise en 1968 (https://www.geograph.org.uk/photo/3829694) permettant de constater que la forme de ces édifices a quelque peu évolué en une cinquantaine d'années.

[80] *Mutatis mutandis*, cette référence toute britannique au jeu de cricket -en anglais, les trois piquets en question sont désignés les *stumps* qui délimitent le *wicket* [en français, le *guichet*]- n'est pas sans rappeler la référence plus continentale au jeu de quilles, qui renvoie indirectement à une des deux locutions françaises désignant en propre les *tourelles de pierres sèches* (les *quilles de berger*) ; ou encore au *jogo de malhão* portugais (*cf. supra*), puisque tout comme le terme *quille*, le substantif *malhão* peut désigner aussi bien un jeu traditionnel de lancer qu'une tourelle de pierres sèches ou un cairn apparenté.

[81] Sur cette formation, *cf*. p. ex. https://www.fellwanderer.com/060/gragareth.html. L'appellation familière « *The Three Ladies of Gragareth* » n'a rien de traditionnel : elle est née de l'imagination de Bob Woolley, randonneur-photographe et animateur d'un site Internet les curiosités de différentes régions montagneuses d'Angleterre (https://www.fellwanderer.com/profile.html).

[82] *Cf*. https://web.archive.org/web/20200118090805/http://myyorkshiredales.co.uk/hills/gragareth/.

Un groupe de trois autres *stone men* est également visible au sommet de la colline de Clougha (*Clougha Pike*), dans le Lancashire. Les cairns de cet ensemble, que certains auteurs comparent aux *Three Men of Gragareth,* apparaissent moins coniques et plus réguliers que ceux de Gragareth, et se rapprochent ainsi beaucoup plus du modèle classique des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage[83].

FIG. 101

Les *Three stone men* de la colline de Clougha

Si la plupart des groupes de *stone men* ne comptent que deux ou trois cairns, certains forment de véritables alignements. Ainsi, sur le Wild Boar Fell [en français, la *Montagne du sanglier sauvage*, une des collines du Parc national du Yorkshire Dales, à l'est de la Cumbrie], remarque-t-on parmi différents autres ouvrages lithiques (abris, cairns, …) une file caractérisée de huit *stone men* situés en bordure d'escarpement -en fait, des tourelles de pierres sèches de conformation assez classique- qu'un randonneur, sur son site Internet, n'hésite pas à comparer aux *Nine Standards* avant de s'interroger sur leur fonction : « [ces] *"hommes de pierre" rappellent ceux du Nine Standards Rigg bien qu'ils soient beaucoup plus petits. La plupart d'entre eux sont en bon état mais on voit qu'à quelques endroits, il devait y en avoir d'autres, qui ne sont plus aujourd'hui qu'un monticule de pierres* […] *Qui les a construits et pourquoi ? Cela reste un mystère, mais il y en a trop autour de ces collines pour qu'ils n'aient pas eu une fonction ou un sens…* »[84].

FIG. 102

L'alignement du Wild Boar Fell, vu sous deux angles différents

[83] Ces *stone men* de la colline de Clougha sont référencés dans la base *Geograph* sous le n° SD5360. Sur leur comparaison avec les trois Hommes de Gragareth, *cf.* p. ex. http://www.stagwalks.com/201518/201518-00-cloughapike.html.

[84] La citation d'origine est trop longue pour être reproduite ici – on la trouve *in extenso*, ainsi que plusieurs photos sur https://www.wainwrightwalking.co.uk/wild-boar-fell/.

Dans quelques cas, la personnification de l'édifice se double d'une référence explicite à tel ou tel personnage plus ou moins légendaire. Tel est le cas, par exemple, de deux tourelles de pierres sèches implantées à environ 730 m d'altitude dans le Northumberland, sur la plus haute colline des *Monts Cheviot* (*Cheviot Hills*, en anglais), à la lisière entre l'Angleterre et l'Ecosse.

Ces artefacts, présentés dans plusieurs sources comme des *stone men*, font partie d'un groupe de plusieurs tourelles (dont deux en bon état, d'après la base *Geograph*) désigné « *Auchope Cairn* » (où *cairn* est au singulier, de telle sorte qu'on ne sait pas exactement lequel de ces ouvrages est personnifié). D'après certains auteurs[85], *Auchope Cairn* devrait son nom au Général britannique Andrew Auchope, tué en décembre 1899 à la bataille de Magersfontein (durant la seconde Guerre des Boers). En réalité, cette attribution pseudo-mémoriale est certainement infondée, car le toponyme *Auchope Cairn* apparaît déjà sur des cartes géographiques bien antérieures…

FIG. 103

Les deux tourelles de l'*Auchope Cairn*
(à gauche, la tourelle nord – à droite, la tourelle sud)

Il existe d'ailleurs à toute proximité plusieurs autres *stone men* innomés, dont certains auraient simplement été construits par les arpenteurs de l'O.S. en charge de cartographier ces collines (des bornes géodésiques, en quelque sorte)[86].

✶ ✶ ✶

En définitive, ces quelques exemples montrent que le processus de personnification de tourelles de pierres sèches -c'est-à-dire leur transformation symbolique en *stone man*- opère à des degrés variables et ne répond pas à un schéma codifié.

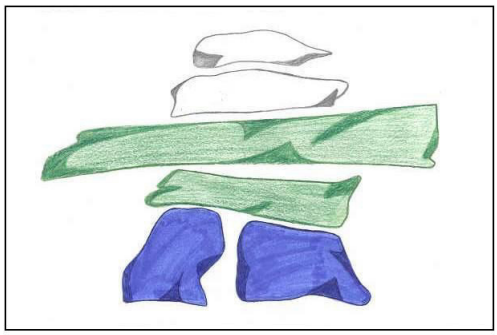
[85] Indication reprise, par exemple, dans l'ouvrage de John et Anne Nutall, *Les montagnes d'Angleterre et du Pays de Galles, Vol. 2, Angleterre* [*The Mountains of England and Wales, Vol. 2, England*], Col. Guides Cicerone, Cicerone Press, 2010.

[86] On trouve sur Internet nombre de commentaires et de photographies sur les *stone men* des Monts Cheviots - *cf.* par exemple https://web.archive.org/web/20211216132358/http://www.cheviotwalks.org/art6.html (un ancien site de randonnée *Cheviotwalks* (aujourd'hui hors-ligne) ; toutefois, si la base de données *Geograph* mentionne bien l'existence à cet endroit de « *plusieurs cairns dans différents états de conservation* » (référencés *Auchope cairn* NT8919 - https://www.geograph.org.uk/photo/2051297 et https://www.geograph.org.uk/photo/2051299), elle les désigne sous la simple appellation de *cairns*, et non comme *hommes de pierre*.

Dans les Îles britanniques comme ailleurs, l'aspect intrinsèque du monument importe peu : en dehors de leur agencement vertical, les profils géométriques simplistes de ces édifices -un cylindre, un cône, un parallélépipède- n'évoquent pas celui d'un homme, même stylisé de manière approximative.

L'édifice lithique personnifié est perçu comme la *représentation* d'une créature humaine (au sens de sa *présence* symbolique) plutôt que comme une *image pétrifiée* (faite en pierre). C'est une différence notable avec les *inuksuk* (ou *inutsuk*) du Grand Nord, empilements de roches construits par les peuples *Inuits* dans toutes les régions arctiques de l'Alaska au Groenland, où on distingue le plus souvent la figuration d'une tête, d'un tronc, de bras et de jambes[87].

FIG. 104



Un *inuksuk* anthropomorphe représenté sur le drapeau du Nunatsiavut : six pierres empilées figurant vaguement une tête, un torse, des bras, un abdomen et deux jambes (de haut en bas : blanc / vert clair / bleu)[88]

[87] D'après des information récentes (août 2022), il semble que la mode de construire des mini-tourelles ludiques ou touristiques, aujourd'hui très répandue dans plusieurs pays occidentaux (où elle finit pas devenir une réelle nuisance pour les sites - *cf. supra*), ait gagné -entre autres- le Canada, où les gens les dénomment improprement *inutsuk*. Il s'agit de petits empilements turriformes généralement sans ni bras ni jambes, construits en signe de bienvenue et de réconciliation (fonction rappelant un peu celle des « nains de jardin » européens).

[88] Ce drapeau, consacré par la Constitution du Labrador Inuit (Part 1.7 et Schedule 1-C) a été adopté comme emblème national par l'Association des Inuits du Labrador lors de la reconnaissance officielle en 2005 du nouveau Territoire autonome du Nunatsiavut [*Notre belle terre*, en langue locale] dans la Province de Terre-Neuve-et-Labrador, au Canada ; le texte de cette Constitution est accessible sur https://nunatsiavut.com/?s=constitution.

CHAPITRE 6
LES CAIRNS TURRIFORMES DES PAYS NORDIQUES

Au fil de nos recherches documentaires, qui portaient d'abord sur les tourelles de pierres sèches et les monuments apparentés du sud de l'Europe, nous avons incidemment recueilli un nombre significatif d'informations (sources écrites, sites Internet, iconographie, etc.) sur l'existence d'édifices comparables dans des régions plus septentrionales, avec bien sûr des situations diverses selon les pays et les langues[1].

Compte tenu des liens historiques et des échanges culturels anciens et soutenus depuis une très ancienne antiquité entre l'Europe du Sud et ces régions, il nous a paru intéressant de consacrer quelques développements aux *Pays nordiques* ou *Pays d'Europe du Nord*, deux expressions voisines par lesquelles les géographes désignent conventionnellement un vaste espace septentrional s'ouvrant sur l'Atlantique, l'Océan arctique, la Mer du Nord et la Mer baltique, incluant pour l'essentiel les pays scandinaves proprement dits (Danemark, Suède et Norvège), l'Islande, la Finlande, les Îles Féroé et le Groenland (auxquels on adjoint parfois les États baltes).

Entre autres considérations justifiant qu'on s'y arrête, plusieurs des Pays nordiques ont pratiqué durablement l'élevage intensif de diverses espèces d'ovins -parfois assorti de transhumance[2]- développant ainsi une culture pastorale nord-européenne à laquelle des tourelles de pierres sèches locales étaient peut-être liées (simple hypothèse de travail au début de nos travaux, le rapprochement avec les informations recueillies sur ce point dans les pays d'Europe du Sud pouvant se révéler fort instructif).

De même, durant le 19ème siècle et jusque dans les premières décennies du 20ème siècle, plusieurs pays d'Europe du Nord comme la Suède ou la Norvège ont envoyé de très forts contingents d'immigration en Amérique du Nord (États-Unis et Canada)[3], dont beaucoup de ruraux et, parmi eux, un certain nombre de bergers qui, comme leurs homologues basques, espagnols ou portugais, pourraient fort bien avoir introduit dans la culture pastorale nord-américaine naissante des éléments et des pratiques issus de leurs propres traditions ancestrales, y compris, le cas échéant, la construction de tourelles de pierres sèches ou de monuments comparables à ceux qu'ils avaient connus dans leurs pays d'origine. Là encore, il ne s'agissait que d'une supposition, mais fort plausible.

[1] Nous en tenant strictement à l'objet du présent ouvrage, nous n'avons pris en considération dans ce chapitre que les références concernant des *tourelles de pierres sèches* (ou des cairns morphologiquement apparentés), entendues comme des ouvrages de pierres sèches de structure pleine, de section approximativement circulaire ou quadrangulaire et de forme générale cylindrique, parallélépipédique, tronconique ou tronpyramidale. De ce fait, nous n'avons pas pris en compte d'autres artefacts comme les cairns récents construits par les alpinistes (communs en Norvège), ou comme les *inutsuk*, assemblages de grosses pierres formant une silhouette humaine stylisée, avec le plus souvent la figuration grossière d'une tête, d'un tronc, de bras et de jambes (déjà évoqués à la fin du chapitre précédent).

[2] En Europe du Nord, la pratique à grande échelle de la transhumance a surtout concerné (et concerne encore marginalement) l'élevage du renne, mais également des troupeaux de moutons et de chèvres selon des modalités spécifiques liées au climat, aux coutumes et aux législations locales, aux structures agraires et aux reliefs diversifiés de ces territoires.

[3] Sur cette période, environ 1,3 million de Suédois et plus de 520 000 Norvégiens se sont établis en Amérique du Nord (États-Unis et Canada) - *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Émigration_suédoise_aux_États-Unis et https://fr.qwe.wiki/wiki/Norwegian_Americans.

Nous avons cependant écarté l'idée d'effectuer des recherches approfondies sur les tourelles des Pays nordiques, notamment en raison des difficultés linguistiques auxquelles elles nous auraient confronté. Plus encore que pour les langues romanes ou l'anglais, l'étude des tourelles de pierres sèches et des édifices apparentés de ces pays -notamment leur approche terminologique- se révèle en effet très compliquée, à la fois par la pluralité des langues dans ce vaste espace géographique[4] et par leurs particularismes respectifs (dont l'usage de lettres supplémentaires et de signes diacritiques qui leur sont propres) ; en outre, ce sont des langues peu enseignées en Europe méridionale, et sur lesquelles les outils informatiques courants de traduction vers le français ou l'anglais ne sont pas encore très performants.

QUELQUES REPERES TERMINOLOGIQUES

Sous le bénéfice de ces observations et à titre simplement indicatif, nous avons réuni les quelques données terminologiques suivantes :

- En norvégien, les cairns sont le plus souvent désignés *varde* (parfois en composition dans le substantif *ste*[*i*]*nvarde* formé avec le préfixe germanique *stein* ou *sten*, dont on retrouve facilement le sens général de *pierre*). Dans la traduction qu'en donnent la plupart des dictionnaires, ce terme *varde* se rapporte à un cairn en général (pas nécessairement une tourelle de pierres sèches) ; ainsi, d'après le *Store Norske Leksiko* (ou « *Encyclopédie norvégienne* » <RL38>, qui se réfère sur ce point à la géographie du Danemark), « *Varde désigne généralement un empilement de pierres servant de repère pour baliser un sentier dans la montagne, de marque près d'une étendue d'eau, de point de repère, de point géodésique, etc.* ». Le traducteur en ligne *Glosbe.com* <RL76> propose quant à lui trois traductions en français quasi équivalentes (1. *cairn*, 2. *balise*, 3. *montjoie*) assorties d'exemples montrant que ce mot peut aussi prendre un sens plus abstrait de *repère*. Enfin, selon le *Dictionnaire étymologique du norvégien* <RL39>, ce mot désignerait un *stenhop*, c'est-à-dire un tas de pierre (terme composé où l'on reconnaît aisément le *stone heap* britannique, avec le même sens), mais il pourrait aussi être apparenté au terme *varda* signifiant un *garde* ou *gardien* (avec une mutation linguistique classique entre les consonnes V / W et G[5]) et qui, pour le coup, opérerait une sorte de personnification lexicale en lien avec la figure de l'*homme de pierre*[6].

[4] A côté des « langues scandinaves » proprement dites (le danois, le norvégien et le suédois), qui forment un sous groupe assez homogène au sein du groupe des « langues germaniques », le chercheur doit travailler sur d'autres langues moins répandues comme l'islandais, le féroïen, le finnois ou le same (lapon).

[5] Durcissement progressif du V et de la prononciation W en GW puis souvent simplifié en G dur, comme on le constate dans la juxtaposition du verbe allemand *warten* signifiant *garder* (W initial prononcé V), de son équivalent anglais *ward* (prononcé W), du verbe espagnol *guardar* (prononcé GW), de l'ancien français *guarder* (prononcé GUÄ) et enfin du français moderne *garder* (prononcé GA). La même mutation peut se produire, mais à rebours, avec un glissement consonantique depuis un G dur vers un W « anglo-saxon » (prononciation adoucie de la consonne initiale), comme dans les paires *Guillaume* → *William*, *guêpe* → *wasp*, *guerre* → *war*, *gauffre* → *waffle*, *garant* → *warrant*, etc. ; dans ce sens, le processus a donné les deux mots du patois champenois *houarder* et *houardeux*, signifiant respectivement *garder les moutons* et *berger* - *cf.* l'ouvrage de l'archéologue et historien Prosper Tarbé (1809-1871), « *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne, Tome 2* », Ed. P. Regnier, Reims, 1851. Diverses observations laissent à penser que ces mutations linguistiques suivent souvent des mouvement démographiques (invasions, migrations et déplacements forcés de populations, etc.), mais cette question interfère assez peu avec la terminologie des tourelles de pierres sèches dans les différentes langues considérées.

[6] Pour le norvégien, *cf.* notamment les références suivantes : https://www.dict.com/?t=no&set=_frno&w=varde, https://fr.glosbe.com/no/fr/varde, https://fr.glosbe.com/nb/fr/Varde et https://snl.no/.search?query=varde, ainsi que l'entrée *Varde* et, accessoirement les entrées *Dys*, *Horg 1*, *Rusa 1*, *Røys* et *Verpe* du *Nynorsk etymologisk ordbok* <RL39>.

- En suédois, on trouve également un substantif *varde* assez polysémique (en fonction, notamment, de ses variantes orthographiques *varde*, *vård* ou *värd*) ; certains dictionnaires le définissent -parmi d'autres traductions- comme un *monument* ou une *stèle*, mais également comme un *gardien* ou un *hôte* (d'où la même correspondance possible avec un *homme de pierre*) ; d'après l'édition en ligne du dictionnaire de l'Académie suédoise <RL37>, le *varde* (pl. *varda*) désigne aussi un *cairn* (en l'occurrence, un cairn côtier), comme en atteste la citation suivante : « *Le long de la côte, il y a des milliers de petits cairns et marques de pierre* […] *avec parfois une barre de bois teinté au centre* »[7].

Mais un autre terme suédois, *stentorn*, retient l'attention car dans sa composition (*sten* = pierre et *torn* = tour), il est l'exact équivalent de la locution française *tour de pierre*, ou encore de la locution portugaise *torre de calhaus* : comme elles, *stentorn* pourrait donc s'appliquer à des tourelles de pierres sèches, dont il exprime deux caractéristiques objectives importantes (la forme de tour et le matériau qui la compose).

Certains l'emploient en effet dans ce sens précis (comme par exemple l'auteur d'un article publié en novembre 2012 sur un blog archéologique, qui s'interroge sur l'origine et la fonction d'un cairn décrit comme « […] *une tour de pierre* [faisant] *près de 2 mètres de haut, 1,5 mètre de diamètre* […] *Il n'y a presque pas de mousse dessus, donc elle peut difficilement être préhistorique* [c'est un] *édifice compact en pierre, sans cavité. On le trouve dans les forêts à l'extérieur de Gimo* »[8] ; rien n'assure cependant qu'il s'agisse d'une appellation traditionnelle : comme on peut le constater sur Internet, le terme *stentorn* semble surtout désigner des cairns récents, notamment les innombrables petits empilements de galets ou de pierres que -là comme ailleurs- des touristes inconséquents ont pris la regrettable habitude de construire un peu partout.

- En danois, on retrouve ce terme *varde* avec le même sens général de *cairn* attesté par plusieurs dictionnaires réputés ; le traducteur en ligne *Glosbe.com* <RL76> propose une définition plus générale (« *monticule artificiel de pierre* ») mais assortie d'un exemple montrant sans ambiguïté que le monticule en question est bien un cairn (mais pas nécessairement une tourelle)[9].

- En islandais, les cairns sont désignés *varða* (pl. *vörður*), manifestement de la même famille que le *varde* norvégien, suédois ou danois ; le traducteur en ligne *Glosbe.com* <RL76> en propose d'ailleurs une définition identique (« *monticule artificiel de pierre* ») tout en précisant que dans sa forme verbale, *varða* se rapporte à l'action de *défendre*, de *protéger* ou d'*abriter*, notions qui ramènent au sens général de *garde* ou *gardien* évoqué à propos des cairns norvégiens[10].

[7] Pour le suédois, *cf.* p. ex. http://traduction.sensagent.com/Vard/sv-fr/, https://www.saob.se/artikel/?unik=V_0233-0104.45fd&pz=5, ainsi que la citation d'origine concernant les cairns côtiers sur le dictionnaire de l'Académie suédoise https://www.saob.se/artikel/?unik=V_0233-0104.45fd&pz=5.

[8] Gimo est une bourgade suédoise à une cinquantaine de kilomètres d'Uppsala ; la photo illustrant cet article montre un ouvrage ressemblant à une classique tourelle de pierres sèches, situé sur une clairière dans une forêt de conifères (*cf.* http://stigfinnarenarkeologi.blogspot.com/2012/11/stentorn.html).

[9] « *Så så vi vores første varde oppe på en bakke, og vi gik derhen* », soit en français « *Nous avons ensuite vu notre premier cairn plus haut sur la colline et nous y sommes montés* » - *cf.* https://fr.glosbe.com/da/fr/Varde.

[10] *Cf.* les deux entrées https://fr.glosbe.com/fr/is/cairn et https://fr.glosbe.com/is/fr/Varða, la seconde comportant en outre une illustration (photo d'une tourelle conique sur laquelle grimpe un personnage debout, donnant l'échelle).

- **En finnois** (langue non indo-européenne appartenant au groupe finno-ougrien), il existe plusieurs termes pour désigner différentes formations entrant dans la catégorie générique des cairns (*kiviröykkiö*, *hautakumpu*, *röykkiöhauta*, …) mais d'après l'iconographie accessible sur Internet, celui qui semble le mieux correspondre aux tourelles de pierres sèches est *rajapyykki*, appellation également donnée à des bornes-frontières présentant même profil (comme le « *Kolmen valtakunnan rajapyykki* » ou « Cairn des trois royaumes », ouvrage tronconique en béton situé à l'intersection des frontières délimitant la Finlande, la Norvège et la Suède – *cf. infra*)[11].

DES OUVRAGES ASSEZ CLASSIQUES

Un survol même sommaire des sources disponibles permet de vérifier que les Pays nordiques comptent un grand nombre d'édifices de pierres sèches morphologiquement comparables aux tourelles d'Europe du Sud, et dont certains sont localement supposés y avoir rempli les mêmes fonctions que celles envisagées tout au long du présent ouvrage, comme le marquage des terrains, la délimitation des parcelles, la signalisation de parcours et l'aide au repérage par mauvais temps, le tracé de frontières, etc.

Outre les sources écrites, travaux de recherche et documents universitaires rédigés dans les langues de la région -compliqués à exploiter pour les chercheurs qui ne les pratiquent pas[12]- il suffit pour s'en convaincre d'explorer, à partir de seulement quelques termes de recherche, l'abondante iconographie accessible sur Internet, attestant non seulement de la fréquence de ces monuments, mais aussi de l'intérêt qu'y portent les autochtones : à en juger par le nombre de clichés disponibles et par les précisions dont ils sont souvent assortis, les habitants des Pays nordiques -comme ceux des Îles britanniques- semblent accorder plus d'attention à leurs tourelles de pierres sèches qu'en France ou au Portugal, par exemple.

Dans le même ordre d'idée, il est symptomatique de trouver quelques œuvres d'art (dessins ou peintures) et d'assez nombreuses scènes de genre centrées autour de tourelles de pierres sèches (photographies ou cartes postales de personnes en costume traditionnel posant devant une tourelle, par exemple, amoureux échangeant un serment ou enfants jouant près d'un de ces édifices, etc.), alors que ce type d'iconographie fait presque totalement défaut pour l'Europe du Sud.

On ne peut manquer de citer, à cet égard, la collection de clichés anciens de tourelles de pierres sèches norvégiennes et suédoises accessibles sur le site du *Digitalt Museum*[13], avec des monuments désignés localement comme des *varde* ou des *ste*[*i*]*nvarde* et qui, pour certains, ressemblent à s'y méprendre aux édifices équivalents observés au Portugal, en France ou dans les Îles britanniques : l'existence de cette collection est à elle seule un signe tangible de l'intérêt que ces monuments suscitent dans les Pays nordiques.

[11] Pour le finnois, *cf.* p. ex. le traducteur *Glosbe* <RL76> https://fr.glosbe.com/fr/fi/cairn et l'entrée correspondante de la Base interactive de terminologie de l'Union européenne (ou IATE <RL78>) https://iate.europa.eu/home. Un cliché très parlant de *rajapyykki* est visible sur https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rajapyykki_304.JPG.

[12] Même si les auteurs et les spécialistes de ces pays publient volontiers en anglais, beaucoup de leurs travaux paraissent dans des langues nationales se prêtant moins bien que d'autres à la traduction assistée par ordinateur ; d'où une plus grande difficulté linguistique pour travailler efficacement sur les sources originales.

[13] *Cf.* le site (quadrilingue, dont l'anglais) du *DM Digitalt Museum* à l'adresse suivante : https://digitaltmuseum.no/.

FIG. 105

Scènes de genre (dessins et photographies posées) figurant des personnages auprès de tourelles de pierres sèches dans plusieurs pays d'Europe du Nord (collection du *Digitalt Museum*)

Sur le plan morphologique -à l'instar de leurs homologues européennes ou américaines- les tourelles de pierres sèches des Pays nordiques peuvent présenter différents particularismes stylistiques locaux avec, semble-t-il, une prédominance assez marquée d'ouvrages d'aspect massif et trapu construits avec des gros blocs plutôt qu'avec des dalles plates.

Nous avons en outre remarqué la présence de pierres verticales saillantes au sommet de plusieurs de ces édifices[14], dont la fonction reste inconnue[15] mais qui ne sont pas sans rappeler celles observées, par exemple, sur certains monuments portugais.

FIG. 106

Quelques exemples de cairns nordiques à pierre sommitale saillante

Cairn situé en Islande

Deux photos anciennes de cairns situés en Norvège

Un autre point assez frappant dans plusieurs Pays nordiques est la relative fréquence des alignements et groupes de tourelles de pierres sèches, par paires ou en plus grand nombre, avec toutes les questions que soulève ce type d'arrangement[16].

En effet, la présence de plusieurs tourelles les unes à côté des autres -alors qu'une seule aurait suffi pour remplir la plupart des fonctions supposées de ces édifices- rend moins plausible qu'elles aient servi, par exemple, de repère de neige, de point haut de surveillance ou de limite de pâturage ; en revanche, cette disposition redondante mais visuellement spectaculaire n'est pas sans rappeler d'autres formations archéologiques, comme notamment les cromlechs ou les alignements de menhirs. Là encore, un inventaire plus systématique des groupes de tourelles et une recherche comparative aideraient probablement à mieux comprendre ce phénomène.

Dans l'ensemble, hors quelques cas spécifiques, l'interprétation des tourelles de pierres sèches ne semble pas beaucoup plus avancée dans les Pays nordiques qu'ailleurs, qu'il s'agisse de leur datation, de leurs constructeurs, de leur(s) fonctions ou des liens supposés qu'elles ont pu entretenir avec la culture pastorale locale.

[14] Nous n'avons pas remarqué de pierres en débord formant des marches, mais nous référant uniquement à des documents recueillis au hasard d'autres recherches et n'ayant pas effectué d'enquête poussée sur ce point, nous n'excluons pas que certaines tourelles des Pays nordiques soient pourvues de tels escaliers.

[15] Ces pierres saillantes sont fines par rapport au reste de la tourelle et n'améliorent guère sa visibilité de loin, surtout par mauvais temps ou dans la semi-obscurité qui, sous ces latitudes, prévaut même en pleine journée pendant une bonne partie de l'année ; pour les mêmes raisons, l'hypothèse que ces pierres saillantes auraient pu servir de gnomon (envisagée pour des régions plus méridionales) ne paraît pas réaliste dans des régions peu ensoleillées (*cf.* sur ce point les développements de la seconde partie du présent ouvrage).

[16] Un site sur le trekking en Islande (https://equitrekking.com/articles/entry/iceland-_cliff_ride) émet l'hypothèse que les alignements de cairns pouvaient marquer un cheminement, permettant de s'orienter de proche en proche vers une destination donnée ; sans exclure que cela ait pu être parfois le cas, rien n'indique toutefois que de tels alignements aient toujours servi à baliser un itinéraire donné, notamment lorsque les édifices sont très proches les uns des autres.

FIG. 107

Groupements et alignements de diverses formations lithiques en Norvège

① Un groupement de trois tourelles similaires (région de Birkenes)

② Plusieurs tourelles formant un alignement (région de Sylan, frontalière avec la Suède)

③ Groupement de cairns assez dissemblables (région de Grimsdalshytta)

④ Trois cairns groupés (région de Sukkertoppen)

Dans un article publié en août 1995 dans un périodique islandais <RB068>, l'historien et folkloriste Jon R. Hjalmarsson (1922-2018) faisait le même constat : « […] *Il y a étonnamment peu d'informations disponibles sur les varða* [les *varde* islandais] »[17], récapitulant les éléments qu'il avait pu réunir sur la question (dont plusieurs hypothèses rejoignent celles émises à propos des tourelles d'autres pays, comme le marquage de terrain, la signalisation côtière ou la commémoration d'événements marquants) :

> « […] *On a émis l'hypothèse qu'ils étaient parmi les premiers édifices que nos lointains ancêtres de l'âge de pierre ont entrepris de construire* […] *Au cours des siècles précédents, les gardes étaient utilisés* […] *pour marquer les routes à travers les montagnes* […] *pour montrer les limites entre les fermes, pour signaliser les routes de navigation côtière et pour indiquer les lieux de pêche prospères* […] *Ces varða ont été introduits par des colons venus de Norvège, des Îles britanniques et d'ailleurs aux IXe et Xe siècles* […] *Ces varða à l'équilibre soigneusement assuré pouvaient tenir debout pendant des décennies, voir pendant des siècles, comme le montrent plusieurs exemples* […] *Dans* [une] *description datant d'environ 1740, au moins un varða est mentionné sur Sprengisandur. Des restes de varða séculaires* […] *ont été trouvés ici et là* […] *De tout temps, les gens ont également construit des varða en souvenir de certains événements, pour leur éviter de tomber dans l'oubli* […] *ces varða sont les plus majestueux, même s'ils sont anciens* […] *Par suite de l'amélioration des transports sur les routes principales des hautes terres*

[17] Une présentation détaillée des *Vörður* d'Islande (en islandais), assortie de nombreuses photographies, peut être consultée en ligne sur https://ferlir.is/vordur-fyrir-lengra-komna/.

> [dans les premières décennies du 20ème siècle] *les gens ont commencé à réparer* […] *les anciens varða et à en construire de nouveaux…* ».

Globalement, les autres sources que nous avons pu consulter s'en tiennent pour les édifices des Pays nordiques aux mêmes explications générales qu'ailleurs. Ces interprétations sont plausibles, mais ne reposent souvent que sur des traditions locales ou des hypothèses : elles gagneraient donc à être étayées par des données scientifiques qui, en l'état et comme ailleurs, semblent encore très lacunaires pour ces pays.

Il faut par ailleurs noter que d'après plusieurs auteurs, dont Jon R. Hjalmarsson, les *Vörður* ne servaient pas seulement à marquer l'espace (frontières, bornes, limites de champs, etc.), mais aussi à rythmer l'écoulement du temps, découpé en tranches de trois ou quatre heures : on trouvait ainsi sur des emplacements voisins un cairn du matin, un cairn du midi et un cairn du soir (sans qu'en soit véritablement précisé l'usage ni le « mode d'emploi »).

DES TOURELLES UTILITAIRES OU MEMORIALES

On trouve dans les Pays nordiques deux types de tourelles de pierres sèches de construction relativement récente et qui répondent à une nécessité pratique claire : les tourelles frontalières ou commémoratives et les cairns de signalisation côtière, courants dans cette région.

Les *édifices frontaliers*

En Europe du Nord un certain nombre de tourelles de pierres sèches bien documentées ont été construites à une date connue pour servir de borne frontalière.

FIG. 108

Le cairn frontalier sur le tripoint de Golddajávri (ou *trifinium*) ; en arrière-plan, le Lac Kolttajärvi

Le *trifinium* en 1897 et la *Commission des frontières* devant le monument

Le *trifinium* aujourd'hui (refait en 1996)

Entre notamment dans cette catégorie le célèbre *Cairn des trois Royaumes* (cairn frontalier de Golddajávri, ou *trifinium*) élevé au 19ème siècle pour matérialiser la limite convergente et le point de passage entre la Norvège, la Russie de l'époque (dans une partie de son ancien territoire rattachée depuis lors à la Finlande) et la Suède ; cet édifice, restauré à plusieurs reprises, a fait l'objet de

comptes rendus détaillés et d'innombrables photographies facilement accessibles sur Internet (une des plus anciennes date de 1897)[18].

Une catégorie spécifique : les *cairns côtiers*

Comme logiquement dans des régions essentiellement littorales, on dénombre dans les Pays nordiques un grand nombre de cairns de signalisation côtière ; contrairement à la plupart des tourelles de pierres sèches implantées dans l'arrière-pays, la fonction de ces édifices côtiers et, parfois, les dates et les conditions de leur érection, sont bien documentées.

On trouve des cairns côtiers aussi bien sur les côtes européennes qu'américaines de l'Atlantique Nord. En Suède, ils sont désignés *kummel* [en français : *cairn*, *monticule*][19] ou *stenkumlet* [littéralement, *cairn de pierre*] et en Norvège, *varde* (*cairn*). Ces repères de navigation sont parfois signalés sur les *Instructions nautiques* et les cartes maritimes ; leur entretien et leur conservation peuvent être assurés -aujourd'hui encore- par les services ou organismes parapublics en charge en charge des phares et balises.

L'iconographie disponible sur Internet montre des cairns côtiers ressemblant le plus souvent à des tourelles de pierres sèches classiques, à ceci près qu'ils sont toujours implantés à proximité de la côte, de manière à être facilement repérables depuis le large ; en outre, comme leurs homologues du continent américain, les cairns de signalisation côtière des Pays nordiques sont souvent peints en blanc pour être plus visibles de loin. Certains peuvent atteindre plusieurs mètres de haut et ont généralement été construits avec des pierres ramassées dans les environs ; il s'agit d'édifices de pierres sèches mais les plus grands sont parfois montés au mortier[20].

Il pourrait s'agir parfois d'une signalisation « à double sens », autant pour prévenir les marins de la proximité des côtes ou d'un obstacle, que pour avertir les personnes circulant à terre dans le brouillard ou dans l'obscurité qu'elles s'approchent d'une falaise dangereuse ou d'un accident de terrain à éviter ; certains cairns côtiers auraient ainsi été spécialement disposés pour être vus depuis la terre.

[18] Sur ce tripoint, *cf.* par ex. les indications détaillées figurant sur http://geosite.jankrogh.com/borders/finose.htm, ou l'article de l'Encyclopédie Wikipédia sur le « *Cairn des trois royaumes* » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Cairn_des_trois_royaumes). Le monument en pierres sèches figurant sur l'ancien cliché n'existe plus ; il a été remplacé en 1996 par un édifice de forme similaire mais construit en béton et peint en couleur claire.

[19] Comment interpréter l'indéniable ressemblance phonétique et structurelle entre ce *kummel* scandinave (structure consonantique |C~M~L|) et différents mots d'autres langues dérivés de la racine latine {**CuMuLus*}, comme par exemple le français *cumul* ou l'italien *cumulo* ? Les spécialistes écartent l'idée d'un éventuel apparentement entre *kummel* et *cumulus* -*cf.* p. ex. la remarque du linguiste suédois Elof Hellquist (1864-1933) à l'entrée *Kummel* de son *Dictionnaire étymologique du suédois* : « […] *en tout état de cause, il ne s'agit pas, comme on a pu le prétendre, d'un emprunt au latin cumulus* » (*in Svensk etymologisk Ordbok,* Ed. C. W. K. Gleerups, Lund, 1922) et notre ignorance du suédois ne nous permet pas de discuter cette affirmation ; nous constatons cependant que plusieurs de ces termes, chacun dans sa langue, sont en lien sémantique avec la terminologie des cairns.

[20] *Cf.* p. ex. le site de la Compagnie suédoise des phares et balises (https://fyr.org/wiki/index.php/Kummel), organisme sans but lucratif fondé en 1996 pour préserver et transmettre les connaissances relatives à ces éléments originaux du patrimoine historique et culturel suédois. Sur les cairns de signalisation côtière d'Europe du Nord, *cf.* également l'importante étude publiée par Christer Westerdahl sur les « *Antiques marques côtières* » <RB069>.

FIG. 109

Deux exemples de cairns côtiers peints en blanc (en Suède)

Quelques *tourelles mémoriales*

Comme ailleurs, on rencontre aussi dans les Pays nordiques quelques cairns en forme de tourelles construits pour commémorer tel ou tel personnage ou épisode ayant marqué l'histoire locale (*cairns mémoriaux*). Le choix architectural de cette forme, plutôt qu'une borne ou une stèle monolithe, laisse à penser que les tourelles de pierres sèches n'ont rien d'insolite dans le paysage local et font partie des représentations communes.

FIG. 110

① Cairn mémorial élevé en 1894 sur le sommet du Blaho (Norvège) pour célébrer l'officialisation du drapeau norvégien en vue de l'indépendance de la Norvège vis-à-vis du royaume de Suède

② Cairn mémorial élevé en 2010 sur le sommet du Gaustatoppen (Norvège), marquant le 200ème anniversaire de la première ascension de cette montagne (1 883 m d'altitude)

③ Un des neufs cairns élevés dans l'ouest de l'Islande en mémoire du Viking Egill Skallagrímsson (fils de Grímr le Chauve), scalde héros d'une des plus fameuses sagas du poète Snorri Sturluson

LES CAIRNS DANS LE FOLKLORE ISLANDAIS

En raison notamment des difficultés linguistiques évoquées ci-avant, nous n'avons pas mené de recherches sur les cairns d'Islande, nous bornant à recueillir et à analyser quelques informations éparses les concernant. L'article précité de Jon R. Hjalmarsson et plusieurs autres documents montrent pourtant que ce pays compte un grand nombre de tourelles de pierres sèches et édifices

apparentés[21], et que ces monuments occupent une place non négligeable dans les représentations culturelles islandaises.

Pour autant qu'on puisse en juger, la construction des premières tourelles dans ce pays a probablement commencé dès le 9ème siècle, avec le peuplement de l'île -jusqu'alors inhabitée- par les explorateurs et colons Vikings et Scandinaves, accompagnés d'esclaves (pour la plupart d'origine celtique). Ces édifices servaient de marqueurs de terrain et de repères d'orientation, aucune source n'attribuant plus spécifiquement ces monuments aux bergers ou à la culture pastorale islandaise, pourtant vivace dans ce pays depuis plus d'un millénaire ; certains ont également été érigés en souvenir de personnes ou d'épisodes notables (cairns mémoriaux), comme repères signalant des spots de pêche, ou encore comme tours de guet ou tours à feu pour alerter de l'approche d'ennemis (usage impliquant que le sommet du cairn soit plat, donc une forme générale de tourelle plutôt que de cône plus ou moins pointu ou arrondi).

Dans cet ensemble somme toute assez classique, deux éléments de folklore nous paraissent cependant justifier quelques développements spécifiques : la *beinakerling* (ou *femme-os*) et la croyance populaire que les cairns seraient le « logis des élémentaux ».

Beinakerling*, une parèdre de l'*homme de pierre

Certains édifices islandais font l'objet d'une personnification, non pas en classiques *hommes de pierre* mais en *femmes de pierre*. Ce schéma est inusuel car si une assimilation *imaginaire* (au sens premier de cet adjectif) des tourelles de pierres sèches à un humain est assez commune en Europe ou sur le continent américain, elle met toujours en situation des personnages du genre masculin[22] : *stone men*, *Brethren* (Royaume-Uni), *homme de pierre* (France), *om'd pera* (Italie), *stone boys*, *harri mutilak*, *american men* (États-Unis, Canada), … ; de manière générale, la personnification des cairns procède donc par masculinisation.

Or, en Islande, ce processus peut aussi opérer la féminisation symbolique de certains monuments, autour desquels se sont développés des rites singuliers. Ces cairns féminisés sont localement désignés *beinakerling* (pl. *beinakerlingar*), terme islandais pouvant se traduire en français par *femme-os*, *femme à os* ou *femme en os*[23], par référence à la coutume qu'avaient les autochtones d'y déposer des

[21] Sur les cairns islandais, outre l'article précité, *cf.* p. ex. les développements et l'abondante iconographie figurant sur le site *Ferlir*, entièrement dédié à l'histoire et aux richesses culturelles et environnementales de la région de Reykjavik et du sud-ouest de l'Islande (https://ferlir.is/vordur-fyrir-lengra-komna/).

[22] Au cours de nos recherches, nous n'avons trouvé qu'une seule exception en Angleterre avec les supposées « *Three Ladies of Gragareth* », un groupe de trois cairns situé à proximité des *Three Men of Gragareth* (*cf. supra*) ; mais cette appellation est récente et n'a rien de traditionnel.

[23] De *bein* (« os », équivalent du terme anglais *bone*) et *kerling* (*bonne femme* ou [*vielle*] *femme*), dans un sens plutôt familier ou péjoratif - *cf.* notamment la version *online* du *Dictionnaire islandais-anglais* de Richard Cleasby et Gudbrand Vigfusson <RL40> http://lexicon.ff.cuni.cz/html/oi_cleasbyvigfusson/b0337.html, et le *Dictionnaire abrégé islandais-anglais* de Sverrir Hólmarsson <RL41> https://norse.ulver.com/dct/zoega/index.html. Sur l'interprétation de la *beinakerling* dans le folklore islandais, en rapport avec sa double fonction de marque de terrain et de médiatrice tant dans le monde et le paysage réels que dans leurs représentations psychiques et culturelles, *cf.* notamment l'étude (en anglais) publiée par deux universitaires américaines, Marijane Osborn et Gillian H Overing, « *Les Bone-crones n'ont pas de foyer - Des femmes dans les étendues sauvages médiévales* » <RB070>.

os de moutons ou de bovins à l'intérieur desquels était glissé un petit poème[24], le plus souvent à connotation grivoise, voire pornographique.

D'après l'iconographie accessible sur Internet, les *beinakerling* se présentent le plus souvent comme des cairns coniques assez classiques (simples empilements de cailloux sans architecture particulière), mais certains clichés montrent des ouvrages plus élaborés ressemblant à des cairns-tourelles[25].

FIG. 111

Une *beinakerling* en forme de tourelle de pierres sèches
située sur le Mont Smjörvatnsheiði (nord-est de l'Islande)

Selon différentes sources, les cairns désignés *beinakerling* étaient dédiés aux *förukonur*, de vielles femmes itinérantes vivant un peu en marge de la société et qui colportaient nouvelles et potins au hasard de leurs passages dans les villages ; mi-commères mi-sorcières[26], elles vagabondaient souvent en petites bandes, bien qu'il y eût également des *förukonur* solitaires. Dans une de ses chroniques, Regína Hrönn Ragnarsdóttir, rédactrice de plusieurs guides Internet sur l'Islande, livre d'intéressantes précisions (en anglais) sur les *beinakerling* :

> « […] *il existe un type de cairns, dit « beinakerling » ou* [en anglais] *Bone crone*[27]*, où les voyageurs devaient composer un poème, le glisser dans un os de mouton ou de bœuf et le laisser* [sur le monument] *à l'intention d'un prochain passant. Ces cairns ont été dressés pour être la personnification de femmes ou peut-être vaudrait-il mieux dire de courtisanes* […]

[24] Dans le chapitre consacré aux tourelles de pierres sèches en France, on a noté qu'un randonneur avait lui aussi laissé un poème sur une petite pancarte accrochée au *Cairn 2000* de la Montagne de Lure (dans le département des Alpes-de-Haute-Provence).

[25] *Cf.* p. ex. https://blogs.transparent.com/icelandic/2012/05/20/kilroy-may-have-been-here/. Le rédacteur de ce blog laisse entendre que les *beinakerling* ne correspondent pas à des cairns-tourelles proprement dits, mais à de simples empilements de pierres déposées là au fil des années par les passants en guise de geste propitiatoire ; il s'agirait donc de cairns de dévotion classiques, à la seule différence près qu'on y laissait, non pas une pierre, mais un poème dans un ossement. Cette présentation est néanmoins infirmée par l'abondante iconographie disponible et par d'autres sources écrites montrant qu'au contraire, les *beinakerling* sont souvent, non pas de simples entassements de pierres, mais des constructions de roches et de dalles plates soigneusement agencées, bien plus proches d'une tourelle de pierres sèches que d'un banal cairn-empilement : en d'autres termes, des édifices ne différant pas d'autres cairns et tourelles désignés en Islande sous les termes génériques de *varða* ou *vörður* (équivalents des appellations scandinaves *varde* et *varda* mentionnées ci-avant).

[26] On a vu dans les développements consacrés aux tourelles portugaises que ces artefacts sont parfois désignés *bruxas*, mot visant usuellement des sorcières.

[27] L'expression anglaise *Bone crone* transpose presque mot pour mot le terme islandais *beinakerling* : *Bone* (« *os* ») est l'exact équivalent du *bein* islandais, tandis que *crone* -qui désigne en anglais une *vielle femme* (terme ancien quelque peu tombé en désuétude)- est le pendant de la *kerling* islandaise dans un sens familier et plutôt péjoratif de *vieille bonne femme*.

Certains de ces vers étaient de nature obscène […] *L'un des poèmes les plus connus liés à la Bone crone* [située à] *Kaldidalur dit à peu près ceci :*

"Sækir að mér sveina val
sem þeir væri óðir,
kúri ég ein á Kaldadal,
komi þið, piltar góðir",

ce qui, en anglais, donne à peu près ça :

"Je suis courtisée par une foule de garçons
qui me courent après comme s'ils étaient fous
Je suis blottie toute seule à Kaldidalur
vous êtes invités à me rejoindre, mes chers garçons" »[28].

On note que dans ce quatrain, c'est la *beinakerling* qui est censée s'exprimer : le poème reste muet sur les intentions de son rédacteur ; mais on peut raisonnablement supposer que le plus souvent, le monument était le support d'un rite propitiatoire, le fait de composer un petit poème, de l'insérer dans un os et d'y déposer le tout ayant pour but de favoriser les visées amoureuses d'un homme sur une femme ou d'une femme sur un homme[29].

Les cairns, *logis des élémentaux*

Une autre croyance islandaise d'ordre mythique est que certains cairns seraient le logis de divers *esprits de la Nature* (élémentaux, elfes, trolls, nains, fées, ...), entités omniprésentes dans l'imaginaire et le folklore islandais, rassemblées sous le terme générique de *Huldufólk*, ou *Peuple caché* : « *Partout en Islande il y a des empilements de roches, ou "cairns" selon la terminologie officielle* […] *Il peut s'agir* […] *des maisons du peuple caché (Huldufólk)* »[30].

Mutatis mutandis, ces « édifices-logis des élémentaux » rempliraient donc en Islande une fonction imaginaire comparable à celle des *maisons des fées* que d'autres traditions populaires européennes ou américaines situent plutôt dans des formations naturelles (grottes, arbres séculaires,

[28] « *The Old Tradition of Creating Stone Cairns in Iceland* » [*La tradition ancienne de construire des cairns de pierre en Islande*] https://guidetoiceland.is/connect-with-locals/regina/the-old-tradition-of-creating-stone-cairns-in-iceland-1 ; le texte originel en anglais est trop long pour être reproduit ici.

[29] On trouve à l'article *beinakerling* de la version islandaise de l'Encyclopédie Wikipédia (https://is.wikipedia.org/wiki/Beinakerling) un édifiant petit poème ancien composé par une femme désireuse de séduire un évêque (la morale étant sauve, car il s'agissait sans doute d'un évêque de l'Eglise réformée, auquel le mariage n'est pas interdit !).

[30] « *Rock piles, or their official title "cairn", are everywhere in Iceland* […] *They can be used as a geographical marker* […] *old saga locations, or the houses of hidden people (Huldufólk)* » (*cf.* la citation complète sur https://150daysiniceland.wordpress.com/2014/06/27/day-138-rock-piles/). Pour un bref descriptif du *Huldufólk* et de la place qu'il occupe dans les croyances islandaises, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Huldufólk#Description.

champignons, …) ou dans certaines constructions humaines d'un passé lointain (des monuments mégalithiques ou des vestiges funéraires anciens, le plus souvent)[31].

Cette croyance est-elle propre à l'Islande, ou trouve-t-on dans d'autres pays des tourelles de pierres sèches ou des cairns localement considérés comme le logis d'élémentaux ?

Sans pouvoir être catégorique sur ce point, nous serions enclin à y voir une spécificité islandaise, car nous n'avons recueilli ailleurs aucun récit allant dans ce sens ; il est vrai, néanmoins, que les cairns ne sont pas toujours clairement distingués des mégalithes dans les folklores européens (notamment ceux d'Europe du Nord).

UNE REALITE CULTURELLE ENCORE MAL CERNEE

Au-delà de leur approche descriptive ou statistique, une étude approfondie des tourelles de pierres sèches dans les Pays nordiques serait du plus haut intérêt : elle permettrait d'élargir les points de vue sur des artefacts qui, semble-t-il, restent finalement mal connus aussi bien sur le plan archéologique qu'ethnographique, notamment dans leur dimension culturelle et folklorique et dans leur fonction d'appropriation des paysages et de l'environnement spatial.

Sans nous engager plus avant sur ces voies de recherches exigeant des moyens et des compétences dont nous ne disposons pas, nous croyons néanmoins opportun d'esquisser à ce sujet trois pistes de réflexion susceptibles de mieux situer ces ouvrages par rapport à leurs homologues des Îles britanniques et du sud de l'Europe ou du continent américain.

- Une première piste consisterait à comparer les significations intrinsèques des termes et locutions désignant dans leurs idiomes respectifs les tourelles des Pays nordiques, pour tenter de mettre en évidence soit des différences significatives, soit au contraire d'éventuels rapprochements de sens avec les appellations équivalentes d'autres pays. Cette démarche sémiotique permettrait de préciser la perception par les autochtones de leurs propres monuments, et de rechercher d'éventuels recoupements avec celle qu'en avaient (et en ont encore) les Portugais, les Français, les Britanniques, les Basques, etc.

Dans cette direction, il serait intéressant, notamment, de rechercher si, au travers de la terminologie qu'ils leur appliquent, les habitants des différents Pays nordiques imputent ces édifices à des bergers ou y voient une expression de la culture pastorale locale. De même il faudrait vérifier si, dans les différentes langues concernées, la terminologie des tourelles de pierres sèches comporte des appellations spécifiques (l'équivalent, par exemple, de la locution française *quille de berger*, qui ne désigne rien d'autre) ou si, au contraire, elle fait appel aux mêmes appellations génériques que celles

[31] On trouve sur Internet une abondante documentation sur les *maisons des fées* dans les croyances populaires occidentales. Bien que ce thème n'entre pas dans le champ de la présente étude, on peut citer, pour simple référence, les éléments d'information sur les fées, les élémentaux et les esprits de la Nature publiés sur le blog de *Culture druidique* (https://culturedruidique.wordpress.com/), notamment une chronique consacrée en 2019 à « *L'ancienne religion gallo-romaine, la Fairy Faith, la culture paysanne celtique, la tradition féerique et l'agriculture* ». Dans son *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* (Paris, ch. Alphonse Picard et Fils, 1908), Jean Déchelette note que dans les campagnes françaises, l'appellation *maison de*(*s*) *fées* désigne souvent des dolmens, également nommés *roches aux Fées*, *salles des Fées*, *clapiers des Fées*, *tombes des Fées*, *caves aux Fées*, *fuseaux des Fées*, *fours des Fées*, etc. : on rappellera simplement (*cf. supra*) que dans certaines régions françaises, les *clapiers* désignent aussi des formations vernaculaires de pierres sèches (souvent des amas d'épierrage) dont certaines ressemblent à des tourelles ou à des édifices apparentés.

désignant principalement des marques de terrain (comme le mot portugais *mariola* ou le mot espagnol *mojon*).

- Sur le terrain du folklore, un deuxième axe de recherches pourrait s'intéresser à la possible présence, hormis les *beinakerling* d'Islande, d'autres cairns ou édifices apparentés personnifiés dans les langues des Pays nordiques comme des *hommes* (ou des *femmes*) *de pierre*, ainsi qu'à d'éventuels récits mythologiques en lien avec les tourelles de pierres sèches. Cette piste pourrait, selon nous, apporter des éclairages instructifs sur les motifs autres qu'utilitaires qui ont pu pousser leurs constructeurs à élever de tels monuments çà et là en Europe et sur le continent américain.

- La troisième piste s'attacherait à vérifier les contiguïtés et les recoupements terminologiques possibles (ou au contraire l'absence de tels rapports) entre les tourelles des Pays nordiques et le « champ lexical commun » dont nous avons avançons l'hypothèse dans le dernier chapitre du présent ouvrage. De tels rapprochements pourraient en effet avoir été facilités par la proximité géographique et par les mouvements de population très anciens entre plusieurs de ces pays, les Îles britanniques et le reste du Continent.

CHAPITRE 7
DES ARTEFACTS PRECOLOMBIENS COMPARABLES EN AMERIQUE DU SUD

Partant de l'hypothèse de travail qu'il pouvait exister une corrélation forte entre les tourelles de pierres sèches et les cultures agropastorales environnantes -que semble étayer l'étude de quelques pays d'Europe occidentale- notre démarche comparatiste nous à conduit à nous interroger sur la présence éventuelle d'édifices similaires dans les pays du Nouveau Monde colonisés par les Européens à partir du 16ème siècle et qui, par la suite, ont enregistré des vagues massives d'immigration en provenance d'Europe de l'Ouest, en particulier au 19ème siècle (ainsi que des mouvements migratoires intra-américains consécutifs aux Indépendances des nouveaux États d'Amérique latine)[1].

En effet, durant les périodes de forte émigration européenne, une proportion significative de ces immigrants provenaient de zones rurales économiquement défavorisées (souvent des régions de montagne à dominante agropastorale), et ont conservé pendant les premières générations différentes pratiques de leurs pays d'origine. Par ailleurs, les premiers colons ont vite développé sur place des activités productives répondant d'abord à leurs besoins propres puis, au fil des décennies, progressivement tournées vers les échanges intérieurs puis l'exportation, l'élevage et l'agriculture figurant en bonne place dans l'économie des nouvelles colonies. Du coup, s'agissant de l'élevage ovin et caprin, il nous paraissait plausible que certains des nouveaux venus aient eu l'idée de construire des *tours de berger* ou des formations lithiques apparentées, comme ils l'auraient fait sur les terres dont eux-mêmes ou leurs parents des premières générations étaient originaires[2].

[1] D'une manière générale, il est patent que les Espagnols et les Portugais ont laissé une empreinte profonde dans les cultures de l'Amérique latine (Amérique du Sud et Amérique centrale), tout autant -et même plus- que les premiers colons britanniques et irlandais dans les colonies d'Amérique du Nord. Dès la seconde moitié du 16ème siècle, les Espagnols ont également été très présents dans le sud et l'ouest des vastes territoires nord-américains qui, plus tard, rejoindront les Etats-Unis d'Amérique (Californie, Nouveau Mexique, Floride, Texas, Alabama, …). Au Nord comme au Sud, l'Amérique a aussi été fortement marquée par les importants contingents d'immigrés en provenance d'Italie et, dans une moindre mesure, d'autres régions européennes (y compris le Pays basque ou les pays scandinaves).

[2] Devant par force limiter le champ géographique de nos recherches, nous avons testé cette hypothèse sur quelques grands pays d'Amérique latine et d'Amérique du Nord, mais nous avons renoncé à prendre en compte l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Ces deux anciennes colonies anglaises ont certes été des foyers majeurs d'oviculture au 19ème siècle : à titre indicatif, l'Australie comptait à elle-seule dans les années 1880 plus de 70 millions de têtes d'ovins élevés sur une surface totale d'environ 150 millions d'hectares (soit plus trois fois la France de l'époque), son cheptel ovin ayant culminé à plus de 105 millions de têtes en 1890 ; en Nouvelle-Zélande, les premiers moutons ont été introduits en 1773 par le navigateur James Cook, l'industrie de la laine devenant une des principales ressources du pays à partir des années 1850. Le mode d'exploitation y était cependant assez différent de celui pratiqué en Europe continentale et ne fonctionnait pas sur des mouvements périodiques de transhumance ; les moutons étaient majoritairement élevés « sans berger », vaquant dans de vastes prairies privées et entièrement clôturées, au centre desquelles étaient installée la *station de mouton* (l'équivalent du *ranch* américain). On trouve dans ces pays divers type de cairns (dont probablement des édifices aborigènes) mais la consultation des grands moteurs de recherche Internet laisse penser que les *tourelles de pierres sèches* (au sens du présent ouvrage) n'y sont pas aussi répandues qu'en Europe ou en Amérique du Nord. La figure traditionnelle du berger solitaire menant et surveillant son troupeau sur des pâtures libres étant étrangère à la culture pastorale australienne et néo-zélandaise, il serait tentant d'imputer la rareté -voire l'absence- de tourelles dans ces deux pays aux différences des modes de production ovine mais en l'état, aucune donnée fiable n'accrédite cette réflexion purement intuitive.

Sur le plan méthodologique, nous avons envisagé cette possibilité comme une hypothèse de travail fondée sur deux prémisses restant alors à démontrer : comme leur nom l'indique, les tours dites « *de berger* » seraient liées à la culture pastorale (c'est le postulat posé dès le début du présent ouvrage, même s'il n'a qu'une valeur relative), et des nouveaux arrivants issus de cette culture auraient perpétué la tradition d'en construire dans leur nouvel environnement, pour peu qu'il s'y prêtât.

Cette hypothèse ne se heurte à aucune impossibilité matérielle ou culturelle ; la simple loi des grands nombres plaide en sa faveur, le nombre des migrants arrivés sur le continent américain entre sa découverte par les Européens (vers 1500) et les années 1900 s'étant élevé à plusieurs dizaines de millions[3] : sur un tel volant de population nouvelle, il s'est forcément trouvé des personnes originaires de grandes régions pastorales européennes, pour qui les tourelles de pierres sèches faisaient partie intégrante du paysage, tant spatial que culturel.

Mesurant néanmoins le caractère potentiellement trop réducteur de cette approche (elle reviendrait implicitement à privilégier l'idée que s'il y a sur le continent américain des tourelles similaires à celles qu'on trouve dans plusieurs pays européens, ce serait parce qu'elles auraient toutes été édifiées par des immigrants venus d'Europe), nous avons également pris en considération une seconde hypothèse, d'ailleurs pas nécessairement incompatible avec la première : que ces formations lithiques, s'il en existe, aient été l'œuvre des populations autochtones, qui auraient eu l'habitude d'en construire dès avant l'arrivée des Européens (et l'auraient peut-être conservée quelques temps sous la période coloniale), où même qui se seraient mises à en édifier en prenant comme modèle celles des nouveaux venus.

Cette seconde perspective n'est pas sans intérêt, car dans plusieurs domaines elle débouche potentiellement sur d'instructives comparaisons entre les tours pastorales européennes et les édifices équivalents des autochtones :

- leurs zones préférentielles d'implantation et leur répartition territoriale (en plaine ? en montagne ? sur des plateaux ou des altiplanos ? le long des routes et des chemins ou sur d'autres zones ? isolément ou en groupements ? …),
- leurs fonctionnalités dans les cultures et les pratiques de ceux qui les bâtissaient (lien ou pas avec le pastoralisme ? quels usages ? …),

[3] Le continent américain était resté structurellement sous-peuplé entre les premières années de sa découverte et de sa colonisation jusqu'au tout début du 19ème siècle, et ne comptait alors qu'un nombre relativement faible de colons blancs. Avec les Indépendances (des États-Unis d'abord, puis des États d'Amérique latine) et l'abolition progressive de la traite et de l'esclavage (qui ont tari les apports de main d'œuvre africaine), se sont mis en place d'énormes flux migratoires en direction des Amériques. On estime à environ 50 millions le nombre d'Européens s'y étant installés entre 1800 et 1860, 2 millions entre 1860 et 1880, puis des chiffres encore plus importants entre 1880 et 1910. A ces flux externes se sont en outre ajoutés d'importants transferts internes, notamment d'Amérique du Sud vers les nouveaux États américains (Californie, Arizona, etc.) au moment de leur propre accession à l'Indépendance, de l'apparition de nouveaux besoins en travailleurs (extension des lignes de chemin de fer) ou lors des *Ruées sur l'or* ; beaucoup d'immigrés basques ont ainsi transité pendant une ou plusieurs générations en Amérique du Sud puis par le Mexique avant de s'installer sur le territoire des actuels États-Unis. Entre le 18ème et le 20ème siècles, plusieurs pays d'Amérique latine (comme l'Argentine, le Brésil ou l'Uruguay) ont fortement soutenu l'immigration de travailleurs originaires de pays de langues romanes (Portugal, Espagne, Italie, France), c'est-à-dire de régions où le phénomène des tourelles de pierres sèches revêtait une certaine ampleur ; ainsi, pour la seule Argentine, plus de 1,9 million de migrants (en solde net) sont arrivés entre 1850 et 1910 (selon les statistiques de l'Observatoire politique sur l'Amérique latine et les Caraïbes - http://www.sciencespo.fr/opalc/).

- leurs éventuels rapports avec les structures agraires et le mode d'exploitation des terres (propriétés privées ou terres collectives ? arpentage et cadastre ? …),
- leur éventuel lien avec des pratiques religieuses ou superstitieuses (offrandes propitiatoires ? pierres sacrificielles ? idoles lithiques ? instruments de médiation avec des divinités ? …),
- etc.

Se pose aussi la question incidente de la vision et de l'interprétation que chaque partie a pu avoir des cairns et des tourelles construits par l'autre.

TROIS TYPES DE CAIRNS PROCHES DES TOURELLES EUROPEENNES

La conquête et le peuplement des colonies européennes en Amérique du Sud ont dès l'origine suscité une abondante littérature historique et scientifique, résultant à la fois de l'obligation imposée aux autorités coloniales de rendre des comptes circonstanciés à leurs commanditaires (les Gouvernements d'Espagne et du Portugal, notamment) et de l'indéniable fascination des nouveaux arrivants pour ces territoires et ces peuples si différents et jusqu'alors inconnus[4]. De cette sorte, les chercheurs disposent de sources anciennes et de première main sur différentes formations lithiques d'époque précolombienne ou remontant aux premiers temps de la colonisation, dont certaines ne sont pas sans analogie avec les tourelles de pierres sèches européennes et les monuments apparentés.

A ces formations de pierres sèches anciennes (précolombiennes ou plus récentes) correspondent des dénominations locales variées et pas toujours clairement établies, de telle sorte que leur étude confronte le chercheur à une double difficulté d'ordre terminologique : d'une part identifier les appellations qu'elles pouvaient avoir -et ont encore- dans les différentes langues locales précolombiennes afin, notamment, de mieux identifier leurs bâtisseurs (Aztèques, Incas, Mayas, etc.), d'autre part, préciser les appellations sous lesquelles ces cairns furent désignés par les nouveaux arrivants européens (en Amérique latine, essentiellement des hispanophones et des lusophones), afin, le cas échéant, de pouvoir de faire des comparaisons pertinentes avec les tourelles de pierres sèches européennes.

Sous cette réserve, et sans chercher à en établir une typologie exhaustive (qui excéderait le cadre du présent ouvrage[5]), nous nous sommes plus spécialement intéressé à trois catégories présentant parfois des similitudes morphologiques notables avec des tourelles de pierres sèches : les *vichaderos*, les *apachetas* et les *sayhuas*.

[4] Les témoignages abondent sur l'état social et politique de l'Amérique du Sud aux premiers temps de la colonisation, provenant de personnalités d'origine et de formation très diverses : ecclésiastiques, linguistes, chroniqueurs et observateurs accompagnant les troupes, géographes et cartographes, navigateurs, savants et érudits, botanistes, architectes, commerçants et administrateurs, etc.

[5] Sur le plan archéologique et historique, l'origine, la typologie et les fonctions de ces édifices dans leur environnement culturel propre (précolombien ou colonial) ne sont pas toujours clairement établies ; dans le cadre du présent ouvrage, nous prenons en considération les monuments sud-américains surtout comme éléments de comparaison permettant, le cas échéant, de mieux interpréter les *tourelles de pierres sèches* proprement dites.

Les *vichaderos*, ou cônes de pierres d'Uruguay

La *Vallée du Fil de la Vie* (en espagnol, *Valle del Hilo de la Vida*, du nom du petit cours d'eau qui la traverse) se situe près de la ville de Minas (anciennement *Villa de la Concepción de las Minas*) dans le département uruguayen de Lavalleja (au sud-est du pays), dans une région collinaire de basse altitude (environ 300 m) où des mines d'or ont été exploitées jusque dans les années 1930.

Cette vallée, sur laquelle on trouve une documentation abondante (mais très inégale) sur Internet[6], est célèbre depuis près de deux siècles pour les nombreux édifices de pierres sèches qu'elle recèle (plus de 70 artefacts) ; il s'agit de formations assez trapues de forme conique ou tronconique, hautes en moyenne d'environ 1 à 2 m, construites à flanc de coteau et dont beaucoup présentent une surprenante ressemblance avec les tourelles européennes. Plusieurs sont même pourvues de marches en encorbellement similaires à celles qu'on trouve sur certaines tourelles portugaises ou françaises, par exemple.

FIG. 112

Quelques *cônes de pierre* de la Valle del Hilo de la Vida (Uruguay)

① Un édifice tronconique en excellent état, probablement restauré

② Détail des marches en encorbellement subsistant sur certains cônes

③ Un édifice au profil plus arrondi

④ Un cône assez rudimentaire

[6] *Cf*. p. ex. les développements consacrés à ces formations dans l'Encyclopédie Wikipédia hispanophone (https://es.wikipedia.org/wiki/Valle_del_Hilo_de_la_Vida), ou encore les photographies et vidéos publiées sur de nombreux sites d'information touristique dédiés à la Vallée, ainsi que sur YouTube ou Dailymotion.

Si les cônes de pierre de la *Vallée du Fil de la Vie* ont fait l'objet d'une forte promotion touristique et sont donc aujourd'hui célèbres à l'étranger (notamment du fait de spéculations spiritualistes publiées à leur propos par une certaine presse sensationnaliste et des ouvrages de vulgarisation), il convient de noter la présence d'édifices similaire, quoique moins réputés, dans d'autres régions d'Uruguay (sur les *highlands* uruguayens, pour reprendre l'expression de l'archéologue Moira Sotello Rici[7]).

Pour s'en tenir à l'approche archéologique, les cônes de pierre uruguayens ont l'avantage d'être bien documentés et d'avoir fait l'objet d'un certain nombre de travaux universitaires et de recherches archéologiques et anthropologiques, dont certains par des scientifiques de renom[8]. Pour autant, la fonction originelle de ces formations soulève aujourd'hui encore nombre d'interrogations et a donné lieu à des interprétations infondées.

Certains, par exemple, ont voulu y voir d'anciens fours, que les mineurs auraient utilisés pour raffiner les métaux précieux extraits par les Espagnols à partir des années 1750 : cette supposition ne résiste pourtant pas à la judicieuse objection de l'archéologue Jorge Femenías, ancien directeur du musée archéologique de Canelones et auteur d'un inventaire de ces formations en Uruguay : « … *il est exclu qu'elles puissent être des fours pour griller du minerai de la période minière, leur intérieur étant solide et ne comportant pas de trous*… »[9]. On ne peut que souscrire à cette remarque de bon sens fondée sur la distinction fondamentale déjà mise en lumière dans d'autres chapitres du présent ouvrage, entre d'une part les artefacts comportant une partie intérieure creuse et accessibles depuis l'extérieur (abris, fours, caselles, affûts, etc.) et les édifices dont une des caractéristiques essentielles est précisément d'être pleins, comme notamment les tourelles de pierres sèches.

Différentes sources désignent les cônes de pierre par le substantif masculin espagnol *vichadero*, dont on trouve du reste plusieurs variantes (dont des mots commençant non pas par un V mais par la

[7] *Cf.* en particulier sa thèse de doctorat sur les « *Paysages oubliés des régions montagneuses de Uruguay : architectures de pierre dans la Sierra de Aguirre* » <RB071>, ainsi que d'autres publications du même auteur sur le sujet, notamment son dossier consacré aux « *cairns et vichaderos sur les Terres hautes de l'Uruguay* » [*Cairnes y vichaderos en las tierras altas de Uruguay*], paru également en anglais sous le titre « *Stone Structures in the Highlands of Uruguay* » - https://revistas.unc.edu.ar/index.php/antropologia/article/view/9181/10234.

[8] Beaucoup de sources de seconde main et de sites Internet indiquent -à tort- que le naturaliste et paléontologue britannique Charles Darwin (1809-1882), qui visita cette région en 1833 lors de son voyage d'exploration autour du monde sur le *HMS Aventure and Beagle*, aurait consigné des observations sur ces édifices. En réalité, Darwin ne les a probablement jamais vus, et n'en a pas laissé de description dans ses ouvrages ; les observations en question concernent un autre site situé une vingtaine de kilomètre plus à l'ouest dans la Sierra de la Animas, et mentionnent, non pas des édifices architecturés, mais plutôt des cairns-empilements rudimentaires (des tas de pierres) : « *Tôt matin, nous sommes montés dans la Sierra de las Animas* […] *Au sommet de la montagne, il y avait plusieurs petits tas de pierres, qui étaient là évidemment depuis de nombreuses années. Mon compagnon m'a assuré qu'ils étaient l'œuvre des Indiens dans le passé. Ces tas étaient semblables -mais à beaucoup plus petite échelle- à ceux qu'on trouve si couramment dans les montagnes du Pays de Galles* » (texte original en anglais *in* son « *Journal of researches during the voyage of HMS Beagle* » <RB072>.

[9] « […] *se descarta que pudieran ser hornos para tostar mineral del período de explotación minera, dado que su interior es macizo y no poseen ningún hueco* » - cité sur un site uruguayen dont une page *(La memoria perdida*) relatait en 1999 les dégradations commises sur un des plus grands cônes lithiques de la région, probablement par un habitant qui s'y est approvisionné en pierres à bâtir (http://www.chasque.net/vecinet/piedras.htm).

consonne apparentée B, comme *bichadero*, *bicheadero*, etc.)[10]. En espagnol sud-américain, *vichadero* signifie globalement *observatoire* ou *poste de guet* ; le mot proviendrait du verbe *vichar* (lui-même dérivé du verbe portugais *vigiar*), signifiant *guetter*, *surveiller*, *observer*, tous ces termes procédant étymologiquement du verbe latin *vigilare*, dans le même sens[11].

FIG. 113

Cône de pierre dans le département de Rocha (Uruguay)

Mais cette dénomination attribuée par les colons européens aux édifices de la *Vallée du Fil de la Vie* véhicule semble-t-il un faux-sens car elle repose implicitement sur l'idée que les cônes en question étaient des postes de surveillance : or, cette lecture ne résiste pas à l'analyse, vu notamment la modeste hauteur de la majorité de ces monuments (1 m en moyenne, et assez souvent moins, même si certains ont pu être arasés entre-temps) ; en outre, pourquoi concentrer sur une faible superficie autant de postes de guet si petits, alors qu'un seul un peu plus haut aurait été largement plus efficace ?

En outre, elle ne cadre pas avec les données ethnographiques de cette région. En effet, il y a tout lieu de penser que ces monuments ont été construits bien avant l'arrivée des Espagnols par des Indiens précolombiens, des *Charruas* le plus probablement. Or, il s'agissait d'une peuplade semi-nomade qui ne séjournait jamais longtemps au même endroit, qui ne construisait pas en dur et qui n'avait nul besoin de concentrer autant de tours de guet en pierres sur une aire aussi restreinte…

[10] Dans sa thèse de doctorat <RB071>, l'archéologue Moira Sotello Rici retrace en détail l'historique de l'utilisation du mot *cairn* dans la littérature scientifique hispanophone consacrée aux structures de pierres sèches d'Uruguay et se livre à une analyse fine des différentes significations attribuées au terme *vichadero*, tentant à cet effet de préciser la distinction entre ces édifices et les *cairnes* (les cairns, en espagnol) : « *Una primera problemática de la que partimos era definir qué se incluye dentro de denominaciones genéricas tales como cairnes o vichaderos que surgen de las fuentes documentales. ¿ Qué es un cairne ? ¿ Qué es un vichadero ? ¿ Qué criterios los definen y los diferencian ?* … » [*Un premier problème au départ était de définir ce qu'on range sous les désignations génériques telles que cairns ou vichaderos qui ressortent des sources documentaires. Qu'est-ce qu'un cairn ? qu'est-ce qu'un vichadero ? quels critères les définissent et les différencient ?* …]. S'il ne nous appartient pas de résoudre cette problématique archéologique et lexicographique dans le cadre du présent ouvrage, on peut constater que la désignation *vichadero* est employée de manière assez variable -et parfois impropre- pour désigner différents types d'édifices lithiques dont, entre autres, des *tourelles de pierres sèches* ou des édifices apparentés.

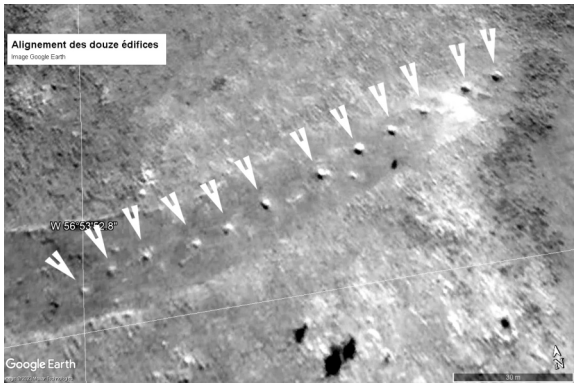
[11] Terminologie et étymologie retenues, par exemple, par Moira Sotelo (*op. cit.*). On notera que tous les mots cités dans ce paragraphe -dont la plus proche origine latine *vigilare*- semblent se rattacher à une racine commune sans doute indo-européenne {**weǵ*-}, dont on retrouve des dérivés dans d'autres langues anciennes ou modernes avec une structure consonantique et une signification proches, comme *videre* en latin (= *voir*), *wachen* en allemand (= *observer*) ou *to watch* en anglais (même sens), le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Ernoult et Meillet <RL42> faisant cependant observer qu'en ce qui concerne le verbe latin *vigilare*, « *on n'aperçoit guère* » le mécanisme exact d'une telle étymologie.

Ces objections rejoignent exactement celles formulées par le linguiste Daniel Granada (1847-1929) à l'entrée *Bicheadero* de son « *Vocabulaire raisonné du Rio de la Plata* » <RB073>, ouvrage de base pour l'étude de cette région et qui, pour le coup, entérine le terme faute de mieux (et avec les réserves qu'il suscite) :

> « … *Dans les collines et autres points importants de la bande orientale de l'Uruguay, on trouve des monticules de pierres en forme de pyramide conique de deux à trois mètres de haut. Certains, espacés de quelques pas, sont entourés d'un muret de pierres haut de plus ou moins une verge* [ancienne mesure espagnole d'environ 83 cm][12]. *C'est ce que les paysans appellent des bicheaderos ou bichaderos, où, (d'après eux), les Charrúas, qui craignaient d'être surpris dans leurs rituels, plaçaient une sentinelle pour surveiller leurs ennemis. Il est possible que les Charrúas aient utilisé ces édifices comme point de surveillance, car ils offraient l'avantage de pouvoir s'y cacher et d'observer sans être vu. Mais il n'est pas plausible que ce fût leur finalité première. On trouve généralement plus d'une pyramide au même endroit* […] *Les Charrúas, d'autre part, étaient des tribus nomades qui improvisaient leurs campements* [litt. : « *leurs taudis* »]*, et qu'ils aient bâti de tels monuments pour surveiller un endroit pendant peut-être seulement une journée, dans des périodes où ils étaient persécutés, n'est pas crédible. Nous les avons cependant classés sous le titre de bicheaderos, car c'est le nom que les gens leur donnent vulgairement et sous lequel ils sont connus* …» (la citation d'origine en espagnol est trop longue pour être reproduite *in extenso*).

FIG. 114

Un alignement de cônes lithiques bas, espacés les uns des autres de seulement quelques mètres
(sur les terrains de la *Colonia Rubino*, région de Guichón, département de Paysandú - Uruguay)



La vue satellite (*Google Earth*) révèle la présence de douze édifices pratiquement identiques formant un alignement régulier d'une longueur totale d'environ 200 m : un agencement rendant très peu crédible l'hypothèse que ces *vichaderos* aient été des postes de guet

Vue au sol de quatre de ces édifices (on en distingue vaguement un cinquième à droite, en arrière-plan) : non contents d'être inutilement redondants pour des postes d'observation, ces ouvrages sont surtout beaucoup trop bas pour un tel usage

[12] On ne voit pas à quoi aurait servi un tel muret si ces monticules étaient de simples postes de guet ; en revanche, sa présence se justifierait mieux si les monticules en question étaient des ouvrages funéraires qu'il convenait d'entourer d'un dispositif de protection symbolique.

D'après certains chercheurs, ces cônes de pierre, antérieurs à l'arrivée des Européens[13], étaient des structures à usage funéraire (des tombes de personnages importants ou les repères de ces tombes), une finalité non attestée dans le cas des tourelles de pierres sèches d'Europe (si ce n'est que très indirectement -et avec beaucoup de réserves- pour certaines tours construites sur des dolmens, comme il en existe dans le sud de la France).

En définitive, comme le montrent plusieurs autres sources, le mot *vichadero* semble être un terme général désignant -dans le contexte sud-américain, en particulier uruguayen- tantôt un cairn (même si le mot *cairn* est concurremment usité en espagnol[14]), tantôt d'autres édifices de pierres sèches, dont certains en forme de tour (pouvant aussi bien être des tours pastorales récentes que des artefacts précolombiens leur ressemblant) ; faute de terme plus adéquat, ce mot aurait aussi été utilisé par certains auteurs pour désigner par analogie les structures coniques anciennes de la *Vallée du Fil de la Vie* ou des constructions similaires signalées dans plusieurs autres régions d'Uruguay[15].

Le détour par l'Uruguay n'est cependant pas sans intérêt, car ces constructions probablement précolombiennes -donc étrangères à la culture européenne- soulèvent un certain nombre de remarques et d'interrogations rejoignant celles que les tourelles de pierres sèches posent en Europe : comment expliquer la concentration élevée de ces artefacts en montagne sur des surfaces limitées ? A quoi servaient réellement ces énigmatiques édifices ? etc.

[13] Les sources disponibles ne sont pas unanimes sur la question de la datation, avec d'importantes variations selon les auteurs et les techniques d'analyse sur lesquelles ils se basent (lichénométrie, examen de l'érosion et aspect des pierres, etc.), certains leur attribuant une ancienneté d'environ 1 000 ans -donc bien avant l'arrivée des premiers Européens- (estimation reprise *in* Wikipédia, ref. *supra*), d'autres seulement 200 ans, ce qui, pour le cas, ménagerait la possibilité que ces artefacts aient été édifiés aussi bien par des autochtones que par des colons originaires d'Europe (*cf*. dans ce sens les informations publiées sur http://www.chasque.net/vecinet/piedras.htm, ref. cit.). Cependant, d'un point de vue archéologique, aucune de ces estimations n'est solidement fondée, car les sondages et tests de datation dont il est fait état dans ces sources ont été réalisés sur d'autres cairns, et non pas sur les structures lithiques coniques de la *Vallée du Fil de la Vie*. La seule certitude est que ces structures coniques sont attestées dans la littérature scientifique dès la seconde moitié du 19ème siècle.

[14] Dans un mémoire intitulé « *Excavacion de una estructura en piedra en la sierra de Aguirre, departamento de Rocha (Uruguay)* », trois auteurs, Moira Sotelo, Camila Gianotti et Cristina Cancela, font observer que « *le mot espagnol "cairne" est une castillanisation du mot anglais "cairn" utilisée en Uruguay pour désigner des monticules arrondis ou coniques constitués de blocs de pierre* » (*Anuario de Arqueologia* 2017 - Universidad de la Republica - Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educacion - Departamento de Arqueologia).

[15] On décèle ce genre d'hésitation terminologique dans plusieurs documents, y compris émanant d'érudits ou de sociétés savantes – *cf*. p. ex. les observations formulées à ce sujet en 2009 sur le site hispanophone du Groupe d'étude et de reconnaissance géographique de l'Uruguay (GERGU) dans une communication de Luis Moresco sur *El Cerro Tupambaé en la Sierra de las Ánimas (Depto. Maldonado)* : « [dans la] *colline de Tupambaé* […] *subsistent encore deux cents vichaderos construits par notre peuple autochtone, observés en 1881 par le Prof. José H. Figueira* […] *les fouilles ont détruit au fil des ans presque toutes ces manifestations culturelles liées aux pratiques spirituelles inconnues des aborigènes. Ces monticules* [sont] *également appelés "cairns"* […] *Pendant la visite que le naturaliste Darwin fit à Maldonado, durant l'hiver de 1833, il monta une fois dans la Sierra de Ánimas et remarqua à différents endroits des monticules de pierres empilées* […] *Dans d'autres collines de notre pays, des constructions similaires ont été trouvées. De là proviennent des noms tels que "Vichadero"* [terme entendu ici comme toponyme] *car on supposait que dans ces endroits importants, les peuples autochtones avaient établi leurs postes de surveillance…* » (http://www.gergu.org.uy/el-cerro-tupambae-en-la-sierra-de-las-animas-maldonado/ - le texte original en espagnol est trop long pour être reproduit *in extenso*). La référence explicite aux cairns décrits par Darwin -qui n'étaient pas des édifices construits, mais des tas de pierrailles- et à plusieurs localités uruguayennes nommées *Vichadero* -où il n'y a pas de constructions lithiques coniques, mais des cairns ordinaires qui leur ont valu ce toponyme- confirme que ce substantif générique désigne aussi bien des cairns classiques que les artefacts spécifiques de la *Vallée du Fil de la Vie*.

Mais par-delà d'éventuels points de comparaison que ces réflexions permettraient d'établir, et en dépit de certaines similitudes formelles entre les *vichaderos* uruguayens et les tourelles ou les édifices apparentés européens, ressort une différence qui, dans l'optique du présent ouvrage, nous apparaît primordiale : contrairement à une opinion largement majoritaire en Europe (et en Amérique du Nord – *cf. infra*), les observateurs (européens comme autochtones) n'attribuent pas les *vichaderos* à des bergers et n'y voient pas l'expression spécifique d'une supposée culture pastorale locale.

Les *apachetas*

Le terme hispanique *apachetas* (pluriel de *apacheta* - selon les auteurs, on trouve aussi l'orthographe *apachita*), usité surtout dans les pays andins ou, d'un point de vue historique, dans les territoires ayant de l'ex-empire inca au Pérou, en Bolivie, en Equateur, en Argentine et au Chili, désigne des « *monticules de pierres entassées en forme conique* » (« *montículo de piedras colocadas en forma cónica una sobre otra »,* pour reprendre la définition de *Wikipédia*[16]), ce qui renvoie donc censément à des cairns classiques (des empilements) plutôt qu'à des constructions de pierres sèches mieux agencées.

Sur ce point, le terme *monticule* (*monticulo*), déjà évoqué à propos des tourelles italiennes, traduit parfaitement la réalité : beaucoup de témoignages et de relations de voyage confirment que l'*apacheta* n'est pas une « construction » proprement dite, et qu'elle n'a pas été édifiée à un moment donné par un ou plusieurs constructeurs identifiés, mais qu'il s'agit plutôt d'un empilement de pierres déposées au fil du temps par des voyageurs de passage (autochtones comme étrangers), sans plan précis et prenant donc naturellement la forme d'une pile à peu près conique.

FIG. 115

① Une « *apacheta monticule votif* » en Argentine (cliché ancien, publié en 1910)

② *Apacheta* sur le Col Abra del Acay (Argentine), à environ 5 000 m d'altitude

Nombre de ces récits signalent en outre que l'*apacheta* est presque toujours l'objet de pratiques superstitieuses ou propitiatoires assez rudimentaires, comme le décrit pertinemment en 1861 l'explorateur français Ernest Grandidier (1833-1912), nommé l'année précédente auditeur au Conseil d'État… <RB074> :

> « *Nous avons, dans nos excursions, rencontré souvent des apachetas : je dirai ici un mot de leur formation. Sur tous les points culminants de la Cordillère du Pérou et de la Bolivie, le voyageur remarquera des monticules de cailloux dont l'existence est due à la superstition des Indiens, qui*

[16] Ref. https://es.wikipedia.org/wiki/Apacheta (en espagnol) ; on trouve la traduction de cette page en français sur https://fr.wikipedia.org/wiki/Apacheta.

> *ne passent jamais auprès d'une apacheta sans y jeter une pierre. On m'a assuré que les Indiens, arrivant sur une hauteur, près d'une apacheta, plaçaient deux ou trois pierres au-dessus les unes des autres, en y attachant une idée superstitieuse, pour s'assurer de certains faits passés hors de leur présence, si, par exemple, il ne leur était pas survenu un malheur domestique en leur absence. Au retour, s'ils ne retrouvent pas les pierres dans la même disposition, ils y voient la preuve de leur infortune, et, rentrés chez eux, ils se vengent en accablant de coups et de reproches celle qu'ils considèrent comme coupable…* ».

Le parallèle entre ces « *montículos de piedras colocadas en forma cónica* » andins et les « *montones de piedras en forma de pirámide cónica* » uruguayens que décrit Daniel Granada dans son *Vocabulaire raisonné du Rio de la Plata* sous l'appellation *bichaderos* <RB073> est frappant, d'autant que comme en Uruguay, un certain nombre d'*apachetas* des Andes sont entourées d'une murette basse de pierres sèches qui accentue la ressemblance de composition entre ces deux formations.

FIG. 116

Une *apacheta* ceinte d'une murette circulaire basse matérialisée par des gros blocs de pierre juxtaposés

Cette description correspond toutefois à un modèle type passible de nombreuses variantes[17], ainsi qu'en attestent, tant les descriptions anciennes ou récentes d'*apachetas* que les clichés de ces monuments accessibles en abondance sur Internet ; certains montrent en effet des cairns classiques de facture assez grossière, mais aussi des édifices bien plus élaborés et qui, par leur taille et leur conformation générale, ressemblent parfois beaucoup à des tourelles de pierres sèches.

[17] *Cf.* p. ex. l'article (en anglais) publié par Carolyn Dean *in* le *Journal d'archéologie andine*, « *Repenser l'apacheta* » (« *Rethinking apacheta* », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, n° 28 -2006). L'auteur y souligne que si les *apachetas* « *sont traditionnellement considérées comme des accumulations de petites pierres empilées par les voyageurs dans les cols de haute montagne, les points de passage difficiles ou d'autres parties importantes d'un trajet* », certaines représentations d'époque « *suggèrent cependant que les apachetas préhispaniques peuvent avoir varié considérablement en apparence* », au point même de se demander si le monticule de pierres généralement considéré (à tort ?) comme étant en lui-même l'*apacheta* n'était pas plutôt un amas d'offrandes adressées à la vraie *apacheta*, en l'occurrence un endroit sacré (ou la divinité censée l'habiter) situé à proximité et matérialisé, le cas échéant, par une pierre dressée. Cet article laisse à penser que ces endroits sacrés auraient joué un rôle important comme démarcation (marques de terrain) dans un paysage à la fois réel et symbolique.

FIG. 117

Deux *apachetas* de la région d'Antofagasta (au nord du Chili)

Ces édifices ressemblent plus à des tourelles de pierres sèches classiques qu'à des cairns-empilements . A gauche, une *apacheta* en forme de pilastre / à droite, une *apacheta* à assise cubique massive en gros moellons et une partie supérieure conique

Plusieurs chercheurs ont tenté d'établir une typologie des *apachetas*[18], mais comme ils prennent en compte des édifices en réalité très disparates, leurs classements ne se recoupent pas et se révèlent finalement peu opérationnels. De toute évidence, le terme *apacheta* est lui aussi polysémique. Certains auteurs notent d'ailleurs qu'une des caractéristiques des *apachetas* n'est pas tant leur forme -raison pour laquelle il est difficile de les différencier morphologiquement des simples cairns- mais le fait qu'il s'agit d'objets « dynamiques », en l'occurrence des monticules de pierres apportées de l'extérieur par des voyageurs dans des lieux à vocation cultuelle ; c'est pourquoi la plupart des apachetas seraient construites avec des roches relativement faciles à transporter à pied ou à dos d'animal, plutôt que des gros blocs ou des pierres taillées[19].

Les *apachetas* sont très communes sur le bord des chemins traversant les altiplanos du Chili, d'Argentine, du Pérou et de Bolivie. Peut-être pour cette raison -et parce qu'ils ont particulièrement intrigué les premiers Européens- ces monuments ont fait très tôt fait l'objet d'une abondante littérature, qui tranche avec l'indigence et la rareté des sources concernant les tourelles

[18] *Cf.* p. ex. la communication d'Augusto Cardona Rosas, « *Entre monuments sacrés et apachetas : les monticules de pierres près des chemins* » [*Entre huacas y apachetas montículos de piedras a la vera de los caminos*] réalisée dans le cadre du projet péruvien de protection du patrimoine inca « *Proyecto Qhapaq Ñan* » (document disponible sur Internet), où l'auteur distingue deux grands types d'*apachetas*, plus deux autres formes d'empilements plus rudimentaires, dites « *Apilamientos de piedras simples* ». Cela étant, cette typologie n'a qu'une portée relative, les monuments ainsi catalogués étant assez différents des *apachetas* prises en considération par beaucoup d'autres auteurs.

[19] *Cf.* dans ce sens la communication de Christian Vitry présentée en décembre 2000 lors de la 1ère Conférence interne de recherche et d'enseignement de l'École d'histoire de l'Université nationale de Salta (Argentine), « *Apachetas et cairns, marqueurs d'espaces du paysage préhispanique* » [*Apachetas y mojones, marcadores espaciales del paisaje prehispánico*], accessible sur Internet ; l'intitulé même de cette rencontre fait un distinguo entre les *apachetas* et les *mojones* (entendus comme des cairns classiques).

européennes. On dispose ainsi de différentes sources écrites dont les plus anciennes remontent au 16ème siècle, y compris des relations de voyage et des travaux universitaires approfondis[20].

Selon la thèse la plus couramment admise, les *apachetas* seraient des monuments précolombiens élevés par des tribus autochtones -les *Quechua* et les *Aymara*, notamment- en l'honneur de plusieurs divinités, en particulier la déesse inca *Pachamama* (la Terre-Mère)[21]. Selon un usage constant dans toute la région, les voyageurs qui passent aux abords d'une *apacheta* y déposent leur propre pierre et, le cas échéant, diverses offrandes à la divinité tutélaire (feuilles de coca ou de tabac, fruits, etc.).

FIG. 118

Une *apacheta* clairement assumée comme ouvrage à offrandes ! (Argentine - Tucuman)

Comme dans d'autres régions, les missionnaires arrivés en Amérique du Sud avec les premiers Européens ont tenté -en vain, bien souvent- de détourner au profit de leur religion ces lieux de croyances « païennes », en y installant des objets de dévotion chrétienne[22], si bien qu'une *apacheta* est souvent adornée d'une ou plusieurs croix de bois, l'ensemble étant devenu à la longue l'objet d'une révérence syncrétique s'adressant tout autant à la Déesse mère qu'à la Vierge Marie (confondue avec la déesse *Pachamama*) et à la Sainte Croix ! Les croix de bois participent à la sacralisation du lieu, mais servent aussi à le signaler à l'attention des passants.

[20] Parmi les travaux archéologiques ou anthropologiques récents, *cf.* notamment la communication présentée par Margarita E. Gentile, chercheuse de l'Institut universitaire national des Arts d'Argentine (Unité transdépartamentale de Folklore), « *Un peu plus à propos de l'apachita des Andes* » <RB075>, dans laquelle elle dresse un inventaire historiographique minutieux des sources documentaires sur ces édifices depuis le 16ème siècle, ainsi que des différentes théories les concernant. Dans sa communication sur les « *Apachetas et cairns, marqueurs d'espaces du paysage préhispanique* » (*cf.* note précédente), Christian Vitry s'interroge sur l'origine des *apachetas* et sur leur fonction en tant que marques de terrain, peut-être imputables aux Incas plutôt qu'aux peuplades locales placées sous leur domination.

[21] *Cf.* p. ex. l'article publié en 1958 par Louis Girault dans le *Journal de la Société des Américanistes* (T. 47), « *Le culte des apacheta chez les Aymara de Bolivie* » ; bien que cet article traite des *apachetas* de Bolivie (orthographiées sans S final dans son titre), les descriptions et les données historiques et archéologiques qu'il rapporte valent à peu de nuances près pour les monuments de ce type des autres pays andins. Le nom et la fonction de la divinité *Pachamama* varient selon les sources ; on la trouve parfois orthographiée *Pachacamac*.

[22] Comme le souligne Louis Girault (*op. cit.*), « *Dès leur arrivée, les prêtres espagnols mirent tout en œuvre pour christianiser ces lieux, faute de pouvoir les supprimer. D'ailleurs leur surprise ne dut pas être bien grande lorsque l'on sait qu'à la même époque, en Galice et en Castille, par exemple, les voyageurs avaient coutume de déposer des pierres et des offrandes auprès des croix de certains chemins…* » ; en revanche, les ouvrages de dévotion chrétienne ne furent pas « paganisés » : toujours selon Louis Girault, « *il n'existe jamais de cairn* [construits par les Indiens] *à proximité des calvaires* » édifiés ça et là sur les routes et dans les campagnes andines par les missionnaires catholiques.

De fait, comme l'ont constaté un certain nombre de chroniqueurs, l'*apacheta* est souvent située sur un point haut visible de loin : il ne s'agit pas d'un monument conçu pour offrir une vision plus large du paysage alentour (une sorte de *mirador* ou de *tour de guet*), mais d'un édifice « [qui] *se trouve toujours sur un point élevé de la puna* [haut plateau] *ou dans un col où* […] *il se distingue de loin, parfois à des kilomètres, surtout par la présence d'une ou plusieurs grandes croix* » (réflexion tirée de l'article de Louis Girault, *op. cit.*)[23].

Dans sa communication « *Entre monuments sacrés et apachetas : les monticules de pierres près des chemins* » (*op. cit.*), Augusto Cardona Rosas mentionne à ce propos deux *apachetas* situées dans la région d'Arequipa (Pérou), classifiées comme « *coffres à offrandes* » (*cajas de ofrendas*) car elles sont pourvues d'une niche d'environ 30 cm de large, ayant probablement été ménagée pour permettre d'y déposer des offrandes ; sur la photographie produite par l'auteur, on distingue en effet une anfractuosité assez comparable aux niches que nous avons observées sur quelques tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela[24].

Christianisée ou pas, *l'apacheta* exprime la même l'intentionnalité primordiale, en l'occurrence marquer et sacraliser un lieu de culte propitiatoire, destiné avant tout aux voyageurs et aux passants, voire aux gardiens de troupeaux transitant avec leurs bêtes ; la gravure édifiante ci-après en fournit une bonne illustration, avec la représentation cumulative d'une *apacheta* proprement dite (qui, pour le cas, ressemble à un petit obélisque trapu plutôt qu'à un cairn ou à une tourelle), de la croix qui la surmonte, des offrandes qui y ont été déposées (du feuillage), d'un voyageur qui se découvre devant le monument en signe de respect et, au second plan, d'une femme venant de faire passer le col à ses lamas (bétail pastoral emblématique de la région).

FIG. 119

Vue d'artiste d'une *apacheta* au Pérou (1862)[25]

[23] On a noté *supra* que beaucoup de tourelles européennes semblent elles aussi avoir été implantées, non pas sur des points d'où la visibilité alentour est la meilleure, mais sur des endroits choisis pour qu'elles soient visibles de loin.

[24] En l'absence d'informations plus précises -mais compte tenu de leur morphologie générale assez différente des autres édifices présentés dans cette communication- il n'est pas impossible que les *apachetas* en question, ou tout au moins les niches qui y ont été aménagées, aient été l'œuvre, non pas d'Indiens précolombiens, mais de colons hispaniques tentant de christianiser ces monuments ; on peut aussi émettre l'hypothèse que les niches observées sur certaines tourelles de pierres sèches du Portugal aient, elles aussi, été aménagées, non pas à des fins strictement utilitaires, mais pour y déposer des offrandes ou même la statuette de tel ou tel saint du culte catholique.

[25] Gravure d'Edouard Riou (1833-1900) illustrant la chronique du naturaliste français Paul Marcoy (1815-1897), « *Voyage de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique - deuxième étape, d'Arequipa à Lampa* » parue dans la 1ère série de la collection « *Le tour du monde – Nouveau journal des voyages* » (Volume 6 - 2ème semestre 1862), Librairie Hachette et Cie, Paris.

Pour autant, comme le souligne notamment Christian Vitry (*op. cit.*), certains auteurs privilégient une autre interprétation des *apachetas*, qui n'auraient pas été des lieux de cultes mais des édifices mémoriaux[26] ou, plus prosaïquement, de banales marques de terrain (bornes, limites de propriété, délimitation de secteurs, etc.) laissées par les populations andines (les Incas ou les tribus autochtones, selon les différentes hypothèses en présence) et qui, comme telles, remplissaient une fonction analogue à celle attribuée à d'autres monuments comparables en Europe, comme certaines *mariolas* portugaises ou les *mojones* en Espagne.

Les *sayhuas*

Si les *sayhuas* (pluriel hispanisé du terme local *sayhua*) sont des monuments incas, le mot lui-même provient de la langue *quechua*. Les Espagnols l'ont adopté tel quel (on le trouve également orthographié *saywas*) pour désigner indistinctement différents types de cairns indigènes, dont certains très similaires à des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage[27].

Dès les débuts de la conquête hispanique, les chroniqueurs européens ont noté l'existence et l'importance de ces *sayhuas*, qu'ils appelaient parfois *mojones* (cairns) ou *hitos* (bornes) -par assimilation avec des formations lithiques comparables en Espagne- ou encore *tupus* (terme local à entendre dans le sens de *mesure* [grandeur ou quantité][28]). Ils les interprétaient comme des marques de terrain et des repères dans l'espace culturel dans l'ancien empire inca[29], mais si tous rangent sous

[26] *Cf.* p. ex. l'explication avancée par Julio Alvarado, ancien secrétaire du Consulat général de Bolivie en France, dans son long article sur « *La société quechua d'aujourd'hui en Bolivie* » (*in La revue Anthropologique,* Paris, 1934), selon laquelle les *apachetas* seraient des monuments funéraires quechuas érigés à la mémoire de personnes décédées dans circonstances accidentelles particulières : « […] *Quand la mort est survenue par accident (foudre, naufrage sur un fleuve, chute dans un abîme, etc.) on élève à cet endroit un petit tumulus de pierre, la apacheta ; tous ceux qui passent y prient et y jettent des feuilles de coca mastiquées* ».

[27] *Cf.* p.ex. l'entrée *Saywa* du *Dictionnaire bilingue quecha / castillan* de Teofilo Laime Ajacopa <RL43> ; ce mot y est traduit par *pilier*, *colonne isolée*, *cairn* (*mojon* en espagnol), *marque*, *borne*, *frontière*, *limite de propriété*, *délimitation*, …. (pour la commodité de la présentation, on admettra que le terme hispanisé *sayhuas* correspond à un substantif féminin pluriel). A noter, cependant, que le *quechua* n'était pas la « langue officielle » des Incas (l'*aymara*) mais était largement pratiqué dans tout leur empire, servant de langue véhiculaire aux peuples sous leur domination. Le mot *sayhua* entre également en composition de toponymes dans plusieurs territoires contrôlés jadis par les Incas.

[28] Cette désignation assez obscure semble faire référence au mot quechua *tupu*, qui ne représente pas une unité de mesure proprement dite mais la division d'une longueur, d'une surface ou d'une quantité en un certain nombre de portions appropriées (terme équivalent au mot français *mesure* dans des expressions anciennes comme une *mesure de blé*, une *mesure de tissu*, etc.) ; comme l'observe Cecilia Sanhueza Tohá (*op. cit.*), « […] *ses dimensions variaient en fonction d'une série de facteurs combinés qui organisaient ou "mesuraient" le mouvement dans les Andes, comme la distance, le temps, l'énergie humaine appliquée et les pratiques rituelles associées, entre autres* ». *Cf.* à ce sujet l'étude approfondie (en anglais) de Robert L. Farrier, « *The Inca tupu* […] *A discussion of the controversial tupu of Incaic Peru and an attempt to define it* » [*Le tupu inca* […] *controverse sur le tupu du Pérou incaïque et tentative de définition*], *in* le *Journal de la Société des Américanistes* - Tome 56, n°2, 1967. Pour mémoire, il existe également un *tupu* homonyme -mais sans rapport apparent avec des monuments de pierre- désignant une sorte de fibule métallique à tête élargie et parfois ornée, d'usage courant dans le vêtement inca.

[29] Les *sayhuas* sont principalement attribuées aux Incas, mais dans certaines régions de leur vaste empire, des tribus autochtones élevaient déjà des édifices de pierres comparables bien avant leur arrivée, les nouveaux conquérants se contentant d'intégrer ces monuments indigènes dans leur propre réseau de marqueurs territoriaux (ou de les convertir en *sayhuas*) comme signe de leur domination politique et culturelle sur ces régions (*cf.* p. ex. des indices de cette pratique au chapitre 7 du mémoire présenté par Carla Hernandez Garavito dans le cadre de sa thèse de doctorat évoquant, sur la base de ses propres fouilles archéologiques à Canchage, la question de « *L'impérialisme inca dans un paysage sacré* » <RB078>).

l'appellation *sayhuas* des édifices de pierres construits de main d'homme (et non pas de simples rochers bruts ni des monolithes taillés), ils en ont laissé des descriptions et des analyses peu concordantes. En outre, selon les auteurs, un même ouvrage pourra être appelé *sayhua* ou être mentionné sous une autre dénomination[30], de telle sorte que la morphologie et la fonctionnalité originelles de ces monuments restent aujourd'hui encore assez débattues.

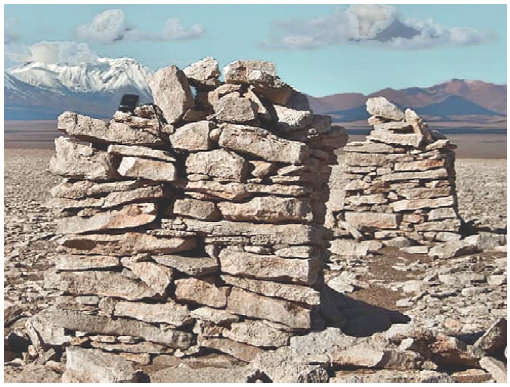
Pour s'en tenir aux ouvrages lithiques aujourd'hui désignés comme des *sayhuas* dans différentes régions de l'ex-empire inca, ils se présentent le plus souvent comme des constructions de pierres sèches de taille relativement modeste, généralement érigés près de chemins et dont certains vont par paires ou, parfois, forment de véritables alignements. Dans un article publié en 2005 dans le Bulletin du Musée chilien d'Art précolombien <RB076>, l'ethnohistorienne Cecilia Sanhueza Tohá, grande spécialiste des cultures andines et atacamènes, les décrit plus précisément comme « *des colonnes cylindriques ou quasi-pyramidales tronquées, construites par superposition de pierres, dont le diamètre varie entre 1 et 2 m et la hauteur entre 0,5 et 2 m* », ajoutant que « *parfois, ce sont des jalons solitaires, mais généralement on les trouve par paires, disposés de part et d'autre de la route* ».

FIG. 120

Quelques *sayhuas* au Chili

① *Sayhua* sur l'ancienne route inca de Lasana (région d'Antofagasta) ; sur cette zone, plusieurs structures identiques forment une sorte d'alignement.

② *Sayhua* ou *tupu* dans la région d'Alto Loa ; cette photo apparaît dans plusieurs publications, dont une avec un cartel mentionnant qu'il s'agit d'un *hito* (terme espagnol désignant les bornes - *cf. supra*).



③ Groupement de deux *sayhuas* localement surnommées *San Pedro* et *San Pablo* (région d'Alto Loa). Cette formation binaire rappelle les groupes de tourelles de plusieurs pays européens.

Ces édifices ont fait l'objet de recherches ethnologiques et archéo-astronomiques tendant à établir que les *sayhuas* servaient aux Incas, non seulement de repères de routes (pour s'y diriger pendant les tempêtes de sable), de marques de territoire ou de jalons sur leur vaste réseau de voies terrestres de communication (ou *Qhapaq Ñan*[31]), mais aussi d'emplacements ou de symboles cultuels et de repères

[30] Un facteur supplémentaire d'incertitude tient au fait que contrairement à d'autres peuples précolombiens comme les Mayas ou les Aztèques, les Incas n'utilisaient pas d'écriture graphique, l'absence de sources écrites originelles ne facilitant pas l'analyse critique des différentes versions espagnoles en présence.

[31] Locution consacrée pour désigner le *Chemin royal* ou *Chemin de l'Inca*, maillage structuré de routes et de chemins de l'empire inca qui reliait dans les Andes le sud de la Colombie à la partie centrale du Chili *via* sa capitale Cuzco (au Pérou), soit un réseau d'environ 25 000 à 38 000 km de routes et de voies secondaires balisées et soigneusement entretenues.

astronomiques et calendaires en lien avec les temps forts du cycle du soleil (équinoxes et solstices)[32]. Dans une communication publiée en mai 2014 <RB077>, l'anthropologue britannique Tristan Platt souligne d'ailleurs le lien entre ces trois fonctions (géographique, astronomique et chronographique), notant qu'en langue quechua, « *la sayhua est définie comme un cairn (marque de terrain) ou comme une borne dans les zones rurales ou sur les routes, mais* [ce mot] *est relié par les lexicographes au terme "ticnu" qui signifie le zénith ou un point supérieur dans le ciel, c'est-à-dire le moment de la journée où le soleil passe au-dessus ("le midi")* ».

L'étude approfondie des *sayhuas* sort du cadre du présent ouvrage, si ce n'est que certains de ces artefacts présentent quelques analogies assez frappantes avec des monuments de pierres sèches observés en Europe. Deux, en particulier, retiennent l'attention :

1. La première -et la plus manifeste- est la ressemblance morphologique indubitable entre certaines *sayhuas* et une tourelle de pierres sèches de section quadrangulaire, telle qu'on en rencontre par exemple au Portugal dans la Serra da Estrela. Dans son étude sur les apachetas et les cairns (*op. cit.*), Christian Vitry classe d'ailleurs les *sayhuas* dans la catégorie générique des *mojones* (cairns) tout en notant que ces *mojones* spécifiques, « *contrairement aux apachetas* […] *sont formés de roches superposées de différentes formes suivant leur type, formant une structure allongée et verticale, comme de petites tours* » (autrement dit, des *tourelles*) ; d'autres auteurs comparent pareillement les *sayhuas* à des colonnes, à des *pilares* (en espagnol) ou à des *stone pillars*, en anglais (piliers -ou pilastres- de pierres)[33], pour bien les différencier de cairns-empilements de forme conique.

De fait, leurs silhouettes respectives et leurs dimensions moyennes (entre 1 et 2 m de hauteur) sont quasiment les mêmes, la forme et l'agencement des pierres qui les composent sont très comparables, et elles ne peuvent ni les unes ni les autres être confondues avec un cairn classique résultant du simple amoncellement de cailloux au fil du temps.

2. Un second point de comparaison notable -attesté par des gravures anciennes- est la présence au sommet de plusieurs *sayhuas* d'une pièce oblongue verticale en saillie[34], la nature exacte de cet appendice étant d'ailleurs variable : il pouvait s'agir, d'après les chroniqueurs, soit d'une pierre en forme de pain de sucre, soit d'un morceau de bois, soit encore d'une statuette.

D'après différents archéologues (se fondant sur des chroniques et des témoignages espagnols d'époque), cette pièce saillante pourrait avoir servi de repère ou de gnomon, ou encore d'objet cultuel (comme représentation profane du dieu-soleil).

[32] Sur ces recherches menées par différentes équipes pluridisciplinaires -dont les premières conclusions, largement médiatisées, sont du plus grand intérêt scientifique et anthropologique- *cf.* p. ex. l'article publié par l'universitaire Cecilia Sanhueza Tohá, chercheur associé à l'Université chilienne Bernardo O'Higgins, « *Les saywas de l'Inka dans le désert d'Atacama : l'intégration du calendrier dans le Qhapaq Ñan ?* » <RB079> ; ou encore l'article vulgarisation (incluant un intéressant diaporama) « *Des archéologues pensent avoir résolu le mystère du " Stonehenge chilien "* », publié en août 2018 sur https://www.maxisciences.com/archeologie/des-archeologues-pensent-avoir-resolu-le-mystere-du-stonehenge-chilien_art41176.html.

[33] C'est le cas, en particulier, d'un des premiers chroniqueurs espagnols, Juan Polo de Ondegardo (1500-1575), *in* son « *Rapport sur les dommages notoires de ne pas respecter les droits des Indiens* » <RB080>.

[34] Aucune des photos ou des descriptions écrites consultées pour la préparation du présent ouvrage ne fait état de marches en encorbellement sur les *sayhuas* ; cette absence est peut-être explicable par la hauteur moyenne relativement modeste de la plupart de ces édifices, comme le montre l'abondante iconographie disponible.

Certains considèrent même que cet élément constituait la partie essentielle des *sayhuas*, leur base en pierres sèches n'étant plus dans cette hypothèse qu'un banal socle permettant d'exposer l'objet en question, soit à demeure, soit seulement en certaines circonstances, avec parfois dépôt d'offrandes.

Quoi qu'il en fût, cet appendice sommital -dont quelques exemples illustrent un article publié par l'historien, anthropologue et archéologue Thomas F. Lynch sur la réutilisation des *Routes de l'Inca* par des voyageurs à cheval <RB081> (figure suivante)- rappelle beaucoup celui observé sur différentes tourelles de pierres sèches européennes, au Portugal ou en France, par exemple.

FIG. 121

Photographies anciennes de trois *sayhuas* chiliennes munies d'un appendice fiché verticalement sur leur sommet

① Édifice de 2 m de haut situé au confluent des Rio Grande et Rio Salado (région d'Antofagasta)

② Édifice qualifié de « *eared* » (*sic*) [en français : *pourvu d'oreilles*] par Thomas Lynch (région de Saxamar)

③ Un édifice trapu situé plus au sud (région de Catarpe, à environ 600 km de Saxamar)

DES OUTILS D'APPROPRIATION D'UN PAYSAGE COMMUN

En définitive, la distinction entre les *apachetas* et les *sayhuas* n'est pas toujours nette chez les chroniqueurs espagnols de la *Conquista*. Ces monuments -quelle qu'en fût l'appellation exacte- remplissaient semble-t-il plusieurs rôles structurants dans les sociétés précolombiennes, à la fois comme marques de terrain, comme lieux cultuels, comme signes du pouvoir politique et, si l'on en croit certains travaux récents, comme repères astronomiques et calendaires[35].

A la différence des temples imposants construits dans les grandes cités, ces modestes édifices de pierres sèches à l'architecture rudimentaire, disséminés un peu partout sur les chemins, dans les zones rurales et dans les régions montagneuses, étaient des « monuments de proximité » qu'on pouvait croiser quotidiennement et dont l'appropriation à la fois culturelle et cultuelle était donc facile, aussi bien pour les autochtones que pour les voyageurs de passage.

Comme l'observe à juste titre l'universitaire Cecilia Sanhueza Tohá dans un article sur les pratiques démarcatoires inca au Chili <RB082>, ces constructions s'inséraient elles-mêmes dans un maillage territorial comptant beaucoup d'autres édifices sacralisés (petits fortins, ou *tambos* ; jalons et bornes diverses, ou *hitos* ; relais de poste, ou *chasquihuasis*, etc.), l'ensemble dessinant et balisant un espace commun et régulé, à la fois géographique, politique, culturel et cultuel ; l'auteur signale d'ailleurs que parmi les gens ayant édifié les *sayhuas*, il y avait des bergers (*sic*), précision qui, ajoutée à la mention

[35] Dans une perspective anthropologique, ces diverses fonctions sont d'ailleurs plus complémentaires qu'exclusives l'une de l'autre, et justifient que le marquage du territoire puisse être investi, dans certaines sociétés, d'une autorité à la fois divine et politique (comme en atteste, *mutatis mutandis*, le culte rendu jadis dans le monde gréco-latin à l'Hermès des bornes ou à la divinité romaine correspondante, le dieu Terminus).

d'un partage de pâturages communs, laisse penser que l'auteur fait elle-même un lien au moins implicite entre ces édifices et la culture pastorale.

L'attractivité symbolique des cairns en Amérique latine n'a pas disparu avec le temps : ajoutée à une certaine nostalgie -encore vivace- de la grandeur perdue des civilisations précolombiennes, c'est une des raisons qui, bien après la conquête espagnole, a favorisé l'utilisation opportuniste de certaines *apachetas* à des usages funéraires ou à des fins propitiatoires (table d'offrande ou autel sacrificiel), comme le signalent plusieurs sources. De même, des sites Internet de vulgarisation ou des publications récentes sur des réseaux sociaux n'hésitent pas à présenter aujourd'hui les *sayhuas* comme des symboles identitaires des communautés andines, des « *espaces de souvenir* » de personnes tuées ou disparues dans des conflits internes contemporains, voire comme des « *effigies* […] *qui symbolisent la cohésion des membres d'une communauté et leur rencontre avec d'autres dont ils sont proches et avec lesquels ils partagent des zones de pâturage communales …* »[36].

✶ ✶ ✶

En conclusion, les trois catégories d'édifices de pierres sèches sud-américains ayant plus particulièrement retenu notre attention (les *vichaderos* ou cônes uruguayens, les *apachetas* et les *sayhuas*) sont pour la plupart antérieures à l'arrivée des Espagnols, ces monuments n'étant donc pas imputables à de nouveaux venus Européens : il s'agit bien de vestiges pré-hispaniques (même s'il a pu s'en construire d'autres par la suite). Les premiers chroniqueurs espagnols[37] y ont accordé de l'attention, à la fois par curiosité ethnographique et parce que ces monuments étaient le support de pratiques cultuelles précolombiennes qu'ils souhaitaient éradiquer.

Il n'est pourtant pas impossible que des nouveaux arrivants européens aient contribué à l'entretien ou à la restauration de certains de ces édifices ; il serait aussi étonnant qu'aucun voyageur espagnol n'ait lui aussi jeté sa pierre sur une *apacheta*, faisant sien ce geste traditionnel des autochtones. En d'autres termes, la préservation et l'enrichissement du patrimoine lithique précolombien depuis le 16ème siècle n'a pas été uniquement le fait des populations d'origine : compte tenu des brassages entre les différentes cultures en présence, des colons -espagnols principalement, mais peut-être aussi d'autres nationalités arrivées postérieurement en Amérique latine- y ont certainement pris part, et au fil du temps, ont partiellement intégré cet héritage précolombien dans leur propre environnement culturel.

La construction de nouveaux monuments de pierres sèches a-t-elle cessé avec l'arrivée des Espagnols, ou a-t-elle perduré par la suite ? Peut-on supposer que des colons européens nouvellement installés en Amérique du Sud y aient à leur tour élevé des tourelles de pierres sèches, comme certains auraient éventuellement pu le faire si telle était la pratique dans leur pays d'origine ?

[36] *Cf.* p. ex. https://www.facebook.com/pazyesperanzaperu/photos/a.418423388793/10151550790518794/. On note à la fin de cette citation la discrète référence pastorale à ces *zones de pâturage communales*.

[37] La relative abondance des témoignages et descriptions des premiers chroniqueurs espagnols et, peu de temps après, des premiers chroniqueurs autochtones formés par les religieux espagnols, tranche avec la quasi-absence de documents mentionnant des *tourelles de pierres sèches* en Europe avant le 19ème siècle, soit qu'à cette époque les érudits européens n'y aient pas prêté attention, soit que ces formations y sont nettement plus récentes que celles du continent américain.

C'est une hypothèse plausible, mais force est d'admettre qu'au cours de nos recherches, nous n'avons pas trouvé de confirmation tangible ni même d'indice probant dans ce sens, alors qu'en comparaison, on trouve en Amérique du Nord la trace de nombreuses tourelles de pierres sèches attribuées aux Européens nouvellement installés sur ces terres (*cf. infra*). Pour l'Amérique du Sud, deux considérations incitent néanmoins à la circonspection :

- en premier lieu, les études et recherches archéologiques concernant les vestiges de l'époque hispanique concernent surtout les ouvrages les plus représentatifs de la colonisation elle-même, de l'activité et de la vie des colons (installations portuaires, forts militaires, palais, théâtres, églises coloniales, haciendas, plantations et structures agraires, mines, etc.) ; la petite architecture vernaculaire d'origine coloniale a peu retenu l'attention des spécialistes, d'autant qu'en dehors des églises et des bâtiments de maître des haciendas, l'empreinte de la culture architecturale proprement hispanique était moins profonde dans les régions rurales qu'en ville ;
- surtout, une tendance assez systématique en Amérique latine est d'attribuer tous les édifices de pierres sèches aux peuples précolombiens, sans que la preuve en soit toujours rapportée. C'est ainsi que certains cairns, pourtant de facture apparemment récente, sont désignés comme des *apachetas*, laissant entendre -à tort, dans nombre de cas- qu'il pourrait s'agir de monuments d'origine précolombienne. Quelques auteurs concèdent d'ailleurs « *qu'ils ont été élevés* […] *à certaines occasions, peut-être à une époque post-inca* »[38].

[38] *Cf.* à ce propos l'article de Sergio Martin sur *Les roches de Qhapaq Ñan* <RB083>.

CHAPITRE 8
AMERIQUE DU NORD : DES *MONUMENTS DE BERGER* BIEN DOCUMENTES

Comme pour l'Amérique du Sud, il nous a semblé souhaitable de tester l'hypothèse que des immigrants d'origine européenne -primo-immigrants ou déjà établis sur le Continent depuis une ou plusieurs générations- auraient pu construire en Amérique du Nord (États-Unis et Canada) des tourelles de pierres sèches comparables à celles de leurs pays d'origine ; nous avons également tenté de vérifier si des tribus indiennes construisaient des édifices analogues avant l'arrivée des Européens ou durant les premiers temps de l'ère coloniale.

Bien évidemment, à l'échelle d'un continent aussi immense, une telle démarche ne pouvait s'envisager que par sondage. Or, un rapide survol des sources écrites et iconographiques accessibles sur Internet a vite montré que des cairns de toutes sortes existent tant aux États-Unis qu'au Canada, et qu'ils semblent y être fort nombreux ; certains ont été élevés bien avant l'arrivée des premiers Européens par des natifs amérindiens, mais beaucoup sont dus à des immigrés européens, y compris des édifices similaires aux tourelles de pierres sèches, notamment dans plusieurs des nouveaux États situés à l'ouest du fleuve Missouri, historiquement marqués par un développement important de l'élevage ovin et caprin[1].

La filiation entre les cairns construits aux États-Unis par les immigrants et les cairns européens, ainsi que le lien entre ces édifices et la culture pastorale, sont des données actées par la plupart des historiens américains, comme le résume bien la citation suivante :

> « *La tradition des monuments de bergers s'est développée il y a des siècles en Espagne, où est apparu le système d'élevage des moutons en transhumance, c'est-à-dire le transfert des moutons des pâturages de montagne aux pâturages de plaine et retour selon la saison. Les moutons sont arrivés en Amérique avec les conquistadors et les prêtres, et le système transhumant avec eux, d'abord dans le sud-ouest et la Californie, puis dans le nord-ouest au Wyoming, au Montana et dans les Dakota* [Dakota du Nord et Dakota du Sud]. *Avec les moutons sont venus des bergers basques des Pyrénées françaises et espagnoles. Ils ont dénommé "Rock Boys" ces monuments de pierre* […] *qui leur servaient de guides silencieux, de repères utiles dans une tempête, d'indicateurs de points d'eau et de marques de limites* »[2].

[1] Si l'élevage des bovins a connu un développement considérable aux Etats-Unis, notamment dans les États de l'Ouest, et a profondément marqué la culture et l'imaginaire américains (au travers des mythes fondateurs du *Far West* et des *Cow-boys*), l'élevage ovin (et caprin, accessoirement) a lui aussi été pratiqué de manière intensive (plusieurs dizaines de millions de têtes de bétail) dans plusieurs États de la Fédération (de l'ouest et du nord, principalement), en particulier le Texas, le Montana, l'Arizona, le Colorado, le Wyoming et le Nevada (avec le développement conjoint d'une industrie lainière active). Ces États ont accueilli de très nombreux immigrés de pays européens ou sud-américains où l'élevage du mouton était répandu. Comme ailleurs, des tensions importantes et parfois meurtrières -les *guerres du mouton*- ont périodiquement opposé les éleveurs d'ovins et les éleveurs de bovins, notamment sur des questions d'accès à l'eau et de droit de passage et de bornage de leurs aires respectives d'activité (*cf.* p. ex. l'article de Wikipédia sur ces conflits, ou *sheep wars* : https://en.wikipedia.org/wiki/Sheep_Wars). Il se trouve que les États à forte tradition d'élevage ovin sont aussi ceux dans lesquels on trouve encore aujourd'hui le nombre le plus élevé de vestiges lithiques imputables, selon le cas, aux peuples natifs ou aux bergers d'origine européenne. Au Canada, les premiers moutons sont arrivés au 17ème siècle avec les colons français et britanniques, mais leur élevage n'a connu un réel essor qu'à partir du milieu du 19ème siècle, sans atteindre toutefois les mêmes proportions qu'aux États-Unis.

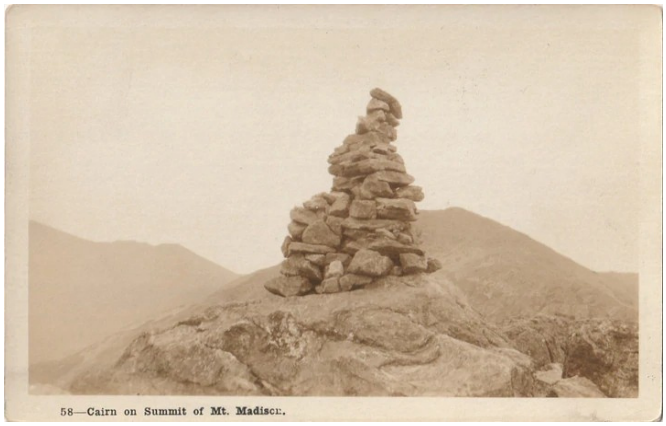
[2] Article du chroniqueur Pat Hansen dans le *Montana Standard* du 4 mai 2008 (https://mtstandard.com/special-section/local/stone-johnnies/article_98a825a7-7d32-5453-a5de-22d8cbe13caf.html).

Ainsi nos investigations sur les États-Unis (et, moins approfondies, sur le Canada) se sont-elles révélées fort concluantes et justifieraient sans aucun doute d'être poursuivies par des chercheurs disposant de plus amples moyens[3].

Cela étant, les édifices lithiques nord-américains ne posent pas tout à fait les mêmes questions méthodologiques et historiographiques qu'en Europe ou en Amérique du Sud, avec l'avantage que les sources disponibles sur la question, quoique de valeur inégale, sont globalement plus nombreuses et, pour une bonne part, mieux documentées qu'ailleurs : ouvrages, communications scientifiques, extraits vidéo, sites et pages Internet, archives iconographiques en ligne, cartes postales, articles dans les nombreux organes de presse locale américains, etc.

FIG. 122

Des cartes postales anciennes témoignant de l'intérêt des Américains du Nord pour leurs cairns[4]



Cairn sur le sommet du Mont Madison
(État du New Hampshire)

Cairn près de Keremeos
(Canada - Colombie Britannique)

La recherche s'en trouve facilitée, avec cependant des écarts selon les États (assez logiquement, les sources les mieux documentées proviennent d'États où ces monuments sont les plus nombreux).

Dans le même ordre d'idée, il est patent que beaucoup d'Américains connaissent l'existence de ces édifices, ce qui est loin d'être le cas au Portugal ou en France, par exemple ; ils les assument volontiers en tant qu'éléments de leur héritage patrimonial commun et sont nombreux à s'interroger sur leurs constructeurs, leur datation (ce qui revient au même) ou encore sur leurs fonctions dans le

[3] Sur la seule base d'un survol sommaire des sources accessibles sur Internet, nous avons identifié la présence (actuelle ou passée) de « cairns remarquables » (c'est-à-dire susceptibles d'entrer dans le champ de la présente étude) dans plusieurs provinces du Canada et, pour les États-Unis, dans les 24 États suivants (cités par ordre alphabétique) : Alaska, Arizona, Californie, Colorado, Connecticut, Dakota du Nord, Dakota du Sud, Idaho, Massachusetts, Minnesota, Montana, Nevada, New Hampshire, New York, Ohio, Oregon, Pennsylvanie, Rhode Island, Texas, Vermont, Virginie, Virginie-occidentale, Washington et Wyoming, soit presque la moitié des États de la Fédération (cette liste n'étant sans doute pas exhaustive).

[4] En dépit des recherches attentives, nous n'avons pas trouvé de carte postale équivalente pour le Portugal, la France, l'Italie ou Espagne. S'il en existe, elles doivent être rares, car les nombreux sites Internet européens consacrés à la collection et à la vente de cartes postales ne renvoient aucune réponse sur ce thème.

paysage[5]. Les cairns les plus accessibles sont d'ailleurs souvent des buts de promenades appréciés et fréquentés (jeunes en sortie scolaire, randonneurs, visites de découverte, tourisme culturel, …).

Dans plusieurs États ou à l'échelon fédéral, des cairns de pierres sèches sont construits et entretenus par les services forestiers locaux ou par des organismes publics ou privés (administrations, clubs de randonneurs, …) en tant que repères signalétiques sur les chemins de randonnée, notamment dans les régions souvent touchées par la neige ou des brouillards épais (la préférence pour ce type de construction, plutôt que des ouvrages maçonnés au mortier et crépis au ciment, tenant à la fois aux habitudes et à la préservation des paysages naturels).

On retrouve là une des fonctionnalités usuelles des tourelles de pierres sèches qui, elle, ne prête à aucune discussion, comme le démontre une notice sur la signalisation publiée en 2007 par l'Agence fédérale en charge de la construction et de la maintenance des autoroutes américaines (la *Federal Highway Administration*, ou FHWA), mentionnant en détail les prescriptions techniques de construction et de maintenance des cairns destinés à cet usage, assorties d'un schéma parfaitement clair :

> « […] *la base du cairn* [doit être] *assez large pour la stabilité* [de l'édifice] *Dans les régions très enneigées, il faudra peut-être ajouter un long bâton de guidage au centre lors de la construction du cairn* […] *un tuyau* [pouvant] *être intégré en son centre, permettant au mât de guidage d'être retiré facilement. Les cairns doivent être suffisamment espacés pour que le cairn suivant soit visible dans les deux sens depuis un* [autre] *cairn donné pendant les périodes de mauvaise visibilité (comme un brouillard dense). Les cairns doivent être placés sur de petites éminences (pas dans des creux)* […] *les cairns* […] *sont particulièrement utiles* […] *dans les champs de neige pour assurer la circulation à proximité du sentier recouvert…* »[6].

FIG. 123

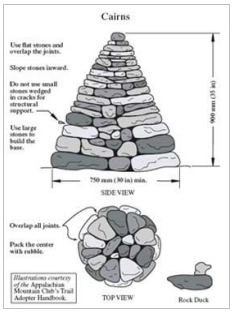
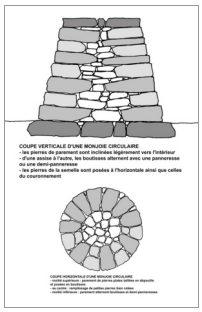


Schéma d'un cairn signalétique - coupe verticale et horizontale (*in* une notice technique de la *Federal Highway Administration*)



A rapprocher, pour comparaison, du « *schéma de construction d'une montjoie circulaire* » proposé par Christian Lassure sur le site *pierreseche.com* (*cf. supra*)

[5] Beaucoup de sites américains de vulgarisation et de pages Internet publiées par des amateurs prêtent à ces édifices des fonctions religieuses ou mystiques, et les imputent souvent aux *peuples natifs* (les Indiens d'Amérique). Une thèse métaphysique en vogue soutient qu'il s'agirait de « *stone messengers* » (« *messagers de pierre* »), permettant notamment d'établir un lien avec l'au-delà ou avec les ancêtres. Plusieurs articles et ouvrages américains sont consacrés à ces *Stone messengers*, dont le livre de David Williams (« *Cairns – Messengers in stone* », *op. cit.*) et « *Esprits de pierre – les secrets de l'Amérique mégalithique* » de Glenn Kreisberg <RB153>. Certains auteurs avancent également que les cairns construits par les Indiens servaient de marqueurs terrestres en correspondance avec des constellations ou autres objets célestes (sur cette interprétation archéo-astronomique, *cf.* par exemple « *The Overlook Mountain/Draco Correlation* », communication de Glenn Keisberg consultable sur le site de Graham Hancock - https://grahamhancock.com/kreisbergg5/).

[6] *Cf.* https://www.fhwa.dot.gov/environment/recreational_trails/publications/fs_publications/07232806/page13.cfm.

Une troisième différence notable concerne la terminologie, objet de beaucoup d'hésitations et de spéculations en Europe et en Amérique du Sud (comme on l'a vu, par exemple, à propos des *mariolas*, des *montjoies*, des *vichaderos* ou des *apachetas*) ; en Amérique du Nord, au contraire, tous les édifices relevant de la présente étude sont indistinctement rangés sous le vocable de *cairn*, en raison de son étymologie et de sa consonance anglo-saxonne[7]. Tout au plus certaines sources optent-elles pour des locutions ou des périphrases descriptives jugées plus parlantes, comme par exemple *stack of rocks* [en français, *pile de roches*], *stone pile* ou *rocks pile* (même traduction), *columnar cairn* [*cairn en forme de colonne*], etc.[8]

FIG. 124

Quelques *rock piles* dans l'État du Colorado[9]

Cairn de dalles plates
au sommet du Pic Perrins

Rock pile « *probablement construite par des bergers* » (*sic*) - Montagne de la Plata

Cairn sur les Flat Top Mountains
(peut-être élevé par les Indiens Utes)

Mais ce recentrage lexicographique n'a pas fait disparaître un certain nombre d'appellations américaines folkloriques, notamment celles qui mettent l'accent sur la personnification des cairns, comme les *Stone Boys* [en français, des *garçons de pierre* et leurs avatars, les *Rock johnnies*) et même les *American men* (littéralement, *les Américains*). Très révélatrices également, les dénominations assez répandues de *shepherd's monument* et s*heepherder*(*'s*) *monument* [*monument de berger*], calquées sur l'anglais *shepherd's cairn*, coïncident presque mot à mot avec la locution française *tour de berger*. Même si, pour les auteurs américains, les formations en question restent des cairns, ces appellations -la dernière, en particulier- rapportées aux données collectées en Europe, sont en elles-mêmes d'un grand intérêt pour l'interprétation du phénomène des tourelles de pierres sèches.

LES *NATIVE-CAIRNS* AMERINDIENS

La locution *native cairn* est une appellation générique sous laquelle les Américains rangent divers édifices de pierre sèches attribués aux peuplades autochtones établies avant l'installation des premiers Européens (tribus amérindiennes d'Amérique du Nord, souvent désignées aux États-Unis et

[7] *Cf. supra* les sens très divers que les anglophones donnent à ce terme, qui peut désigner aussi bien des monuments mégalithiques que des ouvrages lithiques aux fonctions variées (dont, le cas échéant, des tourelles de pierres sèches), voire des formations rocheuses naturelles (chaos, tors, etc.).

[8] Les grands moteurs de recherche fournissent de nombreuses références sur ces différentes appellations descriptives (*cf.* p. ex. https://www.nps.gov/articles/rockcairns.htm, https://www.nativestones.com/cairns.htm).

[9] Clichés du Dr Andrew Gulliford, professeur d'études environnementales au *Fort Lewis College,* historien de l'Ouest américain (auteur notamment de « *The Woolly West* » <RB084>), figurant dans un de ses articles (« *Stone messengers - Across wild landscapes, humans build cairns as markers, companions* » [en français : *Messagers de pierre – Dans les paysages sauvages, des cairns construits par l'homme pour servir de marques de terrain et de compagnons*]) paru dans le « *Durango Herald* » -un quotidien de la ville de Durango, dans le Colorado- du 10 janvier 2015 (https://www.durangoherald.com/articles/stone-messengers/).

au Canada comme *Peuples premiers* ou *Nations premières*) ; il subsiste un grand nombre de ces *native cairns* dans plusieurs États de la Fédération et au Canada.

Ces édifices ont depuis longtemps retenu l'attention des chercheurs, mais leurs travaux ne font pas toujours une distinction nette entre les cairns construits par des Amérindiens d'origine et ceux plus tardifs dus à des constructeurs d'origine européenne[10]. Par ailleurs, sont rangés sous la même appellation de *native cairns* des monuments aux formes et aux fonctionnalités assez diverses, pouvant aller de simples petits entassements de pierres sèches disposés le long de certaines pistes (des repères d'orientation, par exemple) à des ensembles tumulaires complets (à usage funéraire) morphologiquement assez proches des monuments néolithiques de l'Europe du Nord (comme les grands tumulus et les mégalithes sous cairn de Bretagne, d'Irlande, d'Ecosse ou de Scandinavie).

La fonctionnalité de ces édifices a donné lieu à beaucoup de spéculations, à supposer d'ailleurs que tous aient eu la (ou les) mêmes… En fait, ces cairns, guère mieux compris que ceux d'Europe ou d'Amérique du Sud, sont interprétés, selon le cas, comme des marques de terrains, comme des repères signalant un point d'eau, comme des tombes ou des ouvrages mémoriaux, comme des supports pour déposer divers objets, comme des points d'échange de messages ou de signalisation d'un danger, ou encore comme des tables à offrandes, des autels, des pierres sacrificielles ou des constructions à usage votif ou religieux, etc.

Ces fonctionnalités ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre ; on trouve ainsi sur le site Internet du *Durango Herald* (*in* l'article du Pr Andrew Gulliford « *Messagers de pierres* », ref. en note *supra*) la photo d'un alignement de *native cairns* situé sur un haut-plateau près du fleuve Columbia, dans l'État de Washington, présenté à la fois comme emblème des tribus indiennes et des clans de la région (des sortes de totems de pierre), et comme marque de terrain délimitant leurs territoires de pêche :

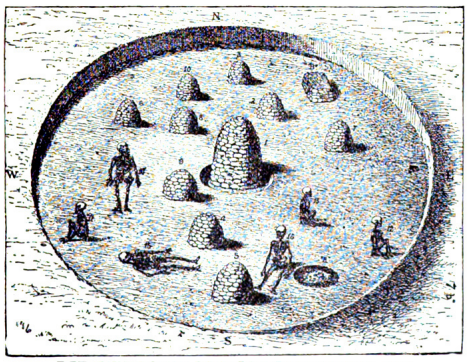
FIG. 125

L'alignement de cairns attribué aux Indiens du groupe Yakama (État de Washington) présenté dans l'article du Pr Andrew Gulliford « *Messagers de pierres* » en date du 10 janvier 2015 (*op. cit.*)

[10] La césure chronologique « avant/après l'arrivée des colons » n'a qu'une valeur historiographique relative : elle varie selon les territoires (la progression vers l'Ouest et la conquête de nouvelles terres se sont étalées dans le temps) et pour un territoire donné, il s'est agi le plus souvent d'un processus graduel (les nouveaux colons ont peu à peu supplanté les tribus au prix de luttes parfois longues, les pratiques culturelles des Indiens d'Amérique n'ayant jamais été évincées du jour au lendemain). En outre, sur le plan archéologique, la notion même de césure est peu opérationnelle, les survivants et les descendants des tribus natives ayant pu continuer d'élever des cairns bien après la colonisation, tandis que des nouveaux venus européens avaient commencé à en construire de leur côté.

Sur le plan archéologique, il semble que beaucoup de cairns d'Amérique du Nord construits par les autochtones originels étaient des tombes ou des monuments dressés en l'honneur de défunts importants. La plupart de ces cairns funéraires se présentaient originellement comme des tumulus (monticules de cailloux et de terre recouvrant une chambre sépulcrale) mais certains, dépourvus de couverture tumulaire, devaient ressembler à des tourelles de pierres sèches proprement dites ou à des cairns apparentés (*cf.* la figure ci-après).

FIG. 126



Des « *tombes en forme de ruches* » (« *bee-hive tombs* »), ressemblant à d'authentiques tourelles de pierres sèches. En fait, il s'agit de la représentation de l'appareillage central en pierres d'un tumulus funéraire situé dans le Comté de Caldwell (Caroline du Nord)[11]. Pour un effet plus saisissant, le dessinateur a peut-être pris quelques libertés dans la disposition réelle des squelettes (à côté des cairns et non pas en dessous).

Il est également possible que certaines formations funéraires aient été initialement construites sur un appareillage interne en pierres, lui-même recouvert de pierraille et de terre formant un tumulus (à l'instar de beaucoup de *dolmens* européens) ; avec le temps (ou sous l'action d'animaux ou des hommes), cette couverture relativement meuble aura fini par disparaître pour ne laisser subsister que la partie centrale de l'édifice, ressemblant à un cairn de pierres sèches.

Pour le reste, l'analyse approfondie des cairns attribués aux peuples natifs sortirait du champ de présent ouvrage, l'objectif étant simplement de vérifier dans quelle mesure ils pourraient contribuer à une meilleure compréhension des tourelles de pierres sèches ; sur ce point, quelques données retiennent l'attention.

Ainsi, à la différence de ce qu'on observe en Europe, les chercheurs et les rédacteurs de notices traitant des *native cairns* proprement dits (et non pas de monuments construits postérieurement par les colons et les immigrants d'origine européenne) ne rapportent jamais ce type d'édifices à une

[11] Illustration tirée de « *The mound builders : their works and relics* » [*Les constructeurs de tumulus : leurs réalisations et leurs vestiges*], par le Révérend Stephen Denison Peet (1831-1914), un des pionniers de l'archéologie préhistorique américaine, membre de l'*American Antiquarian Society* et de nombreux autres cercles érudits, Vol. I, Ed. Office of the American Antiquarian, Chicago,1892 (1er volume de la collection *Prehistoric* America ; le volume II est consacré aux *Tumulus emblématiques et aux effigies animales*). Cet ouvrage de plus de 450 pages, assorti de nombreuses illustrations, comporte une somme considérable d'informations sur les tumulus nord-américains (plus toujours d'actualité, compte tenu des progrès de l'archéologie depuis lors), mais il ne traite pas des cairns-tourelles proprement dits. Sur Stephen Peet, *cf.* notamment sa notice d'autorité de la Bibliothèque du Congrès, https://id.loc.gov/authorities/names/n83057187.html.

fonction utilitaire en lien avec l'élevage ou le pastoralisme, les tribus indiennes auxquelles ces monuments sont imputés ne fonctionnant pas sur ce mode d'organisation socio-économique[12].

L'abondante iconographie et les nombreuses vidéos disponibles sur Internet montrent d'ailleurs que ces *native cairns* sont souvent situés, non pas sur des landes ou des plateaux, non plus qu'à flanc de collines de faible pente (c'est-à-dire des terrains *a priori* propices à l'élevage), mais plutôt dans des forêts ou des sous-bois, où les moutons sont moins à l'aise.

Ce n'est pourtant pas une règle générale : un certain nombre de *native cairns* sont situés dans des zones dégagées et présentent une indéniable ressemblance avec les tours pastorales européennes, tant par leur situation sur le terrain que par leur morphologie.

En outre, en l'absence de sources anciennes fiables, la distinction n'est pas toujours claire entre les *native cairns* proprement dits (attribués aux peuples amérindiens présents avant l'arrivée des premiers Européens), certains ouvrages construits par les premiers colons à partir du 17ème siècle puis, par la suite, par les très nombreux immigrants venus aussi bien d'Europe que d'Amérique du Sud, sans oublier les cairns laissés comme repères par les géographes en charge de dresser les premières cartes des terres colonisées ou les cairns construits en grand nombre par les explorateurs et les alpinistes.

Comme le résume assez bien un panneau explicatif du Parker Woodland dans l'État de Rhode Island (*cf.* photo ci-après) :

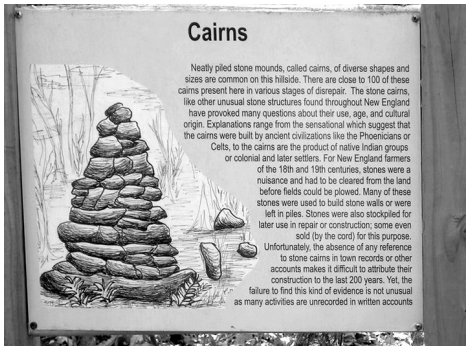
« […] *Les cairns de pierre, comme d'autres structures de pierre insolites trouvées dans toute la Nouvelle-Angleterre, suscitent de nombreuses questions sur leur usage, leur âge et leur origine culturelle. Les explications vont du sensationnel (les cairns auraient été construits par des civilisations anciennes comme les Phéniciens ou les Celtes) à des hypothèses plus banales (cairns élevés par des groupes indigènes d'Indiens, par les premiers colons ou par des immigrants arrivés par la suite). Pour les fermiers de la Nouvelle-Angleterre au 18ème et au 19ème siècles, les pierres* [au sol] *étaient une nuisance et devaient être dégagées avant que les champs soient labourables. Beaucoup de ces pierres étaient utilisées pour construire des murs, ou bien elles étaient laissées en amas* [d'épierrage] *ou stockées en vue d'une utilisation ultérieure pour la réparation ou la construction ; certaines étaient même vendues (au tas) à cette fin. Malheureusement, l'absence de toute référence aux cairns de pierre dans les registres de la ville ou dans d'autres documents d'époque ne permet pas d'en identifier les constructeurs au cours des 200 dernières années. L'absence de ce type de preuve n'est pas inhabituelle, car beaucoup d'activités humaines n'ont pas été consignées dans des rapports écrits* ».

[12] Les quelques races d'ovidés présentes sur le continent américain avant l'arrivée des Européens n'ont jamais été domestiquées. Les tout premiers moutons y ont été introduits lors du second voyage de Christophe Colomb puis, au début du 16ème siècle, par Hernan Cortes lors de sa conquête du Mexique. Du coup, les Amérindiens n'ont pas développé de culture agropastorale comparable à celle de beaucoup de pays de l'Ancien monde, à la seule exception des Indiens Navajos qui ont commencé à élever une race d'origine espagnole, le *navajo-churro* (un mouton à quatre cornes, aujourd'hui presque disparu), qui a représenté par la suite une part importante de leur production agroalimentaire. Cette activité, restreinte puis disparue au fur et à mesure l'extension des règles fédérales et de l'emprise des colons américains, n'a pas laissé dans la culture navajo une empreinte aussi profonde que dans les grandes régions européennes d'élevage, voire que dans le folklore et les traditions des éleveurs américains d'origine européenne ; il est pourtant curieux et symptomatique que des pasteurs Navajo aient construits des cairns spécifiques (*cf.infra* les observations rapportées sur ce point par l'universitaire américain James Wade Hadley Campbell <RB133>).

FIG. 127

① *Native cairn* avec une petite niche à sa base, peut-être à usage funéraire (Washington MA, Massachusetts)[13]

② *Native cairn* trapu construit sur une dalle rocheuse (région de Killingworth - Connecticut)



③ *Native cairn* dans le Parker Woodland (dans l'État de Rhode Island), avec un panneau explicatif faisant état d'environ une centaine d'édifices similaires dans les environs, et soulignant que leur origine reste à ce jour discutée[14]

Les *native cairns* de *Red Wing* situés sur des falaises surplombant la rivière Spring Creek dans le Comté de Goodhue (au sud-ouest du Minnesota, près de sa frontière avec le Wisconsin), offrent un exemple caractéristique des difficultés d'interprétation que posent ce type d'ouvrages, même si, pour le coup, leur origine amérindienne ne fait aucun doute. Ces formations ayant été démantelées durant le 19ème et le début du 20ème siècles[15], il n'en subsiste aujourd'hui que quelques photographies anciennes et des vestiges arasés ; mais elles avaient retenu l'attention des archéologues à partir des années 1900 et ont fait, depuis lors, l'objet de plusieurs travaux universitaires d'un grand intérêt. Ces cairns se présentaient comme des tours massives légèrement coniques, avec un sommet arrondi, mesurant environ 6 à 12 pieds de diamètre sur 8 à 10 pieds de hauteur (soit entre 1,80 et 3,60 m de diamètre et 2,40 à 3 m de haut), la forme générale du monument évoquant un peu celle d'une ruche dépourvue d'ouverture extérieure.

[13] D'après la chronique de Norman Muller « *Cairns and small chambers in Washington MA* » sur un site américain spécialisé sur les *Rock piles* (http://rockpiles.blogspot.com/2006/04/cairns-and-small-chambers-in.html) ; l'auteur souligne que si ce genre de niche (sans doute à usage funéraire) est assez commun sur les structures de pierres sèches en murettes, il n'en avait jamais observé auparavant à la base d'un cairn.

[14] Le panneau explicatif indique que « *Des monticules de pierres soigneusement empilées, appelés cairns, de formes et de tailles diverses, sont courants sur ce versant de la colline. Il y a presque une centaine de ces cairns sur cet emplacement, à différents stades de délabrement…* ». Les tribus indiennes locales des Narragansetts et des Wampanoags revendiquent la paternité des cairns de Rhode Island, du Massachusetts et du Connecticut, qui auraient été construits par leurs ancêtres à des fins cérémonielles (sur ce point, *cf.* par exemple http://secretlandscapes.blogspot.com/2013/02/parker-woodland.html).

[15] La plupart de ces édifices -qui se comptaient originellement par dizaines- ont servi de pierre à bâtir.

FIG. 128

Un des clichés subsistant des *native cairns* de Red Wing (Minnesota)

Des récits de voyageurs ou de missionnaires attestent de l'existence dans cette zone de plusieurs cairns du même type (plus d'une dizaine), attribués aux Indiens des anciennes tribus locales *Iowas* ou *Dakotas* (ces derniers, plus connus en Europe sous le nom de Sioux), qui les auraient édifiés avant l'arrivée dans la région des premiers visiteurs européens au 17ème siècle. Plusieurs témoignages d'époque fournissent également de précieuses indications sur leur agencement et sur leur structure architectonique, et évoquent un possible usage funéraire qui n'a toutefois pas été confirmé par des fouilles concluantes.

Dans une communication orale présentée en 1869 devant la *Old Settlers Association*, un érudit local, le Dr Sweney, exposait ainsi que :

> « *… Sur les collines escarpées situées à proximité de Cannon River et de Spring Creek* [dans le Minnesota]*, se trouvaient un certain nombre de cairns ou de monticules de pierre. Ils étaient sur des points culminants* […] *donnant toujours sur des bas plateaux ou des vallées* […] *Les cairns étaient de tailles variées* […] *Leur base reposait sur une assise rocheuse et toutes les pierres éparses à proximité avaient été rassemblées pour l'achèvement de la structure. La première couche avait la forme d'un cercle puis, par chevauchement vers le centre de chaque couche suivante, on atteignait finalement le sommet* […] *Une majorité de ces structures étaient affaissées vers l'intérieur, laissant un cercle de maçonnerie grossière de trois à quatre pieds de hauteur tandis que les décombres de la partie supérieure reposaient en masse à l'intérieur de ce mur, ne remplissant pas la cavité et montrant de manière très concluante qu'ils avaient été construits creux. Désireux de déterminer le but pour lequel ils ont été érigés, j'ai choisi deux des plus parfaits, situés sur une butte isolée* […] *très pentue et étroite, offrant une base à peine suffisante pour la fondation de ce grand tertre d'au moins douze pieds de diamètre et neuf pieds de hauteur. Il pesait fortement sur sa cavité* [intérieure]*. Après une heure de travail acharné, nous étions dans une situation idéale pour en observer l'état à la base. Une poignée de moisissure noire était éparpillée sur le rocher* […] *et* [il y avait] *les restes de deux morceaux de bois distants l'un de l'autre d'environ six pieds dans le sens est-ouest* […] *ils se tenaient debout, comme des pieux* […] *et étaient pourris jusqu'aux pointes* […] *L'autre monticule n'a pas livré autant de découvertes ; un peu de moisissure et des traces de ce que nous avons supposé être des os ou des coquilles pourris ...* ».

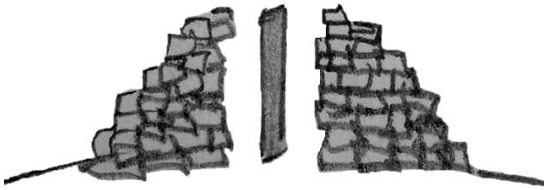
Dans un courrier adressé janvier 1852 au Révérend Neil, un missionnaire nommé Aiton fait part quant à lui des observations suivantes :

> « […] *à la fin de l'automne dernier, j'ai commencé à marcher seul depuis Red Wing* […] *J'ai quitté le sentier* […] *à environ un kilomètre du chemin qui mène du Fort Snelling au lac Pepin. Là, au sommet de la colline, qui mesurait environ 200 pieds de haut, se trouvait un tas de pierres. Il a*

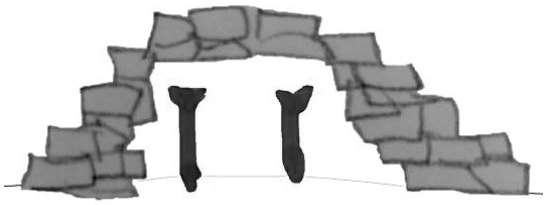
environ 12 pieds de diamètre et 6 de hauteur. La disposition parfaite des pierres […] *ainsi que les rochers dénudés tout autour, m'ont convaincu que ce tas avait été formé des pierres alentour, ramassées de main de l'homme. Mais pourquoi et quand* […] *me semblaient des questions difficiles à résoudre. Pour y répondre, j'ai résolu de rechercher des indices internes* […] *je suis monté sur ce tas* […] *Les pierres étaient telles que je pouvais les soulever ou les rouler, et j'ai vite atteint un bâton à environ deux pieds du sommet du tas. Après être descendu d'encore environ un pied, j'ai extrait un poteau ; et à peu près au même emplacement, nous avons trouvé un os de jarret d'environ cinq pouces de long. Le poteau étant en cèdre rouge, à moitié en décomposition, je ne pourrais pas dire s'il avait poussé là ou pas …* »[16].

FIG. 129

Reconstitution supposée de la structure interne des cairns de *Red Wing*, d'après deux croquis de Michael Paul Bergervoet, dans son mémoire de recherche (en anglais), « *Lieux de temporalité et d'espace : les cairns de pierre de Red Wing* » <RB085>



Ce premier croquis, qui correspond à la description du missionnaire Aiton, suggère que le poteau central pouvait dépasser du cairn, selon un agencement somme toute assez courant. Le diamètre du puits central est certainement exagéré sur ce croquis, et rien n'assure qu'il était effectivement ouvert au sommet de l'édifice.



Dans ce second croquis inspiré de la description du Dr Sweney, les deux poteaux semblent avoir une fonction de soutènement de la voûte (hypothèse inopérante si ces cairns avaient été des édifices pleins). La voûte en encorbellement fermait l'édifice, dont l'intérieur était donc inaccessible.

S'il s'agissait bien de formations originellement creuses, quoique dépourvues de porte ou d'ouverture externe (des bories fermées, en quelque sorte), comme le pensait le Dr Sweney sur la base de sa déduction « *très concluante* », ces cairns étaient par nature différents des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage, dont une des caractéristiques essentielles est d'être des ouvrages pleins. Cela étant, son interprétation n'emporte pas la conviction car sans charpente horizontale -dont il ne fait aucune mention- la simple présence de poteaux verticaux n'aurait été d'aucune utilité pour soutenir le dôme de couverture. La description du missionnaire Aiton suggère plutôt une sorte de puits ménagé verticalement au centre d'un édifice plein, à l'intérieur duquel aurait été fiché un poteau de bois sans fonction de soutènement (à moins qu'il ait plutôt servi à stabiliser le monument dans le plan horizontal, pour éviter son affaissement latéral) : c'est d'ailleurs à peu de chose près l'agencement d'un cairn signalétique tel que prescrit par la notice technique de la FHWA (*cf. supra*)[17].

[16] Le texte original en anglais de ces deux citations, trop long pour être reproduit *in extenso*, figure sur le site Internet de l'Institut d'archéologie du Minnesota, sous la rubrique « *Reference Materials on Native American Stone Cairns* » [*Matériaux de référence sur les cairns natifs de pierre américains*] à l'adresse suivante : http://www.stonestructures.org/html/source-cairns.html. L'indication selon laquelle JF Aiton était missionnaire est tirée du Volume III (1870-1880) des *Collections of the Minnesota historical Society* (Saint Paul, 1880).

[17] Concernant l'usage d'un poteau central, on a vu *supra* qu'un procédé analogue avait été mis en œuvre pour la construction en 1991 d'une tourelle de pierre sèche dans la commune de Montjaux (Aveyron) : « […] *Pour en assurer une forme parfaite, un long bâton de trois mètres de haut a été planté au centre d'un rond de 2 mètres et une corde, régulièrement enroulée autour du bâton au fur et à mesure de l'élévation de la quille…* ».

En définitive, les *native cairns* (ou les ouvrages supposés tels) forment un ensemble composite, avec des écarts de date significatifs, des différences morphologiques notables, des implantations dans des environnements variés, des constructeurs divers et assez mal identifiés, voire des particularismes entre les ouvrages des États de la Nouvelle-Angleterre et ceux des terres nouvelles conquises au fur et à mesure de l'avancée des colons vers l'Ouest américain. En dépit de certaines ressemblances formelles avec leurs homologues européens, ce sont donc des ouvrages globalement difficiles à dater et à interpréter, faute, le plus souvent, d'archives historiques ou de témoignages probants les concernant.

En tout état de cause, les *native cairns* d'Amérique du Nord ne semblent pas entretenir de lien culturel particulier avec l'élevage des ovins : hormis peut-être le cas ponctuel et très spécifique des cairns attribués aux pasteurs *navajos* (*cf. supra*), il ne s'agit pas de *tours de berger* proprement dites, contrairement aux *shepherd's monument*s présents en grand nombre aux États-Unis.

LES *SHEPHERD'S MONUMENTS* : CINQ CONSTATS IMPORTANTS

La locution *shepherd's monument* (ou *sheepherder's monument*, parfois sans la marque du génitif saxon « *'s* » entre les deux mots) se traduit en français par *monument de berger*, expression très proche de *tour de berger* à cette nuance près qu'elle vise un *monument*, terme générique qui, pas plus en anglais que dans une autre langue, ne désigne spécifiquement une *tour*. En pratique, néanmoins, les nombreuses descriptions littérales de *shepherd's monuments* et l'abondante iconographie correspondante montrent sans la moindre ambiguïté que la plupart des monuments en question sont bien des cairns en forme de tour (ou approchante), et jamais aucune autre sorte de construction monumentale.

Se posent dès lors deux questions centrales, déjà évoquées dans les chapitres précédents mais auxquelles les informations disponibles concernant les tourelles européennes n'ont pas permis de répondre de manière concluante :

1ère question (*par qui ?*) - l'attribution de ces monuments à des bergers est-elle pertinente ? Répondre à cette question réglerait pour partie le problème de leur datation (*quand ?*), sachant que contrairement à l'Europe, les bornes chronologiques de début et de fin de l'élevage ovin nord-américain sont relativement récentes et bien cadrées ;

2ème question - si effectivement, ces édifices sont imputables à des bergers (ou, tout au moins, s'ils sont un élément en lien démontré avec le pastoralisme), à quoi pouvaient-ils servir (*pourquoi ?*).

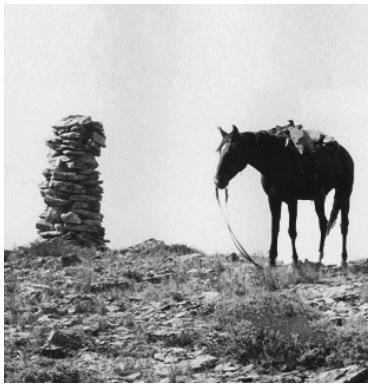
La réponse à la première question (*par qui ?*) ressort d'elle-même à partir de cinq constats importants et convergents :

1er constat, d'ordre terminologique : les auteurs employant l'expression *shepherd's monument* font bien le départ entre d'un côté les *cairns* classiques (des piles de pierres sans indication particulière d'origine, par exemple des balises de terrain) ou les *natives cairns* (édifiés par les *peuples natifs*, c'est-à-dire des Indiens d'Amérique présents sur le sol américain avant l'arrivée des Européens) et, de l'autre, les *monuments de berger* proprement dits : pour eux, il ne fait pas de doute que les *shepherd's monuments* n'ont pas été construits par des Indiens, mais par des bergers [*shepherds*] immigrés originaires d'Europe (*via* parfois l'Amérique du Sud).

FIG. 130

Le monument de berger [*sheepherder's monument*], le berger et accessoirement, le cheval du berger[18] : trois éléments familiers du paysage ancien des Etats d'élevage ovin de l'Ouest américain, progressivement supplantés dans l'imaginaire collectif par les *cow-boys* et les clichés cinématographiques du *Far West*.

« *Monument built by sheep herder* » [*Monument construit par un gardien de moutons*] situé près d'Hysham, dans le Comté de Treasure (Montana) ; Dessin paru en 1915 dans un *Guide de l'Ouest américain*[19]



Cliché ancien (aux alentours de 1940) d'un *sheepherder's monument* [*monument de berger*] dans le Comté de Sweetwater (Wyoming)

Dans les documents de vulgarisation, les auteurs se contentent souvent du terme *cairn* mais ils prennent alors le soin de préciser qu'il s'agit d'édifices érigés par des bergers.

De quel type de pasteurs s'agit-il ? En l'occurrence, du point de vue sémantique, le terme anglais *shepherd* est construit sur le substantif *sheep* (le mouton ou la brebis) : il désigne un pâtre commis à l'élevage et à la garde des moutons (ou accessoirement des chèvres), et non pas des bovins (dont s'occupe le bouvier : *cow-boy*, *cow-puncher* ou *cowherd*) ; un édifice dénommé *shepherd's monument* est donc clairement attribué à des pasteurs d'ovidés, et non à des vachers.

2ème constat, d'ordre historiographique : différentes sources bien documentées -y compris des rapports de services publics, des travaux de recherche universitaire et des éléments iconographiques probants- font apparaître un lien étroit entre les *shepherd's monuments* et les bergers ou leur environnement pastoral, à la fois par la quasi-coïncidence géographique entre les zones où on trouve

[18] En réalité, le cheval était un auxiliaire moins essentiel que les chiens de troupeau pour surveiller et gérer les déplacements des moutons. Les bergers étaient moins souvent à cheval que les *cow-boys* (vachers), et les utilisaient principalement pour tracter les grands chariots qui leur servaient de campements pendant le séjour du troupeau dans les alpages.

[19] Dessin publié par géologue et naturaliste Marius Robinson Campbell (1858-1940) dans son célèbre « *Guidebook Of The Western United States* » <RB152>, assorti des observations suivantes : « [dans le Montana] *les ranchs* […] *possédaient des troupeaux allant de quelques centaines à 40 000 moutons* […] *rassemblés en troupeaux de quelques centaines ou de quelques milliers chacun. Chaque troupeau était confié à un ou deux bergers qui, avec des chevaux pour tirer un chariot couvert et un chien fidèle, suivaient les moutons pendant des mois sans revenir au ranch* […] *Des heures et des heures, des jours et des semaines entières passaient à la surveillance des moutons, sans que rien ne vienne rompre la monotonie de la plaine* […] *si ce n'est, çà et là, de petites collines de roches stériles. L'éleveur se tenait sur ces éminences pendant que les moutons paissaient tranquillement et s'il n'y avait pas de coyote à proximité* […] *il construisait pour se distraire des monuments avec des pierres éparses. Au fil du temps, des monuments de ce type ont été érigés sur presque toutes les collines et sur tous les points dominants des falaises de la rivière, et le voyageur peut sans aucun doute les voir depuis le train qui passe* » (citation originale en anglais trop longue pour être reproduite *in extenso*).

de tels édifices et les aires d'élevage intensif des moutons, et par le nombre élevé de ces artefacts dans les régions concernées, où ils sont parfois présentés comme « *omniprésents* » (*sic*), alors qu'ils sont rares ou inexistants -sous cette dénomination, tout au moins- dans les zones où cet élevage n'était pas pratiqué.

FIG. 131

Cairn situé en Californie dans la région de Corral Valley (à environ 200 km à l'ouest de Sacramento) ; l'auteur du cliché rapporte que ce « […] *grand cairn se dresse sur son assise juste avant que le sentier ne redescende jusqu'au début du sentier* [et] *nous a rappelé les grands cairns érigés par des bergers, que nous avons trouvés sur les Flat Tops du Colorado* »[20].

Une étude sur les fermes et les stations d'élevage au Wyoming (période 1860-1960) publiée par le *National Park Service* (l'Agence fédérale en charge des parcs nationaux et de la protection des monuments historiques, dépendant du Département de l'Intérieur - *United States Department of the Interior*) observe ainsi que[21] :

> « […] *Les monuments de berger omniprésents au Wyoming témoignent à la fois de l'expansion de l'élevage et de son patrimoine culturel. Ces cairns, généralement des dalles de pierre empilées sur une colline bien en vue, se retrouvent dans le Wyoming pratiquement partout où des moutons ont été pâturés à un moment ou à un autre. Ce seul fait suffit à les associer à l'élevage de moutons* […] *En outre, l'archéologue Mark Miller* […] *a mis en évidence un schéma selon lequel les campements d'hiver étaient situés à proximité des monuments de berger* […] *il est clair que les bergers ont utilisé ces ouvrages et ont sans doute construit ou contribué à nombre d'entre eux, et que ces cairns -par opposition aux cairns préhistoriques- ont un étroit rapport avec l'industrie des moutons, à la fois culturel et professionnel …* »[22].

[20] « […] *A large cairn stands on the bench just before the trail drops back down to the trailhead. This reminded us of the large cairns we found on Colorado's Flat Tops erected by shepherds* » (http://ski3pin.blogspot.com/2015/05/carson-iceberg-wilderness-may-2015.html).

[21] « *National Register of Historic Places Multiple Property - Ranches, Farms, and Homesteads in Wyoming, 1860-1960* », document du National Park Service (Ref. NPS Form 10-900-b (Rev. 01/2009) - OMB No. 1024-0018 /) préparé par l'historien Michael Cassity (Broken Arrow, Oklahoma). Les citations originales en anglais sont trop longues pour être reproduites *in extenso*.

[22] Les travaux de l'archéologue Mark Miller visés dans cette citation font *infra* l'objet de plus amples développements. En définitive, l'expression *shepherd's monument* est à ce point liée aux régions américaines à forte tradition pastorale, qu'elle en vient parfois à désigner de manière inclusive d'autres formations sans lien avec l'élevage du mouton, que ce soient des *native cairns* amérindiens ou des édifices de facture apparemment récente qui n'ont probablement pas tous été construits par des bergers ; dans d'autres pays, on parlerait simplement de *cairns*.

Dans un article de référence publié en 1904 et souvent cité par les historiens de l'élevage ovin aux États-Unis <RB086>, Henry F. Cope expose quant à lui que :

> « […] *Jour après jour et semaine après semaine,* [le berger] *peut aller sans rencontrer un seul être humain, rien que des moutons et ses chiens* […] *et à peine de bruit dans toutes ces vastes étendues sans arbres, sauf le bêêêê incessant, monotone et pénible du troupeau* […] *dans toute la zone* [d'élevage] *des moutons, vous pourrez voir dans les montagnes ce qu'on appelle localement "les monuments de berger" : ce sont des tas de pierres patiemment ramassées par les bergers et assemblées dans des formes incroyables, tentative de ces hommes pour échapper à la folie que provoque l'isolement total. Il leur arrive souvent de trouver à même le sol les os blanchis d'un homme, un berger qui a sombré, dont l'esprit a cédé à la pression des grands espaces et à la vie avec le troupeau, qui s'est tiré une balle. Son troupeau s'est dispersé ou est tombé dans un précipice, ou bien il s'est mêlé à un autre troupeau….* ».

Pour cet auteur, les *shepherd's monuments* sont donc bien l'œuvre de bergers qui essayaient de tromper l'ennui et la solitude en construisant de tels édifices ; on retrouve là une hypothèse souvent avancée aussi bien pour les tourelles de pierres sèches européennes que pour les édifices comparables aux États-Unis. Certes, cette assertion ne suffit pas en elle-même à démontrer l'intentionnalité réelle de ces édifices, mais elle se fonde sur une donnée factuelle irrécusable : dans les régions nord-américaines d'élevage du mouton, les seuls occupants de ces immensités étaient les moutons eux-mêmes (qui n'ont rien construit !) et les bergers en charge de les surveiller… Dès lors, un monument construit de main d'homme ne peut être que l'œuvre de bergers.

Il serait instructif de recouper ces informations avec des témoignages directs des bergers de l'époque, mais comme on peut l'imaginer, les bergers américains du 19ème et des débuts du 20ème siècles étaient le plus souvent des gens peu instruits et vivant isolés, qui n'ont pas laissé beaucoup d'écrits sur leurs conditions d'exercice.

Les souvenirs de jeunesse d'un éleveur -un certain Tomas Antillon, originaire d'Amérique du Sud et installé depuis longtemps dans le Wyoming- ont néanmoins été recueillis dans les années 1930 : il y évoque notamment les *shepherd's monuments* et leur usage, précisant qu'il en avait lui-même construit un qui lui avait sauvé la vie au cours d'une tempête de neige :

> « […] *dans de nombreux cas, quand les éleveurs hésitent ou sont perdus lors d'une tempête, ils peuvent se repérer grâce à un monument et retrouver ainsi le chemin du campement* […] *Je sais que dans mon cas, je serais mort de froid si je n'avais pas suivi un alignement de monuments. Une tempête de neige a commencé soudainement et j'étais loin du campement. Tandis que j'essayais d'avancer à l'aveuglette, le vent et la neige devenaient de pire en pire. C'est un sentiment terrible de savoir que vous êtes perdu* […] *Finalement, j'ai vu une "bosse de neige", j'ai pensé que ce devait être un monument que j'avais construit. J'ai gratté une partie de la neige et j'ai découvert que cette "bosse" était un tas de cailloux que j'avais placé là quelques semaines auparavant. Cela peut sembler absurde de dire que vous pouvez reconnaître un tel monument. Mais* […] *c'est possible, car vous vous souvenez de certaines pierres, de leur emplacement et de la manière dont vous les avez mises en place. Je me suis souvenu que ce monument se trouvait*

> *au nord d'une vieille cabane déserte, alors j'ai commencé à essayer de m'y rendre* […] *j'ai finalement réussi à l'atteindre et à faire un feu…* »[23].

Pour circonstancié qu'il paraisse, le récit de Tomas Antillon suffit-il à confirmer le lien systématique entre les bergers et ces cairns ? Au sens littéral, la tourelle qu'il avait construite et, plus tard, reconnue sous la neige était certes un *shepherd's monument*, dans la mesure où son bâtisseur était effectivement berger, mais au-delà d'un constat purement factuel, ce témoignage ne renseigne pas sur la (ou les) fonctions précises de ces formations.

Interrogé sur leur origine et leur usage, Antillon confiera en avoir construit dès son plus jeune âge quand il gardait les troupeaux de son père en Amérique du Sud, « *…tout comme les autres garçons qui s'occupaient des moutons à l'époque* » ; il continua d'en construire lorsque ses parents s'installèrent un peu plus tard au Mexique (il avait alors une dizaine d'années), ajoutant que ces monuments devaient être connus des bergers mexicains mais que, ne parlant pas la langue locale, il n'avait pas pu approfondir la question. Par la suite, établi au Colorado, il avait questionné des bergers plus âgés mais personne ne lui avait vraiment apporté de réponse[24] (preuve que ces autres bergers n'étaient pas mieux informés), si ce n'est que les monuments en question « *avaient toujours été là* »... Antillon livrera à ce sujet une anecdote édifiante : comme il se vantait auprès d'un vieux berger d'avoir retrouvé son chemin grâce aux cairns lors d'une tempête, son interlocuteur eut cette réflexion révélatrice : « *Eh bien, je suis heureux d'apprendre que ces foutus trucs peuvent servir à quelque chose* »[25].

Dans quelques autres cas, on dispose d'indications nominales assez précises sur le ou les bergers qui ont élevé tel ou tel *shepherd's monument*, assorties d'éléments de datation et de contexte.

Il semble que ce soit le cas, par exemple, des « *Twin Monuments* », deux « tours jumelles » de berger bien documentées, situées sur d'anciennes terres d'élevage un peu au sud de Billings dans le Comté de Yellowstone (Montana), presque à la jonction entre le Montana et le Wyoming[26].

Selon différentes sources, ces deux édifices faisaient partie d'un ensemble de *shepherd's monuments* construits entre 1890 et 1910 par les bergers travaillant pour un des gros éleveurs de la région (ces tourelles jumelles auraient été bâties par les hommes d'un certain Jimmy Ash). Les tours, espacées l'une de l'autre d'une vingtaine de mètres, mesuraient en moyenne huit pieds de haut (environ 2,40 m) et étaient implantées sur des monticules (probablement des buttes de terre

[23] *In* « *Tomas Antillon, "Sheep Herder Monuments"* », témoignage complet de Tomas Antillon recueilli par des enquêteurs des Archives nationales de l'État du Wyoming (Federal Writers Project Files WPA - dossier n° 1396), accessible en ligne sur le site - http://spcrphotocollection.wyo.gov/luna/servlet). En dépit de quelques faiblesses historiographiques (souvenirs anciens, imprécis et pas nécessairement très objectifs), ce témoignage est peut-être le seul à livrer des informations de première main sur les cairns pastoraux américains, aussi est-il cité par de nombreuses sources, dont le « *National Register of Historic Places Multiple Property* » (*op. cit.*). On retrouve fréquemment le thème du cairn ou du monument de berger servant sous la neige de repère salvateur, aussi bien aux États-Unis que dans d'autres pays européens ; la notice technique de l'Agence américaine FHWA (*cf. supra*) en livre une version modernisée !

[24] D'après Antillon, beaucoup bergers pensaient que les tourelles servaient de repères, non pas tant aux hommes qu'aux moutons, mais lui-même ne semble guère convaincu par cette explication : « […] *il ne s'agit peut-être que d'une superstition, comme beaucoup de leurs autres croyances* ».

[25] « *Well, I'm glad to know them danged things can be used for som good purpose !* ».

[26] Sur les *Twin monuments*, *cf.* p. ex. la page abondamment illustrée du site généalogique du *MTGenWeb Project* (http://www.mtgenweb.com/yellowstone/history/monumenttrail2.htm), ainsi que les indications et illustrations complémentaires figurant sur *RootsWeb* (https://sites.rootsweb.com/~mtyellow/twin_pictures.htm).

artificielles), visibles à des kilomètres. Les *Twin Monuments* servaient notamment de point de collecte pour les chariots et les camions qui convoyaient la laine jusqu'au chemin de fer à Billings[27]. Mais au fil des années et avec le déclin progressif de l'élevage ovin dans la région, la plupart des *shepherd's monuments* ont disparu, à l'exception des *Twin Monuments* et d'une autre tour située près d'une station de radio à ondes courtes, entretenue tant bien que mal par les habitants.

FIG. 132

Deux clichés anciens (probablement années 1950) des *Twin monuments* (Montana)
Le profil général de ces édifices a légèrement varié au fil des remaniements et reconstructions successifs

D'autres versions livrent cependant des informations assez différentes.

En 2002, un passionné du nom de Vernon Leslie Drake (décédé en janvier 2004) a entièrement restauré avec l'aide de membres d'associations historiques locales la tourelle jumelle nord, très délabrée au fil des années. Elle avait pourtant déjà été remise en état deux ans auparavant (en 2000) par des maçons expérimentés et des ingénieurs, mais leurs réparations n'avaient pas tenu : le monument s'était effondré peu après. Ces interventions répétées firent mieux prendre conscience de la masse et de la complexité de l'édifice -dont certaines pierres pesaient plus 150 kg- et les efforts nécessaires pour le réhabiliter firent naître de sérieux doutes sur la possibilité que le monument d'origine ait pu être l'œuvre de simples bergers.

Selon David Dodges, qui a consulté toutes les archives relatives à la délimitation des terrains en question, les *Twin Monuments* auraient en réalité été construites à l'initiative, non pas du supposé Jimmy Ash mais d'un autre gros éleveur, Paul McCormick (plus de 100 000 têtes de bétail) pour marquer les vastes territoires dont il avait acquis les droits de pâturage ; les travaux auraient été réalisés, non pas par des bergers, mais par le fils de McCornick à la tête d'une équipe d'ouvriers de voirie[28]. David Dodges pense en outre que la construction de ces tours ne serait pas antérieure à 1915, dans la mesure ou deux rapports d'arpentage réalisés en août 1903 (par un certain Carl Gleeson) puis en octobre 1913 (par Otis Ross) n'en font aucune mention. En dépit de recherches approfondies, cet auteur conclut qu'on ignore encore les raisons pour lesquelles deux tours (plutôt qu'une seule) avaient été construites à cet emplacement, qui ne coïncidait avec aucune des premières limites des acquisitions de terres coloniales française, anglaise ou espagnole.

[27] Fait singulier, il est rapporté qu'une des deux tours jumelles comportait sur son pourtour un « viseur » d'un demi-pouce de diamètre [en anglais, *a one-half inch diameter bore-sight*] c'est-à-dire une ouverture (ou un sillon) d'environ 1,5 cm orientée vers le point culminant du comté de Yellowstone ; il existait également un cairn en pierre vers lequel pointait cette ligne de visée (nous n'avons pas pu vérifier si ce viseur et sa mire existent encore de nos jours). En France, on signale un dispositif du même type (une sorte de ligne de visée) sur la *Quille du Tillet* (*cf. supra*).

[28] Thèse développée sur un autre page de *RootsWeb* (https://sites.rootsweb.com/~mtyellow/dave-boonies/dave-2.htm).

Face à des indications aussi contradictoires, la fonction et les circonstances exactes de la construction des *Twin Monuments* restent donc sujettes à caution, sans toutefois que ces incertitudes remettent en cause leur lien étroit avec le contexte pastoral de la région.

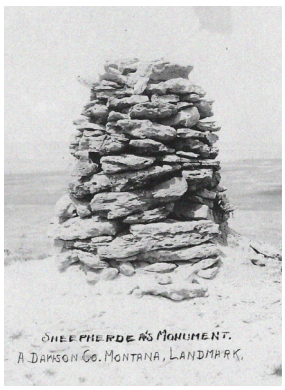
FIG. 133

Une femme posant à cheval près de la tourelle jumelle nord (*Northernmost monument*) – Photo datée de 1928

Un couple posant au sommet de la tourelle jumelle sud (*South Monument*) – *circa* 1930

3ème constat, d'ordre iconographique : on trouve en outre dans différents fonds d'archives américaines un certain nombre d'images anciennes -des photographies, des illustrations ou des cartes postales légendées « *shepherd's monument* »- représentant des édifices qui correspondent exactement à des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage, dont par exemple les trois images ci-après :

FIG. 134



① Carte postale (s.d.), avec une mention manuscrite (en anglais) : « *Sheepherder's Monument A. Dawson Co* [comté] *Montana, Marque de terrain* ». Au *verso* : « *Ceci est une vraie photo réalisée par L A. Foster Co., Glendive, Mont.* ».

② *Sheep herder's monument* construit sur le ranch des frères Bower, près de Surprise Creek, dans le bassin de Judith au Montana. Le monument date d'avant 1905, année où les frères Bower ont vendu leurs avoirs à la *J.B. Long Investment Company*.

③ *Sheepherder's monument* situé entre Conrad et Dupuyer (Montana), sur l'ancien ranch de moutons Graham & McLean. Photographie datée entre 1940 et 1960. Au dos, la mention « *Photo by Wm. Gebhart* »

4ème constat, d'ordre archéologique : plusieurs découvertes sur le terrain jettent sur cette question un éclairage complémentaire intéressant, notamment celles de Mark E. Miller, du Département d'anthropologie de l'Université du Wyoming, rapportées dans son étude sur les campements de bergers dans le Wyoming entre 1880 et 1957 <RB087>.

Ce chercheur a effectué des fouilles dans d'anciens campements de bergers, en essayant de préciser les relations fonctionnelles qu'ils pouvaient avoir avec plusieurs cairns situés en leur sein ou à toute proximité (certains de ces cairns sont inscrits au Répertoire national des sites historiques). Il ressort de ses travaux qu'il s'agissait le plus souvent d'édifices bâtis avec des pierres plates ramassées sur place, mesurant en moyenne un peu plus d'un mètre de diamètre et deux mètres de hauteur (beaucoup étaient effondrés ou avaient disparu au moment où les fouilles furent effectuées).

A la différence de certaines tourelles européennes, il ne semble pas que les édifices équivalents d'Amérique du Nord aient comporté de marches en encorbellement (tout au moins n'avons-nous pas trouvé mention de cet élément pourtant bien caractéristique dans les nombreuses sources écrites ou iconographiques que nous avons consultées) ; Andrew Gulliford (ref. *supra*) note d'ailleurs à plusieurs reprises que pour les monuments les plus hauts, les constructeurs n'utilisaient pas d'échafaudage mais devaient opérer à cheval[29], ce qui représentait un gros travail.

Différents indices (notamment l'analyse des vestiges et des déchets laissés par les bergers de l'époque) ont permis d'établir que la plupart de ces édifices étaient implantés à l'intérieur -ou à toute proximité- des campements ou des enclos de parcage d'hiver, généralement sur des reliefs topographiques donnant sur des zones protégées des vents froids soufflant du nord : « […] *Les zones estivales de parcage de moutons n'étaient pas situées près des monuments de berger* » ; en d'autres termes, « […] *les cairns n'étaient généralement pas construits sur l'aire de répartition estivale* »[30]. Ainsi placées, les *tours de berger* auraient donc surtout servi à signaliser et à retrouver d'une année sur l'autre, non pas le campement lui-même (comme dans l'épisode de jeunesse narré par le berger Tomas Antillon), mais plutôt les zones permettant de tenir les moutons à l'abri du froid durant les hivers rigoureux du Wyoming et des États américains avoisinants[31].

Ces facteurs combinés expliqueraient pourquoi on ne trouve que peu de traces de cairns dans les anciens campements estivaux. Ainsi, pour Mark E. Miller, les campements et les cairns « *coexistent dans le cadre d'un système d'établissement humain saisonnier mettant en présence des éleveurs qui gardent des moutons sur des terres en plein air …* ». Ce chercheur ajoute que si « […] *la fonction de ces cairns rocheux* [n'est] *pas entièrement comprise, ils ont probablement servi à diverses fins ...* » : comme pour les *Twin Monuments*, on peut donc considérer que les édifices étudiés par Miller étaient bien une composante d'un pastoralisme plus saisonnier que proprement transhumant dans les États concernés, même s'il subsiste des inconnues quant à leur(s) fonctionnalités réelles.

5ème constat, d'ordre ethnographique : on dispose d'au moins une référence incontestable et datée, attestant du fait qu'édifier des *shepherd's monuments* était une pratique connue -et même assez usuelle- des bergers américains, au point que certains auraient même songé à en faire leur dernière demeure. C'est ce qui ressort sans la moindre ambiguïté d'un chant du répertoire folklorique

[29] *Cf.* p. ex. *in* « *Woolly West …* » (*op. cit.*) : « *Each rock was intricately placed, the final courses so high that the herder could have reached them only on horseback* » [*Chaque pierre était agencée de manière complexe, les rangées les plus hautes ne pouvant être atteintes que sur le dos du cheval*] *;* ou encore *in* son article « *Stone messengers* » (*op. cit.*) : « […] *I've realized the only way to get those final stones on top would have required being on horseback. What a lot of work !* » [*J'ai réalisé que la seule façon d'atteindre les dernières pierres sur le dessus nécessitait d'être à dos de cheval. Quel travail !*].

[30] « […] *Summer sheep camps were not located near herder monuments because cairns typically were not built on summer range* » (*in* Mark E. Miller, « *Stock raising and winter sheep camps in south-central Wyoming* », *op. cit.*).

[31] Les bergers disposaient quant à eux d'abris couverts relativement protégés du froid et du vent (souvent des remorques bâchées) et de chaufferettes, dont attestent les nombreux restes de charbon découverts sur place. Par comparaison, la notion d'abri de berger en pierres sèches, telle qu'on en trouve de très nombreuses mentions dans la littérature spécialisée en Europe, n'a pas réellement d'équivalent en Amérique du Nord.

américain, « *The Dying Sheepherder* » [en français, *Le berger mourant*] recueilli et publié en 1922[32] ; un berger, parvenu au terme de sa vie, dit s'être construit un *shepherd's monument* « *en forme de tipi* » (*sic*, donc un monument franchement conique, plutôt qu'une tourelle) et demande qu'on y creuse sa tombe.

***The Dying Sheepherder* [*Le Berger Mourant*]** – 1er couplet et refrain

« I builded me a Monument	*« Je me suis construit un monument*
« Last fall when I was herdin' sheep.	*« L'automne dernier, en gardant les moutons.*
« Looks like a tepee or a tent	*« Il ressemble à un tipi ou à une tente*
« Find it ; then, when I gop to sleep,	*« Trouvez-le ; puis, quand je m'endormirai,*
Refrain	
« Dig my grave there »	*« Creusez ma tombe là-bas »*
……..	……..

Brefs mais explicites, ce couplet et ce refrain fournissent un indice fort du lien effectif et affectif entre les bergers américains et leurs tourelles de pierres sèches. Il est à cet égard plus probant qu'un témoignage individuel (comme les souvenirs de jeunesse assez subjectifs et peut-être enjolivés de Tomas Antillon - *cf. supra*) : en effet, si une anecdote personnelle ne reflète pas nécessairement une pratique commune, un chant folklorique véhicule un élément de vécu collectif, perçu et compris par tous les bergers qui l'ont fredonné et transmis avec assez de constance pour qu'il entre dans le répertoire traditionnel, partie intégrante de la « culture pastorale » locale.

⇨ En définitive, s'agissant de l'imputation pastorale, ce cumul de données convergentes nous paraît probant : il débouche sur la conclusion logique qu'en effet, les *shepherd's monuments* nord-américains ont bien été majoritairement construits par des bergers ou, à tout le moins, qu'ils s'inscrivent directement et sans aucun doute possible dans un environnement socio-économique centré sur l'élevage des ovins (moutons et brebis).

Cette conclusion vaut pour les monuments américains, mais on peut raisonnablement l'extrapoler aux *tours de berger* européennes. Il serait en effet surprenant que ces édifices, morphologiquement comparables -voire quasi identiques- et construits dans un même environnement socio-économique (la « culture pastorale »), soient imputables à une tout autre catégorie de constructeurs, surtout quand ils sont eux aussi localement désignés *tours de berger* et/ou qu'une tradition constante les attribue à des bergers (*a fortiori* si cette tradition est confortée par des données historiographiques concluantes, comme par exemple en France avec la tourelle du berger Léon Gastines ou avec certaines quilles de berger du Lévézou - *cf. supra*).

⇨ En revanche, s'agissant de la fonction de ces édifices (la question du *pourquoi ?*) les réponses avancées par ces mêmes sources américaines pour expliquer les *shepherd's monuments* ne semblent guère mieux fondées que celles concernant les tourelles européennes, notamment en ce qui concerne leurs supposées fonctionnalités dites « techniques », c'est-à-dire commandées par les exigences du troupeau et l'élevage proprement dit (mettre les moutons à l'abri du froid, éloigner les prédateurs, etc.), par les usages et les contingences de la vie pastorale (abris pour les bergers, repères

[32] Chanson du répertoire folklorique souvent citée dans les études sur le pastoralisme américain, publiée *in* « *Inermountain Folk Songs of their Days and Ways* », The Casper Stationary Company, Casper (Wyoming) 1922 (ouvrage illustré) - paroles complètes (quatre couplets) sur http://www.wyomingtalesandtrails.com/sheep6.html. L'œuvre (anonyme) est répertoriée au Fonds Folk Coll 11 M-02 : *Signature of the Sun : Southwest Verse, 1900-1950 - Major, Mabel and T. M. Pearce selectors & editors* (*The Skaggs Foundation cowboy poetry collection, authors M-Z, 1890s-2008*), http://archiveswest.orbiscascade.org/ark:/80444/xv27481).

d'intempéries, etc.) ou par la démarcation des terrains sur lesquels était pratiquée l'oviculture (limites de pacage, indicateurs de campement ou de point d'eau[33], etc.).

Ces explications techniques sont sans doute avérées dans tel ou tel cas -et pour certaines, bien documentées- mais elles ne fournissement pas de clé générale d'interprétation de tous les *shepherd's monuments* : beaucoup semblent avoir été bâtis à des fins qui, à ce jour, ne sont pas clairement explicitées. Ainsi, comme le résume prudemment l'étude sur les fermes et les stations d'élevage au Wyoming (période 1860-1960) publiée par le *National Park Service* (*op. cit.*) :

> « *Les monuments de bergers sont des cairns situés à des points dispersés et proéminents où il y avait des moutons, généralement construits par des bergers qui empilaient des pierres plates les unes sur les autres* [mais si] *les monuments de berger sont étroitement associés aux pratiques de pâturage du bétail, cette relation n'a pas été documentée de manière concluante* ».

Comme pour les tourelles de pierres sèches européennes, bon nombre de chercheurs américains en sont donc venus à leur prêter des fonctionnalités plus subjectives, une des hypothèses les plus en vogue étant que les bergers auraient élevé ces cairns, à la fois pour tromper l'ennui et, d'une certaine manière, pour meubler leur solitude ; le phénomène de « personnification » des cairns, déjà observé dans plusieurs pays d'Europe, vient en partie accréditer ce point de vue[34].

LES *GARÇONS DE PIERRE*

Comme dans plusieurs pays européens, les tourelles de pierres sèches nord-américaines font parfois l'objet d'une personnification plus ou moins accentuée, pouvant aller jusqu'à les muter symboliquement en *garçons de pierre*. Cette tendance a pu être simplement « importée » par des immigrants venus d'Europe, ou -comme nous aurions tendance à le supposer- aura répondu de manière endogène à un schéma de pensée commun aux bergers des deux continents.

Des *shepherd's monuments* personnifiés : les *Stone Boys*

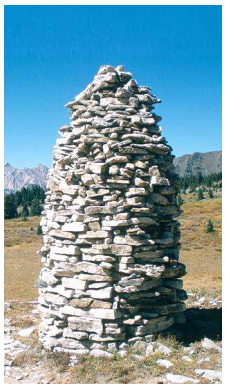
Diverses sources nord-américaines désignent les cairns -en particulier ceux attribués aux bergers- sous l'appellation de *Stone Boys* [en français, des *garçons de pierre*], avec plusieurs variantes comme

[33] On trouve dans les annales du folklore américain plusieurs mentions de cairns construits par des bergers pour signaliser un point d'eau, fonctionnalité technique vitale dans les zones désertiques, déjà invoquée pour expliquer certains *native cairns* des tribus indiennes. Un monument de ce type assez fameux, « *The Silent Guide* », est visible au sommet du *Stoneman Hill* [en français, *la montagne de l'homme de pierre*], à quelques kilomètres à l'ouest de Philip, chef-lieu du Comté de Haaken, dans le Dakota du Sud. Selon la légende, ce cairn aurait été élevé en 1900 par une berger local nommé W.S. Jones, puis détruit lors de conflits locaux entre éleveurs et agriculteurs, avant d'être restauré au mortier, la dernière fois en 2010. Ces informations restent néanmoins sujettes à caution : on trouve en effet sur Internet (*cf.* p. ex. https://ephemeraobscura.com/products/the-silent-guide-stoneman-hill) des images de ce cairn -notamment une carte postale datée des années 1920- où il apparaît déjà assis sur un double socle de ciment, entièrement maçonné et surmonté d'une hampe métallique presque aussi haute que le monument lui-même (peut-être un paratonnerre ou un mât de drapeau ?), profil général beaucoup plus proche d'un obélisque ou d'une borne géodésique que d'un cairn proprement dit ; par ailleurs, les archives du comté et les relevés de recensement n'ont conservé aucune trace de ce prétendu berger Jones.

[34] Un cairn pouvait-il réellement procurer à des bergers un semblant de compagnie ? Cela peut sembler étonnant, mais d'après l'historien Andrew Gulliford (*in* son article du « *Durango Herald* » sur les « *Stone messengers* » - *op. cit.*), un des surnoms familiers donné aux *sheepherder's monuments*, à la fois par dérision et par compassion, était *sheep herders' wives* [*les femmes des gardiens de moutons* »]...

stone Johnnies ou encore *rock Johnnies* (locutions familières qu'on pourrait rendre approximativement en français par *Johnny la pierre*). On trouve également l'appellation moins fréquente de *Stone men* [en français, des *hommes de pierre*].

FIG. 135



Un *stone boy* ou *stone Johnnie* (*sic*) massif et régulier, situé dans la Weminuche Wilderness (Colorado). D'après l'article d'Andrew Gulliford (« *Stone messengers* », *in* le « *Durango Herald* » - ref. *in* note *supra*), ce cairn pourrait avoir été construit par des bergers pour signaler la proximité d'un point d'eau, mais l'auteur ajoute que « *des cairns ont aussi été construits* [par les bergers] *pour passer le temps pendant qu'ils gardaient les troupeaux* ».

En fait, ces *stone boys* ou *rock Johnnies* ne diffèrent des *sheepherder's monuments* que par leur dénomination, car tous les documents consultés montrent qu'où ils se situent, il s'agit bien des mêmes artefacts, comme le confirme cette judicieuse remarque tirée d'un recueil d'anecdotes sur le Dakota du Nord : « *Les piles de pierres de White Butte, le point culminant du Dakota du Nord, sont connues comme "rock johnnies" ou comme "sheepherder's monuments"* »[35] ; même constat concernant le Montana, d'après le site web du quotidien *Montana Standard* : « […] *présents dans tout le Montana et dans une grande partie de la chaîne de montagnes à l'ouest de la rivière Missouri, les cairns rocheux sont appelés Stone Johnnies, Rock Johnnies, hommes de pierre* », assorti de cette réflexion quasi tautologique : « *et comme beaucoup d'entre eux ont été fabriqués par des bergers, ils sont aussi appelés monuments de bergers …* » (CQFD !)[36].

Hormis leur appellation singulière, ces *Stone Boys* et autres *Rock Johnnies* ne présentent pas, du point de vue archéologique ou ethnographique, de spécificités qui les distingueraient des autres *sheepherder's monuments* ; aussi est-il superflu de réitérer les développements précédents sur leurs possibles constructeurs ou l'environnement pastoral dans lequel ils s'inscrivent.

Comme leurs homologues français, italiens ou britanniques ces *Stone Boys* procèdent d'un système de personnification purement symbolique, s'attachant moins à leur forme -qui ne rappelle pas celle d'un homme- qu'à leur présence signifiante (et rassurante) en tant que constructions humaines dans un paysage ne comportant le plus souvent aucune autre marque de domestication et d'appropriation. C'est aussi une des explications avancées pour les *Harri Mutilak* (pluriel de *Harri mutil*), monuments

[35] « *The piles of rock on White Butte, North Dakota's highest point, are known of as rock johnnies or sheepherder's monuments* » - C*f.* https://maaaami.blogspot.com/2019/02/50-states-north-dakota.html.

[36] Cet article du *Montana standard* déplore aussi que « […] *malheureusement, ces sites historiques disparaissent rapidement à cause des conditions météorologiques, des animaux et surtout du vandalisme de l'homme …* » (citation originale trop longue pour être reproduite *in extenso* - sur https://mtstandard.com/special-section/local/stone-johnnies/article_98a825a7-7d32-5453-a5de-22d8cbe13caf.html).

attribués aux bergers basques installés en Amérique du Nord et dont le nom en *euskara* (la langue basque) signifie précisément *Garçons de pierre* (*cf. infra*).

Cairns mémoriaux, la personnification à titre posthume

Dans les développements consacrés aux Îles britanniques, il a été fait mention de « *shepherd's cairns mémoriaux* » élevés en mémoire de tels ou tels bergers bien identifiés, comme par exemple les deux frères McTaggart décédés dans des tempêtes de neige près de Barr en Ecosse. On signale aux États-Unis des *sheepherder's monuments* comparables -souvent à l'écart des pistes ou sur des crêtes difficiles d'accès- érigés non pas pour figurer un personnage abstrait mais pour perpétuer le souvenir de bergers bien réels, disparus dans des circonstances tragiques (intempéries, rivalités avec les tribus indiennes, affrontements avec les *cow-boys*, etc.), soit à l'initiative individuelle de leurs compagnons, soit à la demande des propriétaires-éleveurs qui les employaient.

L'historien américain Andrew Gulliford mentionne dans son ouvrage sur « *l'Ouest laineux, l'histoire cachée du Colorado*» <RB084> plusieurs de ces cairns mémoriaux, notamment les neuf monuments érigés près du ranch d'un des plus gros éleveurs de moutons du Nouveau Mexique, Solomon Luna, en l'honneur de neuf de ses hommes tués dans les années 1880 par les Apaches, « *one for each sheepherder killed* » [en français, *un pour chaque berger tué*][37].

Toutefois, dans le contexte des États de l'Ouest américain du 19ème siècle profondément marqué par les activités pastorales et par les tensions et les confrontations parfois meurtrières entre les *sheep herders*, les *cow-boys* et les tribus indiennes locales, ces édifices mémoriaux expriment plus que de la simple révérence à la mémoire individuelle des bergers concernés : ils rendent hommage à la contribution fondatrice collective et anonyme de tous les bergers -basques ou pas- à l'appropriation et à l'américanisation de ces nouveaux territoires.

Ces cairns mémoriaux sont d'authentiques « monuments aux morts » comparables à tous ceux qui, un peu partout dans le monde, célèbrent le sacrifice de combattants tombés pour la défense de leur patrie, de leur terre ou de leur cause.

Harri Mutilak, des garçons (de pierre) plus américains que basques…

On trouve sur Internet de multiples références aux *harri mutilak*, tourelles de pierres sèches spécifiquement attribuées à des bergers d'origine basque installés aux États-Unis[38].

[37] Sur Solomon Luna (1858-1912), éleveur, banquier et homme politique américain, *cf.* p. ex. une notice biographique illustrée sur https://fr.findagrave.com/memorial/16156767/solomon-luna et l'entrée Wikipédia https://en.wikipedia.org/wiki/Solomon_Luna.

[38] Selon les sources, la locution *harri mutilak* est orthographiée de différentes manières : *harri* (avec deux R), *hari* (un seul R) ou encore *ari* (sans H) ; on la trouve assez souvent contractée en un seul mot (*harrimutilak*). Les sources américaines traitant des *harri mutilak* sont très diverses (articles de presse, pages Internet, travaux universitaires, rapports administratifs, etc.) et n'émanent pas toutes de la communauté basque américaine. Le plus souvent, elles visent indistinctement les *bergers basques* (entendus comme des bergers d'origine basque ayant immigré en Amérique du Nord, parfois après un temps de séjour plus ou moins long en Amérique du Sud), sans faire de différence entre ceux qui provenaient de l'actuel Pays basque espagnol (nommé *Hegoalde* en langue basque, qui recouvre la partie méridionale de l'aire européenne de peuplement, de langue et de culture basques) et les Basques originaire de l'actuelle Pays basque français (*Iparralde* en langue basque).

FIG. 136

① Un groupe de deux *harri mutilak* (Comté d'Elko, Nevada) ; sur l'édifice de droite, on distingue une pierre verticale en saillie

② Un *Basque sheepherder monument of piled stones* (Junction Valley, Utah)

Ces bergers auraient édifié les *harri mutilak* [ou *garçons de pierre* en français][39] pour différentes raisons parmi lesquelles -parmi les plus souvent citées- des usages utilitaires classiquement attribués aux tours pastorales (surveillance du troupeau, repères des campements, marquage des territoires alloués aux différents bergers, signalisation de points d'eau, etc.), ou encore des motivations plus psychologiques que techniques : dérivatif pour tuer le temps et conjurer la solitude[40], souci de laisser une trace pour l'avenir, figuration symbolique d'une présence humaine dans les immensités solitaires des pâturages ou, dans un registre plus ethnologique, perpétuation d'une supposée pratique ancestrale basque…

[39] Les sites Internet mentionnant les *harri mutilak* sont beaucoup trop nombreux pour être tous cités, et comme ils sont souvent répétitifs, il n'a pas paru souhaitable de renvoyer à l'un plutôt qu'à l'autre : il suffit de saisir la locution *harri mutilak* sur les grands moteurs de recherche pour afficher des dizaines de réponses en anglais, en langue basque ou en espagnol (cet exercice n'est pas sans intérêt, car beaucoup de pages comportent une ou plusieurs photos de ces édifices, dont on constate qu'ils sont le plus souvent similaires à ceux répertoriés sous l'appellation *shepherd's monuments* ou *stone boys*).

[40] La solitude des bergers basques dans les immenses pâturages extensifs américains est un thème omniprésent, au point que le travail des pasteurs en Amérique a été qualifié de « *job in solitude* » tant dans son exercice concret sur le terrain que par l'absence de structures collectives (associations, syndicats, …) où les Basques auraient pu se retrouver et partager quelques moments de convivialité ; *cf.* sur ce point la chronique de Pablo Orduna Portús, « *Au bout de la piste : Les derniers bergers de Roncal dans les montagnes du Nevada* <RB088>. Il est à cet égard symptomatique que le *Monument national basque* érigé à Reno (dans l'État du Nevada), conçu par l'artiste Nestor Basterretxea comme la représentation archétypale d'un *berger* dans laquelle tous les Basques d'Amérique pourraient se reconnaître, soit précisément intitulé « *Bakardadea* », c'est-à-dire *solitude* en langue basque (sur cette œuvre d'art abstrait de 6 m de haut, implantée dans un endroit désert, *cf.* notamment l'ouvrage de l'universitaire Carmelo Urza, « *Solitude, Art et symbolisme du Monument national basque* » [titre original en anglais : *Solitude, Art and Symbolism in the National Basque Monument*], Presses universitaires de l'Université du Nevada, Reno, 1993). Le choix d'une figuration stylisée et abstraite comme représentation emblématique d'un *berger basque* n'a cependant pas convaincu tous les membres de la « 7ème Province basque », comme s'intitulent eux-mêmes les Américains d'origine basque : en réaction, des membres de cette communauté ont fait réaliser par le sculpteur américain Douglas Van Howd un autre monument figuratif en bronze, représentant un berger tenant son bâton d'une main et un agneau de l'autre, accompagné de son chien (d'abord installé devant un casino à Sparks, Nevada, avant d'être transféré en 2020 à Reno sur le campus de l'Université du Nevada). On peut également admirer à Albuquerque (la plus grande ville de l'État du Nouveau-Mexique) une imposante statue figurative en bronze de l'artiste américain contemporain Lincoln H. Fox, « *The Basque sheepherder* », représentant les mêmes éléments identitaires (le berger, le bâton, l'agneau et le chien de berger) ; le site Internet de la ville en souligne la symbolique forte : « […] *alors que le cowboy est devenu le symbole le plus connu de l'Ouest américain, le berger a été un membre à part entière de la communauté tout au long des 17ème et 18ème siècles* [… ce monument] *rend hommage au dur labeur et à la contribution de cette profession à la culture et à l'histoire du Nouveau-Mexique*… » (*cf.* la citation originale sur https://www.cabq.gov/artsculture/albuquerque-museum/exhibitions/sculpture-garden-exhibition/east-garden/fox-sheepherder).

Certains auteurs voient même dans les *harri mutilak* une lointaine réminiscence des monuments mégalithiques (dolmens, menhirs, cromlechs, tumulus, etc.), effectivement assez nombreux au Pays basque. Dans un mémoire de recherche universitaire sur les Basques en Amérique <RB089>, Alissa Peterson expose ainsi (en anglais) que :

> « […] *En Europe, les Basques ont modifié le paysage physique autour d'eux à différentes fins. Au Pays basque, on peut encore trouver des cromlechs et des dolmens* […] *Les gens qui construisaient ces monuments ou qui dessinaient sur les parois des grottes avaient une relation très étroite avec leur milieu naturel, tout comme les bergers basques dans l'Ouest américain. De la même manière, les bergers basques ont construit des harri mutilak dans l'Oregon et le Nevada* » ; notant en outre que du point de vue technique et pastoral, ces *harri mutilak* n'avaient pas nécessairement de fonction utilitaire (« […] *les éleveurs ont construit bon nombre de ces "garçons de pierre" au sommet d'une montagne ou à des endroits n'ayant nul besoin de repères physiques* »), Alissa Peterson rapporte l'opinion de certains spécialistes pour qui les bergers basques « […] *les ont construits à des fins similaires à celles de la gravure sur* [l'écore des] *trembles : laisser un rappel physique de leur présence dans le désert* »[41].

Selon cette thèse, les *harri mutilak* seraient donc un mode spécifique d'expression identitaire, au même titre que les graffiti incisés sur des arbres à écorce lisse et tendre (trembles, hêtres, peupliers, saules, …)[42] -ou *arborglyphes*[43]- une pratique présentée elle aussi comme ancestrale et typiquement

[41] Parmi les nombreuses photos de gravures sur écorce disponibles sur Internet, on signalera en particulier la remarquable collection de plus de 1 100 images numérisées dûment référencées de l'Albertsons Digital Library, anciennement accessibles sur le site de l'Université d'État de Boise (capitale de l'Etat d'Idaho), (†) *https://digital.boisestate.edu/digital/collection/p15948coll9/search/order/title*).

[42] Les gravures sur écorce réalisées par des bergers basques émigrés aux Etats-Unis ont fait l'objet de nombreux travaux ethnographiques bien documentés et incluant souvent une riche iconographie - *cf.* notamment « *L'art basque sur les trembles de la Sierra Nevada* », de Jean Moore et Phillip Earl <RB090> et l'ouvrage sur les gravures basques sur les arbres au Nevada et en Californie, publié par l'historien basque Joxe Mallea-Olaetxe, un des meilleurs spécialistes de la question <RB091>. Selon cet auteur, on dénombrerait dans les États de l'Ouest américain plus de 30 000 gravures de ce type (sachant qu'en moyenne, les espèces d'arbres propices aux arborglyphes ne vivent guère plus d'un siècle, cette estimation établie dans les années 2000 doit décroître d'année en année). En eux-mêmes, ces arborglyphes n'entrent pas dans le champ du présent ouvrage, mais ils sont si souvent et si étroitement associés par beaucoup d'auteurs aux édifices lithiques imputés aux bergers basques (les *harri mutilak*) qu'il est impossible de ne pas y faire référence.

[43] A côté du composite latin-grec *arborglyphe* (étymologiquement discutable, les conventions usuellement admises pour la composition des néologismes scientifiques recommandant de ne pas puiser dans ces deux langues à la fois), on trouve souvent le pompeux *dendroglyphe*, utilisé pour la première fois par le paléontologue australien Robert Etheridge Jr (1846-1920) dans son ouvrage « *The Dendroglyphs or "Carved Trees" of New South Wales* » [*Les dendroglypes ou "arbres gravés" de la Nouvelle-Galles du Sud*] (Sidney, Dept. of Mines, Memoirs of the Geological Survey of New South Wales, Ethnological Series No. 3, 1918). L'expression *gravure sur écorce*, plus parlante et plus élégante, est scientifiquement tout aussi efficace !

basque[44] : là où ils ne trouvaient pas d'arbres, les bergers basques auraient érigé à la place des *harri mutilak*, comme le postulait Elva Aylesworth en 1993 dans une communication illustrée sur les *Basque Sheepherders* <RB092> :

> « *Dans les pâturages* [des États] *de l'Ouest, des générations de bergers basques ont laissé leur empreinte en gravant des messages sur des planches clouées aux arbres, ou à même l'écorce des arbres, voire sur le manche d'une simple brosse à récurer. Chaque année, ils ajoutaient la date de leur passage, ou une petite remarque comme "quelle vie triste et amère" ou encore "ce n'est pas un bon campement"* […] *Dans les régions arides et sans arbres, on construisait une pile de pierres. On appelait ça un harri mutilak, ou "garçon de pierre". Laisser aux futurs éleveurs cette preuve de la présence d'un autre berger dans le campement était un moyen courant pour ces hommes de faire face à l'ennui et à la solitude…* »[45].

Eu égard au nombre considérable de références aux *harri mutilak*, nous avons tenté de vérifier si ces édifices constituent une catégorie particulière de *shepherd's monuments*, dont l'étude pourrait jeter un éclairage supplémentaire sur la compréhension des tourelles de pierres sèches.

Sur le plan historique, il est établi que des Basques ont pris pied sur le continent américain dès les toutes premières années de la conquête espagnole et n'ont cessé par la suite d'y accroître leur présence, aussi bien en Amérique du Sud que, assez tôt, dans les nouveaux États d'Amérique

[44] En réalité, la gravure sur écorce -pas plus que la construction de cairns- n'a rien de « *typiquement basque* » : évoqué par le poète latin Ovide dans une de ses *Héroïdes* ([…] *Les hêtres conservent sur leur écorce le nom d'Œnone que ton fer a tracé. Ces troncs le verront croître en même temps qu'ils grandiront eux-mêmes* […] *Il est, je m'en souviens, un peuplier planté sur la rive du fleuve. Tu y gravas des mots qui rappellent notre amour. Peuplier, vis longtemps, toi qui* […] *portes ces mots sur ton écorce ridée…* »), il s'agit d'un mode d'expression graphique très ancien (probablement dès le paléolithique supérieur), largement répandu dans le monde et qui a fait l'objet de nombreux travaux ethnographiques. Pour s'en tenir à sa pratique en milieu pastoral, trois chercheurs suédois, Rikard Andersson, Lars Östlund et Rolf Lundqvist constatent qu'elle était courante jusqu'à la fin du 19ème siècle « […] *dans le centre de la Suède, en relation avec l'élevage préindustriel* […] *Sculptées à l'origine par les bergers pour enregistrer des informations importantes comme les noms et les années* […] *ces gravures sur arbres peuvent* [servir aujourd'hui] *de marqueurs pour cartographier les anciennes localisations et l'impact des pâturages sur le paysage* […] *les arbres servaient non seulement de matière première, mais aussi pour un certain nombre d'autres usages* […] *comme des "panneaux d'affichage" dans les zones de pâturage forestier* […] *Cela permettait aux gens de s'orienter dans la forêt et de communiquer entre eux* » ; ces gravures, ainsi que les feux et d'autres marques artificielles -notamment des cairns- auraient formé un réseau et un mode de signalisation des itinéraires, des limites et des endroits importants (« *Carved trees in grazed forests in boreal Sweden* » [*Les arbres gravés des forêts pâturées de la Suède boréale*], *in* la Revue « *Vegetation History and Archaeobotany* », Vol. 14-2, juillet 2005).

[45] Certains graffitis laissés par des bergers gascons et pyrénéens dans leurs campements d'estive expriment des préoccupations et des frustrations identiques à celles de leurs homologues basques des Etats-Unis… Un bel ouvrage illustré sur les « *Itinéraires de berger – Transhumances entre Pyrénées et plaines de Gascogne* » réalisé sous la direction de l'ethnologue Vanessa Doutreleau (Ed. Cairn, Pau, 2014) en relate quelques exemples dans des termes faisant écho à ceux d'Elva Aylesworth : « … *Façon de tromper sa solitude autrefois, volonté de s'approprier un territoire ou encore de donner un caractère définitif à une présence éphémère, ces multiples gravures* […] *dessinent une carte des provenances et mobilités des bergers depuis plusieurs siècles* […] *Elles sont constituées de patronymes, toponymes (village d'origine), dates (naissance, passage en estive)* […] *Certaines témoignent de la rudesse de la vie telles celles que laisse ce berger : "Gabriel. triste souvenir de l'an 1944, trois mois sans pain, sans pain, j'ai faim et pas de pain"* […] *berger 1938 à 1944, j'ai faim"* **»**.

du Nord[46]. D'immigration récente ou originaires de familles basques qui avaient d'abord passé une ou plusieurs générations en Amérique du Sud ou au Mexique, ils ont été très nombreux dans les grands États d'élevage du mouton[47] (au point que « *pour la plupart des gens, dire "berger" revient à dire "basque"* »[48]).

Toutes les études confirment que les grands éleveurs appréciaient la main-d'œuvre basque, jugée courageuse, compétente, honnête, résistante à la solitude et au climat, et, qui mieux est, trop repliée sur elle-même pour se syndiquer et devenir revendicative… (ces bergers ne savaient pas tous lire ou écrire, et ne parlaient souvent que le basque ou l'espagnol)[49].

Dès lors, que des « bergers basques » (entendus au sens large comme des bergers de culture basque) aient pu construire des *monuments de berger* (*shepherd's monuments)* dans les régions où ils exerçaient ne fait aucun doute : l'inverse aurait même été surprenant, car mis à part quelques particularismes typiquement basques (linguistiques, par exemple), ces bergers avaient tout intérêt à se fondre dans la masse des immigrants de toute origine ; ils n'adoptaient donc pas des comportements foncièrement différents d'autres groupes ethniques ou culturels.

[46] Au point que selon plusieurs historiens, le nom même de l'Arizona, dont l'origine reste discutée, proviendrait non pas de l'espagnol *zona arida* mais d'expressions en langue basque : *arriz ona*, *arritza ona* ou *aritz ona*, selon les versions en présence ; sur ce point, *cf.* p. ex. la notice sur les Basques en Arizona de l'époque coloniale espagnole à aujourd'hui établie en décembre 1991 par l'historien et archéologue américain Pat H. Stein pour le Bureau de conservation historique de l'État d'Arizona <RB093>. Sur la présence basque sur le continent américain des 15ème au 19ème siècles, *cf.* notamment l'étude très documentée de Stephen Bass (« *Les Basques dans les Amériques de 1492 à 1892 : une chronologie* » <RB094>, où l'auteur rappelle également que des baleiniers Basques opéraient dès le 16ème siècle sur les côtes canadiennes et de Terre-Neuve.

[47] Comme le signale le Pr David Rio Raigadas, spécialiste de la littérature basque nord-américaine, dans une étude parue en 2014 sur le *Mythe pastoral des bergers basques* <RB095>, le nombre d'immigrés d'origine basque arrivés dans l'Ouest américain depuis l'Amérique du Sud (l'Argentine, notamment) a cru fortement suite à la Ruée sur l'or en Californie (1848 et années suivantes). Dans ce contingent de nouveaux arrivants, un certain nombre étaient déjà établis comme bergers, mais tel n'était plus le cas à partir des années 1860 dans les importants contingents provenant directement du Pays basque. En fait, beaucoup d'immigrés basques non anglophones n'ont pas eu d'autre choix que d'accepter des emplois de bergers auxquels ils n'étaient pas spécialement préparés. Mais par la suite, l'immigration basque aux Etats-Unis a diminué, et au fil des décennies la plupart des américains d'origine basque ont trouvé des emplois dans d'autres secteurs que l'élevage.

[48] « *For most people, to say "sheepherder" is to say "Basque"* », comme le rappelle Elva Aylesworth <RB092>, citant à ce propos l'ouvrage de référence de deux grands bascologues américains, l'anthropologue William Anthony Douglass et le bibliographe Jon Bilbao - de son vrai nom Juan Manuel Bilbao Azkarreta- (1914-1994), « *Amerikanuak : Basques In The New World* » [*Amerikanuak : les Basques du nouveau monde*] (Presses de l'Université du Nevada, 1975) ; Douglass et Bilbao soulignent la contribution essentielle des *bergers basques* à l'élevage du mouton aux États-Unis, plus importante que n'importe quel autre groupe ethnique. Pour la chercheuse basque Edurne Arostegui, du Centre d'Études basques de l'Université du Nevada, cette omniprésence -pour ne pas dire cette mainmise- s'est dès le départ auto-alimentée par effet boule de neige : « […] *C'est grâce à leur expérience en Amérique du Sud* [que les Basques] *ont acquis la réputation d'être de bons bergers et qu'ils ont pu dominer, dans une certaine mesure, cette industrie. Cela a ensuite conduit au développement d'une migration en chaîne : les Basques faisaient appel à leurs proches dans leur pays pour occuper ces postes ingrats de berger…* » <RB096>.

[49] Le lien est si fort entre l'élevage du mouton et les Basques d'Amérique -activité qui représentait le plus souvent leur seul moyen de s'installer sur le territoire américain- qu'il imprègne les représentations collectives de la communauté basque américaine, y compris dans des familles qui n'y ont jamais pris part, comme le souligne pertinemment une spécialiste de la diaspora basque, Gloria Totoricagüena Egurrola, chercheuse au Centre d'études basques de l'Université de Reno (Nevada) : « *L'identité ethnique des Basques aux États-Unis reste liée au passé collectif qu'ils partagent de l'élevage de moutons comme clé d'accès aux États-Unis, et même ceux dont les familles n'ont jamais participé à cette industrie conservent encore cette référence importante de l'histoire de l'expansion basque vers l'Ouest* » (*in* « *Ethnic Industries for Migrants : Basque Sheepherding in the American West* » ; cette chronique en anglais est accessible sur https://www.euskonews.eus/0212zbk/frkosmo.htm).

Pour autant, la consonance basque de l'appellation *harri mutilak* suffit-elle à attribuer tous ces édifices à des Basques, ou à les considérer comme des monuments typiquement basques ? Rien n'est moins sûr : des historiens objectifs reconnaissent que hormis quelques témoignages isolés, il est impossible d'établir un lien systématique entre ces *harri mutilak* et des bergers identifiés à coup sûr comme basques. Sur ce point, l'auteur Joxe Mallea-Olaetxe résume bien la situation, concluant le chapitre consacré aux *harri mutilak* de son ouvrage sur les arborglyphes (*op. cit.*) sur cette prudente réflexion : « *contrairement aux sculptures sur arbres, qui sont signées, nous ne pouvons pas savoir qui a construit les harri mutilak. Ils peuvent, en fait, avoir plusieurs constructeurs car les éleveurs successifs peuvent avoir empilé des dalles supplémentaires au-dessus d'un tas existant* » ; des éleveurs successifs dont certains pouvaient fort bien ne pas être basques.

De fait, sur le plan archéologique, rien ne singularise les *harri mutilak* par rapport aux autres monuments de berger américains : ils ne présentent aucune différence morphologique ou structurelle avec les *shepherd's monuments* et autres *stone boys* décrits précédemment ; tout au plus quelques auteurs[50] remarquent-ils que l'appareillage de certains *harri mutilak* comporte d'énormes pierres très lourdes, qui leur font penser à celles que les Basques ont coutume de porter lors des épreuves de force de leurs fêtes traditionnelles[51], mais ce rapprochement ne débouche sur aucune conclusion probante. Au demeurant, cette présence de très grosses pierres ne concerne que quelques monuments (il ne s'agit pas d'une caractéristique distinctive) tandis qu'on en rencontre maints autres exemples sur des tourelles qui ne doivent rien aux Basques : au Montana dans une des *Twin Monuments*, par exemple (*cf. supra*), ou encore au Portugal[52].

De surcroît, sur le plan ethnographique, l'argument selon lequel les *harri mutilak* auraient été un instrument d'expression identitaire typiquement basque au même titre que les gravures sur écorce doit être accueilli avec réserve, plusieurs objections semblant même le contredire.

En premier lieu, force est de constater qu'au Pays basque, on ne signale pas de *harri mutilak*, en tout cas pas sous cette appellation ! La locution même *harri mutilak* ne semble d'ailleurs usitée que dans la littérature spécialisée -anglophone, principalement- traitant des édifices américains (au point qu'on ne trouve pratiquement aucune page Internet en langue basque comportant expressément cette locution). Certes, comme partout, il existe des cairns classiques au Pays basque (côtés espagnol comme français) -notamment sur les voies d'altitude dans les Pyrénées- mais dans l'ensemble, ces édifices ne présentent aucune typicité locale, comparés à ceux qu'on trouve dans d'autres montagnes européennes. En dehors des cairns courants -et malgré des recherches attentives- nous n'avons relevé au Pays basque aucune mention de *tours de berger* proprement dites à des altitudes compatibles avec l'agropastoralisme, alors qu'elles sont nombreuses dans des départements français géographiquement proches du Pays basque (l'Hérault notamment) ; certes, nos recherches sur ce point ne pouvaient être exhaustives mais si de telles formations y existent, elles doivent être rares, sans quoi nous en aurions trouvé quelques indices.

[50] *Cf.* une observation de ce type dans le chapitre consacré aux *stone boys* du rapport de Pat Stein pour le compte du Bureau de conservation historique de l'État d'Arizona, « *Les Basques en Arizona de la période coloniale espagnole à aujourd'hui* » <RB093> : « […] *La taille des roches à l'intérieur d'un stone boy peut aller de la taille d'un poing à une taille qu'on imaginerait impossible à déplacer par un être humain, sauf si on songe aux jeux basques traditionnels axés sur une grande force et sur l'endurance …* »).

[51] Le *harri jasotze* et le *harri altxatzea*, par exemple, épreuves traditionnelles des jeux de force basques où les athlètes soulèvent et portent des roches pesant parfois plus de 200 kg.

[52] *Cf. supra* nos propres observations sur une tourelle de la Serra da Estrela pourvue d'une grande dalle verticale servant probablement à rigidifier l'ensemble du monument.

En second lieu, parmi toutes les études spécialisées que nous avons consultées, aucune ne répertorie la construction de cairns -et moins encore de *tours de berger*- comme un des traits caractéristiques de la culture basque originelle : il paraît dès lors surprenant que des bergers basques établis en Amérique aient choisi comme signature identitaire un élément qui n'appartenait pas à leur culture originelle, d'une morphologie somme toute assez banale et surtout dans lequel d'autres communautés (des Indiens d'origine ou d'autres immigrants non basques) pouvaient tout aussi bien se reconnaître[53].

Dans le même ordre d'idée, pourquoi les bergers d'origine basque auraient-ils élevé en si grand nombre des *harri mutilak* en Amérique du Nord (dans les États de l'Ouest américain, en particulier) alors qu'on n'en signale pas (identifié et désigné en tant que tel) au Mexique ou dans les États d'Amérique du Sud (en Argentine et au Chili, notamment), où l'immigration basque était pourtant plus ancienne et assez forte ? De fait, si l'essentiel de l'immigration basque en Amérique du Nord s'est échelonné entre la fin du 19ème siècle et le premier quart du 20ème siècle, beaucoup de bergers basques ont d'abord transité par l'Amérique latine (eux-mêmes ou les générations précédentes) : rien n'explique que ces arrivants établis plus anciennement sur le continent américain ne se soient mis à construire ce type de cairns qu'aux États-Unis, alors qu'ils n'en construisaient ni au Pays basque, ni en Amérique du Sud.

Enfin, du point de vue philologique, la locution *harri mutilak* n'a pas de réelle consistance en langue basque[54] : elle semble plutôt résulter d'une transposition mot à mot de la locution américaine s*tone* (= *harri*) *boys* (= *mutilak*), ce second terme (*mutilak*, pluriel de *mutil*) signifiant précisément *garçon* en basque, soit dans son sens premier de *jeune garçon* ou *garçonnet* (peu logique, au cas présent), soit dans le même sens familier et un peu condescendant -voire proprement dépréciatif- que véhicule précisément le terme américain *boys* de l'expression s*tone boys* : en l'occurrence, le

[53] A la limite, la logique aurait voulu qu'ils implantent plutôt des *hilarri* (« *pierres des morts* »), stèles de pierre discoïdales (généralement à usage funéraire) qui, elles, sont unanimement reconnues comme un trait caractéristique de la culture basque. Or paradoxalement, il ne semble pas que les Basques aient construit beaucoup d'*hilarri* sur le continent américain.

[54] Sortie de son contexte spécifiquement américain, la locution *harri mutil* n'apparaît pas comme usuelle dans aucune des variantes de la langue basque pratiquées dans les différentes régions du Pays basque, et n'est pas répertoriée comme telle par les principaux lexicographes spécialisés. La très autorisée Académie de la langue basque (*Euskaltzaindia*) en signale néanmoins une occurrence (article *harri-mutil*) sous l'entrée *Harri* de son dictionnaire basque-espagnol en ligne <RL44>, avec comme traduction « *Pilar o poste de piedra* » [*pilier ou poteau de pierre*] https://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com_oehberria&task=sarreraIkusi&Itemid=413&lang=eu&id=126789). Cet article nous paraît cependant peu probant, car il se réfère non pas à une source basque primaire, mais à la traduction en basque d'un fameux roman picaresque anonyme publié en castillan en 1554 (*La vida de Lazarillo de Tormes, y de se fortunas y ardversidades*, en français *La Vie de Lazarillo de Tormes*, traduit dans plusieurs langues dont le basque sous le titre *Tormes'ko Lazarotxuren bizitza ta zorion-zorigaiitzak*) ; cette traduction, effectuée par l'écrivain espagnol bascophone Nikolas Ormaetxea Pellejero, dit Orixe (1888-1961), a été publiée à Bilbao en 1929, à une période où les échanges entre le Pays basque et les États-Unis étaient déjà nombreux (Orixe lui-même a vécu quatre ans en exil en Amérique) : il n'est donc pas impossible que la traduction de *Pilar de piedra* par *harri mutil* (*ari-mutil*, dans l'édition de 1929) soit un néologisme emprunté au « basque américain » plutôt qu'une locution originelle dont l'Académie ne cite d'ailleurs aucun autre exemple. En outre, le « *Pilar o poste de piedra* » du récit en question ne correspond pas à une *tourelle de pierres sèches* ni même à un cairn en zone rurale, mais bien à un pilier de pierre soutenant les balcons en arcades de maisons d'une petite ville, ainsi que le montre sans ambiguïté la traduction en français du même passage : « […] *je le menai sous les auvents et le conduisis droit à un pilier ou poteau de pierre élevé en la place, qui soutenait avec d'autres piliers les saillies des maisons*… » (traduction de A. Morel-Fatio, Libraire artistique H. Launette et Cie, Paris, 1886).

sens rural et quelque peu servile d'employé au service d'un patron[55] (comme dans *garçon de ferme* ou *garçon d'écurie*), d'employé commis à un service donné (comme dans *garçon de café* ou *garçon de course*) et, plus globalement, de *jeune travailleur* ou de *jeune gars*[56] (toutes ces nuances se mêlant dans l'expression homothétique américaine *cow-boy*).

Contrairement à une idée reçue, *stone boy* n'apparaît pas comme la traduction en anglais d'une locution basque originelle *harri mutilak*[57] : c'est même l'inverse ! Les bergers vascophones se sont contentés de reprendre à leur compte une appellation courante où le terme *boy* est entendu dans un sens familier : rien, dans cette banale transposition linguistique, n'amène à penser que les tourelles en question représentaient à leurs yeux un élément fort de leur identité basque.

Au final, nous inclinons à penser que les *harri mutilak* ne constituent pas une catégorie distincte de cairns pastoraux, mais témoignent de l'américanisation progressive des bergers basques au fil des décennies[58] : des Basques -pas nécessairement des bergers à l'origine[59]- émigrés dans les grands États américains d'élevage ovin (où ils trouvaient plus facilement des emplois) auraient pris l'habitude de construire des *shepherd's monuments*, peut-être de leur propre inspiration ou en prenant exemple sur d'autres bergers non basques ; ils en auraient simplement transposé le nom originel -*stone boys*- en langue basque, soit *harri mutilak*.

Ce schéma à contre-courant n'est certes qu'une hypothèse, mais il se fonde sur un raisonnement philologique éprouvé -l'équivalence sémiotique entre le mot basque *mutil* et le terme anglais *boy*- avec le mérite incident de mettre en lumière une donnée signifiante pour l'étude des tourelles de pierres sèches : en effet, d'après plusieurs linguistes, le seul mot de la langue basque signifiant [jeune] *garçon* -en l'occurrence *muthil*, orthographié *mutil* par différents lexicographes- pourrait ne pas être

[55] Dans cette acception, le mot basque *mutilak* est l'équivalent du substantif latin *puer* qui désigne aussi bien un enfant (masculin) dans un sens très général, qu'un *gosse* (sens un peu péjoratif), un *garçon* (dans le sens de garçon de service), voire un jeune esclave (garçon de condition servile au sens romain du terme). Le dictionnaire électronique en ligne *Nola Erran* <RL77> diffusé par l'Office public de la Langue basque (http://nolaerran.org/?h2=mutil) décline les différentes nuances de *mutil*, allant pareillement de *garçon* sans aucune connotation jusqu'à *employé*, *domestique*, *serviteur*, *valet* et même *larbin*.

[56] *Cf.* sur ce point l'article « *Muthil* » du *Dictionnaire basque-français et français-basque* (Tome I, basque-français) de Pierre Lhande, d'après l'Abbé de Askué <RL45>.

[57] *Cf.* p. ex. ce commentaire relevé sur un blog américain : « [...] *dans l'Ouest américain, les bergers basques construisaient des "harrimutilak"* [traduits comme des "*garçons de pierre*"] *pour marquer des points importants et aussi, probablement, pour passer le temps* » [*In the American West, Basque sheepherders built "harrimutilak" - translated as "stone boys"- to mark significant spots and, probably, to pass the time*] (http://flyingmule.blogspot.com/2013/02/piling-stones.html).

[58] Ce phénomène d'américanisation s'observe aussi dans les gravures sur écorces. Ainsi, un berger qui signalait chaque année son séjour sur le même campement a d'abord signé avec son prénom d'origine, *Lorenzo*, puis, dans ses derniers arborglyphes, avec son prénom américanisé en *Lawrence* (cas signalé, entre autres, dans une chronique de la journaliste scientifique américaine Kelsey Kennedy, « *The Mysterious Tree Carvings of America's Basque Sheepherders - Arborglyphs document a lonely life out West* » [*Les mystérieuses gravures sur écorces des bergers basques - Les arborglyphes, témoignages d'une vie solitaire dans l'Ouest*] - https://www.atlasobscura.com/articles/basque-sheepherders-arborglyphs-aspen-trees).

[59] *Cf.* en note *supra* les indications pertinentes formulées sur ce point par David Rio Raigadas dans son étude sur *le Mythe pastoral des bergers basques* <RB095>.

un terme basque endogène[60], mais serait calqué sur l'adjectif latin *mutilus*[61] (dont la racine se rapporte primitivement à une personne ou à une chose coupée, tronquée, étêtée, épointée ou émoussée, voire châtrée[62]). Or, c'est cette même racine latine qu'on retrouve derrière des mots de plusieurs langues romanes désignant familièrement de *jeunes garçons* (comme *muchach*o, *muzo* ou *mucho* en espagnol, *mut* en patois tyrolien, *moutard* en français, …), mais aussi, par altération phonétique, un cairn, une borne ou une marque de terrain (comme le substantif espagnol *mojon* ou le terme piémontais *mongioia*).

Envisagée sous cet angle, la locution basque *harri mutilak* serait donc passible de deux lectures : une lecture de premier degré (assimilation purement conjoncturelle aux *stone boys* américains), et une lecture de second degré prenant en compte un apparentement sémantique beaucoup plus profond entre ces édifices et les tours pastorales européennes (*cf.* les développements spécifiques consacrés à cette question dans la seconde partie du présent ouvrage).

Les *American men*, moins *américains* qu'il n'y paraît !

On recense outre-Atlantique une autre appellation des cairns (usitée surtout dans la province canadienne de Terre-Neuve-et-Labrador) qui, de prime abord, semble elle aussi exprimer une sorte de personnification symbolique : *American man* [en français, littéralement, un *Américain*]. Dans un contexte linguistique et culturel nord-américain somme toute assez homogène -et sur la base d'une interprétation purement littérale- il pourrait sembler logique d'extrapoler à ces *American men* le raisonnement et les conclusions concernant les *Stone Boys* et autres *Hommes de pierre*.

Cependant, ce supposé parallélisme des constructions n'est pas démontré, d'autant qu'une étymologie concurrente rattache plutôt ces *American men* à une fonction beaucoup plus banale, en l'occurrence celle de marque de terrain, de guide de cheminement (au même titre que les *mariolas* portugaises, par exemple) et, plus spécifiquement encore, de cairn côtier (repère servant à la navigation à l'abord des côtes maritimes).

[60] On n'abordera pas ici la question toujours controversée de l'origine et de la place linguistique du basque, isolat agglutinant n'appartenant pas à la famille des langues indo-européennes mais qui, pour des raisons à la fois géographiques et historiques, a intégré depuis très longtemps de nombreux apports en provenance d'autres idiomes environnants, notamment de langues romanes. Pour le cas, *harri* (pierre) pourrait se rattacher à une racine pré-indoeuropéenne {**kar*} dans le sens de *substance dure* ou de *pierre*, le cas échéant par le détour d'une de ses déclinaisons indo-européennes ; sur ce point, voir le *Dictionnaire étymologique de la langue basque* <RL46> du linguiste Michel Morvan (ref. *supra*) et les observations formulées à l'entrée *K^{h}ar* de l'Encyclopédie Wikipédia, déjà signalées en note dans l'avant propos du présent ouvrage (https://fr.wikipedia.org/wiki/K^{h}ar). *Mutil* pourrait quant à lui être lié au latin *mut*(*il*)*us* [en français : *muet* ou *mutilé*] ou au latin *putillus*, diminutif de *putus* ou *pusus* [en français, *petit garçon*, ou plus familièrement *petit* employé comme substantif] – *cf.* le *Grand Gaffiot* et les entrées correspondantes du *Dictionnaire étymologique basque en français-espagnol-anglais* (version *online* du *Dictionnaire étymologique de la langue basque*) http://projetbabel.org/basque/dictionnaire.php. Ces pistes étymologiques sont pleinement compatibles avec l'équivalence supposée des *harri mutilak* et des *stone boys*.

[61] Etymologie envisagée par W. J. Van Eys dans son *Dictionnaire basque-français* <RL47>, qui se réfère sur ce point au philologue allemand Friedrich Christian Diez dans son *Dictionnaire étymologique des langues romanes* <RL48>.

[62] Sans préjudice d'un possible télescopage avec l'adjectif *mutus* (ou son diminutif *mutulus*) signifiant *muet* : ce terme entretient une affinité de sens avec un autre mot latin : *infans* [en français, un *enfant*] qui procède lui-même d'une racine ancienne {**in-fari*} signifiant *incapable de parler* (ce qui est le fait aussi bien des muets que des jeunes enfants).

FIG. 137

Deux *American men* situés dans la Spaniard's Bay (Terre-Neuve)

① Un *American man* situé près de Spider Pond (2008). Le personnage est Gerald Crane, auteur d'un article publié *in* « *The Compass* » ; d'après lui, les *American men* auraient été construits par des pêcheurs dans les années 1900 pour signaliser les bons spots de pêche[63].

② Réfection d'un *American man* supposé très ancien situé près de Hat Pound. Le personnage est le journaliste et chroniqueur Paul Smith, auteur d'un article « *The American man* » publié *in* « *The Telegram* »[64].

Selon diverses sources -dont le *Place Names of Atlantic Canada* et le très autorisé *Dictionnaire de l'anglais de Terre-Neuve*[65]- l'appellation *American man*, en tant qu'elle désigne des cairns, pourrait n'être qu'une altération phonétique de *merkin' man* (ou *marking man*), expression générique désignant dans le patois local toutes les personnes -des pêcheurs, des marins, voire des géomètres (souvent américains, mais pas nécessairement)- qui équipaient de balises de pierre les côtes de Terre-Neuve au 19ème et au début du 20ème siècle, pour faciliter la navigation dans ces eaux difficiles ; par une sorte de métonymie, la balise aurait finalement pris le nom de ses constructeurs.

Selon ces mêmes sources, on trouvait également la variante orale phonétiquement asse proche « *naked man* » [*homme nu*], une désignation pour le moins insolite sous ces latitudes glaciales et pas très logique pour un cairn, mais qui corrobore la piste étymologique d'une prononciation déformée.

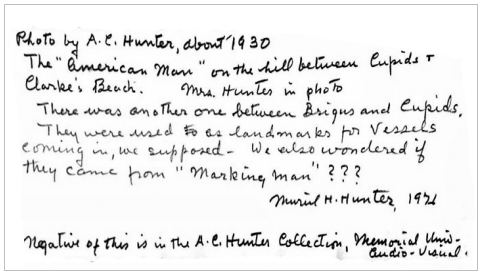
[63] Article publié le 17 mars 2009 sur « *The Compass* » (périodique communautaire de Conception Bay North et Trinity Bay) sous le titre « *The American Man and Some Spots in Tilton* », repris sur un post du 11 avril 2017 sur le blog canadien *Intangible Cultural Heritage ICH* - http://www.ichblog.ca/search/label/fishery.

[64] *The Telegram* (quotidien en ligne de Terre-Neuve) du 4 avril 2015, sur https://www.pressreader.com/canada/the-telegram-st-johns/20150404/281895886753735.

[65] *Cf.* l'ouvrage de l'historien et géographe William Baillie-Hamilton (1929-2012), professeur émérite à la Faculté des Sciences sociales de l'Université de Mount Allison (Sackville, Canada), ancien Président du « *Toponymic Research Committee* » de la Commission permanente des noms géographiques du Canada, « *Place Names of Atlantic Canada* », aux Presses Universitaires de Toronto, Toronto/Buffalo/Londres, réimpression 1997 ; et le « [*Dictionnaire de l'anglais de Terre-Neuve* » de George Morley Story, W. J. Kirwin et John David <RL49>. *Cf.* dans le même sens les informations circonstanciées publiées par un historien et folkloriste de Terre-Neuve, Dale Jarvis, sur son blog (†) *http://www.nlunexplained.ca/2017/05/looking-for-info-on-stone-cairns-and.html*, ainsi que dans son article « *Have you seen the Amercican man?* » [*Avez-vous vu l'Américain ?*] paru en mai 2019 dans le magazine de Terre-Neuve-et-Labrador *Downhouse* (article repris sur le site du magazine sous le titre « *Sentinelles de pierre de Terre-Neuve* » - (†) *http://www.downhomelife.com/article.php?id=2019* et sur le blog richement illustré d'ICH (*Intangible Cultural Heritage*) dédié au folklore et à l'histoire orale de Terre-Neuve et du Labrador (http://www.ichblog.ca/2014/02/folklore-photo-cupids-american-man.html).

La même explication est évoquée -mais comme simple hypothèse- au verso d'une photo prise aux alentours de 1930 par un spécialiste de l'historiographie locale de Terre-Neuve, le Dr A.C. Hunter (image conservée dans les archives de la Société historique de Terre-Neuve) :

FIG. 138



① Au recto, l'*American man* situé près de Cupids (Terre-Neuve), tel qu'il apparaît sur une photo prise vers 1930 ; sur le cliché, une certaine Mme Hunter. L'ouvrage paraît assez bas et trapu. Au verso, la mention manuscrite (traduction) : « […] *"l'Américain" sur la colline* [...] *On suppose qu'ils étaient utilisés comme points de repère pour l'approche des bateaux. Nous nous sommes également demandé s'ils ne venaient pas de "Marking Man" ???* […] »[66].

② Le même édifice aujourd'hui (restauré à plusieurs reprises) ; il se présente sous la forme d'une tourelle de pierres sèches cylindrique plus élancée et plus régulière que dans le passé[67].

De son côté, le journaliste-chroniqueur Paul Smith émet dans son article du *Telegram* (« *The American man* », *op. cit.*) l'hypothèse -somme toute assez crédible dans la prononciation locale- qu'*American man* pourrait résulter d'une déformation phonétique de l'expression « *a cairn man* » [*Maybe the phrase "a cairn man" changed over time into American Man* »], piste ramenant à l'idée de personnification des cairns en *hommes* (*de pierre*).

Quoi qu'il en soit, au moins pour les édifices situés à proximité des côtes, cette double hypothèse d'altération phonétique de *marking men* (ou *cairn men*) en *american men* semble linguistiquement recevable et historiographiquement plausible ; elle expliquerait pourquoi cette appellation est surtout usitée au Canada et à Terre-Neuve.

Malgré leur dénomination trompeuse, les *American men* ne seraient donc pas à proprement parler des *cairns personnifiés* et différeraient ainsi des *shepherd's monuments* et autres *Stone Boys* jalonnant les grandes aires d'expansion de l'élevage ovin en Amérique du Nord : il faudrait plutôt les rattacher à la catégorie des *cairns-balises* ou *cairns côtiers* (en anglais, les *sea cairns*), dispositifs de

[66] Informations et illustrations publiées notamment sur le blog de l'*Intangible Cultural Heritage* (ICH) et dans l'article de l'historien et folkloriste Dales Jarvis sur les « *Sentinelles de pierre de Terre-Neuve* » (ref. cit.). Le texte original du verso (partiellement reproduit) est le suivant : « […] *The "American Man" on the hill* […] *They were used as landmarks for Vessels coming in, we supposed. We also wondered if they came from "Marking Man" ???* […] ».

[67] Ce cairn a été restauré à plusieurs reprises depuis 2010, année de célébration du 400ème anniversaire de l'Etablissement de la colonie britannique de Terre-Neuve.

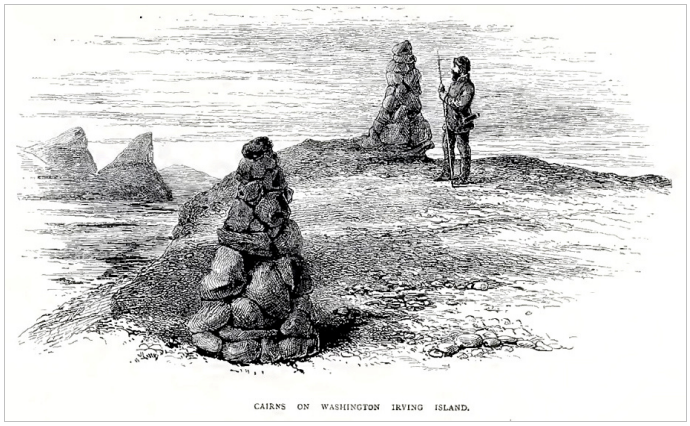
signalisation maritime souvent peints en blanc qu'on trouve notamment sur les côtes du Continent et des îles en Scandinavie, au Canada et à Terre-Neuve[68].

DES CAIRNS VIKINGS DANS L'OCEAN GLACIAL ARCTIQUE ?

Située tout à fait au nord du Canada dans une région inhabitée du Territoire autonome du Nunavut, l'île Washington Irving (dans l'Océan glacial arctique, à 79°30' de latitude nord) a été visitée et décrite pour la première fois en détail en 1875, lors d'une expédition polaire britannique placée sous le commandement de l'Amiral et explorateur Sir George Strong Nares (1831-1915).

Un des membres de cette expédition, le chirurgien de marine et artiste d'origine irlandaise Edward Lawton Moss (1843-1880), relate au chapitre III de son ouvrage illustré *Rivages de la mer polaire* <RB097> la découverte sur place de deux cairns assez imposants (à hauteur d'homme, environ) recouverts d'une épaisse couche de lichen, dont le profil général n'est pas sans rappeler celui d'une tourelle de pierres sèches conique.

FIG. 139



Les cairns de l'île Washington Irving,
dessinés par Edward Lawton Moss lui-même

[68] D'autres hypothèses -moins étayées et, pour certaines, empruntées aux croyances populaires de Terre-Neuve et du Labrador- ont été avancées pour tenter d'expliquer cette appellation singulière d'*American man*, mais aucune réellement convaincante. On citera néanmoins dans cette catégorie les récits mettant en scène un personnage mythique et effrayant, *Jack O'Lantern*, mi-fantôme mi-Croquemitaine de Terre-Neuve qui, aux dires des parents, venait châtier, emporter -voire dévorer- les enfants désobéissants ou qui s'aventureraient dans des endroits interdits ou dangereux (le linguiste et folkloriste John Widdow consacre un chapitre à cette croyance dans son ouvrage sur le contrôle social à Terre-Neuve (« *If You don't be good : verbal social control in Newfoundland* » [*Si tu n'es pas sage : le contrôle social verbal à Terre-Neuvre*], Institut de recherche sociale et économique de Saint John, Université de Terre Neuve, 1977). Selon une légende locale rapportée par Dale Jarvis (*in* « *Sentinelles de pierre de Terre-Neuve* », ref. cit.) Jack O'Lantern passe pour avoir élu domicile sur un *American man* situé sur l'île de Fergus (un îlot au sud-ouest de Terre-Neuve) ; certaines nuits, on pourrait l'y apercevoir sous forme d'une lueur blafarde (lueur associée à un cairn côtier, la lanterne qui donne son nom au fantôme évoquant l'image d'un phare). En fait, Jack O'Lantern appartient originellement à la mythologie populaire anglo-irlandaise, où il est figuré comme le personnage central d'Halloween (*Stingy Jack*, ou *Jack le pingre*) sous les traits d'une citrouille-lanterne ; mi-veilleur de nuit ivrogne, mi-feu follet effrayant, il est mentionné dès le milieu du 17ème siècle par plusieurs ouvrages anciens, le mythe ayant probablement été colporté par des pêcheurs et des immigrants des Îles britanniques installés à Terre-Neuve à partir du 18ème siècle – *Cf.* en particulier l'article bien documenté de Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Jack-o'-lantern.

En pareil endroit, ces cairns avaient de quoi intriguer l'équipe britannique, car jusqu'alors l'île n'avait été visitée qu'une seule fois (en 1860) par un occidental, l'explorateur américain Israël Isaac Hayes (1852-1881), lequel ne mentionnait pas avoir érigé lui-même de tels édifices : et de toute évidence, ils s'agissait d'artefacts antérieurs à son passage sur l'île quinze ans auparavant, car l'épaisse couche de lichen qui les recouvrait témoignait de leur grande ancienneté (au moins un siècle et peut-être plus).

A ce jour, la thèse la plus communément admise attribue ces édifices à de supposés anciens navigateurs « *Norse* » (terme générique désignant des peuplades scandinaves comme les Vikings), dont d'autres vestiges ont été identifiés dans plusieurs régions du Grand Nord américain ; il ne s'agit cependant que d'une hypothèse, dont la validation définitive exigerait des recherches plus poussées.

Pour l'heure, si cette question ethnographique et archéologique déborde le cadre du présent ouvrage, rien n'interdit d'envisager -au moins comme une hypothèse de travail- que les cairns de l'île Washington Irving aient un lointain rapport avec les tourelles de pierres sèches et les cairns apparentés de Scandinavie, d'Islande et des archipels britanniques situées au large de l'Ecosse (Shetland, Orcades…).

UNE HYPOTHESE AUDACIEUSE : LES TOURELLES DU *PEUPLE ALBIAN*

Frappé par la similitude parfois troublante entre plusieurs types d'artefacts observables sur les deux rives de l'Atlantique Nord ainsi qu'au Groenland, en particulier des cairns en forme de tourelles de pierres sèches[69], un auteur canadien en vue, Farley Mowat (1921-2014), a émis dans un de ses ouvrages en anglais publié en 2000, « *Les Farfarers : avant les Vikings* »[70] [*The Farfarers : Before the Norse* <RB098>], l'hypothèse archéologique audacieuse que ces édifices seraient l'œuvre d'un même peuple arrivé sur le continent américain bien avant les Vikings, les « *Albians* », censément originaires du nord des Îles britanniques ; ce peuple habile en navigation aurait été contraint à l'exil face à la

[69] Outre ces *tourelles de pierres sèches*, Farley Mowat prend également en compte un certain nombre d'autres artefacts dont, en particulier, des sortes de « *maisons longues* » [*sort of longhouse*] de forme allongée et étroite, avec souvent des murs latéraux légèrement bombés (« *long and narrow, often with slightly curved side walls* ») et des extrémités arrondies [*rounded ends*], soit un profil général rappelant celui d'un bateau posé au sol coque renversée. L'auteur note que ces édifices ressemblent à ceux que les Vikings ont laissés en Islande lors de leurs pérégrinations maritimes aux alentours de l'an 1000, à cette différence près qu'au Canada, au Labrador et à Terre-neuve, on n'y retrouve aucune trace archéologique de toiture ni de charpente, laissant penser qu'il ne s'agissait pas d'habitations (contrairement à celles des Vikings). Peut-être servaient-ils d'emplacements cérémoniels ou religieux, mais « […] *il n'existe aucune preuve pour étayer une telle hypothèse* » et « […] *la répartition des sites rend une telle explication intrinsèquement improbable* ». L'origine et la fonctionnalité de ces édifices singuliers restent donc à établir, car ils n'appartiennent pas aux Peuples premiers de la région (cultures de Dorset et de Thulé établies dans l'Arctique nord-américain, au Canada actuel et au Groenland, ainsi que les Inuits, d'installation plus récente dans ces contrées occidentales), et « *rien de semblable n'a jamais été décrit dans l'archéologie canadienne* » [*nothing like them has ever before been described in Canadian archaeology*]. Nous nous en tiendrons aux seules aux tourelles de pierres sèches, même si elles ne représentent qu'un des éléments sur lesquels Farley Mowat appuie sur conclusions.

[70] Les citations originales en anglais extraites des *Farfarers* sont trop longues pour être reproduite *in extenso*. Le terme peu commun *farfarer*(*s*) procède de la locution anglaise *far farer !* (pouvant être traduite en français par *loin, toujours plus loin !*), utilisée surtout dans le contexte de lointains voyages sur les océans. C'est, entre autres, le nom de plusieurs bateaux d'inspiration ancienne, et le titre d'un poème en deux strophes (*The Far-Farers*) de l'auteur écossais Robert Louis Stevenson (*cf.* https://www.poetryloverspage.com/poets/stevenson/far_farers.html). On trouve sur Internet de très nombreux commentaires sur l'ouvrage de Farley Mowat et sur les arguments défendus par les détracteurs ou les promoteurs des thèses qui y sont développées - *cf.* p. ex. la notice de l'Encyclopédie Wikipédia en anglais (https://en.wikipedia.org/wiki/The_Farfarers) ou les amples développements qu'y consacre le site canadien http://www.paabo.ca/uirala/Farfarers.html.

progression des envahisseurs romains dans le sud et le centre de l'Angleterre, jusqu'à pratiquement la frontière écossaise (donc à partir du 1er siècle ap. JC).

La plupart des spécialistes contestent fortement les conclusions de Farley Mowat et beaucoup les jugent fantaisistes mais nous nous abstiendrons d'en discuter la pertinence historique et ethnographique, pour nous en tenir au constat objectif de cet auteur quant à l'existence dans cette partie septentrionale du continent américain de cairns ressemblant beaucoup à des tourelles de pierres sèches.

Sur ce point, il est indéniable que nombre des édifices signalés par cet auteur ou plusieurs de ses correspondants sur les côtes atlantiques septentrionales du Canada et de Terre-Neuve présentent des analogies frappantes avec des tourelles de pierres sèches situées sur l'autre rive de l'Atlantique, en Grande-Bretagne, en Irlande, en Islande ou dans certaines régions scandinaves.

FIG. 140

Une des tourelles signalées par Farley Mowat, située dans l'estuaire de Payne River dans le nord du Québec (illustration tirée des *Farfarers* <RB098>)

L'auteur signale par exemple, à une dizaine de miles de l'embouchure de la rivière Payne (au nord du Québec, dans la baie d'Ungava), une grande tour de pierres sèches mesurant presque deux fois une hauteur d'homme, dont il détaille ainsi la conformation générale :

> « … *J'ai examiné sa structure avec beaucoup d'attention* [… cet ouvrage] *était construit en pierres plates soigneusement assemblées sans mortier pour former un cylindre de près de cinq pieds de diamètre* [environ 1,60 m]*. De toute évidence il avait dû mesurer douze pieds de haut ou plus* [au moins 3,70 m], *mais avait perdu un certain nombre de pierres dans sa partie supérieure, dispersées autour de sa base ; il est à noter que la face interne de ces pierres tombées n'avait pas l'épaisse couche craquante de lichens séculaires qui recouvrait la surface intacte de la tour ...* ».

Cette tour de pierres sèches lui rappelle « *fortement* » (*sic*) les « *tours-balises en pierres sèches* » [« *drystone beacon towers* » dans le texte en anglais] des côtes orientales de Yell et d'Unst (deux Îles des Shetland, au nord de l'Ecosse), notant au passage que si « *certaines étaient situées sur des promontoires* [pouvant ainsi servir de repères de navigation] *d'autres étaient placées pour des raisons obscures près du fond des baies et des criques* » (donc de piètre utilité nautique dans des eaux relativement calmes).

Loin d'être une observation isolée, Farley Mowat signale l'existence de nombreux monuments de ce type dans l'ensemble de ces régions subarctiques américaines, et en dessine une sorte de portrait-robot qui, à bien des égards, coïncide presque trait pour trait avec celui des tourelles de pierres sèches européennes. D'après cet auteur, les monuments qu'il désigne sous l'appellation de *tours-balises* sont des édifices :

> « [de] *structure symétrique, généralement cylindrique (bien que parfois légèrement conique), dont les assises extérieures sont faites de pierres soigneusement sélectionnées, posées et aboutées sans l'utilisation de mortier* […] *Dans la plupart des cas, le noyau interne est en moellons. Ces balises mesurent de sept à quatorze pieds de haut* [entre 2,10 m et 4,30 m] *à moins qu'elles n'aient été tronquées par des vandales et font entre quatre et six pieds* [entre 1,20 et 1,80 m] *de diamètre. Massifs et presque indestructibles sauf de main d'homme, ces ouvrages dominent leur environnement* […] *Ils peuvent être isolés, mais on les trouve souvent en paires, voire en trios …* ».

Outre leur morphologie générale, ces tourelles partagent avec leur homologues européennes plusieurs similitudes dans leur disposition sur le terrain, en particulier une certaine fréquence des groupes ou des alignements de tourelles (« […] *il y avait trois constructions en pierre, étroitement groupées, à environ un mile à l'intérieur des terres* […] *En franchissant le sommet* [de la colline] *nous avons été confrontés à la plus impressionnante* […] *balise connue à ce jour dans la région de la baie d'Ungava, ainsi qu'à de deux monuments plus petits. Ils n'étaient espacés que de quelques mètres, mais pas alignés. La plus grande des balises mesure environ 13 pieds de haut* [environ 4 m] *et est en outre remarquable par sa forme* […]. *Comme d'autres balises observées en plusieurs points sur la côte* […] *elle est circulaire et s'élève de sa base comme un cylindre* […] *La plus basse a seulement 8 pieds* [environ 2,40 m] *de haut, et a peut-être été laissée inachevée…* ».

Farley Mowat rapporte aussi qu'un de ses amis (l'artiste canadien Robert Rutherford[71]) lui a envoyé en 1997 la reproduction d'un de ses tableaux peint dans la région de Cupids (à l'est de Terre-Neuve), représentant au premier plan des cairns ressemblant à des tours-balises ; cet ami précisait n'avoir jamais vu pareils monuments à Terre-Neuve ou au Canada, mais qu'ils lui rappelaient « *des trucs néolithiques aux Orcades et aux Shetland* » (*sic*). Il s'agissait en fait, là encore, d'un groupe de trois tourelles espacées de moins d'une centaine de mètres : la plus grande, de forme cylindrique et légèrement effilée d'environ cinq pieds de diamètre (soit environ 1,50 m) pour environ sept pieds (2,10 m) mais sans doute un peu plus grande à l'origine ; la seconde, également en cylindre effilé, de quatre pieds de diamètre sur sept pieds de haut (1,20 x 2,10 m) ; la troisième nettement plus petite en forme de cône (un cairn, peut-être effondré). L'auteur note que les pierres composant cet ensemble provenaient probablement d'un éboulis situé beaucoup plus en contrebas, difficile d'accès et qui a donc dû imposer des charriages considérables.

L'auteur des « *Farfarers* » appuie son propos d'autres exemples et l'illustre de photographies montrant en effet de grandes ressemblances entre ces *tours-balises* subarctiques et les tourelles de pierres sèches européennes.

[71] Sur cet artiste canadien et son œuvre graphique, *cf.* par exemple http://www.originalprintsns.com/robert-rutherford.html ou https://www.gallery78.com/artists/robert-rutherford, ainsi que sa biographie détaillée (en anglais) à l'adresse suivante : https://cdn.shopify.com/s/files/1/0078/5937/2083/files/2017RRutherfordCV.pdf. On peut admirer sur Internet la reproduction de plusieurs de ses œuvres, mais nous ne sommes pas parvenu à y retrouver d'image ou d'autre mention du tableau assez ancien auquel Farley Mowat fait référence.

FIG. 141

Le groupe de trois *tours-balises* signalé par Farley Mowat sur Diana Island, au Québec, dans la Péninsule d'Ungava (illustration tirée des *Farfarers* <RB098>) ; d'après la description qu'en donne l'auteur, la balise la plus haute est celle située en arrière-plan.

Au-delà de considérations purement descriptives, Farley Mowat se hasarde à quelques tentatives de datation et d'explication qui, à défaut d'emporter la conviction, méritent néanmoins qu'on s'y arrête. Concernant la datation de ces tours -question indirectement liée à celle de leur paternité- cet auteur n'est pas catégorique, mais il leur attribue une certaine ancienneté qu'attesterait selon lui l'épaisse couche de lichen dont elles sont généralement couvertes ; tout au plus se risque-t-il à penser que « *ces piles sont beaucoup trop anciennes pour avoir été érigées à l'époque historique* »[72].

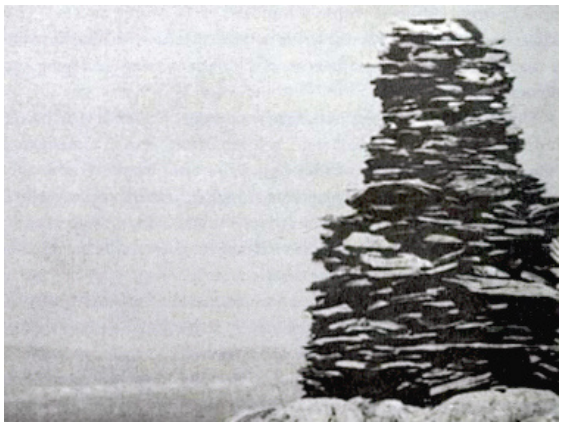
Les autochtones rapportent à ce propos que de mémoire locale, ces tourelles « *ont toujours été là* » et selon Jimmy Ford, un vieux commerçant de la Compagnie de la Baie d'Hudson, « […] *les Inuits des environs pensaient que ces balises avaient été construites par "des étrangers blancs qui venaient à l'Ungava à bord de bateaux bien, bien longtemps avant nous"* [entendu *"nous, les colons européens"*] » : à les en croire, les *tours-balises* auraient plus de quatre siècles et ne seraient donc pas l'œuvre de bâtisseurs européens post-colombiens[73].

S'agissant de la finalité des tours-balises, Farley Mowat reste également assez vague et dubitatif, reconnaissant que si plusieurs ont été démantelées par des chercheurs désireux d'y découvrir quelque chose (des restes funéraires ou un trésor, par exemple, un objet rituel ou un message quelconque), rien d'intéressant n'y a jamais été trouvé [« *Apparently nothing of interest was found in these* »].

[72] L'auteur ne précise pas ce qu'il entend dans ce chapitre par *historic times* (« *période historique* ») mais dans ce contexte elle correspond probablement au 16ème siècle avec l'arrivée sur les côtes de Terre-Neuve et du Canada des premiers navigateurs et pêcheurs européens (portugais, anglais et français) ; les balises auraient donc été construites bien avant, *a priori* lors d'incursions vikings aux alentours de l'an 1000 (la croissance du lichen étant extrêmement lente, une « *épaisse couche* » peut en effet remonter à plusieurs siècles).

[73] Farley Mowat note que certaines tours-balises de Terre-Neuve sont signalées sur les *Instructions nautiques* anciennes (*Newfoundland Pilot*) établies à partir des relevés cartographiques effectués par le Capitaine James Cook dans les années 1760 ; deux tourelles, en particulier, situées au sommet d'une montagne et visibles depuis le large à plus de 10 km, sont d'ailleurs réputées avoir été érigées par l'équipage de Cook. Pourtant, à en croire Farley Mowat -qui dit avoir pris soin de consulter ses journaux et ses notes- James Cook ne mentionne pas avoir fait élever de tels ouvrages et n'en a consigné ni les coordonnées ni l'existence.

FIG. 142



Une autre tourelle-balise (*beacon*) située à Terre-Neuve dans la Conception Bay
(comme les deux précédentes, cette illustration est tirée des *Farfarers* <RB098>)

Aussi se borne-t-il à souligner trois traits à la fois caractéristiques et singuliers qu'on retrouve à peu de chose près dans bon nombre de tourelles de pierres sèches européennes :

- l'érection de ces ouvrages ne doit rien à la fantaisie, au désœuvrement ou au hasard (« *Une chose est sûre, elles n'ont pas été érigées simplement pour passer le temps* »[74]) et elle a dû mobiliser beaucoup d'énergie et de temps (surtout pour les tours construites au sommet d'une montagne) ;
- aucune fonctionnalité manifeste ne s'impose comme une explication évidente de ces tours dans leur contexte ethnographique, économique et technologique local (« *Nous* [n'en] *connaîtrons peut-être jamais toutes les finalités* […] *On ne peut y discerner aucun usage dans les cultures autochtones*[75] […] ») ; cet argument porte d'autant plus dans l'environnement péri-arctique où les activités productives traditionnelles étaient essentiellement axées sur la chasse, la trappe et le commerce des fourrures, la pêche maritime et la chasse à la baleine ;
- de même, ces ouvrages semblent avoir été construits, non pas pour contenir ou supporter quelque chose, mais avant tout pour être bien visibles en eux-mêmes, soit pour marquer un territoire ou laisser un témoignage du passage, du séjour ou de la domination d'un groupe sur les zones ou les tribus alentour, soit comme la représentation symbolique d'un individu ou d'un groupe au travers d'un *homme de pierre* ; pour reprendre le propos éloquent de Farley Mowat sur ce point, « […] *je suis convaincu que les tours-balises ne contenaient pas de messages. Elles étaient le message ...* ».

En définitive, sans nous prononcer sur l'attribution des tours-balises du Canada, du Labrador et de Terre-Neuve à un supposé « peuple Albian » arrivé dans ces régions depuis les Îles britanniques à une époque reculée (hypothèse qui ne saurait en tout cas se fonder sur la seule similitude morphologique -aussi frappante soit-elle- entre les tour décrites par Farley Mowat et les tourelles européennes), il

[74] A moins, comme certains le supposent, que ça en ait été la motivation principale ! L'auteur des *Farfarers* réfute d'emblée l'hypothèse que des hommes aient pu construire ce genre de tourelles « *pour passer le temps* », c'est-à-dire pour tromper l'ennui et la solitude ; c'est pourtant un des mobiles envisagés par un certain nombre de chercheurs pour expliquer -dans un environnement géographique, culturel et climatique différent, il est vrai- les tourelles de pierres sèches des grandes régions pastorales d'Europe ou d'Amérique du Nord (*cf.* p. ex. les arguments avancés dans ce sens par Henry F. Cope *in* « *Herder's monument in Sheep-herder vs Cow-puncher* » <RB086>).

[75] L'auteur mentionne en particulier les peuples des cultures de Dorset et de Thulé, ainsi que les Inuits.

nous semble que des recherches archéologiques et ethnographiques plus poussées sur ces ouvrages pourraient jeter un éclairage supplémentaire, non seulement sur les autres édifices nord-américains de ce type, mais également sur les tourelles de pierres sèches européennes (en particulier celles des Îles Britanniques et des Pays nordiques).

CHAPITRE 9
APERÇU SUR LES CAIRNS DE DEUX AUTRES REGIONS DU MONDE

Comme indiqué au début du présent ouvrage, nous avons ciblé nos recherches comparatives sur quelques pays occidentaux à forte tradition d'oviculture (Portugal, France, Italie, Espagne, Îles britanniques et certains pays du continent américain colonisés par les Européens).

Mais au fil de nos travaux, il est nous est souvent arrivé de glaner des indications éparses (et dans diverses langues) sur la possible présence de tourelles de pierres sèches ou d'édifices apparentés, aussi bien dans plusieurs pays montagneux européens (Allemagne, Autriche et Suisse, pays d'Europe centrale et orientale, Balkans, Grèce et îles de la Méditerranée, …) que dans d'autres régions du monde, certaines géographiquement, historiquement et culturellement assez proches de l'Europe (comme l'Afrique du Nord, le Caucase ou le Proche et Moyen-Orient, avec lesquels les échanges civilisationnels ont toujours été soutenus), d'autres beaucoup plus éloignées.

Bien évidemment, la multiplicité des langues (avec les difficultés de traduction et d'interprétation qu'elle pose), la rareté des sources exploitables en anglais ou en français, l'immensité des territoires potentiellement concernés et l'extrême diversité des cultures à prendre en compte ne nous ont pas permis d'exploiter ces informations, mais nous sommes enclin à penser que comme pour les cairns classiques, leur déclinaison spécifique en *tourelles de pierres sèches* est, sinon universelle, tout au moins assez répandue dans le monde, y compris dans des régions sur lesquelles nous n'avons pas mené de recherches (Afrique subsaharienne, Asie, Sibérie et régions arctiques, Extrême-Orient, sous-continent indien, Océanie, …).

A la supposer avérée, la présence de tourelles de pierres sèches ailleurs qu'en Europe occidentale ou sur le continent américain ne préjugerait en rien de leurs fonctionnalités dans leurs environnements anthropologiques respectifs. En tout état de cause, ces tourelles -s'il en existe- n'y seraient pas nécessairement corrélées à la « culture du mouton » et aux pratiques qu'elle a pu faire naître, même s'il n'est pas absurde d'imaginer que çà ou là, certains de ces monuments aient pu résulter d'intentionnalités identiques et avoir des usages comparables d'une civilisation à une autre.

Sous le bénéfice de ces observations, il nous a paru intéressant d'évoquer sommairement les tourelles de pierres sèches de deux régions du monde géographiquement et culturellement éloignées de l'Europe occidentale (l'espace turco-mongol[1] et l'Archipel d'Hawaï), moins pour leur valeur archéologique et ethnographique intrinsèque (sur laquelle nous ne disposons pas d'éléments précis), qu'avec l'espoir que ces quelques données éparses éveillent l'intérêt de spécialistes ou d'amateurs éclairés et les incitent à approfondir la question.

[1] Pour la commodité de la présentation, nous avons pris en considération, au-delà des frontières politiques actuelles de la Turquie, un espace eurasiatique beaucoup plus étendu correspondant approximativement à la sphère d'influence linguistique, historique et culturelle des tribus et des langues dites « turco-mongoles », couvrant non seulement la Turquie proprement dite, mais également une partie du Caucase et de l'Asie centrale, y compris la Mongolie. Sur le plan strictement géographique, cette notion d'aire « turco-mongole » est assez approximative, et sa pertinence ethnographique reste discutable, mais elle rend bien compte deux données incontestables : le groupe des « langues turques » et celui des « langues mongoles » appartiennent tous deux aux langues altaïques, parlées notamment en Turquie, en Asie centrale, en Mongolie, en Sibérie et dans l'Extrême-orient russe (ces langues disposent d'un vocabulaire souvent commun ou très voisin, dont les linguistes ont du mal à identifier l'origine première, turque ou mongole) ; par ailleurs, les *grandes invasions* en provenance de l'Est ayant déferlé à partir du 4ème siècle ap. JC sur l'Empire romain puis sur l'Europe médiévale ont souvent mêlé côte à côte des combattants issus de clans turcs et de clans mongols.

L'ESPACE TURCO-MONGOL

On signale des tourelles de pierres sèches ou des édifices apparentés en Turquie, pays de plus de 785 000 km² dont une petite partie se situe en Europe proprement dite (à l'ouest du Bosphore) tandis que près de 80 % de son territoire (l'Anatolie et les provinces orientales s'étendant jusqu'au Caucase) appartiennent à l'Asie occidentale (à peu de choses près, l'*Asie mineure* de l'Antiquité). Certaines régions de ce pays-charnière présentent des caractéristiques géographiques et culturelles *a priori* propices à la présence de tels édifices (avec cumulativement des zones de basse ou moyenne montagne et une pratique ancestrale de l'agropastoralisme associant agriculture vivrière et élevage du mouton et des chèvres fondé, par endroits, sur le pastoralisme transhumant[2]).

Faute d'avoir pu y effectuer de véritables recherches nous nous en tiendrons aux quelques informations ci-après, montrant que les tourelles de cette région présentent un certain nombre de points communs avec leurs homologues d'Europe occidentale.

Les *obo*, des tourelles à offrandes chamaniques

Au hasard de recherches iconographiques et d'échanges sur Internet entre chercheurs, notre attention a été appelée sur des tourelles de pierres sèches situées en Anatolie et jusqu'en Asie centrale et en Mongolie[3], localement désignées *obo* (forme turcique que nous retenons pour sa simplicité, mais dont on trouve plusieurs variantes comme *oboo*, *ovo*, *ovoo*, etc.).

Pour autant qu'on puisse en juger, ces édifices servaient -et servent peut-être encore- de support à différentes pratiques rituelles et cultuelles en usage dans ces contrées : les quelques sources que nous avons consultées amènent à penser que l'*obo* serait originellement un cairn propitiatoire classique sur lesquels les voyageurs de passage déposaient diverses offrandes[4], usage pouvant avoir

[2] Sur l'oviculture et le pastoralisme en Turquie et dans les régions avoisinantes, *cf*. notamment les nombreux et importants travaux de Michaël Thevenin, docteur en anthropologie, membre associé de l'Unité de Recherches Migrations et Société (URMIS), spécialiste des questions liées au pastoralisme et à l'oviculture au Proche-Orient, notamment une « *Histoire du pastoralisme dans l'est de la Turquie* » <RB099> ; ou encore l'article du géographe français Xavier de Planhol (1926-2016), « *Nomades et Pasteurs* (*Asie centrale et du Proche-Orient*) » <RB100>.

[3] Sur les *oboo* de Mongolie, *cf.* notamment deux références signalées en bibliographie par David B. Williams dans son ouvrage *Cairns – Messengers in stone* <RB002> : l'article (en anglais) de l'anthropologue Aurore Dumont, ancienne chargée de recherches à l'École française d'Extrême-Orient et spécialiste des rituels de Mongolie intérieure, sur « *Les oboo, monuments sacrés d'Hulunbuir* [en Mongolie intérieure] » <RB101> et un article (également en anglais) du Pr Charles Roskelly Bawden (1924-2016), grand spécialiste britannique de la Mongolie, sur « *Deux texte mongols concernant le culte des Obo* » <RB102>.

[4] Informations rapportées par plusieurs sources ; un ancien blog (†) *https://onturk.org/2012/12/07/obo/* aujourd'hui hors-ligne indique ainsi que les *obo* servaient d'autels à offrandes, ajoutant les précisions suivantes (texte original en turc) : « *À différents moments de l'année, des sacrifices sont faits autour de l'Obo et des offrandes y sont déposées. Le lait et le raki peuvent être offerts en sacrifice. Des crins de cheval, des étoffes ou des morceaux de corde peuvent être utilisés comme offrandes votives* ». D'après la même source, les religieux bouddhistes et les dévots musulmans d'observance stricte qui se sont implantés sur les territoires turcs ont tenté de s'opposer à ces pratiques chamanistes, et détruit un certain nombre d'*obo* pour les éradiquer (à l'instar des prédicateurs chrétiens comme Saint Martin de Tours démolissant les monuments mégalithiques, supports en Europe occidentale d'anciens cultes « druidiques ») ; leurs tentatives sont néanmoins restées vaines, l'*obo* demeurant enraciné dans le paysage socioculturel et les croyances locales.

été importé -ou tout au moins fortement inspiré- par divers envahisseurs d'origine mongole et de culture chamaniste[5].

Quoi qu'il en soit, les assez nombreuses images *d'obo* turcs accessibles sur Internet montrent que si la plupart de ces édifices sont en effet de simples cairns-empilements parfois chargés d'offrandes ou d'objets votifs divers, certains se présentent au contraire comme des constructions de pierres sèches soigneusement agencées, avec un profil caractéristique de tourelle de pierres sèches fusiforme.

FIG. 143

Un *obo* turc fusiforme

Un commentaire circonstancié accompagne une séquence vidéo publiée sur Internet en 2018, montrant la reconstruction récente d'un *obo* par les habitants du village de Nimri, situé dans la partie centrale de la Turquie à une centaine de kilomètres au nord-ouest de la ville de Diyarbakir (l'ancienne Amida romaine)[6].

D'après cette source, élever des *obo* était une pratique ancienne dans la région ; ces édifices se présentaient en plaine comme de simples cônes de terre[7], mais ils étaient construits en pierres sèches dans les zones de montagne, avec une hauteur moyenne d'environ 2 à 3 m. Les *obo* auraient servi de repères de neige, une des fonctionnalités communément attribuées aux tourelles de pierres sèches d'Europe occidentale ou d'Amérique du Nord : ces ouvrages censés « […] *aider à trouver sa*

[5] Sur le plan linguistique et lexicographique, nous n'avons pas été en mesure d'identifier avec certitude le terme *obo* dans la langue turque, cette entrée étant absente de la plupart des dictionnaires *online* usuels turc-français ou turc-anglais (dans certains de ces dictionnaires, un *ovo* est répertorié, mais avec une traduction non pertinente) ; le *Glosbe* turc-français <RL76> (https://fr.glosbe.com/tr/fr/ovo) atteste de l'existence en turc du terme *ovoo*, avec pour traduction « *Talus de pierres dans les cultures mongoles* », confirmant à la fois qu'il désigne bien dans cette langue un cairn et qu'il s'agit d'un édifice en rapport avec les cultures d'origine mongole. De manière plus explicite, le lien entre les *ovoo* et la Mongolie est clairement établi par les informations (didactiques et iconographiques) renvoyées par les grands moteurs de recherche à partir de ce terme de recherche : l'Encyclopédie Wikipédia définit ainsi l'*ovoo* (ou « *talus de pierre* ») comme « *un cairn utilisé au sein de la culture chamanique mongole, notamment pour les sacrifices d'animaux aux déités des montagnes* » (https://fr.wikipedia.org/wiki/Ovoo) ; dans son article sur le chamanisme mongol, la version anglophone de Wikipédia consacre aux *ovoo* des explications bien plus détaillées, dont il ressort notamment que ces édifices cultuels sont communs aux Mongols et aux groupes ethniques apparentés (https://en.wikipedia.org/wiki/Mongolian_shamanism#Ovoo).

[6] *Cf.* http://beyazgazete.com/video/webtv/yasam-11/yon-bulduran-gelenek-obo-elazig-599504.html. Le commentaire d'accompagnement (en turc) est beaucoup trop long pour pouvoir être reproduit ici.

[7] Ces cônes de terre faisaient donc figure de « cairns de plaine », à la différence des autres ouvrages pris en compte dans la présente étude, tous situés en basse ou moyenne montagne.

direction […] *permettaient aux gens de trouver leur chemin dans la campagne* […] *et étaient encore utilisés par les voyageurs ou les bergers pour circuler durant les hivers rigoureux ou par temps de brume jusqu'à il y a 40 ans* […] *Ces édifices évitaient de se perdre par temps enneigé et brumeux, en particulier dans les trajets entre l'Euphrate et le village* […] ».

Ce document ne mentionne pas explicitement le caractère cultuel ou propitiatoire des *obo*, se contentant de signaler qu'il était d'usage de placer à leur sommet le crâne d'un animal ; pour autant, on peut raisonnablement supposer qu'ils avaient aussi cette fonction, l'abondante iconographie accessible sur Internet montrant que les *ovoo* de Mongolie, dont ils procèdent, sont bien des cairns à offrandes souvent surmontés d'une espèce de mât en bois -plus rarement d'une pierre sommitale fichée verticalement (disposition qu'on retrouve dans d'autres régions du monde)- auquel il était (et est encore) d'usage d'accrocher des écharpes (foulards rituels), des dépouilles (crânes d'animaux), et toutes sortes d'*ex-voto* ; on observe la même pratique dans bien d'autres pays (*cf.* par exemple les développements sur les *apachetas* d'Amérique du Sud) et il serait surprenant qu'il n'en fût pas ainsi des *obo* turcs.

FIG. 144

Un *ovoo* mongol couvert d'objets votifs, dont le crâne d'un animal
(aïmag d'Ömnögovi, province la plus au sud de Mongolie)

Mais au-delà de leur dimension votive et propitiatoire, il n'est pas impossible que les *ovoo* mongols (et probablement les *obo* turcs) partagent d'autres fonctionnalités avec certaines tourelles de pierres sèches occidentales.

Dans un de ses ouvrages[8], le naturaliste américain Stephen Bodio raconte ainsi qu'au cours d'un voyage en Mongolie, il avait été frappé par des cairns de roches soigneusement empilées (« *carefully piled cairn of rocks* ») ressemblant de loin à un cavalier sur sa monture ; ces cairns lui rappelaient des édifices comparables du Wyoming ou du Montana qu'on appelait là-bas *sheepherder's monuments* (des *monuments de berger* - *cf. supra*) mais dont il ignorait l'usage jusqu'alors. Un des membres de son équipe lui expliqua que les pasteurs mongols les édifiaient en leur donnant une forme vaguement humaine : voyant ces cairns en haut des collines et les prenant pour des hommes, les loups ne s'approchaient pas des troupeaux aux alentours (un *épouvantail à loups*, en quelque sorte).

Nous avons trouvé quelques mentions explicites d'une fonction similaire à propos de certaines tourelles de pierres sèches ou de *sheepherder's monuments* en Europe ou en Amérique du Nord, dans

[8] *In* « *Rêves d'aigle : recherches sur les légendes de la Mongolie sauvage* » <RB103>.

des régions où de gros prédateurs (loup, ours, grizzli, coyote[9], glouton[10]…) ont longtemps sévi[11] ; comme en Mongolie, ces artefacts occidentaux servaient d'épouvantail, sinon pour protéger les moutons, tout au moins pour rassurer les bergers…

Les *kulluk*, ou *cairns de servitude*

Outre les *obo*, on signale en Turquie (et dans d'autres régions avoisinantes) des monuments de pierres sèches nommés *kulluk* et dont certains ressemblent, eux aussi, aux tourelles occidentales. Selon les rédacteurs du site Internet turc bien documenté Nimri Kulluklari (*nimrikulluklari.com*), « *Les kulluk* […] *étaient des structures qu'on élevait en disposant des pierres l'une sur l'autre en forme de cylindre à une hauteur d'à peine 2 mètres, et sur lesquels on posait le crâne d'un bovin ou d'un cheval* […] *Les kulluk créaient une relation chamanique spirituelle entre l'homme et la nature* […] »[12].

Compte tenu des similitudes notables entre ces les obo et les kulluk, tant sur le plan morphologique qu'ethnographique, la distinction entre ces deux types de cairns est-elle réellement fondée ?

Certaines sources considèrent qu'il s'agit en fait des mêmes artefacts, leur seule différence tenant à des appellations variables selon les idiomes. C'est en particulier la thèse avancée par deux universitaires turcs lors d'un *Symposium international sur la recherche* réuni à Izmir (Turquie) en octobre 2019 : « […] *Dans différentes cultures, les monuments réalisés en empilant des pierres et utilisés comme monuments funéraires, comme lieux de cérémonies, lieux votifs, repères de direction ou comme emplacements de rituels sont désignés ovo, obo, cairn, saywa, inuksuk selon les endroits, et sont appelés kulluk* [dans la province d'Elazig en Turquie] … »[13].

[9] Sur un blog américain, un contributeur indique que plus jeune, on lui avait rapporté que les *sheepherder's monuments* [*monuments de berger*] étaient construits par les bergers pour effrayer les coyotes (« *shepherds built them to help scare off the coyotes* » - *cf.* https://www.uglyhedgehog.com/t-149069-1.html).

[10] Le glouton est un carnivore redoutable d'Amérique du Nord, s'attaquant aussi bien aux moutons qu'aux chiens. Un très beau long-métrage sur la transhumance dans l'Etat du Montana (« *Sweetgrass* », de Llisa Barbash et Lucien Castaing-Taylor, film de 1h 41mn sorti en 2009) évoque 1a présence menaçante des gloutons autour des troupeaux, notamment la nuit.

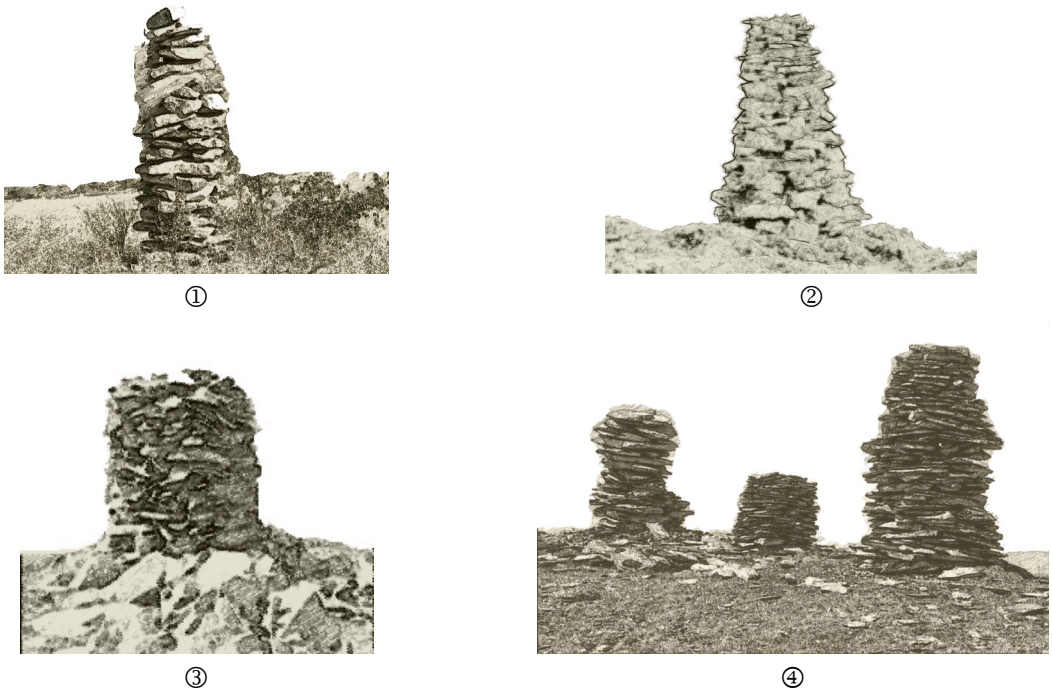
[11] La crainte du loup, en particulier, et des dommages qu'il pouvait infliger aussi bien aux troupeaux qu'aux chiens, voire aux bergers eux-mêmes, est un thème omniprésent dans la culture pastorale et, plus généralement, dans la culture rurale ancienne, aussi bien en Mongolie qu'en Europe (y compris dans les Îles britanniques), sur le continent américain (en particulier en Amérique du Nord), et probablement partout où il y avait des loups ; il n'est donc pas surprenant que parmi toutes les hypothèses avancées pour expliquer les tourelles de pierres sèches, certaines se rapportent à lutte contre ce prédateur redouté.

[12] *Cf.* http://nimrikulluklari.com/. Ce site très documenté comporte de nombreuses rubriques, des analyses de fond et d'intéressantes illustrations sur des cairns et des monuments apparentés situés en Turquie ou ailleurs ; rédigé principalement en turc, il propose néanmoins quelques pages en anglais ou en français. Un de ses animateurs, M. Kenan Öztürk, passionné résidant à Ayvalık (sur la côte méditerranéenne occidentale de la Turquie) et Conseiller artistique de la Maison des Artistes de Karagöz, anime également un compte Facebook (https://www.facebook.com/kenanozturk123) dédié aux cairns ; il y présente plusieurs photographies de tourelles fusiformes, de cairns et d'édifices de pierres sèches apparentés, dont certains formant des alignements ou des groupements. Ces réalisations témoignent de l'intérêt scientifique et artistique que ce sujet suscite en Turquie, et confirment amplement la pertinence d'approfondir les recherches sur les *tourelles de pierres sèches* et les édifices apparentés dans l'aire culturelle turco-mongole et dans les contrées avoisinantes.

[13] Présentation du Pr agrégé Aylin Beyoğlu (Faculté d'éducation de l'Université de Trakya) et de Gürkan Uzunköprü (Université Trakya Martyrs Hasan Riza, Faculté des Beaux-Arts) lors du Symposium international de recherche d'İzmir (Octobre 2019) ; le texte (en turc) de cette présentation, intitulé « *Projet Kulluk de Thrace à Nimri* » est accessible à l'adresse suivante : http://nimrikulluklari.com/wp-content/uploads/3_PDF_sempozyum-kitabı-sayfalar-32-44.pdf.

Cette approche inclusive prend en considération des édifices qui, pour être construits en pierres, ne correspondent pas réellement à des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage, qu'il s'agisse de « *monuments funéraires* » (sans précision sur les monuments que les auteurs rangent sous cette appellation) ou des *inutsuk*, empilements de pierres vaguement anthropomorphes des peuples du Grand nord déjà évoqués *supra*.

FIG. 145



① ② ③ ④

Croquis (d'après photos) de quelques *kulluk* de Turquie (d'Anatolie centrale, pour la plupart). On observe dans ce pays la même diversité morphologique de cairns qu'ailleurs, certains édifices se rapprochant tantôt d'une colonne ①, tantôt d'un cône ② ou, pour certains d'un cylindre ③ ou d'un parallélépipède comparables aux tourelles de pierres sèches d'Europe occidentale ; la Turquie compte également beaucoup de groupements de *kulluk* ④.

La similitude avec les tourelles de pierres sèches apparaît cependant plus nette pour les *obo* ou les *kulluk* cylindriques « *utilisés comme repères de direction* ».

Dans le même ordre d'idée, la figure ci-après illustre bien la curieuse ressemblance entre le profil général du *Kulluk de Thrace* [*Trakya Kulluk* en turc], ouvrage artistique récent partiellement maçonné en pierres et en briques, édifié à Nimri sous l'égide de la Maison des Artistes de Karagöz (réf. en note *supra*) et certains *peirones* ou *pilares votivos* espagnols, dont nous avons nous-même relevé les analogies avec des tourelles de pierres sèches proprement dites : par delà les distances géographiques et culturelles, une intentionnalité commune n'aurait-elle pas inspiré la réalisation de ces monuments un peu en marge des catégories classiques, mais morphologiquement proches ?

FIG. 146

Comparaison entre la morphologie d'un *kulluk* turc et celle d'un *peiron* espagnol

① Le *Trakya Kulluk* (*Kulluk de Thrace*) situé à Nimri en Turquie

② Le *Pilar de San Gregorio* à Alberite de San Juan (Espagne)

③ Le *Pilar de San Anton* à Albeta (Espagne)[14]

Le *Kulluk* de Nimri (à gauche), de construction récente (peut-être en remplacement d'un ouvrage antérieur) est pourvu d'une niche dans sa partie médiane (les corbeaux posés sur l'édifice donnent l'échelle) ; les concepteurs de cet ouvrage y ont placé des statuettes de silhouettes humaines (sans indication supplémentaire, et dont la fonction reste donc à préciser) ; sur les *peirones* espagnols, la niche est plutôt située sur la partie supérieure de l'édifice, et abrite généralement la statuette d'un Saint ; mais cet agencement classique connaît des variantes, comme le montre la photographie de droite (*Pilar de San Anton*) disposant semble-t-il de plusieurs niches peu profondes situées de chaque côté dans sa partie inférieure (pour exposer une image plutôt qu'une statuette).

Là encore, une recherche plus poussée sur les *kulluk* serait riche d'enseignements ; deux considérations complémentaires d'ordre philologique retiennent d'emblée notre attention.

La première, purement lexicographique, concerne le sens exact du terme *kulluk* en turc. En effet, selon tous les dictionnaires consultés, ce mot se traduit en français par *servitude* ou *lieu où résidaient des serfs*. Or, si cette traduction est historiquement plausible -car le servage rural a été pratiqué dans l'Empire ottoman jusqu'à la fin du 16ème siècle[15]- et à moins d'une simple homonymie non signalée par les dictionnaires usuels, on voit mal le lien logique entre cette forme d'exploitation agraire et les monuments de pierres sèches en question.

Ce point mériterait pourtant d'être considéré à la lueur du constat établi ci-avant que dans plusieurs langues, différents termes désignant des tourelles de pierres sèches véhiculent en arrière-plan une notion de domesticité, voire de servitude (cas, par exemple, du mot portugais *mariola*, ou encore des locutions *stone boy* et *harri mutilak*, où tant le substantif américain *boy* que le substantif basque *mutilak* peuvent désigner un homme de service – *cf. supra*).

La seconde observation tient à la structure consonantique du mot *kulluk* (|K~L~K|), quasiment identique à la séquence (|K~R~K|) des termes anglais *currach*, *currak* ou *currik* (dans leurs différentes déclinaisons orthographiques), compte tenu de l'altération classique du L en R, ou l'inverse (sur les

[14] *Cf.* https://cesbor.blogspot.com/2020/02/restauracion-de-un-pilar-en-albeta.html ; ce cliché est antérieur à la restauration du monument à partir de 2018

[15] *Cf.* p. ex. l'article (en français) de l'historien turc Ömer Lütfi Barkan (1902-1979), « *Le servage existait-il en Turquie ?* » <RB104> : dans cet article, l'auteur confirme que « … *le Sultan et les grands chefs militaires déportaient, avec leur famille, les prisonniers de guerre faisant partie de leur butin, et les installaient sur leurs propriétés, constituant de la sorte des villages dénommés kulluk (centre d'élevage des serfs)* [*sic*]. *Les habitants de ces kulluk se perpétuaient durant des générations entières en demeurant privés des droits accordés aux paysans libres* » ; mais ce texte n'explique pas le glissement sémantique du terme *kulluk* vers son sens architectural.

currack, *cf.* les développements consacrés aux tourelles de pierres sèches et aux édifices apparentés des Îles britanniques). Les langues celtiques et les langues turciques appartiennent à des rameaux linguistiques trop distincts pour qu'on s'autorise à y voir autre chose qu'une coïncidence linguistique purement fortuite, mais elle est pour le moins surprenante car elle affecte des mots peu communs et qui, dans des espaces culturels étrangers, désignent chacun dans leur langue le même type de cairns.

LES *AHU*, TOURELLES CULTUELLES D'*HAWAÏ*

On trouve sur certaines des dix-neuf îles composant l'Archipel d'Hawaï (désignées « *Îles Sandwich* » jusqu'en 1810[16]) des édifices indigènes de pierres sèches localement désignés *ahu*, dont la morphologie rappelle beaucoup celles des tourelles européennes « classiques »[17]. Mais manifestement, les *ahu* n'ont pas été construits par des bergers et s'inscrivent dans un tout autre environnement culturel, probablement sans le moindre lien avec l'élevage ovin[18].

FIG. 147

Deux exemples d'*ahu* à offrandes sur l'Archipel d'Hawaï ; la plupart des *ahu* hawaïens servent aujourd'hui encore de support à différentes pratiques propitiatoires, les gens y déposant le plus souvent des fruits, des feuillages et du tabac (lorsqu'ils n'utilisent pas le terme vernaculaire, les Américains désignent d'ailleurs ces édifices comme des *Hawaiian altar*). L'*ahu* de droite est situé sur un terrain militaire de l'île d'Oahu (la *Makua Valley*) et a fait l'objet d'une convention d'accès entre les autochtones et les autorités américaines.

[16] Les « *Îles Sandwich* » ainsi baptisées lors de leur découverte par le navigateur James Cook ont ensuite pris le nom de Royaume d'Hawaï avant de devenir un des États-Unis d'Amérique en 1959. Situées dans le Pacifique, elles ne doivent pas être confondues avec l'archipel des Îles Sandwich du Sud, territoire britannique également découvert par James Cook mais situé dans l'extrême Atlantique-Sud.

[17] Nous citons les *ahu* d'Hawaï à simple titre d'exemple, mais il n'est pas exclu que des formations comparables existent dans tel ou tel des nombreux autres archipels du Pacifique, beaucoup de civilisations océaniennes ayant construit des édifices cultuels en roches volcaniques selon la technique de la pierre sèche (les *marae* de Polynésie, par exemple). Cela étant, même si certains présentent parfois une forte ressemblance morphologique avec les *tourelles de pierres sèches* étudiées dans le présent ouvrage, ces artefacts s'inscrivent dans un contexte culturel local spécifique rendant hasardeux d'éventuels rapprochements avec les tourelles européennes ou du continent américain.

[18] Concernant la présence d'ovins à Hawaï, on notera que jusqu'au 18ème siècle, la faune des îles de l'archipel ne comptait aucun mammifère broutant. Des moutons et des chèvres ont été introduits sur certaines îles à la fin du 18ème siècle par des explorateurs ou des missionnaires occidentaux, et ces animaux y ont vite proliféré à l'état sauvage, déséquilibrant l'écosystème et causant de grands dommages à la flore locale ; leur expansion anarchique a imposé l'organisation de grandes battues dans la première moitié du 20ème siècle. L'élevage ovin proprement dit n'a connu à Hawaï qu'une ampleur limitée, insuffisante pour faire éclore une réelle culture pastorale autochtone ; il existe toutefois une Association des éleveurs de moutons et de chèvres d'Hawaï (*Hawaii Sheep and Goat Association*) dont le site Internet fournit quelques précisions sur le mouton et la laine à Hawaï (https://www.hsga.net/).

Construits le plus souvent en roches volcaniques, ces cairns avaient, semble-t-il, une fonction cultuelle ou funéraire dont subsistent quelques réminiscences ; ainsi, n'est-il pas rare d'y trouver des offrandes (fruits, fleurs, tresses et nattes végétales…) montrant que les *ahu* restent aujourd'hui encore des objets de dévotion locale au même titre, par exemple, que les *apachetas* en Amérique du Sud (*cf. supra)*.

En l'absence d'informations sur ce point et sans se hasarder à la moindre datation, on peut raisonnablement supposer que ces édifices ont une relative ancienneté archéologique, certains étant peut-être même antérieurs à l'arrivée des premiers explorateurs européens.

Quoi qu'il en soit, l'usage d'élever des *ahu* s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui et sert parfois aux autochtones d'instrument de résistance identitaire comme le montrent les tentatives de certains natifs pour bloquer la construction du futur « *Télescope de 30 mètres* » (ou TMT)[19] devant être implanté à Hawaï sur le volcan Mauna Kea. En l'occurrence, la presse locale rapporte qu'à partir de 2015 les opposants ont bâti sur les terrains du chantier quatre *ahu* (désignés dans certaines coupures de presse comme des *altar*, ou autels primitifs) et y ont disposé diverses offrandes traditionnelles (fruits, végétaux, …) et même des ossements humains, invoquant le caractère sacré du volcan et revendiquant le droit au respect des cultes et des traditions ancestrales locales.

Leurs arguments n'ont toutefois pas impressionné les autorités locales, qui ont finalement procédé de force au démantèlement de ces ouvrages protestataires[20].

FIG. 148

Ahu construits par des opposants au projet de grand télescope sur le volcan Mauna Kea

Au-delà de motifs politiques circonstanciels, ces constructions s'inscrivaient dans une tradition ancienne, d'autres *ahu* étant d'ailleurs signalés dans les parages du volcan Mauna Kea. C'est le cas du saisissant édifice construit à la fin des années 1990, sur le bord de la route passant entre le Mauna Kea et le Mauna Loa, second plus grand sommet volcanique de l'île. D'après Wikipédia, ce monument

[19] Sur le grand « *Télescope de 30 mètres* » (en anglais, TMT pour *Thirty meters Telescope*), voir par exemple l'article détaillé de l'Encyclopédie Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Télescope_de_Trente_Mètres.

[20] On trouve dans la presse hawaïenne de nombreux articles sur ce contentieux, assortis d'une iconographie abondante ; *cf.* p. ex. les quotidiens *online* https://www.westhawaiitoday.com/2019/06/20/hawaii-news/update-tmt-construction-to-begin-this-summer-ahu-removed-from-site/ (*West Hawaii Today*) et https://www.hawaiitribune-herald.com/2019/06/20/hawaii-news/two-hale-removed-from-maunakea-ige-to-announce-tmt-permitting/ (*Hawaii Tribune Herald*).

aurait été érigé lors du solstice d'hiver, le même jour qu'un monument du même type marquant le sommet actuel du Mauna Kea[21].

FIG. 149

① L'*ahu* situé entre le Mauna Kea et le Mauna Loa

② L'*ahu Puu o Kukahauula* au sommet du Mauna Kea

Dans un même ordre d'idée, on note qu'aujourd'hui, des cairns de pierres sèches sont érigés par certains Hawaïens comme symboles de revendications identitaires ou autonomistes (ce qui rejoint dans une certaine mesure la fonction mémoriale dévolue à certaines tourelles de pierres sèches ou édifices apparentés mentionnés dans le présent ouvrage).

C'est le cas, par exemple, de deux cairns surmontés d'un drapeau américain renversé, construits en 2017 par des étudiants devant l'Université d'Hawaï pour commémorer « *124 ans de génocide perpétré* [par les Américains] *contre le peuple hawaïen* » (*sic*)[22].

FIG. 150

Un *Ahu* « mémorial et protestataire »
dressé en 2017 devant l'Université d'Hawaï

[21] *Cf.* https://fr.wikipedia.org/wiki/Mauna_Kea. Juste à côté du *Puu o Kukahauula*, une borne géodésique avec un médaillon métallique marque le sommet du volcan.

[22] *Cf.* le *Hawaii Tribune Herald* (version en ligne) du 11 juin 2017 - https://www.hawaiitribune-herald.com/2017/06/11/hawaii-news/a-tale-of-two-ahu/. Ce cairn fait référence à la déposition en 1893 de Lili'uokalani, dernière reine d'Hawaï, et à l'instauration d'un gouvernement provisoire lors d'un coup d'État fomenté par un groupe de planteurs et de missionnaires étrangers, en majorité américains, débouchant l'année suivante sur l'annexion de l'Archipel au territoire des États-Unis.

DEUXIEME PARTIE
INTERPRETER LES TOURELLES DE PIERRES SECHES

Les données recueillies au cours de ce survol comparatif de différentes tourelles de pierres sèches et édifices apparentés -même cantonné à seulement quelques pays et trop sommaire pour chacun d'entre eux- permettent de valider ou d'infirmer quelques-unes des hypothèses de travail envisagées dans la première partie du présent ouvrage et apportent des débuts de réponses à plusieurs questions que posent ces monuments.

⇨ **Le premier axe de réflexion** concerne la (ou les) fonction(s) qu'ont pu remplir ces tourelles dans leurs environnements culturel, économique et technique respectifs.

Sur ce point, nous avons été frappé tout au long de nos recherches de constater, à la fois le lien quasi systématique -et peut-être systémique- entre ces artefacts et la « culture pastorale » entendue au sens large, et, dans le même temps, la faiblesse -pour ne pas dire l'indigence- des arguments avancés pour le démontrer et l'expliquer : de fait, les tourelles de pierres sèches suscitent partout une certaine curiosité et les personnes qui s'y intéressent -spécialistes comme amateurs- sont le plus souvent convaincues que ces curieux édifices sont en lien direct avec la culture pastorale mais sans jamais en fournir de preuves réellement convaincantes. Beaucoup éludent d'ailleurs la question, se satisfaisant de quelques idées reçues (postes de surveillance, bornes pastorales, abris ou coupe-vent, repères d'intempéries, …).

D'autres, cependant, se montrent plus dubitatifs face à ces explications mal documentées, tenant plus de la supposition que de la démonstration. Aucune des hypothèses courantes émises à ce propos n'emportant leur conviction, certains se rangent à l'idée commode qu'en réalité, ces artefacts devaient avoir concomitamment plusieurs fonctions -pour partie techniques, pour partie psychologiques- variables selon le lieu, l'époque et les bergers concernés, et entre lesquelles, faute de sources fiables, il leur paraît difficile d'arbitrer.

Pour notre part -et sans exclure que telle ou telle de ces hypothèses soit fondée- nous privilégions une autre approche : tout nous porte à penser qu'en fait, les tourelles pastorales n'étaient pas tant un *instrument* ou un *mode d'exploitation* des terres ou du troupeau (fonctionnalité technique) qu'une *pratique culturelle* stéréotypée par laquelle certains pasteurs affirmaient leur présence et exprimaient leur rapport spécifique aux territoires difficiles sur lesquels leur activité leur imposait de séjourner durant de longues périodes. En cela, les tourelles de pierres sèches seraient plus des *marques d'identité* que des *marques de terrain*.

Déjà abordés au cas par cas dans la première partie du présent ouvrage, ces problèmes d'interprétation font l'objet de plus amples développements dans le chapitre suivant.

⇨ **Mais un second axe de réflexion** d'ordre philologique a progressivement pris corps au fil de nos recherches et s'est révélé plus consistant qu'on aurait pu le supposer au départ : l'idée que dans leurs familles linguistiques respectives, les termes servant à désigner les tourelles de pierres sèches et les cairns apparentés pourraient appartenir à quelques champs lexicaux communs et qui leur sont propres, véhiculant un certain nombre de conceptions partagées par ceux qui les construisaient, notamment quant à leur rapport aux paysages dans lesquels ils évoluaient.

A notre connaissance, ce sujet n'a encore jamais fait l'objet de travaux spécifiques ni, *a fortiori*, de publication de synthèse. Nous avons tenté d'en esquisser les premiers contours -à ce stade, comme simple hypothèse de travail- d'abord à partir d'éléments linguistiques tirés de l'espagnol puis, de proche en proche, d'autres langues romanes.

Cette démarche débouche déjà sur un certain nombre de constats assez singuliers que nous récapitulons dans le dernier chapitre du présent ouvrage pour que, le cas échéant, des linguistes et des philologues puissent poursuivre et valider notre travail exploratoire.

CHAPITRE 10
LA FONCTION DES TOURELLES DANS LEUR ENVIRONNEMENT CULTUREL

De toute évidence, les chercheurs ont du mal à interpréter les tourelles de pierres sèches, et avancent à ce propos différentes théories sur lesquelles ils sont partagés. Ainsi, comme le concluait en septembre 2013 un intervenant de l'Utah sur un forum américain spécialisé :

> « *Ayant vu quelques monuments de bergers, je me suis demandé quelle était leur fonction* […] *toutes les explications habituelles que vous pourriez imaginer -comme une marque de pâturage ou un point de repère pour savoir où on se trouve- peuvent être vraies pour tel ou tel monument, mais l'explication la plus logique est que des bergers isolés tout l'été en altitude et n'ayant rien d'autre à faire que regarder leurs moutons s'ennuient et se mettent à empiler des rochers ...* ».

Un autre lui répond en produisant l'extrait d'un article publié en novembre 2009 :

> « *Les cairns de berger sont des tas de pierre* […] *qu'on trouve partout dans les États ouest-américains où on élevait des moutons* […] *Il y a beaucoup de conjectures sur la signification de ces cairns. Certains diront c'était l'œuvre d'hommes qui avaient du temps à passer, assis sans rien faire* [d'autre que] *veiller sur leurs troupeaux* […] *Et puis il y a ceux qui pensent que c'étaient des repères pour aider les bergers à retrouver leur chemin à travers les vastes étendues. Je pencherais pour une combinaison de ces deux dernières explications* […] *Certains de ces monuments portent des noms et peuvent marquer des emplacements de campement traditionnels de bergers. De tels* […] *monuments de berger ont été construits en Amérique du Sud ainsi qu'au Mexique, ce qui me porte à croire qu'ils servaient à bien d'autres choses que passer le temps ...* »[1].

En définitive, interpréter les tourelles de pierres sèches requiert d'apporter quelques réponses avérées ou au moins vraisemblables aux trois grandes questions que posent ces cairns : leur(s) origines -les deux questions connexes du *qui ?* et du *quand ?*- et leur(s) fonctionnalités, autrement dit la question du *pourquoi ?*

[1] *Cf.* https://www.uglyhedgehog.com/t-149069-1.html. Cet informateur se réfère à un article intitulé « *Trailing the sheep* », publié le 9 novembre 2009 sur un blog consacré à l'élevage ovin dans l'Idaho (aujourd'hui hors-ligne). Cela étant, on ne voit pas bien en quoi la présence de monuments de berger en Amérique du Sud ou au Mexique prouverait que ces cairns devaient forcément « *servir à bien d'autres choses que passer le temps* »…

TROIS QUESTIONS IMBRIQUEES : *QUI*, *QUAND* ET *POURQUOI ?*

Considéré dans sa globalité, le postulat le plus communément admis est qu'un certain nombre de tourelles de pierres sèches auraient été construites par (ou pour) des bergers -réponse possible à la question du *qui* ?- et qu'elles auraient donc un lien avec la culture pastorale. Cette interprétation suppose logiquement que la plupart de ces édifices ont été bâtis à une époque où on élevait des moutons -réponse implicite à la question du *quand* ?- amenant corrélativement à s'interroger sur les usages qu'en faisaient les bergers (la question du *pourquoi* ?).

Ainsi formulées, ces questions, pour déboucher sur des conclusions pertinentes, méritent d'être affinées en fonction du contexte géographique, historique et sociologique local. Nous en avons cependant progressivement mesuré le caractère un peu artificiel, d'autant qu'en réalité, ces trois questions, sans se résumer à une seule, se recoupent assez largement.

La question *qui* ? apparaît en effet comme un énoncé à la fois trop large et trop réducteur, les tourelles de pierres sèches n'ayant pas été élevées partout dans le monde au même moment par les mêmes groupes, ni pour répondre aux même besoins : les constructeurs des tourelles portugaises, d'Amérique du Sud, du Montana et du Wyoming ou des régions subarctiques n'étaient pas les mêmes que ceux d'Hawaï ou d'Anatolie et tous avaient leurs motivations propres.

Pour autant, la relative homogénéité stylistique et architectonique des édifices en question porte à penser que par delà les distances et les différences d'époques et de cultures, le modèle *tourelle de pierres sèches* a pu répondre mieux qu'un autre aux attentes techniques et au savoir-faire d'un ou plusieurs groupes spécifiques de bâtisseurs auxquels leur statut social, leurs intérêts propres ou leurs pratiques professionnelles respectives donnaient de bonnes raisons d'édifier ce type d'ouvrages.

Sur cette base de réflexion, au vu des données collectées et de l'environnement culturel et socio-économique dans lequel s'inscrivent ces édifices, la bonne méthode sera donc de déterminer les groupes humains qui, *a priori*, seraient les plus susceptibles de les avoir construits ; d'emblée, quatre groupes génériques potentiels retiennent l'attention (mais la liste n'est pas limitative) :

- le *groupe des bergers* (sous-ensemble spécifique du groupe plus général des *éleveurs*[2]*),* en admettant que des tourelles de pierres sèches ou des cairns apparentés leur étaient utiles pour la gestion et la garde du troupeau. La répartition géographique des tourelles de pierres sèches coïncidant avec les grandes aires d'oviculture, c'est d'ailleurs la thèse dominante pour expliquer ces édifices dans les zones de basse et moyenne montagne européennes et nord-américaines ;
- le *groupe des épierreurs*, c'est-à-dire de toutes les personnes ayant un intérêt commun à ôter les pierres éparses encombrant les terres afin de les rendre cultivables ou paissables (principalement des cultivateurs, même si des bergers ou d'autres agents économiques ont

[2] Le *groupe des bergers* sera caractérisé par l'élevage du mouton ou des chèvres, mais il n'existe en tant que tel que dans les régions pratiquant l'oviculture ; il se différencie donc du groupe beaucoup plus général des *éleveurs*, qui inclut aussi les éleveurs de bovins (avec lesquels les éleveurs de moutons entrent parfois en conflit - *cf. supra* la note relative aux « *guerres du mouton* » aux États-Unis). Les *éleveurs* forment eux-mêmes un groupe bien distinct de celui des *agriculteurs*, dont les intérêts propres entrent souvent en conflit avec ceux des éleveurs (comme le montrent aujourd'hui encore les tensions permanentes entre ces deux groupes dans la plupart des régions où coexistent élevage et agriculture). L'économie dite *agropastorale* atténue quelque peu -sans toutefois l'abolir- la frontière et les tensions entre ces groupes, les mêmes familles y pratiquant souvent à la fois un peu d'élevage (moutons, chèvres et bovins) et un peu d'agriculture (céréales de base, maraîchage de subsistance, fourrage pour les bêtes…) ; la réglementation du mouvement des troupeaux durant la transhumance et la répartition des terres affectées à ces différentes productions avaient pour objet, notamment, de concilier de manière pacifique les intérêts respectifs des éleveurs et des cultivateurs (et accessoirement ceux des propriétaires sylvicoles).

aussi pu prendre part à cette activité), en admettant que des tourelles de pierres sèches ou des cairns apparentés ne seraient finalement qu'une forme particulière d'amas d'épierrage ;

- le *groupe des géomètres* (numériquement plus restreint), composé de toutes les personnes en charge d'implanter et d'authentifier des cairns-marques de terrain pour le compte d'une autorité politique locale ou centrale (hypothèse plausible s'agissant des *sayhuas* incas, par exemple), ou encore pour le compte de propriétaires fonciers désireux de matérialiser leurs droits par un signe visible sur le terrain ;
- le *groupe des marins* (incluant éventuellement des *pêcheurs* embarqués), auxquels ces formations facilitaient la navigation côtière (explication valable pour les cairns littoraux).

A cette typologie fondée sur l'activité et les intérêts professionnels, on pourrait ajouter un groupe transversal et aux frontières bien plus floues, le *groupe des superstitieux*, pour qui construire une tourelle de pierres sèches ou simplement ajouter sa pierre à un cairn existant répondait à des motivations d'ordre surnaturel (considérant que les *bergers*, tout comme les *épierreurs*, les *géomètres* ou les *marins* pouvaient, eux aussi, partager la même croyance).

Sur le plan méthodologique, l'attribution de tourelles de pierres sèches à un ou plusieurs de ces groupes au sein d'une civilisation donnée peut fournir un début de réponse aux deux autres questions du *quand* ? et du *pourquoi* ? : ces artefacts étant ainsi corrélés à une culture et à une pratique données dans un environnement spatial et historique précis, il devient plus aisé d'en déduire l'époque probable de leur érection et -au moins dans une certaine mesure- la (ou les) fonction(s) précise(s) qu'ils pouvaient y remplir[3].

Ainsi, attribuer les *sayhuas* au *groupe des géomètres* Incas revient à faire coïncider l'époque de leur construction avec celle de l'Empire inca lui-même (entre environ les 15ème et 16ème siècles ap. JC et dans les décennies qui ont suivi son effondrement, si tant est que cette pratique lui ait survécu quelques temps), tout en validant l'idée que ces ouvrages servaient à borner et à organiser le territoire sur lequel s'exerçait la souveraineté politico-religieuse et culturelle inca (frontières extérieures et maillage intérieur).

Suivant un raisonnement analogue, attribuer les tourelles de pierres sèches européennes au *groupe des bergers* revient à en situer l'érection durant la période où le pastoralisme a connu une expansion significative en Europe occidentale (approximativement, du 18ème siècle jusqu'aux années 1930) et,

[3] On trouve une illustration contemporaine de ce schéma dans le phénomène des petits cairns construits un peu partout dans le monde par des touristes (on aurait pu citer pareillement le phénomène des « cadenas d'amour » qu'on trouve aujourd'hui accrochés aux grilles des ponts, des parcs et des lieux publics de toutes les grandes villes du monde). Véritable mode (d'ailleurs dénoncée par la plupart des gens s'intéressant aux cairns anciens), ces cairns sont l'expression d'une catégorie spécifique de bâtisseurs, en l'occurrence celle des *touristes* ; si ces ouvrages étaient durables et que dans quelques décennies ou quelques siècles se posait la question de leur ancienneté, leur ample dispersion géographique, leur caractère rudimentaire et le fait qu'ils se soient superposés à des artefacts traditionnels des civilisations autochtones conduiraient logiquement à les attribuer à des éléments exogènes formant un groupe spécifique, qu'à laide des autres disciplines historiques il serait facile d'identifier : en l'occurrence, le groupe des *touristes*, caractérisé par un statut (l'extranéité, la mobilité et le caractère temporaire de leurs séjours) et des pratiques communes (comme celle, notamment, de laisser des petits cairns dans les lieux visités). S'en trouveraient résolues la question du *qui ?* et, du même coup, celle du *quand ?* (l'ère du tourisme mondialisé de masse). Resterait à leur trouver une fonction (jeu, superstition, souci de laisser une empreinte, …), c'est-à-dire résoudre la question du *pourquoi ?*, à laquelle les réponses sont toujours un peu plus hésitantes quand les artefacts en cause n'ont pas de fonction technique évidente. Par comparaison, si un cadenas isolé peut servir à attacher quelque chose à une grille, des grappes de cadenas les uns contre les autres sur la même grille doivent vraisemblablement avoir un tout autre usage ; de même, si une tourelle de pierres sèches peut servir à surveiller un troupeau, plusieurs tourelles dressées presque côte à côte sur une petite superficie avaient probablement une autre fonction.

incidemment, à conforter certaines théories quant à leur fonctionnalité : si ces ouvrages ont été construits par ou pour des pasteurs, c'est qu'ils devaient répondre à un ou plusieurs besoins spécifiques de l'activité pastorale ou du troupeau (servir d'abri au berger ou à ses bêtes, par exemple, délimiter des aires de dépaissance, faciliter la surveillance, dissuader les prédateurs, ou encore offrir des repères d'orientation, notamment en cas d'intempéries, etc.).

TOURELLES ET AGROPASTORALISME

De l'ensemble considérable de sources documentaires que nous avons consultées pour la préparation du présent ouvrage, il ressort une singulière contradiction : en effet, presque tous les spécialistes s'accordent à considérer que les *tours*, *quilles* et autres *montjoies*, sous quelque nom qu'on les désigne localement, sont en lien avec la culture pastorale entendue au sens large (y compris le marquage des terrains pastoraux) ; pourtant, les publications universitaires et les documents didactiques consacrés en propre à « *l'architecture* (*agro*)*pastorale* » ou à « *l'archéologie pastorale* »[4] passent pratiquement sous silence les tourelles de pierres sèches et les cairns apparentés, soit que leur étude ne soit pas jugée assez intéressante, soit que les chercheurs ne considèrent pas ces formations lithiques comme d'authentiques éléments du patrimoine architectural de l'agropastoralisme, lequel se résumerait en quelque sorte aux trois grandes catégories énumérées par Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau *in* son ouvrage de référence « *Côté colline* » <RB035> : « *les aménagements de route* » (c'est-à-dire « *les chemins, les points de rassemblement et de comptage, les points d'eau, les structures de parcage et de nourrissage* »), « *… les bergeries proprement dites et tous les types d'enclos qui les complètent ou les relaient* », enfin « *les locaux de vie et de production* (« *cabanes ou cellules pour l'homme et/ou utilisées pour la fabrication, l'affinage et la conservation des produits laitiers*… ».

Dans le même ordre d'idée, les inventaires régionaux, départementaux ou communaux du patrimoine architectural et les monographies ou les publications promotionnelles consacrées aux richesses monumentales de telle ou telle région d'oviculture ne mentionnent pratiquement jamais les tourelles, alors qu'ils consacrent assez souvent d'amples développements à l'architecture rurale et pastorale de pierres sèches, y compris parfois à des formations moins spectaculaires (comme les murettes ou les oratoires ruraux).

Cette lacune documentaire pose en creux la question du statut des tourelles de pierres sèches au regard de l'archéologie pastorale.

Sans prétendre y apporter de réponse certaine, nous tenons pourtant désormais acquis qu'un grand nombre de tourelles de pierres sèches sont liées à la culture agropastorale environnante de leur époque ; nous assoyons cette conclusion, non pas sur de simples présupposés mais sur plusieurs éléments comparatifs tangibles et concordants établissant que beaucoup -sinon la plupart- de ces édifices sont bien des *tourelles de bergers* en ce sens qu'ils ont été construits *par* (ou *pour*) des bergers (voire *contre* les bergers, dans le cas des *cairns d'interdiction*) : la tradition orale constante qui associe tourelles et pastoralisme en maintes régions paraît donc largement fondée.

[4] L'*archéologie pastorale* (ou *archéologie du pastoralisme*) s'est progressivement constituée en domaine spécifique au sein des recherches archéologiques à partir des années 2000 sous l'impulsion, notamment, des premiers travaux de Christine Rendu, Chargée de recherches au CNRS (Laboratoire FRAMESPA), sur diverses formations dans la Vallée d'Ossau, en particulier sa thèse de doctorat sur « *La montagne d'Enveig : une estive pyrénéenne dans la longue durée* » <RB105>. Si la discipline est encore récente, l'archéologie pastorale, objet de plusieurs programmes de recherches, a déjà donné lieu à de nombreuses publications universitaires en France et à l'étranger.

Une donnée assise sur des éléments scientifiques probants

Certes, on pourra nous objecter qu'il s'agit d'une découverte en trompe-l'œil et que nous aurions enfoncé une porte ouverte, leurré par un biais méthodologique dès le début de notre enquête au Portugal, puis tout au fil de nos recherches ultérieures : à savoir, considérer comme une simple hypothèse de travail une donnée déjà tenue pour acquise depuis longtemps par la plupart des spécialistes (archéologues, historiens, ethnologues, …) qui ont traité de ces édifices.

Mais l'objection n'est pas recevable, car pour l'essentiel, ces auteurs fondent leur conviction sur des suppositions peu ou pas argumentées et non avérées, aucune des nombreuses sources documentaires concernant l'Europe sur lesquelles nous avons travaillé n'en apportant une démonstration convaincante ni même des indices concordants et incontestables. Ainsi, même des auteurs majeurs -comme José Leite de Vasconcellos pour le Portugal- ont accepté et relayé sans réellement la discuter l'idée que les tourelles de pierres sèches ont été construites par (ou pour) des bergers, s'en remettant sur ce point à la simple *opinio communis* et alors même que les fonctions supposément pastorales de ces édifices (abris, postes de surveillance, ….) et leur distribution assez erratique sur le terrain auraient dû éveiller leur curiosité et les inciter à plus de circonspection.

Pareillement, ces spécialistes n'ont pas assez pris en compte une donnée philologique pourtant patente dans le champ des langues romanes : en dehors du français -avec sa locution explicite *tour* [ou *quille*] *de berger*- aucune des autres langues sur lesquelles nous avons travaillé (le portugais, l'espagnol, la langue d'oc et l'italien, notamment) n'opère de lien lexical entre ce type de cairn et les bergers ni, plus généralement, avec le pastoralisme ; là encore, ce simple constat aurait justifié qu'il portent sur la question un regard plus critique[5].

En comparaison -notamment grâce aux informations recueillies outre-Manche et en Amérique du Nord mais extrapolables aux tourelles européennes- nous estimons avoir donné à l'hypothèse pastorale une consistance scientifique désormais plus solide car basée, non plus sur un présupposé mais sur des éléments de preuves tangibles et plusieurs considérations objectives qui, mis bout à bout, emportent la conviction :

1. Contrairement à l'absence ou à l'insuffisance de documentation historiographique sur la plupart des tourelles européennes, l'attribution aux bergers américains d'un certain nombre de ces ouvrages est historiquement bien établie (témoignages et souvenirs personnels et familiaux, données incontestables et probantes tirées du folklore, forte coïncidence entre la distribution géographique de ces formations et les zones américaines de pastoralisme intense, ...).

Le fait étant bien établi pour les tourelles de bergers nord-américaines, il paraît logique de considérer « par récurrence » que des monuments européens en tous points comparables auront, eux aussi, été

[5] Surtout de la part de José Leite de Vasconcellos, à la fois philologue, excellent connaisseur du folklore rural et maîtrisant parfaitement aussi bien le portugais que le français ! En comparaison, les chercheurs anglo-saxons trouvent des « circonstances atténuantes » dans plusieurs locutions comme *sheepherder's monument* ou *shepherd's cairn*, susceptibles comme nos *tours* [ou *quilles*] *de berger* d'influencer leur interprétation.

construits par ou pour des bergers[6]. Nous inclinons d'ailleurs à penser que ce sont les nombreux bergers européens immigrés vers le Nouveau monde qui, dès l'origine, ont inspiré la construction des tourelles pastorales américaines, plutôt que des Amérindiens auxquels les nouveaux arrivants auraient emprunté ce modèle.

2. Dans plusieurs pays anglo-saxons la toponymie et la lexicographie désignent ces monuments sans la moindre ambiguïté comme des *shepherd's monuments* (États-Unis), des *shepherd's cairns* (Grande-Bretagne), etc. (faisant donc écho à la locution française *tourelle de berger*).

Ce type d'appellation ne serait pas probant s'il se cantonnait à une seule contrée, mais sa réitération en tant d'endroits ne peut être due au hasard, quand par ailleurs la plupart des tourelles en question sont situées dans des régions montagneuses ou collinaires fortement marquées par une tradition agropastorale mais qu'inversement, on n'en trouve pas dans les régions dépourvues d'une telle tradition[7].

3. On observe de part et d'autre de l'Atlantique une similitude frappante du « discours pastoral » sur l'origine et les fonctionnalités supposées de ces édifices ; l'opinion commune les attribue presque partout à des bergers et y voit le plus souvent des abris, de postes de surveillance du troupeau ou des repères permettant aux pasteurs de retrouver leur chemin en cas d'intempéries.

Or, si comme on l'a déjà souligné, ces prétendues « explications » ne sont pas toujours très plausibles sur le plan technique, force est d'admettre que dans la majorité des cas, aucune autre explication plus convaincante ne vient les concurrencer, alors même que diverses alternatives crédibles auraient pu être avancées (« tours à signaux », « édifices cultuels », « repères astronomiques », etc.). Ce large consensus sur l'origine et la fonctionnalité pastorale des tourelles de pierres sèches n'est pas en soi la preuve qu'il s'agit bien d'ouvrages pastoraux, mais montre à tout le moins que sauf exceptions bien identifiées (certains édifices précolombiens comme les *apachetas*, par exemple, ou encore les balises de navigation côtière), ces formations ne sont pour la plupart investies d'aucune autre fonctionnalité connue et reconnue comme telle.

4. Pour autant qu'on puisse l'estimer, l'âge probable des tourelles de pierres sèches actuellement visibles plaide lui aussi en faveur de l'hypothèse pastorale.

[6] S'il semble acquis que les tourelles de pierres sèches d'Amérique du Nord ont effectivement été bâties par des bergers et par eux-seuls -c'est-à-dire sans un concours extérieur dont il aurait d'ailleurs été fait mention dans telle ou telle source- nous n'écartons pas l'idée qu'en Europe, d'autres protagonistes de la « culture agropastorale locale » ont pu s'associer occasionnellement ou de manière plus systématique à l'érection de ces monuments (cultivateurs, ouvriers saisonniers, maçons, bûcherons, propriétaires fonciers, etc.), soit par jeu ou par curiosité, soit en vertu d'une tradition locale, soit encore que ces ouvrages aient été perçus comme des éléments d'un patrimoine culturel d'intérêt commun qu'il convenait de préserver et d'enrichir. Cette éventualité paraît d'autant plus admissible dans les régions où la coexistence et l'interpénétration étroite d'activités agricoles et d'activités pastorales rendaient plus flou le partage des terres dédiées aux unes ou aux autres, situation pouvant générer à la fois des tensions, voire des conflits, mais également un sentiment d'appartenance et d'utilité collective ; par comparaison, le statut environnemental et culturel des tourelles pouvait fort bien s'apparenter à celui des murettes de pierres sèches bordant les drailles, dressées autant pour protéger les terres cultivées des incursions intempestives des troupeaux que pour garantir le droit de passage aux pasteurs et à leurs animaux au moment de la transhumance.

[7] La condition est nécessaire mais pas suffisante… En effet, il existe beaucoup de régions pastorales (ou de larges zones dans ces régions) dépourvues de tourelles, indice que le pastoralisme n'induit pas automatiquement la présence de tels édifices ; on n'en trouve pas, par exemple, dans les vastes prairies littorales où l'élevage du mouton de prés salés est pratiqué de longue date.

En effet, si leur datation exacte reste imprécise -hormis quelques tourelles dont une restauration récente est bien documentée- la plupart de ces édifices ne paraissent pas « très récents », comme en attestent différents indices (beaucoup de tourelles sont en ruine ou en voie de délabrement, elles sont souvent recouvertes de lichen, …), amenant à penser qu'il ne s'en est probablement plus construit beaucoup depuis quelques dizaines d'années[8] ; pour autant, les tourelles actuellement visibles ne doivent pas non plus être « très anciennes », car la durabilité de ces édifices semble assez limitée (un siècle environ, sans doute guère plus).

Du coup, ni très récent, ni trop reculé, « l'âge d'or » de la construction des tourelles a dû coïncider à quelques décennies près avec la période de développement maximal du pastoralisme en Europe occidentale et en Amérique du Nord ; puis l'édification de nouvelles tourelles semble s'être étiolée au même rythme que le pastoralisme saisonnier depuis plus d'une soixantaine d'années[9].

Là encore, l'exemple de l'Ouest américain vaut démonstration, car la synchronicité y est patente entre la colonisation des nouveaux États, l'expansion considérable de l'élevage ovin et l'érection des *shepherd's monuments* et des *harri mutilak* (les cairns autochtones plus anciens, de facture assez différente, étant plutôt dus aux Amérindiens) ; avec le développement des *ranchs*, l'abandon progressif de l'oviculture y a également marqué le dépérissement des campements de berger [*herder campsites*] et la fin du phénomène des tourelles.

5. Nous avons relevé plusieurs indices sérieux qui, mis bout à bout, conduisent à admettre l'existence d'un lien logique discret entre le pastoralisme de basse et moyenne altitude et l'érection de tourelles de pierres sèches ou de cairns apparentés.

Ainsi, les Basques émigrés aux États-Unis et devenus bergers presque par force se sont mis à y construire des *harri mutilak* en grand nombre, alors que ce type de cairn n'est pas commun au Pays basque et ne représente pas un élément fort de l'identité basque. De même, les Indiens navajos semblent avoir construit des cairns tabulaires bien spécifiques du jour où ils ont commencé à élever des moutons d'origine espagnole, production jusqu'alors inconnue dans les autres tribus indiennes d'Amérique du Nord.

6. Dans le cas de la France, les informations publiées récemment sur les *quilles de berger* du Lévézou -ajoutées à d'autres, plus anciennes, comme celles concernant la *quille du berger Gastines* à Mélagues- attestent d'un lien direct entre plusieurs tourelles de pierres sèches et des bergers bien identifiés. Certes, il s'agit de données ponctuelles insusceptibles de généralisation, mais elles fournissent à tout le moins une indication crédible qui, mise en perspective des autres observations rapportées ci-avant, renforcent leur valeur probante.

Si tous ces indices considérés isolément ne fondent pas une certitude, leur cumul apporte un fort crédit à l'hypothèse pastorale. Resterait à en déterminer le fondement ; il pourrait résider dans les modalités-mêmes d'exploitation du troupeau, qui imposait à des hommes de séjourner seuls avec leurs bêtes durant de longues périodes dans des endroits reculés et des conditions climatiques

[8] Les tourelles anciennes se fondent dans le paysage et passent inaperçues, mais à partir des années 1980, la construction de nouvelles tourelles de ce type sur des points où il n'en existait pas auparavant aurait certainement suscité des commentaires ou fait -au moins localement- l'objet d'articles ou de reportages qu'il serait aujourd'hui assez facile de retrouver ; or, nous n'avons rien relevé de tel durant nos recherches (sauf l'exception bien spécifique des « cairns touristiques »).

[9] Déclin concomitant, confirmant que les questions du *qui ?* et du *quand ?* se recoupent largement, ainsi qu'observé *supra*. Ce constat de disparition progressive ne vaut bien sûr pas pour les innombrables nouveaux cairns-empilements récréatifs érigés un peu partout par les touristes mais qui ne sont clairement pas des édifices pastoraux.

souvent difficiles, avec une contrainte d'attention de tous les instants mais sans qu'aucun temps fort ne vienne rompre la monotonie des journées : autant de paramètres qui, dans un endroit où la pierre abonde, peuvent inciter un individu à construire un cairn plus élaboré qu'un simple tas, à la fois par jeu ou pour éprouver son adresse et laisser une trace durable de son passage, ou pour tout autre prétexte (épierrage, aménagement de repère d'intempéries, etc.) lui permettant de passer le temps et meubler sa solitude avec un compagnon de pierres.

En conclusion, beaucoup de tourelles de pierres sèches européennes ou des États-Unis -pour ne pas dire leur grande majorité- semblent en effet rattachables à la culture agropastorale environnante de leur époque, conformément à une opinion commune largement partagée aussi bien par les habitants des régions concernées que dans la communauté scientifique ; c'est une des raisons majeures pour lesquelles les tourelles de pierres sèches se rencontrent essentiellement en zones de basse et moyenne montagne, où les pierres sont souvent plus abondantes qu'en plaine et qui correspondent -tous pays confondus- à l'aire principale d'expansion de l'élevage des ovins et des caprins jusque dans les années 1930[10].

La pastoralité, une présomption réfragable

Si le rattachement du type *tourelle de pierres sèches* à la culture agropastorale ne fait plus guère de doute en tant que clé générale d'interprétation, cette explication ne vaut pas pour tous les édifices de ce type : comme on l'a vu dans les précédents développements, un certain nombre de tourelles de pierres sèches et de monuments apparentés ont été élevés dans un autre contexte ou à d'autres fins que l'élevage des ovins et des caprins (le doute restant de mise çà ou là si des bergers ont remployé à leur profit tel ou tel monument qui ne leur était pas initialement destiné). Par ailleurs, même des monuments communément attribués à des bergers par des traditions locales ou sur la base de données toponymiques trompeuses se révèlent en fait des « tourelles pseudo-pastorales » (la tour du berger Buckle ou la tourelle d'Eilean-Mor dans les Îles britanniques, par exemple - *cf. supra*). Quel que soit le site, on ne peut donc se prononcer qu'au cas par cas sur la nature exacte de chaque tourelle ou cairn apparenté, en fonction du contexte et des caractéristiques propres de chaque ouvrage[11].

[10] Comme indiqué précédemment, l'élevage des ovins (et accessoirement, des caprins) a le plus souvent enregistré une forte régression dans les régions où l'on recense encore un nombre significatif de tourelles de pierres sèches, pour la plupart, des zones de basse et moyenne montagne. S'il n'y a pas entièrement disparu, cet élevage a subi presque partout de profondes mutations économiques et technologiques, et n'y constitue plus aujourd'hui un élément moteur des pratiques culturelles ni un repère identitaire majeur. A ce titre, la *culture agropastorale* ayant prévalu jusqu'environ dans les années 1930 et qui est généralement prise comme cadre de référence pour l'étude des tourelles et des monuments apparentés n'a plus réellement d'équivalent dans l'époque contemporaine, d'autant que certains de ses traits caractéristiques (la transhumance saisonnière et le recours fréquent à de la main-d'œuvre très jeune, notamment) sont devenus difficilement compatibles avec les modes de vie contemporains, le développement du tourisme, l'urbanisation et l'équipement du territoire, le droit du travail, la scolarité obligatoire plus longue qu'au 19ème siècle, la concurrence des laines importées traitées industriellement, etc. Certaines pratiques pastorales restent certes vivaces (la fabrication de fromages à appellation protégée, notamment) mais de manière quelque peu anecdotique, voire comme une survicvnce folklorique à visée touristique. Ce recul de la « culture agropastorale classique » rend plus difficile l'étude des tourelles et des monuments apparentés, ne serait-ce qu'en fragilisant la valeur des analyses et des témoignages que les bergers contemporains peuvent porter sur des monuments qui, au fond, ne font plus réellement partie de leur vécu quotidien ni de leur environnement professionnel courant.

[11] C'est une des raisons majeures pour laquelle nous n'avons pas retenu comme appellation générique la locution consacrée *tourelle de berger* (ou son équivalent *quille de berger*) -terminologiquement commode mais pouvant induire en erreur sur la nature exacte de tel ou tel édifice- pour lui préférer la formulation plus neutre *tourelle de pierres sèches*.

En pratique, plusieurs cas de figure sont à envisager.

Ainsi, la « présomption agropastorale » est à écarter d'emblée pour les ouvrages édifiés manifestement à d'autres fins que pastorales, comme par exemple les *cairns côtiers* et les autres repères de pierres sèches servant à la navigation maritime ou à la pêche[12] ; il en va de même des tourelles mémoriales célébrant des batailles, des événements ou des personnages n'ayant eux-mêmes aucun lien avec l'élevage ovin, ou encore des tourelles frontalières (récentes ou plus anciennes, comme les *sayhuas* incas) ou de différentes tourelles à caractère cultuel bien identifié et probablement exclusif (comme les *ahu* d'Hawaï et, peut-être, un certain nombre d'*apachetas* d'Amérique du Sud).

Il semblerait également logique de l'écarter pour des tourelles dont l'usage n'est pas connu précisément mais qui s'inscrivent dans un environnement géographique, économique ou culturel rendant cette explication peu crédible : ce sera le cas, par exemple, d'édifices situés en montagne à des altitudes trop élevées pour avoir été fréquentées usuellement par les bergers et leurs troupeaux (cairns de sommet érigés par des alpinistes, des géographes ou des randonneurs), ou de tourelles situées dans des terrains n'ayant jamais servi de pâturages (comme certains *native cairns* des forêts d'Amérique du Nord), etc. Même si tel ou tel de ces ouvrages ressemble fortement à une tourelle de pierres sèches ou semble copié sur le modèle *tourelle de berger*, cette simple similitude formelle ne suffit pas à lui conférer un caractère pastoral.

De même, le fait qu'un édifice soit connu sous l'appellation *tourelle de berger* (ou une appellation équivalente dans l'idiome pratiqué localement), ou encore qu'il soit attribué à un berger par la tradition orale (comme, par exemple, la *Tour du berger Buckle*) ne certifie pas qu'il s'agit bien d'un édifice pastoral ; cette appellation peut découler d'une généralisation hâtive ou d'une méprise des habitants de la région, ou encore d'un remploi opportuniste tardif par tel ou tel berger, selon le même schéma, *mutatis mutandis*, que celui des prétendues *cabanes de berger*, ouvrages de pierres sèches qui, le plus souvent, ne doivent rien aux pasteurs, comme l'a fort pertinemment relevé Elodie Fichou dans son mémoire consacré à l'architecture vernaculaire <RB106> :

> « *Il est* […] *nécessaire de revenir sur une expression encore très utilisée dans certains articles, guides et brochures touristiques, celle de "cabanes de berger" qui sert à qualifier la cabane de pierre sèche de façon générique. En effet, les recherches entreprises dans les années 1970 et menées jusqu'à aujourd'hui, n'ont fait que démontrer que rares sont les cabanes de pâtres, et que la plupart des cabanes en pierre sèche sont le fait de défricheurs et de cultivateurs. La réutilisation tardive des cabanes de ces derniers par des bergers du XXe siècle a alors très certainement pu amener à confusion quant à leur attribution…*
>
> *« Il a également été question d'éleveurs d'ovins* […] *on rapporte aussi le cas de bergers constructeurs* […] *Toutefois, à l'échelle de la France, rappelons que rares sont les cabanes de berger. En dehors des estives pyrénéennes, les cabanes en pierre sèche sont principalement l'œuvre de défricheurs et de cultivateurs* […] *Les murs en pierre sèche* […] *ainsi que les pierriers* […] *appartenaient aux propriétaires de la parcelle* […] *Aucun berger ne pouvait s'y servir librement en matériau pour édifier une bâtisse dont il n'avait pas besoin et pour laquelle il*

[12] Par définition, ces ouvrages sont toujours situés à toute proximité de la mer ; on a cependant signalé que des cairns côtiers disposés sur des prairies en bordure de littoral peuvent facilement être confondus avec des *tours de berger*, d'autant que certains de ces édifices pouvaient avoir une double fonction, à la fois comme amer pour les bateaux naviguant à proximité, et comme repère pour les personnes marchant dans le brouillard ou l'obscurité (*cf. supra*).

> *n'avait pas de terrain*[13]*. Dans certaines régions, au début du XXe siècle, les parcelles et leurs cabanes abandonnées par les propriétaires, ont parfois été remployées par des bergers que l'on a alors pris pour les bâtisseurs…* ».

Exposant les conclusions de ses recherches sur les édifices de pierre sèche dans l'Hérault, l'érudit et chercheur André Cablat (1931-2022), grand spécialiste des *capitelles*, considère lui aussi que « […] *la quasi-totalité des "capitelles" en pierre sèche du département de l'Hérault sont pour nous des cabanes d'agriculteurs défricheurs et non des cabanes de bergers* » <RB148>. S'agissant de l'Aveyron, l'historien Marc Parguel, spécialiste de la région de Millau, note pareillement en juillet 2018 que « *Les cazelles* [cabanes dites *de berger*] *d'Azinières (commune de Saint Beauzély, Causse Rouge)* […] *sont sur le plateau* […] *plus l'œuvre de charbonniers (charbon de bois), de carriers ou de cantonniers que de bergers. Leur nombre et leur situation sont plus liés aux cultures et à l'épierrage qu'elles imposent, qu'à un pastoralisme extensif et déambulatoire…* »[14].

De son côté, l'écrivain occitan Roland Pécout constate dans une étude polycopiée sur *L'imaginaire de la garrigue* <RB142> que si « *Les enquêtes orales, en Languedoc et Provence, révèlent l'interprétation majoritaire selon laquelle les capitelles sont "des abris de bergers"* […] *Les quelques bergers interrogés* […] *reconnaissent les capitelles comme des abris possibles, mais* […] *ils ne les revendiquent pas particulièrement. C'est la parole populaire qui les leur attribue* ». Et de relever à juste titre que Frédéric Mistral ne cite pas dans son œuvre « […] *les bergers à propos des constructions en pierre sèche* [car] *-la littérature du temps le confirme-, celles-ci étaient bien, avant tout, des constructions de paysans* » : c'est « *l'imagination collective* [qui] *attribue les capitelles aux bergers* ».

Mutatis mutandis, toutes ces réserves sur la paternité réelle des cabanes localement qualifiées « *de berge*r » sont transposables à beaucoup de tourelles dites, elles aussi, « *de berger* ».

Pour le reste, entre deux cas de figure -la tourelle manifestement étrangère à la culture pastorale et la tourelle de pierres sèches rattachée (à tort ou à raison) à des bergers par la toponymie ou la tradition locale mais sans qu'un élément archéologique ou historique tangible n'accrédite cette imputation- on trouve nombre de tourelles auxquelles ne s'attache aucun indice toponymique ou folklorique particulier plaidant pour leur origine effectivement pastorale. En pareil cas, sauf preuve du contraire, le caractère pastoral de l'édifice apparaît simplement comme une hypothèse plausible, pour peu qu'il se situe dans une région où est (ou était) pratiqué l'élevage ovin ou caprin.

[13] Les tourelles de pierre sèche -comme beaucoup de *cabanes de berger*- étant souvent construites sur des terrains n'appartenant pas à celui qui les bâtissait, se pose nécessairement la question à la fois juridique et culturelle des rapports de propriété liés à ces ouvrages (sur ce point, *cf*. les intéressantes observations formulées par Christian Lassure sur « *Les rapports entre constructeurs et utilisateurs* » <RB107>). Dans l'ancien droit de beaucoup de pays d'Europe, en général très strict et formaliste en matière de propriété foncière, une convention orale ou écrite aurait normalement dû être passée à cet effet entre le propriétaire du terrain et le constructeur de la tourelle. Dans les faits, néanmoins, il semble que ces tourelles aient bénéficié d'une certaine tolérance, d'autant qu'elles concouraient à l'épierrage du terrain, donc à la valorisation de la parcelle où elles étaient implantées ; dans les différents textes anciens que nous avons consultés en vue de la rédaction du présent ouvrage -conventions de pacage, règlements sur l'exercice du droit de vaine pâture, etc.- nous n'avons en tout cas relevé aucune mention concernant les *tourelles de pierres sèches* (propriété, droit d'en construire, obligation d'entretien ou de remise en état du terrain, etc.). De même, aux États-Unis, on sait que des gros propriétaires terriens ont fait construire certaines tourelles par leurs équipes (*cf. supra* les témoignages relatant la construction des *Twin Monuments* dans le Comté de Yellowstone, par exemple), mais le statut des *shepherd's monuments* et autres *harri mutilak* ne semble pas avoir fait l'objet d'un encadrement juridique particulier.

[14] *Cf.* https://www.millavois.com/2018/07/14/les-cazelles-dazinieres-commune-de-saint-beauzely-causse-rouge/.

Ces points établis, reste la question du *pourquoi ?* qui, à la différence de la précédente, est loin de faire consensus chez les spécialistes.

Car si la présomption de pastoralité de beaucoup de tourelles de pierres sèches et d'ouvrages apparentés d'Europe ou d'Amérique du Nord a pour elle un faisceau d'indices sérieux et difficilement réfutables (toponymie, tradition orale bien établie, implantation sur un territoire dédié de longue date au pastoralisme, récits ou chants du folklore pastoral évoquant des tourelles, etc.) -surtout quand ces ouvrages sont localement reconnus et revendiqués par les autochtones, y compris par les bergers eux-mêmes, comme des éléments de la culture pastorale[15]- et que cette présomption ne fait dès lors guère de doute, force est de reconnaître que la (ou les) fonctions que ces ouvrages pouvaient jouer dans un tel environnement suscitent beaucoup d'interrogations et d'incertitudes.

La question est d'ordre anthropologique : une *culture* étant entendue comme « *l'ensemble des traits distinctifs, spirituels, matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social* »[16], il s'agit en fait de déterminer à quels *traits distinctifs* de la *culture agropastorale* les tourelles de pierres sèches peuvent être raccrochées. Deux types de réponses sont envisageables.

Les plus courantes puisent au registre technologique : la plupart des spécialistes interprètent en effet les tourelles de berger comme des « instruments techniques » nécessaires -ou simplement utiles- aux bergers dans l'exercice de leur activité pastorale, catégorisant dès lors ces édifices comme *trait distinctif matériel* de l'agropastoralisme (au même titre, par exemple, que l'usage du *chien de berger*, auxiliaire indisssociable du berger lui-même).

Rien n'assure toutefois qu'en dépit de leur relative homogénéité formelle, ces édifices aient eu partout la même fonctionnalité, les connaissances actuelles sur la vie pastorale ne renseignant pas -ou seulement très mal- sur l'utilité effective des tourelles : de fait, ces supposés « outils pastoraux », présents seulement dans un nombre limité de régions, ne sont jamais évoqués dans les grands traités classiques de l'oviculture et semblent en définitive préoccuper plus les archéologues, les ethnographes ou les folkloristes que les praticiens de l'élevage ovin…

En outre, les bergers et les éleveurs contemporains en fournissent diverses explications non concordantes, globalement peu convaincantes et trop divergentes pour pouvoir être toutes exactes, preuve qu'en définitive, ces édifices restent assez énigmatiques même pour des gens restés proches de la culture originelle ayant produit ces artefacts.

Pour reprendre la judicieuse remarque du chroniqueur américain Ace Sommerfield dans un article publié en 2000 sur les *sheepherder's monuments* du Montana <RB108>, « *…il y a beaucoup de spéculations sur l'origine de ces monuments. Cinq éleveurs vous donneront probablement cinq versions différentes des raisons pour lesquelles leurs ancêtres ont commencé à en construire…* », constat qui rejoint celui que nous avions nous même fait lors de notre enquête de terrain dans la Serra da Estrela ; on peut aussi rapprocher ce point de vue des propos du jeune berger américain Tomas Antillon (*cf. supra*), convenant qu'au fond, ni lui ni les anciens bergers qu'il avait interrogés n'en connaissaient la fonction exacte.

[15] Situation somme toute assez fréquente, dont José Leite de Vasconcellos rapporte un exemple topique à propos d'une tourelle de pierres sèches caractéristique qu'il avait observée dans la Serra da Estrela durant l'été 1916 (*cf. supra*) ; dans cet exemple, le guide de Vasconcellos pensait que la tourelle servait d'abri aux bergers mais son explication, techniquement douteuse, n'enlevait rien au caractère probablement pastoral de l'ouvrage en question.

[16] Définition adoptée par l'UNESCO en 1982 lors de la Conférence mondiale sur les politiques culturelles (*Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles*).

L'interprétation technologique des tourelles de pierres sèches et des édifices apparentés n'a donc rien d'évident, et laisse place à d'autres explications d'ordre à la fois psychologique et anthropologique, selon lesquelles ces édifices seraient plutôt à raccrocher aux *traits distinctifs culturels, intellectuels et affectifs* caractérisant, dans un environnement majoritairement agropastoral, le groupe social spécifique des *bergers*.

LES LIMITES DE L'EXPLICATION TECHNOLOGIQUE

La culture agropastorale étant caractérisée sur le plan économique par un mode typique de production -l'élevage du mouton (avec le cas échéant un système de transhumance) conjointement à la pratique d'une agriculture vivrière- il semble assez logique d'imaginer que les tourelles de pierres sèches devaient avoir un rôle dans la gestion de cette production, donc de rechercher dans ses différentes facettes une explication d'ordre technologique : soit qu'elles aient été un des dispositifs de terrain utilisés par les bergers (pour la surveillance du troupeau, par exemple), soit qu'elle aient servi aux agriculteurs (amas d'épierrage pour dégager des terres arables et en faciliter l'exploitation, notamment), soit encore qu'elles aient contribué à la régulation des rapports entre ces deux groupes (comme bornes délimitant les terres affectées à leurs activités respectives).

C'est, comme on l'a vu, une « lecture technique » admise par beaucoup de gens s'intéressant au sujet (pas nécessairement les meilleurs spécialistes, du reste…) mais en ce qui concerne le volet pastoral proprement dit[17], on constate qu'elle bute rapidement sur un certain nombre de limites et de contradictions, elles aussi d'ordre technique, dont on ne saurait faire abstraction.

L'utilité technique, un paradigme trompeur

Pour tenter d'éclairer ce débat, il nous paraît primordial de garder à l'esprit une considération objective : les tourelles de pierres sèches telles qu'on les observe aujourd'hui sont des ouvrages pleins et massifs pesant souvent plusieurs tonnes, dont l'érection requérait à la fois du temps et un réel savoir-faire d'ordre technique et architectural, ajouté à une grande dépense d'énergie pour collecter, transporter et assembler les roches les composant, le tout en altitude et sur des emplacements assez isolés et d'accès peu aisé.

Vu l'ampleur de la tâche, beaucoup de gens ont du mal à concevoir que des bergers aient pu construire des tourelles par pure fantaisie (à la différence des petits cairns et autres empilements de pierres plates que des touristes parsèment aujourd'hui un peu partout dans le monde), ou qu'ils auraient été mus par des raisons d'ordre seulement artistique (contrairement aux artistes du *land art*

[17] Nos recherches ont été principalement axées sur le volet pastoral de la *culture agropastorale* (c'est-à-dire sur l'activité des bergers et leurs rapports avec les terres de pâture), aucun indice ou témoignage concernant les tourelles de pierres sèches n'amenant à penser qu'elles auraient plutôt servi aux agriculteurs (contrairement, par exemple, aux *cabanes de pierres sèches* largement utilisées un peu partout comme remises à usage agricole ou viticole) ; en outre, les tourelles se trouvent le plus souvent sur des terrains affectés presque exclusivement aux troupeaux, quand dans le même temps on n'en signale pas sur des terres affectées principalement à la vigne, aux céréales ou aux cultures textiles, fourragères ou vivrières.

contemporain, et même si ces tourelles s'inscrivent dans le paysage comme des ouvrages plutôt harmonieux et pas nécessairement dénués de toute préoccupation esthétique[18]).

D'où le paradigme de « l'utilité technique » : pour consacrer autant de temps, d'ingéniosité et d'énergie à la construction de ces édifices, les constructeurs de tourelles devaient sans aucun doute avoir de sérieuses raisons utilitaires, logiquement liées à leur activité pastorale. De ce point de vue, *l'utilité technique* apparaît comme une interprétation rationnelle, réponse à la fois simple et crédible à la question du *pourquoi ?* : elle légitime une large gamme d'explications fonctionnelles d'autant plus séduisantes qu'elles s'accommodent facilement des clichés et des images courantes que la plupart de citadins ont de la vie pastorale[19].

Dans cet ensemble d'explications, certaines -en général formulées ou relayées par des amateurs de bonne foi mais dépourvues de fondement documentaire- apparaissent pourtant assez spécieuses, voire fantaisistes, et se disqualifient d'elles-mêmes.

Lors de notre enquête de terrain, des villageois portugais nous ont ainsi affirmé que les tourelles de pierres sèches de la Serra da Estrela auraient été des fours utilisés par les bergers, sans s'arrêter à cette contradiction pourtant manifeste qu'à de rares exceptions près (quelques tourelles pourvues de petites niches ouvertes), il s'agit de structures pleines ne comportant ni bouche ni foyer, ni sole ni cheminée… ; d'autres sources en dehors du Portugal partagent sans tiquer cette supposition controuvée[20], par exemple, que les *vichaderos* d'Uruguay auraient été des fours à griller le minerai, alors qu'il s'agit, là encore, de structures pleines. L'article d'Ace Sommerfield sur les monuments de bergers du Montana (*op. cit.*) fait pareillement état d'une « *croyance commune* » selon laquelle ces monuments auraient servi aux bergers à cacher de l'argent, ce qui aurait été aussi compliqué (dans

[18] Dans sa communication sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » <RB039>, Yves Blanc mentionne sans réellement y souscrire l'hypothèse du *Land Art*, tout en convenant que « […] *Au vu de ces tours de berger* […] *l'esthétique pourrait être un paramètre important voire primordial de* [leur] *réalisation* », allant jusqu'à faire de leurs constructeurs des « *architectes mi-bergers, mi-artistes* ». Cette supposition paraît plausible, car un grand nombre de petits ouvrages ruraux et pastoraux de pierres sèches reflètent non seulement une grande ingéniosité architecturale mais également un réel souci d'élégance.

[19] A partir du moment où ils sont acquis à l'idée que les tourelles de pierres sèches ont été construites par (ou pour) des bergers, les archéologues, les historiens ou les ethnographes mais également les non-spécialistes et -comme nous avons pu nous-même le constater lors de notre enquête de terrain dans la Serra da Estrela- beaucoup d'habitants des régions où on dénombre de tels édifices leur prêtent spontanément des fonctions en lien avec ce qu'ils connaissent (ou surtout imaginent !) de la vie des bergers. Mais ces « pseudo-explications techniques » ne restent que de simples suppositions, et ne préjugent pas de ce que les bergers pouvaient réellement en faire.

[20] Pour la France, *cf.* p. ex. le commentaire d'une visite par les membres d'une association, d'anciennes cabanes et structures en pierres sèches de La Plaine de Gras, dans le département de l'Ardèche (http://www.patrimoinestremeze.org/640/) ; ce document montre la photo d'une tourelle pourvue d'une niche dans laquelle on aperçoit en effet un petit feu, légendée « *La tourelle de berger avec son foyer au Pâtis du Pla* » (*sic*) ; les auteurs de la communication sur *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* (*op. cit.*) confirment la présence d'un « *foyer et conduit de cheminée* » sur cet édifice, mais comme on l'a vu *supra*, il n'est pas certain qu'il s'agisse effectivement d'une tourelle de pierres sèches au sens du présent ouvrage, et rien n'assure que la partie four soit d'origine (elle a pu être aménagée ultérieurement par des bergers, des agriculteurs ou même de simples promeneurs). En définitive, l'hypothèse des tourelles de pierres sèches servant de four a probablement été inspirée par la présence de ce type de niche sur quelques rares édifices, sans qu'on puisse en tirer la moindre conclusion de portée générale. De manière plus perspicace, dans son ouvrage consacré au folklore américain (« *American folklore : an Encyclopedia* » - Ed. Garland Pub., New York, 1996), le sociologue Jan Harold Brunvand, Professeur émérite à l'Université d'Utah -auquel on doit notamment la popularisation de la notion de *légendes urbaines*- établit une distinction bien nette entre d'un côté « *les fours construits par les bergers* [basques] *pour fabriquer leur pain* », de l'autre « *les cairns en pierre ou harri-mutilak (signifiant "garçons de pierre" en basque)* », les uns comme les autres leur servant « *à la fois à tromper les heures d'ennui et à humaniser un paysage désespérément naturel* ».

un ouvrage plein, donc dépourvu de cache[21]) que peu sûr (les tourelles de pierres sèches étant des constructions accessibles à tous et bien en vue dans ces paysages).

En comparaison, d'autres supposées fonctionnalités techniques semblent à première vue plus crédibles et finissent par être reçues comme des interprétations avérées, les thèses dominantes étant que ces édifices étaient des abris, des repères d'orientation (dans les intempéries, notamment) ou des marques de terrain délimitant les aires de dépaissance ou les voies de transhumance.

Mais pour féconde qu'elle puisse paraître, cette approche accuse de sérieuses faiblesses, sur lesquelles les précédents développements ont déjà mis l'accent. Trois, en particulier, discréditent les usages les plus communément cités.

1. Une première faiblesse réside dans le fait déjà signalé que d'une région à l'autre ou au gré des auteurs ou des témoins locaux, on attribue à l'envi aux mêmes monuments des usages bien trop divers pour pouvoir être tous véridiques.

En fait, avec leur structure pleine et leur morphologie relativement rudimentaire, les tourelles de pierres sèches se prêtent mal -ou ne se prêtent pas du tout- à autant de fonctionnalités techniques, donnant à penser qu'il s'agit, pour certaines du moins, de suppositions et d'interprétations individuelles plutôt que de données avérées. Et sur le terrain, les tourelles dont la fonction utilitaire est clairement identifiée (les cairns côtiers ou les cairns frontaliers, par exemple) ne sont pratiquement jamais des ouvrages à usage pastoral attesté !

2. En second lieu, ces diverses *explications utilitaires* des tourelles de berger butent toutes sur une même objection dirimante : si elles correspondaient à telle ou telle pratique avérée de la vie pastorale, on en trouverait au moins quelques mentions explicites ou incidentes dans les sources documentaires traitant d'élevage ovin et des techniques du pastoralisme ; or, tel n'est pas le cas, si on en juge par les nombreuses publications -anciennes ou récentes- sur lesquelles nous avons travaillé pour la préparation du présent ouvrage[22].

L'iconographie ancienne est pareillement muette sur le sujet : les berger(e)s, les moutons et les scènes de la vie pastorale sont pourtant un thème rebattu de l'art figuratif ancien, avec parfois des détails réalistes et la représentation de petits ouvrages du bâti vernaculaire (bergeries, abreuvoirs, abris, cabanes de bergers, …), mais jamais celle de tourelles de pierres sèches ou monuments apparentés. Réciproquement, quelques images anciennes de tourelles de pierres sèches montrent

[21] Cette hypothèse des « tourelles-coffre fort » se heurte aux mêmes objections que celles adressées aux prétendues « tourelles garde-manger » de la Serra da Estrela.

[22] Constat déjà dressé lors du dépouillement de différentes sources documentaires anciennes sur la pratique du pastoralisme dans la Serra da Estrela, et qui reste globalement inchangé à l'examen de sources plus récentes, comme la belle étude sur *Les bergers, gardiens du paysage* <RB109> réalisée en 2008 par l'anthropologue portugais Eddy Chambino pour le compte de la municipalité de Idanha-a-Nova (district de Castelo Branco) ; ce document richement illustré et rapportant de nombreux témoignages oraux de bergers, évoque notamment certains « cairns d'interdiction » (désignés comme des « *signaes e balizas* ») disposés par les propriétaires locaux afin de barrer la route aux moutons transhumants ou de protéger les chasses gardées (*coutadas* en portugais), mais ne comporte aucune mention de *tourelles de pierres sèches* ou de cairns apparentés. Il en va de même dans la communication publiée en 2006 par deux chercheurs du Centre d'Études géographiques de l'Université de Coimbra, Rui Ferreira et Lúcio Cunha, sur « *Les routes de transhumance en montagne vers la basse Beira* » <RB131> : tout en examinant en détail les indices et vestiges matériels (lithiques, notamment) permettant d'identifier et de caractériser les voies empruntées par les bergers et leurs troupeaux, ces auteurs n'y incluent pas les *tourelles de pierres sèches* qui, de ce fait, n'accèdent pas à la qualification d'élément du patrimoine pastoral.

des personnages posant à coté d'elles, ou appuyés ou assis dessus (touristes, promeneurs, …) mais jamais des bergers, pas plus d'ailleurs que des moutons[23].

3. La troisième objection -déjà évoquée- tient à la distribution territoriale des tourelles de pierres sèches, beaucoup trop irrégulière et globalement trop localisée pour pouvoir correspondre à une pratique pastorale courante.

Si ces édifices avaient réellement une fonction technique usuelle, on en trouverait en plus grand nombre dans toutes les régions ayant pratiqué l'élevage intensif du mouton (au moins les régions montagneuses de basse et moyenne altitude offrant à la fois de grands espaces de pâturages ouverts et des pierres en quantité suffisante) ; et sur le terrain, ces édifices seraient répartis de manière relativement diffuse dans toutes les aires occupées jadis par les troupeaux et leurs bergers. Or, là encore, la réalité est bien différente : contrairement aux cairns classiques, présents partout dans toutes les zones montagneuses, on ne rencontre des tourelles de pierres sèches que dans quelques régions d'élevage, et dans leurs aires respectives d'implantation, ce sont des édifices peu courants et concentrés sur certaines zones bien circonscrites, en dehors desquelles elles sont absentes.

Au final, cette distribution territoriale confronte le chercheur à un paradoxe : considérées sous l'angle d'une éventuelle finalité pastorale, les tourelles de pierres sèches ne sont ni la règle, ni l'exception ! Elles restent des artefacts peu répandus qu'il serait donc spécieux de vouloir rattacher à une fonctionnalité courante ; inversement, si l'emploi de ces tourelles était lui-même peu usuel ou strictement local (lié, par exemple, à une pratique ou à un mode d'élevage spécifiques à telle ou telle région), on ne trouverait pas autant de ces édifices disséminés dans un si grand nombre de zones pourtant fort éloignées les unes des autres.

Quel lien entre tourelles et épierrage ?

La ressemblance entre certaines tourelles de pierres sèches et des amas d'épierrage, relevée à différentes reprises dans les développements comparatifs du présent ouvrage (*morouços* portugais, *specchie* et *pierriers-monticules* italiens, *majanos* espagnols et *clapers* catalans, *clearance cairns* britanniques, …), amène à envisager une explication triviale mais logique : beaucoup de tourelles ou de cairns apparentés n'auraient finalement servi qu'à entasser les pierres déblayées des terrains de culture ou d'élevage.

Il n'est pas douteux que la nécessité d'épierrer, liée pour partie à l'augmentation de la démographie et à l'obligation de défricher de nouvelles surfaces pour les rendre aptes à la culture ou à l'élevage, a constitué au cours des siècles un des mobiles majeurs de la construction de beaucoup d'ouvrages de pierres sèches, dont l'emprise au sol était moindre que celle de tas informes ; pour reprendre la formule d'un document de vulgarisation sur les *bories* <RB110> publié par le Parc Naturel Régional du Luberon « […] *l'épierrage, indispensable pour mieux dégager la terre arable afin d'y faire des plantations, a servi, après la constitution de clapiers, à l'édification des ouvrages de pierre sèche* ».

Parfois, les pierres dégagées étaient emportées ailleurs et remployées comme matériau de construction mais quand leur transport était compliqué -en zone montagneuse, notamment- les épierreurs préféraient souvent les entasser sur place, en les disposant en diverses formations architecturées d'autant plus nombreuses et volumineuses que les terrains concernés étaient

[23] Les quelques illustrations que nous avons trouvées, montrant des moutons près de tourelles de pierres sèches, sont toutes des photographies relativement récentes et à caractère touristique plutôt que documentaire.

caillouteux. Trois options principales s'offraient alors : soit, quand le terrain s'y prêtait, les déverser sur un pierrier en escarpement jouxtant le champ (sur des parcelles en bord de plateau, par exemple, et à condition que la pente elle-même ne soit pas exploitée ou que son propriétaire ne s'y oppose pas), soit les entreposer en lisière pour en faire une murette de séparation, soit en faire des tas sur la parcelle-même, là où ils gêneraient le moins possible ; le plus judicieux était alors de choisir une partie inexploitable du terrain, par exemple un affleurement rocheux leur servant d'assise et qui, de toute manière, aurait été impraticable pour planter quoi que ce soit ou faire paître les animaux[24].

Dans un roman biographique intitulé « *La vie de mon père* » (publié en 1779) -souvent cité dans la littérature consacrée aux constructions de pierres sèches- le célèbre écrivain français Restif de La Bretonne raconte ainsi comment son père, laboureur dans l'Yonne, avait entrepris d'épierrer un champ appartenant à son beau-père[25], s'employant à bâtir un *merger* -nom donné localement aux amas d'épierrage[26]- « *sur le haut du champ* […] *presqu'absolument non labourable* » (ce qui correspond à la troisième option envisagée ci-avant) ; ce faisant, il avait pris soin « *de pratiquer un chemin en limaçon pour monter jusqu'au sommet : et chaque année, avant le labourage, on y portait les pierres que les pluies avaient découvertes* »[27].

Une autre publication ancienne livre quelques détails, non pas tant sur la façon de procéder que sur la forme et les dimensions moyennes des amas d'épierrage au début du 19ème siècle en France dans le département du Lot : on ôtait les « *pierres détachées qui occupent les 2/3 de la surface du sol* […] *en les faisant ramasser à la main* […] *ensuite déposer sur les parties les plus rocailleuses* [en des] *tas* [dont on faisait] *bâtir la circonférence* » ; le résultat donnait des « *amas circulaires de 15 à 20 pieds de diamètre* [entre environ 4,6 et 6,1 m de diamètre, pour une surface au sol d'environ 16 à 28 m²] et *de 6 à 7* [pieds] *d'élévation* [soit une hauteur moyenne d'environ 1,8 à 2,1 m]*, souvent très*

[24] Comme l'observe Christian Lassure (ref. *supra*) dans son étude sur *La tradition des bâtisseurs à pierre sèche* (*op. cit.*), ce type d'ouvrage doit de préférence « *obéir à plusieurs règles dont* […] *l'emploi, comme assise, du socle rocheux lorsqu'il affleure, après l'avoir préalablement dégagé et assaini* ». C'est pourrait aussi être une des raisons pour lesquelles les tourelles que nous avons observées dans la Serra da Estrela sont souvent construites sur une dalle rocheuse affleurante lui servant d'assise ; ce type d'implantation n'implique pas que les édifices concernés aient tous été des amas d'épierrage, mais quel qu'en fût l'usage, il était logique que leurs constructeurs les élève de préférence sur les endroits à la fois stables et les moins exploitables de la parcelle, en l'occurrence des dalles sur lesquelles aucune végétation ne pousse.

[25] *In* « *La vie de mon Père, par l'auteur du Paysan perverti* », Neufchatel, 1779 (nombreuses rééditions depuis lors). Restif de La Bretonne ajoutait que s'il « *n'y a pas de meilleur engrais que l'épierrage* », c'est aussi « *le plus rude de tous les travaux rustiques* », auquel son père s'attelait « *avec un infatigable courage* ».

[26] Littré définit le *merger* (dont il ne donne pas l'étymologie) comme le « *Nom, en basse Bourgogne, de tas de pierres provenant de l'épierrement du sol* ». On trouve ce terme sous plusieurs orthographes ou formes voisines, comme *murger* (même sens, également référencé par Littré comme « *terme provincial* [désignant] *un monceau de pierres de toute nature* »), *meurger*, *meurgis*, *murgier*, *mourgère*, etc. (tous ces termes pourraient procéder du bas-latin *muricarius* signifiant *tas de pierres* ou *tas de coquilles*, peut-être par analogie avec les tas des coquilles des *murex* dont on extrayait la pourpre dans l'Antiquité). Différentes sources mentionnent des *mergers* en forme de tas agencés avec soin, parfois parementés, pouvant ressembler à des pyramides et dont certains pouvaient fort bien être pris pour des tourelles de pierres sèches. Sur ces formations, *cf.* p. ex. une notice onomastique très documentée sur http://www.denisjeanson.fr/site_toponymie/lettre_m/lieux_mous/murge.html, ainsi que la présentation de l'historien et érudit Pierre Haasé, spécialiste des édifices bourguignons, sur un site consacré au patrimoine historique et culturel du département de l'Yonne (https://www.yonne-89.net/Meurgers.htm - il s'agit en fait de la reproduction intégrale de la brochure « *Les meurgers (ou murgers) - Habitat rural en Pierre sèche* » publiée en 2001 par l'*Association des Guides de Pays de la Vallée de l'Yonne*).

[27] Ce « *chemin en limaçon pour monter jusqu'au sommet* » du *merger* n'est pas sans rappeler les escaliers hélicoïdaux en encorbellement observés sur différentes tourelles de pierres sèches, tant en France qu'à l'étranger.

rapprochés […] *qui, de loin, représentent le premier étage d'une tour* »[28]. *Mutatis mutandis*, la technique ne devait pas être très différente ailleurs (même si, dans le Lot, il était semble-t-il usuel de ceindre l'amas d'un parement maçonné pour que les pierres dégagées « *ne se répandissent pas à nouveau dans les pâturages* »[29]), produisant des amas ne pouvant guère être confondus avec une tourelle de pierres sèches.

S'agissant des régions pastorales -où la densité de ouvrages de pierres sèches est plus élevée qu'ailleurs- on peut aussi considérer que dégager les pierres de surface d'un terrain où paissaient les moutons faisait partie du travail d'un berger consciencieux, à la fois pour prévenir les blessures et faciliter la circulation et le pacage de ses bêtes : pour reprendre une formule de Christian Lassure, « […] *au nombre de nos bâtisseurs, il convient de faire figurer également le berger qui, tout en gardant son propre troupeau ou celui d'autrui -communauté ou individu- trouve à occuper ses bras* »[30]. Or, là aussi, plutôt que d'entasser ces cailloux gênants sur plusieurs petits amas à même le champ -qui prendraient de la place inutile et où les moutons et les chèvres tenteraient de grimper- des pasteurs avisés devaient juger préférable de les agencer en une ou plusieurs formations plus hautes, plus massives, difficilement accessibles aux animaux et finalement moins sujettes à l'éparpillement qu'un simple tas conique[31].

Dans cette logique, les amas d'épierrage -tout comme les tourelles de pierres sèches- étant pour la plupart des ouvrages pleins (même si des pierres ôtées des champs servaient aussi à édifier divers ouvrages creux comme des *cabanes*, des *bergeries* ou des *abris de bergers*), et certains amas d'épierrage pouvant parfois être pris pour des tourelles (des *cassiers* ou des *majanos* de forme régulière et de taille modeste, par exemple), il serait tentant d'extrapoler en interprétant toutes les tourelles de pierres sèches, sinon comme des amas d'épierrage proprement dits, tout au moins comme des ouvrages en rapport avec les travaux d'épierrage.

Si le doute est parfois permis (*cf. supra* les conclusions peut-être un peu hâtives du géographe Pierre de Clerget à propos de certains *cumuli di pietre* italiens, par exemple), les amas d'épierrage et les tourelles de pierres sèches présentent pourtant des différences architectoniques assez marquées n'autorisant pas à fusionner ces deux catégories d'artefacts, ni à réduire la seconde (les tourelles) à

[28] A propos des « *pâturages du pays calcaire* » (est du Quercy) *in* la « *Statistique du département du Lot* », annuaire publié entre 1821 et 1831 par l'archéologue Jacques-Antoine Delpon (tome 1er de l'édition en deux vol., à Paris chez Bachelier père & fils et A. Désauges, et à Cahors chez G. Richard, 1831) – extrait cité par Christian Lassure (*op. cit.*).

[29] Ce détail est loin d'être mineur, car en principe, une tourelle construite « à pierre sèche » tient d'elle-même et ne nécessite donc pas de ceinture périphérique. Un amas de pierres ceinturé peut sembler plus durable qu'une pile montée à pierres sèches, mais en réalité il est aussi vulnérable : une brèche -même petite- dans sa ceinture va tôt ou tard s'élargir et laisser s'en répandre le bourrage intérieur (comme la crème qui coule d'un camembert entamé). Cela étant, indépendamment d'éventuels particularismes stylistiques locaux -et même si la plupart des tourelles et édifices apparentés étudiés dans le présent ouvrage en sont en effet dépourvus- la présence de pierres de parement ceinturant quelques cairns ambigus ne les disqualifie pas nécessairement de la catégorie *tourelles* ; la question reste posée, par exemple, dans le cas des *majanos* espagnols.

[30] *In* « *La tradition des bâtisseurs à pierre sèche* » (*op. cit.*). En fait, Christian Lassure émet cette remarque à propos de la construction par les bergers, non pas de *tourelles de pierres sèches* mais de *cabanes de pierres sèches* -donc d'édifices creux- mais la logique est la même : les pasteurs ne géraient pas seulement les troupeaux dont ils étaient en charge, mais pouvaient aussi prendre part à ce que cet auteur définit comme « *la construction du champ* », en l'occurrence l'aménagement d'ouvrages lithiques pas nécessairement en lien avec l'activité pastorale.

[31] A noter que si la construction çà ou là d'amas d'épierrage par des bergers ne fait guère de doute, cela ne confère pas pour autant à ces édifices un caractère pastoral : les amas participent à l'amélioration du pâturage, mais ne sont pas à proprement parler des instruments d'élevage ovin (raison pour laquelle ils ne sont pas pris en considération en tant que tels dans les traités consacrés à l'oviculture). En fait, il n'y a pas de différence entre les amas construits par des bergers ou ceux construits par des cultivateurs, voire par des défricheurs professionnels.

une simple sous-catégorie de la première (les divers ouvrages lithiques découlant de l'activité d'épierrage).

Ainsi, dans bien des cas, les dimensions d'un amas d'épierrage sont beaucoup plus imposantes que celles d'une tourelle. En outre les amas d'épierrage sont souvent plus larges que hauts, ressemblant de ce fait à l'assise d'une tour arasée, voire à une plateforme, plutôt qu'à une tourelle proprement dite. Au surplus, il est patent que beaucoup de tourelles ou de cairns apparentés ont été dressés pour d'autres motifs que l'épierrage du terrain sur lesquels ils étaient implantés.

Une autre objection sérieuse à l'assimilation pure et simple des deux catégories d'édifices réside dans la relative rareté des tourelles de pierres sèches et dans leur répartition territoriale assez erratique, alors que l'épierrage a été pratiqué depuis très longtemps et partout, y compris en dehors des régions montagneuses (où les pierres ôtées des champs servaient souvent à construire des murettes de délimitation ou des petits ouvrages de service). S'il existait un lien logique et nécessaire entre l'épierrage et la présence de tourelles de pierres sèches, ces dernières auraient été à la fois beaucoup plus nombreuses et réparties beaucoup plus uniformément sur tout le territoire des régions concernées. Dans le même ordre d'idée, le phénomène souvent constaté des groupes de tourelles situés au milieu des terrains se révèle antinomique avec l'objectif utilitaire de rassembler toutes les pierres dans un seul tas disposé là où il gênerait le moins.

Enfin, dans quelque région où l'on se situe, l'analyse critique des arguments généralement avancés par les autochtones -y compris les cultivateurs et les bergers eux-mêmes- pour expliquer la présence et la fonction des tourelles de pierres sèches dans leurs environnements respectifs ne plaide pas pour une assimilation systématique des tourelles de pierres sèches à de simples édifices d'épierrage. En effet, valoriser les surfaces exploitables en en ôtant les cailloux a toujours et partout été une activité courante, parfaitement identifiée et pratiquée à grande échelle. Si les tourelles procédaient de cette activité, les gens l'auraient facilement intégré et n'iraient pas imaginer de pseudo-finalités parfois alambiquées et somme toute moins crédibles (comme l'hypothèse des fours, des abris ou des postes de surveillance du troupeau, par exemple).

Si certaines tourelles de pierres sèches ont effectivement pu résulter de l'épierrage d'un terrain avoisinant, rien ne permet donc de généraliser le raisonnement, *a fortiori* pour des tourelles n'ayant manifestement aucun rapport avec le défrichement ou l'entretien des terres cultivables ou dédiées à l'élevage (cairns côtiers, cairns à vocation mémoriale, ouvrages de dévotions, etc.).

Quelques fonctionnalités sujettes à caution

Sans qu'il soit utile de rappeler dans le détail toutes les objections soulevées dans les différents chapitres du présent ouvrage, force est d'admettre que la plupart des autres fonctions techniques souvent prêtées aux tourelles de pierres sèches pour tenter d'en justifier la présence sont sujettes à caution, quand même elles ne se heurtent à des considérations de simple bon sens.

Une interprétation courante : la tourelle de surveillance

D'après l'archéologue Michel Raimbault et son illustratrice Chantal Rouchouse (dans leur communication déjà citée sur « *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* » <RB034>), les tourelles dites *de berger* « *… par leur situation dans les anciens pâtis communaux, avaient avant tout une fonction pastorale. Elles permettaient aux pâtres, lorsque le vent n'était pas trop violent, de surveiller leurs troupeaux sans avoir à se déplacer…* ».

A propos des *tours de berger* du causse de l'Hortus (*cf. supra*), l'Encyclopédie Wikipédia (*in* sa notice *Tour de berger*) défend le même point de vue, indiquant que « [ces] *tours de berger sont de petites constructions pastorales en maçonnerie sèche* […] *Pourvues d'un escalier volant de pierres passantes, ces tours permettaient aux bergers d'avoir un champ de vision périphérique de leurs lieux de pacage, nécessaire à une surveillance efficace des troupeaux* ».

Dans son ouvrage sur le petit bâti du sud de la France (*op. cit.*), Hubert Delobette se risque à quelques explications plus détaillées :

> *«* […] *on a oublié le rôle capital tenu autrefois par le mouton dans l'ensemble du sud de la France. A cette époque, plaines, plateaux, causses... sont donc parcourus par des centaines de milliers de brebis qu'il faut surveiller. A cet effet, les bergers vont construire des tourelles* […] *Ces tórnela (leur nom occitan) sont en pierres sèches, bâties en forme de cône, et culminent à 3 ou 4 mètres de hauteur. Elles ont toutes un escalier rudimentaire en colimaçon qui permet d'atteindre le sommet* […] *En haut de son petit minaret, le berger peut scruter ses brebis s'éparpillant pour brouter allègrement herbes et feuillages ...* »[32].

Il ne s'agit pourtant que d'une supposition à laquelle trop de sources accordent du crédit sans en avoir testé la validité[33] ; or, comme l'observe à juste titre l'historien et archéologue Alain Bernat[34], « *contrairement à beaucoup des commentaires évoquant leur utilité, les témoignages oraux recueillis ne font pas mention de constructions permettant aux bergers de mieux surveiller leurs troupeaux…* ». En fait, hormis certains cas -comme les « *tours de guet pastorales* » évoquées dans l'Annexe 1 du présent ouvrage- rien ne permet d'interpréter les tourelles de pierres sèches comme des constructions spécifiquement conçues pour la surveillance des moutons.

En premier lieu, si elles avaient été construites à cet effet (surveiller le troupeau ou d'éventuelles menaces alentour - approche d'un prédateur ou d'un intrus, départ de feu, etc.), on devrait logiquement en trouver en bien plus grand nombre sur toutes les aires d'élevage du mouton, ce qui est loin d'être le cas. Cette utilisation spécifique aurait également laissé des traces étymologiques probantes dans quelques-uns uns des termes usités dans les diverses langues européennes pour désigner les tourelles de pierres sèches ; or à de rares exceptions près[35], la terminologie des cairns ne corrobore pas cette hypothèse.

[32] En réalité, beaucoup de tourelles apparaissent aujourd'hui dépourvues d'escalier en encorbellement, soit qu'elles n'en aient jamais été dotées (jusqu'à 2 m environ, les édifices pouvaient fort bien être construits sans nécessiter d'échafaudage ou de dispositif externe particulier), soit que les marches d'origine aient été détruites en fin de chantier ou par la suite (pour qu'on ne monte pas sur la tourelle - *cf.* à ce sujet les anecdotes concernant la *Buckle's Tower*). La photographie dont Hubert Delobette illustre son propos (une tourelle à Saint-Martin-de-Londres dans l'Hérault) montre effectivement une sorte de « *petit minaret* » (*sic*) de pierres sèches assez haut, très fin et sans marches apparentes, en haut duquel il aurait été acrobatique et incommode -pour ne pas dire impossible- de s'installer pour surveiller un troupeau.

[33] *Cf.* p. ex. la « *quille du berger Léon Gastines* » présentée dans les développements consacrés aux *tours de berger* françaises : d'après les sources disponibles, l'intéressé a élevé cet édifice, non pas pour surveiller ses moutons mais, à ses heures perdues, pendant qu'il les surveillait.

[34] *Cf.* son article sur les *quilles de berger* du Lévézou, ref. cit. *supra* (https://www.montjaux.fr/quilles-de-berger-et-caselles-du-levezou-quilhas-de-pastre-et-caselas-levesonencas/).

[35] La notion de *point de vue* (*observatoire*) transparaît en filigrane étymologique dans le douteux *vichadero* (utilisé dans ce sens, non pas en Espagne, mais seulement en Amérique du Sud et pour des édifices n'ayant aucun lien avec le pastoralisme), dans le mot occitan *vista* ou encore dans le substantif italien *specchia*. Mais comme on l'a noté dans la première partie du présent ouvrage, ces désignations expriment moins la fonction réelle de ces ouvrages que l'idée commune que s'en faisaient les gens.

Par ailleurs, un examen objectif de la morphologie et de la structure des tourelles et des cairns apparentés montre que, sauf exception, ces ouvrages n'étaient pas conçus pour qu'on accède et qu'on séjourne à leur sommet ; en pareille hypothèse, les tourelles auraient toutes eu un escalier (au moins un colimaçon de marches en encorbellement) et une plateforme assez large et plate pour qu'on puisse s'y installer : or, la plupart en sont dépourvues. De surcroît, leurs sommets sont généralement exigus, souvent coniques ou trop bombés pour s'y tenir debout ou assis (*a fortiori* lorsque l'édifice comporte une pierre saillante sommitale, où s'installer devient une gageure). Pour reprendre la formule imagée mais judicieuse d'Alain Bernat (ref. cit.), « *Pauvres bergers qui auraient pu se rompre le cou ou multiplier les crampes à force de rester figés en haut de leur étroite vigie encore plus restreinte que la colonne de Siméon le Stylite* » !

Globalement, la conformation générale de la plupart des tourelles ne correspond pas à celle d'un classique poste de surveillance : certaines sont beaucoup trop hautes (comme les tourelles de la Serra da Arada au Portugal, ou la Tour du berger Buckle dans les Orcades, dont l'ascension relève plutôt de l'escalade !), d'autres -bien plus nombreuses- sont au contraire trop basses (un mètre ou moins) pour augmenter efficacement la portée visuelle. Quant aux tourelles « de taille moyenne » (entre environ 1,50 m à 2 m de hauteur), beaucoup se heurtent aux mêmes objections ergonomiques (section trop frêle, pas de plateforme sommitale adéquate, accès difficile…). De surcroît, comment justifier que plusieurs prétendus « postes d'observation » soient parfois groupés à quelques mètres les uns des autres (objection déjà formulée contre l'attribution des *vichaderos* uruguayens aux indigènes charuas) : redondance inexplicable, là où un seul édifice plus solide et plus commode d'accès aurait mieux fait l'affaire !

A ces considérations s'ajoute une donnée architectonique à notre sens rédhibitoire : les tourelles de pierres sèches, bien que massives, sont beaucoup moins robustes et stables que des ouvrages montés au mortier ; comme on peut facilement s'en rendre compte lorsqu'on fait l'expérience d'y monter, ces édifices -même dotés de marches en encorbellement- sont non seulement difficiles d'accès mais également instables et fragiles car les dalles et surtout les pierres extérieures qui les composent ne sont pas solidaires et ont tendance sous le poids d'un homme à se desceller ou à prendre du jeu. Les tourelles n'auraient pas résisté longtemps aux mouvements, aux pressions et aux frottements répétés des montées et des descentes répétées de bergers.

Enfin, l'hypothèse ne semble pas suffisamment étayée sur le plan documentaire : au cours de nos recherches, nous n'avons trouvé aucune représentation originale (photographies ou dessins antérieurs à 1950) d'authentiques bergers juchés sur des tourelles de pierres sèches[36], scène de genre pittoresque qui, si cette pratique avait été courante, n'aurait pourtant pas manqué d'inspirer des artistes, des illustrateurs, des éditeurs de cartes postales ou des photographes amateurs ou professionnels : en fait, les seules représentations de personnages installés au sommet de ces édifices montrent, soit des promeneurs ou des familles en excursion (clichés anciens[37]), soit des randonneurs

[36] Le seul contre-exemple dont nous ayons connaissance est un cliché réalisé en 1937, montrant un jeune berger (un certain René Vayssette) assis au sommet d'une étroite *quille de berger* d'environ 4 m de hauteur, située à Ronsignac (sur le territoire de la commune de Salles-Curan, dans le département de l'Aveyron) – photo publiée dans l'ouvrage d'André Fages sur les *caselles* méridionales <RB154> et reprise sans commentaire particulier dans l'article d'Alain Bernat sur les « *Quilles de berger du Levezou* » (*op. cit.*). Il s'agit manifestement d'une photographie posée (décelable à la posture empruntée du personnage, sans même prendre en compte la difficulté évidente d'accéder au sommet de cet édifice turriforme), et non d'une photo prise sur le vif d'un berger dans son activité quotidienne.

[37] *Cf.* en particulier les assez nombreuses photographies anciennes de ce type conservées au fonds iconographique du *Digitalt Museum* (ref. *supra* dans les développements consacrés aux tourelles de pierres sèches dans les Pays nordiques).

(seuls ou en groupe) ou des touristes de passage (dont, parmi les photographies récentes, beaucoup de *selfies* publiés sur des blogs ou des réseaux sociaux).

Exit donc l'interprétation simpliste que les tourelles de pierres sèches seraient fondamentalement des ouvrages surélevés d'où les bergers pouvaient surveiller leur troupeau ; quelques tourelles ont pu être utilisées à cet effet, mais rien ne permet d'y voir la fonctionnalité première de ce type d'édifices, pas plus à « l'âge d'or » de l'agropastoralisme (dans le courant du 19ème siècle et jusqu'à la fin des années 1930) qu'aujourd'hui dans les quelques rares régions européennes où cette forme d'activité subsiste encore à titre résiduel[38] ou simplement folklorique. Sur ce point, nous partageons pleinement le point de vue d'Yves Blanc dans son article sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » <RB039> : « […] *en se basant sur la constitution et la situation des tours de berger étudiées, la surveillance du troupeau par ascension de l'édifice ne semble soutenable que dans de très peu de cas* ».

Des ouvrages cynégétiques ou halieutiques ?

Dans leur communication précitée, Michel Raimbault et Chantal Rouchouse envisagent que ces supposés postes de surveillance à usage pastoral auraient aussi pu servir occasionnellement d'affûts de chasse : « … *Ces tours* [pouvaient être utilisées comme] *affût par les chasseurs ...* » ; leur proposition amène à examiner les lien réels ou supposés entre les tourelles de pierres sèches ou des ouvrages leur ressemblant, et l'activité cynégétique.

Au cours de nos recherches, nous avons trouvé plusieurs autres références prêtant une fonction cynégétique à des tourelles de pierres sèches ou à des cairns apparentés, tant en France qu'à l'étranger. Ainsi, s'agissant des édifices espagnols, il est fait mention de « *puestos de cazadores* » [en français, des *affûts de chasseurs*] installés dans des *majanos* partiellement évidés à cet effet, ou se présentant comme une murette basse de pierres sèches en fer à cheval comparable à certains coupe-vent déjà mentionnés dans les développements consacrés aux *malhoes* du Portugal ou aux *monjoies* catalanes. Quoique rudimentaires et non couverts, ces ouvrages incurvés peuvent en effet servir d'affût de chasse -pour peu qu'un trou y soit ménagé pour viser et tirer tout en restant caché[39]- mais

[38] Sur ce point, il faut se garder de tout parallèle entre les tourelles de pierres sèches et les échasses des anciens bergers landais, car s'il est exact que dans les Landes, les pasteurs utilisaient des échasses, cet instrument leur servait moins pour se hausser (afin d'allonger la vue) que pour circuler dans les marécages les pieds au sec et en s'épargnant les piqûres et les coupures d'ajoncs ; les bergers n'étaient d'ailleurs pas les seuls à circuler *tchanqués* (c'est-à-dire sur des échasses, dans le patois gascon) : il en allait de même des facteurs, des crieurs publics ou des pêcheurs. L'assèchement progressif des marécages dans les Landes à partir de la seconde moitié du 19ème siècle (sous l'effet d'une loi du 19 juin 1857, notamment) a d'ailleurs conduit à l'abandon progressif des échasses comme instrument pastoral, démontrant qu'elles n'avaient rien d'indispensable pour surveiller des troupeaux. D'autres peuples dans le monde ont utilisé des échasses (Europe du Nord, Asie, Afrique, Amérique du Sud, ...), mais à la différence des Landes, cet instrument folklorique n'y est pas mis en lien avec la surveillance des troupeaux ou la culture pastorale.

[39] Dans leur communication sur « *La pierre sèche, partie intégrante de la culture traditionnelle de la Sierra Magina* » (*op. cit.*), Juan Antonio López Cordero et Antonio Manuel López Fernández précisent que ces *puestos de cazadores*, dont la taille est variable, servent à « […] *dissimuler l'emplacement du chasseur par une construction en pierre sèche par rapport à la zone environnante. Cette construction n'est généralement pas couverte et le mur comporte un trou par où passer le canon du fusil et viser le gibier. Ces affûts sont généralement construits pour la "chasse au coucou"* [*sic*] *ou à la perdrix* ».

il n'est pas certain que ce fût leur fonctionnalité première, des chasseurs pouvant trouver commode d'utiliser occasionnellement ce type de coupe-vent à vocation avant tout pastorale[40].

FIG. 151

A gauche, deux affûts de chasse (*puestos de cazadores*) en Espagne[41]
et, pour comparaison, un coupe-vent au Portugal (à droite)

① Affût dans un *majano* évidé (région de Pegalajar - Andalousie)

② Affût derrière *une murette en fer à cheval* (massif de la Serrezuela de Pegalajar)

③ Coupe-vent en fer à cheval (Portugal, Serra da Estrela)

Dans le même sens, on note que les *clapiers* de Majorque -désignés *clapers* en catalan, similaires aux *majanos* espagnols- construits pour la protection et la reproduction du petit gibier (les lapins de garenne, notamment), peuvent aussi être utilisés comme postes de surveillance et de chasse (*esperador*, dans le dialecte local) : le chasseur s'y juche pour guetter et tirer au fusil les lapins qui y entrent ou en sortent, soit d'eux-mêmes, soit lors d'une battue avec des chiens (dans cette configuration, l'*esperador* sert plus de *poste de tir* que d'*affût de chasse* proprement dit). Comme le relève pertinemment la communication sur « *La chasse et la pierre sèche à Majorque* » <RB056>, ces *clapers* remplissent ainsi une double fonction de gestion cynégétique, « *d'une part, refuge pour les lapins, de l'autre poste d'observation pour les chasseurs* »[42]. Nous sommes enclin à penser que ce dispositif n'est pas propre aux Baléares, certains *majanos*-garennes du Continent pouvant eux aussi remplir cette même double fonction.

Quoi qu'il en soit, du fait de leur forme arrondie et de leur structure pleine, il semble que des *clapers* à vocation cynégétique -ceux de Majorque, en tout cas- puissent assez facilement être confondus avec des tourelles de pierres sèches.

[40] Comme on l'a noté *supra* (*cf.* les développements relatifs aux *malhões encurvados*), on trouve aux Etats-Unis des murettes coupe-vent en fer à cheval comparables, probablement d'origine pastorale ; mais il n'est pas exclu que certains de ces artefacts correspondent à des *affûts de chasse préhistoriques* [*prehistoric hunting blinds*, l'adjectif *préhistorique* devant être entendu ici comme antérieur à l'arrivée des premiers colons européens].

[41] Les clichés ① et ② de *puestos de cazadores* illustrent une communication de l'historien espagnol Juan Antonio López Cordero sur « *La piedra seca, parte integral de la cultura tradicional de Sierra Mágina* » [*La pierre sèche, partie intégrante de la culture traditionnelle de la Sierra Magina*] (en collaboration avec Antonio Manuel López Fernández, un des contributeurs à l'élaboration du *Catalogue des constructions en pierre sèche de Pegalajar*, municipalité de la Communauté autonome d'Andalousie), présentée lors du 2ème *Congrès national sur l'Architecture rurale en pierre sèche* organisé à Pegalajar des 25 au 27 juin 2004 ; le texte de cette communication est consultable sur https://www.pegalajar.org/articulos/serrezuela.htm. Sur Juan Antonio López Cordero, *cf.* notamment https://www.pegalajar.org/autor.htm.

[42] « […] *en alguns casos s'hi pot percebre una doble funció; d'una banda, refugi de conills i, de l'altra, lloc d'espera dels caçadors* ».

FIG. 152

Sur ce cliché, on distingue l'*esperador* en forme de petite tourelle ramassée d'environ 1 m de haut (élevée en gros blocs de pierre et ne comportant aucun vide intérieur) et, positionnés dessus, le chasseur (debout, fusil à l'épaule) et son chien à ses pieds.

Nous avons par ailleurs remarqué sur le site turc *nimrikulluklari.com* consacré aux *kulluk* (ref. *supra*) un cliché relativement ancien (1971) montrant un personnage agenouillé derrière un cairn turriforme, fusil à la main, qu'on pourrait prendre pour un chasseur (apparemment pas un militaire en opération, car il ne porte pas d'uniforme et semble isolé dans une lande désertique).

FIG. 153

Cliché légendé (en français) « *1970, Un ancien Kulluk à Nimri* »[43]

Toutefois, rien n'assure que l'édifice en question corresponde bien à un affût de chasse : sa silhouette se découpe trop distinctement sur le paysage, avec une surface utile trop étroite pour dissimuler efficacement un chasseur. Cette photo paraît d'ailleurs posée, et illustre un article où il n'est nulle part question de chasse : en dépit de l'homme en position de tir, elle n'accrédite pas l'hypothèse d'une fonction cynégétique des *kulluk* de Turquie.Outre-Atlantique, l'historien américain Andrew

[43] *Cf.* https://nimrikulluklari.com/les-kulluks-de-nimri/ ; dans une précédente version de ce site, l'ancienne légende (en turc) précisait : « *Une servitude sur la route de Sahbagi à Nimri (1971) - photographie. Cemil Oztürk* ».

Gulliford note dans son ouvrage « *Woolly West* »[44] <RB084> que les bergers de l'Ouest des États-Unis pratiquaient une chasse d'appoint pour varier un peu leur alimentation composée principalement de conserves, et construisaient à cet effet des « *hunting blinds of stone* » (des *affûts de chasse en pierre*) qui pouvaient également leur servir de refuge en cas d'intempéries (en anglais, des *shelters*).

Mais à la différence d'une tourelle de pierres sèches, ces *hunting blinds* étaient des édifices creux plus exigus qu'un *abri de berger* proprement dit[45] ; lors de nos recherches de terrain dans la Serra da Estrela, nous avons d'ailleurs trouvé sur le plateau dit du *Varanda dos Pastores* un édifice de ce type, bas et étroit, que nous avions d'abord interprété comme un abri de berger occasionnel mais qui, tout bien considéré, ne se prête pas à un séjour durable et fait plutôt penser à un affût de chasse à tir[46].

FIG. 154

Un possible affût de chasse (à confirmer) dont, vu sous certains angles, le profil général n'est pas sans rappeler celui d'une tourelle de pierres sèches, à cette différence essentielle près qu'il s'agit d'un édifice creux (Serra da Estrela, Portugal) ; il pourrait aussi s'agir d'un abri de berger.

L'édifice vu de face (entrée)

Vue latérale

L'intérieur de l'affût

En France, l'ethnologue Christian Bromberger, professeur émérite à l'Université d'Aix-Marseille, corédacteur du volume consacré à la Provence dans la Collection *L'Architecture rurale française* <RB111> souligne l'importance de la chasse dans les traditions provençales, et les traces que cette activité a laissées sous forme de « *postes de chasse* » ou *cabanos* (petits édifices appartenant à une sous-catégorie d'ouvrages lithiques accessoires qu'il désigne comme « *habitations marginales* »).

[44] A noter qu'en anglais, le terme « *woolly* » est parfois orthographié avec un seul L (*wooly*), et se présente soit comme un adjectif en rapport avec la laine (« *laineux* », « *en laine* », « *à laine* », etc.), soit -aux États-Unis- comme un substantif familier dans le sens de *mouton* (« *bête à laine* ») ; en tant qu'adjectif, *woolly* prend parfois un sens un peu péjoratif de « *fruste* » (en parlant d'une personne) ou « *sauvage* », « *reculé* » (en parlant d'un lieu). L'expression « *The Woolly West* » joue sur cette dualité, et est l'équivalent de la locution plus courante « *Far West* » (dans son acception géographique ou historique), en dehors de toute référence à l'élevage des moutons proprement dit (*sur ces nuances, cf.* p. ex. l'entrée « *Wild and woolly West* » de l'*Idioms Free Dictionary online* <RL83>, https://idioms.thefreedictionary.com/wild+and+woolly).

[45] Les chasseurs à l'affût utilisent aujourd'hui encore des dispositifs portatifs de ce type (en matériaux légers et camouflés), l'iconographie disponible sur les sites de vente en ligne d'articles de chasse ne laissant à cet égard aucun doute sur la conformation d'un *hunting blind*.

[46] On pourrait aussi évoquer les murettes-guides en pierres sèches servant à rabattre et à concentrer le gibier vers un endroit où il était plus facile de l'abattre ou de le capturer ; on observe des dispositifs de ce type, désignés en anglais *game drives* (ou *desert kites*), dans de nombreux pays aussi bien en Europe qu'en Asie, en Afrique ou sur le continent américain, y compris sur des sites préhistoriques. Les *game drives* n'ont *a priori* pas de rapport avec les tourelles de pierres sèches ; certains se présentent néanmoins comme des alignements de petits cairns ou comportent des aménagements circulaires ou en fer à cheval pouvant, dans une certaine mesure, rappeler les *majanos évidés* ou les *puestos de cazadores* mentionnés ci-avant. Sur l'utilisation et la structure des ces formations cynégétiques, *cf.* p. ex. https://en.wikipedia.org/wiki/Game_drive_system et https://en.wikipedia.org/wiki/Desert_kite.

Il s'agissait d'abris rudimentaires utilisés pour la chasse au petit gibier à plume (grives, ortolans, ramiers, …), plantés par les chasseurs sur des terrains ne leur appartenant pas nécessairement, et dont l'intérieur était sommairement aménagé pour assurer un minimum de confort ; le *cabano* était pourvu de lucarnes d'où le chasseur pouvait viser et tirer sans se faire repérer[47]. Comme pour les supposés *abris de berger*, il n'est pas exclu que quelques *cabanos* aient pu ressembler de l'extérieur à des tourelles de pierres sèches (s'ils étaient montés en dur) mais la plupart étaient faits de planches ou de tôles, assemblages légers et déplaçables n'empiétant pas trop sur les droits des propriétaires du terrain.

Sous le bénéfice de ces observations, faut-il admettre que des tourelles de pierres sèches aient couramment pu servir d'affûts de chasse ? Cette hypothèse nous semble se heurter à de sérieuses objections ergonomiques.

En effet, pour être efficace, un affût construit de main d'homme doit avant tout être discret (se fondre dans le paysage), dissimuler le chasseur qui s'y tapit et ne pas être trop inconfortable pour lui permettre de guetter le gibier en position immobile pendant parfois plusieurs heures (impératifs auxquels satisfont les *cabanos* provençaux et les *hunting blinds* américains, par exemple) ; la cache doit aussi, de préférence, être relativement bien isolée pour le prémunir du froid et de l'humidité et pour atténuer les bruits : autant de caractéristiques qui font gravement défaut aux tourelles de pierres sèches ! Non seulement ces ouvrages ne se fondent pas dans le paysage environnant, mais un chasseur qui voudrait s'y poster serait tout de suite repéré car il est impossible de s'y camoufler ; se tenir à l'affût en équilibre précaire sur une tourelle serait surtout très incommode pour viser et tirer, que ce soit debout ou assis (ces ouvrages n'étant généralement pas d'un diamètre suffisant pour qu'on puisse s'y allonger sur le ventre).

Reste l'éventualité que des tourelles de pierres sèches ou des cairns apparentés auraient été construits, non pas pour servir d'affût de chasse (c'est-à-dire de poste d'où un chasseur peut guetter et tirer ses prises) mais comme point d'attraction pour le gibier[48]. Le *majano* garenne à lapins a pu en effet remplir cette fonction, de même que le supposé « *perchoir pour les perdrix* » dénommé *quiháou* (*cf. supra* dans les développements consacrés aux *quilles de berger*) signalé en Provence par Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau, si tant est que sa brève explication à ce sujet soit exacte[49].

Dans le même ordre d'idée, l'ethnologue et historienne Adrienne Durand-Tullou (1914-2000) signale dans son article sur *Les constructions à pierre sèche des causses de Blandas et de Campestre* <RB136> l'existence de *clapasses-appeaux*, aménagés par des « *individus peu enclins à un labeur assidu* » (*sic*) pour y braconner les perdreaux… La manœuvre consistait à évider le centre d'un *clapas* (amas d'épierrage dont la forme peut ressembler à celle d'une tourelle de pierres sèches - *cf. supra*) et à y installer un perdreau captif faisant fonction d'appelant. Les perdreaux alentour, « *attirés, ne tardaient*

[47] Comme l'observe Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau (ref. *supra*), ces postes de chasse ont souvent été aménagés sur les vestiges d'anciennes constructions de pierres sèches plus importantes (des bergeries effondrées, par exemple), les chasseurs apparaissant comme « […] *les derniers occupants de maints autres abris naturels ou locaux aménagés de la colline* » (*in* les *Cahiers de l'ASER* n° 12, 2001).

[48] Il existe dans certaines régions des tours de pierre (ou, plus fréquemment, des mâts en bois surmontés d'une petite plateforme), construits à dessein pour attirer les cigognes (qui y font leurs nids) ; mais ne s'agit pas de dispositifs à vocation cynégétique, la chasse de cette espèce étant d'ailleurs interdite dans beaucoup de pays.

[49] Il n'est pas fait mention de ces supposées « tours à perdrix » dans les conclusions de l'enquête approfondie sur la chasse à la perdrix rouge dans les régions méditerranéennes française, publiée en décembre 2006 *in* la revue Faune Sauvage n° 274 (enquête réalisée par Françoise Ponce-Boutin et Jean-Christophe Brun, agents de l'ex Office national de la Chasse, et Jean-Claude Ricci, membre de l'Institut méditerranéen du Patrimoine cynégétique et faunistique).

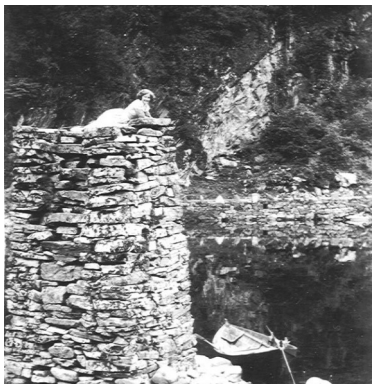
pas à grimper sur le "clapas" » et à s'y faire attraper par les braconniers cachés « *soit dans une capitelle proche, soit dans un affût, soit en arrière d'un autre "clapas"* ».

Quoi qu'il en soit, la construction d'édifices lithiques de la forme, de la taille et de la masse d'une tourelle de pierres sèches simplement pour chasser ou braconner le gibier (les volatiles et les lapins, en particulier) n'est pas répertoriée comme une pratique courante (ni même rare) dans la littérature cynégétique[50] : la thèse de la tourelle-affût de chasse nous semble donc fragile et ne saurait, en tout état de cause, fournir l'explication générale de ce type de cairns.

Dans un registre un peu voisin mais plus crédible, il est rapporté que dans plusieurs Pays nordiques, des tourelles de pierres sèches servaient, non pas d'affûts de chasse mais « d'affûts de pêche », c'est-à-dire de postes d'observation pour surveiller les mouvements des bancs de poissons ou pour signaler les spots de pêche les plus poissonneux. Un site Internet norvégien montre ainsi l'image d'une tourelle quadrangulaire de belle facture construite dans les années 1870 et censée avoir eu cette fonction, avec les explications suivantes : « [les pêcheurs] *savaient que des bancs* [de poissons] *avaient l'habitude de remonter* [le fjord] *Vågen, et à ce moment-là, ils montaient sur une tour de guet pour voir à quelle heure les poissons arrivaient dans la rivière Vikja* […] *au large de la terre où le cairn était situé. Et ils l'avaient construit assez haut pour que les reflets de surface n'obstruent pas la vue sous l'eau… ».* Un second cliché plus ancien en noir et blanc illustre cette technique, avec une jeune femme à plat ventre sur le sommet de l'édifice.

FIG. 155

① Un « affût de pêche »
à l'entrée du fjord de Vågen



② L'affût, avec une guetteuse
postée au sommet de l'édifice[51]

Toujours au chapitre des possibles usages halieutiques, plusieurs documents signalent qu'outre la fonction classique de marques de terrain (limites de propriété, par exemple), certains *mojones* des

[50] Hormis quelques références incidentes aux *majanos* espagnols ou aux *clapers* majorquins en tant qu'ils servent de garennes artificielles et de refuges aux petits gibiers, nous n'avons pas trouvé dans la littérature cynégétique française d'indication accréditant l'hypothèse de la tourelle-affût de chasse (eu égard au caractère anecdotique de la question, nous avons limité nos recherches à seulement quelques publications et documents généralistes les plus en vue). Outre les *cabanos* provençaux, on y signale certes quelques affûts de chasse et postes de tir originellement construits en pierres sèches ou remployant d'anciennes *cabanes de berger* (*cf.* par exemple la communication très documentée publiée en novembre 2002 par Jean-Marc Ourcival, « *Chasse, braconnage et pierre sèche à Nages et Solorgues (Gard)* », accessible en ligne sur http://www.pierreseche.com/chasse_et_pierre_seche.htm ; ou celle publiée en 2012 par Christian Lassure avec d'intéressantes photographies de Jean Laffitte, « *Poste de chasse au quartier des Rinardas à Bonnieux (Vaucluse)* », en ligne sur http://pierreseche.chez-alice.fr/bonnieux_poste_de_chasse.htm) ; mais concernant les *tourelles de pierres sèches*, cette piste de recherches s'est révélée infructueuse.

[51] En fait, le cliché de droite ne nous paraît pas concluant : cette supposée guetteuse, étendue dans une posture nonchalante, semble plus attentive au photographe qu'à un éventuel banc de poissons !

Îles Canaries servaient aux pêcheurs de postes de guet et de repères des points d'ancrage des embarcations (une déclinaison spécifique du cairn côtier, en quelque sorte)[52].

Cadrans solaires ou paratonnerres

Comme on l'a observé à plusieurs reprises dans les développements comparatifs de la première partie, bon nombre de tourelles de pierres sèches ou de cairns apparentés, tant en Europe que sur le continent américain, sont pourvus sur leur partie supérieure d'une pierre saillante verticale (ou d'un morceau de bois fiché dans les pierres constituant l'édifice) dont l'interprétation n'a rien d'évident.

Pour certains chercheurs, ces appendices sommitaux fonctionneraient comme un *gnomon* rudimentaire, c'est-à-dire un dispositif projetant au sol une ombre marquant la course diurne du soleil et permettant à un observateur avisé de connaître -au moins de manière approximative- l'heure et la saison.

Dès le 19ème siècle, l'historien polygraphe Étienne Michel Masse (1778-1862) a émis cette hypothèse dans le tome premier d'un curieux ouvrage sur les origines des langues romanes <RB146> ; d'après lui, c'était d'ailleurs la tourelle elle-même, et non la pierre fichée à son sommet, qui aurait fait fonction à la fois de gnomon et, plus classiquement, d'abri et de poste de surveillance : « […] *Dans les plaines pastorales, il y avait des tours orientées de manière que leur ombre indiquât aux bergers les différentes parties du jour ; elles servaient de refuge aux bestiaux, et, de leur sommet, on pouvait suivre des yeux les troupeaux dans les pâturages environnants. C'était des gnomons gigantesques, mais beaucoup moins que les pyramides qui paraissent avoir eu aussi je ne sais quelle destination astronomique* »[53]. Cette fonction gnomonique n'aurait donc pas été propre aux seules tourelles à pierre saillante sommitale, mais potentiellement à toutes les *tours de berger* (que l'auteur désigne comme « *tours des plaines pastorales* », appellation impropre car ces édifices se situent en général sur des plateaux et dans des zones vallonnées, plutôt que dans des plaines…).

Cette hypothèse n'a en soi rien d'absurde, bien qu'elle paraisse assez théorique (notamment dans les régions à faible ensoleillement). Les spécialistes des civilisations précolombiennes ont ainsi plusieurs raisons de penser que des *sayhuas* ont pu être utilisées par les autochtones comme cadrans solaires ou comme points de visée céleste à hauteur d'homme, et telle ou telle tourelle européenne ayant à peu près le même profil et la même taille, dotée elle aussi d'une pierre fichée verticalement en saillie, pouvait fort bien remplir la même fonction.

[52] Mentionné sur le blog Internet en espagnol (déjà cité) consacré à l'histoire de Castillo de Romeral et de la région sud de la Grande Canarie (http://historiacastilloromeral.blogspot.com/2018/), qui renvoie lui-même à l'histoire de la Seigneurie épiscopale d'Agüimes publiée par Cazorla Leon Santiago <RB112> : « […] *Certains témoins ont affirmé que ces* [mojones] *étaient des tours de guet de pêcheurs, utilisées comme repères pour ancrer les engins de pêche*… ».

[53] Historien, écrivain, éditeur, membre du Conseil municipal de La Ciotat (Bouches-du-Rhône), grand voyageur et membre correspondant auprès du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Etienne Michel Masse (1834-1847) a publié une trentaine d'ouvrages dans différents domaines ; certains -comme le *Romancium*- exposent des théories philologiques assez farfelues qui, avec le recul, voueraient cet auteur à la catégorie des *fous littéraires* (un des grands spécialistes de ce type de littérature, Marc Décimo, lui a d'ailleurs consacré en 1998 une intéressante chronique, « *Un Noé néo-romaniste : Étienne Michel Masse (1778-1863)* », *in* le n° 48 des « *Monitoires du Cymbalum pataphysicum* » - Revue du Collège de Pataphysique). Nous ne citons d'Etienne Michel Masse que cette référence incidente à des *tours de berger à fonction gnomonique*, mais dans son *Romancium*, cet auteur met l'accent sur quelques autres données archéologiques ou linguistiques pouvant contribuer à l'étude des tourelles de pierres sèches (le constat, par exemple, que « *Majano en espagnol signifie une montjoie* », deux termes dont nous avons montré le possible apparentement) ; comme tels, ses travaux mériteraient semble-t-il un examen plus attentif.

Pour s'en tenir aux ouvrages européens, nous n'accordons toutefois qu'un crédit limité à l'hypothèse gnomonique, car elle n'est pas avérée par des documents ou des témoignages fiables et se heurte à plusieurs objections déjà formulées ci-avant contre d'autres interprétations, comme par exemple la fréquence des groupes de tourelles (pourquoi construire plusieurs gnomons presque les uns contre les autres, au risque de brouiller la projection de leurs ombres au sol ?) ; en outre, ce type de gnomons rudimentaires n'avait aucune de raison de prospérer seulement dans les zones pastorales, plutôt qu'en plaine et dans toutes exploitations agricoles. Nous la tenons donc, au mieux, comme une simple hypothèse de travail peut-être valable ponctuellement mais restant à démontrer et non généralisable.

D'autres supposent que ces pierres saillantes verticales auraient été des paratonnerres ; c'est, par exemple, une des hypothèses avancées pour expliquer la hampe du « *Silent Guide* », imposant cairn édifié (peut-être par un berger nommé W.S. Jones) au sommet du *Stoneman Hill* [*la Montagne de l'homme de pierre*] dans le Dakota du Sud - *cf. supra*. Dans un registre assez proche, le spécialiste des *capitelles* André Cablat (ref. cit.) observait pareillement la présence de « *pierres fichées sur toiture* » sur plusieurs cabanes de pierres sèches du sud de la France[54], et estimait que « […] *D'après l'emplacement de ces cabanes situées dans les vallons où les orages sont à redouter* […] *la fonction de paratonnerre devait être attribuée par les constructeurs à ces pierres fichées…* » <RB148>.

Une pierre en guise de paratonnerre protège-t-elle efficacement l'occupant d'une *capitelle* contre la foudre ? Nous laissons aux spécialistes le soin d'apprécier la pertinence scientifique et technique de cette supposition, mais en tout état de cause, elle est hors de propos les tourelles de pierres sèches, formations pleines où personne ne pouvait se réfugier en cas d'orage : on voit donc mal la nécessité qu'il y aurait eu d'y installer un paratonnerre…

Il nous paraît tout aussi peu crédible que les tourelles elles-mêmes (ou, le cas échéant, un mât planté à leur sommet mais disparu entre-temps) aient été conçues comme des paratonnerres pour protéger les troupeaux ou les bergers alentour ; aucun témoignage ni aucune tradition orale ne viennent accréditer pareille hypothèse et il n'est pas rapporté que là où il en existe, la foudre soit spécialement attirée par les cairns.

Pour l'anecdote… la tourelle grattoir à mouton

Une autre fonctionnalité technique -évoquée ici à titre anecdotique- serait que certaines tourelles de pierres sèches aient servi de grattoirs à mouton. On sait en effet que ces animaux ont spontanément tendance à se gratter et à démêler leur toison en se frottant sur des objets rugueux (rocher, palissade, piquet, tronc d'arbre, murette de pierres sèches, etc.), un comportement naturel nécessaire au bien-être de l'animal et qui impose aux éleveurs d'installer des frottoirs artificiels dans les surfaces dépourvues de grattoirs naturels.

[54] Dans un article sur les capitelles du Languedoc, l'historien régionaliste Georges Galfano (1922-2008), membre de l'Académie des arts et sciences de Carcassonne, produit la photographie (en noir et blanc) d'une élégante capitelle ronde « […] *surmontée d'un ornement très rare : une pierre dressée dont la base est emprisonnée dans la charge de la voûte* » (*sic*). Par sa forme et sa disposition, cet *ornement* (en fait plus courant que le pensait Galfano) fait effectivement penser à un paratonnerre : il se présente comme une sorte de pointe de pierre d'environ 1 m de haut, fichée verticalement sur le sommet de la capitelle, et ressemble quelque peu aux pierres saillantes observées sur certaines tourelles de pierres sèches mentionnées dans le présent ouvrage (*in* « *Ces étranges constructions de pierres sèches* », article paru dans *La Voix Domitienne (spécial Aude)*, revue savante de la Société littéraire des PTT - France, Fédération Languedoc-Roussillon, département de l'Hérault, n° 26/27, janvier 1997).

Il se trouve qu'au fil de nos recherches -notamment dans quelques documents concernant les Îles britanniques ou le Canada- nous avons trouvé plusieurs mentions de rochers situés dans des aires d'élevage et interprétés comme grattoirs pour le bétail (« *rubbing stone for livestock* »).

Il s'agit le plus souvent de simples blocs monolithes, l'inventaire des « *Découvertes et fouilles en Ecosse* » [*Discovery and excavation in Scotland*] de 1994 (*op. cit.*) répertorie près de Largs (une bourgade écossaise située dans l'ancien royaume de Stathclyde, à une cinquantaine de kilomètres de Glasgow) un *petit cairn rocheux* [« *small boulder cairn* »], lui-même surmonté d'une « pierre dressée » [*standing stone*] mesurant environ 0,80 m de haut, l'ensemble étant identifié comme un grattoir (n° d'inventaire NS 261 668).

Nous avions remarqué dans la Serra da Estrela que les tourelles de pierres sèches sont le plus souvent situées sur des aires planes dépourvues d'arbres et de roches saillantes : du coup, peut-on en déduire que certaines d'entre elles aient été construites par les bergers pour permettre aux moutons de s'y gratter ? Si tel était le cas, il s'agirait bien sûr de quelques tourelles les plus trapues (approximativement la taille d'un gros mouton) et probablement de section circulaire, cette forme dépourvue d'arêtes offrant une meilleure résistance aux frottements répétés du bétail.

Mais cette hypothèse reste marginale, ne valant que pour un nombre sans doute très limité de tourelles, et qui demanderait en tout état de cause à être validée sur la base de témoignages ou de documents qu'à ce stade nous n'avons pas jugé prioritaire de rechercher.

Repère ou abri, deux fonctions à mieux cerner

Comme on l'a constaté dans les développements consacrés aux tourelles de pierres sèches d'Europe ou d'Amérique du Nord, beaucoup de spécialistes interprètent ces édifices comme des *repères* ou des *abris* servant aux bergers en cas d'intempéries, tout en entretenant un certain flou sur ces deux fonctionnalités car sur le terrain, un repère n'est pas forcément un abri efficace et un abri n'est pas toujours facilement repérable.

Si l'on songe aux rigueurs du climat de la plupart des régions -en Europe comme sur le continent américain- où sont situées les tourelles de pierres sèches (montagneuses, ventées, enneigées l'hiver, torrides l'été), ces deux hypothèses largement répandues n'ont *a priori* rien d'absurde ; pourtant, un examen critique conduit à en nuancer la portée.

Sur le plan terminologique, tout d'abord, les deux notions d'abri et de repère, certes connexes, demandent à être mieux distinguées : vise-t-on des *repères* proprement dits (en l'occurrence, des dispositifs de pierres sèches visibles de loin dans le paysage, élevés pour permettre aux bergers de s'orienter et de retrouver leur chemin ou leur campement lors d'épisodes météorologiques affectant la visibilité), ou bien des *abris*, non pas creux mais pleins, contre lesquels il était possible de s'adosser ou de se recroqueviller momentanément pour s'abriter du blizzard (*coupe-vent*) ou de se mettre à l'ombre par forte chaleur ?

Certes, un *abri coupe-vent*, s'il tranche nettement dans le paysage par sa taille, sa forme ou sa couleur, peut aussi servir de *repère* visuel, mais en pratique, c'est rarement le cas et il s'agit alors

d'une fonctionnalité seconde n'autorisant pas à assimiler de manière générale les *repères* et les *abris*[55].

Par ailleurs, il y a une grande différence entre empiler quelques pierres en tas pour retrouver son chemin dans la neige (c'est-à-dire fabriquer un cairn-empilement[56]) et construire une tourelle de pierres sèches proprement dite (*a fortiori* un *groupe de tourelles*, comme on en observe en assez grand nombre dans la Serra da Estrela, par exemple).

Sous le bénéfice de ces deux observations, que certaines *tourelles de pierres sèches* situées dans des régions vallonnées ou montagneuses aient pu servir de *repères* aux bergers pour retrouver leur chemin ou localiser leur campement en période de fortes intempéries (dans une tempête de neige, notamment) ne fait guère de doute, tout comme il est possible de s'orienter par mauvais temps sur n'importe quel point remarquable naturel ou artificiel se découpant distinctement dans le paysage (un arbre ou un rocher plus haut que les autres, ou, aux abords d'un village, un clocher d'église, un pylône, un château d'eau…).

Cet usage opportuniste des cairns est d'ailleurs attesté par plusieurs récits anciens, notamment celui du jeune berger américain Antillon dans le Wyoming (ref. *supra*) : « […] *dans de nombreux cas, quand les éleveurs hésitent ou sont perdus lors d'une tempête, ils peuvent se repérer grâce à un monument* [de berger] *et retrouver ainsi le chemin du campement* […] *Cela peut sembler absurde de dire que vous pouvez reconnaître un tel monument. Mais* […] *c'est possible, car vous vous souvenez de certaines pierres, de leur emplacement et de la manière dont vous les avez mises en place …* ».

[55] On a vu *supra* la différence entre les *abris coupe-vent* dépourvus de toit et les *abris* proprement dits (des ouvrages creux permettant aux bergers de passer quelques heures à l'abri du vent, du froid et de la pluie, et de laisser un réchaud et quelques affaires, c'est-à-dire l'équivalent en français des *cabanes de berger*, *bories*, *gariottes*, *capitelles*, etc.). Dans la Serra da Estrela, on trouve maintes traces de véritables *abris de berger* au sens propre du terme, aménagés le plus souvent sous des rochers ou dans des anfractuosités naturelles, où le pâtre pouvait dormir au sec et laisser des affaires et quelques denrées ; nous en avons nous-même observé plusieurs, visiblement occupés de fraîche date, peut-être par des bergers ou par des randonneurs. Dans ses notes ethnographiques et archéologiques sur la région de la Serra do Geres <RB005>, Tude Martins de Sousa mentionne à plusieurs reprises le terme portugais *pala* désignant un « *abri naturel constitué par quelques rochers qui, par leur disposition particulière, forment un grand espace couvert, où se rassemblent les bergers et même le bétail* » : nous n'excluons pas qu'il s'agisse d'une interversion syllabique locale, car dans beaucoup d'autres sources écrites ou numériques, les formations de ce type sont désignées par le terme *lapa* (*cf.* p. ex. l'anecdote pittoresque rapportée par José Lencastre *in* ses Visites dans la Serra da Estrela <RB149> : « […] *Alors que le soleil se fait pressant, je me mets sous une lapa, un amoncellement de pierres, certaines aux formes capricieuses, d'autres avec des cachettes. Allongé, au frais, dans un bien-être consolant, j'écoute les premiers fifres joués dans les montagnes …* » ; la photographie très explicite d'une sorte d'abri sous roche publiée par Raquel Carvalho et Teresa Portela Marques dans leur étude sur « *Le paysage culturel de la transhumance » dans la Serra da Estrela* <RB010> ne laisse aucun doute sur le sens de ce terme : « *Lapa dans la vallée de la Zêzere, cavité naturelle formée sous une énorme dalle de granit, convertie en abri* »).

[56] L'usage de *cairns-empilements* comme repères de neige est attesté par plusieurs sources, mais il ne s'agit pas de *tourelles de pierres sèches* proprement dites. Dans le compte rendu de son « *Voyage dans la Serra do Gerez* » <RB150>, Hermenegildo Capelo, se référant au « *Voyage au Portugal*, e*n passant par la France et l'Espagne* » du naturaliste Henrich Friedrich Link (*op. cit.*), explique par exemple qu'en hiver, la neige tombée sur les parties les plus escarpées de la montagne ne subsiste pas longtemps mais qu'au bas des collines, elle s'accumule « […] *en telle abondance qu'il est nécessaire de planter des piquets ou de faire des tas de pierres* [en portugais : « *plantar estacas ou fazer montões de pedras* »] *pour indiquer le chemin* ». Tout porte à considérer que les *montões de pedras* en question correspondent à des *tas* ou à des *empilements* assez sommaires, montés en fonction de l'épaisseur de la couche de neige (peut-être lorsqu'on ne disposait pas de suffisamment de piquets), et non à des *cairns-tourelles* architecturés et dressés à demeure ; il est d'ailleurs patent que la plupart de tourelles de pierres sèches sont situées dans les parties hautes des massifs (sur des plateaux, le plus souvent), plutôt qu'au pied des collines.

Dans le même sens, l'archéologue Mark E. Miller observe dans son étude sur les campements de bergers du Wyoming (*op. cit.*) que « … *les zones utilisées comme pâturage d'hiver comptent plus de cairns rocheux que les zones utilisées comme pâturage d'été*… » et qu'on en trouve surtout « *sur des proéminences topographiques surplombant les zones protégées contre les vents froids du nord* », laissant à penser que ces édifices pouvaient en effet servir aux bergers à se repérer et, le cas échéant, à retrouver leurs campements d'hiver[57].

Pour autant, l'usage occasionnel ou opportuniste d'un ouvrage -quel qu'il soit- comme repère d'intempérie ne préjuge pas de sa vocation première, le simple fait de pouvoir s'orienter sur un point saillant du paysage ne suffisant pas à en faire par nature un indicateur signalétique (comme on se guide sur un clocher, un château d'eau ou une éolienne, alors que ces constructions ont été élevées à d'autres fins). Aussi, sans exclure que certaines tourelles de pierres sèches aient pu être élevées à cet effet, il serait hâtif de généraliser le raisonnement à tous les édifices de ce type, d'autant que cette interprétation bute sur une autre objection de bon sens : la plupart des tourelles sont bien trop basses pour être repérables de loin dans le brouillard ou la tempête, surtout quand elles sont recouvertes d'une épaisse couche de neige.

En outre, pour être efficace, un *piquet de neige* doit être aciforme (c'est-à-dire à la fois haut, de faible section et pointu à son sommet), de manière à ce que la neige collante ne s'y accumule pas au risque le rendre indiscernable (raison pour laquelle les repères de neige en pierre -ou aujourd'hui en ciment armé- sont le plus souvent taillés d'une seule pièce en forme de lame mince ou de poteau étroit[58]) : un profil bien différent de celui d'une tourelle de pierres sèches classique, ouvrage plutôt trapu et à sommet plane que la neige aura tendance à recouvrir.

En second lieu, s'agissant de la fonctionnalité d'*abri*, quelle protection une tourelle pouvait-elle réellement offrir à un berger ? En tant qu'édifice plein dans lequel il était impossible de se réfugier, elle ne pouvait lui servir, au mieux, que de *coupe-vent* ou de *pare-soleil*. C'est certes l'interprétation admise par l'éminent linguiste et ethnographe portugais José Leite de Vasconcellos (*cf. supra*), mais sur ce point son avis fait pas autorité, puisque comme on l'a vu, il s'est contenté de relayer les vagues explications d'un guide local lui-même pas nécessairement bien informé. On retrouve la même hypothèse -moins argumentée encore- dans l'inventaire archéologique de *Mondim de Basto* (Portugal) réalisé par Antonio Pereira Dinis (*op. cit.*), pour qui « […] c*es structures, construites par des bergers, font penser* […] *à des abris contre le soleil, du fait qu'ils sont situés dans des endroits nus et sans arbres…* ».

[57] De nos jours, des organismes publics ou privés en charge des chemins de grande randonnée élèvent eux aussi des cairns comme repères de neige ou de brouillard, comme le préconise, par exemple, une note de l'Agence fédérale américaine FHWA (*cf. supra*) ; toutefois, le recours à des ouvrages de pierres sèches répond aujourd'hui à des préoccupations plus esthétiques que fonctionnelles, l'implantation de repères métalliques ou en ciment de couleurs vives et fluorescentes (comme les poteaux équipés de catadioptres bordant certaines routes de montagne, par exemple) risquant de déparer dans des zones où la préservation du paysage est une priorité touristique et environnementale.

[58] On trouve quelques indications sur les repères de neige anciens dans le récit de *Voyages pédestres* effectués dans les Pyrénées par un ex-officier topographe du Génie, Vincent de Chausenque (1781-1868), ascensionniste des premières décennies du 19ème siècle et fin connaisseur de ce massif encore peu fréquenté par les touristes de l'époque <RB113>. Il y mentionne « *des cordons de hautes pierres* [et des *longues pierres*] » servant de repères aux voyageurs « *sur ces étendues uniformes que la neige et les brumes envahissent* », précisant même, avec le sens du détail, qu'il s'agit « *de longs fragments de granit enfoncés debout, dont on voit de loin la ligne ondoyer sur tous les plis du terrain* » : des repères monolithiques aciformes qui ne ressemblent donc ni à des *tourelles de pierres sèches*, ni à des cairns classiques.

Rien n'interdit d'admettre qu'occasionnellement, des bergers aient trouvé commode de s'abriter du vent ou du soleil derrière une tourelle de pierres sèches ou un cairn, mais sans qu'on puisse en faire un cas général ni y voir une fonctionnalité première qui, elle aussi, se heurterait à plusieurs objections.

La première est d'ordre structurel : pour reprendre une expression à la mode, « l'indice de protection » d'une tourelle de pierres sèches contre les rigueurs du climat est particulièrement médiocre, bien moindre que n'importe quel autre ouvrage de pierres sèches creux (type *cabane de berger*), voire qu'un simple muret incurvé (type *abri en fer à cheval*) comme on en rencontre tant dans les régions ayant pratiqué l'élevage ovin de manière intensive (*cf.* sur ce point les développements consacrés *supra* aux supposés ouvrages coupe-vent, les *malhoes encurvados* notamment) ; à ce titre, un cairn sera toujours moins performant pour se mettre à l'abri, aussi bien du vent et des bourrasques que du soleil.

En outre, un cairn se dresse en général dans le plan vertical et présente le plus souvent une forme à peu près circulaire de diamètre relativement faible : il impose donc à celui qui veut s'abriter derrière, soit de s'y adosser debout, soit de se recroqueviller à sa base en position assise. Ainsi disposé, le cairn n'est ni un coupe-vent très efficace (comparé à certaines guérites semi-circulaires ou aux murettes basses en fer à cheval derrière lesquelles on peut s'allonger bien protégé du vent de face et sur les deux côtés), ni un pare-soleil performant (il ne dispense pas un cône d'ombre et de fraîcheur équivalent à celui d'un véritable muret).

Rapporté aux efforts à déployer pour construire une tourelle, on voit mal pourquoi les bergers auraient opté dans tant de régions différentes pour des abris à ce point inefficaces. *A fortiori* quand se côtoient -parfois à seulement quelques mètres les uns des autres- une ou plusieurs tourelles de pierres sèches et des artefacts en fer à cheval identifiés, eux, comme d'authentiques coupe-vent. Nous avons rencontré dans la Serra da Estrela une occurrence de ce type illustrant sans ambiguïté l'évidente différence entre ces deux formations.

Les tourelles, outils de communication ?

Certains auteurs supposent que les tourelles de pierres sèches pouvaient servir d'outils de communication, soit à titre principal, soit seulement de manière occasionnelle et accessoire. Dans sa contribution sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » (*op. cit.*), Yves Blanc relève ainsi que « […] *de multiples fonctions à ces édifices qualifiés de pastoraux sont proposées et notamment* […] *d'outil de communication à l'aide de feux ou de signaux* »[59].

Ces tourelles auraient donc été utilisées (par des bergers, notamment) comme des tours à signaux sur lesquelles on pouvait monter pour lancer des messages visuels selon un code gestuel ou optique convenu (un peu comme des postes de sémaphore ou les tours du télégraphe Chappe), ou de manière plus plausible comme des tours à feu ou à fumée permettant de porter un message à vue (procédé très ancien, observé chez plusieurs peuples).

[59] Dans leur communication sur « *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* » - *op. cit.*), l'archéologue Michel Raimbault et son illustratrice Chantal Rouchouse mentionnent aussi cette utilisation, les tourelles permettant selon eux de « *communiquer entre pâtres, hypothèse la plus plausible* [là] *où les tours sont relativement proches* » ; ils avancent également l'idée que les tours à vocation pastorale auraient été des points de ralliement où les pâtres se seraient retrouvés pour partager « *un frugal repas terminé par une sieste réparatrice* » (*sic*)… évocation prandiale sympathique mais qui n'est étayée par aucun indice tangible.

Dans un même ordre d'idée, on pense que certains cairns servaient aux Amérindiens de points de rencontre et d'échange de messages entre les tribus ; on signale ainsi sur les terres des Nez-Percés situées près de Lolo (une localité dans l'État du Montana), un emplacement que les premiers arrivants blancs nommèrent *Indian Post Office* [le *Bureau de Poste indien*] « *car ils croyaient que les Indiens passant par-là s'y laissaient des messages sur les cairns* »[60]. S'agissant des tourelles européennes, pareille fonction n'est pas attestée et rien n'indique qu'elles aient servi de tours à signaux (ce procédé étant bien connu depuis l'Antiquité, les auteurs anciens n'auraient pas manqué d'y faire allusion). En outre, cette explication ne vaudrait que pour des tours d'une bonne hauteur, bien visibles de loin et assez distantes les unes des autres : elle n'a aucun sens pour des groupes de tourelles de pierres sèches de faible hauteur et situées à seulement quelques mètres les unes des autres.

On trouve une variante de ce thème dans la communication sur les bergers basques (*op. cit.*) publiée en 1994 par Elva Aylesworth <RB092> ; l'auteur y suggère que les tourelles de pierres sèches leur auraient servi d'instrument de transmission, non plus dans l'espace, mais dans le temps (outil de transmission inter-générationnel, le *harri mutilak* devenant le témoignage matériel de l'existence d'un berger, laissé aux bergers des générations suivantes) : « […] *cette preuve de la présence d'un autre berger dans ce camp pour les futurs éleveurs* […] *leur donnait un sentiment de connexion en pensant que d'autres éleveurs verraient un jour leur message, et c'était également encourageant pour eux de lire les mots d'un autre qui les avait précédés* »[61]. En l'absence de témoignage explicite ou de preuve archéologique, cette interprétation reste néanmoins du domaine de la spéculation, rien n'assurant que les bergers basques de l'Ouest américain aient songé à laisser pareils messages existentiels à ceux qui les suivraient[62].

En définitive, sans écarter l'idée que quelques tourelles de pierres sèches aient occasionnellement pu servir à échanger des messages entre bergers, on ne saurait y voir une pratique courante ni, *a fortiori*, la fonctionnalité technique principale ayant justifié l'érection de tels édifices.

[60] Rapporté par deux auteurs régionalistes américains, Borg Hendrigson et son mari Lindwood Laughy *in* « *Clearwater Country ! Traveler's historical and recreational Guide : Lewiston, Idaho - Missoula, Montana* » [*La région de Clearwater !* (jeu de mots toponymiques avec *Au pays des eaux claires*) *Guide historique et récréatif du voyageur : Lewiston, Idaho - Missoula, Montana*], Mountain Meadox Press, 1999 (sur ces deux auteurs, *cf*. p. ex. https://www.amazon.com/Clearwater-Country-Travelers-Historical-Recreational/dp/0945519036) ; la citation en anglais est la suivante : « [*Two such mounds …*] *were given the name Indian Post Office by early whites in the belief that the Indians traveling this route left messages for one another at the cairns…* ». Dans ses notes prises au cours d'une expédition à travers l'Amérique du Nord réalisée avec l'explorateur William Clark, Meriwether Lewis (1774-1809), ancien secrétaire particulier du Président Jefferson devenu par la suite Gouverneur du Territoire de Louisiane, signale dans cette région un « *monticule conique de pierres de 6 ou 8 pieds de haut* » [soit environ 1,80 à 2,40 m] construit par les Indigènes (les Nez-Percés), « *au sommet duquel ils ont dressé un mât en pin de 15 pieds* » [environ 4,60 m], soit une hauteur totale de plus de 6 mètres (*in* « *The Journals of Lewis and Clark* » compilés d'après les manuscrits originaux publiés en 1904-1905, sous la direction de Bernard de Voto, Ed. Houghton Mifflin, Boston 1953 - plusieurs éditions postérieures chez d'autres éditeurs). Lewis ne précise pas l'usage qu'ils en faisaient, si ce n'est qu'en général, les familles d'Indiens passant à proximité du cairn envoyaient des hommes à la pêche avant d'aller rejoindre leur groupe dans une clairière près de la rivière *Kooskooske* (*Clearwater River*) ; dans cette version, le cairn en question aurait donc signalisé un spot de pêche, fonction déjà rapportée ailleurs (*cf.* les développements relatifs aux cairns des Îles Canaries et des Pays nordiques).

[61] Interprétation également retenue par certains auteurs à propos des arborglyphes, comme le rappelle Pablo Orduna Portús dans sa chronique « *Au bout de la piste : Les derniers bergers de Roncal dans les montagnes du Nevada*» <RB088>, citant sur ce point l'anthropologue américain William A. Douglass (*cit.*) pour qui « […] *malgré sa solitude, un homme* [pouvait] *communiquer avec les fantômes des générations passées et donner un peu de sens* [à sa vie] *à mesure qu'il* [laissait] *sa marque comme un héritage pour les futurs bergers…* ».

[62] En réalité, leurs messages gravés sur les écorces des arbres (les arborglyphes) font état de préoccupations beaucoup plus terre à terre sur la piètre qualité du campement, sur la dureté de leurs conditions de vie et, assez souvent, sur leurs frustrations amoureuses…

LE ROLE SIGNALETIQUE DES TOURELLES

Comme le montrent les développements comparatifs du présent ouvrage, en maintes régions du monde les tourelles de pierres sèches passent -à tort ou à raison- pour avoir rempli une fonction de signalisation territoriale similaire à celle des bornes et autres marques de terrain : délimitation de frontière, limite de propriété ou de droit d'usage, signalisation d'un danger topographique (un précipice, par exemple), repère visuel en cas d'intempérie, amer et aide à la navigation (cairns côtiers), etc. Dans cette logique, les tenants de l'explication pastorale y voient des « *marques pastorales* » disposées autrefois comme repères sur les voies de transhumance ou délimitant les aires de pâture.

Une thématique commune, les tourelles marques de terrain

Comme pour la tourelle poste de surveillance -mais cette fois de manière plus plausible- la tourelle marque de terrain est une interprétation à la fois simple et crédible qui vient assez spontanément à l'esprit aussi bien des spécialistes que des simples observateurs. Elle se prévaut d'ailleurs parfois de sérieux indices (archéologiques, historiques, folkloriques, testimoniaux ou autres) et de correspondances terminologiques fiables[63], de sorte qu'on ne saurait l'écarter sans de bonnes raisons.

Certes, cette fonctionnalité ne s'impose pas comme une explication exclusive ni générale de toutes les tourelles de pierres sèches et édifices apparentés, d'autant qu'elle se heurte dans beaucoup de cas à différentes objections logiques déjà soulevées, notamment la distribution territoriale assez erratique de ces artefacts. Néanmoins, nous sommes d'avis qu'un certain nombre de tourelles ont en effet servi de marques de terrain, soit en première intention (celles qui ont été construites à cet effet, comme par exemple certains *termes* provençaux), soit par usage opportuniste d'un ouvrage initialement dressé à d'autres fins[64].

D'un point de vue fonctionnel, les tourelles-marques territoriales ne diffèrent pas substantiellement des bornes proprement dites, des poteaux en bois, de certains vestiges mégalithiques[65] voire de simples arbres ou de roches aux formes remarquables ou insolites, couramment utilisés un peu partout dans le monde depuis l'Antiquité pour délimiter ou signaliser un terrain (rien ne permet d'ailleurs d'établir de hiérarchie entre les différents types de marques de terrain, ni de penser que les tourelles de pierres sèches aient eu une fonction signalétique spécifique).

[63] *Cf. passim* un certain nombre de termes étrangers désignant dans leurs idiomes respectifs des *tourelles de pierres sèches* ou des édifices apparentés (*malhoes*, *hitos*, *mongioia*, *specchie*, *mojon*, *varde*, *sayhuas*, etc.), tous traduits en français par les lexicographes comme *marques de terrain*, *bornes* ou *jalons*.

[64] Une des vertus premières d'une marque de terrain efficace étant d'être aisément repérable, la fonction de marquage expliquerait que par leur architecture et leur emplacement sur le terrain, beaucoup de tourelles semblent avoir été construites pour être visibles d'aussi loin que possible (lors de nos recherches sur le terrain dans la Serra da Estrela, nous avons ainsi été frappé par l'alignement d'un certain nombre de ces édifices sur des crêtes en bord d'escarpement, positionnement difficile à percevoir depuis le plateau où elles sont implantées, mais flagrant depuis l'autre côté du ravin).

[65] Dans sa thèse sur le mégalithisme du Larzac <RB114>, l'historien et anthropologue Rémy Azémar cite ainsi plusieurs exemples d'utilisation de menhirs et de diverses *pierres plantées* comme bornes et comme marques de terrain.

L'option pour une tourelle de pierres sèches ou un cairn remarquable plutôt qu'un autre type de marque pouvait tenir à divers facteurs circonstanciels et considérations pratiques (disponibilité des matériaux, conformation physique du lieu, …) et/ou culturels (traditions locales, usages et savoir-faire des bâtisseurs, …). Ainsi, sur un plateau rocailleux et dépourvu d'arbres, réaliser une marque de terrain avec des pierres ramassées sur place est somme toute un choix judicieux, comparé aux efforts à déployer pour tailler et planter une borne monolithique de même hauteur, ou encore pour acheminer une ou plusieurs lourdes billes de bois depuis la vallée ; c'était même la seule solution envisageable pour des bâtisseurs occasionnels (des bergers, par exemple) ne disposant ni des outils ni des compétences nécessaires pour tailler des bornes ou agencer des poteaux en bois[66].

En termes de représentation symbolique, les tourelles de ce type offrent les mêmes qualités que des bornes proprement dites, incluant des attributs d'authenticité et d'intangibilité placés, le cas échéant, sous les auspices et la protection d'une divinité spécialisée (l'Hermès/Terminus gréco-latin, par exemple - *cf. supra*) ou de la loi (sanctions frappant ceux qui les détruisent ou les déplacent indûment). On a également constaté que certaines tourelles de pierres sèches, tout comme les bornes, étaient connotées d'allusions phalliques parfois explicites, l'Hermès grec ayant lui aussi été représenté primitivement par un imposant phallus (sur ce point, *cf.* les développements consacrés aux *ometti* italiens).

Reste à identifier la nature du message que ces *signes* de pierres -du latin *signum*, « *marque*, *signe*, *empreinte* »- étaient chargés d'exprimer visuellement sur le terrain ; les données comparatives recueillies dans la première partie du présent ouvrage permettent d'en répertorier trois types principaux, induits par chacun des trois sens du terme latin *signum* :

1. La *signalisation* d'une donnée topographique locale au moyen d'un *signe*, en l'occurrence un cairn robuste et facilement repérable ; il marquait par exemple un point d'eau, l'emplacement d'un campement, la proximité d'un monument mégalithique (cas déjà signalé des tourelles françaises appariées à de tels vestiges), un passage à emprunter pour atteindre une destination donnée, etc. Les cairns côtiers entrent également dans cette définition, puisque leur fonction première est de *signaliser* la côte et de guider les navires naviguant à proximité[67] ;
2. Une *signature* identitaire caractéristique attestant de l'appartenance à un groupe social donné et/ou matérialisant une présence symbolique par une *empreinte* qui lui soit propre (cas des *harri mutilak* laissés par les bergers basques, groupe caractérisé à la fois par son origine ethnique et par son métier spécifique). On peut considérer que les *tourelles mémoriales* se rattachent à cette catégorie, en ce qu'elles perpétuent non plus la présence mais le souvenir d'une personne ou d'un événement en lien avec l'endroit marqué ;

[66] Pour reprendre la pertinente formule de Mélanie Le Couédic dans sa thèse de doctorat sur les pratiques pastorales d'altitude <RB115>, « *le choix des bergers* [était] *limité par les techniques et les matériaux (choix, transport et mise en œuvre)…* ». Ces facteurs expliquent peut-être en partie la prédominance du type *cairn* (y inclus les tourelles) dans les régions montagneuses ou collinaires de basse et moyenne altitude, et par voie de corollaire, l'affinité spécifique que les cairns semblent entretenir avec la culture pastorale, ces régions ayant été -en Europe comme sur le continent américain- des aires de prédilection pour l'élevage des ovins et des caprins.

[67] Pour qu'on les distingue facilement depuis le large, beaucoup de cairns côtiers du Canada, de Terre-Neuve et de plusieurs Pays nordiques sont peints en blanc. Nous avons également noté l'existence de quelques *mojones* espagnols peints à la chaux. Les tourelles de couleur ne sont pas courantes mais il n'est pas exclu que ça ou là, certains de ces édifices terrestres aient pu eux aussi être peints en blanc ou en couleurs vives dans le passé, le temps et les intempéries étant venu à bout des pigments d'origine.

3. L'*assignation* (affectation) du terrain concerné à une ou plusieurs personnes, attestée *erga omnes* par un *signe* de pierre non équivoque et facilement reconnaissable (la *marque*[68] ou le *titre*). Ce type d'appropriation peut revêtir plusieurs formes et plusieurs degrés, allant d'un simple droit saisonnier ou permanent dûment reconnu (droit d'usage, droit de passage ou son contraire, l'interdiction d'un franchissement), jusqu'à un droit de propriété privée (individuelle ou collective, selon le cas)[69], voire un véritable droit de souveraineté (cas de toutes les tourelles frontalières construites par les États pour délimiter leur territoire[70]).

Ces catégories ne sont pas étanches : elles s'interpénètrent et se chevauchent, la même tourelle pouvant être porteuse de plusieurs messages : ainsi, les *harri mutilak* sont vus à la fois comme un instrument de signalisation marquant l'emplacement d'un campement difficile à retrouver dans le brouillard, comme une construction identitaire basque et comme une marque indiquant à tous que tel ou tel berger était autorisé à s'installer dans les parages pour y faire paître ses bêtes ; de même, on a vu *supra* que certains cairns des Îles Féroé servaient à la fois de repères côtiers pour les navires et d'avertisseur d'un danger terrestre pour les personnes circulant à proximité (des bergers faisant paître leurs moutons, par exemple).

[68] Le substantif français *marque* véhicule un sens d'identité ou/et d'appropriation exclusive, qui transparaît clairement dans des locutions comme *marque commerciale*, *marque de fabrique*, *marqu*(*ag*)*e du bétail*, etc. Dans son sens générique de *signe*, ce terme provient du mot germanique *Mark* signifiant à la fois la *frontière* (entendue comme la délimitation d'une zone de territoire à l'intérieur de laquelle s'exerce un droit donné) et la *borne* (qui matérialise cette frontière sur le terrain), lui-même dérivé d'une racine indo-européenne {**merg*} dans le sens général de *limite*. Littré observe que ce mot se retrouve dans d'autres idiomes (normand : *merc*, borne de pierre ; provençal : *marca, marqua* espagnol et portugais *marca*) et, surtout, qu'il « *répond au latin margo* », avec un sens analogue ; de fait, ce *margo* latin (répertorié au Gaffiot), qui a donné le terme *marge* en français, signifie à la fois le *bord* (bordure), la *borne* et la *frontière*. Comme indiqué dans les développements relatifs à l'étymologie du mot *malhão* (une des appellations des *tourelles de pierres sèches* en portugais), nous n'excluons pas un possible télescopage entre la famille des termes apparentés à *marque* et celle d'un autre mot latin phonétiquement et consonantiquement très proche, *marcus*, qui désignait une sorte de gros marteau à tête de fer employé par les forgerons, également connu sous l'appellation de marteau à deux mains (*cf.* le *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques* d'Anthony Rich, traduction française à la Librairie de Firmin Didot frères, fils et Cie, 1861) ; l'outil ainsi nommé *marcus* était donc une forme particulière de *malleus* (désignant en latin un *marteau* ou un *maillet* en général). Ces deux familles convergent dans une expression comme le *marquage au marteau*, désignant l'apposition par frappe d'une *marque* d'origine ou d'authenticité sur des objets métalliques (*poinçon* sur les métaux précieux, notamment).

[69] En tant que *marques* attestant de la propriété d'une personne sur un terrain donné (ou de son droit d'usage et d'occupation légitime), les bornes *font foi* (le *fides* latin) et sont en cela investies d'un véritable caractère sacré, attaché à l'objet lui-même et à la divinité qui les patronne (l'*Hermes-Terminus* gréco-latin*,* par exemple). Dans le passé, déplacer irrégulièrement les bornes était donc considéré non seulement comme une atteinte à l'ordre social établi (durement réprimée par la justice séculière), mais également comme un sacrilège exposant le coupable à une sanction divine ; ainsi, en droit romain, l'auteur de l'infraction encourait la proscription, se voyait voué à Jupiter Terminalis et pouvait être abattu par le premier venu (*cf.* l'article de l'historien Robert Jacob, « *La question romaine du sacer – Ambivalence du sacré ou construction symbolique de la sortie du droit* », *in* la *Revue historique*, 2006/3, 609) ; en France sous l'Ancien Rémime, cette infraction exposait ses auteurs à de lourdes peines pouvant aller jusqu'à la condamnation aux galères. A l'époque moderne, le caractère sacré des bornes s'est certes atténué (d'autant que c'est le cadastre qui fait désormais foi), mais toute personne qui les dégrade ou les déplace irrégulièrement encourt encore de lourdes sanctions pénales (en droit français, jusqu'à 2 ans de prison et 30 000 € d'amende).

[70] Dans le même sens, mais à un degré d'autorité moindre, *cf.* p. ex. les ouvrages de pierre matérialisant sur le terrain les limites de certaines collectivités administratives (communes, départements, …), qui ressemblent parfois à des tourelles de pierres sèches. C'est le cas, notamment, de la « *Quille du Tillet* » (*cf. supra*), sorte de pyramide tronquée marquant la limite entre les communes varoises de Signes et de Mazauges ; l'analogie ne tient pas qu'à l'aspect de cet ouvrage, mais également à son nom, puisqu'en français, le terme *quille* [de berger] est une des appellations des *tourelles de pierres sèches*.

Tourelles de pierres sèches et marquage pastoral

Sur des terres culturellement marquées par l'élevage des ovins et les rythmes et traditions qui lui sont liés, une explication simple des cairns vient spontanément à l'esprit : ces ouvrages seraient d'anciennes *marques pastorales*, c'est-à-dire des marques de terrain délimitant des emplacements ou signalisant des parcours en lien avec le travail et les déplacements des pasteurs ou la vie des troupeaux, aménagées par les bergers eux-mêmes ou par d'autres personnes directement concernées par l'activité pastorale (les propriétaires des pâtures, des bois et des terres agricoles avoisinantes, notamment). Cette interprétation largement répandue revient à faire des cairns des éléments du paysage culturel du pastoralisme, au même titre que les bornes, les drailles, les murets de pierres sèches, les cabanes, les abris de berger et autres ouvrages vernaculaires servant à abriter ou à gérer le troupeau, y compris, le cas échéant, certains amas d'épierrage pouvant remplir d'autres fonctions que le seul dégagement des pâtures[71].

Lors d'une réunion d'experts internationaux du bassin méditerranéen tenue à Meyrueis (Lozère) du 20 au 22 septembre 2007 dans le cadre des travaux sur les « *paysages culturels évolutifs vivants* » promus par l'UNESCO <RB116>, les participants ont ainsi reconnu « […] *les bornes, cairns et autres marqueurs pastoraux* » comme « *signes paysagers matriciels à pérenniser* ». De même, deux ans plus tard lors de la réunion des experts à Tirana (Albanie), Mme Anne-Marie Brisebarre, directrice de recherche au CNRS, membre du Laboratoire d'anthropologie sociale, incluait comme éléments du *patrimoine culturel pastoral* un certain nombre de « *traces de l'existence passée ou présente de l'élevage, de son empreinte dans les paysages* » dont « *les chemins de transhumance et leurs repères (murs, cairns et bornages)* » <RB117>.

Reste toutefois à vérifier si cette interprétation des cairns est réellement pertinente dans le cas particulier des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage.

Les tourelles, balises de transhumance : une explication intuitive…

Dans les aires de transhumance, il n'est pas déraisonnable de supposer que des tourelles pouvaient servir de balisage d'appoint indiquant aux bergers les voies à emprunter et les emplacements où le troupeau devait stationner, ceux au contraire dont l'accès leur était interdit (*cairns d'interdiction*, *cf. supra*), ainsi que certains lieux de passage obligés (source ou citerne, zone de traite ou de tonte, couloir ou point de comptage des moutons, etc.).

C'est une explication intuitive reprise par beaucoup de sources de vulgarisation sur la transhumance et sur la vie et les pratiques pastorales (pages et blogs Internet, dépliants pédagogiques ou touristiques, etc.) : « *La progression du troupeau en plaine exigeait des chemins de transhumance larges, les "drailles", de longues pistes tracées pour certaines depuis le 13e siècle. Parfois protégées par des murets* […] *elles sont bornées de pierres de part et d'autre* […] *les cairns, "tas de pierres" font*

[71] La brochure sur le *Patrimoine de la Provence verte* (*op. cit.*) constate à ce sujet que « *Les pierriers peuvent également abriter des activités pastorales : élargis ou creusés, ils jouent le rôle d'enclos. Dans les massifs, ils assument une fonction de limite entre parcelles privées et communales, entre champs et zones de pâture, entre chênaie pour la production de glands pour les porcs et terres fourragères pour la production d'herbe pour les ruminants* » (jusqu'au début du 20ème siècle, certains terrains étaient affectés aussi bien aux moutons et aux chèvres qu'aux bœufs, aux porcs et aux chevaux, imposant de répartir et de délimiter leurs aires respectives).

office de repères disposés régulièrement sur le parcours pour permettre si nécessaire une circulation nocturne à cause de la chaleur… »[72].

Beaucoup de spécialistes ont également admis cette interprétation (seule, ou combinée à d'autres fonctionnalités) sans trop la discuter, à commencer par le philologue et archéologue portugais José Leite de Vasconcellos, dont on a déjà cité l'opinion sur ce point dans la première partie du présent ouvrage : « *Ayant vu* […] *un tas cylindrique de pierres de 1,5 m de haut et d'environ 2 m de diamètre, j'ai demandé au guide ce que c'était : il m'a répondu que c'était un malhão, qui servait à la fois de marque de partage et d'abri pour le berger, quand le bétail se regroupe. J'ai déjà mentionné le malhão, au sens de "balisa" dans la revue Lusitana…* ». De même, selon une des plaquettes de présentation du système de bornes de délimitation pastorale dans les Causses et Cévennes (dans le prolongement de l'inscription de ce site sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO), « […] *la tour de berger est un point de repère, marquant les limites de propriété ou d'usage (par exemple entre zones de pâturage et de coupe de bois) et servant aussi à surveiller les alentours…* »[73].

La thèse du marquage pastoral vaudrait non seulement pour les tourelles de pierres sèches, mais aussi pour d'autres petites constructions vernaculaires qui leur sont assimilées. Ainsi, sans qu'il soit nécessaire de multiplier les citations, on rappellera l'opinion de Christian Lassure concernant les *cassiers* (*op. cit.*), qu'il voit comme « […] *des tas de pierre sèche parementés servant de repères en altitude ou de limites de pâturage dans les pelouses pastorales des Alpes-de-Haute-Provence ou de la Drôme* » ; de même, l'*Inventaire participatif du patrimoine rural et agropastoral des Causses et des Cévennes* définit les *clapas* comme « *des éléments structurants dans le paysage scandant les plateaux, servant de coupe-vent, de limites de parcelles…* »[74].

… mais tenant plus du postulat que de la démonstration

Cela étant, hormis des affirmations nombreuses mais vagues, le statut archéologique des tourelles de pierres sèches en tant que mobilier de marquage pastoral spécifiquement lié à la transhumance est loin d'être scientifiquement établi. Des tenants de cette interprétation concèdent d'ailleurs objectivement que les tourelles -en tant que marques de terrain- pourraient avoir (eu) divers autres usages, y compris de nos jours pour signaliser les chemins de randonnées ou comme repères en cas d'intempéries :

> « *Connus sous le nom de "malhões" ou de "mariolas", les ensembles de pierres empilées allant de trois ou quatre pierres à des structures de plus de 2 mètres de haut* […] *sont, en fait, des marqueurs de piste d'origine très ancienne* [utilisés] *dans l'élevage, qui servent aussi aujourd'hui à compléter le marquage des chemins de randonnée et d'autres pistes qui en sont dépourvues* […] *Dans les épisodes de neige ou de brouillard, par exemple, ou sur des chemins* [envahis] *de*

[72] *In* « *Bergers, pastoralisme, des métiers au Musée* », fiche pédagogique sur le pastoralisme et la transhumance éditée par le *Museon Arlaten* – Musée de Provence) ; à noter que ce document vise indistinctement des cairns *tas de pierre* et non de manière spécifique des *tourelles de pierres sèches*. Que ces cairns aient pu servir de repères nocturnes paraît cependant assez théorique (sauf à imaginer qu'ils aient été éclairés), d'autant qu'en général, les troupeaux ne circulaient pas la nuit mais plutôt le matin dès le lever du jour.

[73] *In* « *Paysages culturels de l'agropastoralisme méditerranéen inscrits au patrimoine mondial de l'humanité : les attributs du Bien "Causses et Cévennes"* » - Plaquette de présentation élaborée par le Centre permanent d'initiatives pour l'environnement des Causses méridionaux (CPIE). On note que les Causses et Cévennes ont été inscrits au Patrimoine mondial en 2011, en tant que région spécifiquement représentative du « *Paysage culturel de l'agropastoralisme méditerranéen* ».

[74] *Cf.* une présentation illustrée et commentée des divers éléments composant ce patrimoine (par ordre alphabétique) à l'adresse suivante : https://wikis.cdrflorac.fr/wikis/CartoEICC/?PatriMoine.

> *broussailles touffues, ils sont souvent plus visibles que les marques officielles PR / GR* […] *Les mariolas* [sont] *un "phare" sur la montagne…* »[75].

En l'absence de démonstration scientifique convaincante, il subsiste donc sur cette question un certain flou, tenant selon nous à un raisonnement trop généralisateur : à partir du moment où les tourelles de pierres sèches entrent dans la catégorie des cairns -ce qui ne fait pas de doute- et que des cairns ont en effet pu servir de marques pastorales (notamment pour signaliser les voies et aires de transhumance), est-il méthodologiquement légitime d'en inférer que les tourelles avaient toutes cette fonction ? Une telle déduction n'entre-t-elle pas dans la catégorie de ces « *dogmes* [archéologiques] *reposant plus sur des postulats et des présomptions que véritablement sur des preuves* [et] *supportant un certain nombre de critiques* [dont] *les principales sont d'ordre méthodologique* »[76] ?

Plusieurs constatations nous portent en tout cas à considérer que si des tourelles de pierres sèches ont occasionnellement pu servir à signaliser les chemins et les aires de transhumance, cette fonction devait rester subsidiaire. Ce point de vue ne remet pas en cause le lien de la plupart de ces édifices à la culture agropastorale -tel que nous l'avons mis en évidence dans les développements précédents- mais repose la question omniprésente du *pourquoi ?*, cette fois pour préciser leur rôle comme aide au déplacement des troupeaux.

Un premier indice d'ordre lexicographique y répond en creux : hormis quelques références vagues sur des cairns bordant les drailles (mais qui, dans le contexte, ne se rapportent visiblement pas aux tourelles de pierres sèches entendues au sens du présent ouvrage), aucun des principaux glossaires et répertoires français ou étrangers des termes relatifs à la transhumance (et plus généralement à l'élevage des ovins) sur lesquels nous avons travaillé ne comporte d'entrée ou d'article désignant en propre ces édifices, sous quelque nom que ce soit. Certes, nous n'avons sur ce point exploré que qu'un nombre limité d'ouvrages[77], mais tout porte à penser que si ces artefacts occupaient une place significative dans les pratiques de la transhumance, ils auraient été dénommés et cités en tant que tels, et nous n'aurions pas manqué d'en trouver au moins quelques mentions, quelques détails sur leur érection ou leur usage, voire quelques représentations graphiques (croquis, schéma de construction, etc.) : or, tel n'a pas été le cas.

Toujours sur le plan documentaire, on constate également qu'à différence des bornes et des murettes de pierres sèches bordant et matérialisant les drailles sur certains grands circuits pastoraux, les tourelles de pierres sèches sont pratiquement absentes de la littérature scientifique sur la transhumance ; de même, si on trouve dans les fonds d'archives maints actes administratifs et judiciaires anciens encadrant les déplacements de troupeaux, régissant leur accès aux pâtures et protégeant les parcelles cultivées ou boisées de leurs dégradations, aucune des nombreuses sources de référence que nous avons consultées ne vise jamais des tourelles de pierres sèches proprement

[75] Traduction résumée d'un texte en portugais publié sur le compte Facebook d'un habitant de la Serra da Estrela (https://www.facebook.com/luis.msd.nunes/posts/10209877541597056).

[76] Pour paraphraser l'objection critique adressée par l'archéologue Jean-Claude Merlet à l'encontre du « *dogme de l'agropastoralisme transhumant* » dans son article sur « *La place du pastoralisme transhumant dans l'économie des populations du sud de l'Aquitaine aux âges du Bronze et du Fer* » <RB118>.

[77] *Cf.* p. ex. le « *Petit lexique du pastoralisme en Provence* » (établi par un ancien berger, Paul Pétrequin) publié *in « Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie* » (n°1/1995) ; « *La terminologie pastorale en languedocien : étude dialectique et sémantique* » (étude présentée par Geoffrey Mills en vue de la préparation de sa thèse de doctorat de philosophie à l'Université de Colombie britannique, Vancouver, décembre 1973) ; ou encore un « *Lexique en rapport avec les bergers et les ovins* » accessible sur http://benjamin.lisan.free.fr/bergersdefrance/Lexique.htm.

dites, silence dont on peut, là encore, déduire que cette catégorie d'édifices n'y jouait probablement pas un grand rôle[78].

Par ailleurs, l'hypothèse des tourelles signalétiques s'accommode assez mal de leur distribution territoriale fort inégale, souvent concentrées sur quelques espaces relativement restreints alors qu'elles sont absentes dans la plupart des autres endroits : s'il s'agissait de repères usuels, on voit mal pourquoi ils auraient été disposés de manière aussi irrégulière, voire erratique. De même, si on trouve effectivement des tourelles sur certaines grandes aires de transhumance d'Europe occidentale (sud de la France, Italie, Espagne et Portugal, notamment), il est patent qu'on en trouve aussi dans des régions d'oviculture n'ayant pas pratiqué ce mode d'exploitation du troupeau (en Angleterre et dans les pays du nord de l'Europe) ; inversement, au sein même des grandes régions de transhumance, de vastes espaces n'en comportent pas : en tout état de cause, le lien supposé entre les tourelles de pierres sèches et la transhumance n'a rien d'automatique.

Des ouvrages de bornage pastoral appropriatif ?

Une marque de terrain peut servir à signaliser un point remarquable (couloir de passage, obstacle dangereux, endroit sacré, repère en cas d'intempéries, etc.), mais également à matérialiser et affirmer *erga omnes* une véritable *appropriation* du terrain concerné, c'est à dire un lien privatif spécifique entre ce terrain et une ou plusieurs personnes, allant d'un simple droit d'usage jusqu'à un droit de propriété, voire de souveraineté (cas des bornes-frontières, marquant l'étendue du territoire d'un État). En pratique, la reconnaissance d'une ou plusieurs formes d'appropriation des terres (permanente ou temporaire, collective ou individuelle) implique de mettre en place des garanties et des dispositifs sociaux et culturels à même d'en assurer l'effectivité, en particulier des marques de terrain délimitant l'étendue des droits fonciers de chacun, ainsi que des experts et des référents chargés de les planter sur le terrain et d'en authentifier la validité (arpenteurs, géomètres, notaires, magistrats, etc.).

C'est la fonction essentielle des *bornes de propriété*, ouvrages de pierre le plus souvent monolithes taillés et implantés à cet effet et qui se révèlent à la fois plus solides -donc durables- et plus incontestables que d'autres indicateurs labiles comme, par exemple, des arbres ou de simples poteaux de bois. Comme on l'a vu *supra*, les bornes sont en outre assez souvent entourées de protections immatérielles (dédication à une divinité *ad hoc*, sanctions juridiques, etc.) censées les préserver des dégradations et des déplacements indus.

Dans le contexte plus spécifique de l'agropastoralisme, où la détention et la maîtrise des terrains de passage et de pâturage sont des enjeux majeurs, on pourrait imaginer que cette fonction de

[78] Tout au plus certains documents récents évoquent-ils la présence de divers petits ouvrages vernaculaires de pierres sèches le long des chemins de transhumance, y compris des cairns mais jamais des cairns-tourelles proprement dits (*cf.* p. ex. les considérants du document de présentation du *Pacte Pastoral Intercommunal* adopté en mai 2015 par la Communauté de communes *Causses Aigoual Cévennes Terres solidaires* : « […] *Certains* [chemins de transhumance] *sont bordés de murettes de pierre sèches* […] *ou jalonnés de pierres levées, menhirs, kairns* [*sic*]*, bornes, qui servaient au berger égaré dans la neige ou le brouillard à retrouver son chemin…* »). Dans le même sens, la *fiche d'inventaire du patrimoine culturel immatériel* consacrée aux *pratiques et savoir-faire de la transhumance en France* (document établi par le ministère de la Culture - Direction générale des Patrimoines à l'appui des candidatures à l'inventaire UNESCO du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité) répertorie-t-elle les *cairns* comme ouvrages permettant d'exploiter les espaces pastoraux des Alpes, au même titre que les *murets bas* et certaines *pierres relevées* bornant les *carraires* ou *drailles* (en revanche, pas de mention explicite des tourelles de berger ; y sont seulement signalés comme ouvrages du patrimoine vernaculaire du Massif central des « *montjoies, bornes de délimitation* […] *et murets de pierre sèche, qui permettent de délimiter les parcelles d'estives* », ces montjoies semblant donc, comme les bornes, servir de marques de terrain à usage pastoral).

marquage appropriatif a été confiée, non seulement aux *bornes pastorales* et autres marqueurs traditionnels[79], mais aussi, le cas échéant, à des tourelles de pierres sèches servant à délimiter et à identifier des parcelles assignées, autorisées ou interdites aux pasteurs. En tant que marque de terrain relativement robuste, une tourelle bien construite serait donc somme toute assez comparable à la marque également inaltérable apposée à l'encre ou à la poix (ou, plus rarement au fer rouge) sur chaque bête du troupeau[80]. On a cité dans la première partie du présent ouvrage plusieurs exemples bien documentés attestant de cette fonction de marquage appropriatif, tel que celui des *Twin Monuments* construits par des ouvriers de voirie à l'initiative d'un gros éleveur américain du Comté de Yellowstone afin de marquer les vastes territoires dont il avait acquis les droits de pâturage.

Mais comme pour les tourelles-balises, cette hypothèse des tourelles appropriatives, quoique intuitive et apparemment plausible, bute elle aussi sur plusieurs données objectives qui, sans la disqualifier, interdit à tout le moins d'en faire une explication générale.

Du point de vue morphologique et structurel, on remarque par exemple que les tourelles de pierres sèches sont toujours bien plus grandes que de simples bornes monolithes (en diamètre et en hauteur), dimensions non réellement justifiées s'il s'était simplement agi de délimiter un terrain : on s'en convainc aisément en les comparant à la taille moyenne -généralement plus modeste et pourtant suffisante- de la plupart des bornes pastorales. De même, si la finalité première des tourelles de pierres sèches avait été le bornage pastoral, elle aurait poussé à une certaine uniformisation morphologique, à l'instar des bornes proprement dites, le plus souvent standardisées autour de quelques modèles de base selon la distance ou le type de terrain à délimiter[81] : or tel n'est pas le cas, les tourelles de pierres sèches présentant au contraire une grande diversité de forme et de taille, ainsi

[79] Sur ce point, *cf.* p. ex. les observations de Mélanie Le Couédic, du Laboratoire Archéologie et Territoires (ref. *supra*), *dans* son article « *Modéliser les pratiques pastorales d'altitude dans la longue durée* » <RB119> : « […] *les éléments du paysage pastoral qui ponctuent ou délimitent les estives et qui apportent des connaissances sur leur utilisation et leur appropriation* […] *sont assez disparates, difficiles à saisir de manière synthétique et systématique dans les sources. Les éléments les mieux renseignés sont les bornes, décrites dans les textes, parfois subsistantes, inscrites sous la forme de croix gravées ou peintes sur les rochers, ainsi que les limites soit matérielles, c'est-à-dire des clôtures (murs de pierre ou autres séparations labiles), soit immatérielles, à savoir des lignes de partage exposées dans les sources écrites…* ».

[80] Sur le marquage des animaux, *cf.* p. ex. la synthèse publiée en 2001 par Etienne Landais (École nationale supérieure agronomique de Montpellier) sur « *Le marquage du bétail dans les systèmes pastoraux traditionnels* », *in* la *Revue scientifique et technique de l'Office international des épizooties*, 2001, 20 (2). On pourrait établir un instructif rapprochement entre ces marques pastorales et les marques d'appropriation apposées selon différents procédés (fer rouge, gravure, peinture, etc.) par d'autres corporations, sur des blocs de pierre à extraire, par exemple (carriers), ou sur des arbres à abattre dans les forêts de coupe (bûcherons) ; sur les marques forestières, *cf.* p. ex. l'étude de Lisa Shindo sur « *Le bois de construction des Alpes du sud : une ressource mise en œuvre localement et exportée* » *in* « *Des ressources et des hommes en montagne* », ouvrage collectif sous la direction de Jean Dumas, Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, Ed. du Comité des travaux historiques et scientifiques, *Books Openedition.org*, 2019.

[81] Comme le montrent les travaux de l'historien Jean-Pierre Dugène, la pratique du bornage pastoral frontalier dans les Pyrénées est très ancienne, l'enjeu étant de délimiter les droits de passage et les aires de pacage respectifs des bergers et des troupeaux espagnols et français dans cette région. Or il est constant que ces nombreuses bornes pastorales se présentaient toujours sous la forme classique d'une pierre assez basse (une trentaine de centimètres environ) sur laquelle était gravée une croix (parfois peinte), forme générale reprise plus tard pour la confection des bornes-frontières implantées en vertu des traités et conventions de délimitation des frontières conclus entre la France et l'Espagne en 1856, 1862 et 1866 : de fait, aucune de ces bornes ne se présente comme une tourelle de pierres sèches, indice supplémentaire que ce type spécifique de cairn ne devait pas être d'un usage courant en matière de bornage appropriatif (*cf.* sur ce point « *Ossau pastoral. toute une histoire, bornage des montagnes, abris et cabanes de bergers, les pierres gravées* », de Jean-Pierre Dugène – Ed. Cairn / Parc national des Pyrénées, 2002, ainsi que de nombreuses photos de ces bornes publiées sur Internet, notamment sur le site illustré et bien documenté http://robertauxbornesdespyrenees.kazeo.com/).

que parfois des éléments adventices (marches en encorbellement, niches ou des pierres sommitales en saillie…) sans rapport avec la fonction de bornage. D'une manière plus générale, les tourelles de pierres sèches n'étant pas liées au mortier se révèlent bien plus exposées aux épreuves du temps et des intempéries qu'un ouvrage monolithe, fragilité structurelle qui ne les qualifiait guère pour servir de bornes efficaces et pérennes.

D'autres objections déjà soulevées à l'encontre des supposées tourelles-balises de transhumance discréditent quelque peu l'hypothèse du marquage pastoral. Ainsi, sans qu'il soit utile de les reprendre une à une, on rappellera l'occurrence fréquente mais contradictoire des *groupes de tourelles* : signaliser un terrain ou un point de passage pastoral ne nécessite pas de construire plusieurs tourelles presque côte à côte, alors que nulle part ailleurs on ne signale de *groupes de bornes* (configuration qui ne manquerait pas de rendre la démarcation plus incertaine) ; ou encore la disposition irrégulière des tourelles de pierres sèches dans une région donnée, principalement concentrées sur quelques zones assez restreintes alors qu'on n'en trouve aucune sur le reste du territoire, etc.

Enfin, postuler que les tourelles étaient « des bornes comme les autres » débouche sur une déduction que la réalité du terrain dément sans appel : on devrait logiquement rencontrer des tourelles partout où on rencontre des bornes, ou en tout cas partout où il y avait suffisamment de pierres pour en construire, y compris en plaine et sur des terres de pacage fréquentées par les bovins. Or tel n'est pas le cas, ces artefacts étant, comme on l'a vu, concentrés pour l'essentiel dans des régions montagneuses ou collinaires de basse et moyenne altitude culturellement marquées par l'élevage des ovins (et accessoirement des chèvres).

LES RESSORTS D'ORDRE PSYCHOLOGIQUE

En définitive, hormis les cairns côtiers construits pour servir d'amers, aucune fonction technique ne s'impose de manière réellement convaincante pour expliquer à elle seule l'ensemble des tourelles de pierres sèches, en particulier celles qui, tout en semblant partie intégrante de leur environnement culturel agropastoral, ne sont paradoxalement corrélées ni avec l'activité courante des bergers, ni avec les impératifs de l'entretien d'un troupeau. D'où une palette d'hypothèses ponctuelles plus ou moins plausibles, dont certaines, pertinentes pour tel ou tel édifice, se révèlent sans fondement pour d'autres.

A ces limites intrinsèques s'ajoute que les fonctions triviales les plus souvent prêtées à ces édicules (abris, repères d'intempéries, marquage des aires de transhumance, postes de surveillance, tours à signaux, etc.), outre d'être parfois en concurrence entre elles -un abri coupe-vent peut difficilement servir de tour à signaux ou de poste surélevé d'observation, par exemple- buttent chacune sur une ou plusieurs données contextuelles dirimantes, dont on ne saurait méthodologiquement faire abstraction, comme la distribution territoriale très irrégulière des tourelles, leur diversité morphologique et le nombre élevé d'ouvrages de faible hauteur (1 m ou moins), ou encore le phénomène assez courant des *groupes de tourelles*.

Subsidiairement, quelques indices exprimant d'autres préoccupations que technologiques ou en lien avec l'élevage du mouton contrarient certaines des interprétations techniques les plus communes : ainsi, même dans une culture fortement imprégnée de religiosité, quelle raison y aurait-il de déposer des offrandes propitiatoires sur un repère de neige ou sur un affût de chasse ? Pourquoi disposer si souvent de banales bornes pastorales en alignements serrés ? Et *quid* de l'appariement de certaines tourelles à des monuments mégalithiques ?

Tout bien considéré, le *principe d'utilité* et la *présomption de pastoralité* prennent en compte diverses hypothèses peut-être valides ponctuellement pour telle ou telle tourelle mais qui ne débouchent ni l'un ni l'autre sur une *théorie générale des tourelles de pierres sèches,* incitant à explorer d'autres pistes que purement techniques.

C'est l'approche alternative privilégiée par certains observateurs, pour qui la construction de ces ouvrages répondait moins à des impératifs techniques qu'à des motivations religieuses (dans le cas d'édifices à vocation dévotionnelle ou propitiatoire bien identifiée et qui, en tant que tels, ne soulèvent pas de difficultés particulières d'interprétation) ou d'ordre psychologique (tromper l'ennui, se rassurer par une présence symbolique, laisser une empreinte durable de son séjour ou de son identité, etc.) et/ou sociologique (satisfaire à un usage commun exprimant l'adhésion à un groupe spécifique ou perçu comme une obligation statutaire, par exemple).

Les développements consacrés *supra* aux *harri mutilak* en fournissent une bonne illustration : ces édifices -quelle qu'en fût la fonctionnalité technique- étant considérés comme une *signature identitaire* propre aux *bergers basques* même si, en réalité, ces tourelles n'ont pas toutes été construites par des Basques[82].

Une interprétation marginale : la tourelle, objet de culte

Une fois écartées les suppositions simplistes et les idées reçues, une explication intuitive des tourelles pourrait spontanément venir à l'esprit : du fait même qu'on ne leur trouve pas de fonction technique convaincante, ces monuments auraient été des édifices à fonction magique ou religieuse (lieu ou objet de culte), interprétation moins exigeante et assez globalisante pour esquiver du même coup beaucoup d'objections matérielles embarrassantes[83].

Dans cette logique, la facture assez primitive des tourelles (montage en pierres sèches brutes plutôt qu'en pierres taillées assemblées au mortier, architecture simpliste se résumant à quelques formes basiques -cylindre, cube ou parallélépipède rectangle, cône, pyramide- absence de chambre intérieure, dimensions relativement modestes, …) porterait à les attribuer à une religion elle-même assez rudimentaire, voire à une simple pratique superstitieuse.

Cette thèse de la *tourelle objet de culte* primitif n'est pas irrecevable, à condition toutefois de ne pas en faire un dogme !

Ainsi, comme il ressort des observations comparatistes du présent ouvrage, il est indéniable qu'un certain nombre de cairns ont été construits pour des raisons cultuelles ou, à tout le moins, comme support matériel de pratiques magiques ou superstitieuses historiquement bien documentées : tel était le cas, par exemple, des *torretas tronconiques* des Guanches, qui participaient semble-t-il à l'exercice collectif d'un culte local ancestral (*cf. supra*) ou, dans un cadre moins formalisé mais beaucoup plus répandu, de tous les cairns à usage votif ou propitiatoire comme les *apachetas* d'Amérique du Sud, les *beinakerling* d'Islande, les *obo* centrasiatiques ou les *ahu* hawaïens, où il était

[82] Dans l'imaginaire collectif ouest-américain du 19ème siècle, le terme *basque* désignait non seulement les personnes d'origine ou de culture basque, mais plus généralement tous les bergers, au point que selon la formule déjà citée de l'anthropologue américain William A. Douglass (*op. cit.*), « *pour la plupart des gens, dire "berger" revient à dire "basque"* ».

[83] Echappatoire commode pour beaucoup d'artefacts anciens dont les archéologues ne parviennent pas à élucider la fonction originelle…

(et est encore) d'usage de déposer un cailloux ou de menues offrandes pour se concilier les esprits du lieu[84].

Dans le même sens, il est patent que nombre de religions et de pratiques magiques anciennes ont accordé un rôle rituel important à diverses formations lithiques (monolithes, pierres levées, cairns, ouvrages de pierres sèches, bétyles, etc.), sous différentes modalités selon les civilisations, les époques et la crédulité des fidèles : pierres-idoles, *supports des âmes*, tables à offrandes, autels sacrificiels, lieux d'invocation des esprits d'ancêtres ou de guerriers morts au combat, etc.[85] En outre, dans le cadre plus spécifique des pays de langues romanes historiquement et culturellement marqués par des influences romaines, on attache à divers ouvrages de pierres (les bornes, les *mojones* espagnols, les montjoies, …) le patronage discret de plusieurs *divinités des cairns* de la mythologie gréco-latine, comme l'*Hermès* grec, parfois le *Zeus*/*Jupiter-Jovis* ou plus classiquement le *Terminus* latin (proche du précédent – *cf. supra*).

Cela étant, pour séduisante qu'elle pourrait paraître, l'hypothèse de l'*objet de culte* ne s'est fort heureusement pas imposée à tort et à travers comme explication générale de toutes les tourelles de pierres sèches ; cela tient sans aucun doute au contexte agropastoral et à l'environnement montagnard ou collinaire dans lequel s'inscrivent la plupart de ces artefacts, cadre somme toute assez peu propice à des pratiques cultuelles spécifiques et -moins encore- à l'émergence d'une « religion des bergers » dans des pays d'obédience chrétienne très majoritaire. De ce fait, la littérature spécialisée (archéologues, historiens, ethnographes et folkloristes) comme la plupart des non-spécialistes n'invoquent des explications magiques ou religieuses que pour les seuls édifices qui le justifient réellement, s'orientant plutôt vers d'autres interprétations -d'ordre technologique, le plus souvent- plus simples à défendre même si elles ne sont pas toujours plus convaincantes.

Construire des cairns pour passer le temps ?

Un certain nombre de spécialistes admettent l'idée que des bergers auraient pris l'habitude de construire des tourelles de pierres sèches, non pas à des fins utilitaires (nécessité professionnelle), mais simplement pour tromper l'ennui durant les longues périodes d'inactivité relative qu'impose la surveillance d'un troupeau stationnaire[86] (hypothèse déjà évoquée *passim* dans le présent ouvrage).

[84] Cette pratique semble moins fréquente en Europe occidentale ou en Amérique du Nord, sans toutefois y être inconnue. On en trouve un exemple -parmi d'autres- avec certaines tourelles situées à Manteigas (dans la Serra da Estrela), où le rédacteur d'une page Internet signale avoir trouvé « […] *des bougies et des lampes allumées, laissées par les gens qui passent par là, voire des offrandes de fleurs* » (https://cavaca.blogs.sapo.pt/caminhada-pelos-poios-brancos-531363, cit. *supra*). Un autre site consacré aux *chemins de Saint-Jacques* portugais (les routes vers Saint-Jacques-de-Compostelle) indique que certaines *mariolas* servent aussi à baliser les itinéraires du pèlerinage, au point d'en être un *symbole marquant* (« *As Pedras são símbolos marcantes do Caminho de Santiago* ») sur lequel les pèlerins se doivent de déposer une pierre provenant de leur province ou de leur pays d'origine (https://umcaminhoparatodos.wordpress.com/caminho/simbolos/). Le fait d'avoir construit sur la Montagne de Lure le « *Cairn 2000* » avec les pierres en provenance de France et d'autres pays du monde exprime dans une certaine mesure, sinon une intention religieuse, tout au moins une préoccupation œcuménique du même ordre.

[85] Les liens entre les croyances religieuses, les pratiques cultuelles et les « pierres sacrées » -entendues au sens large- font l'objet d'une abondante et intéressante littérature scientifique, mais ils n'entrent pas en tant que tels dans le champ plus restreint du présent chapitre, centré sur l'interprétation religieuse qui pourrait être donnée aux seules *tourelles de pierres sèches*, en particulier à celles paraissant corrélées à la culture pastorale.

[86] Cette thèse ne fait cependant pas l'unanimité ; à propos des tours-balises d'Amérique du Nord, Farley Mowat (*op. cit.*) l'écarte même sans ambages : « *Une chose est sûre, elles n'ont pas été érigées simplement pour passer le temps* ».

Il aurait même pu s'agir, pour certains, d'une sorte de dérivatif ludique ou, peut-être, d'une sorte de défi lancé à soi-même ou à d'autres bergers, voire d'une démarche esthétique de l'ordre du *land art* : selon cette thèse, les tourelles de pierres sèches relèveraient donc de ce que l'architecte et historien austro-américain Bernard Rudofsky (1905-1988) désignait dans son ouvrage <RB120> sur *L'architecture insolite* comme « *une architecture qui n'aurait été qu'un jeu* »[87].

De fait, la garde des moutons peut s'avérer fastidieuse à la longue, notamment quand il ne se passe rien ; sans aller jusqu'à se plonger dans la lecture juché au sommet de sa tour (comme dans la légende du berger Buckle – *cf. supra*), un pâtre bien secondé par ses chiens de berger dispose, sinon de vrais temps libres[88], tout au moins de longs temps morts lui permettant de vaquer à d'autres occupations simples, comme ramasser et transporter des pierres ou les empiler pour construire une tourelle…

L'idée de la tourelle passe-temps n'est pas récente. On la trouve énoncée dès 1904 par Henry F. Cope (*in* « *Herder's monument in Sheep-herder vs Cow-puncher* » <RB086>) : « […] *les "monuments de berger"* […] *sont des tas de pierres qui ont été patiemment ramassées par les bergers et assemblées dans des formes fantastiques, tentative des hommes échapper à la folie que provoque l'isolement total* » ; elle est régulièrement reprise par différents spécialistes réputés, tant pour expliquer les tourelles américaines qu'à propos des *tours de berger* européennes[89]. Les *harri mutilak* laissés par les bergers basques dans plusieurs régions des États-Unis (*cf. supra*) auraient répondu à la même préoccupation, ces formations étant, tout comme les arborglyphes, « *un moyen courant pour ces hommes de faire face à l'ennui et à la solitude…* » (*in* la communication précitée d'Elva Aylesworth « *Basque Sheepherders* » <RB092>).

Construire des cairns ne serait d'ailleurs pas un dérivatif propre aux seuls bergers occidentaux : ainsi, dans un mémoire de thèse en vue du doctorat de philosophie <RB133>, James Wade Hadley Campbell, professeur assistant au Département d'anthropologie et d'archéologie de l'Université de Boston, signale l'existence, dans l'aire d'implantation des pasteurs Navajos (un groupe ethnique proche des Apaches, connu notamment pour l'élevage d'une race ovine à quatre cornes, le *navajo-churro*), de formations bien différentes des cairns funéraires ou cultuels habituels des Indiens de cette région : il s'agit d'empilements tabulaires en dalles plates de grès, mesurant entre 30 et 50 cm de côté et 0,5 à 1 m de haut, donc assez semblables à de petites tourelles de pierres sèches, si l'on se fie à cette description ; elles auraient été construites par des pasteurs Diné (un des noms autochtones des Navajos, signifiant dans leur langue *homme* ou *peuple*) pour délimiter leurs pâturages, ou simplement pour passer le temps [« *to simply pass the time* », *sic*]. Certains de ces cairns seraient relativement récents (*a priori,* de la seconde moitié du 20ème siècle), un des informateurs de Campbell précisant que deux d'entre eux avaient été construits les années précédentes, l'un par sa mère[90], l'autre par son propre frère, « *pour passer le temps pendant qu'ils gardaient le troupeau* » [*to pass time while herding*].

[87] En réalité, Bernard Rudofsky vise essentiellement des ouvrages creux comme les tombes, les habitations, les abris, etc. (dont certains peuvent, de l'extérieur et sous certains angles, ressembler à des tourelles de pierres sèches) mais il ne prend pas en compte les cairns et autres structures pleines.

[88] Les bergers restaient toujours sur le qui-vive et ne s'accordaient guère de répit pour assurer en toutes circonstances la sécurité et la tranquillité de troupeaux dont ils étaient responsables et comptables vis-à-vis de leurs propriétaires.

[89] *Cf.* p. ex. la communication d'Yves Blanc sur les *tours de berger* du Lévézou (*op. cit.*).

[90] Cette construction d'une tourelle de pierres sèches par une femme est peut-être un cas unique : nous n'en avons rencontré aucun autre dans les très nombreux documents consultés pour la préparation du présent ouvrage.

Comme toute explication d'ordre psychologique, cette hypothèse est aussi difficile à démontrer qu'à réfuter, mais d'un point de vue épistémologique -et contrairement aux hypothèses d'ordre technologique- elle ne soulève pas d'objections majeures, tout en s'accommodant assez aisément de quelques singularités comme la distribution erratique des tourelles de pierres sèches sur leurs aires respectives d'implantation : les écarts constatés refléteraient simplement les différences de caractère -et peut-être d'emploi du temps- des bergers fréquentant ces régions, quelques-uns uns ayant l'habitude de se distraire en construisant ces édifices tandis que beaucoup d'autres préféraient occuper autrement leurs moments d'inactivité (en méditant, en contemplant le paysage, en priant, en cueillant des simples et des baies, en gravant des écorces, en taillant de menus objets de bois, etc.).

Un autre mérite de cette interprétation est sa meilleure compatibilité avec le phénomène des *groupes de tourelles* comptant plusieurs édifices du même type à quelques mètres les uns des autres : soit qu'ils aient été construits au fil du temps par un même berger (d'une année sur l'autre, par exemple), soit que la présence d'une première tour ait induit par mimétisme comportemental l'érection d'édifices comparables, avec une possible -pour ne pas dire probable- compétition entre plusieurs bergers pour voir qui irait le plus vite ou lequel réaliserait la plus haute ou la plus belle (la symbolique phallique de ces ouvrages poussant à pareille surenchère) ; là encore, Yves Blanc (*op. cit.*) semble partager ce point de vue, estimant que « *La tour de berger pourrait être surtout faite pour être vue et dans certains cas sa proximité et ses dimensions soulevèrent une possible concurrence ou émulation entre les différents "architectes"* ».

Ainsi envisagée, les tourelles de pierres sèches auraient même pu servir de « démonstrateur » de l'ingéniosité architecturale et de l'habileté du berger, hypothèse suggérée par James Caron dans son guide de randonnée sur la région écossaise des *Angus Glens* <RB121> : « […] *la raison de leur construction n'est pas exactement connue. Ils peuvent simplement être l'œuvre de constructeurs désireux de montrer leurs compétences*… ». Le témoignage du berger américain Tomas Antillon sur les *shepherd's monuments* (*cf. supra*) accrédite ce point de vue : « […] *Nous attachions une grande fierté à voir qui ferait les plus grands et les meilleurs monuments* […] *Nous nous sentions en chance quand nous pouvions trouver des pierres de couleurs contrastées, car on pouvait alors construire quelque chose de très impressionnant …* ».

Dans une instructive contribution sur *La pierre sèche et le berger dans le domaine nord-méditerranéen* <RB122>, Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau (ref. *supra*), qui s'interroge sur l'affinité spécifique que les pasteurs-constructeurs semblaient porter à la technique de la pierre sèche, observe que ce mode de construction est une sorte de *marqueur culturel* de la ruralité méditerranéenne[91] et, concernant ce qu'elle désigne comme « *des bornes en pierres empilées* » (à entendre ici comme des cairns architecturés, voire comme des tourelles de pierres sèches), avance incidemment la même explication (démontrer son adresse) : « *Le berger (éleveur et/ou gardien des bêtes), personnage directement issu du monde agricole, utilise aussi cette technique* […] *suivant ses besoins, suivant la disponibilités des matériaux, suivant enfin certains codes de comportement* […] *L'environnement humanisé de la bergerie ...* [comporte ainsi des] *bornes en pierres empilées, qui servent de signalisation ou qui témoignent de l'adresse du berger* ».

[91] Nous préférons l'expression *marqueur culturel* à celle de l'auteur de cette contribution (qui vise un « *code de comportement* »), car il n'est pas sûr qu'un tel comportement fût réellement codifié, même de manière non-dite et informelle. Quoi qu'il en soit, la construction à pierre sèche ressortit moins à un impératif fonctionnel qu'à un réflexe d'ordre culturel, comme le note bien Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau dans sa contribution, renvoyant, au sujet de l'utilisation de l'appareil à sec par les bergers, aux conclusions de Pierre Coste, ancien conservateur du Patrimoine, et de l'abbé Pierre Martel (1923-2001), archéologue, environnementaliste et cofondateur en 1953 du mouvement des *Alpes de lumière*, dans leur ouvrage sur *La pierre sèche en Provence* <RB123> : « […] *c'est là qu'on passe de la nécessité à la culture, à la confiance et à la valeur qu'un groupe accorde à une technique qui lui est plus familière* ».

Dans le même ordre d'idée, on doit mentionner les observations consignées par l'ethnologue et historienne française Adrienne Durand-Tullou (ref. cit.), sur la base de témoignages recueillis directement auprès d'anciens bergers des causses de Blandas et de Campestre (département du Gard). Elle y signale l'existence de *tournélo* (ou *tornèla*), c'est-à-dire de *tourelles* en occitan (sur ces deux formes, *cf. supra* les développements consacrés à la terminologie des tourelles françaises), ouvrages de pierres sèches de forme cylindrique, hauts d'environ 1,50 m pour un diamètre d'environ 1,30 m, que les pasteurs construisaient « […] *à la fois comme passe-temps et* [pour] *montrer leur dextérité : l'extérieur devait être aussi lisse que possible et le diamètre invariable sur toute la hauteur* … ». Il semble que cette pratique ait disparu dans les années 1930 en même temps que l'élevage intensif du mouton dans la région.

En soi, que des personnes vivant en milieu rural mais dont ce n'est pas la profession aient édifié des ouvrages de pierres sèches sans réelle motivation utilitaire -par jeu ou simplement pour passer le temps- peut surprendre, vu la pénibilité et la relative complexité de l'entreprise[92]. Pourtant, le fait est attesté, sinon pour des tourelles de pierres sèches, tout au moins pour des *cabanes* de pierres sèches, pourtant plus compliquées à construire qu'une tourelle puisqu'il s'agit d'ouvrages creux exigeant beaucoup de savoir-faire. Ainsi, s'interrogeant sur le raisons pour lesquelles on construisait jadis des *bories*, certains érudits du début du 20ème siècle voyaient ces constructions non seulement comme des ouvrages utilitaires (des abris, notamment) mais aussi comme une « *fantaisie de paysans qui, pour débarrasser leur terrain de pierres, les disposaient en cabanes ou en alignements* »[93], sans que cette démarche leur parût spécialement surprenante.

Dans sa brochure sur « *La tradition des bâtisseurs a pierre sèche* » <RB107>, Christian Lassure cite pareillement l'exemple d'un châtelain du Gard qui, au 19ème siècle, « *construisait par jeu des capitelles* », ou encore celui d'un habitant de Sornac (dans le département de la Corrèze) nommé Gorse, sabotier de son état et employé comme facteur, qui lui aussi construisait à la même époque des *cabanes* de pierres sèches pour servir d'abris, pour lui (pendant ses tournées) et pour les autres gens de la commune[94]. De même, un berger de la Montagne de Lure prénommé Bernard racontait dans les années 1960 qu'au cours de sa carrière, il avait construit à lui seul une quarantaine de *cabanes de berger* ; un autre ancien berger du Cantal, devenu gardien de musée par la suite, se rappelait que dans sa jeunesse, lui et les autres jeunes bergers avaient l'habitude de construire de tels

[92] Toutes proportions gardées, certaines activités sportives assez intenses que nombre de citadins s'imposent aujourd'hui pour « garder la forme » (footing, squash, mur d'escalade, aérobic, musculation, arts martiaux, etc.) n'ont rien à envier, en termes de dépense gratuite d'énergie, à la construction d'une tourelle de pierres sèches ! Il n'est pas interdit de penser qu'en leur temps, certains édifices lithiques aient, eux aussi, répondu à des préoccupations du même ordre ; dans son ouvrage « *Parler à travers les trembles* » (*op. cit.*), l'historien basque Joxe Mallea-Olaetxe évoque d'ailleurs explicitement cette possibilité au sujet des *harri mutilak* : « […] *Tout comme certains arborglyphes sont des griffonnages, des harri mutilak peuvent avoir été érigés sans raison particulière. Peut-être comme un moyen pour un berger jeune, bien nourri et reposé d'exercer ses muscles, ou encore pour s'entraîner au "harri jasotze", c'est-à-dire une compétition de porter de pierres, un sport basque populaire* ».

[93] Cité par Mme Marie-Christine Mansuy Chevalier-Drevon dans l'ouvrage de vulgarisation sur *Les bories* publié par le Parce naturel régional du Luberon <RB110>.

[94] Les « *cabanes de Gorse* » sont mentionnées dans petit article de l'écrivain René Limouzin (1926-2020) consacré à cet altruiste et pittoresque personnage, qui n'est pas sans rappeler son illustre collègue postier, le Facteur Cheval (« *Figures de la Haute Corrèze - Gorse, "l'humanitaire"* », *in* la revue *Lemouzi, Revue régionaliste et félibréenne*, n° 65, janvier 1978).

ouvrages[95], témoignage qui, selon Christian Lassure, « *en dit long sur l'aspect ludique que, à l'occasion, peut revêtir la construction de ces édifices* » (à noter, en revanche, qu'aucun de ces constructeurs d'abris ne relate avoir bâti de tourelles pierres sèches).

Cela étant, sans disconvenir que çà ou là des tourelles de pierres sèches ont pu être construites par des bergers simplement pour passer le temps ou se distraire, cette hypothèse ne nous paraît pas suffisante pour expliquer tous les édifices de ce type, aussi bien en Europe que sur le continent américain et, probablement, dans quelques autres régions du monde.

Agencer des pierres en structures aussi rudimentaires offrait-il un dérivatif très stimulant à un berger souhaitant se changer les idées et occuper son temps de manière un peu moins monotone ? Il serait illusoire de chercher une réponse définitive à cette question subjective, les rares témoignages dans ce sens restant somme toute des cas isolés. Surtout, s'il ne s'était agi que de tromper leur ennui, on peut raisonnablement supputer qu'au moins certains de ces bergers-bâtisseurs auraient fait preuve d'un peu plus d'inventivité architecturale -voire artistique- dont subsisteraient quelques indices : or, tel n'est pas le cas, les tourelles étant construites sur des modèles austères et répétitifs -pour l'essentiel, de simples cylindres, cubes ou parallélépipèdes- les *groupes de tourelles* étant quant à eux agencés sans ordre apparent qui dénoterait le moindre souci d'originalité.

Aussi sommes-nous enclin à privilégier une interprétation quelque peu différente : beaucoup de tourelles de pierres sèches auraient été construites par des bergers, moins pour « tromper leur ennui » par une activité distrayante ou un effort de création que pour « meubler leur solitude » en ajoutant à leur environnement inhospitalier un mobilier lithique lui conférant un caractère un peu moins sauvage. De ce point de vue, la présence durable d'une ou plusieurs tourelles dans un paysage contribuait à l'*humaniser*, surtout s'il s'agissait d'édifices explicitement désignés comme des *hommes de pierre*.

De l'*apprivoisement* à la *domestication* du territoire

Loin des clichés romantiques et un peu mièvres sur la vie pastorale colportés par les peintres et les écrivains classiques puis, à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, par les photographes de genre, le pastoralisme de basse et moyenne montagne imposait aux bergers des conditions de vie à la fois dures, fastidieuses et parfois dangereuses. Les pâtres, leurs chiens et les troupeaux devaient affronter des conditions climatiques souvent pénibles (soleil et chaleur torride l'été, froid rigoureux et intempéries parfois mortelles l'hiver) et ils étaient exposés aux attaques d'animaux sauvages alors encore nombreux en Europe (les ours, les loups, les renards, divers félins, des rapaces, des vipères ou des scorpions, en particulier) ; le tableau n'était guère plus engageant dans les grands États d'élevage américains, plus sauvages encore que les pays européens, où planait de surcroît la menace (réelle ou supposée) d'attaques d'Indiens irréductibles.

[95] Rapporté par l'archéologue et historienne spécialiste de l'art irlandais Françoise Henry (1902-1982) en note de son article en anglais sur différents édifices de pierres sèches irlandais <RB124> ; l'auteur y constate « *une analogie si frappante* » entre ces formations lithiques irlandaises et des ouvrages comparables d'Europe continentale, notamment en Europe du Sud (« […] *en France jusqu'en Bourgogne, en Espagne et au Portugal, dans certaines régions du sud de l'Italie, en Istrie et en Dalmatie, et probablement dans tous les Balkans* […] *qu'elles doivent leur être assez étroitement apparentées…* » (citation d'origine trop longue pour être reproduite *in extenso*).

Si la rudesse des conditions d'exercice était alors le lot de bien d'autres métiers, les récits de l'époque font état d'un facteur de pénibilité supplémentaire spécifique aux bergers : le grand isolement physique, social et mental de ces hommes[96] astreints à séjourner pendant de longues périodes dans des espaces hostiles, difficiles d'accès et parfois considérés comme le gîte d'élémentaux malveillants, où le reste de la population ne s'aventurait guère[97], surtout de nuit ou par mauvais temps.

Devant ainsi évoluer seuls dans un environnement potentiellement menaçant, il était donc assez logique que ces bergers cherchent à en atténuer autant que possible le caractère *sauvage* entendu dans les différents sens de cet adjectif selon qu'il s'applique à un lieu, à un animal ou à un comportement : il vise à la fois son isolement et son caractère inhabité (dans le cas d'un lieu), sa nature primitive, la difficulté de s'en approcher et de gagner sa confiance (caractéristique d'un animal non domestiqué ou d'un homme non civilisé), enfin une force brutale et des réactions imprévisibles et dangereuses (sens comportemental)[98].

Aussi le berger avait-il tout intérêt à *apprivoiser* cet environnement sauvage, c'est-à-dire -au sens propre- à s'en faire accepter et à s'en assurer la confiance, de manière à le rendre plus vivable, plus familier et moins dangereux (autrement dit, le *domestiquer*)[99] ; à la longue (en fonction notamment des cycles de transhumance dans les régions pratiquant ce type de pastoralisme), l'*apprivoisement* permettait d'amorcer une sorte d'*appropriation* du territoire, pas nécessairement au sens juridique ou patrimonial de ce terme, mais qui se traduisait à la fois pas la consolidation d'un droit d'usage et par le sentiment d'occupation légitime d'un lieu devenu familier.

De ce point de vue, le verbe français *apprivoiser* rend bien compte de ce double phénomène de domestication et d'appropriation symbolique, même si son parcours étymologique assez sinueux reste à préciser : il découlerait du verbe latin équivalent *apprivatiare,* issu lui-même soit d'*apprivatare* (infinitif ayant donné en provençal *aprivadar* dans le sens de *familiariser*), soit -comme le suppose Littré- sans transition d'un dérivé du verbe *privare* (dans sa forme participiale *privatus*), lequel

[96] Comme on a pu l'observer dans le cas des bergers basques aux États-Unis (*cf. supra*), cet isolement imposé devenait même parfois un outil de gestion dont les propriétaires usaient volontiers pour s'assurer la discrétion de leur personnel et s'épargner autant que possible d'éventuelles revendications sociales.

[97] Le développement d'infrastructures ferroviaires, routières et touristiques, le tracé de chemins de grande randonnée, l'automobile et, plus récemment, le téléphone portable ont contribué à rendre beaucoup plus accessibles qu'avant les plateaux et les landes isolées de basse et moyenne montagne, fréquentés aujourd'hui par de nombreux touristes et amateurs de beaux paysages. Pour autant, chacun mesure combien ces espaces peuvent vite redevenir hostiles, voire dangereux, pour peu qu'une panne ou un incident survienne, que le téléphone portable ne capte plus ou que les conditions météo s'y dégradent brutalement.

[98] Le terme français *sauvage* (substantif ou adjectif) procède étymologiquement du latin *silvaticus* qui se rapporte spécifiquement aux forêts (*silva*) ; sa généralisation à d'autres espaces tient au fait que tout comme les forêts, les déserts, les landes et les montagnes sont en général des endroits inhabités, où il est facile de s'égarer et qui sont réputés peuplés d'animaux dangereux, d'individus en rupture de ban, de sorcier(e)s, voire d'entités surnaturelles peu fréquentables.

[99] Les mots apparentés au verbe français *domestiquer* sont ambivalents, en ce qu'ils renvoient aussi bien à la notion d'*apprivoisement-acclimatation* d'espèces sauvages (animaux *domestiques* et plantes *domestiquées*) qu'à la condition des personnes et à l'usage d'objets affectés à la maison (*domesticité*, *personnel domestique*, *ustensiles domestiques*, *fioul domestique,* …), ce second sens incluant le plus souvent un lien d'appartenance, de service et de subordination envers le *maître de maison*. De ce point de vue, il est intéressant d'observer que plusieurs des appellations attribuées en différentes régions aux *tourelles de pierres sèches* et ouvrages apparentés expriment eux aussi en arrière-plan une *condition domestique* (au service de celui qui les a érigées) ; tel est le cas, par exemple, du terme portugais *mariola*, qui désigne en premier sens un *portefaix*, du mot turc *kulluk* (qui se rapporte à la *servitude*), du terme anglais ou américain *boy* (dans son sens de *serviteur* ou de *serveur*), ou encore du terme basque *mutil* désignant un *garçon* entendu au sens *domestique* (*garçon de service*, *garçon d'étage*, *garçon de ferme*, …).

renvoie aux notions d'*isolement*, de *mise à l'écart* puis, par glissements successifs, de *mise de côté*, d'*usage privé* et, finalement, d'*appropriation* proprement dite ; mais *apprivatiare* pourrait aussi résulter du télescopage entre cet *apprivatare* et un autre verbe-racine, *vitiare*[100], pris dans le sens d'*habituer* et qu'on retrouve dans la langue d'oc (*a*)*vesar* ou en espagnol *avezar* (même sens). Il est patent que ces différentes racines sont aussi voisines, par le sens et la prononciation, de termes apparentés au verbe français *habiter*, qui renvoient tout à la fois aux notions croisées d'*habitat*, d'*habitude* (*usage*) et de *possession* (entendue au sens charnel, justifié par la racine latine initiale *habere* signifiant *faire sien*, *posséder*). Apprivoiser un lieu revient donc bien à le rendre *habitable* et *habituel* (familier) pour, en en fin de compte, le *faire sien*[101].

Pour le reste, si attractives qu'elles soient, il nous paraîtrait méthodologiquement hasardeux d'aller plus avant sur le terrain des interprétations d'ordre psychologique qui, tout comme les tentatives d'explications utilitaires, frôlent souvent la spéculation et butent très vite sur l'insuffisance ou l'absence de sources plus consistantes.

Il en émerge cependant une donnée objective bien établie : sur les deux rives de l'Atlantique, des tourelles de pierres sèches ou des édifices apparentés ont fait çà et là l'objet d'une *personnification* symbolique, attestée par des appellations locales éloquentes (*hommes de pierre*, *ometti*, *om'd pera*, *stone men*, *steinman*, *stone boys*, *american men*, *femmes-os*, *harri mutilak*, etc.[102]), ainsi que par divers récits et légendes locales laissant transparaître une représentation humaine imaginaire derrière le monument de pierres sèches (thème des tourelles figurant des soldats en armes, des tourelles-épouvantails, voire des monuments de berger à caractère mémorial).

L'homme de pierre, auxiliaire d'*humanisation*

Le rapprochement entre une tourelle de pierre sèches et un homme -pourtant *a priori* peu évident, la forme générale de ces monuments n'ayant rien d'anthropomorphe[103]- nous a vite paru trop courant pour être fortuit. Envisagé au début de nos recherches comme un épiphénomène susceptible de

[100] *Cf.* p. ex. https://www.cnrtl.fr/etymologie/apprivoiser. Les trois verbes latins *apprivatiare*, *apprivatare* et *vitiare* sont des formes empruntées au latin vulgaire ; par ailleurs, si le verbe *habitare* (fréquentatif d'*habere*) est bien attesté en latin classique (répertorié au Gaffiot), l'hypothèse de son télescopage étymologique avec des dérivés *d'apprivatare*, bien que nous paraissant plausible, reste à démontrer.

[101] C'est peut-être la raison pour laquelle les *sheepherder's monuments* élevés par les bergers basques du Nevada étaient considérés comme un affront et régulièrement détruits par les Indiens natifs de ces régions, qui y voyaient à la fois une affirmation de présence étrangère durable (*habitat* et *habitude*) et une marque de dépossession de leurs terres (*habere*) - *in* le document de présentation élaboré par Jamie Litzkow (Bureau of Land Management, Spokane District) lors de la 72ème Conférence annuelle de l'Association anthropologique du Nord-Ouest réunie à Kennewick (Washington) du 20 au mars 2019, d'après les informations de Joxe Mallea-Olaetxe (cité *supra*).

[102] Curieusement, la langue portugaise ne semble pas comporter de locution équivalente à celle d'*homme de pierre* qu'on retrouve dans d'autres langues romanes ou d'origine germanique ; de même, nos recherches de terrain et nos investigations documentaires approfondies sur les tourelles de pierres sèches portugaises n'ont pas mis en évidence ce phénomène de *personnification* des cairns constaté dans beaucoup d'autres pays.

[103] A la différence, par exemple, des *inutsuk* du Grand Nord, dotés d'ébauches de tête, de bras et de jambes, ou encore des silhouettes monolithiques des îles du Pacifique (*tiki* polynésiens, *moaï* de l'Île de Pâques, ...), où on parvient sans trop de peine à discerner un visage pourvu d'yeux, parfois un nez, une bouche, des bras serrés le long du buste, etc. Comme on l'a souligné à plusieurs reprises, le profil général d'une tourelle de pierres sèches ou d'un cairn apparenté n'est pas l'élément déclencheur du processus mental de sa personnification. Le mécanisme psychologique à l'œuvre ne doit rien à la paréidolie, alors qu'elle explique en large part les *rochers évocateurs* (anthropomorphes ou zoomorphes) tels que ceux qu'on peut observer dans la Serra da Estrela (*cf.* le premier chapitre du présent ouvrage) et dans bien d'autres sites en France comme à l'étranger.

livrer quelques indices révélateurs sur l'intentionnalité ayant animé l'érection de ces édifices, ce thème de *l'homme de pierre* (ou sa très exceptionnelle variante *femme de pierre*[104]) nous est en fait progressivement apparu comme central en tant que trait d'union objectif -peut-être le seul- entre tous ces artefacts lithiques, sorte d'invariant par delà les cultures et les régions concernées[105].

En lui-même, ce constat ne renseigne pas sur la (ou les) fonctionnalités de ces édifices (la question du *pourquoi ?*), ni sur les affinités spécifiques qu'ils semblent entretenir avec le monde pastoral ; mais il laisse à penser qu'au-delà des nuances de forme, de taille et de distribution territoriale -dont la partie comparative du présent ouvrage rapporte maints exemples- ce type de cairn s'inscrit dans un même *schéma de pensée* marqué par quelques préoccupations communes plus psychologiques ou sociales que technologiques (affirmer son identité et son appartenance à un groupe, exorciser ses peurs face à un environnement inhospitalier, revendiquer l'usage d'une terre, montrer son habileté, passer le temps et s'évader de la monotonie du paysage, ...). A tous ces égards, la prise en considération de la personnification des tourelles concourt à une meilleure compréhension globale de ces artefacts.

De l'espace naturel à un paysage humain

En beaucoup d'endroits, des tourelles dépourvues d'utilité technique avérée semblent n'avoir eu d'autre fonction que symboliser et affirmer une présence humaine sur un territoire reculé et qu'on imagine peuplé de prédateurs agressifs, voire de créatures inconnues et malfaisantes. Dans cet environnement inhospitalier et perçu comme potentiellement menaçant, élever un homme de pierre n'est plus un simple passe-temps pour tromper l'ennui mais une réponse primitive -voire réflexe- au besoin de rassurance et de protection[106]. La présence de ce compagnon protecteur immobile et inamovible contribuera à *humaniser* le milieu, à en conjurer les menaces et, ce faisant, à transformer

[104] Lapalissade genrée, l'homme de pierre n'est pas une femme : sauf exception, c'est bien la représentation imaginaire d'un individu de sexe masculin, en charge d'affirmer la présence et la domination de l'homme sur un territoire et investie de fonctions plus typiquement masculines (soldat, chasseur pour éloigner les bêtes sauvages, garde-frontière, …). De fait, les tourelles et les cairns apparentés sont pour la plupart implantés à l'écart des zones d'habitation (en moyenne altitude le plus souvent) dans des environnements sauvages et quelque peu hostiles, fréquentés presque uniquement par des hommes (des bergers de montagne pour la plupart, métier qui, jusqu'à une époque relativement récente, ne recrutait guère de femmes) ; inversement, on ne trouve pas de tourelles dans des endroits plus hospitaliers marqués de présence féminine, comme les villages ou les prairies de fond de vallée, lieu d'exercice des *bergères* préposées à la garde des *blancs moutons* qui, en cas de pluie, regagnent de douillettes *chaumières* plutôt que de rudes *abris de berger* (d'après la célèbre chanson française tirée de l'opéra-comique *Laure et Pétrarque* écrit en 1780 par Fabre d'Églantine, sur une musique de Louis-Victor Simon). Sur le plan terminologique, la désignation commune des tourelles en français est de genre féminin (tour, tourelle, quille, montjoie), mais beaucoup d'autres langues prises en compte dans le présent ouvrage usent à cet effet de substantifs masculins ou neutres.

[105] Dans les pays sur lesquels nous avons travaillé, il est assez fréquent que certains cairns-tourelles et autres ouvrages les mieux architecturés fassent l'objet d'une personnification en *homme de pierre* (ce phénomène semblant beaucoup plus rare pour les simples cairns-empilements et les petits cairns de cheminement) ; en revanche, nous n'avons nulle part trouvé d'indice d'assimilation *imaginaire* de ces cairns à un animal sauvage ou domestique (à la différence des *rochers évocateurs* qui, le plus souvent, sont identifiés comme des animaux -pierres zoomorphes- plutôt que comme des hommes).

[106] Pour exercer efficacement sa fonction protectrice, il vaut mieux que l'*homme de pierre* soit armé ! C'est peut-être la raison pour laquelle l'entité censément incarnée dans un cairn personnifié n'est presque jamais une femme, ni un berger ou un cultivateur (comme on aurait pu s'y attendre dans un environnement agropastoral), mais bien souvent un soldat (un *homme d'arme*) dont la présence est somme toute plus rassurante (*cf.* p. ex. les *soldados encantados* des *moledros* portugais, les combattants des clans écossais personnifiés dans certains cairns des Highlands, ou encore l'armée de pierre représentée par l'alignement du *Nine Standards Rigg* dans le nord-ouest de l'Angleterre).

l'*espace naturel* en un *paysage humain* dans lequel il sera sans doute plus facile de vivre en sécurité[107].

Comme on l'a noté *supra*, les tourelles de pierres sèches ne sont pas les supports d'un culte spécifique. A la différence d'une incantation magique ou d'un acte de superstition (comme ceux pratiqués par les voyageurs passant devant certains cairns pour se concilier la protection des esprits du lieu, avec souvent l'obligation d'y ajouter un cailloux ou d'y déposer une pièce de tissu ou une offrande parfois assortie d'un vœu), la protection dispensée par le compagnon de pierres sèches n'a pas de dimension religieuse[108] et tient à sa seule présence, bien visible dans le paysage[109]. Le cairn opérant de lui-même, il n'y a pas besoin de l'invoquer ou d'y déposer quoi que ce soit[110] : c'est sans aucun doute la raison pour laquelle, sauf de rares exceptions, on ne trouve pas sur les *tourelles pastorales* d'Europe occidentale (*tours de berger*) ou d'Amérique du Nord (*shepherd's cairns*) les objets habituels (*ex voto*, pièces de tissu, ossements et autres offrandes propitiatoires) déposés en grand nombre sur les *apachetas* sud-américaines, les *oboo* turco-mongols, les *beinakerling* islandaises ou les *ahu* hawaïens.

Les « épouvantails de pierre », quoique présentés comme des dispositifs techniques plutôt que symboliques, répondaient eux aussi en large part à ce même besoin de *protection imaginaire* (c'est-à-dire d'une protection dispensée par une *imago,* en l'occurrence une formation lithique *personnifiée*). On a vu *supra* que dans plusieurs régions (aux États-Unis dans le Wyoming et le

[107] On discerne bien derrière ce processus d'humanisation l'effort constant des sociétés humaines pour dépasser le conflit nature / culture et pour faire d'un environnement naturel subi un paysage culturel approprié. Dans sa thèse de doctorat en philosophie et folklore <RB134>, la chercheuse Lynne Sullivan McNeill, s'intéressant notamment aux formations lithiques des régions arctiques, souligne ainsi la fonction des cairns et des empilement de cailloux comme outils de transition de la nature (les pierres qui composent l'édifice) vers la culture, exprimée même en l'absence de toute présence humaine par un édifice marquant un territoire ou indiquant le chemin vers un lieu donné. Se référant aux travaux de l'historien et philosophe Mircéa Eliade, spécialiste des mythes, elle décrit comment « *les êtres humains créent constamment des "points fixes" dans l'espace qui les entoure pour repousser* […] *le chaotique. Ces points fixes* […] *prennent naissance lorsqu'une personne manipule l'environnement naturel et crée un objet de culture* ». S'agissant des cairns, cette manipulation représente « […] *le niveau le plus basique* » de l'intervention de l'homme sur la nature (« *the most basic level of a human's manipulation of nature* »), car si les pierres qui les composent sont des éléments bruts de la nature, elles ne s'empilent pas spontanément : c'est leur assemblage en tas qui est en lui-même la preuve manifeste du contact humain.

[108] Cela étant, plusieurs protections valant mieux qu'une sur le terrain de l'irrationnel, les bergers européens ou américains pouvaient aussi faire appel « en tant que de besoin » à l'arsenal plus conventionnel que leur religion -un christianisme rudimentaire et superstitieux, le plus souvent- mettait à leur disposition, au gré des pratiques et des croyances de chacun : invocation de l'*Ange gardien* ou du *Saint patron*, prières à divers Saints protecteurs (la Vierge Marie, notamment, plus un certain nombre de Saints à solliciter dans telle ou telle circonstance), oraisons jaculatoires, récitation de chapelet, signes de croix, ostentation d'un petit crucifix, palpation d'une bible ou d'un reliquaire de poche, etc.

[109] Nous avons déjà souligné cet impératif de *visibilité*, bien perceptible autant sur le terrain (par les emplacements de beaucoup de tourelles de pierres sèches, manifestement positionnées pour être vues de loin) que dans l'étymologie de plusieurs termes pouvant désigner ce type d'ouvrages : *vista* en occitan, *specchia* en Italie, *mariola* en portugais (si, comme certains le supposent, ce mot est de la même famille que le *mirador* ibérique), *vichadero* en Amérique du Sud, etc.

[110] Avec cet avantage supplémentaire qu'à défaut d'être très canonique, l'érection d'une inoffensive tourelle de pierres sèches ne vouait pas le berger aux foudres ecclésiastiques ! Il en aurait peut-être été autrement si le compagnon en question avait été matérialisé par un monolithe (bétyle), *a fortiori* par une pierre taillée dans une forme vaguement humaine et qui, pour le cas, aurait frisé l'idolâtrie.

Montana, ainsi qu'en Mongolie) les bergers comptaient sur les cairns pour éloigner les prédateurs (ours, loups, coyotes, …)[111].

Techniquement, ces cairns-épouvantails ne devaient pas être d'une grande efficacité, car d'après les spécialistes, les animaux sauvages s'habituent vite à la présence d'un répulsif visuel statique (l'effet dissuasif dépendant surtout de l'animation de l'épouvantail ou de son changement de place périodique, deux impératifs impossibles à satisfaire avec un massif édifice de pierres sèches !) ; en revanche, dans les représentations individuelles, à défaut d'inquiéter les bêtes sauvages, ces *gardiens de pierre* devaient au moins rassurer les bergers[112].

Un début d'explication à la distribution spatiale des tourelles ?

Au fil de nos recherches, nous avons relevé deux singularités soulignées à plusieurs reprises dans le présent ouvrage : d'une part, la répartition territoriale pour le moins irrégulière de beaucoup de tourelles de pierres sèches, d'autre part le phénomène des *groupes de tourelles* de pierres sèches disposées à quelques mètres les unes des autres, dérangeant car il vient contredire la plupart des usages technologiques prêtés à ces édifices. Or, il se trouve que la personnification imaginaire des tourelles pourrait constituer un début d'explication plausible ; c'est en tout cas, sinon une hypothèse de travail en bonne et due forme, tout au moins une piste supplémentaire à explorer pour tenter d'interpréter ces deux données archéologiques intrinsèquement surprenantes.

En effet, si la propension à personnifier certains ouvrages lithiques s'observe dans de nombreuses régions du monde au point, peut-être, de correspondre à un invariant psychologique[113], on peut raisonnablement supposer que dans le rapport individuel des bergers aux tourelles de pierres sèches, une telle disposition d'esprit n'était pas fréquente : elle pouvait fort bien ne concerner que quelques pasteurs dans une région donnée, et dans des proportions inégales d'une région à l'autre. Ces écarts statistiques pourraient expliquer à la fois la rareté relative de ces édifices rapportée à l'ensemble des constructions rurales de pierres sèches (*cf.* en comparaison le grand nombre d'abris de berger répertoriés dans toutes les régions d'élevage) et leur dissémination irrégulière à l'échelle d'un pays,

[111] L'épouvantail de pierre apparaît comme un dispositif dual, investi à la fois d'une fonctionnalité technique (réelle ou supposée) et d'une fonction protectrice d'ordre magique. Cette dualité apparaît en filigrane derrière les observations évasives de Michel Raimbault et Chantal Rouchouse (*in* leur communication sur « *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* » - *op. cit.*), notant qu'entre autres usages, ces édifices permettaient « […] *aux bergers d'effrayer les loups en tirant des coups de fusil ou de pistolet* » (témoignage rapporté *in* l'ouvrage de Clément Martin, « *La Garrigue et ses Hommes – Une société traditionnelle* » <RB155>), ou encore dans les explications elliptiques d'un site Internet (https://www.geocaching.com/geocache/GC7183H_tourelle) concernant les tourelles de berger du Causse de l'Hortus : « *les bergers* […] *ont construit plus d'une centaine de tourelles sur le causse pour surveiller leurs troupeaux et prévenir les attaques de loups* ».

[112] De fait, la fonction des épouvantails s'exerce essentiellement dans l'*imaginaire*, dans la mesure où ils représentent l'*imago* d'un homme (très rarement d'une femme) que leurs créateurs *imaginent* repousser les prédateurs des récoltes (les oiseaux) ou (moins souvent) des troupeaux, alors même que l'efficacité réelle de ces dispositifs est médiocre, voire nulle. Comme l'a montré Marthe Magrou dans sa thèse de doctorat sur l'approche anthropo-sociologique des épouvantails <RB125>, le procédé a surtout une vertu rituelle dans un *imaginaire collectif* où puisent non seulement les professionnels concernés (des *paysans*, terme étymologiquement apparenté à *païens*), mais plus généralement l'ensemble de la société.

[113] Selon un processus mental inconscient peut-être associé à une forme de paréidolie. Au cours de nos recherches de terrain dans la Serra da Estrela, nous avons été frappé par le nombre important de *rochers évocateurs* (roches zoomorphes ou anthropomorphes), tout en constatant une sorte de « loi d'éviction » laissant à penser que, peut-être, les tourelles de pierres sèches et ces formations rocheuses naturelles aux formes suggestives seraient les deux volets d'un même mécanisme cognitif d'interprétation, de reconstruction *imaginaire* et d'*appropriation* du paysage : de telle sorte que la présence de rochers évocateurs dans une zone donnée y aurait rendu inutile la construction de tourelles et *vice versa*.

d'une province ou d'une grande zone d'agropastoralisme (avec des pics de densité dans certaines aires et une absence totale dans d'autres).

Corrélativement, la dynamique naturelle des groupes humains pourrait avoir favorisé l'érection de *groupes de tourelles* distantes les unes des autres de seulement quelques mètres : émulation et mimétisme comportemental aidant, pour peu qu'un berger à un endroit donné ait construit et personnifié « sa » tourelle, d'autres pasteurs (de son campement ou des campements alentour) auront pu l'imiter en élevant eux aussi au même endroit leur propre édifice, personnifié ou pas[114]. Dans certains cas, il n'est d'ailleurs pas impossible que l'exercice ait pris le tour d'une compétition récréative, ou qu'il ait généré un « effet de mode » (un peu comme la multiplication depuis quelques années des « cairns touristiques »), ou encore qu'il ait été mu par quelque élan artistique.

Le comportement mimétique n'est d'ailleurs pas exclusif d'autres motivations : dans tous les cas, le fait de construire plusieurs édifices groupés sur une faible surface répondait peut-être aussi à des préoccupations plus techniques, par exemple l'épierrage d'une grande pâture qui commandait de rassembler toutes les pierres dégagées sur une petite zone périphérique unique, plutôt que de les disposer en petits tas épars sur toute sa surface.

Faute de sources fiables venant les accréditer, ces pistes de réflexion restent bien sûr à confirmer, mais nous inclinons à penser que le phénomène de personnification -tel qu'il est attesté en tant d'endroit du monde par la toponymie et la linguistique- est une des clés d'interprétation les plus pertinentes du phénomène des tourelles de pierres sèches.

LE CAIRN, MARQUEUR CULTUREL MULTIFONCTIONNEL

Si, comme nous l'observions en début de chapitre, les chercheurs ont du mal à comprendre les tourelles de pierres sèches -avec, schématiquement, les tenants d'une explication technologique et ceux qui privilégient une interprétation psychologique- c'est peut-être qu'en définitive, ces artefacts remplissaient simultanément plusieurs fonctions et se prêtent donc mal à un cloisonnement typologique trop strict : pour reprendre l'adroite formulation du chercheur américain Mark E. Miller (*op. cit.*), « […] *la fonction de ces cairns rocheux* [n'est] *pas entièrement comprise, ils ont probablement servi à diverses fins ...* ».

On peut ainsi envisager qu'une tourelle construite à des fins utilitaires (un repère de neige, par exemple, ou une marque de terrain délimitant la zone de pâturage de tel ou tel troupeau) offrait aussi, pour ceux qui la construisaient, l'intérêt d'éloigner les animaux sauvages indésirables et, du même coup, de rassurer les bergers devant séjourner là seuls durant de longues périodes. De même, si germait dans l'esprit de quelque pasteur désœuvré (ou porté sur la création artistique) l'idée de construire une tourelle « pour passer le temps », son travail répondait opportunément à un impératif utilitaire d'épierrage des surfaces paissables, concourant comme tel à en améliorer l'exploitation.

De surcroît, il n'est pas exclu que des édifices de même conformation générale aient eu des finalités bien différentes selon l'endroit ou la période où ils étaient érigés, servant là ou tantôt de marque de terrain (bornage appropriatif, signalisation d'un obstacle, cairn de cheminement, repère de neige, etc.), et ailleurs ou à un autre moment, de représentation symbolique (soldat de pierre, épouvantail à

[114] L'importante densité de tourelles que nous avons relevée dans la Serra da Estrela sur l'emplacement assez restreint du « *Varanda dos pastores* » (*cf. supra*) pourrait être un exemple de ce comportement mimétique somme toute assez banal.

loups, …), d'objet cultuel (tour à offrande) ou de cairn mémorial : il serait donc arbitraire et méthodologiquement inopérant d'assigner à tout prix telle ou telle fonction univoque à des édifices dont, en réalité, beaucoup se révèlent comme des *marqueurs culturels* multifonctionnels.

Dans une étude publiée en 1995 sur les *oboo* mongols <RB126>, deux grands spécialistes de la Mongolie, Üjiyediin Chuluu (Chaolu Wu) et le Dr Charles Kevin Stuart[115] parvenaient du reste à des conclusions identiques (sur l'analogie entre les *obo* de l'espace turco-mongol et les tourelles de pierres sèches occidentales, *cf. supra*). Ils observaient ainsi que ces cairns, formations syncrétiques du chamanisme et du lamaïsme, remplissaient diverses fonctions profondément enracinées dans les traditions pastorales locales, à la fois ouvrages cultuels et de dévotion, autels sacrificiels et logis des divinités du lieux (*oboo ritual*), marques de terrain (*boundary oboo*) servant à délimiter les terrains nomadiques dans les régions dépourvues de frontières naturelles (rivière ou colline, par exemple), repères signalant la proximité d'un obstacle ou d'un lieux dangereux (*oboo marking dangerous sites*), bornes signalétiques et guides de cheminement (*directional oboo*), parfois même édifices mémoriaux célébrant telle ou telle bataille ou victoire (*memorial oboo*) : autant de fonctionnalités qui, *mutatis mutandis*, sont attribuées aux tourelles de pierres sèches sans qu'il soit réellement pertinent d'en privilégier l'une plutôt que l'autre.

Et comme pour les cairns européens ou américains, « [...] *La question de savoir ce qu'est un oboo et ce qui s'y passe exactement* [...] *a été brouillée par la volonté de classer l'oboo dans un champ religieux donné et par la méconnaissance des variations régionales*… ».

[115] Le Pr Charles Kevin Stuart a passé plusieurs décennies en Chine dans les années 1980. Cet enseignant de langue anglaise, spécialiste reconnu de la culture mongole, a publié ou cosigné un grand nombre de travaux remarqués sur la Chine, la Mongolie et le Tibet ; il s'agit cependant d'une personnalité contestée, ayant fait l'objet de graves accusations d'exploitation sexuelle sur plusieurs de ses étudiants. Pour ce qui nous concerne, il va de soi que nous nous référons aux conclusions scientifiques de son article sur les *oboo* (dont il n'est que co-auteur), sans cautionner aucunement le personnage lui-même ni ses agissements.

CHAPITRE 11
L'HYPOTHESE DES CHAMPS LEXICAUX

Nous avons déjà constaté -sans réellement l'expliquer- une ressemblance assez frappante, tant du point de vue structurel que phonétique, entre plusieurs termes en rapport avec les tourelles de pierres sèches dans différentes langues européennes d'origine latine -comme les *montjoies* en français, les *mongioie* du Piémont ou les *mojones* et les *majanos* espagnols- avec notamment une structure consonantique tournant autour des trois mêmes lettres |M|, |G| (ou son équivalent |J|) et |N| : cette ressemblance peut-elle être purement fortuite, ou serait-elle l'indice de l'appartenance de tous ces mots, en arrière-plan, à un *champ lexical commun* aux langues romanes concernées ? Une perspective laissant à penser que par delà les distances -et peut-être les époques- les différents constructeurs des édifices en question auraient exprimé par leurs tourelles, sinon une culture commune, tout au moins des motivations traduites en termes apparentés ? Et si tel est le cas -pure hypothèse de travail à ce stade- quels enseignements tirer de l'existence de ce champ lexical ?

Bien évidemment, l'apparentement étymologique (mots distincts appartenant à diverses langues européennes mais descendant tous de la même racine originelle, latine ou germanique, par exemple) a joué un rôle prépondérant dans ce processus, les parentèles de mots s'organisant autour de liens linguistiques très anciens, dépassant largement les frontières géographiques et ethnographiques du moment.

Il n'est donc *a priori* guère surprenant qu'un certain nombre de mots de la même famille -proche ou lointaine- désignent la même chose dans des langues elles-mêmes apparentées : le *canif* français, par exemple, de structure consonantique |C dur~N~F|, a un lien évident avec le *knife* anglais (|K~N~F|), ces deux mots désignant le même instrument dans deux langues indo-européennes elles-mêmes assez proches. Pour le cas, ce couplage linguistique ne soulève guère d'interrogation car il lie des termes désignant des objets bien identifiés et ne prêtant pas à confusion (où qu'on se situe dans le temps et l'espace, l'instrument *couteau* a une forme générale et des usages similaires).

Toutefois, le rapprochement est moins évident pour des formations lithiques telles que les cairns, dont la forme et les fonctionnalités peuvent avoir été bien différentes selon les cultures, les endroits et les époques : dès lors, faut-il admettre que la ressemblance philologique des termes qui les désignent dans différentes langues résulterait d'une identité d'origine, de fonctionnalités, voire de constructeurs, dans toutes les aires linguistiques concernées ?

Le processus linguistique est encore plus difficile à appréhender lorsqu'il touche des termes dont l'origine même reste mal établie (soit que les lexicographes divergent, soit au contraire qu'ils s'accordent à leur attribuer pudiquement une « *origine obscure* ») : le *montjoie* français, tout comme son homologue italien *mongioia* en fournissent deux bons exemples car malgré leur grande ressemblance phonétique, leur prêter une origine commune supposerait d'avoir d'abord déterminé précisément celle du premier (*montjoie*), qui reste à ce jour incertaine[1].

[1] Mot peut-être dérivé d'une racine francique {**mund-gawi*} évoquant un lieu surélevé, voire un *mont* (monticule) – *cf.supra* ; dans le cas du *montjoie* français, se serait intercalée la dentale explosive |T| (aujourd'hui muette) qui, du point de vue linguistique, est équivalent au |D| de {**munD*} ; néanmoins, cette hypothèse ne fait pas l'unanimité chez les spécialistes. Quoi qu'il en soit, à supposer que le terme français dérive effectivement de cette lointaine racine francique, le mécanisme étymologique de sa translation vers le *mongioia* piémontais et vers le *majano* ou le *mojon* espagnols reste assez obscur.

Il n'est donc pas déraisonnable d'imaginer que d'autres mécanismes ont pu contribuer à agréger le champ lexical, comme certains télescopages sémiotiques favorisés par des assonances (comme on l'a relevé, par exemple, avec les deux verbes portugais *amalhar* et *amalhoar* – *cf. supra*) ou, plus généralement, d'autres analogies entre les termes concernés ou les artefacts qu'ils désignent (au cas présent, des tourelles de pierres sèches, des cairns, des bornes[2], mais aussi des marques de terrain, voire des abris pastoraux, etc. ; sur cette seconde éventualité, *cf. infra* les développements sommaires consacrés aux *konismata* grecs).

MOJON, LA PARTIE EMERGEE D'UN ICEBERG LINGUISTIQUE ?

Nous avons testé notre hypothèse en prenant comme point de départ le substantif espagnol *mojon*, un terme très général désignant, entre autres, des cairns classiques, des bornes et toutes autres marques de terrain servant à délimiter les propriétés ; mais dans un sens beaucoup plus large et tout aussi usuel, *mojon* peut aussi désigner des amas de choses ou de substances les plus diverses sans aucun rapport avec des pierres, pourvu qu'elles soient disposées en tas (y compris des bouses, des crottins ou des étrons[3] !). Une analyse étymologique approfondie de ce mot s'est révélée à cet égard fort instructive.

Un substantif en quête de ses racines

Les étymologistes sont partagés sur l'origine exacte du terme *mojon* ; pour une majorité, il procéderait du latin *mutulus*, tandis que d'autres cherchent sa racine dans un autre mot emprunté au bas-latin, *mugium.* L'hésitation pourrait paraître vénielle, voire insignifiante, mais il se trouve que *mutulus* et *mugium* ont eux-mêmes des parcours étymologiques et des sens bien distincts qui, en

[2] Le terme français *borne* est lui-même d'origine obscure. Il proviendrait de l'ancien français *bodne* dérivé du bas-latin *bodina* que certains étymologistes rattachent à une racine européenne archaïque {**bo*} identifiable dans quelques mots d'autres langues apparentés par le sens, comme l'anglais *bound* (dans son sens de *bord*, de *limite* ou de *frontière*). Mais Littré réfute cette filiation : tout en validant le passage par le bas-latin *bodina* et l'ancien français *bodne*, il préfère les rattacher au radical {**bod*} proposé par le philologue allemand Friedrich Christian Diez <RL48> et dont dériveraient un ensemble de mots assez divers renvoyant à un sens originel de *chose présentant un renflement* (qu'on retrouverait en français dans des termes comme *boudin*, *bedaine*, …) ; dans ce sens, « *la borne serait la chose renflée* » (*sic*), l'apparition d'un R dans le terme originel *bodne* étant due, toujours selon Littré, à un « *intercalation accidentelle* […] *qui n'était pas rare dans l'ancienne langue et dont il reste quelques traces dans la moderne* ». Dans le cas d'une borne de pierre telle qu'on en a l'image commune, cette notion de *renflement* ne nous paraît pas aussi intuitive que celle de *limite* ; quoi qu'il en soit, sans opter pour l'une ou l'autre de ces deux étymologies, on constate que les termes anciens *bodina* (ou sa variante *butina*) et *bodne* (et une variante possible *bonne*) désignaient en leur temps une *frontière* ou une *limite*, signification compatible avec la notion générale de marque de terrain attachée au mot *borne*.

[3] « […] *Il est vrai que les excréments sont également connus sous les noms de cagarro, zurullo, truño, mojon, plasta, ñorda…* » (« […] *Es cierto que el boñigo es también conocido como cagarro, zurullo, truño, mojón, plasta, ñorda…* »), d'après les historiens culinaires Anque Fornes et José Luis Aspas dans un article sur une recette typique de champignons (« *escarbamoñigo con setas* ») publié en 2011 *in* la *Revista del Centro de estudios de la Comunidad de Albarracín* (n° 15, second semestre). Cette acception est confirmée par plusieurs dictionnaires, dont celui de l'Académie royale espagnole <RL50> : « *Mojon :* […] *4. Porción compacta de excremento* »). Il est intéressant d'observer que le mot *mojon* a parfois un autre sens également péjoratif : il est employé pour désigner un idiot ou quelqu'un de *balourd*, en référence évidente à l'aspect massif et *lourd* des bornes ; on retrouve le même sens dans d'autres langues, avec les *mariolas* portugaises ou les *curracks* britanniques (*cf. supra*), ou encore en français dans l'adjectif *borné*, qui, tous, renvoient à la fois à une idée de *limite* (intellectuelle) et à une comparaison imagée avec un *tas de pierres* ou une *borne* en pierre, difficiles à mouvoir.

aval, impactent nécessairement celui du mot espagnol *mojon*, donc l'interprétation qu'on peut en faire en tant qu'il désigne un cairn en général, voire une tourelle de pierres sèches.

Mutulus ou mugium ? deux thèses en présence

- Pour une majorité des spécialistes, *mojon* proviendrait de *mutulo* (ou *mutulio*), un mot du latin populaire étant lui-même une altération du terme latin classique *mutulus*, qui désignait un petit élément d'architecture placé en saillie sous les corniches[4] [en français, un *corbeau*[5], une *mutule*[6] ou un *modillon*[7], selon le mode de taille de cet élément].

Il est évidemment impossible de ne pas voir que le terme latin *mutulus* est l'exacte anagramme de *tumulus*, un terme qui appartient sans le moindre doute au vocabulaire des empilements de pierres sèches et des *cairns* (un *cairn* désignant précisément dans plusieurs langues du nord de l'Europe un monument funéraire préhistorique, souvent recouvert de terre ou de cailloux). Pour autant, en dépit de cette singulière coïncidence, il n'y a pas d'indice historique, archéologique ou étymologique que le *mojon* espagnol pourrait descendre de *tumulus* plutôt que de *mutulus*.

Sur le plan formel, le rattachement de *mojon* au primitif latin *mutulus* (*via* des formes dégradées comme *mutul*[*i*]*o*) paraît corroborée par diverses variantes locales du *mojon* espagnol recensées par plusieurs auteurs -comme *moyones*, *mullones, munnones* ou *monnones*[8]- et qu'on retrouverait dans

[4] Sens architectural donné par Gaffiot, d'après plusieurs auteurs classiques. Selon Anthony Rich (*in* son *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, traduit de l'anglais - Ed. Libr. de Firmin Didot frères, fils et Cie, 1861), le *mutulus* désigne *« En général, toute saillie de pierre ou de bois, comme le bout d'une petite poutre ou d'un chevron s'avançant au delà de l'alignement d'un mur* ». Gaffiot ne livre pas d'autre signification pour ce *mutulus*-1, mais signale l'existence d'un second *mutulus*-2 qui pourrait être une variante de *mitulus*, terme grec latinisé par certains naturalistes de l'Antiquité et désignant la *moule* (le coquillage bivalve commun du genre *mytilus*).

[5] Le *corbeau* est un élément -le plus souvent en pierre- placé en *encorbellement* (mot lui-même apparenté à *corbeau*). Si l'étymologie du mot *corbeau* désignant un oiseau ne fait aucun doute (du latin *corvus*), sa translation en terme d'architecture suit un cheminement obscur et ne fait pas l'unanimité des spécialistes ; ils s'accordent à admettre qu'il s'agit probablement d'un rapprochement d'idées entre le corbeau (l'oiseau) et la corneille (en latin, *cornix*, paronyme de *corniche*, c'est-à-dire l'élément architectural du toit placé en encorbellement pour éviter le ruissellement des eaux pluviales sur la façade), mais se montrent plus hésitants sur l'origine de ce dernier terme : certains le rattachent à la *corne*, d'autres -comme Littré- de manière plus convaincante à la couronne (en latin, *corona*), la corniche d'un bâtiment classique ressemblant en effet d'assez près à une couronne de pierre posée à son sommet : « [Corniche :] *en wallon, coronise ; espagn. corniza ; ital. cornice, cornicione. La première idée est de rattacher corniche à corne ; mais d'abord les formes ne s'y prêtent pas, ni le wallon coronise, ni l'espagnol corniza, ni même l'italien cornice. Puis le sens ne s'y prête pas non plus, car la corniche n'est pas une corne, c'est-à-dire quelque chose qui s'avance en pointe, mais c'est une saillie qui règne en une certaine étendue* ». Pour notre part, nous retenons l'analyse de Littré comme à la fois la plus efficiente et la plus élégante.

[6] La *mutule* correspondait originellement à la partie visible des poutres d'une charpente (saillant en façade), plus tard figurés par des ornements de pierre.

[7] On discerne aisément dans *mutule* et *modillon* leurs doublets latins respectifs *mutulo* et *mutulio*, dérivés avec un sens pas trop éloigné dans d'autres langues, comme en français le *moellon*.

[8] *Cf.* sur ce point les éléments d'archéologie rurale publiés par Francisco Javier Fernandez Conde sur les structures agraires des Asturies au bas Moyen-âge <RB127> ; l'auteur y fait également observer que dans cette région, les *mojones* étaient aussi fréquemment appelés *marques* [*marcas*, en espagnol : « *los mojones se denominaban frecuentemente marcos o marcas* »].

le mot français *moellon* dans son sens de bloc de pierre de construction[9]. C'est, pour ainsi dire, la « thèse officielle » retenue par une majorité d'étymologistes, avec pour conséquence que ce mot *mojon* aurait suivi un cheminement linguistique apparemment distinct de celui des termes *monjoie* ou *mongioia*, n'amenant pas à conclure à leur possible apparentement (*cf.* note *supra*).

Pourtant, le rattachement de *mojon* au latin *mutulus* ne nous convainc pas, en particulier dans la perspective d'un champ lexical en rapport avec les tourelles de pierres sèches et édifices apparentés, où ni ces *modillons* ni ces supposés *moellons* ne trouveraient réellement leur place.

Il pèche tout d'abord par le fait que dans son sens le plus courant, le *mojon* espagnol ne désigne pas un élément d'architecture mais une marque de terrain, d'ailleurs pas nécessairement en pierre (il peut s'agir d'un arbre, par exemple) ; l'assimilation de ces deux notions semble donc forcée pour les besoins de la démonstration.

En outre, si dans le cas des *mojones* matérialisés par des bornes de pierre, une vague analogie avec un moellon peut s'admettre, elle devient beaucoup moins évidente pour des *mojones* matérialisés par un cairn -empilement qui ne ressemble en rien à une pierre taillée- *a fortiori* pour ceux se présentant comme une tourelle de pierres sèches.

Enfin, contrairement au *mutulo* et au *mutulio* latins dont il procéderait, le *mojon* espagnol n'est jamais caractérisé par le fait qu'il soit placé en encorbellement d'un quelconque édifice, ce qui, là non plus, ne cadre pas avec l'étymologie proposée.

- Il existe cependant une analyse concurrente -minoritaire mais apparemment plus opérationnelle- de l'origine du terme *mojon* entendu dans son sens général de *limite* (en espagnol, *termino*) ou de marque de terrain servant à délimiter deux portions d'espace.

En effet, d'après le monumental *Dictionnaire étymologique général de la langue espagnole* <RL51>, ce terme proviendrait d'un tout autre mot du bas-latin : *mugium*, non répertorié au Gaffiot mais attesté par un certain nombre d'autres sources fiables[10], avec pour sens général en français un *tas*, un *amas*[11]

[9] Comme le souligne Littré, l'étymologie du mot français *moellon* est elle aussi assez obscure et contrairement à l'hypothèse avancée par certains, il ne semble pas qu'elle puisse être rattachée au mot *moelle* ; ce terme pourrait plus vraisemblablement provenir du wallon, de l'espagnol ou du sarde. Il faut néanmoins constater la proximité structurelle et phonétique entre ce *moellon* et les supposées racines latines {**moleone*} ou {**molione*} dont, selon J. Leite de Vasconcellos, pourrait procéder le terme portugais *malhão* en tant qu'il désigne une marque de terrain.

[10] *Cf.* p. ex. le « *Glossaire du latin médiéval* » du Sieur du Cange (1610-1688) <RL52>.

[11] On retrouverait, dans cette acception, la racine de termes d'origine assez obscure comme en français le *magot* désignant entre autres un *amas* d'argent ou d'objets précieux.

ou un *amoncellement* (en latin, *acervus* ou *cumulus*)[12] ; subsidiairement, *mugium* désignait aussi un phallus, signification qu'on retrouve pour quelques termes approchants dans d'autres idiomes[13].

A la différence de la précédente, cette notion d'amas cadre bien, tant avec celle de cairn (un des sens premiers de *mojon*) qu'avec celle, plus générale, de choses disposées en tas (pas nécessairement des pierres) ; l'aspect phallique pourrait quant à lui évoquer la forme de nombreuses bornes antiques[14] et la représentation souvent attribuée à la divinité latine *Terminus*, gardienne des bornes et des cairns (*cf. supra*), cette dernière analogie étant d'autant plus fondée que les *mojones* servent précisément à marquer les *terminos*, c'est-à-dire les bornes et autres ouvrages marquant le limites territoriales des municipalités[15].
Cette seconde approche a notre nette préférence car elle est corroborée par l'existence en espagnol d'un autre substantif féminin : *muga*, certainement apparenté au précédent (dont il serait une variante régionale[16]), de structure consonantique |M~G| quasi identique à celle du mot *mojon* (|M~J|) et qui, comme lui, signifie « *mojon, termino o limite* » : ainsi, le mot *muga* apparaît comme l'exact synonyme de *mojon*[17].

[12] Ouvrage de référence, ce *Dictionnaire étymologique* entérine la définition classique des *mojones*, ajoutant que par extension, ce mot désigne aussi « *un repère placé dans une zone déserte pour servir de guide* », acception trouvant à s'appliquer à certaines tourelles de pierres sèches. Scientifique de formation, l'auteur de ce dictionnaire, *Don* Eduardo de Echegaray (1839-1903), était ingénieur en chef du *Corps des ingénieurs civils, des canaux et des ports* (un peu l'équivalent espagnol du *Corps des Mines* ou des *Ponts et Chaussées* français), et devait donc, à ce titre, être particulièrement attentif à tout ce qui concernait la signalisation des voies et les marques de terrain !

[13] Dans ce sens de *pénis*, on trouve aussi bien *mugium* que quelques variantes orthographiques comme *muiium, moium*, *muium*, … (*cf.* sur ce point la *Chronique d'étymologie latine n° 4* publiée Jean-Paul Brachet et Charles de Lamberterie *in* la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes***,** 2008/2, Tome LXXXII). Il est à noter qu'en argot méridional (spécialement marseillais), le *muge* est une des appellations du pénis, en lien manifeste -par le sens comme par la prononciation- avec ce *mugium* latin (attesté sur plusieurs sites Internet, p. ex. https://www.ohaime-passion.com/dicomarseillais.html, ainsi que dans l'amusant « *Dictionnaire marseillais – La langue massaliote de A à Z (ou presque)* » <RL79> proposé par l'*Association des Marseillais du monde*, qui illustre sa définition avec une citation des plus explicites… : « *Muge : variété de poisson à tête massive. Par extension : sexe masculin. "Je suis resté trop longtemps dans l'eau, j'ai le muge tout rétréci"* »).

[14] Selon le *Diccionari català-valencià-balear* <RL28>, le substantif catalan *monjoia* (très proche du français *montjoie* – *cf. supra*) aurait non seulement le sens premier de *marque de terrain*, mais pourrait aussi désigner familièrement les testicules de l'homme (les *couilles*) ; or, contrairement à l'image phallique somme toute assez intuitive que peuvent évoquer une borne ou une pierre levée, l'analogie formelle apparaît moins évidente entre une *monjoia* et des testicules… Reste que le substantif *borne* est pratiquement identique au terme argotique *burne* (employé le plus souvent au pluriel), rapporté par plusieurs lexicographes au mot *borne* et qui, précisément, désigne lui aussi les testicules ; dans un même ordre d'idée, on sait qu'une des étymologies possibles de *montjoie* emprunterait au substantif *joie* (sens d'allégresse, peut-être en lien avec une divinité tutélaire *joviale* - *cf. supra*), et que par une singulière homothétie, les *joyeuses* sont aussi -comme les *monjoias*- une des désignations argotiques des testicules (p. ex. « *Je remis* […] *mon "jean" et faillis me coincer les joyeuses dans la fermeture éclair* », citation du « *Bob, dictionnaire historique de l'argot* » français *online* <RL84>, https://www.languefrancaise.net/Bob/20873).

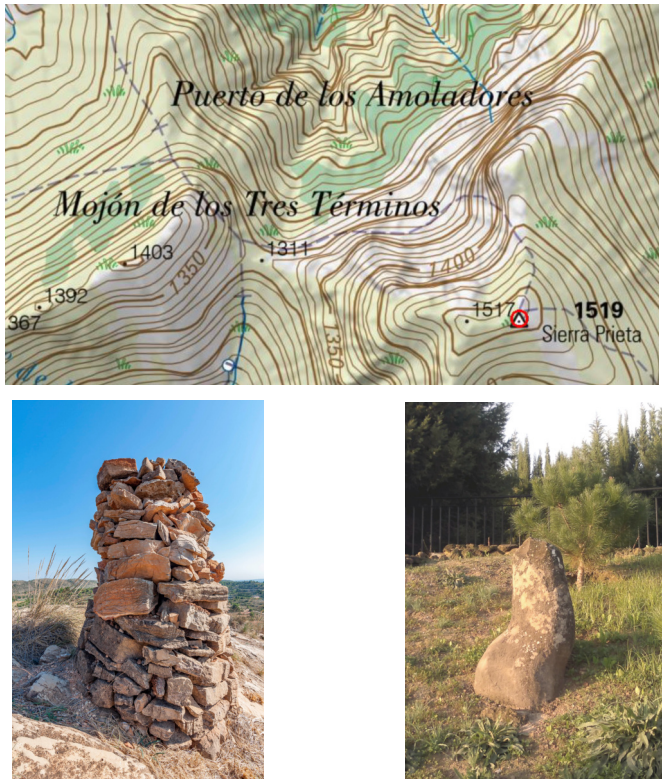
[15] Sur les *terminos*, *cf.* p. ex. l'article de l'historien et philologue Antonio Moreno Hurtado, « *El término de Cabra hacia 1577* » [*Le termino de Cabra en 1577*>, *in* « *La Opinion de Cabra* » (périodique numérique) du 18 avril 2016 (http://www.laopiniondecabra.com/ampliar.php?sec=especiales&sub=colaboraciones&art=1171) ; l'auteur y relate les procès en démarcation intentés au 16ème siècle entre le Conseil de la municipalité d'Egabrian et plusieurs autres communes alentour, notant à ce propos que « *la défense des limites territoriales était une des préoccupations constantes des autorités locales* » espagnoles, au point que quand un *Corregidor* (le premier des édiles locaux) entrait en fonction, une des fonctions principales qui lui étaient assignées était de surveiller les bornes et les repères jalonnant le territoire ; à cette fin, il était tenu d'y effectuer des inspections régulières en compagnie de plusieurs autres membres du Conseil municipal. Sur la bio-bibliographie d'Antonio Moreno Hurtado, *cf*. notamment https://www.cabraenelrecuerdo.com/wiki/moreno-hurtado-antonio.php.

[16] Le terme est qualifié de « *provincial* » par le *Dictionnaire étymologique général de la langue espagnole* <RL51>.

[17] Cf. le *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole d'Espagne et des Amériques espagnoles* <RL27>.

Cette seconde approche a notre nette préférence car elle est corroborée par l'existence en espagnol d'un autre substantif féminin : *muga*, certainement apparenté au précédent (dont il serait une variante régionale[18]), de structure consonantique |M~G| quasi identique à celle du mot *mojon* (|M~J|) et qui, comme lui, signifie « *mojon, termino o limite* » : ainsi, le mot *muga* apparaît comme l'exact synonyme de *mojon*[19].

FIG. 156



A gauche, le *Mojon de los tres Terminos*, à une trentaine de km au nord-est de Malaga (Andalousie), sachant que plusieurs autres ouvrages d'architecture vernaculaire espagnols (dont des bornes monolithes et des cairns) sont pareillement désignés *Mojon de los tres Terminos* ou *Mojon de tres Terminos*. Par comparaison (photo de droite), un autre *Mojon del Termino* situé près de Montalban (Province de Terruel), borne monolithe au caractère phallique évident[20].

De même, ce *muga* apparaît très similaire -pour ne pas dire quasiment identique- au substantif portugais *mogo* désignant une marque de terrain (une borne délimitant deux propriétés, par

[18] Le terme est qualifié de « *provincial* » par le *Dictionnaire étymologique général de la langue espagnole* <RL51>.

[19] Cf. le *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole d'Espagne et des Amériques espagnoles* <RL27>.

[20] Cliché tiré d'une chronique de Andrés Ruz Pérez (publiée le 16 mars 2016) retraçant les vicissitudes de ce *mojon* situé entre les municipalités de Montalban et La Rambla (https://talbanes07.wordpress.com/2013/03/16/el-mojon-del-termino/). D'après le chroniqueur, cette borne monolithe, d'une hauteur totale d'environ 3 m (pour un poids total de 3 tonnes), aurait été déplacée à plusieurs reprises ; elle était jadis partiellement enfouie dans le sol, seule sa hampe étant visible de l'extérieur. L'auteur, qui compare la forme du monument à un jambon, passe pudiquement sous silence son aspect phallique pourtant flagrant, accentué par une boursouflure à sa base et par une malicieuse reprise au burin de sa partie sommitale (renvoi plus ou moins volontaire aux représentations antiques de la divinité latine Terminus ?).

exemple)[21], qu'on retrouve dans le terme espagnol *mogote* (dans le sens général voisin de petit monticule de pierres forme conique ou pyramidale[22]).

Le terme *muga* ne semble plus aujourd'hui d'un usage courant, mais il subsiste en composition dans plusieurs toponymes (*Muga de Sayago*, sur la frontière entre l'Espagne et le Portugal au nord-est de Salamanque, p. ex.) et dans différents documents topographiques et cartographiques, où il est défini comme une *marque frontalière* ou une *borne-frontière* séparant la France et l'Espagne (en espagnol, *mojón fronterizo*)[23]. Cette dernière acception, tout comme l'équivalence entre *mojon* et *muga*, sont également confirmées dans l'inventaire des *mugas* de la ligne frontalière entre l'Espagne, l'Andorre et la France[24].

Reste à retracer le parcours étymologique de *muga* qui, lui aussi, suscite des interrogations.

D'après certains lexicographes, ce terme aurait pu passer au castillan et au catalan, non pas -comme on pourrait l'imaginer- depuis un banal substantif latin de la 1ère déclinaison (« *en a* », sur le modèle *rosa*), ni même d'une racine tirée d'une autre langue indo-européenne, mais en provenance de la langue basque, où existe aussi un substantif *muga* qui y revêt précisément la même signification

[21] Le terme portugais *mogo* ne semble pas d'un emploi courant, mais son existence est bien attestée par plusieurs dictionnaires classiques. Ainsi, le *Novo diccionário da língua portuguesa* (*op. cit.*) le définit comme « *Marco, para limite ou extrema de terrenos* » [soit, en français, un *point de repère marquant les limites ou l'extrémité d'un terrain*] et le rapproche précisément du basque *muga*, même si les versions récentes proposent une autre étymologie plus douteuse, du latin *monachus* -en français, un *moine*- qui aurait donné par dérivations successives *m´oago*, *m´oogo* puis *mogo* ; on note à ce propos que le *Diccionari català-valencià-balear* <RL28> fait pareillement dériver le *monjoia* catalan du terme *monja*, lui-même supposé procéder du latin *monacha* (féminin de *monachus*). Plus anciennement, *mogo* apparaît dans l'*Elucidario* du Frère franciscain Joaquim de Sante Rosa de Viterbo <RL21>, avec la définition suivante : « *marco que dividem e separam um territorio, on terreno dos outros* […] *mogo e o mesmo que moiom* », soit, en français : *marque qui divise et sépare un territoire ou une propriété privée* […] *mogo est le même mot que moiom* (équivalent de *mojon*). *Mogo* est également répertorié *online* sur https://www.infopedia.pt/dicionarios/portugues-frances/mogo.

[22] Sur ce terme castillan *mogote*, *cf.* p. ex. le dictionnaire *online* de l'Académie royale espagnole (*op. cit.*) ; d'après cet ouvrage de référence, *mogote* -de même que le *mogo* catalan (note *supra*)- pourrait dériver non pas de *mogo* mais du basque *mokoti*, formé sur le substantif *moko* désignant une *pointe* (étymologie proposée sur https://dle.rae.es/mogote) : quoique phonétiquement plausible, nous ne mentionnons cette hypothèse que pour mémoire, car en basque, *moko* semble se rapporter au *bec* des oiseaux ou à des objets ayant la forme d'un bec (terme probablement apparenté au substantif *zoko* signifiant *angle* ou *coin*, selon le *Dictionnaire basque-français* de W. J. Van Eys <RL47>), plutôt qu'à une *pointe* en général.

[23] *Cf.* p. ex. l'étude très documentée de Joan de Capdevila I Subirana sur *l'Histoire du tracé de la frontière hispano-française* <RB128>. On n'a retenu pour le cas que les toponymes où *muga* a pu originellement désigner une borne ou une marque de terrain, et non ceux formés sur le nom de la rivière *Muga*, petit fleuve côtier espagnol prenant sa source près du Pla de la Muga et se jetant dans la Méditerranée non loin d'Empuriabrava (Golfe de Rosas) ; il convient cependant de noter que ce cours d'eau délimite sur un peu moins de six kilomètres la frontière pyrénéenne franco-espagnole, ce qui -au moins sur cette très courte distance- en fait aussi une *muga* au sens de *limite*.

[24] Soit au total 602 bornes numérotées, réparties sur environ 415 km. Un inventaire a été réalisé sur le terrain par un couple de passionnés, chercheurs et randonneurs-alpinistes (les époux Sancho) : le quotidien basque espagnol « *El diaro vasco* » en a rendu compte dans un article du 5 décembre 2010, « *Les montagnards des 602 mojones* » (en espagnol : « *Los montañeros de los 602 mojones* » - https://www.diariovasco.com/v/20101205/tolosa-goierri/montaneros-mojones-20101205.html). On trouve les photographies de ces 602 bornes (plus 45 bornes délimitant l'enclave territoriale espagnole de Llivia), réalisées entre 2014 et 2021 -ainsi qu'un historique en français de leur implantation- sur le site Internet d'Alain Gillodes, un érudit passionné de cyclotourisme : http://www.alaingillodes.fr/Bornes_frontieres_france_espagne/BF_france_Espagne.htm.

générale de *limite* ou *frontière* (avec un dérivé, *mugarri*, signifiant *borne*[25]). Les apports respectifs des langues basque et espagnole, sans être fréquents, n'étant cependant pas exceptionnels, et la similitude de forme et de sens étant trop évidente pour pouvoir résulter du pur hasard, cette étymologie semble assez plausible.

En résumé, deux thèses sur l'origine du mot *mojon* sont donc en présence :

- la première retient le couple de termes latins *mutulo / mutulus* dans leur sens général de pierre en encorbellement, option peu probante dans la perspective envisagée d'un champ lexical commun englobant les tourelles de pierres sèches et les cairns en général ;
- la seconde lui préfère le couple *mugium* / *muga* dans son sens général de tas, d'amas ou de borne, option qui, à la différence de la précédente, plaide pour l'existence d'un substrat lexical commun à différents artefacts se présentant sous la forme générale d'un petit monticule (un cairn) et dont certains ont pour fonction de délimiter des terres (marques de terrain).

*La piste tangente du {*mutulu}*

Comme indiqué ci-avant, le rattachement étymologique du mot espagnol *mojon* au latin *mutulus* en tant qu'il désignerait un élément d'architecture ne nous convainc guère. En revanche, cette hypothèse gagnerait en cohérence avec les divers sens de *mojon* si elle faisait référence, non plus au terme *mutulus* lui-même mais à une supposée racine latine {**mutulu*}[26], phonétiquement très proche et d'où seraient issus, d'après certains linguistes, plusieurs autres mots dont les significations dans leurs idiomes respectifs sont compatibles avec ceux de *mojon*.

[25] Sur les termes *muga* et *mugarri* dans la langue basque, *cf*. notamment les deux articles correspondants du *Dictionnaire basque-français* de Pierre Lhande <RL45>, avec les principales propositions suivantes : « *1. Ligne de démarcation entre deux propriétés voisines, frontière d'un État - 2. Borne* » (pour *muga*) et « *1. Borne, pierre limitrophe de séparation – 2. La limite elle-même (ex. la limite d'un pré)* » ; le *Dictionnaire basque-espagnol-français* de l'Abbé Maria de Azkue (Bilbao, 1905) propose quant à lui le terme espagnol *mojon* comme première traduction du terme basque *mugarri* (où on retrouve le mot *arri* signifiant *pierre*). Sur le plan étymologique, le bascologue Pierre Morvan (*in* son *Dictionnaire étymologique basque*, accessible *online* <RL46>) rapproche le mot basque *muga* d'une racine dravidienne {**mug*}, dans le sens général de *finir* ; cette référence peut paraître surprenante, la sphère d'influence des langues dravidiennes étant concentrée plutôt en Asie (sud de l'Inde, notamment) et dans le Caucase méridional, mais parmi les nombreuses thèses en présence sur l'origine de la langue basque et ses apparentements linguistiques, plusieurs spécialistes considèrent qu'elle comporte des apports dravidiens, qu'elle aurait d'ailleurs pu transmettre à son tour à d'autres langues de la famille indo-européenne (*cf.* p. ex. l'article de Nicolas Lahovary, « *Position linguistique du basque et du dravidien* », *in* la *Revue Internationale d'Onomastique*, 3e année n° 2, juin 1951). L'Académie royale espagnole (autorité publique qui, comme son homologue française, est en charge de réguler la langue nationale) a varié sur l'étymologie de *muga*, tantôt considéré comme dérivant du latin *mugium*, tantôt de son homophone basque (point souligné par Juan Andrés Chacón Heszele dans son mémoire sur *Le substrat basque du castillan* [Titre original *El sustrato vasco del castellano*] présenté en 2016 à l'Université Rovira I Virgili de Tarragone). On a par ailleurs déjà mentionné la racine indo-européenne {**merg*} dans son sens général de *limite* : compte tenu de la double proximité sémiotique et phonétique de ces deux racines, certains dérivés de {**merg*} pourraient avoir télescopé en basque ou dans d'autres langues des mots construits à partir de la racine {**mug*}.

[26] Nous laisserons aux spécialistes le soin de déterminer si, comme on incline à le supposer, cette racine {**mutulu*} serait elle-même liée au substantif latin *mutulus*, soit que ce dernier en dérive, soit au contraire qu'il lui ait donné naissance en bas-latin ou dans un dialecte régional par chute de la consonne finale (le plus probablement un S ou un M, en fonction du cas décliné). En fait, l'importance potentielle de cette racine ne tient pas à son éventuelle parenté étymologique avec *mutulus* mais au fait que ses significations en soient distinctes et qu'elles cadrent mieux avec celle du *mojon* espagnol.

Ainsi, dans ses *Notes sur la toponymie portugaise* (« *Apontamentos sobre toponímia portuguesa* », *op. cit.*) Fernando Almeida, examinant l'étymologie du terme portugais *malhão*, renvoie à la thèse de Maria Luísa Seabra Marques de Azevedo, docteur en linguistique et enseignante à l'Université de Coimbra <RB129>, admettant un possible rapprochement lexical avec ce {**mutulu*} (sans doute latin) entendu, non pas comme un terme d'architecture, mais comme « […] *"marque divisionnaire" ou, plus précisément,* [avec] *son dérivé latino-hispanique MUTULONE, étymologie du portugais MOLHÃO / MALHÃO "marque divisionnaire", qu'on retrouve dans le MOLLO catalan et le MOJON castillan, avec la même signification. En plus des termes archaïques MOLHOM et MALHOM (pluriel MALHÃO) "marque de propriété"* »[27] (cette chercheuse croit y décèler une étymologie empreinte d'influences mozarabes).

Cette *marque divisionnaire* correspond bien à une marque de terrain -donc à un *mojon*- même si, dans cette citation, rien n'indique qu'il s'agisse d'un ouvrage de pierre ; en l'occurrence, *mutulu* se rapporterait plutôt à une délimitation matérialisée par un arbre ou une souche : Maria Luísa Seabra Marques de Azevedo se réfère sur ce point aux travaux d'une de ses consœurs de l'Université de Coimbra, Maria José de Moura Santos, pour qui {**mutulu*} aurait désigné des souches ou des morceaux de tronc d'arbre ayant pu servir de délimitation entre les parcelles de terre (*in* son étude sur l'origine du mot *mocho* dans son champ morpho-sémantique[28], dont quelques considérations sont développées ci-après).

Si ces deux universitaires n'explicitent pas leur interprétation de la racine {**mutulu*} comme *marque divisionnaire*, on la trouve incidemment corroborée par l'étude philologique comparative sur les termes *Mutulus* et *Butina* publiée en 1905 (en allemand) par l'éminent romaniste Gottfried Baist (« *Mélanges en l'honneur d'Adolfo Mussafia* » <RB030>).

S'appuyant sur de nombreux auteurs classiques, Baist y recense en effet un certain nombre de termes de différentes langues romanes (vivantes ou éteintes) désignant, selon le cas, une *frontière* ou une *délimitation territoriale* (en allemand : *Grenze*), la *marque de terrain* -en pierre le plus souvent, mais pas nécessairement[29]- qui la concrétise (une *borne* ou une *pierre de démarcation* – en allemand : *Grenzstein*), ou encore une éminence de terrain (petite colline) ou un tas de pierres conique, donc un cairn [en allemand : *Haufen als konische Bildung*][30]. Outre le *malhão* portugais, l'auteur énumère ainsi les substantifs communs ou les appellations toponymiques *mojon (*en castillan), *molho* (en catalan), *molchoa* (en basque), *mullone* (en sarde), *mouillon*, *muillon*, *moulon* et *meulon* (ancien français), ainsi que *majano* (en castillan), ce dernier mot désignant soit un amas d'épierrage, soit une garenne artificielle (sur les *majanos* et leur possibles liens avec les tourelles de pierres sèches, *cf. supra*) ; il y rattache quelques autres mots entrant également dans le champ du présent ouvrage, comme le castillan *hito* et le catalan *fita* (où on retrouve sans difficulté le dérivé du latin *petra ficta*, ou pierre fichée [plantée]). Baist répertorie également un *mutilum* en Cispadanie (région d'Italie du nord près

[27] Les mots en majuscules figurent tels quels dans le texte portugais d'origine.

[28] Terme traduit par *tabouret* en français. Cette étude (titre original : « *A origem de "mocho" "banco" e o seu campo morfo-semântico* », Coimbra, Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, 1994) a été publiée en tiré à part de la *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. XX, p. 153-182.

[29] Comme noté ci-avant, le *mojon* comme marque de terrain n'était pas nécessairement matérialisé par une borne en pierre et pouvait fort bien correspondre à un arbre ou à une souche facilement repérables dans leur paysage environnant.

[30] Reste à s'interroger sur le possible lien contextuel entre tous ces termes dérivés de la supposée racine {**mutulu*} et le *mutulus* latin entendu dans son sens de *tête de chevron* ([*mutule*]), que l'éminent philologue n'explicite pas, le jugeant « *obscur* » même si leur identité lui paraît « *hautement probable* » (en allemand : « […] *bleibt trotz höchstwahrscheinlicher Identität der begriffliche Zusammenhang undeutlich* »).

de Modène) et un *mutila* en Istrie (péninsule appartenant aujourd'hui à la Croatie, située sur l'Adriatique au sud de Trieste en Italie).

Ainsi documenté, cet environnement étymologique cadre parfaitement avec l'acception courante de *mojon* comme *marque de terrain* servant à délimiter les propriétés. De surcroît, Maria José de Moura Santos établit que la racine {**mutulu*} serait aussi à l'origine du substantif portugais *mocho*, un terme « *vieilli et populaire* » (*sic*) désignant un *tabouret*, peut-être en raison de la vague ressemblance de ce type de siège rudimentaire avec une souche[31]. Or, il est frappant de constater que ce *mocho* est lui-même proche d'un certain nombre de termes d'autres langues romanes qui, dans leurs idiomes respectifs, désignent des *tas* ou des *empilements* de divers matériaux de forme souvent conique, y compris des excréments : là encore, on retrouve exactement un des sens de l'espagnol *mojon*[32].

Dans le même ordre d'idée, et sans qu'il soit nécessaire d'explorer plus en détail cette piste, on relèvera enfin avec intérêt le mot basque *mutil* (structure consonantique |M~T~L|) dans son sens familier de *jeune gars*, qui correspond au castillan *muchacho*[33] ; ce terme retient l'attention à trois titres : non content de partager la même structure consonantique que {**mutulu*}, il renvoie lui aussi à un terme d'une langue romane -*muchacho*- phonétiquement proche de *mocho* et, surtout, il entre en composition dans la locution (*harri mutilak*) désignant dans certaines régions des États-Unis des tourelles de pierres sèches ou des monuments apparentés construits par les bergers d'origine basques (sur les *harri mutilak*, *cf. supra* les développements consacrés aux tourelles de pierres sèches du continent américain ; singulièrement, cette appellation ne semble pas en usage dans le Pays basque même).

L'incidence des télescopages linguistiques

De fait, le couple *mugium* / *muga* ou la supposée racine latine {**mutulu*} et ses variantes représentent des pistes étymologiques sérieuses cadrant mieux que le *mutulus* des architectes, avec la signification générale actuelle de *mojon* (selon le cas, *cairn*, *borne*, *marque de terrain* ou *limite entre deux fonds*), même s'il n'entre pas dans le propos du présent ouvrage de trancher cette question philologique.

Mais au-delà des justifications historiques et linguistiques en faveur de l'une ou l'autre de ces pistes -et compte tenu des assonances ou des homophonies qu'on peut observer parmi un ensemble de termes de structure consonantique relativement proche- il n'est pas déraisonnable de supposer qu'au

[31] En portugais, le substantif *mocho* désigne usuellement un hibou ou une chouette. Comme le remarquent les rédacteurs de la *Chronique des Revues Linguistiques* de l'année 1996 <RB130>, Maria José de Moura Santos « *récupère l'ancienne étymologie* » (*sic*) du portugais *mocho* "sans oreilles" / *mocho* "hibou" à partir de la racine latine {**mutilu*} (avec en seconde voyelle un I à la place d'un U) et « *fournit une argumentation phonétique et sémantique convaincante* ». Pour sa part, Maria Luísa Seabra Marques de Azevedo (ref. *supra*) voit dans ce *mocho* portugais un terme d'origine mozarabe (*in* « *Mozarabisme et toponymie portugaise* » <RB129>).

[32] *Cf.* p. ex. l'article *Mucchio* de la chronique (en italien) publiée dans la Revue *Romania*, tome 28 n°109, 1899 (« *Note etimologiche e lessicali* »), dans laquelle le linguiste Carlo Salvioni relève entre autres les termes *muco* (Vénétie), *muega* (Lombardie), *múgu* (Piémont), *múcchiu* (Sicile), *múcchie* (Abruzzes) ; il y voit les dérivés probables « *d'une base très ancienne, remontant au latin vulgaire de l'Italie* », mais semble réservé sur l'hypothèse qu'ils pourraient procéder de {**mutulu*}. De leur côté, Christian Lassure (ref. cit.) et Martine Seeman, dans un précieux relevé du « *vocabulaire italien de l'architecture rurale en pierre sèche* » <RB147>, répertorient la locution italienne « *un mucchio di pietre* » [*un tas de pierres*] (concurremment avec « *un cumulo di pietrame* » [*un tas d'épierrage*]).

[33] Sur cette équivalence entre le basque *mutil* et l'espagnol *muchacho*, *cf.* l'ouvrage du paléohispaniste Joan Carles Vidal Moreno, « *Los vínculos europeos del substrato íbero* », *La Busca edicions* s.l., 2ème ed. avril 2012.

gré des mouvements de population et au fil des évolutions de la langue espagnole, ces différentes racines ont pu être sollicitées tour à tour ou concurremment pour déterminer les différents sens du terme *mojon* dans le langage courant, voire qu'elles se soient télescopées pour produire un certain nombre de dérivés sémiotiquement apparentés. Il s'agit d'une simple hypothèse, mais elle aussi repose sur un certain nombre d'observations linguistiques objectives.

Metula / mutulo, un couple discret…

En s'attachant au sens plus qu'à la structure linguistique, on relève en premier lieu l'existence en latin classique d'un substantif féminin *meta* (mot de première déclinaison, répertorié au Gaffiot), dont les différentes significations appellent l'attention. La *meta* désignait d'abord une forme pyramidale ou conique (donc aussi celle d'un cairn) et a pris le sens plus particulier de *borne* par référence aux massives piles de pierres placées à chaque extrémité du mur central des cirques romains, autour duquel se déroulaient les courses de chars[34] ; ce mot a ensuite été usité dans un sens figuré d'*extrémité* d'une chose ou d'un lieu, de *fin* d'un processus*, de terme*, voir de *but à atteindre* (autre sens du mot *fin*).

Certes, ce terme latin *meta* n'a guère retenu l'attention des archéologues ou des ethnologues travaillant sur les *mojones*, et n'est pas cité dans les étymologies courantes proposées pour ce mot espagnol[35] ; néanmoins, il nous paraît en lien avec le champ lexical de *mojon* et de ses dérivés, car sorti du contexte spécifique des jeux du cirque, il est patent que les acceptions respectives de *meta* et de *mojon* coïncident en très large part.

En outre, sur le plan linguistique, l'examen comparatif des structures consonantiques de plusieurs autres termes qui leur sont liés conforte ce point de vue.

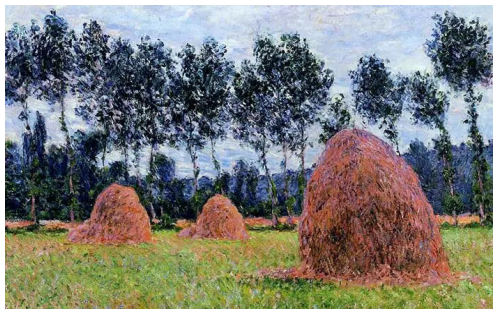
[34] Il est à noter que dans les textes antiques grecs, le substantif τέρμα [*terma*] désigne en premier sens la « *borne autour de laquelle évoluent les chars dans la carrière* » (Bailly), soit exactement la même idée que le *meta* latin ; or, ce τέρμα -qui signifie aussi limite, extrémité ou terme- se retrouve dans le substantif français *terme* désignant, parmi d'autres sens, des marques de terrain parfois confondues avec des *tourelles de pierres sèches* (*cf.* les développements *supra* sur les *termes*, artefacts provençaux proches des tourelles). On a également souligné la proximité entre la divinité grecque Hermès et le Terminus de la mythologie latine. Ces apparentements par le sens ont pu provoquer des chevauchements et des télescopages entre les dérivés de τέρμα et ceux de *meta*. A l'entrée Ἑρμῆς (la divinité Hermès, en première acception), Bailly constate pareillement que pris comme nom commun (seconde acception), ce mot désigne un buste ou tête d'Hermès posée sur une stèle ou une petite colonne dans les rues, sur les places, etc., « *soit parce qu'Hermès était le dieu des voyageurs et le protecteur des chemins, soit plutôt* […] *par suite d'une confusion d'idées avec les mots ἕρμα "borne" ou "poteau", ou ἕρμαι "tas de pierres" qui marquaient les bifurcations de chemins ou la limite des propriétés…* » ; ce que cet éminent helléniste analyse comme une *confusion d'idées* (sic) -et que nous qualifierions plutôt de télescopage linguistique- vaut aussi bien pour τέρμα que pour son synonyme et quasi homophone ἕρμα.

[35] Sous la réserve -indirecte, néanmoins- de l'étymologie proposée pour le terme français *moellon* par Henri Stappers à l'article n° 5954 de son *Dictionnaire synoptique d'étymologie française* <RL53> : il fait classiquement dériver ce terme du wallon, mais suppose que le terme wallon proviendrait lui-même du mot « *môie* [signifiant] *meule de foin, du latin meta, borne, dont le diminutif metula nous a donné meule…* » (*sic* – les trois points de suspension figurent tels quels dans la citation d'origine, indice que Stappers n'en était pas lui-même tout à fait convaincu !). Quoi qu'il en soit, la référence n'est qu'indirecte, puisqu'elle concerne le terme français *moellon*, dont l'apparentement au *mojon* espagnol reste à confirmer. De son côté, le linguiste Carlo Salvioni (*op. cit.*), réservé comme on l'a vu *supra* à l'idée que *mocchio* et les termes apparentés pourraient dériver de *mutulu*, considère que « […] *La question, si je ne me trompe pas, se simplifie*[rait] *beaucoup au contraire, en recourant à la base latine : "meta"* » [*a faccenda, s'io non m'illudo, si semplifica invece dimolto, ricorrendo alla base latina : "meta"*].

Il se trouve que le mot latin *meta* avait pour diminutif *metula* (également répertorié au Gaffiot), substantif désignant une *petite pyramide*, dont la structure consonantique |M~T~L| est identique à celle du *mutulo* latin dont pourrait procéder le *mojon* espagnol. Or, selon Littré (ainsi que pour Stappers <RL53>, mais avec les réserves exposées dans la note précédente) ce diminutif *metula* serait à l'origine du mot français *meule* pris dans son acception agricole de une *pile de foin* ou de paille (si foin et paille sont aujourd'hui compactés en rouleaux standardisés, la forme des meules anciennes rappelait celle d'un cairn classique[36]. De manière plus singulière, le mot *meta* existe aussi en basque (probablement d'origine latine), où il désigne une *meule* ou un *tas* (de foin, en particulier)[37].

En dépit des étymologies probablement distinctes des deux termes, la *meule* de foin a aussi pour homonyme exact la *meule* de pierre servant à broyer les grains[38], terme provenant du mot latin *mola* (même sens qu'en français) qui, entre autres, a donné *muela* en espagnol (structure consonantique |M~L|).

FIG. 157



Meules de foin à l'ancienne, au profil rappellant celui de certains cairns. La photo du milieu, provenant d'un site d'excursions en Navarre, est assortie du commentaire suivant : « […] *sur le chemin, nous croisons des "metas"* [*meule*, en basque navarrais], *un moyen ancestral de stocker l'herbe pour nourrir le bétail* »[39]. A droite, une des toiles de la série « *Les meules* » du peintre Claude Monnet ; l'*alignement de meules* ressemble à plusieurs *alignements de cairns* mentionnés dans le présent ouvrage.

[36] C'est également l'étymologie retenue par Auguste Brachet *in* son *Dictionnaire étymologique de la langue française* (*op. cit.*). Sur ce point, Léon Clédat (*in* son *Dictionnaire étymologique de la langue française* <RL54>) est plus hésitant et considère -avec plusieurs autres spécialistes- que la *meule* de foin (dont il précise qu'il s'agit de « *tas arrondis de foin ou de paille* ») pourrait descendre de la même racine que la *meule* de moulin ou la *meule* à aiguiser, en l'occurrence le mot latin *moles* (répertorié au Gaffiot) ou un de ses dérivés, dans son sens premier de *masse*, d'*amas* ou de *tas* (donc un des autres sens du terme espagnol *mojon*) ; cette étymologie nous paraît cependant douteuse car en latin, le terme pour désigner la *meule* du moulin est *mola* (également répertorié au Gaffiot), lequel n'a jamais le sens de *meule* de foin ni, plus généralement, de *tas* ou d'*amas*, rendant un tel glissement sémiotique peu vraisemblable ; du reste, Clédat va au-devant de l'objection en évoquant allusivement un autre possible rattachement « *à une racine celtique* » (non précisée…). On rappellera à ce propos que selon J. Leite de Vasconcellos, le mot latin *moles* serait à l'origine (*via* de supposées formes intermédiaires {**moleone*} ou {**molione*}) du terme portugais *malhão* en tant qu'il désigne une marque de terrain (*cf. supra* dans les développements consacrés à la terminologie des tourelles au Portugal).

[37] Cf. p. ex. l'entrée *Meta* du Wiktionnaire (https://en.wiktionary.org/wiki/meta#Basque) ; Pierre Morvan (*in* son *Dictionnaire étymologique basque*) <RL46>) confirme l'étymologie latine de ce terme basque, alors-même que paradoxalement, le *meta* latin ne se retrouve dans ce sens dans aucune des principales langues romanes.

[38] A noter que la *meule* (entendue comme un tas vaguement conique) et la *meule* pierre cylindrique (et, par extension, un objet rond et massif qui y ressemble, comme une « *meule de gruyère* »), toutes deux de structure consonantique |M~L|, télescopent parfois par le sens et dans certaines expressions le mot *motte* (structure |M~T|) qui, lui aussi, se rapporte à une *éminence de terrain* ou à un *tas* conique, comme par exemple une *motte de fromage*, une *motte de beurre* ou une *motte de foin* (cette dernière locution se retrouvant dans l'expression « *chercher une aiguille dans une motte de foin* », aujourd'hui déformée en « dans une botte de foin »).

[39] Texte originel en espagnol : « *Por el camino nos encontramos con las "metas", una forma ancestral de guardar la cosecha de hierba para alimentar al ganado* » : le terme *meta* est mis entre guillemets et se réfère à l'appellation basque des meules - *cf.* http://navarrincon.com/harrikulunka.htm.

Entre moelle et moellon, le chaînon manquant

Tant sur le plan phonétique que par sa structure consonantique, le mot *meule* est aussi fort proche du mot *moelle*, ce dernier terme venant d'un autre mot latin *medula* (passé tel quel en espagnol) qui, pour sa part, s'organise sur une séquence consonantique |M~D~L| quasi équivalente à celle de *metula* (|M~T~L|) ; en outre, *moelle* est presque l'homophone du terme féminin *moule* (le coquillage comestible très commun, ou *mytilus edulis*), lui aussi de structure consonantique |M~L| et qui procède -*via* le latin *mitulus* (|M~T~L|)- d'une racine grecque μυτίλος servant à désigner la famille zoologique de ce bivalve (le genre *mytulus*)[40].

De prime abord, malgré la proximité phonétique évidente en français entre *moellon* et *moelle* et en dépit de la quasi-identité des séquences consonantiques |M~T~L| et |M~D~L|, ce second terme nous paraissait, par son sens, trop éloigné des notions de cairns, de bornes ou de marques de terrain pour autoriser un tel rapprochement.

Pourtant, une réflexion incidente de Gottfried Baist (*op. cit.*) nous a amené à reconsidérer ce point de vue : en effet, l'éminent romaniste relève la proximité de sens entre d'un côté le mot portugais *marco* qui désigne au sens propre une *borne*, une *limite territoriale* ou une *frontière* (« *bloco de pedra, poste que indica um limite* », selon le dictionnaire en ligne *Reverso* <RL85>) ou, au sens figuré, un *jalon* ou une *étape*, de l'autre, les mots allemands *mark* (mot de genre neutre, sens de *repère*) et *marka* (mot féminin du proto-germanique, se présentant sous les formes *marka* ou *marko* et signifiant *zone-frontière*, qu'on retrouve par exemple dans le mot français équivalent *marche,* fief frontalier placé sous l'autorité d'un *marquis*).

Baist voit dans ce *marco* le « chaînon manquant » entre *mark* et *marka* (« […] *On trouve un mot germanique étrangement isolé en portugais, "marco", dans lequel on peut reconnaître le lien par ailleurs manquant entre le germanique "mark" n. "repère" et "marka" fem. "frontière"* »[41]).

Or, il se trouve qu'en allemand, le mot *Mark*, en tant cette fois que substantif neutre[42] (dépourvu de pluriel), désigne précisément la *moelle* ou la *pulpe*, exactement dans le même sens qu'en français (la

[40] Comme indiqué dans une note précédente, Gaffiot confirme l'existence de deux substantifs *mutulus*, le premier dans un sens architectural qui pourrait être à l'origine de l'espagnol *mojon* ou du portugais *malhão*, le second qui serait une variante ou une déformation du *mitulus* désignant le coquillage comestible. On peut raisonnablement supposer qu'un télescopage linguistique entre les termes français *meule* et *moule* pourrait avoir été induit (ou favorisé), non seulement par leur même structure consonantique originelle (|M~L|), mais également par celle des deux dérivés latins *mutulus* et *mitulus* (|M~T~L|).

[41] « *Ein germanisches Wort findet sich merkwürdigerweise isoliert im Portugiesischen, "marco", worin wir das sonst fehlende Bindeglied zwischen germ. "mark" n. Zeichen und "marka" fem. Grenze erkennen dürfen* » ; l'attribution du genre neutre à ce *mark*-frontière reste pourtant à vérifier, car différents dictionnaires y voient plutôt un substantif féminin.

[42] Avec là encore quelques réserves sur le genre du terme, que certains dictionnaires donnent dans ce sens au féminin.

moelle osseuse, par exemple, la pulpe de fruit, etc.[43]) : du coup, le possible rapprochement sur lequel nous avions d'abord hésité entre la *moelle* (du latin *medula*) et les termes apparentés à *metula* ou *mutulo* ou leurs dérivés en lien avec des marques de terrain, des bornes ou des frontières s'en trouve linguistiquement légitimé, au point qu'en allemand, le même terme *Mark* peut désigner, selon le cas, aussi bien les uns que les autres.

Ainsi, avons-nous dû nous résoudre à l'idée que du point de vue structurel et phonétique, ces termes sont tous assez ou très voisins de ceux construits sur le latin *mutulo* (*moellon*, *mullones*, *moyones*, etc.), possible racine de *mojon*.

Nous avons d'ailleurs trouvé une confirmation incidente de cette concaténation linguistique chez le banquier, géographe, sismologue et linguiste suisse Frédéric Montandon (1879-1962) : dans une étude publiée en 1929 sur la toponymie alpine <RB132>, cet auteur éclectique constate en effet « [...] *une étroite parenté sémantique entre l'idée de "hauteur" et celle de "tas" de pierres, "d'amas", de "meule" de foin, en passant par les idées intermédiaires, de "montagne", de "monticule" et de "monceau"*… »[44], ajoutant qu'on a « *dans tous les temps et dans toutes les langues, glissé de l'idée* […] *de "pointe" à celle de "montagne", en passant par celle de "sommet". Or, l'idée de "pointe" est un anneau rivé à un anneau suivant, l'idée "d'extrémité", qui se rattache elle-même à celle de "fin", "terme"* » (donc de *bornage* et de *marque de terrain*, équivalent au *terminus* latin, au *marco* portugais ou à la *Mark* germanique).

[43] *Cf.* p. ex. les trois entrées *Mark* du *Deutsches Wörterbuch* [*Vocabulaire de l'allemand* des frères Grimm (Jacob, 1785-1863 & Wilhelm, 1786-1859), célèbres philologues et folkloristes allemands <RL55> ; ou encore le *Deutsches Wörterbuch* de Friedrich Ludwig Karl Weigand (1804-1878), Vol. L à Z <RL56>. En dépit de quelques nuances, il ressort de ces dictionnaires de référence que sous la même phonétique, le terme *Mark* (structure consonantique commune |M~R~K|) prend différentes acceptions et désigne tantôt la *moelle* ou la *pulpe*, tantôt une *marque de terrain* ou le territoire que cette marque délimite (*frontière*, *marche*, …), ou encore une unité de poids pour les métaux précieux (le *marc* d'argent, par exemple) dont dériverait le nom de l'ancienne monnaie allemande le [*deutsch*] *Mark* (avec un probable télescopage entre *Mark* et le mot voisin *Marke* (avec un E final) désignant la *marque* apposée par une autorité légitime pour attester de la propriété ou de la valeur d'une chose). Toujours selon les frères Grimm (*op. cit.*) ce terme « […] *remonte à une conception antique de la marque faite à la peinture* […et] *ne désignait pas initialement une frontière de pays, mais* […] *la manière dont les anciennes communautés villageoises identifiaient les terres dont ils avaient pris possession contre leurs voisins, grâce à des piles peintes* [tas de pierres ?]*, des arbres brûlés et donc partiellement noircis et d'autres marques* [puis a pris le sens de] *la limite ainsi tracée au sol et* [finalement] *du sol lui-même au sens de la zone frontière* [et plus tard] *de la pièce* [ou du] *poids et d'argent* [où était] *officiellement apposée une marque souveraine…* » (traduction résumée d'une citation d'origine en allemand trop longue pour être reproduite *in extenso*). Ces termes germaniques semblent tous apparentés et se retrouvent sous diverses variantes (*marg*, *merg*, *march*, etc.) dans plusieurs autres langues indo-européennes. D'après Littré, le mot français *marc* (résidu de matière pressée ou passée, comme le *marc* de café), d'origine obscure, pourrait lui aussi dériver du *mark* allemand dans son sens de *pulpe* ; il pourrait plus singulièrement en aller de même du verbe français *marcher* et tous ses dérivés (comme *marche*, *démarche*, etc.), dont l'origine reste incertaine mais qui renverrait originellement aux *marques* de pas imprimées au sol par les gibiers (terme de chasse ; en vénerie, les *marches* désignent plus précisément les traces laissées au sol par la loutre).

[44] L'auteur en cite pour illustration « […] *L'irlandais "cairn", qui équivaut aussi bien à "colline" qu'à "tas de pierres"* », constatant qu'il « *se retrouve dans le nom des "Alpes Carniques". L'anglais "coch" "petit tas de foin", est de même racine que l'irlandais "coiche", "montagne", que le latin "cacumen", "sommet", que le sanscrit "kakud" "sommet de montagne, bosse", que l'ossète (langue indo-européenne du Caucase) "khokh", "montagne", ... En parallèle de ces mots se placent les séries des Monte "Cucco" italiens, des "Coche" et des "Cuchet" des Alpes françaises (à comparer avec le patois "cuchet", "petit tas de foin"), de même que le nom de la grande chaîne du Caucase, qui a un homonyme en Ligurie, près de Rapallo : le Monte "Caucaso"…* ».

D'autres convergences significatives

Coïncidence linguistique ? Homothétie sémantique ? Télescopage étymologique induit par d'involontaires assonances et allitérations ? Ces facteurs ont peut-être joué concurremment et à des degrés divers, expliquant que des termes aux sens *a priori* étrangers et éloignés -comme la *moule,* la *marque*, la *meule* ou la *borne*- semblent finalement converger sans raison évidente pour prendre une valeur signifiante dans le champ lexical des cairns.

Outre les deux *meules* homonymes et homophones -dont la première désigne une pile de foin et la seconde un instrument à broyer- on décèle ainsi plusieurs autres convergences inattendues allant toutes dans la même direction, comme l'illustrent les trois exemples ci-après.

1. La première convergence opère entre deux autres homonymes latins dont plusieurs dérivés correspondent à des dénominations des tourelles de pierres sèches ou d'édifices apparentés : un premier *pila* (dans son sens de *pile* ou de *tas*) ayant donné le *pilar* espagnol, et un second *pila* (dont provient l'espagnol *pilon*) désignant quant à lui un *mortier*, c'est-à-dire l'ustensile servant à broyer des substances dures (à l'instar des *meules* à moudre).

Rapportée aux observations déjà formulées dans les développements comparatifs consacrés aux tourelles de pierres sèches espagnoles, cette convergence est d'autant plus notable que les *pilares* et les *pilones* se recoupent plus ou moins et peuvent même se confondre avec les *peirones*, appellation parfois utilisée en Espagne (en Aragon et en Catalogne, principalement) pour désigner une tourelle de pierres sèches ou un cairn apparenté.

2. La deuxième convergence -plus discrète, il est vrai- intéresse le couple étymologique *mugium* / *muga* (à notre avis mieux fondé pour déterminer l'origine du mot espagnol *mojon*) : en effet, si le pivot consonantique |M~G| de *mugium* ou de *muga* ne se retrouve pas dans les racines dont procède le mot *meule* (en l'occurrence, les deux séquences |M~T| ou |M~L| des mots latins *metula* et *mola*), la proximité n'en demeure pas moins frappante pour peu qu'on prenne en compte quelques termes adjacents mettant en évidence un possible apparentement de ces séquences dans des mots dont les sens coïncident avec ceux de l'espagnol *mojon*.

On remarque ainsi l'existence d'un terme rural catalan, *mulassa*, dérivé suffixé de *mula* (|M~L|) selon le *Dictionnaire Catalan-Valencien-Baléare* <RL28>, qui désigne comme en français une *mulasse* (c'est-à-dire une jeune *mule*, équidé issu d'un âne et d'une jument, ou d'un cheval et d'une ânesse) mais qui, dans certaines régions, est aussi employé comme synonyme de *monjoia* pour désigner une sorte de cabane de pierre sèche (la proximité évidente -voire l'interchangeabilité- de *monjoia* et *mojon*, tant par le sens que par la phonétique, ayant déjà été soulignée *supra*)[45]. Il en va de même avec le terme adjacent déjà signalé *muge* (|M~G|) qui, en dehors de sa connotation sexuelle dans le patois marseillais, est avant tout un des noms en langue d'oc de la *mule* (|M~L|), non plus cette fois dans son acception hippologique mais ichtyologique comme ce poisson apprécié sur le pourtour méditerranéen, également nommé *mulet* ; les variantes qu'en cite le *Trésor du Félibrige* <RL15> vont

[45] *Cf.* p. ex. un article de Trinitat Ruiz i Martinez sur les *mulasses de Villanova* (titre original complet : « *Les mulasses vilanovines o les barraques de pagès de la comarca* » [*Les mulasses de Villanova, ou baraques paysanes de la région*]), publié dans le bulletin de la commune de Vilanova i la Geltrú (Province de Barcelone), n° 12, juillet 1998. Le substantif *mulassa* est manifestement apparenté à *molassa*, qui désigne des blocs utilisés dans la construction à pierre sèche (sur ces deux termes, *cf.* notamment le *Diccionari català-valencià-balear* <RL28>) et les explications techniques et lexicographiques plus détaillées données sur le site de l'Institut d'études du Penedes (http://www.iepenedesencs.org/parlarpenedesenc/lema.php?id=277).

toutes dans le même sens, avec le cas échéant synthèse des deux séquences (|M~G~L|) : *mujo*, *mujol*, *mijoul*, … ; c'est également vrai pour le nom scientifique dudit poisson (*Mugil cephalus*).

3. La troisième convergence -envisagée dans un cadre un peu plus large que les précédentes, puisqu'elle associe des termes n'appartenant pas aux seules langues romanes- concerne le substantif anglais *mow*, synonyme un peu vieilli de *haystack* qui signifie *tas de foin* (c'est-à-dire une *meule* au sens agricole). Outre l'apparentement par le sens, ce *mow* (construit sur la séquence consonantique |M~W|) se révèle en effet proche, sur le plan structurel, du *mugium* latin (séquence |M~G|) si l'on prend en considération le classique adoucissement consonantique du G continental vers un W anglo-saxon[46].

Le Dic*tionnaire étymologique Chambers de la langue anglaise* <RL57> rapporte ce terme *mow* à deux autres mots de « *l'anglo-saxon* » (entendu comme l'ancien anglais), *mowe* (avec un E final) et *muga* signifiant l'un comme l'autre *heap* (soit un *tas* en français) ; il le rapproche également d'un second *muga* -islandais, cette fois- signifiant plus précisément *heap of hay*, c'est-à-dire, en français, une *meule* de foin[47].

Un autre lexicographe et historien britannique d'origine écossaise, James Augustus Henry Murray <RL59> est plus éclairant encore : il observe que *mow* se rencontre sous diverses formes dans plusieurs anciens dialectes anglais (*muwa*, *mowe*, *mough*, *moghe*, *mughe*, etc.), et qu'on le retrouve dans le même sens avec des variantes (*muga*, *muva*, …) dans des langues scandinaves (en Suède, en Norvège et au Danemark), ajoutant de manière inattendue qu'il pourrait s'agir du même terme que l'espagnol *muga* (signifiant *marque de terrain* ou *empilement*), « [que] *certains chercheurs prétendent provenir du basque* »[48]. Ce détour par l'espagnol et, plus encore, l'irruption inopinée d'un mot basque dans un dialecte anglo-saxon restent à valider -Murray présente d'ailleurs cette hypothèse au conditionnel- mais rien n'exclut que la langue basque ait elle-même intégré son propre *muga* depuis une langue étrangère pratiquée en Europe continentale, voire que ces mots procèdent tous d'une racine commune préexistante.

A cela s'ajoute que le terme *mow*, non plus comme substantif mais en tant que verbe, signifie *faucher*, *moissonner* ou *tondre* (sens agricole en lien, comme le substantif, avec la moisson, la

[46] Sur cette mutation linguistique, *cf. supra* les développements relatifs au terme norvégien *varda* (*in* le chapitre consacré aux tourelles des Pays nordiques).

[47] *Dictionnaire étymologique Chambers de la langue anglaise* <RL57>. Le second *muga* est mentionné dans l'article *mow* précédé de l'abréviation « *Ice.* » qui, malencontreusement, n'est pas développée dans la liste des abréviations à la fin du dictionnaire (néanmoins l'attribution à l'islandais ne fait aucun doute). Cette traduction doit être prise avec précaution, car *muga* n'a pas d'entrée dans les dictionnaires islandais les plus usuels. On en trouve trace dans le *Dictionnaire islandais-anglais* de Geir Tómasson Zoëga <RL58>, sous la forme *mugi* mais dans le sens de *swath* en anglais (ou *andain* en français), qui désigne non pas une meule de foin, mais les longues rangées de foin ou de blés à terre dans les champs en attente de ramassage après le fauchage (donc avant leur mise en meule) ; selon ce même dictionnaire, le montage des meules est rendu par l'expression *muga-slattur* (traduction approximative dans la mesure ou *muga* ne désigne pas une meule), ou plus précisément par *hey-slatturi*, la meule elle-même étant désignée *hey-stakkur* (où l'on retrouve aisément la correspondance avec l'anglais *hay stack* qui correspond mot à mot au français *meule de foin*).

[48] « *Some scholars assert to be from Basque* » - *cf.* l'article *mow* (substantif) du « *Nouveau dictionnaire anglais, sur la base des éléments recueillis par la Société de philologie* » <RL59>. Dans cet article bien documenté, Murray évoque également la possible source *mugium* en provenance du bas-latin, ajoutant -hélas sans plus de précision- qu'on en trouve « *one example from Italy dated 1334* » (« *un exemple en provenance d'Italie* [dans un texte ?] *daté de 1334* »).

fenaison et les *meules de foin*) mais également *broyer*[49], signification se rapportant cette fois, non plus à la meule de foin, mais à la *meule du moulin*, dont c'est la fonction première.

Considérées dans leur ensemble, toutes ces convergences portent à penser que le champ lexical des cairns diffuse bien au-delà des seuls apparentements étymologiques naturels entre les langues d'origine romane.

LES SEQUENCES CONSONANTIQUES COMMUNES

Les consonnes sont un peu l'ADN des mots : à l'image de certaines séquences ADN dont la mise en évidence permet de rattacher un individu à une lignée génétique donnée (famille, ethnie, …), les séquences consonantiques -affectées le cas échéant par différentes déformations et permutations classiques bien connues des linguistes- peuvent aider à rapporter les mots à un ensemble de termes partageant la même structure (une « famille de mots », pour reprendre une expression imagée un peu vieillie), et à en suivre les évolutions de forme et de sens dans le temps et l'espace.

Ainsi, les exemples cités ci-avant mettent en évidence quelques séquences consonantiques de base (|M~L|, |M~G| ou |M~W) et |M~T~L|) autour desquelles le champ lexical des cairns semble graviter, et dont le terme *mojon* fournit une illustration topique, à la fois par son étymologie et en tant qu'il désigne en espagnol soit une borne, une limite ou une marque de terrain, soit un amas ou un amoncellement (un cairn ou un agencement en forme de cairn, notamment).

Schématiquement, ce *mojon* apparaît comme le point focal d'un espace terminologique désignant les cairns, non seulement en espagnol mais dans plusieurs autres langues européennes vivantes ou mortes de pays du sud de l'Europe (Portugal, France méridionale et Italie) et, peut-être, d'autres régions plus septentrionales. A cet égard, il est symptomatique que plusieurs des termes désignant ces édifices en portugais, en français ou en italien soient eux aussi structurés sur des séquences consonantiques assez similaires (|M~L| ou son équivalent |M~R|, |M~G| ou |M~J|[50], …), surtout si on tient compte des prononciations de ces termes dans leurs langues respectives : tel serait le cas, en particulier, des substantifs portugais *mariola* (dans son sens de cairn), *malhão* ou *malhoeira* (dans leur sens de limite de terrain ou de borne délimitant des propriétés), ainsi bien sûr que des termes déjà visés dans les développements comparatifs correspondants, comme le français *montjoie* ou le piémontais *mongioia*.

[49] L'emploi du verbe *mow* dans le sens de *moudre*, *de broyer* ou de *déchiqueter* est attesté, mais beaucoup plus rare, il est vrai, que dans son premier de *faucher – cf.* p. ex. l'article *mow* du glossaire publié en note du poème agraire de l'anglais Thomas Tusser, *Five hundred pointes of good husbandrie* (1580) <RL60> ; cette acception est néanmoins répertoriée sur l'application Internet *Linguee.fr* <RL86> (https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/grain+0+moudre.html) avec plusieurs exemples dont le suivant (tiré d'une notice technique publiée par GDF/Suez, « *The future with hydraulic energy* ») : « […] *in yesteryears, it was used to mow grain through watermills* » [*d'antan, on l'utilisait pour moudre le grain dans les moulins à eau*].

[50] Séquences qu'on retrouve dans les différentes variantes provinciales du terme français *merger* désignant un amas d'épierrage (*cf. supra*) même si, pour le cas, l'étymologie de ce substantif (sans doute du bas-latin *muricarius*, par analogie avec les tas de coquilles des *murex* utilisés dans l'Antiquité pour extraire la pourpre) ne plaide pas pour un apparentement, même lointain, avec des mots issus ou proches de l'espagnol *mojon* ou ses dérivés.

Un parallèle intéressant : les *konismata* grecs

Dans les développements comparatifs consacrés aux *peirones* espagnols, nous avons déjà signalé la forte ressemblance -tant structurelle que fonctionnelle- entre ces édicules à usage dévotionnel et un type d'édifices connus en Grèce sous l'appellation de *Κονίσματα* [en alphabet latin : *konismata*, pluriel de *konisma*], terme parfois traduit en français (de manière approximative et inexacte) par *iconostase*[51].

Les *konismata* sont souvent situés au sortir des villages et, à l'instar de leurs homologues espagnols, se présentent comme de petites tours de section quadrangulaire (sur un plan carré, le plus souvent) implantées sur une assise maçonnée d'environ 1,5 m de côté, pour une hauteur moyenne d'environ 3 à 4 m ; la tour, généralement en pierres liées au mortier, est le plus souvent peinte ou crépie, et comporte une ou plusieurs niches (parfois fermées par une vitre) dans lesquelles est disposée l'effigie d'un saint, le tout surmonté d'une croix en métal ou en pierre. Autour de ce schéma de base on trouve différentes variantes, certains *konismata* étant plus sophistiqués (avec par exemple des pilastres à la place d'un corps plein), d'autre plus rudimentaires, montés en pierres grossières, avec un profil général pouvant vaguement rappeler celui d'une tourelle de pierres sèches.

FIG. 158

① Le *peiron de la Virgen del Pilar* (Miedes de Aragon, Province de Saragosse - Espagne)

② Un *konisma* grec classique maçonné (*Konisma* de Saint Athanase, région d'Argithéa - Grèce)

③ Un *konisma* plus rudimentaire en moellons montés sans mortier (région de Zagori - Grèce)

A priori, l'étude des *konismata* ne relève pas du présent ouvrage : sur le plan archéologique, ce ne sont ni des tourelles de pierres sèches proprement dites, ni des édifices apparentés, mais des édicules à caractère religieux dont la fonction liturgique est parfaitement identifiée (au surplus, la Grèce n'est pas incluse dans le cadre géographique de nos recherches comparatives). La similitude manifeste des *konismata* avec les *peirones* espagnols nous a cependant conduit à leur consacrer quelques lignes dans le présent chapitre, car les points de comparaison entre ces deux catégories d'édifices ne s'arrêtent pas à leur morphologie ou à leur usage dévotionnel : en effet, on est surpris de constater que d'un point de vue sémantique, l'appellation *konisma*(*ta*) renvoie à différents mots dont la signification en grec recoupe celle de termes qui, en espagnol ou dans d'autres langues, appartiennent au champ lexical dont nous tentons d'esquisser les contours.

[51] En réalité, l'*iconostase* des églises chrétiennes de rite oriental est une cloison à trois portes richement décorée d'icônes, généralement en bois, qui sépare la nef du chœur : rien à voir, donc, entre ce mobilier liturgique d'intérieur et les *konismata*, qui sont des sortes de petits oratoires de pierre situés non pas dedans, mais à l'extérieur des églises.

Ce constat paraîtrait trivial si *konisma* avait simplement signifié *tour* ou *tourelle*, mais tel n'est pas le cas : d'après les lexicographes les plus autorisés, le mot *Κονίσμα* procède étymologiquement de *Εικονίσμα* (pl. *Εικονίσματα* [*Eikonísmata*]) qui désigne, non pas une *tour* ou une *tourelle*, mais une *image*, une *représentation* et, par extension, une *icône*[52], donc des *items* sans lien sémiotique avec les tourelles de pierres sèches et les cairns. Pourtant (sous réserve de l'avis d'hellénistes plus qualifiés) la chute de la particule préfixale *Ει*, en tronquant le terme originel, aurait contribué à lui conférer une nouvelle signification, cette fois plus proche de ce qu'il désigne réellement (en l'occurrence, non pas l'icône elle-même, mais l'édifice construit pour l'exposer à la vénération des fidèles). Une chronique détaillée publiée en janvier 2018 sur les *konismata* du village de Drymonas (sur Leucade, une des îles grecques de la Mer ionienne) résume bien cette évolution morphologique : « *Les konismata étaient anciennement appelés Icônes* [*Εικονίσματα*] *mais pour faire plus court, les anciens ont supprimé* [le préfixe] *"Ει" et laissé subsister seulement* [le radical] *"konismata", à juste titre car avec le mot "eikonísmata", seule l'image* [du Saint] *était représentée, et non l'ensemble de la construction* ... »[53].

Or, il se trouve qu'ainsi abrégée, la désignation *Κονίσματα* / *konismata* renvoie incidemment à plusieurs autres concepts sans lien avec le sens initial d'*image* ou d'*icône* mais qui recoupent cette fois des notions déjà rencontrées lors de l'analyse du mot espagnol *mojon* ou de certains termes associés au champ lexical des tourelles de pierres sèches et des cairns.

Ainsi, d'après Bailly <RL16>, *konisma* désignait en grec ancien un enduit ou un mortier de chaux, ce mot se rattachant étymologiquement au radical *κονία* [*konia*] signifiant d'une manière générale *poussière*, *substance pulvérulente* et, dans des sens plus techniques, *sable*, *cendre* ou *chaux*. Cette acception se retrouve en grec moderne, plusieurs dictionnaire traduisant *konisma*(*ta*) par *mortier* entendu dans le sens de *ciment* (traduction Google).

Mais ce mot peut aussi signifier *mortier*, non plus dans son sens de ciment, mais dans son autre acception d'instrument en pierre dure servant à écraser les substances solides à l'aide d'un *pilon*[54]. De son côté, le logiciel réputé *Deepl* traduit *Κονίσματα* en français par *moulures*, *moulages* ou *moules* (l'instrument). Toujours en grec moderne, on trouve également un mot très voisin, *Ακόνισμα* [*Akonisma*] renvoyant à l'idée générale de *meulage* ou d'*affûtage* (à l'aide d'une meule entendue comme l'instrument servant à écraser ou à aiguiser) et de *poussière* (ou *limaille)* produite par l'abrasion de la meule (sens primitif du radical *κονία*)[55].

Ainsi, sans qu'il soit nécessaire de multiplier les traductions, il est manifeste qu'à la ressemblance morphologique entre les *konismata* grecs et les *peirones* espagnols, s'ajoute une homothétie terminologique entre ces édifices, qui -probablement par télescopage linguistique- renvoient chacun dans leur langue respective à des termes appartenant tous au champ lexical des tourelles de pierres sèches, comme les *mortiers*, les *meules*, les *moules* ou les *pilons.*

[52] D'où la traduction par *iconostase*, lexicographiquement inexacte mais qui s'inspire de l'étymologie du terme.

[53] *Cf.* https://aromalefkadas.gr/τα-κονίσματα-στο-δρύμωνα/. La citation d'origine, assez compliquée à traduire français, est la suivante : « *Ναι ! Με αυτά θα ασχοληθώ στο παρόν κείμενο μου. Τα Κονίσματα, παλαιότερα ονομάζονταν Εικονίσματα, αλλά για συντομία, έκοψαν το ει και έμεινε το «κονίσματα» και πράγματι είχαν δίκιο διότι με την λέξη εικόνισμα απεικονιζόταν μόνο η εικόνα και όχι το όλο κατασκεύασμα* ».

[54] *Cf.* notamment l'entrée *Κονίσματα* du dictionnaire en ligne Glosbe <RL76> grec-français (https://fr.glosbe.com/el/fr/Κονίσματα), qui fournit plusieurs exemples précis dans ce sens, tirés de notices techniques ou de catalogues industriels : « περιέκτες μέτρησης, κονιάματα και γουδοχέρια » [en français : *récipients de mesure, mortiers et pilons*], « αποξεστήρα κονιάματος **»** [en français **:** *alésoir de mortier*], ...

[55] Sens retenu notamment par les traducteurs en ligne Google, Deepl, Bing ou Systran, ainsi que par plusieurs dictionnaires bilingues de référence.

Ce parallèle pourrait sembler audacieux, voire forcé, s'il n'était pas indirectement corroboré par une donnée archéologique et linguistique solide car d'après certains commentateurs, les *konismata* n'avaient pas qu'une fonction religieuse : ils pouvaient également servir occasionnellement de repères pour les voyageurs égarés, voire d'amers (« cairns côtiers ») pour les bateaux de pêche (*cf.* la chronique mentionnée ci-avant).

Nous avons également trouvé sur Instagram une mention selon laquelle « *Par leur caractère sacré (et donc le respect des fidèles à leur égard)* [les *konismata*] *marquaient les limites des villages, des propriétés, etc.* »[56] : en d'autres termes, ces édifices dévotionnels grecs faisaient aussi office de *marques de terrain*, fonction traditionnellement placée sous les auspices d'une divinité et communément attribuée aux tourelles de pierres sèches ou aux édifices apparentés.

Une notion-clé : l'*amoncellement*, plutôt que la *pierre*

Quoi qu'il en soit, les quelques données étymologiques tirées de l'ensemble des langues européennes sur lesquelles nous avons travaillé font ressortir une constante inattendue : contrairement à ce qu'on pourrait raisonnablement supposer, aucun des termes y désignant à titre principal et de manière spécifique les tourelles de pierres sèches et les édifices apparentés -*mariolas* (portugais), *montjoies* (français), *mongioie* (piémontais), *mojones* (espagnol), *varde* et ses analogues (langues des Pays nordiques), …- ne semble linguistiquement rattachable, directement ou indirectement, à la famille du mot *cairn* lui-même, ni à sa supposée racine indo-européenne {**kar*} renvoyant à la notion de *pierre*, de *rocher* et, plus globalement, de *dureté* (qualité substantielle de la pierre)[57].

De fait, en dehors des Îles britanniques (et, par extension, de toute la littérature scientifique anglophone), le mot *cairn*, employé seul ou en composition comme dans *shepherd's cairn*, est quasiment absent du langage courant quand il s'agit de désigner précisément des tourelles de pierres sèches[58].

De même, on ne retrouve ni le mot *cairn* ni la racine indo-européenne {**kar*} dans les diverses locutions désignant les tourelles de pierres sèches comme des *hommes de pierre* (*om'd pera*, *stone boys*, …)[59] : dans ces locutions, la référence à la pierre se rapporte non pas au monument lui-même mais au personnage imaginaire qu'il est censé représenter, comme si la personnification symbolique

[56] Compte Instagram *archaeo_zagori* (https://www.instagram.com/archaeo_zagori/) - iconographie en lien avec les recherches sur l'archéologie du paysage de la région de Zagori (Grèce) menées par Faidon Moudopoulos Athanasio, doctorant de l'Université de Sheffield et chercheur invité de l'Institut Joukowsky pour l'archéologie et le monde antique (Brown University, Providence, Rhode Island - États-Unis).

[57] *Cf.* les indications déjà fournies *passim* sur cette racine indo-européenne {**kar*} (*substance dure*, *pierre*, *rocher*).

[58] En anglais, le mot *cairn* pour désigner des tourelles de pierres sèches est utilisé par défaut (dans la littérature scientifique, notamment), en l'absence d'appellation spécifique pour ce type d'édifices ; mais en anglais courant, *cairn* est un terme générique désignant une grande variété d'artefacts, pour la plupart sans lien avec les tourelles proprement dites : c'est pourquoi ce substantif -ou ses équivalents construits sur la même racine (*currock*, *currick*, *carrek*, ...)- lorsqu'il vise des tourelles de pierres sèches, est souvent employé en composition pour en préciser le sens, moyennant une référence explicite aux bergers (comme dans la locution *shepherd's cairn*). En Amérique du Nord anglophone, on préfère à la locution *shepherd's cairn* l'appellation plus ciblée de *shepherd's monument*.

[59] Hormis le cas particulier des *harri mutilak* basques si on retient l'hypothèse envisagée *supra* que le mot *harri* serait rattachable à la racine indo-européenne {**kar*} ou à une racine pré-indoeuropéenne équivalente.

du cairn avait rendu superflue toute référence étymologique plus explicite à son matériau constitutif[60].

Considéré sous l'angle archéologique, ce hiatus philologique ne remet pas en cause l'idée que les tourelles de pierres sèches appartiennent à la catégorie générique des *cairns*, dont elles sont à n'en pas douter une déclinaison spécifique. Il pourrait même s'expliquer de manière asse logique : au sein de la vaste famille des cairns, ces édifices forment en effet, par leurs caractéristiques architectoniques propres et (surtout) par leurs fonctionnalités techniques ou culturelles, un isolat dont les appellations locales -où qu'on se situe- privilégient les spécificités propres, résidant moins dans leur matériau (la pierre) que dans leur statut culturel (leur forme et, surtout, leur lien réel ou supposé avec la culture pastorale).

Cette explication ne constitue bien sûr qu'une hypothèse, mais certaines locutions (en anglais, *shepherd's cairn* ou *shepherd's monument*, ou en français les *tours* [ou *quilles*] *de berger*) plaident en sa faveur, ces édifices n'étant pas vus comme de simples *cairns* (ou *monuments*) mais -précision essentielle- comme des cairns (ou des monuments) spécifiquement attribués aux pasteurs (*shepherds* / *bergers*).

Du point de vue sémantique, force est d'ailleurs de constater que la plupart des mots du champ lexical désignant des tourelles de pierres sèches ou des cairns renvoient surtout à une forme vague, en l'occurrence celle d'un *amas*, d'un *amoncellement* (un cairn ou toute chose empilée en forme de cairn) ou accessoirement d'une *meule* (avec une ambiguïté tenant au double sens de ce terme, à la fois *amas* -de foin ou de fromage, par exemple- et instrument servant à moudre[61]) : en attestent les différents termes signalés ci-avant, construits sur les séquences consonantiques |M~L|, |M~G| ou |M~T~L|[62]. Là encore, la morphologie de ces édifices a pris le pas sur la matière dont ils sont constitués.

[60] Un cairn personnifié cesse en quelque sorte d'être une *construction*, pour devenir symboliquement une *créature* : le processus est celui d'une *incarnation* au sens propre du terme (même si elle opère dans l'imaginaire), c'est-à-dire l'opération magique par laquelle une entité surnaturelle « prend chair » dans un corps ou un objet. Pour le cas, l'incarnation correspond à une *incairnation*, néologisme à rapporter aux développements ci-après sur les liens philologiques entre les *cairns* et la *chair*. Beaucoup de récits du folklore européen (et d'autres contrées) rapportent le phénomène inverse d'êtres humains « pétrifiés », c'est-à-dire transformés en pierre (souvent par suite d'une punition divine, comme celle infligée dans la Bible à la femme de Loth pour s'être indûment retournée en quittant Sodome ou, dans la mythologie gréco-latine, celle infligée par les dieux à la vaniteuse Léthéa et à son présomptueux mari Olenos) ; de même, plusieurs légendes attribuent les mégalithes préhistoriques (les menhirs et les cromlechs, notamment) ou certains *rochers évocateurs* à la pétrification d'êtres humains ou de créatures mythologiques (comme les géants). Sur ce thème très commun, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/pétrification_dans_la_mythologie_et_la_fiction.

[61] La *meule de gruyère* évoquée *supra* présente la double caractéristique d'être un *amas* (de fromage) dont la forme évoque aussi très clairement celle d'une *meule* de moulin.

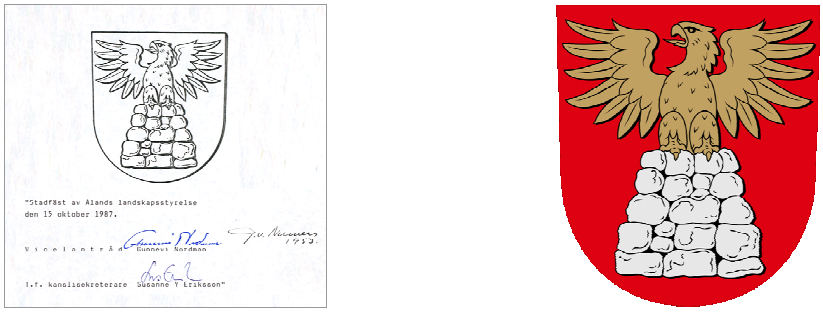
[62] On relève pourtant quelques télescopages sémantiques réintroduisant discrètement le sens de *pierre* dans plusieurs termes liés aux tourelles de pierres sèches. Ainsi, le mot français *tour* (de la locution *tour de berger*) a un apparentement sémantique avec la *roche* (*pierre*), puisque ce terme, dans son sens courant d'édifice de guerre ou de surveillance, était désigné *roc* en héraldique, ainsi qu'au jeu d'échec (*rook* en anglais ; *cf.* également le verbe français *roquer*) ; curieusement, le *roc* (ou *roque*) des échecs aurait été emprunté au persan, la pièce correspondante étant jadis figurée par un *char* de guerre avant de devenir une *tour* d'attaque montée sur le dos d'un éléphant, puis une banale *tour* de château fort. Le substantif français *char* est de la même famille que le mot latin *carrus* et le mot anglais *car* (voiture), où l'on retrouve la séquence consonantique |C~R| phonétiquement proche de la racine indo-européenne {**kar*}. Pareillement, le mot français *clapier*, qui désigne des amas d'épierrage et parfois des tourelles de pierres sèches, pourrait selon certains étymologistes -notamment Friedrich Christian Diez (*in* son *Dictionnaire étymologique des langues romanes* <RL48>), cité par Littré- avoir donné naissance au mot *lapin* (l'animal), dont l'origine reste controversée ; or, ce *lapin* est phonétiquement très proche du substantif latin *lapis* (pierre), lui aussi d'origine obscure et qui n'a prospéré en français que dans l'adjectif *lapidaire*.

Par contrecoup, en tant qu'il désigne un *tas* ou un *empilement*, le mot *cairn* entretiendrait-il des affinités spécifiques avec d'autres mots se rapportant à des marques de terrain ?

On sait par exemple que parmi leurs différentes fonctions signalétiques, les cairns servent assez souvent au marquage des terrains (ce qui les assimile donc à des bornes monolithiques) ; considéré dans cette fonction, un cairn pourrait ainsi symboliser la propriété ou l'autorité exercée par un individu sur un territoire donné, matériellement délimité par un ou plusieurs de tels édifices.

D'après certains héraldistes, ce serait d'ailleurs la signification de cairns stylisés qu'on trouve sur quelques armoiries[63] : la symbolique du *cairn héraldique* se rapprocherait donc de celle d'une *couronne* qui, elle aussi, marque le *titre -de noblesse* ou *de propriété-* de celui qui la porte.

FIG. 159



Armoiries de la municipalité insulaire de Kumlinge (territoire autonome finlandais d'Aland) : un cairn (d'argent) surmonté d'un aigle éployé (d'or) sur champ de gueules (rouge)

Le brelan improbable : la *couronne*, le *cairn* et la *chair*…

De prime abord, l'irruption du terme *couronne* dans une étude consacrée aux tourelles de pierres sèches a quelque chose d'insolite, dans la mesure où ce substantif désigne au premier *chef*[64] un signe matériel de l'autorité royale[65] relevant de représentations symboliques et politiques sans rapport apparent avec le marquage des territoires ou la culture pastorale.

[63] *Cf.* l'entrée *Cairns in heraldry* de l'Encyclopédie Wikipédia reproduisant plusieurs armoiries utilisant ce symbole (https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Cairns_in_heraldry) et la discussion (en anglais) sur le sens d'un meuble héraldique nommé *hake*, correspondant à une sorte de cairn stylisé (mais où d'autre voient plus prosaïquement un « *tas d'œufs* » !) - https://www.reddit.com/r/heraldry/comments/7wp4pm/help_with_blazon/.

[64] Le *chef* désigne à la fois la tête (sur laquelle on dépose la couronne) et celui qui, coiffé de cet insigne d'autorité, est investi du pouvoir de commandement. Le mot français *chef* est dérivé du latin *caput*, ce dernier procédant d'une racine indo-européenne {**káput*} désignant à la fois la *tête* et un *récipient* (coupe, pot, etc.). Dans son parcours linguistique, *káput* semble avoir croisé celui d'un autre radical, {**testa*} qui désignait originellement un *pot* en terre cuite (latin *testa*) avant d'aboutir par dérivations métaphoriques successives au sens actuel français de *tête* (*cf.* des termes familiers comme le *bocal*, la *fiole*, …), peut-être parce qu'on a jadis utilisé des crânes comme coupes cérémonielles ; on retrouve les mêmes affinités respectives entre les deux termes latins *caput* (la tête) et *cupa* (le récipient servant à boire, ou *coupe*) et deux mots grecs *κεφαλή* [en alphabet latin *kephalé*] signifiant la tête et *κύβας* [*kúbas*] désignant un récipient. Il se trouve que morphologiquement et phonétiquement, le mot *crane* n'est pas très éloigné du mot *cairn*, avec lequel il partage la même structure consonantique |C~R~N| : cette proximité a peut-être favorisé d'autres télescopages envisagés dans ce paragraphe.

[65] Outre le métonymique *Couronne* (avec une majuscule) désignant l'institution monarchique elle-même (la *Couronne* britannique, par exemple), le substantif *couronne* au sens matériel prend par extension différentes autres acceptions (toute forme, objet ou agencement circulaire, notamment entourant ou recouvrant quelque chose d'autre : *couronne* dentaire, *petite couronne* autour des villes, pain-*couronne*, *couronne* funéraire, etc.) ; mais aucune ne se rapporte aux cairns.

Il en est de même pour ses équivalents dans d'autres langues de référence prises en compte dans le présent ouvrage, comme l'espagnol, le catalan ou l'italien (*corona*), le portugais (*coroa*), l'anglais (*crown*), le gallois (*coron*), le gaélique écossais (*crun*) et même le basque (*koroa*, mais sans doute s'agit-il pour ce dernier cas d'un emprunt à une langue romane avoisinante).

La couronne-cairn, marqueur territorial

Une première explication pourrait tenir au fait que la *couronne* symbolise aussi bien *l'imperium* royal en soi que le territoire sur lequel il s'exerce, en l'occurrence les domaines qui sont sous l'autorité d'un souverain[66] ; comme les cairns, la couronne est donc un des outils de délimitation territoriale marquant la limite d'un domaine foncier, sens que révèle l'étymologie : « *… Le mot couronne vient du grec κορονή* [*via*] *le latin coronis, ce signe ayant été utilisé pour indiquer* […] *une fin, une conclusion, une limite* […] *nous pouvons comprendre le sens de la couronne comme symbole d'une frontière* […] *Pour comprendre le sens d'une couronne, on doit se rappeler que les "termes"* [dans le sens de marque de terrain] *étaient aussi des cairns qui marquaient les frontières entre les régions ou entre deux mondes…* »[67].

Dans une acception voisine, on note également qu'en latin, le mot *coronis* désigne « *le signe qui marque la fin d'un livre* » (attesté par Gaffiot), sens passé en typographie moderne où ce terme désigne le petit entrelacs ornant la fin d'un chapitre ou d'un ouvrage.

Une seconde explication, d'ordre purement linguistique cette fois, pourrait être recherchée dans la structure même du mot *couronne* et de son primitif latin *corona* (dérivé du grec *κορωνίς* ou *κορωνή*[68]) : tout comme le mot *cairn*, ces termes sont en effet construits sur une séquence

[66] *Cf.* par exemple l'enchaînement d'acceptions figurées proposé par le dictionnaire Larousse <RL80> dans sa version en ligne : « *Dynastie souveraine → pouvoir d'un souverain → domaines qui en dépendent* » (https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/couronne/19922) ; le Répertoire CNRTL retient dans ce sens la définition à la fois matérielle et institutionnelle d'*État gouverné par un roi ou un empereur* (https://www.cnrtl.fr/definition/couronne). On retrouve la même dimension territoriale, plus marquée encore, dans le terme *empire* qui, à partir de sons sens premier *d'imperium*, désigne familièrement moins un régime politique proprement dit que le territoire placé sous sa domination (*cf.* p. ex. les expressions courantes d'*empire colonial*, d'*empire soviétique*, d'*Empire britannique*, d'*empire du Milieu*, etc.).

[67] Sur ces points, *cf.* notamment les développements *BooWoki* sur les couronnes héraldiques dans différents pays (https://boowiki.info/art/ornements-exterieurs/couronne-heraldiques.html).

[68] D'après Bailly, *κορωνίς* (*coronis,* transcrit en caractères latins) est d'abord un adjectif se rapportant aux choses courbes (plutôt que réellement circulaires, observation faite que les couronnes de l'Antiquité grecque ressemblaient plus à des diadèmes ouverts qu'aux couronnes médiévales en cercle fermé). En tant que substantif, *κορωνίς* signifie entre autres notions un *couronnement* au sens abstrait d'*aboutissement* dans le temps, dans l'espace ou dans le déroulement d'un processus : le *couronnement* d'une carrière, par exemple (c'est le sens à l'œuvre dans le *coronis* typographique placé en fin de chapitre, et qui a son pendant dans plusieurs mots d'autres langues comme le *terme* français ou le *hito* espagnol pouvant aussi désigner, l'un comme l'autre, des marques de terrain, voire des *tourelles de pierres sèches*) ; ou encore une *couronne* au sens matériel du terme (en concurrence avec plusieurs autres substantifs selon qu'il s'agissait d'une couronne d'or, d'une couronne de feuillage, d'un diadème, etc. - sur ce point, *cf.* en particulier l'article *corona* du *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques* d'Anthony Rich, *op. cit.*). Le terme grec *κορώνη* (*corone,* en caractères latins - génitif *κορώνης*), formellement et phonétiquement proche du précédent, désigne quant à lui la *corneille* (l'oiseau), mais également, selon Bailly, « *tout objet recourbé* », en particulier l'extrémité saillante et courbe de quelque chose (marteau de porte, branches d'un arc, soc d'une charrue, poupe d'un navire [comparaison maritime empruntée à un poète didactique du 3ème siècle ap. JC., Aratos de Soles, qui, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, visait bien la *poupe* et non la *proue*])…, ainsi qu'au sens figuré, le *couronnement* ou l'achèvement d'un processus : hormis son acception ornithologique, *κορώνη* se confond donc en large part avec *κορωνίς*, les deux termes pouvant avoir convergé vers le latin *corona*.

consonantique identique |C dur/K~R~N, arrangement qui, rapporté à nos précédentes observations sur le mot *coronis*, pourrait traduire quelque appartenance à un champ lexical commun.

Cette hypothèse semble confortée par plusieurs données adjacentes tirées de l'étude du terme *mojon* désignant les tourelles de pierres sèches en espagnol : en grec, en effet, le mot *κορωνή* ne désigne pas seulement une *couronne* mais également la *corneille* (oiseau de la famille des corvidés nommé *cornix* en latin, paronyme de *corniche*) et renvoie donc par homonymie ou télescopage au *corbeau* qui, comme on l'a vu précédemment, est à la fois un oiseau et un élément d'architecture en surplomb (en particulier la partie d'un toit placée en *encorbellement* pour éviter le ruissellement de la pluie sur la façade)[69]. Or, ce sont bien ce même *corbeau* et cette même *corneille* (*κορωνή*) qui, *via* leurs formes latines *mutulo* ou *mutulio*, pourraient -tant par le sens que par l'étymologie- être à l'origine du terme espagnol *mojon* en tant qu'il désigne usuellement les cairns et les tourelles de pierres sèches (*cf. supra*).

Parallèlement, nous avions été frappé par une autre contiguïté manifeste entre la racine pré-indoeuropéenne {**kar*} (dont procède le mot *cairn*, moyennant l'adjonction d'un N final) et le mot latin *caro* désignant la *chair* (avec une même séquence consonantique |K~R|), plus flagrante encore entre le mot *cairn* lui-même et plusieurs dérivés de *caro* intégrant eux aussi un N (forme génitive *carNis*, qu'on retrouve dans des adjectifs comme *charNu* et *charNel* ou dans le mot *carNage*[70]), à commencer par le substantif français *carne* quasi homophone de *cairn* et qui désigne familièrement une viande de piètre qualité ou, de manière péjorative, un animal -voire une personne- de méchant caractère.

Sur le plan philologique, la *couronne*, la *chair* (et la *carne*) partagent donc l'une comme l'autre avec le *cairn* une structure consonantique commune |K~R| (ou par extension |K~R~N|), avec tous les télescopages qui ont pu en résulter.

Concernant le mot *couronne*, ces télescopages débouchent sur le vocabulaire propre aux cairns, *via* une chaîne d'apparentements phonétiques ou sémiotiques entre la racine grecque *κορωνίς* (*coronis*), le mot grec *κορωνή* (*couronne*) et le mot latin *cornix* (*corneille*), aboutissant à la *corniche* et au *corbeau* puis, de proche en proche, au *mutulus* (le nom latin du *corbeau* d'architecture) qui, selon une

[69] D'autres linguistes, sur la base d'une proximité d'ordre phonétique, associent le terme *corniche* (et les mots de la même famille) non pas à l'animal *corneille* (*cornix,* en latin) mais à la notion plus vague de *corne* (du bas-latin *cornua*, lui-même dérivé du latin classique *cornu*). D'un point de vue morphologique -et à la supposer exacte- cette étymologie alternative n'affecte pas substantiellement le raisonnement car le mot *corne*, tout comme *cairn*, est construit sur la même séquence consonantique |C~R~N|. En revanche, un éventuel apparentement de sens entre une *corne* et des ouvrages de pierres sèches n'a rien d'évident : peut-on dès lors postuler que le terme *corne* et ses dérivés seraient rattachables au même champ sémantique ? Certes, quelques indices ténus pourraient aller dans ce sens, notamment par le détour de l'homophone anglais *corn* (en français, le *grain*) et de son proche voisin *kernel* (en français, le *noyau*, avec une notion implicite de *chose dure*), dont les parcours étymologiques procèdent d'une racine indo-européenne {**ker*} très proche de {**kar*} à l'origine du mot *cairn*. Mais pareille convergence nous paraît trop hypothétique pour conclure à un apparentement effectif, d'autant que la notion même de *grain* n'a guère de connotation pastorale, contrairement à celle de *corne*. En revanche, nous avons été frappé -sans toutefois en tirer de conséquence dans le cadre de la présente étude- par un agencement consonantique équivalent à celui du mot *corne* (et donc du mot *cairn*) dans le mot arabe homophone قـرن [translittération en caractère latin : *qarn*], ajouté au fait qu'il désigne lui aussi la *corne* ; il en va de même en hébreu ancien avec le terme קרן [translittération *keren*, même structure et sens de *corne*], soit une triple équivalence à la fois phonétique, morphologique et de signification entre des termes appartenant pourtant à deux familles linguistiques totalement séparées (les langues sémitiques et les langues indo-européennes).

[70] *Carnage* existe aussi en anglais, avec parfois le sens de *tas* ou de *monceau* de viande [*Heaps of flesh*] - *cf.* l'entrée correspondante du *Dictionary of the English language*, Vol. 1, de Samuel Johnson <RL61>.

des principales thèses en présence, pourrait par déformations successives avoir donné en espagnol le terme *mojon* désignant les tourelles de pierres sèches (et tous les cairns en général).

Nous avons longtemps hésité à prendre en compte dans ce mouvement de convergence le mot *chair* et les mots de sa famille intégrant un N (la *carne*, notamment), en dépit de leur évidente proximité phonétique et de leur identité structurelle avec le mot *cairn* ; en effet, ils ne semblaient déboucher, ni sur un apparentement par le sens, ni sur des données archéologiques ou lexicales en lien avec les tourelles de pierres sèches ou les édifices apparentés. Dans un premier temps, nous nous sommes donc borné à constater cette contiguïté mais sans en tirer d'autres conclusions

Pourtant, des données recueillies ultérieurement sur les *femmes-os* islandaises (ou *Beinakerling*) nous ont opportunément amené à reconsidérer la question.

Un instructif détour entre Islande et folklore anglo-saxon

Comme on l'a vu dans les développements concernant les tourelles de pierres sèches des Pays nordiques, la *Beinakerling* du folklore islandais est un cairn personnifiant, non pas un homme mais une femme (une *femme de pierre*), sur lequel il était d'usage de déposer des os de mouton ou de bovin contenant un petit poème, généralement d'inspiration grivoise. Dans la chronique qu'elle consacre à ces édifices, Regína Hrönn Ragnarsdóttir (*op. cit.*) assimile la *beinakerling* islandaise à la *Bone crone* du folklore anglo-saxon, qui correspond peu ou prou à une vieille sorcière souvent représentée avec, sur la tête, un grand bonnet pointu noir, ou *chapeau de sorcière*[71] (les masques de *bone crone* font partie des grands classiques des déguisements d'Halloween).

Lors de nos recherches sur les tourelles de pierres sèches des Îles britanniques, nous n'avons trouvé aucune trace d'ouvrages lithiques localement désignés comme *Bone Crone*. L'équivalence linguistique entre la *Beinakerling* archéologique personnifiant une *femme-os* (appellation accolant deux substantifs islandais : *beina + kerling)* et la locution anglaise folklorique *Bone crone* ont cependant retenu notre attention à double titre[72].

En premier lieu, le mot islandais *kerling* (désignant une « *vieille bonne femme* » dans un sens plutôt familier ou péjoratif) a son pendant exact en anglais dans le terme quelque peu archaïque *crone* au sens premier de « *feeble and withered old woman* » [*vieille femme faible et flétrie*][73], entendu le plus

[71] Le *chapeau de sorcière*, toujours noir, est en quelque sorte la coiffe distinctive de cette profession, au même titre que la toque des cuisiniers, la mitre des évêques, la tiare des papes, la couronne des rois, le pschent des pharaons, etc. ; le *chapeau de fée* (de même coupe, mais représenté de différentes couleurs claires, avec parfois des motifs) en est une variante plus avenante. Ces deux coiffes sont l'une comme l'autre dérivées du *hennin*, coiffure féminine à la mode au Moyen Age. On a vu par ailleurs dans les développements comparatifs sur les Îles britanniques que les tourelles y présentent assez souvent un profil en *chapeau de magicien*, plutôt que franchement cylindrique ou parallélépipédique (*cf.* p. ex. le cliché reproduit ci-avant du *Currick de Shacklesborough* dans le Comté de Durham).

[72] On passera sous silence l'apparentement linguistique manifeste entre le *bein* islandais (signifiant *os*) et le *bone* anglais (même sens), sans intérêt pour la démonstration dans la mesure où ces deux mots n'en font en réalité qu'un seul (ils procèdent de la même racine et expriment exactement la même notion).

[73] Traduction proposée par le *Online Etymological Dictionary* <RL75> (https://www.etymonline.com/word/crone). D'après plusieurs autres sources (*cf.* p. ex. la liste *Wikwik* <RL82> https://en.wikwik.org/crone), *crone* pouvait aussi signifier une *vielle brebis* [*an old ewe*], usage obsolète aujourd'hui mais attesté dès le 16ème siècle -qui ramène indirectement à un contexte pastoral- ou encore une *vielle carcasse* (sens induit par le « *vieil ossement* »), l'une ou l'autre de ces deux traductions se retrouvant dans des expressions françaises irrespectueuses ou injurieuses désignant des vielles femmes : *vielle bique* (c'est-à-dire au sens littéral une *vielle chèvre*, comparaison tout aussi pastorale que la *vielle brebis* anglaise) et *vielle peau* (un peu l'équivalent de la *vieille carcasse* britannique).

souvent en assez mauvaise part et associé à l'image péjorative d'une *vielle sorcière*. Or, il se trouve que ce mot anglais *crone* (de structure consonantique |K~R~N|), apparenté à l'ancien mot *carrion* (structure consonantique |C dur~R~N|) dans le sens de dépouille ou de cadavre, provient étymologiquement du vieux français *charogne* (sens de *vielle carcasse* ou de *vieux ossements*), lui-même dérivé du latin *caro* dans le sens de *chair* (*via* le passage par le bas-latin *caronia*)[74] : le mot *crone*, qui est l'équivalent anglais de l'appellation folklorique islandaise d'un certain un type de cairn, se révèle ainsi comme un cousin éloigné du mot latin signifiant la *chair*.

De surcroît, tant par son orthographe que par sa prononciation, le terme anglais *crone* est extrêmement proche du mot anglais *crown* qui, précisément, signifie *couronne* ; en dépit de leurs sens respectifs bien distincts, une telle homophonie est potentiellement propice à divers télescopages sémantiques.

Ainsi, un examen plus attentif révèle que par le double truchement de la *couronne* héraldique qui est aussi une marque de terrain (*κορωνίς* ou *κορωνή* en grec, *corona* en latin, *crown* en anglais) et de la *vieille sorcière* ou *vielle carcasse* (*crone* en anglais, dérivé du latin *caro* signifiant la *chair*), ces termes sont tous en affinité linguistique avec le mot *cairn*, à la fois par leur structure consonantique commune (|C dur/K~R~N|) et par les télescopages linguistiques qu'elle a pu provoquer.

FIG. 160

Le lien *a priori* peu évident entre une *beinakerling* islandaise (cliché de gauche) et une *bone crone* anglaise (cliché de droite) ressort plus clairement si on prend en compte leurs structures consonantiques proches[75]

[74] *Cf.* l'entrée *Crone* du Wiktionaire <RL71> https://en.wiktionary.org/wiki/crone#Etymology. C'est également l'étymologie retenue par le très autorisé *Online etymologic Dictionary* (*op. cit.*) : « […] *from Anglo-French* carogne *"carrion, carcass ; an old ewe" also a term of abuse, from Old North French* carogne*, Old French* charogne*, term of abuse for a cantankerous or withered woman, also "old sheep," literally "carrion, from Vulgar Latin* *caronia … » [de l'anglo-français *carogne* […], du bas-latin **caronia*], avec un renvoi vers le vieux mot anglais *carrion* (« *dead and putrefying flesh of animals* » soit, en français, une *charogne*) provenant lui-même du mot latin *caro* signifiant la *chair* (*cf.* https://www.etymonline.com/search?q=crone et https://www.etymonline.com/word/carrion). Des étymologies concurrentes ont été proposées pour *crone* (*cf.* p. ex. le *Webster's etymological Dictionary* <RL62>, qui rapproche ce substantif de l'adjectif gaélique *criona* -qu'on trouve également orthographié *crionna*- signifiant *sage* ou *prudent*), mais elles apparaissent moins fondées et peu convaincantes.

[75] Ce masque de *bone crone* est tiré du catalogue en ligne du site américain *Pumpkin Pulp* fondé en 2006 par l'artiste Brian Blair et spécialisé dans la production d'articles d'épouvante (https://www.pumpkinpulp.com/bone-crone.html).

De cette sorte, les trois mots français *couronne, chair* et *cairn* ou leurs équivalents dans tel ou tel groupe de langues sont dans une situation d'apparentement qu'*a priori*, rien n'aurait laissé présager. Ils forment en cela un « triplet sémantique » au sens mathématique du mot *triplet*, c'est-à-dire l'association ordonnée de trois éléments appartenant à des catégories conceptuelles distinctes[76] (au cas présent, une représentation du pouvoir, une vieille carcasse et un édifice de pierres sèches).

CHAMP LEXICAL ET CULTURE PASTORALE

Corollaire plausible que les tourelles de pierres sèches et les édifices apparentés seraient une composante de la culture pastorale, nous avons envisagé dès le début de nos réflexions sur le champ lexical que certains termes en rapport avec ces édifices pourraient eux-mêmes être corrélés avec cette culture, soit directement soit, plus probablement, par leur adjacence étymologique ou phonétique avec d'autres mots concernant l'activité des bergers, la gestion du troupeau, l'élevage des ovins ou des caprins, etc.

Il s'agissait d'une simple hypothèse de travail que, là encore, l'analyse du terme espagnol *mojon* semble corroborer dans une certaine mesure pour les langues romanes.

Mojon et *mouton* : des corrélations linguistiques manifestes

Il existe différentes thèses sur l'origine du substantif espagnol *mojon*, mais comme on l'a vu *supra*, l'opinion majoritaire le fait découler du latin populaire *mutulo* (ou *mutulio*), altération du terme classique *mutulus* entendu comme un élément en saillie sous une corniche.

Or, si ce terme d'architecture semble *a priori* étranger au registre pastoral, la proximité est néanmoins frappante entre ce *mutulus* et un autre mot latin, *mutilus* (structure consonantique identique |M~T~L|), donné par certains étymologistes comme la racine du mot français *mouton* et qui, lui, renvoie donc indiscutablement et sans détour au vocabulaire pastoral[77].

Comme celle du mot espagnol *mojon*, l'origine du mot *mouton* reste débattue[78].

Selon Littré, l'adjectif substantivé latin *mutilus* signifiant « *mutilé, dont on a coupé ou retranché quelque chose* » (définition du Gaffiot) pourrait s'être imposé dans l'ancien français à la place d'autres mots désignant jadis un ovin mâle en général (bélier, mouton ou agneau), précisément parce que la

[76] Nous avons renoncé au tentant néologisme « *triplème* » pour désigner ce type d'apparentement linguistique ternaire ; il n'aurait pourtant pas déparé au côté de quelques autres termes en vogue de la linguistique contemporaine, comme le *morphème*, le *phonème*, le *monème*, le *lexème*, le *tonème* et quelques autres…

[77] Cette proximité constatée pour le couple *mutulo* / *mutulus* vaut pareillement pour la supposée racine latine alternative {**mutulu*} évoquée *supra*.

[78] Dans sa monumentale « *Grammaire des langues romanes* » en quatre volumes <RL63>, le grand philologue autrichien Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936) note que l'étymologie du mot *mouton* « *est obscure* », difficulté récurrente à laquelle nous ont confronté d'autres termes pourtant communs visés dans le présent ouvrage (comme les substantifs français *barge*, *berge*, *borne*, *clapier*, *corbeau* d'architecture, *lapin*, *magot*, *marc*, *marche*, *moellon*, *montagne*, *montjoie*, *pic* et *quille*, ainsi que quelques termes dialectaux et divers substantifs latins ou étrangers).

spécificité d'un mouton est d'être châtré[79] ; un peu plus tard, à titre subsidiaire, l'éminent lexicographe a envisagé (*in* le *Supplément* à son *Dictionnaire*) que le choix de *mutilus* pourrait aussi tenir au fait que les moutons sont voués à la tonte, opération parfois exprimée par le verbe latin *mutilare* (dont provient le verbe espagnol *motilar* dans le sens de *tondre* ou *raser*[80]). En toute hypothèse, le *mouton* serait donc étymologiquement un ovin mâle auquel on a coupé les testicules ou la toison, voire les deux !

Une étymologie concurrente est cependant proposée pour le terme *mouton* : il procéderait d'une racine gauloise {**multo*} au sens de mâle châtré, elle-même rattachable à une racine proto-celtique plus ancienne {**moltos*} mais de même sens général[81]. Cela étant, à partir du moment où elles admettent une structure consonantique commune (|M~T~L| ou |M~L~T|) et un sens identique (animal châtré), ces deux racines potentielles ({**mutilus*} ou {**multo*}) ne nous semblent pas exclusives l'une de l'autre : le mot *mouton*, sur l'origine duquel les étymologistes hésitent, pourrait fort bien avoir emprunté aux deux par le jeu d'un télescopage sémantique.

Nous laissons aux experts le soin de trancher ce débat philologique, mais pour ce qui concerne l'objet de nos recherches et dans le cadre des langues romanes, il en ressort une donnée incontestable : un des termes importants du champ lexical des cairns et autres édifices apparentés -le substantif espagnol *mojon*- semble en corrélation sémantique (par leur étymologie commune) avec un des autres mots centraux de la culture pastorale, en l'occurrence le *mouton*, vérifiant ainsi l'hypothèse que nous avions émise à ce sujet.

Les triplets sémantiques, outils d'interprétation constructive

A défaut d'être généralisable, la méthode ayant mis en évidence le triplet sémantique *couronne, chair* et *cairn* nous semble pouvoir utilement contribuer à l'étude d'autres groupes de mots en lien proche ou lointain avec la terminologie des cairns.

[79] La castration des agneaux mâles est une pratique ancestrale assurant la tranquillité du troupeau (et celle du berger), facilitant la tonte et améliorant la qualité de la viande ; il n'est pas surprenant qu'une caractéristique aussi fondamentale se reflète dans le vocabulaire, par une distinction nette entre le terme désignant les mâles entiers (les béliers, dont l'effectif ne dépasse pas 5 %) et les moutons, qui forment avec les brebis le gros du troupeau. Dans ce sens, le philologue français Pierre Malvezin, ancien directeur de la *Société française de filologie* (*sic*), rapproche le terme *mouton* d'une supposée racine celtique {**mol*} non seulement dans le sens de *broyer*, *écraser* (à laquelle se rattacherait donc la *meule* instrument de minoterie), « […] *d'où un dérivé *moltos, du sens de broyé, châtré*… » mais « […] *peut-être en même temps du sens de doux, car l'animal de ce nom, aujourd'hui mouton, bélier châtré, est un animal doux (confrontez l'expression : "doux comme un mouton")* » – *In* le *Dictionnaire des racines celtiques* <RL64>.

[80] Sur ce verbe (apparemment peu courant), *cf.* la base lexicographique *online Wordreference* <RL87> https://www.wordreference.com/definicion/motilar ; il figure également au Dictionnaire de l'Académie royale espagnole (*op. cit.*) ; comme signalé *supra*, on remarque incidemment que l'ancien verbe anglais *mow* renvoie lui aussi à l'action de tondre, en lien possible avec le latin *mugium* dont pourrait procéder le terme espagnol *mojon*.

[81] Sur la racine gauloise, *cf.* notamment le Répertoire CNRTL https://www.cnrtl.fr/etymologie/mouton ; *cf.* également https://fr.wiktionary.org/wiki/mouton#Étymologie pour la racine proto-celtique {**moltos*}. Il convient d'observer que Littré, tout en prenant en considération les arguments en faveur de la piste latine *mutilus*, admet *in fine* que « *l'étymologie incline vers le celtique* » (*sic*). Dans ce contexte linguistique mouvant, il n'est pas interdit de penser chacune de ces deux racines a communément contribué à la formation de mots désignant, selon le cas, le mouton en général ou, plus spécifiquement, la viande de mouton dans plusieurs langues européennes, comme *mouton* (français), *montone* (italien), *moton* (piémontais) ou *mutton* (*viande de mouton*, en anglais) ; un télescopage étymologique ou phonétique en aurait favorisé la fixation, les structures consonantiques des deux racines (respectivement |M~T~L| et |M~L~T|) étant presque identiques et propices à une inversion entre le T et le L (classique métathèse de la consonne liquide L).

Un exemple : le rapprochement entre char, cairn et currack

Nous avons remarqué, par exemple, que le substantif français *char,* déjà mentionné en note (*supra*), est phonétiquement presque identique au mot *chair* ; procédant du mot latin *carrus* (désignant un *chariot*) de même origine que *currus* (un *char* proprement dit), ce *char* est structuré autour de la séquence consonantique de base |C~R|, qu'il partage avec le *cairn*.

Or, on a vu que dans plusieurs régions des Îles britanniques, le mot *currack* (sous ses différentes variantes) désigne, selon le cas, une sacoche, un type d'attelage ou un véhicule léger anciennement utilisé dans les fermes (rattachable au mot latin *carrus*), une petite embarcation fluviale ou côtière (un *coracle*), mais aussi -dans un tout autre registre- des ouvrages lithiques se présentant parfois comme de véritables tourelles de pierres sèches, c'est-à-dire trois catégories d'objets ne présentant *a priori* aucun point commun.

Mis en perspective, ces différents constats débouchent pourtant d'eux-mêmes sur une hypothèse plausible, même si elle reste à vérifier : le mot *char* et d'autres mots qui lui sont liés pourraient graviter eux aussi dans l'environnement terminologique des cairns[82].

FIG. 161

Deux acceptions bien distinctes du terme *currack* (ou ses variantes orthographiques locales) appartenant à des registres *a priori* sans le moindre rapport(vocabulaire nautique et domaine archéologique)[83]

① Représentation de *currachs* de pêcheurs sur la rivière Boyne (1848) – Comté de Meath (Irlande)

② *Currick* de Dod End, situé près de Allenheads (Northumberland)

Du mouton à la montagne…

Suivant la même logique, si certaines appellations des *tours de berger* ou des cairns apparentés semblent entretenir une proximité linguistique signifiante avec des termes désignant des moutons, il ne serait guère surprenant que ces mots soient à leur tour en corrélation avec la notion générique de *montagne*, dans la mesure où ces formations lithiques se rencontrent essentiellement dans des régions montagneuses ou collinaires de basse et moyenne altitude, terres d'élection de l'agropastoralisme et des pratiques transhumantes.

[82] Le cadre restreint du présent ouvrage ne permet pas d'approfondir cette question, mais il serait intéressant que des linguistes, des archéologues et des ethnologues s'en saisissent afin de mieux préciser les rapports logiques entre tous ces termes.

[83] En dépit de recherches assez approfondies, nous n'avons trouvé aucune représentation graphique du *currack* entendu dans le sens de charrette légère, de chariot ou de sacoche, sans doute parce qu'il s'agissait d'un terme écossais déjà tombé en désuétude avant le 19ème siècle.

On le vérifie aisément avec le mot français un peu désuet *montjoie* (équivalent du *mongioia* piémontais), terme désignant en propre les cairns et, parmi eux, les tourelles de pierres sèches[84] ; il appartient bien au même champ lexical que *mojon* (forme architecturale), tout en renvoyant par son étymologie à la notion générique de *montagne* (composante environnementale), soit qu'il provienne -comme certains le supposent- du latin *Mons gaudii* ou *Mons Jovi*, signifiant respectivement *Mont de la joie* ou *Mont de Jupiter*, soit qu'il dérive d'une racine francique {**mund-gawi*} évoquant un *lieu surélevé* ou un *monticule* : dans un cas comme dans l'autre (*mont* latin ou *monticule* francique), la *montjoie* se réfère bien à une sorte de petite montagne.

Il nous semble cependant que les apparentements les plus significatifs soient à rechercher moins dans la *montagne* proprement dite (ou ses dérivés) que dans une notion plus globale d'*amoncellement*, telle qu'on l'a précédemment mise en évidence à partir de différents mots formés sur des combinaisons de séquences consonantiques telles que |M~L|, |M~G|, |M~T~L| ou |M~T~N| (et, pour ces deux dernière combinaisons, les métaplasmes |M~L~T| et |M~N~T|).

Ces deux notions d'*amoncellement* et de *montagne* ne sont pas très éloignées l'une de l'autre : au sens figuré, le terme *montagne* s'emploie pour indiquer « […] *un amoncellement : une montagne d'objets, de richesses, de difficultés* » (définition proposée par l'Encyclopédie Wikipédia[85]), ou encore un « *amas quelconque, comparé, par exagération, à une montagne* » (selon Littré).

Par sa structure consonantique |M~N~T|, le substantif espagnol *monton* en fournit une bonne illustration : ce terme signifie « *tas*, *monceau*, *amoncellement* », employé également de manière adverbiale pour exprimer une grande quantité (*beaucoup*, *un tas de*, etc.), comme dans *monton de cosa* ou *monton de dineiro* [en français, *beaucoup de choses*, *beaucoup d'argent*].

On retrouve le même mot et quasiment le même sens dans l'ancien français, où *monton* signifiait une *troupe* »[86] (importante quantité de soldats), les mots *troupe* (d'hommes) et *troupeau* (de bétail, des moutons en particulier) dérivant tous deux, *via* le latin, du vieux-francique *throp* signifiant *entassement*, *amoncellement* (dont est par ailleurs issu l'adverbe français de quantité *trop*[87]).

On est d'abord frappé par les rapprochements inévitables entre ce *monton* et, d'un côté, deux termes du vocabulaire pastoral : *troupeau* (par le sens) et *mouton* (par la phonétique), de l'autre avec

[84] Il s'agit même du seul terme français réellement approprié, les quelques autres appellations originelles mentionnées dans la première partie du présent ouvrage appartenant à différentes langues d'oc. La question ne se pose pas pour le mot *tour*(*elle*) -ni pour la locution *tour*(*elle*) *de berger* qui en procède- puisqu'il s'agit non pas d'une appellation spécifique mais d'une commodité de langage (le mot *tour* pointant la forme des cairns concernés).

[85] Entrée *Montagne*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Montagne. On retrouve l'équivalence *montagne* / *amoncellement* dans plusieurs termes et expressions courantes comme un *montant* d'argent, *monter* un budget, *montant* à régler, ... D'un point de vue étymologique, le mode de formation du mot français *montagne* est pourtant assez obscur et a pu provoquer des télescopages linguistiques : il ne semble pas directement rattachable au substantif latin *mons* (génitif *montis*) qui a donné en français le substantif *mont*, mais plutôt à un adjectif substantivé concurrent *montanea* [en français : *montagneux*], les deux racines s'étant peut-être télescopées (Littré observe pour sa part que « *Montanus, qui est latin, n'aurait pas donné le son mouillé gn ou ñ ; il aurait donné montain* »). Le *Latin dictionary* de Lewis et Short <RL18> rattache le substantif *mons* à un radical indo-européen commun {**men*} qu'on retrouverait, notamment, dans des mots du vocabulaire géographique comme une *éminence* (petite élévation de terrain) ou dans le verbe *dominer* (une plaine, p. ex.), dans le sens sens d'être en situation plus élevée.

[86] Répertorié par Frédéric Godefroy *in son* « *Dictionnaire de l'ancienne langue française* » en 10 volumes <RL65>, entrée en ligne sur http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy/monton.

[87] *Cf.* p. ex. l'entrée *Trop* du Répertoire CNRTL - https://www.cnrtl.fr/etymologie/trop.

différents mots désignant des élévations de terrain : *mont* et *montagne* en français, *mountain* en anglais, *monte* et *montaña* en espagnol[88], *mount* en provençal, *moutoun* et *mountou* en occitan languedocien, *monte* et *montagna* en italien, *monte* et *montanha* en portugais, etc.

Puis, en tant qu'il véhicule la notion de *grande quantité*, on constate que le mot *monton* entretient aussi un lien étroit avec plusieurs termes construits sur les combinaisons consonantiques |M~L~T| et |M~T~L|, lesquelles structurent à la fois des mots comme *multiple*, *multitude* ou l'ancien adverbe français *moult*[89] (synonyme de *beaucoup*) et, plus étonnamment, le mot *mouton* lui-même qui, comme on l'a vu *supra*, résulte probablement du télescopage entre une racine gauloise {**multo*} (structure |M~L~T|) et une racine latine {**mutilus*} (structure |M~T~L|).

… et de la montagne au berger !

Nos recherches comparatives ont porté pour l'essentiel sur des pays et des régions de langues romanes ou anglophones, mais nous inclinons à penser que l'exploration d'autres idiomes -au moins dans la famille indo-européenne- pourrait révéler de nouveaux apparentements signifiants permettant de mieux cerner les contours, l'organisation interne et la diversité du champ lexical des cairns.

On sait, par exemple, qu'en allemand, le terme de base désignant une *montagne* est *Berg*, mot qui peut aussi avoir le sens plus général d'*amoncellement* ou de *tas* et, au sens figuré, de *grande quantité* (p. ex. *ein Berg von Arbeit* soit, en français, *une montagne de travail*) : *mutatis mutandis* -et bien qu'il soit d'une tout autre structure consonantique |B~R~G|- le mot *Berg* est donc l'homothétique germanique de l'espagnol *monton*.

D'après les germanistes, ce *Berg* découlerait d'une racine indo-européenne {**bhergh*} renvoyant à la notion de *hauteur* (caractéristique essentielle d'une montagne), qu'on retrouve dans plusieurs mots d'autres langues européennes comme *břeh* en tchèque ou *brzeg* en polonais, avec toutefois, pour ces derniers, le sens un peu éloigné de *talus*, de *bord* ou de *berge.* Cette racine indo-européenne pourrait aussi être à l'origine du mot français *berge* (bord relevé d'une rivière ou, dans le vocabulaire maritime, rocher formant un pic saillant de l'eau) : Littré, sans être catégorique sur ce point, laisse

[88] Et plus précisément encore, le mot *monton* dans le sens de *montagne* qu'on trouve dans la toponymie, comme par exemple le *Monton de Trigo* dans la Serra de Guadarrama (il ne s'agit pourtant que d'une comparaison, la forme conique de cette montagne évoquant plutôt celle d'un *tas de blé*, ou *monton de trigo* en espagnol).

[89] Comme le constate Littré, l'adverbe *moult*, directement dérivé du latin *multum* (même sens), est étymologiquement lié à plusieurs adverbes d'autres langues romanes (comme le provençal *molt* ou *mout*, le catalan *molz*, le portugais *muito*, l'espagnol *mucho*, etc.), observant que « *la plus vraisemblable des étymologies est celle de Freund* [*in* le « *Wörterbuch der lateinischen Sprache* » <RL19>] *qui regarde moltum (archaïque) comme le participe d'un molere, augmenter, accumuler, qu'on retrouverait dans moles* » (en l'occurrence, le *moles* déjà rencontré dans les précédents développements consacrés aux *meules* et aux racines possibles de *mojon*) ; et Littré de juger « *malheureux qu'on ait perdu le mot moult, qui est si préférable à beaucoup* ». Sans développer plus en détail ces questions étymologiques débordant le cadre du présent ouvrage, il faut cependant constater que si le *mucho* espagnol est phonétiquement proche du *mocho* portugais (*cf. supra*), il l'est tout autant de l'adverbe de quantité anglais *much* qui, lui aussi, signifie *beaucoup* (généralement employé pour les choses *incomptables*, selon la terminologie usuelle des grammairiens d'outre-Manche) ; or l'anglais n'est pas une langue romane. Pour les choses *comptables,* l'anglais utilise de préférence l'adverbe *many*, lequel pourrait procéder d'une racine pré-indoeuropéenne {**mégh₂s*} dans le sens de *grand* -racine qu'on distingue facilement dans le mot latin *magnus*- mais également du radical indo-européen déjà cité {**men*} se rapportant aux amoncellements et aux choses élevées (*cf.* p. ex. les entrées https://en.wiktionary.org/wiki/Reconstruction:Proto-Indo-European/mégh₂s, https://en.wiktionary.org/wiki/much et https://en.wiktionary.org/wiki/many).

toutefois entendre que la *berge* serait plutôt issue du bas-latin *berga*[90] (*garde, défense*), possible dérivé du verbe allemand *bergen* (phonétiquement assez proche) signifiant *protéger*, *assurer la défense* de quelque chose ou de quelqu'un[91]), par le truchement d'une « *série de sens* » (*sic*) passant successivement de la *défense* à la *fortification*, puis à la *meule*[92] et, finalement, au *bord escarpé*.

Littré relève néanmoins que pour Diez (*op. cit.*), *berga* ne serait pas d'origine germanique mais appartiendrait à une famille ayant donné, notamment, le mot gaulois *bargod* (même sens). Or, on retrouve ce même mot *bargod* en gallois mais il y désigne, cette fois, le *corbeau* dans son sens architectural de *partie du toit en encorbellement* (traduit par *avant-toit* dans des dictionnaires *online*).

A ce stade du raisonnement, deux constats d'évidence s'imposent d'eux-mêmes.

1. Le premier, flagrant, est que *bargod* renvoie ainsi de manière inattendue à cette pièce d'architecture qu'en latin on appelle *mutulus* [en français, un *corbeau*], c'est-à-dire à une des deux étymologies possibles du terme espagnol *mojon* (appellation usuelle des cairns dans cette langue), laquelle pièce est aussi le quasi homophone du *mutilus* latin dont proviendrait le mot *mouton* (d'après Diez, *op. cit.*). Ainsi, *BaRGod* (structure consonantique |B~R~G|) réintroduit sous une déclinaison différente les deux notions de *monceau* (*mojon*) et de *mouton* (animal pastoral par excellence).

Le parallèle nous paraît d'autant plus frappant que le terme d'architecture gallois *bargod* se traduit en anglais par *eave*[93] (signifiant *corniche*, substantif renvoyant non plus au *corbeau*, mais à la *corneille via* le latin *cornix*), soit un mot sans lien avec les langues romanes mais qui est étonnamment proche,

[90] Pour intuitive qu'elle puisse paraître, cette étymologie du substantif français *berge* n'est paradoxalement pas assurée et reste assez discutée - *Cf.* entre autres l'entrée correspondante du Répertoire CNRTL https://www.cnrtl.fr/definition/berge ; l'hypothèse avancée par Littré d'une évolution de sens depuis le bas-latin *berga* n'y est même pas envisagée. La finale toponymique *briga* (sans doute d'origine celtique) était relativement fréquente dans l'antique péninsule ibérique, renvoyant à la notion générale de *butte fortifiée* (donc un ouvrage à fonction défensive situé en hauteur, sens compatible tant avec le bas-latin *berga* -auquel il est probablement apparenté- qu'avec le verbe allemand *bergen*) : *cf.* p. ex. au Portugal l'ancienne capitale des Turdules, *Langobriga*, à l'embouchure du Duro (répertoriée au Gaffiot), *Conimbriga* (une des plus importantes cités antiques du Portugal, près de l'actuelle Coimbra), *Medubriga* (aujourd'hui Mêda, dans la région de Guarda) ou, en Espagne, *Segobriga* (deux cités situées respectivement en Nouvelle-Castille et dans la province de Castellon).

[91] On rappellera que dans plusieurs Pays nordiques, les *tourelles de pierres sèches* sont appelées *gardes* (*varde* en norvégien et en danois, *varde*, *vård* ou *värd* en suédois, *varða* en islandais), termes rattachables à une forme verbale se rapportant à l'action de *défendre* ou de *protéger*, soit le sens retenu par Littré pour le mot latin *berga*.

[92] Le surgissement d'une *meule* dans cette liste de termes en lien avec la *défense* et la *fortification* paraît incongru, d'autant que dans les deux entrées « *Meule* » de son propre dictionnaire (la *meule.1* du moulin et la *meule.2* de foin), Littré ne recense pas cette acception et ne livre aucun indice qui puisse l'expliquer (nos propres recherches sur les origines du mot *meule* ne sont pas plus concluantes sur ce point). A moins que Littré (ou son éditeur) aient confondu dans cet article le mot *meule* avec le mot *môle* que lui-même définit comme un « *massif de maçonnerie placé au-devant d'un port pour le mettre à couvert de l'impétuosité des vagues et en empêcher l'entrée aux vaisseaux étrangers* » et qui, dans ce sens, se rattache en effet à la notion d'ouvrage de défense fortifiée. Pour le cas, Littré ne s'en justifie pas, son hypothèse sur la *meule* étant donc citée sans qu'on doive nécessairement la tenir pour fondée... A la supposer pertinente, la référence faite par Littré au terme *meule* comme phase étymologique intermédiaire de l'évolution du mot *berge* depuis le bas-latin *berga* conforterait opportunément les développements du présent chapitre sur la possible contribution de la *meule* à la formation de différents termes en lien avec les cairns ; mais ce point reste à établir, d'autant que *berga* n'est attesté dans aucun des grands dictionnaires latins de référence comme Gaffiot, Lewis et Short, Freund, … (*op. cit.*).

[93] *Cf.* l'entrée *Eaves* du Wiktionary <RL71> : « (*architecture) The underside of a roof that extends beyond the external walls of a building* » [soit, en français, « (*terme d'architecture) Le dessous d'un toit qui dépasse en saillie des murs extérieurs d'un bâtiment* »] - https://en.wiktionary.org/wiki/eaves.

à la fois par l'orthographe et la prononciation, d'un autre substantif anglais appartenant bien, quant à lui, au vocabulaire pastoral : *ewe*, qui signifie *brebis* (la femelle du mouton)[94].

2. Le second constat, plus discret mais non moins signifiant, est que la séquence consonantique |B~R~G| commune à tous ces mots (*Berg, berge, berga, bergen, bargod…*) structure aussi un terme central du vocabulaire pastoral français, en l'occurrence le *BeRGer* (et son dérivé suffixé, la *BeRGerie*).

Si ces différents vocables appartiennent à des registres sémiotiques distincts et *a priori* indépendants, leur analogie de construction est-elle purement accidentelle ? Nous laissons à des linguistes plus compétents le soin de se prononcer sur la question, mais dans un tel contexte, nous ne serions guère surpris de retrouver la structure consonantique |B~R~G|[95] dans le vocabulaire pastoral de telle ou telle autre langue européenne non prise en compte dans le champ de nos recherches comparatives.

A ces deux constats s'ajoute un faisceau d'indices -à notre avis probants- tirés de termes proches de *berge* ou de *berga* et corroborant quelques-uns des apparentements inattendus évoqués dans le présent ouvrage, notamment entre les *moutons* et les *bateaux* (modèle *sheep* / *ship* - *cf. supra*) ou entre les *moutons* (*mutilus*) et les *meules*.

On observe, par exemple, que les deux substantifs français *berger* et *bergerie* procèdent du bas-latin *berbix* (avec respectivement *berbicarius* et *berbicaria*), altération du latin classique *vervex* désignant indifféremment le *mouton*, le *bélier* ou la *brebis*. En français, ce *berbix* -en tant qu'il désigne un ovin- n'a subsisté que dans la *brebis* et dans le *bercail* (*via* un détour par le latin vulgaire *berbicale*), mais on en discerne encore clairement l'empreinte dans d'autres idiomes, comme par exemple dans le terme normand (langue d'oïl) *berca* signifiant *mouton* ; or, comment ne pas rapprocher ce *berca* du latin *barca*, signifiant *barque* (donc une *embarcation légère*) ?

Le rapprochement est d'autant plus intéressant que contre toute attente, le mot français *barque* ne semble pas découler en ligne directe du latin *barca* mais serait une déformation de l'ancien français *barge* ou *barga*, formes attestées dès le haut Moyen-Âge dans ce sens de *petite embarcation* et dont on remarque immédiatement la structure consonantique |B~R~G|.

Ce parcours étymologique n'a pas manqué d'intriguer les lexicographes. Littré juge ainsi « […] *singulier que barca, si ancien, puisqu'il est dans Isidore*[96]*, et commun à toutes les autres langues romanes, ne se trouve pas dans le vieux français, qui n'a que barge ; cela ne peut guère s'expliquer qu'en admettant une confusion entre barge et barque* ». De leur côté, les étymologistes du Centre national de ressources textuelles et lexicales (*cf.* le *Trésor de la langue française* <RL67>) constatent que le bas-latin *barca* est « *d'origine obscure* », une hypothèse communément reçue étant « *celle qui du rapprochement de barca et de barga déduit une base latine *barica issue du grec βαρις "galiote égyptienne" (Hérodote* […]*), lui-même emprunté à l'égyptien …* »[97]. *Confusion* pour les uns, *rapprochement* -pour le moins tortueux- selon d'autres, les mécanismes à l'œuvre apparaissent en

[94] En quelque sorte, le couple lexical *corbeau* / *mouton* aurait son pendant féminin avec le couple *corneille* / *brebis*.

[95] Ou une séquence proche, construite par exemple avec un V ou un F à la place du B, ou encore un L à la place du R, selon les flexions et les glissements de consonnes les plus courants d'une langue à l'autre.

[96] Littré vise Isidore de Séville (vers 560-636 ap. JC), personnalité marquante de l'Espagne wisigothique, ancien évêque de Séville, proclamé Docteur de l'Eglise et canonisé en 1598, auteur de nombreux écrits dont les « *Etymologiae* », encyclopédie en vingt livres qui contribua à la redécouverte de la pensée aristotélicienne en Europe occidentale.

[97] Ces linguistes concèdent cependant que *barca* pourrait aussi provenir d'un terme ibérique, tandis que d'autres lui attribuent une origine celtique…

fait comme autant de modalités de ce que nous rangeons sous la catégorie générale des télescopages linguistiques.

Réciproquement, on découvre qu'en français, le mot *barge* désigne aussi une « *meule de paille ou de foin* » (CNRTL, *op. cit.*[98]), tandis que le mot *berge*, non content de désigner les bords escarpés d'un cours d'eau, est en seconde acception une « *chaloupe étroite* », donc une *embarcation légère* (*cf.* Littré, entrée « *Berge 2* ») ou, dans certaines régions, un « *gros tas de foin, de paille* » (en d'autres termes, une *meule*, substantif polysémique dont on a vu *supra* les étroites imbrications avec le vocabulaire des cairns). En outre, selon le Wiktionnaire francophone <RL71>, le mot *barge* serait employé adverbialement dans d'autres régions pour signifier « *une grande quantité de* »[99], soit l'exact équivalent, en français, de l'adverbe un peu désuet « *moult* » (en lien étymologique direct avec plusieurs termes comme *multiple* ou *multitude* mais aussi, comme on l'a noté *supra*, potentiellement en lien indirect avec le mot *mouton* lui-même) et, en allemand, de la locution adverbiale « *ein Berg von…* »).

L'origine du mot *barge* en tant qu'il désigne une *meule de foin* semble elle aussi discutée, une des hypothèses en présence ramenant de manière inattendue au vocabulaire pastoral : en effet, à contre-pied de la stricte homophonie, les linguistes du CNRTL jugent « *invraisemblable* » (*sic*) « *une identification de barge "meule" avec barge "bateau" en raison d'une prétendue identité de forme* » ; ils le pensent plutôt issu d'un supposé mot gaulois {**barga*}, forme métathétique d'une racine celtique {**wraga*} qu'on retrouverait selon eux en sanskrit dans le sens très approchant de « *parc à moutons, étable* »[100].

En définitive, nous retenons surtout de ces sinuosités étymologiques que la *barque* française dans le sens de *petite embarcation* –tout comme la *barge*- résultent probablement d'un télescopage avec un ou plusieurs termes originels de structure consonantique |B~R~G| se rapportant à une *montagne*, à un *tas* ou à une *quantité importante* (sens général d'*amoncellement*), et dont certains dérivés, dans d'autres langues romanes, désignent un *mouton* ou sont en rapport avec le vocabulaire pastoral.

DES INVESTIGATIONS LINGUISTIQUES A POURSUIVRE

Il serait tentant d'extrapoler la méthode en partant d'autres termes liés aux *cairns*, aux *amoncellements* ou aux *moutons* et en suivant de proche en proche leurs traces sémantiques respectives, pour tenter d'y identifier de nouveaux apparentements signifiants permettant de déterminer plus précisément les contours du champ lexical des cairns, tant dans son contenu archéologique (quels artefacts y sont inclus ?) que dans son étendue géo-linguistique (l'aire d'expansion des langues romanes ou seulement de certaines d'entre-elles ? toutes les branches des langues indo-européennes ou uniquement quelques-unes ? éventuellement des langues appartenant à une autre famille linguistique, comme par exemple le basque ?).

[98] A l'entrée « *Barge* 3 », Littré confirme que dans le département de Maine-et-Loire, ce terme régional désigne des « *meules oblongues de foin* ».

[99] « *Des pommes, y en a une barge cette année* », exemple d'emploi du substantif *barge* comme adverbe de quantité (cité par le Wiktionnaire : https://fr.wiktionary.org/wiki/barge).

[100] *Cf.* https://www.cnrtl.fr/definition/barge. Notre ignorance du sanskrit ne nous permet pas de discuter cette explication, mais elle s'inscrit dans le droit fil d'autres constatations -elles bien établies- dont nous faisons état dans le présent ouvrage.

Ainsi, pour compléter les résultats obtenus à partir du mot français *mouton*, on pourrait s'intéresser d'abord à d'autres mots du vocabulaire pastoral de base (par exemple, en français : *berger*, *brebis*, *agneau*, *laine*, *lait*, etc.), puis aux termes équivalents appartenant à d'autres groupes linguistiques de pays ayant pratiqué l'élevage du mouton et des chèvres (grec, langues balkaniques ou farsi, par exemple), voire à d'autres familles que les langues indo-européennes (langues chamito-sémitiques, notamment, parlées dans des régions souvent à forte tradition pastorale).

C'est une démarche de ce type que nous avons initiée à partir du mot *currack* qui, dans diverses régions de Grande-Bretagne, désigne tantôt un type de petit bateau, tantôt des tourelles de pierres sèches ou des monuments apparentés. Nous avons ainsi d'abord constaté sa proximité avec les termes *coara / coarach* signifiant *mouton* en gaélique, indice d'un lien possible entre les *bateaux* et les *moutons* ; puis, prolongeant l'analyse, nous avons découvert de telles contiguïtés -*a priori* inattendues- entre des mots de différentes langues désignant des *bateaux* et des mots désignant des *moutons* (ou des chèvres), y compris dans des familles linguistiques plus éloignées, voire étrangères[101] : en anglais, *ship* [bateau] / *sheep* [mouton] ; en allemand *Schiff* [navire] / *Schaf* [mouton] ; en flamand *schip* [navire] / *schapen* [mouton] ; en suédois *fartyg* [navire] / *far* [mouton] et même en basque avec le couple *ontzi* [navire] / *antxu* [agneau] ou *ahuntz* [chèvre] (sur ce dernier terme, *cf.* note *supra*).

Ce travail pourrait également, le cas échéant, mettre en évidence d'autres séquences consonantiques structurant des termes servant à désigner les cairns en général et, là où il en existe, les cairns-tourelles proprement dits. Les premiers enseignements tirés de l'analyse approfondie du mot espagnol *mojon* et des séquences consonantiques qui lui sont liées illustrent d'ores et déjà la pertinence et le potentiel d'une telle approche.

Sur le plan technique, le cheminement ressemble un peu à celui d'un généalogiste tentant d'identifier les membres proches ou lointains d'une famille qui aurait essaimé au cours des siècles dans un vaste espace géographique. Mais s'agissant de mots, et non de personnes, l'enquêteur devra remplacer ses traceurs et ses connecteurs habituels (les liens de parentèle comme la filiation, l'adoption, les mariages, etc.) par les liens plus aléatoires et surtout moins codifiés des analogies signifiantes (proximité phonétique, séquences consonantiques communes, métaplasmes, étymologies télescopées, etc.).

Une recherche ethno-linguistique de cette ampleur excéderait bien sûr largement le cadre du présent ouvrage, mais on peut souhaiter qu'une ou plusieurs équipes pluridisciplinaires compétentes (linguistes, archéologues, historiens, ethnologues, folkloristes …) s'en saisissent, en précisent la méthodologie, établissent de nouveaux tableaux de correspondances et, s'il y a lieu, en tirent des enseignements améliorant la compréhension globale des tourelles de pierres sèches.

[101] Ces séries d'équivalences mettent en présence plusieurs séquences consonantiques distinctes et apparemment non liées : |SH~P ou son équivalent F| pour l'anglais, l'allemand et le flamand, |F~R| et |F~R~T| pour le suédois, |N~T~X ou Z chuintés| pour le basque.

ANNEXE 1
UN CAS SPECIFIQUE : LES « TOURS DE GUET PASTORALES »

Les tourelles de pierres sèches entendues au sens du présent ouvrage sont des édicules d'architecture rurale ayant la forme de petites tours pleines (c'est-à-dire sans espace creux ni aménagement intérieur), ronds, carrés ou légèrement coniques, globalement plus hauts que larges et dont la dimension moyenne varie le plus souvent entre 1 et 2,5 m de hauteur (rarement plus), pour environ 0,8 à 1,5 m de diamètre : d'où le choix, pour les désigner, du diminutif *tourelle* qui paraît plus exact et pertinent que le mot *tour*, certes utilisé en composition dans la locution française usuelle *tour de berger* mais qui véhicule implicitement des notions de hauteur et de volume excédant celles d'une tourelle proprement dite.

A l'encontre d'une idée reçue, nous sommes d'avis -avec d'autres chercheurs reconnus- que sauf exception, les tourelles de pierres sèches n'étaient pas des « postes de guet ou de surveillance » construits (ou utilisés de manière courante) par des bergers pour surveiller leurs moutons. Quoique très commune, cette hypothèse butte en effet sur des objections sérieuses largement explicitées dans plusieurs chapitres du présent ouvrage et sur lesquelles nous ne croyons pas nécessaire de revenir dans cette annexe ; plusieurs spécialistes conviennent d'ailleurs avec l'archéologue et historien Alain Bernat que « *les témoignages oraux recueillis ne font pas mention de constructions permettant aux bergers de mieux surveiller leurs troupeaux* » (ref. cit. *supra*) et qu'en définitive, « *la surveillance du troupeau par ascension de l'édifice ne semble soutenable que dans très peu de cas* », pour reprendre la judicieuse conclusion d'Yves Blanc dans son article sur « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* » <RB039>.

Pour autant, nous ne faisons pas abstraction d'une donnée bien réelle : en effet, on recense en France (et probablement ailleurs) un certain nombre d'autres édifices vernaculaires également en pierres sèches, s'inscrivant eux aussi dans un contexte pastoral et qui sont localement dénommés *tours de* (ou *des*) *berger*(*s*) ; ainsi, la même locution désigne, selon les régions ou les auteurs, soit une *tourelle de pierres sèches* au sens du présent ouvrage (catégorie spécifique au sein des *cairns*), soit un autre type d'artefacts ne répondant pas à la définition classique d'un cairn mais que la toponymie locale et la mémoire collective confondent avec des *tourelles* proprement dites.

En dépit de cette polysémie, les *tours de bergers* entrant dans cette seconde catégorie diffèrent des tourelles de pierres sèches par plusieurs caractéristiques architectoniques essentielles, notamment des dimensions moyennes plus importantes, l'existence fréquente d'aménagements intérieurs rudimentaires, la présence d'un escalier un peu plus élaboré que de simples marches en débord et, parfois, un agencement au moins sommaire permettant à une personne de s'installer sur sa partie supérieure pour y observer les alentours (censément, un berger surveillant son troupeau).

Pour mieux faire le départ entre les formations en question et les tourelles de pierres sèches, nous pensons préférable de désigner les premières comme des *tours de guet pastorales*, formulation mettant mieux en évidence trois de leurs caractéristiques essentielles : leur profil architectural (il ne s'agit pas de simples cairns mais de *tours*, mot emprunté à la terminologie des fortifications pour mieux rendre compte de la taille et de la vocation défensive de ces édifices), leur fonctionnalité utilitaire (ces tours sont visiblement agencées comme des postes de guet permettant de surveiller assez loin les alentours) et leur attribution (réelle ou supposée) à des bergers.

Ainsi caractérisées par rapport aux tourelles de pierres sèches, les *tours de guet pastorales* n'entrent pas en tant que telles dans le champ de nos investigations ; nous pensons néanmoins intéressant d'en présenter quelques exemples dans cette annexe, pour bien mettre en évidence les différences (et accessoirement les ressemblances) entre ces édifices et les tourelles de pierres sèches classiques.

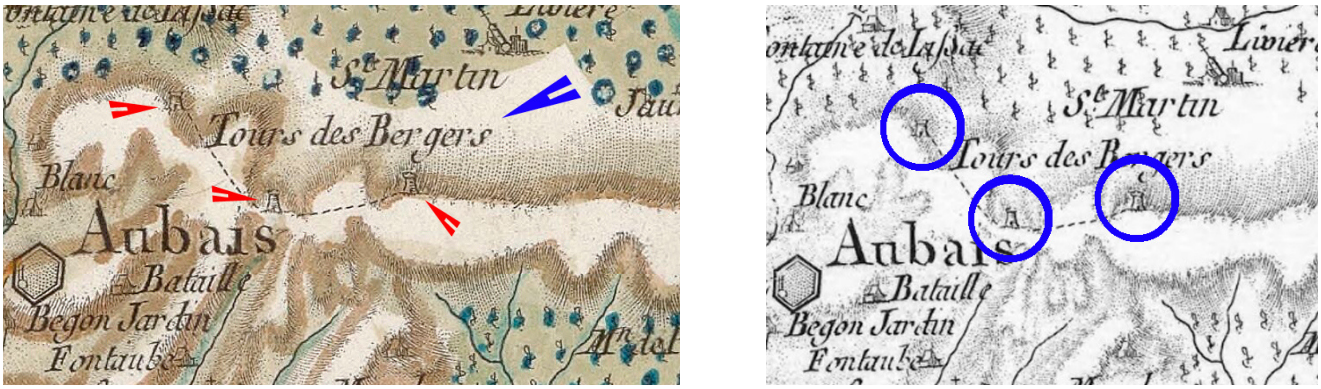
- **Trois anciennes « *Tours des Bergers* » à Aubais (Gard)**

Un de nos correspondants nous a signalé l'existence dans le passé, à Aubais (département du Gard), de trois « *Tours des Bergers* » dont il a pu identifier les vestiges dans une zone située sur les hauteurs, aujourd'hui boisée mais qui, autrefois, était une lande de pâture pour les moutons. De mémoire, il a décrit ces vestiges comme des sortes de pierriers circulaires d'environ 2 à 3 m de diamètre, d'une très faible hauteur au sol, correspondant sans doute aux moellons subsistants des anciennes tours effondrées (le reste ayant été prélevé pour servir de pierre à bâtir)[1].

Ces formations revêtent un intérêt historiographique particulier, en ce qu'elles sont mentionnées sur la carte de Cassini comme « *Tours des Bergers* » (*sic*, avec un T et un B majuscules, et l'article *des* plutôt que la préposition *de*) : cela atteste de l'ancienneté, tant des édifices eux-mêmes que de leur dénomination locale (avant 1780, d'après la date de triangulation puis de publication de la feuille correspondante[2]).

FIG. 162

Les *Tours des Bergers* d'Aubais figurées sur la Carte de Cassini
(exemplaire aquarellé de la Bibliothèque Nationale de France *BNF-Gallica*)



Comme on peut le constater sur la figure ci-avant, la carte montre trois élégantes petites tours légèrement coniques reliées par un chemin de crête (en pointillés), au sommet desquelles on parvient à distinguer une sorte de crénelage ; ces tours semblent en outre pourvues d'une porte d'entrée, qu'on devine représentée par une tache sombre au centre : si le dessin sur la carte est fidèle à la réalité[3], cet agencement incite à penser qu'il s'agissait bien, non pas de tourelles de pierres sèches

[1] Cette description rappelle beaucoup la formation circulaire (peut-être une assise) encore visible sur l'emplacement de l'ancienne tourelle de pierres sèches construite sur le tumulus de Mialet (*cf. supra*).

[2] Carte générale de la France, Montpellier, n° 92, Feuille 116 [établie sous la direction de César-François Cassini de Thury] Renault cartographe. Edition 1777-1778.

[3] La question reste posée ; nous pensons qu'il s'agit d'une représentation d'après nature plutôt que d'un symbole cartographique, car nous n'avons retrouvé pareil graphisme dans aucune des planches de légende de la carte de Cassini (les tours isolées y sont signalées de manière assez différente, leur symbole les représentant avec un étendard flottant au vent sur une hampe).

pleines, mais de postes de guet peut-être munis d'un escalier intérieur, du haut desquels on pouvait surveiller les alentours. En revanche, l'attribution de ces édifices à des bergers -donc leur vocation effectivement pastorale- reste à démontrer ; leur conformation générale et la présence, semble-t-il, d'une plateforme sommitale crénelée plaideraient plutôt pour des petits fortins à vocation défensive.

- **Des *tours de guet pastorales* sur le plateau du Laoul ?**

Dans leur communication (*op. cit.*) sur « *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* » <RB034>, l'archéologue Michel Raimbault et son illustratrice Chantal Rouchouse signalaient en 1999 la présence sur le Plateau du Laoul, dans le département de l'Ardèche, de différents édifices vernaculaires qu'ils désignent génériquement comme des *tours* (une quinzaine d'édifices recensés sur le territoire de quatre communes)[4] ; plusieurs de ces constructions présentent des dimensions ou des formes inusuelles et quelques particularismes peu communs, notamment la tour tronconique dite « *Pâtis du Pla* » dotée d'un « *foyer et conduit de cheminée* » (*sic*) et la fameuse « *Tour du Bois des Géantes* » (connue aussi sous l'appellation locale de *Gran Quinché*), édifice énorme et biscornu bâti au-dessus d'un ensemble mégalithique[5].

Tant par sa morphologie générale que par sa taille imposante (environ 3,5 m de haut et plus de 2,5 m de large, pour un volume total estimé à environ 17 m^3 de pierres, prélevées semble-t-il à même le tumulus près duquel elle est située[6]), cette *Tour du Bois des Géantes*, située à proximité de Bourg-Saint-Andéol, diffère nettement du modèle classique des tourelles de pierres sèches, mais la tradition locale et plusieurs auteurs la rattachent à l'activité pastorale (« *tour de berger* »).

[4] Les communes de Gras, Saint-Remèze, Bidon et Larnas. Le Plateau du Laoul se confond avec le Plateau de Gras. D'après une petite notice Internet sur « *La plaine de Gras et son petit patrimoine méconnu* » (http://www.patrimoinestremeze.org/640/), cette zone comporterait de nombreux vestiges de pierres sèches attribués à l'agropastoralisme local, dont plus de 30 *cabanes*, 126 *coupe-vent*, 8 *tours* et de nombreux *clapas*, *murs d'enclos* et marques de *drailles*.

[5] Différents sites Internet visent un « *bois des Géandes* » (avec un D à la place du T), qui correspond à une des appellations passées de cette zone -le lieudit des *Joyandes*, des *Jayandes* ou des *Géandes*- indiquée comme telle sur des cartes topographiques anciennes et attestée par plusieurs auteurs comme l'archiviste et historien local Robert Labrély (1848-1933) *in* « *Le vieux Bourg-Saint-Andéol* » (1ère éd. sur souscription en 1928, réimpression. en *fac-similé* aux Imprimeries Humbert et Fils, Largentière, 1979). La présence de vestiges mégalithiques à cet endroit n'a rien de surprenant, dans la mesure où le *Bois des Géantes* est identifié comme une nécropole préhistorique comportant plusieurs dolmens sous tumulus (ces tumulus sont en général aujourd'hui découverts). Par ailleurs, bien que cette précision sorte un peu du champ de la présente étude, on remarque que ce lieu est chargé de mythes et de légendes locales, à commencer par la référence toponymique à des Géantes (entités mythologiques rares dans le folklore français, qui leur préfère presque toujours des Géants de sexe masculin) ; on y colporte aussi la légende d'une jeune fille (dont l'image se confond avec celle d'une ancienne abbesse clarisse, Dona Vierna de Baladino) qui, après une déconvenue sentimentale avec le Roi, se serait enfuie dans cette forêt pour y cacher un trésor.

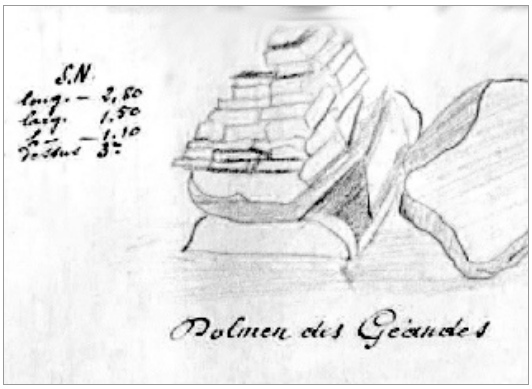
[6] Sur son compte Facebook, un internaute a publié une photo de face de cette tour et émis hypothèse que « *Les pierres du tumulus* [du dolmen sous-jacent] *ont été réutilisées pour édifier une tour pour surveiller les environs* ... » (https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10216553543391130&set=a.10208163938416249&type=3). Le remploi des pierres du tumulus pour construire cette tour semble assez plausible, et pourrait aussi concerner d'autres tourelles appariées à un dolmen ou à un tumulus d'époque mégalithique.

Une étude publiée sous la direction de Bernard Gély et Wolfgang Pape, « *La nécropole des Géandes à Bourg-Saint-Andéol dans le cadre du dolménisme en Bas-Vivarais* »[7] consacre un chapitre entier à la *Tour des Géantes*, décrite comme une « *sorte de podium quadrangulaire avec marches prises pour moitié dans l'épaisseur du côté sud puis débordantes au bas de l'édifice ; un important contrefort vient la soutenir à l'ouest. Depuis la plate-forme sommitale, la vue porte loin dans la vallée du Rhône…* ».

L'édifice, qui d'après ces deux auteurs ne serait pas antérieur à la seconde moitié du 19ème siècle, semble avoir changé de forme au fil des décennies, si on compare un premier croquis assez maladroit qu'en donnait en 1889 un des précurseurs de la préhistoire française, l'érudit et archéologue local Léopold Chiron (1845-1916) <RB041> et sa physionomie actuelle, sorte de « poste de guet »[8] pourvu en façade d'un escalier droit passablement effondré, avec en haut ce qui pourrait ressembler à une étroite guérite en longueur munie d'un épais parapet, le tout flanqué d'un massif contrefort latéral perpendiculaire à l'escalier (peut-être les vestiges d'une ancienne cabane de berger ?).

FIG. 163

Deux représentations de la prétendue « *tour de berger* » du Bois des Géantes (Bourg-Saint-Andéol, Ardèche)



① Le croquis de Léopold Chiron en 1889

② La tour dans sa conformation actuelle

Telle qu'elle est agencée et orientée sur le terrain, la Tour des Géantes semble en effet avoir été conçue comme un poste de guet pastoral : Michel Raimbault et Chantal Rouchouse relèvent à ce propos que « *l'appellation vista* [un terme dialectal rattachable à la racine latine {**vis*} ou {**vid*} dans le sens de *vision* ou de *chose vue*] *est usitée par certains habitants* […] *pour ce type de structure* », corroborant que pareils ouvrages devaient servir à scruter les alentours.

« *Soit, mais pour guetter quoi ou qui ?* », rétorque -peut-être à juste titre- le rédacteur d'une page web consacrée à ce curieux édifice[9] : de fait, on voit mal en quoi des bergers auraient eu besoin d'édifier à cet endroit somme toute quelconque un ouvrage aussi haut et massif simplement pour surveiller leurs moutons, d'autant que d'après les tenants les plus convaincus de l'interprétation pastorale des tourelles de pierres sèches, ces mêmes bergers se satisfaisaient partout ailleurs de tourelles de dimensions et de facture bien plus modestes[10]… Prévenant l'objection, Michel Raimbault

[7] Coédition ALPARA / Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon, 2014.

[8] Cet édifice est présenté, non pas comme une tour à vocation pastorale, mais comme une *tour d'observation* datée du 19ème siècle sur le site Internet *altituderando.com* (https://www.altituderando.com/Les-dolmens-du-Bois-des-Geantes-Chapelle-de-Chalon).

[9] *Cf.* http://jayandes.free.fr/geantes3.htm.

[10] Michel Raimbault et Chantal Rouchouse en conviennent d'ailleurs implicitement, s'étonnant eux-mêmes de « *l'exiguïté de la plate-forme pour le premier type de tour* » et envisageant que ces ouvrages aient pu avoir d'autres usages, comme par exemple servir d'affût de chasse.

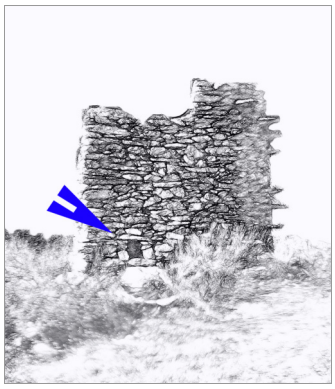
et Chantal Rouchouse tempèrent leur analyse en concluant que les artefacts du plateau du Laoul devaient « *avant tout* » avoir une « *vocation pastorale* » (*sic*), laissant la porte ouverte à d'autres interprétations.

Concernant la *Tour des Géantes*, la question reste en suspens. Si, comme l'affirment la plupart des auteurs, cet édifice avait bien une vocation pastorale (point de vue plausible, même s'il reste à démontrer), il serait pourtant hasardeux de l'assimiler à une banale *tourelle de berger* ou aux formations que nous désignons comme *cairns apparentés*, comme on en trouve dans beaucoup d'autres départements méridionaux voisins. Il nous semble plus judicieux de le ranger sous la rubrique « *tours de guet pastorale* », soit qu'il ait été expressément élevé à cet usage, soit que des bergers aient à un moment ou à un autre trouvé pratique de s'en servir pour faciliter la surveillance de leurs troupeaux (usage opportuniste).

- **La *quille forteresse* des Fagettes**

A la fin de son article sur les « *Quilles de berger du Levezou* » (*in* la *Lettre de la SARAC* de décembre 2021, ref. cit.), l'historien et archéologue Alain Bernat mentionne au lieudit des Fagettes (commune de Salles-Curan, dans le département de l'Aveyron) la présence d'un édifice qu'il compare à une *quille forteresse*, assez différent du *pseudo-castel* du dolmen du Toumbarel (*cf. supra* dans les développements sur les formations atypiques) et qui, pour le cas, suggère plus une tour de guet pastorale qu'une tourelle de pierres sèches proprement dite.

FIG. 164



Croquis d'après photo de la *quille forteresse des Fagettes* ; on distingue en bas sur la gauche la *niche* (fléchée) dont est pourvu l'édifice.

L'ouvrage, situé à 950 m d'altitude, se présente comme une sorte de petit donjon massif plat à deux niveaux, pourvu d'un escalier hélicoïdal extérieur avec un « *petit espalier sommital*[11] *entre la plate-forme et la partie la plus élevée et niche à la base* ». Pour autant qu'on puisse en juger sur la photographie illustrant cet article, il s'agit bien d'une « niche » (une petite anfractuosité similaire à celles que nous avons nous-même observées sur plusieurs tourelles de pierres sèches portugaises), et

[11] L'article ne précise pas si ce « *petit espalier sommital* » est un ouvrage de bois plaqué sur l'édifice (auquel cas ce serait peut-être un ajout asse récent) ou -comme cette description le laisse entendre- une sorte d'échelle de pierre agencée à demeure, dont les degrés formant saillie sont pris dans le corps même de la paroi.

non d'une véritable entrée qui permettrait d'accéder à l'intérieur de l'édifice[12]. Au sujet de cette niche, Alain Bernat ajoute un bref commentaire (« *Si la niche avait été orientée au nord, on l'aurait alors appelée "barralière" : niche pour mettre le casse-croûte et la boisson au frais !* »), moins anecdotique qu'il y paraît car il rejoint différentes observations que nous avons recueillies, concernant l'usage possible des tourelles de pierres sèches portugaises ou américaines comme « garde manger pastoral » (*cf. supra*) : à défaut d'être avérée, cette idée est donc assez largement répandue bien au-delà des régions méridionales françaises.

- **Un poste d'observation pastoral à Claret (Hérault)**

Dans son ouvrage sur « *La Garrigue et ses Hommes - Une société traditionnelle* » <RB155>, Clément Martin, auteur de plusieurs ouvrages sur les garrigues méridionales, interprète les *tours de berger* comme des *promontoires* (*sic*) destinés à faciliter la surveillance des moutons :

> « *Dès que le soleil se levait, les bergeries ouvraient toutes grandes leurs portes. Les immenses troupeaux se répandaient sur le parcours* […] *Les moutons se disséminaient, et le maître se plaçait vers le haut des collines pour mieux les surveiller. D'où l'idée de construire un promontoire, une tour, pour accentuer ce pouvoir d'observation* […] *A l'aide de lauzes ramassées un peu partout, mais soigneusement choisies, on élève, presque au sommet de la colline à cause du vent, une tour circulaire* »[13].

Nous ne souscrivons pas à l'idée que les *tourelles de berger* aient toutes été des promontoires ayant pour fonctionnalité première la surveillance du troupeau (*cf.* les développements correspondants du chapitre 10) ; en revanche, les explications de Clément Martin nous paraissent fondées pour certaines constructions plus complexes, que nous préférons désigner dans cette annexe comme des *tours de guet pastorales* : c'était manifestement le cas de celle qu'il cite comme exemple, située au lieudit du Mas Neuf, dans les garrigues au sud-ouest de Claret[14] (département de l'Hérault) :

> « … [elle] *mesure à sa base 2,5 m de diamètre pour une hauteur totale de 3 mètres. Le sommet a un diamètre légèrement inférieur, 2 mètres. Ces dimensions confèrent à cet ouvrage une incontestable qualité esthétique. Un escalier est bâti sur une moitié de la circonférence. Une dizaine de marches et contremarches, massives, permettent d'accéder au sommet. Ce dernier est pourvu d'une cuvette prononcée. Cette disposition permet de s'asseoir très commodément, les pieds se plaçant au centre de cette dépression. De cet observatoire, rien n'échappe au regard. Nul buisson ne peut cacher un animal. Si la bise se fait vilaine ou si l'orage éclate, le*

[12] Cet ouvrage est apparemment de structure pleine et ne comporte donc pas d'espace ni d'aménagement intérieur (dans le cas contraire, Alain Bernat n'aurait pas manqué de le signaler, comme il l'a d'ailleurs fait à propos d'une autre quille de la même région, « *…Très originale par sa structure qui* […] *constitue un vrai défi : elle est creuse à l'intérieur !* ».

[13] A noter que beaucoup de *tours de berger* ne sont pas de section circulaire mais quadrangulaire (un carré ou un rectangle). Quoi qu'il en soit, cette description laisse à penser que les édifices en question seraient tous situés « *presque au sommet de la colline* », ce qui est pourtant loin d'être le cas général, pas plus en France qu'ailleurs. Au Portugal, nous avons certes constaté que quelques grosses tourelles de pierres sèches étaient situées sur la crête et en bord de ravin, mais on en trouve aussi sur des emplacements moins dominants. En fait, la localisation d'une tour sur un point haut du paysage ne plaide pas nécessairement pour la thèse du poste d'observation du troupeau : elle peut aussi signifier que l'édifice a été conçu pour être visible de loin, plutôt que pour surveiller les alentours.

[14] C'est également sur le territoire de cette commune que sont situées deux formations assez complexes accolées, l'une au dolmen des Chênes verts, l'autre au dolmen de Capucin (*cf. supra* dans les développements sur les liens entre les tourelles de pierres sèches et les vestiges mégalithiques).

berger peut descendre de la tour et se blottir à l'intérieur. Un minuscule creux voûté en encorbellement, pourvu d'un banc pierreux, est là pour l'accueillir ».

Clément Martin ajoute que « *de telles constructions demeurent rares* », précision sans doute exacte pour les *tours de guet pastorales* proprement dites, alors que les *tours* et les *quilles de berger* sont relativement fréquentes dans le sud de la France.

Bon connaisseur des garrigues, cet auteur signale en outre « *un autre type de poste d'observation* », correspondant plutôt à un très gros amas d'épierrage que des gens -pas nécessairement des bergers- auraient aménagé en poste de guet : « *Il s'agit d'un énorme parallélépipède, très bien construit en pierres sèches, de 7 m de long sur 5 de large. Sa hauteur est de 3 m. On accède à cette large plateforme par un escalier rectiligne, fait de dalles éparses, fortement dégradé actuellement. Un petit muret fait le tour de ce poste d'observation…* » ; par ses dimensions et sa masse (soit un poids total estimé à environ 280 tonnes), ainsi que par son agencement général (un escalier droit plutôt qu'hélicoïdal en encorbellement, une disposition beaucoup plus en largeur qu'en hauteur et une plateforme sommitale ceinte par un muret), cet artefact n'a plus rien à voir avec les tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage.

FIG. 165

Le *poste d'observation* de Claret, un édifice creux aux dimensions imposantes, à usage supposément pastoral (surveillance du troupeau). Le profil turriforme et l'escalier hélicoïdal externe de cet édifice rappellent quelque peu ceux des tourelles de pierres sèches, mais la présence d'un véritable abri intérieur -d'un volume beaucoup plus important que les simples *niches* observées sur certaines *tours de berger*- interdit de cataloguer cette construction comme une *tourelle de pierres sèches* au sens du présent ouvrage.

ANNEXE 2
LES TOURS PASTORALES ET LES CAIRNS DANS LA BIBLE

Comme indiqué dans la partie comparative, nos recherches ont porté pour l'essentiel sur les tourelles de pierres sèches de quelques pays d'Europe occidentale et certaines de leurs anciennes possessions coloniales sur le continent américain. Pourtant, diverses informations recueillies au fil de nos investigations montrent qu'il existe (ou qu'il a existé) des formations lithiques plus ou moins comparables dans d'autres régions du monde, où le pastoralisme a parfois connu à certaines époques des développements significatifs (Afrique du Nord, Proche et Moyen Orient, …). A cette ressemblance morphologique s'ajoute un point de comparaison linguistique intéressant : certaines de ces formations sont désignées sous une appellation autochtone traduite comme une *tour* ou une *tourelle* (dans les sources francophones), ou comme une *tower* (en anglais), termes pafois assortis d'épithètes à connotation pastorale.

On en trouve une illustration avec des constructions citées comme des *tours* dans plusieurs passages de la Bible, toutes versions confondues (*tours des bergers* en français, ou *shepherd's towers* en anglais) : il s'agissait, sinon de tourelles de pierres sèches *stricto sensu*, tout au moins d'édifices présentant certains points communs avec ceux que nous avons jugé préférable de désigner comme des *tours de guet pastorales* (*cf.* Annexe 1).

- **Les *tours du troupeau***

Dans un des versets du Livre de Michée (Mi 4, 8), il est par exemple question d'une *migdal 'eder* [translittération de l'hébreu מִגְדַּל־עֵדֶר], que plusieurs versions de la Bible traduisent par *tour du troupeau* ou, en anglais, *tower of the flock*[1], soit une référence explicite à la fois à une *tour* et à un *troupeau* (de moutons ou de chèvres), pouvant les faire confondre avec des *tours de berger* européennes.

La Bible mentionne d'autres *tours* rapportées, elles aussi, à un contexte pastoral : dans le deuxième Livre des Chroniques (2Chr 26, 10), on apprend par exemple que « [le roi Ozias] *bâtit des tours dans le désert* […] *parce qu'il avait de nombreux troupeaux dans les vallées et dans la plaine…* ».

Pourtant, hormis l'appellation que leur ont donnée les traducteurs et certains commentateurs de la Bible, ces ouvrages n'avaient rien à voir avec des *tourelles de pierres sèches* proprement dites : comme l'explique Augustin Calmet dans son *Dictionnaire de la Bible* <RB156>, il s'agissait d'ouvrages maçonnés correspondant à des *tours de garde* ou postes de guet (c'est-à-dire des « *édifices en hauteur, destinés à surveiller les alentours* »[2] ; construites dans des espaces semi-désertiques dépourvus d'abris naturels et destinées aux pasteurs et leurs bêtes -avec, le cas échéant, des sentinelles chargées de surveiller les alentours- ces tours se présentaient comme de petits fortins disposés de proche en proche entre les villes (on en trouve encore quelques vestiges ne soulevant pas de difficulté particulière d'interprétation archéologique ou historique).

[1] Traduction littérale proche de la Vulgate [texte latin : *turris gregis*], *cf.* p. ex. la *Bible de Second*, la *Bible de Martin* ou, en anglais, la *King James Bible* ; des versions plus récentes retiennent plutôt le sens à la fois géographique et symbolique de *Colline de Jérusalem*. La même expression figure dans un verset de la Genèse, avec un sens plus clairement topographique : « […] *il dressa sa tente au-delà de Migdal Éder* » (Gen 35, 21).

[2] Définition proposée par Wikipédia - https://fr.wikipedia.org/wiki/Tour_de_garde.

FIG. 166

Une *stone shepherd's tower* biblique [*tour de berger* en pierres][3]. Aucune confusion possible avec une tourelle de pierres sèches au sens du présent ouvrage ; en revanche, cet édifice présente des points communs avec les *tours de guet pastorales* mentionnées dans l'Annexe 1.

Mais sous quelque dénomination qu'on les désigne, ces édifices bibliques n'ont pas de parenté archéologique avec des tourelles de pierres sèches au sens du présent ouvrage, notamment parce qu'il s'agit de constructions creuses servant à abriter le bétail ou les bergers, et non de cairns pleins.

- **Les *monceaux*, des cairns plus difficiles à interpréter**

Plusieurs versets de la Bible évoquent d'autres formations lithiques généralement traduites en français comme des *monceaux*, donc des ouvrages pleins, bien distincts des tours maçonnées comportant un aménagement intérieur. En l'absence de description biblique plus précise, on suppose que ces *monceaux* se présentaient probablement comme de classiques cairns-empilements (accumulation de pierres simplement posées les unes sur les autres sans plan d'ensemble ni agencement particulier, de forme globalement conique plutôt que cylindrique).

Certains *monceaux* étaient élevés à dessein pour marquer tel ou tel événement important (*cairns mémoriaux*), ou comme *cairns de malédiction* à vocation funéraire : on signale ainsi les pierres entassées sur le cadavre du roi d'Aï pendu sur l'ordre de Josué (Js 8, 24) et sur celui d'Akane, lapidé et incinéré avec toute sa famille (Js 7, 26), ou encore le « *très grand monceau de pierres* » (un gros cairn à la fois funéraire et mémorial) entassé sur la fosse où avait été jeté le corps d'Absalom, fils rebelle du roi David (2S 18, 17).

[3] C'est peut-être dans un édifice de ce type que, selon la tradition, Jésus serait né (la fameuse *crèche* de Bethléem, bien que beaucoup de commentateurs situent sa naissance plutôt dans une *Grotte de la nativité*). En marge de cette tradition, on citera la vision qu'une mystique chrétienne du 19ème siècle, la Bienheureuse Anne-Catherine Emmeric, a livrée d'une *Tour des Bergers* (*sic*) située selon elle à quelque distance de Bethléem : « […] *C'était un grand échafaudage pyramidal en charpente, ayant pour base des quartiers de rocher* […] *et s'élevant sur une colline isolée au milieu de la plaine. Il était entouré d'escaliers, de galeries avec des espèces de tourelles couvertes* […] *Il avait quelque ressemblance avec ces tours de bois au haut desquelles on observait les astres dans le pays des trois rois mages* […] *De cette tour, on avait une vue étendue sur tout le pays d'alentour* […] *Les bergers avaient là des veilleurs pour surveiller la marche des troupeaux et les avertir* […] *dans le cas d'une invasion de voleurs ou de gens de guerre qu'on pouvait voir de là à une grande distance…* » (*in* ses *Méditations*, consignées par Clemens Brentano et publiées en 1854 comme « *Vie de la Sainte vierge* », texte original en allemand, traduction de l'Abbé de Cazalès).

D'autres *monceaux* bibliques devaient plutôt correspondre à de simples amas d'épierrage, comme on le déduit d'un verset du Livre de Michée (Mi 1, 6) où le Seigneur menace de faire de la Samarie un champ de décombres comparable à un « *acervum lapidum in agro cum plantatur vinea* » (un *tas de pierres* [retirées] *d'un champ où on plante de la vigne*).

On peut penser que certains de ces cairns étaient plus élaborés, pouvant ressembler, le cas échéant, à des tourelles de pierres sèches. Un passage de la Genèse (G 31, 46-51) mentionne en particulier un *monceau* délimitant les aires respectives de pacage des troupeaux de Jacob, fils d'Abraham, et de son oncle maternel Laban ; ce texte relate l'érection d'une *stèle* en pierre et la construction d'un *monticule* faisant fonction à la fois de *marque de terrain* et de *témoin* matérialisant leur accord de partage sous les auspices d'une divinité (une *borne*). Selon la Bible, Laban aurait déclaré « *ce monticule est aujourd'hui témoin entre moi et toi* » mais il était également appelé *Mispa* « *c'est-à-dire : poste de guet, car Laban avait ajouté : "Que le Seigneur fasse le guet entre moi et toi quand nous serons hors de vue l'un de l'autre"* » (de cette sorte, le monticule faisait office, à la fois de *marque pastorale* et de *poste de guet pastoral*).

Dans la Vulgate (texte en latin), un verset du Livre des Proverbes semble en outre viser des tas de pierres (cairns-empilements) que les païens élevaient en l'honneur du dieu Mercure : « *accorder des honneurs à un insensé, c'est comme jeter une pierre sur un monceau de Mercure* »[4] (Pr 26, 8).

Dans un savant commentaire, Dom Calmet (*Dictionnaire de la Bible*, *op. cit.*) réfute néanmoins cette version, probablement tributaire d'une interprétation rabbinique commune à l'époque mais selon lui inexacte : « […] *on doute que Salomon, en cet endroit, ait voulu parler de Mercure, ni des amas de pierres que l'on faisait au pied de sa statue* » ; il lui préfère la version des Septante (en grec) -« […] *c'est comme attacher la pierre à la fronde* »- qui s'est d'ailleurs imposée dans les traductions modernes les plus autorisées (*cf.* p. ex. le texte de ce verset dans la Traduction œcuménique issue du Projet TOB, dont la première édition a été publiée en 1975 : « *Autant attacher un caillou sur une fronde que rendre honneur à un sot !* »).

✶ ✶ ✶

Sous le bénéfice de ces quelques observations, il apparaît donc que les *tours pastorales* mentionnées dans plusieurs versets de la Bible ne correspondaient pas à des *tourelles de pierres sèches* au sens du présent ouvrage, mais plutôt aux édifices que nous avons désignés en Annexe 1 comme des *tours de guet pastorales* ; en revanche, l'interprétation est plus délicate pour les *monceaux bibliques*, dont on peut penser que certains ressemblaient à des *tourelles de pierres sèches*.

[4] En latin, « *sicut qui mittit lapidem in acervum Mercurii ita qui tribuit insipienti honorem* ».

COMPLEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

NB. Sont adjointes à plusieurs des références bibliographiques ci-après quelques informations complémentaires (signalées par une flèche ⇨) permettant de mieux situer l'œuvre ou son auteur (pour les travaux anciens, notamment).

1. Références des sources citées *in* texte ou en notes

(sources signalées par un renvoi numéroté <RBxxx>)

RB001 Décision du Comité intergouvernemental de Sauvegarde du Patrimoine culturel immatériel n° 13.COM 10.B.10, prise sur la proposition conjointe de la Croatie, Chypre, la France, la Grèce, l'Italie, la Slovénie, l'Espagne et la Suisse, lors de sa 13ème session réunie à Port-Louis (République de Maurice) du 26 novembre au 1er décembre 2018.

RB002 David Williams, « *Cairns – Messengers in stone* » [*Cairns - Messagers de pierre*], Ed. Mountaineers Books, s.l., 1ère ed. août 2012 - ISBN: 978-1-59485-681-5).

RB003 Fabio Silva, « *A Estrela da Serra : 0 passado de um Topónimo* » [*Une étoile dans la Montagne : le passé d'un Toponyme*] *in* le magazine *Zimbro* (revue de l'Association culturelle des amis de la Serra da Estrela), décembre 2015.

RB004 Tude Martins de Sousa, « *Serra do Gerez - Estudos, aspectos, paizagens* », ouvrage illustré, Ed. Livraria Chardon, Porto, 1909.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://pt.everybodywiki.com/Tude_Martins_de_Sousa et la notice d'autorité http://worldcat.org/identities/lccn-n88649741/.

RB005 Tude Martins de Sousa, « *Gerez - Notas Etnográficas, Arqueológicas e Históricas* » (2ème édition), paru en 1927 aux Presses universitaires de Coimbra ; la municipalité de Terras de Bouro (située au cœur du Parc national) en a publié en 2009 un *reprint* assorti d'une intéressante introduction bio-bibliographique.

RB006 Domingos Alberto Tavares da Silva, « *Esboço dum Vocabulário Agrícola Regional* » [*Ebauche d'un vocabulaire agricole régional*], *in* les A*nnales de l'Institut supérieur d'Agronomie* de l'Université de Lisbonne, Vol. XII, Fasc. 2 - Lisbonne, 1941.

RB007 Pierre-François Fournier, « *La culture et l'habitat des hauteurs à plateaux volcaniques de la Basse-Auvergne* », étude publiée en 1933 dans « *L'Auvergne littéraire et artistique* ».

RB008 Teófilo Braga, « *O povo portuguez nos seus costumes, crenças, e tradicoes* » [*Le peuple portugais à travers ses coutumes, ses croyances et ses traditions*], Vol, I « *Costumes e vida domestica* » [*Coutumes et vie domestique*], Ed. Livraria Ferreira - Lisbonne, 1885.

RB009 Tude Martins de Sousa, « *Regímen pastoril dos povos da Serra do Gerez* » [*Le système pastoral des habitants de la Serra do Gerez*], d'abord paru *in* « *Portugalia - Materiaes para o estudo do povo portuguez* » (T. II, fascicules 1 à 4, s.l., 1908, p. 646 et s.), puis dans plusieurs de ses autres publications, dont « *Gerez, Notas Etnográficas, Arqueológicas e Históricas* » (*cf.* RB005) et dans un article sur les abris pastoraux paru *in* « *Terra portuguesa* », Tomo V, n° 40, mai 1925.

RB010 Raquel Carvalho & Teresa Portel Marques, « *Paisagem cultural de transumância : a rota da Serra da Estrela para as Campinas de Idanha* » [*Paysage culturel de la transhumance : la route de la Serra da Estrela aux pâturages d'Idanha*] *in* le Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, « *CEM Cultura, espaço & memoria* », n° 11, 02-2020.

RB011 José Leite de Vasconcellos, « *Esquisse pour une dialectologie portugaise* », thèse pour le doctorat de l'Université de Paris (Faculté des Lettres), présentée et soutenue en français en 1901, Ed. Aillaud et Cie, Paris et Lisbonne, 1901.

⇨ Sur la bio-bibliographie de cet auteur de référence, *cf.* notamment les deux notices d'autorité https://data.bnf.fr/fr/11994246/jose_leite_de_vasconcelos/ et https://www.idref.fr/028023463, et l'article de Wikipédia (en anglais) : https://en.wikipedia.org/wiki/José_Leite_de_Vasconcelos.

RB012 Serafim da Silva Neto, « *Historia do latim vulgar* », *Biblioteca brasileira de filologia*, n° 13 – Libraria Academica, Rio de Janeiro, 1957).

RB013 José Joaquim Nunes, « *Dialectos algarvios (lingoagem Barlavento)* » [*Dialectes de l'Algarve (région occidentale, ou Barlavento)*], chronique en trois parties parue *in « Revista Lusitana* » (Vol. VII – Ed. Antiqua Casa Bertrand, Lisbonne 1902).

RB014 José Leite de Vasconcellos, « *Religiões da Lusitania na parte que principalmente se refere a Portugal* » [*Les religions de Lusitanie, principalement dans sa partie portugaise*] (en deux volumes), Imprensa nacional - Lisbonne 1897.

RB015 « *Critérios de avaliação de impacte ambiental - O régisto* » [*Critères d'évaluation de l'impact environnemental – Inventaire*] (compte rendu des travaux d'un atelier sur le classement des édifices patrimoniaux), Ed. Centro de Historia e Investigação Artistica (CHAIA), ISBN 978-989-99083-0-7, Universidade de Évora, Évora, 2014.

RB016 Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano & Benjamim Enes Pereira, « *Construções primitivas em Portugal* », Ed. Etnográfica Press (Col. *Portugal de Perto*), Lisbonne, 1969 (réédité en 1988 aux Publicações Dom Quixote et aujourd'hui facilement accessible en format numérique).

⇨ Les trois auteurs de cet ouvrage, Ernesto Veiga de Oliveira (1910-1990), Fernando Galhano (1904-1995) et Benjamim Enes Pereira (1928-2020), sont des anthropologues et ethnographes portugais majeurs du 20ème siècle ; ils ont publié ensemble ou séparément de nombreux travaux de référence, en particulier sur l'architecture traditionnelle et les systèmes de production locale.

RB017 Nuno Miguel da Conceição Ribeiro, « *Manifestações de Arte Rupestre nas bacias hidrográficas dos rios Ceira, Alva e áreas de fronteira com as bacias hidrográficas dos rios Zêzere e rio Unhais* » [*Manifestations d'art rupestre dans les bassins hydrographiques des rivières Ceira, Alva et les zones limitrophes des bassins hydrographiques des rivières Zêzere et Unhais*], thèse présentée à l'Université de Salamanque (Espagne), Faculté de Géographie et d'Histoire, Département de Préhistoire, d'Histoire ancienne et d'Archéologie, sous la direction du Pr Mª Soledad Corchón Rodríguez – Chaire d'Histoire ancienne de l'Université de Salamanque, 2014.

RB018 Hermínia Herminii [pseudonyme de José Rabaça Gaspar], « *Nominalia - A festa dos nomes : toponimia, alcunhas, falas...* » [*Nominalia - La fête des noms : toponymie, surnoms, patois...*], Corroios 2005 (ebook chez e-libro.net), 1ère édition papier : Buenos Aires, mars 2005, ISBN 1 4135 3548 8 (selon les éditions, le titre de l'ouvrage vise parfois la Serra da Estrela et la bourgade de Manteigas).

RB019 *Expedição scientifica á Serra da Estrella em 1881,* 6 vol. : [1] *Meteorologia* - [2] *Archeologia* - [3] *Ethnographia* - [4 & 5] *Medicina* - [6] *Botanica*), présentation reliée en un seul *in folio*, Lisboa*,* Imprensa nacional, 1883.

⇨ Cette collection a été classée en 1978 *Bien d'intérêt municipal* (une des catégories du patrimoine culturel protégé) au titre de la commune de Covilha par décret du ministre de la Culture (Décret 95/78, *Diário da República* n° 210/1978, série I du 1978-09-12).

RB020 « *Expedição scientifica à Serra da Estrella em 1881 : secções auxiliares : topgraphia-acampamento, relatorios dos Srs. Francisco da Silva Ribeiro e Luiz Feliciano Marrecas Ferreira* », rapport cosigné par Francisco da Silva Ribeiro et Luiz Feliciano Marrecas Ferreira - Imprensa Nacional, Lisboa, 1886.

RB021 Emygdio (ou Emídio, orthographe moderne d'Emygdio) Julio Navarro « *Quatro dias na Serra da Estrella - Notas de um passeio* » [*Quatre jours dans la Serra da Estrela – notes d'excursion*], ouvrage issu de notes et de lettres parues séparément dans le journal *Correio da Noite*, puis rassemblées en un seul volume publié chez *Eduardo da Cosia Saltos, Editor*, *in* la collection *Livraria Civilisação* (Porto, 1884). Avec une préface du Dr Sousa Martins (ami de l'auteur et principal promoteur de la Grande expédition de 1881) et des photographies d'Alfredo Cesar Henriques (un des premiers patients traités de la tuberculose dans la Serra da Estrela).

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://viseumonumental.wordpress.com/as-figuras-ilustres-da-historia/emidio-julio-navarro/ et http://ww3.aeje.pt/avcultur/avcultur/Aveidistrito/Boletim11/page21.htm.

RB022 Adelino de Abreu, « *Serra da Estrella (Guia do turiste) - Topographia - Ethnographia - Hydrographia - Estações pre-historicas - Crusta do Terreno – Monographias locales - Sanatórios - Instantâneos da Serra* » [*Serra da Estrella (Guide du touriste) - Topographie - Ethnographie - Hydrographie - Stations préhistoriques - Croûte terrestre - Monographies locales - Sanatoriums - Instantanés de la Serra*], Ed. Livraria Ferreira & Oliveira, Lisbonne, 1905 (seconde édition revue et corrigée, dont une carte en annexe ; la première édition, parue en 1895, avait été publiée à Coimbra).

RB023 « *Serra d'Estrella* », article sans mention d'auteur, *in* « *O panorama : jornal litterário e instructivo da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Úteis* », périodique publié par la *Société pour la diffusion des sciences utiles*, n° 196, 30 janvier 1841, p. 37 et s.

RB024 Lourenço Justiniano da Fonseca e Costa, « *Apontamentos de uma visita á Serra da Estrella no mes de Agosto 1875* » [*Notes d'une visite dans la Serra da Estrella en août 1875*], Ed. Typographia Lisbonense, Lisboa 1875 ; bref opuscule (32 pages) rédigé dans les jours qui ont suivi une visite de l'auteur dans la Serra da Estrela.

RB025 Victor do Monte Gabriel Pereira (forme usuelle : Gabriel Pereira), « *Na Serra da Estrela- Impressões gerais* » [*Dans la Serra da Estrela - Impressions générales*], *impressions* publiées sous la rubrique « *Impressões de passeios e de viagens, paisagens, tipos, costumes, etc* » [*Impressions de promenades et de voyages, paysages, types, coutumes, etc.*] des « *Estudos diversos (arqueologia, história, arte, etnografia)* », colligées et annotées par l'écrivain et journaliste Joao Rosa, aux Presses Universitaires de Coimbra, 1934.

⇨ Sur Gabriel Pereira, *cf.* p. ex. https://www.e-cultura.pt/patrimonio_item/13182 et une notice bio-bibliographique https://dichp.bnportugal.gov.pt/imagens/pereira_gabriel.pdf.

RB026 Antonio de Sousa Madeira Pinto, « *Em terra de Lobos : no Paiz dos rebanhos (Notas de uma excursão á Serra da Estrella)* » [*En terre des loups : au pays des troupeaux (notes d'une excursion dans la Serra da Estrela*], article illustré des plusieurs photographies, publié en quatre parties dans le mensuel « *Serões* » (*Soirées*), n° 40 et 42 (octobre et décembre 1908) et n° 45 et 46 (mars et avril 1909).

RB027 Claudio Rosado, « *Tres dias na Serra da Estrell*a », chronique en cinq parties parue entre décembre 1904 et février 1905 *in* « *Tiro e Sport*, *Revista d'educaçao physica et actualidades* », n° 296 à 299 et 301.

RB028 Charles Eden, « *The Serra da Estrella and its Records* », article publié *in* « *The alpine journal* : *a record of mountain adventure and scientific observation* », recueil Vol. V (mai 1870 à mai 1872), Ed. Leslie Stephen Esq. – London : Longsman, Green, Reader, and Dyer, Londres, 1872, p. 122-128.

RB029 José Leite de Vasconcellos, « *Balisas de propriedades territoriaes* » [*Balises de propriétés foncières*], étude publiée *in* la « *Revista Lusitana - Archivo de estudos philologicos e ethnologicos relativos a Portugal* », Vol. 10, n° 1 et 2, Imprimerie nationale, Lisbonne, 1907 (une version légèrement différente de cette étude a été publiée en 1928 dans le recueil des *Opusculos* de Vasconcellos, Vol. I, Part. I, *Filologia*, p. 536 et s. – Ed. des Presses Universitaires de Coimbra).

RB030 Gottfried Baist, « *Mutulus, Butina* », conclusions (en allemand) publiées *in* « *Bausteine zur romanischen Philologie - Festgabe für Adolfo Mussafia* » [*Éléments de base de la philologie romane – Mélanges en l'honneur d'Adolfo Mussafia*], Ed. Max Niemeyer, Halle 1905.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* https://de.wikipedia.org/wiki/Gottfried_Baist et une notice bio-bibliographique (en allemand) sur le site de l'Université de Fribourg-en-Brisgau (http://www.romanistik.uni-freiburg.de/geschichte/Baist.html).

RB031 Carlo Alberto Marques, « *A Serra sa Estrêla - Estudo Geográfico* », étude publiée à Coimbra en 1938 et rééditée à Lisbonne en 1996 par les Ed. Assírio & Alvim.

RB032 Orlando Ribeiro, « *Contribuição para o estudo do pastoreio na Serra da Estrela* » [*Contribution pour l'étude du pastoralisme dans la Serra da Estrela*], *in* la *Revue de la Faculté de lettres de Lisbonne* (*Revista da Faculdade de Letras de Lisboa*), Tome VII, n° 1 & 2, p. 213-303, Lisbonne 1940-1941.

⇨ Lors de la parution de sa *Contribuição*, Orlando Ribeiro n'était encore que professeur auxiliaire de géographie à l'Université de Coimbra, mais il deviendra par la suite un des principaux rénovateurs de la géographie portugaise contemporaine. Sur ce géographe et sa contribution aux études géographiques au Portugal, *cf.* notamment http://orlandoribeiro.igot.ulisboa.pt/home.htm et https://fr.wikipedia.org/wiki/Orlando_Ribeiro.

RB033 Abílio Mendes do Amaral, « *Os pastores da Serra da Estrela* » [*Les bergers de la Serra da Estrela*], article paru *in* la revue *Beira Alta* (*Revista Beira Alta*), Vol XXIX, n.º 3, 1970, p. 355-399.

RB034 Michel Raimbault & Chantal Rouchouse, « *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* », communication présentée lors des 5èmes Journées de la pierre sèche tenues à Marguerittes (Gard) les 19 et 20 novembre 1999 sous l'égide de l'Association de Sauvegarde d'Entretien de Restauration du Patrimoine Urbain et Rural (ASERPUR).

⇨ Les Actes de cette rencontre ont fait l'objet du dépôt légal mais ne figurent pas dans les collections de la BNF ; ils sont conservés à la Médiathèque de Montpellier (fonds Bibliothèque d'Occitanie). Par ailleurs, le site *Pierreseche.com* fait état d'une communication des mêmes auteurs, présentée sous un intitulé légèrement différent (« *Les tours de guet en pierre sèche du plateau du Laoul (Ardèche)* ») lors des Journées d'étude sur l'architecture de pierre sèche, 25-26 septembre 1999 à Saint-Vallier-de-Thiey (Alpes-Maritimes) – *Cf. La Lettre du CERAV* (Centre d'études et de recherches sur l'architecture vernaculaire)*, bulletin de liaison* n° 11, septembre 1999 (http://www.pierreseche.com/bulletinsps.html).

RB035 Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau, « *Côté colline - Pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var* », ouvrage issu de sa thèse de doctorat d'anthropologie soutenue en 2001 à l'Université Aix-Marseille I, publiée en 2005 par les Publications de l'Université de Provence.

⇨ Auteur de nombreuses travaux de recherche, maître de conférences au Laboratoire d'Anthropologie (LAMIC) de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau est également fondatrice et secrétaire générale de la *Société scientifique internationale pour l'étude pluridisciplinaire de la Pierre Sèche*, et participe activement aux travaux de l'ASER (Association pour la Sauvegarde, l'Étude et la Recherche du Centre-Var), société savante et laboratoire de recherche fonctionnant en lien avec les Universités (http://asercentrevar.fr/lassociation/). Sur cet auteur, *cf.* https://espaceruralacovitsioti.asercentrevar.fr/ et sa notice d'autorité BNF https://data.bnf.fr/fr/12015664/_ada_acovitsioti-hameau/.

RB036 « *Rapport final d'enquête ethnologique sur le pastoralisme dans le canton de Comps s/Artuby "Les pastres d'amount, bergers du toit du Var"* », enquête réalisée en 2007 par l'ethnologue Audrey Pégaz-Fiornet (École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris).

RB037 Mme 'Ada Acovitsioti-Hameau & Philippe Hameau, « *Le Patrimoine rural de la Provence verte - entre campagnes et collines* », brochure didactique publiée sous la double égide de l'ASER et du *Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte* (réseau labellisé par le Ministère de la Culture et de la Communication).

RB038 Roger Livet, « *Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence - thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Paris* », publiée avec le concours du Ministère de l'Education nationale et de la Faculté de lettres et Sciences humaines d'Aix-Marseille, Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en- Provence, 1962.

⇨ Sur Roger Livet, agrégé de Géographie, ancien professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines d'Aix-en-Provence, *cf.* notamment la notice IdRef de l'Agence bibliographique de l'Enseignement supérieur (ABES) : https://www.idref.fr/034931007.

RB039 Yves Blanc, « *Les quilles ou tours de berger (secteur du Lévezou)* », article paru dans le « *Bilan scientifique 2011 de la Région Midi-Pyrénées* » publié sous l'égide du Ministère de la Culture et de la Communication (Direction générale des Patrimoines, sous-direction de l'Archéologie), ainsi que dans la *Revue Patrimoni – Journal du patrimoine de l'Aveyron et de ses voisins* (n°40, Septembre-Octobre 2012), avec les photos en couleur de Brigitte Cavalerie.

⇨ Dans cet article, Yves Blanc orthographie le *Lévezou* sans accent sur le second E ; il semble cependant que la forme la plus commune (qu'on retrouve dans de nombreux documents, y compris anciens) soit *Lévézou* avec deux accents aigus.

RB040 Louis Stouff, « *Peuplement, économie et société de quelques villages de la Montagne de Lure, 1250-1450* » *in* les *Cahiers du Centre d'études des sociétés méditerranéennes*, n° 1, Col. des Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix-en-Provence, nouvelle série n° 53, 1966, p. 35-109).

⇨ Ne pas confondre cet historien (1930-2014) avec un médiéviste homonyme plus ancien, né en 1859 et décédé en 1936.

RB041 Léopold Chiron, « *Album contenant le dessin des principales grottes et dolmens du Bas-Vivarais ; dimensions, orientations et objets trouvés dans ces grottes, dolmens, etc.* », recueil de 47 feuillets manuscrits de dessins à la mine de plomb dont deux exemplaires sont conservés au Musée d'Orgnac et à la bibliothèque du Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye (fonds Paul Raymond, tiré à part n° 21269).

⇨ Sur cet auteur, qui fut aussi un des pionniers de la photographie au service des recherches archéologiques, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Léopold_Chiron.

RB042 Alberto Vaudagna, « *Mongioie - Ricerca archeologica nelle Alpi biellesi - Dalla valle del torrente Viona alla valle del torrente Oropa* » [*Mongioie - Recherches archéologiques dans les Alpes Bielloises - De la vallée du torrent Viona à celle du torrent Oropa*] (*cf.* http://www.bessa.it/alpi3.htm), article publié dans le « *Bulletin d'études préhistoriques et archéologiques alpines* » de la Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie (XVII - Aoste 2006), et *in* « *Alpi Biellesi - Archeologia - Ricerche archeologiche incisioni rupestri, strutture murarie, mongioie nelle valli Viona, Eivo, Oropa e Cervo* », Docbi sept 2012.

RB043 Giuseppe Palumbo, « *Salento megalitico : specchie, dolmen, pietrefitte* » [*Le Salento mégalithique : specchie, dolmens et pierres levées*], *Studi Salentini*, Galatina, I, 2, 1956, pp 58.

⇨ Sur cet auteur et ses photographies, *cf.* p. ex. https://www.beniculturali.it/evento/visioni-del-sud-giuseppe-palumbo-il-fotografo-in-bicicletta-salento-1907-1959 ou http://www.brundarte.it/2019/02/28/le-vite-dei-nostri-nonni-le-foto-giuseppe-palumbo/.

RB044 Rita Compatangelo-Soussignan*, « Un cadastre de pierre - le Salento romain - Paysage et structures agraires, 1989* », *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 403 - Centre de Recherche d'Histoire Ancienne, vol. 90 - Université de Franche-Comté, 1989 (cette publication reprend pour l'essentiel sa thèse de doctorat présenté en mai 1989 et récompensée l'année suivante par un prix de thèse du CNRS).

⇨ Sur cette chercheuse, *cf.* p. ex. https://univ-lemans.academia.edu/ritasoussignan/CurriculumVitae.

RB045 Giovanni Neglia, « *Il fenomeno delle cinte di "specchie" nella Penisola Salentina* » [*Le phénomène des enceintes de specchie dans la péninsule du Salento*] paru dans le vol. 35 des Mémoires de la *Società di storia patria per la Puglia*, Ed. Adriatica, Bari, 1970.

⇨ *Cf.* aussi (pour la méthodologie, notamment) son rapport présenté en février 1971 : *« Cinte di specchie nel Brindisino i un problema di protostoria* » [*Les enceintes de specchie sur le territoire de Brindisi, un problème de proto-histoire*], *in* « *Brundisii Res* », fascicule 1971 des Annales de la Bibliothèque et des Éditions Annibale de Leo, Brindisi.

RB046 Pierre Clerget, « *La répartition géographique de la population agricole dans la commune de Bari* », chronique parue *in* « *La Géographie* », *Bulletin de la Société de Géographie*, Tome XXI, 1er semestre 1910 – Ed. Masson et Cie, Paris 1910.

⇨ Sur Pierre Clerget, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Clerget_(géographe) - Il ne faut pas le confondre avec son homonyme et contemporain Pierre Clerget, ingénieur français pionnier de l'aéronautique.

RB047 Javier Soriano Martí, article consacré aux « *bufadors* » *in* « *Millars. Espai i Història* », revue semestrielle du Département d'histoire, de géographie et d'art de l'Université Jaume I, n° XXXV - 2012.

RB048 José Angel Urzay Barrios, « *Cultura popular de la Comunidad de Calatayud - Arquitectura popular, tradición oral, fiestas y costumbres de la comarca* » [*Culture populaire de la communauté de Calatayud - Architecture populaire, tradition orale, fêtes et coutumes de la région*] (Tome I), co-ed. Centro de estudios bilbilitanos - Institución Fernando el Católico & Comunidad de Calatayud - Calatayud 2006.

RB049 Augusto C. Moreno, « *Vocabulário trasmontano - Mogadouro e Lagoaça* », étude en deux parties réalisée en 1885 par cet érudit local, professeur de l'Instruction primaire à Mogadouro, dans le district de Bragance, et présentée par J. Leite de Vasconcellos *in* la *Revista Lusitana* (*op. cit.*- Vol. V, 1897-1899, p. 22 et s.).

RB050 Juan Antonio López Cordero & Antonio Manuel López Fernández, « *La piedra seca, parte integral de la cultura tradicional de Sierra Mágina* » [*La pierre sèche, partie intégrante de la culture traditionnelle de la Sierra Magina*], *in* les Actes du 2ème Congrès national « *Arquitectura Rural en Piedra Seca* », Pegalajar, du 25 au 27 juin 2004 - publiés en 2005 par l'Association pour le développement rural de la Sierra Magina.

RB051 José Sanz y Diaz, « *Los peirones del Señorio de Molina »* [*Les peirones de la seigneurie de Molina*], *in* la *Revista de Folklore* (Tome 2b, n° 23), Ed. Obra Cultural de la Caja de Ahorros Popular, Valladolid, 1982 (le texte de cette étude, hors illustrations, peut être consulté en ligne sur la Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantès, https://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/etnologia-arquitectonica-los-peirones-del-senorio-de-molina/html/).

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://es.wikipedia.org/wiki/José_Sanz_y_Diaz.

RB052 Miguel Ángel Beltrán Tena, « *Arquitectura en piedra seca en el Maestrazgo* », article sur l'architecture de pierre sèche de la région du Maestrat (Comarque de Castellon, dans la Communauté valencienne), publié *in* « *Temas de Antropología Aragonesa* » n° 10 (2000).

RB053 Gabriel Alomar-Garau, « *Les paysages de pierre sèche aux îles Baléares* », *in Sud-Ouest européen - Regards sur les Baléares*, n° 50 de la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, n° 50 – 2020, Ed. Presses Universitaires du Midi, décembre 2020.

RB054 Jean Brunhes, « *A Majorque et à Minorque – Esquisse de géographie humaine* », article paru dans *La Revue des Deux Mondes*, 6ème période, Vol. 6, n° 1, novembre 1911.

⇨ Sur ce géographe, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Brunhes.

RB055 Ouvrage collectif sur le « *Patrimoine des terrasses en Méditerranée occidentale – Proposition d'inventaire* » (titre principal en catalan « *Patrimoni de marjades a la Mediterrania occidental - una proposta de catalogacio* », titres secondaires en espagnol, en français et en italien) publié en 2002 sous l'égide de plusieurs institutions dont la Commission européenne / Programme Raphaël et le Conseil de Majorque, ISBN 84-87389-32-5.

RB056 « *Caça i pedra en sec a Mallorca. Aspectes tradicionals, culturals i mediambientals* » [*Chasse et pierre sèche à Majorque. Aspects traditionnels, culturels et environnementaux*], communication de Josep Antoni Aguiló Ribas, Bartomeu Seguí Campaner, Mateu Castelló Mas, Antoni Barceló Adrover, Àngel Garcia Amengual & Javier Vidal Fueris lors des 5èmes Rencontres d'Études sur la préservation du patrimoine de pierre sèche dans les pays catalans (Palma de Majorque du 23 au 25 octobre 2009), Actes publiés par le Conseil de Majorque sous la coordination d'Antoni Reynés Trias, ISBN: 978-84-695-1228-9.

RB057 Antoni Ordinas Garau, « *Genèrics toponímics polisèmics d'entitats geogràfiques a les Illes Balears* » [*Appellations toponymiques génériques et polysémiques aux Baléares*], communication à l'occasion du XXIVème Congrès international des sciences onomastiques (ICOS), réuni à Barcelone en 2011, Actes du congrès publiés par la Généralité de Catalogne, juillet 2014.

RB058 Antonio Tejera Gaspar, José Juan Jiménez González & Jonathan Allen Hernandez, « *Las manifestaciones artísticas prehispánicas y su huella* » [*Les manifestations artistiques préhispaniques et leur empreinte*], ouvrage publié en 2008 sous l'égide du Gouvernement des Canaries (Col. *Historia cultural del arte en Canarias*, sous la coordination des Professeurs Fernando Castro et Jonathan Allen Hernandez).

RB059 Sebastián Jiménez Sánchez, « *El complejo arqueológico de Tauro Alto, en Mogán (Isla de Gran Canaria*) » [*Le complexe archéologique de Tauro Alto, à Mogan (Grande Canarie)*], mémoire publié dans la collection des *Excavaciones arqueologicas en España*, n° 39, Ed. Ministère de l'Education nationale – Direction générale des Beaux-Arts, Service national des fouilles archéologiques, Madrid, 1961.

⇨ Sur Sebastián Jiménez Sánchez 1904-1983), *cf.* notamment la notice d'autorité de la Bibliothèque nationale d'Espagne (https://datos.bne.es/persona/XX1298476.html) et une notice biographique publiée *online* par la Revue de culture populaire des Canaries (https://bienmesabe.org/noticia/2018/Septiembre/jimenez-sanchez-sebastian-1904-1983).

RB060 Sebastián Jiménez Sánchez, « *Exponentes megalíticos culturales de los canarios aborigenes* » [*Monuments culturels mégalithiques des autochtones canariens*], communication publiée dans les Actes du Vème Congrès panafricain de Préhistoire et d'Études du Quaternaire, tenu en 1963 à Santa Cruz de Tenerife, Ed. Musée archéologique de Santa Cruz de Tenerife, 1965.

RB061 Jimenez Sanchez, « *Sintesis de la prehistoria de Gran Canaria* » [*Synthèse de préhistoire de la Grande Canarie*), Imprenta Espana, Las Palmas de Gran Canaria, 1963.

RB062 Hartwig-E Steiner, « *"Tagoror, tagoro, tagoror, sabor": Rats- und Versammlungsplätze der Altkanarier* » (article en allemand) [*Les tagoror, lieux de réunion et de conseil des anciens Canariens*], Revue *Almogaren* / Série de publications scientifiques de l'*Institutum Canarium Digital* (plateforme de recherche interdisciplinaire sur les Îles Canaries et les cultures méditerranéennes), n° 37, 2006, p. 7-40 (Hallein, Autriche).

RB063 Jules Leclerc, « *Les Guanches – Notice sur les anciens habitants des Îles Canaries* », *Bulletin de la Société belge de géographie*, Bruxelles, 1880.

⇨ Sur Jules Leclerc, *cf.* notamment https://fr.wikipedia.org/wiki/Jules_Leclercq_(géographe) et http://www.fafnir.fr/jules-leclercq

RB064 Thomas Hodgkin, « *On the ancient inhabitants of the Canary Islands* » [*Sur les anciens habitants des Îles Canaries*], publié *in The Edinburgh New Philosophical Journal*, Vol. 39 - Londres et Edimbourg, 1845 (d'après une conférence présentée à la Société d'Ethnologie de Londres le 21 mai 1845).

⇨ Sur Thomas Hodgkin (1798-1866) -qui ne doit pas être confondu avec son homonyme l'historien britannique Thomas Hodgkin (1831-1913)- *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Thomas_Hodgkin et une biographie (en espagnol) que lui a consacrée en 2006 le médecin chilien Sergio Gonzalez (accessible sur https://www.fundacionpfizer.org/sites/default/files/biografia_y_obra_de_thomas_hodgkin.pdf).

RB065 René Verneau, « *Cinq années de séjour aux Canaries* », Col. Bibliothèque de l'Explorateur, Ed. A. Hennuyer, Paris, 1891.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/René_Verneau.

RB066 « *Ongulés à l'état sauvage dans les îles de Méditerranée et de Macaronésie* », rapport établi par M. Joan Mayol, expert auprès du Conseil de l'Europe (Espagne), pour la Convention de Berne relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe, mars 2015, document T-PVS/Inf (2015) 2.

RB067 Norman Harrison, « *The Three Men of Gragareth* », roman auto-édité chez *Lulu.com*, première publication en 2005, ISBN 14116668235.

⇨ Sur cet auteur, *cf*. http://www.normanharrison.co.uk/.

RB068 Article de Jon R. Hjalmarsson publié dans le *Lesbók Morgunblaðið* le 12 août 1995 sous le titre original « *Vörður og varðaðar leiðir* » [*Gardes* (au sens de cairns) ou *varða et routes équipées de gardes*], accessible en version intégrale sur https://timarit.is/page/3311199#page/n0/mode/2up.

RB069 Christer Westerdahl, « *Ancient sea marks : a social history from a North European perspective* » [*Antiques marques côtières : une histoire sociale dans une perspective nord-européenne*] *in* le volume n° 33 (2010) des « *Archives maritimes allemandes* » (*Deutsches Schiffahrtsarchiv* - Wiefelstede, Basse-Saxe -Allemagne).

RB070 Marijane Osborn & Gillian H Overing, « *Bone-crones have no hearth - Some Women in the Medieval Wilderness* » [*Les Bone-crones n'ont pas de foyer - Des femmes dans les étendues sauvages médiévales*] *in* « *Textures of Place - Exploring Humanist Geographies* » [*Textures des lieux – Explorer les géographies humaines*], ouvrage collectif sous la direction de Paul C. Adams, Steven Hoelscher et Karen E. Till, Ed. des Presses universitaires du Minnesota, Minneapolis et Londres, 2001.

RB071 Moira Sotello Rici, thèse de doctorat sur les « *Paisajes olvidados en las Serranías de Uruguay : arquitecturas en piedra en la Sierra de Aguirre* » [*Paysages oubliés des régions montagneuses de Uruguay : architectures de pierre dans la Sierra de Aguirre*], Laboratoire d'Archéologie du Paysage et du Patrimoine associé au Centre universitaire de la Région Est / LAPPU, Séville – 2018.

RB072 Charles Darwin, « *Journal of researches into the natural history and geology of the countries visited during the voyage of HMS Beagle round the world* » [*Journal des recherches sur l'histoire naturelle et la géologie des contrées visitées durant le voyage de la Beagle autour du monde*], éd. de 1878, New York, D. Appleton & Co.

RB073 Daniel Granada y Conti (souvent désigné plus simplement Daniel Granada), « *Vocabulario rioplatenso razonado* » [*Vocabulaire raisonné du Rio de la Plata*], secunda edicion, Imprenta rural, Montevideo, 1890 (édition corrigée et augmentée).

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://es.wikipedia.org/wiki/Daniel_Granada.

RB074 Ernest Grandidier, « *Voyage dans l'Amérique du Sud (Pérou et Bolivie)* », Éditions Michel Lévy Frères, libraires-éditeurs, Paris, 1861.

⇨ Sur Ernest Grandidier (à ne pas confondre avec son frère cadet Alfrer Grandidier, lui aussi explorateur), *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ernest_Grandidier.

RB075 Margarita E. Gentile, « *Un poco más acerca de la apachita andina* » [*Un peu plus à propos de l'apachita des Andes*], communication présentée en 2003 lors de la 5ème Journée du Centre d'Études en sciences sociales et naturelles de Chivilcoy (Province de Buenos Aires) ; cette communication, publiée en 2005, était référencée par *l'Universidad Complutense de Madrid* (page hors ligne ; le document reste consultable sur https://web.archive.org/web/20230110220255/https://webs.ucm.es/info/especulo/numero29/apachita.html).

RB076 Cecilia Sanhueza T., « *Espacio y tiempo en los limites del mundo. Los Incas en el despoblado de Atacama* » [*Espace et temps aux limites du monde – Les Incas dans la région déserte de l'Atacama*], *in* le « *Boletin del Museo chileno de Arte precolombino* » (Vol. 10, n° 2, 2005, pp. 51-77) Santiago de Chile.

RB077 Tristan Platt, « *Power and Propitiation in the Andes* » [*Pouvoir et propitiation dans les Andes*], postface d'un ouvrage collectif sur l'espace sacré chez les Incas (« *Inca sacred space : landscape, site and symbol in the Andes* » - Archetype Publications, Londres, 2014).

RB078 Carla Hernandez Garavito, « *Legibility and Empire : mediating the Inka presence in Huarochirí Province, Peru* » [*Lisibilité et Empire : médiation de la présence d'Inka dans la province de Huarochirí, Pérou*], mémoire présenté dans le cadre de sa thèse de doctorat, Université de Nashville, Tennessee - juin 2019.

⇨ Dans ce travail, le concept de *Legibility* (que le terme français *lisibilité* ne rend qu'imparfaitement) vise une « *représentation globale et simplificatrice d'un État qui s'efforce d'effacer la diversité et la variabilité de ses sujets afin d'améliorer la qualité de vie de tous* ».

RB079 Cecilia Sanhueza Tohá, « *Las saywas del Inka en el desierto de Atacama: ¿ una inscripción del calendario en el qhapaq ñan ?* » [*Les saywas de l'Inka dans le désert d'Atacama : l'intégration du calendrier dans le Qhapaq Ñan ?*], *in* le Bulletin du Musée chilien d'Art précolombien, vol.22 - no.2, Santiago du Chili, décembre 2017.

RB080 Juan Polo de Ondegardo (ou simplement Polo ou Juan, selon les sources), « *Relacion de los fundamentos acerca del notable daño que resulta de no guardar a los Indios sus fueros - 1571* » [*Rapport sur les dommages notoires à ne pas respecter les droits des Indiens - 1571*] publié dans la *Coleccion de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organizacion de las antiquas posesiones españolas de América y Oceania* (Tome XVII, Madrid, 1872).

⇨ Sur Juan Polo de Ondegardo (15??-1575 ou 1585 ?), *cf.* p ex. les deux notices biographiques Wikipédia (pas tout à fait concordantes) en anglais https://en.wikipedia.org/wiki/Polo_de_Ondegardo et en espagnol https://es.wikipedia.org/wiki/Juan_Polo_de_Ondegardo_y_Zarate.

RB081 Thomas F. Lynch, « *Inka roads in the Atacama : effects of later use by mounted travellers* » [*Routes inka dans l'Atacama : les effets de leur utilisation ultérieure par des voyageurs à cheval*], article publié dans la revue « *Dialogo andino, Revista de Historia, Geografia y Cultura Andina (Chile)* » (n° 14/15, 1995-1996), Departamento de Antropologia, Geografia e Historia, Faculdad de Educacion y Humanidades - Universidad de Tarapaca, Arica-Chili – document accessible sur http://dialogoandino.cl/wp-content/uploads/2016/07/DA-14-15-1995-11.pdf.

RB082 Cecilia Sanhueza Tohá, « *Medir, amojonar, repartir: territorialidades y prácticas demarcatorias en el camino incaico de Atacama* » [*Mesurer, borner et partager : pratiques démarcatoires le long de la route inca d'Atacama au Chili*], *in* la *Chungara Revista de Antropología Chilena*, Vol 36, n° 2, 2004 (document accessible sur https://dialnet.unirioja.es/ejemplar/149901).

RB083 Sergio Martin, « *Rocas del Qhapaq Ñan : wankas y mojones en los caminos duales a las cumbres sagradas de la sierra de Famatina - La Rioja, Argentina* » [*Les roches du Qhapaq Ñan : wankas et mojones sur les routes dédoublées en directions des sommets sacrés de la sierra de Famatina, province de La Rioja, Argentine*] *in* la *Revista Haucaypata, Investigaciones arqueológicas del Tahuantinsuyo*, n° 10, Lima, Août 2015.

RB084 Andrew Gulliford, « *The Woolly West : Colorado's Hidden History of Sheepscapes* » [*L'Ouest laineux - Histoire cachée des terres* [d'élevage] *du mouton au Colorado*], Texas A&M University Press, 2018.

⇨ Sur le Pr Andrew Gulliford, *cf.* p. ex. http://agulliford.com/ (son site Internet personnel) et une bio-bibliographie détaillée sur le site du *Fort Lewis College* https://www.fortlewis.edu/academics/schools-departments/faculty-directory/gulliford.

RB085 Michael Paul Bergervoet, « *Lodges of Time and Space : the Stone Cairns of Red Wing* » [*Lieux de temporalité et d'espace : les cairns de pierre de Red Wing*], mémoire de recherche présenté et soutenu à l'Université du Kansas en décembre 2017 dans le cadre du diplôme d'études supérieures de géographie en vue du doctorat de philosophie.

RB086 Henry F. Cope, « *Sheep-herder vs Cow-puncher* » [*Berger versus vacher*], article paru dans le mensuel américain « *The World To-Day* » (VII, n° 2, août 1904).

⇨ Cet Henry F. Cope ne doit pas être confondu avec Henry Fredrick Cope (1870-1923), un des principaux promoteurs de l'enseignement religieux aux États-Unis au début du 20ème siècle ; par ailleurs, *The World To-Day*, magazine américain d'actualité devenu à partir de 1912 *Hearst's Magazine*, ne doit pas être confondu avec son quasi-homonyme britannique *The World Today*, périodique économique fondé en 1945.

RB087 Mark E. Miller, « *Stock raising and winter sheep camps in south-central Wyoming (1880–1957) : an ethnoarchaeological example* », [*Élevage et camps d'hiver de moutons dans le centre-sud du Wyoming (1880-1957) : un exemple ethnoarchéologique*], compte rendu de recherches publié dans les Annales du « *North American Archaeologist* », Vol. 39-1, 2018.

RB088 Pablo Orduna Portús, « *End of the trail : Los últimos pastores roncaleses en las montañas de Nevada* » [*Au bout de la piste : Les derniers bergers de Roncal dans les montagnes du Nevada*], *in* la *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares* [*Revue de Dialectologie et de Traditions populaires*], Vol. LXVII, n.o 2, pp. 409-430, juillet-décembre 2012

RB089 Alissa Peterson, « *Traditions in transition : Basques in America* » [*Traditions en transition : les Basques en Amérique*], mémoire présenté dans le cadre du master de recherche en histoire appliquée, Université d'État de Boise (Idaho), mai 2009.

RB090 Jean Moore & Phillip Earl, « *Basque Aspen Art of the Sierra Nevada* » [*L'art basque sur les trembles de la Sierra Nevada*], Baobab Press, 2011.

RB091 Joxe Mallea-Olaetxe, « *Speaking Through the Aspens : Basque Tree Carvings in Nevada and California* » [*Parler à travers les trembles : les gravures basques sur les arbres au Nevada et en Californie*], Université du Nevada, dix éditions entre 2000 et 2016.

RB092 Elva Aylesworth, « *Basque Sheepherders* » [*les bergers basques*], communication présentée en 1993 dans le cadre d'un programme éducatif du Northern Nevada Correctional Center (NNCC) et publiée en 1994 sous l'égide du Northeastern Nevada Museum dans *le Bulletin trimestriel* de la Société historique du Nord-Est du Nevada (Northeastern Nevada historical Society Quarterly, n° 94-4, Elko, Nevada).

RB093 Pat H. Stein, « *The Basques in Arizona from Spanish colonial times to the present* » [*les Basques en Arizona de la période coloniale espagnole à aujourd'hui*], notice établie en décembre 1991 pour le Bureau de conservation historique de l'État d'Arizona.

RB094 Stephen Bass, « *Basques in the Americas from 1492 to 1892 : a chronology* » [*Les Basques dans les Amériques de 1492 à 1892 : une chronologie*], article slnd (dernière actualisation en mai 2010), accessible sur https://nabasque.eus/images/astero/2007/Basque Chronology.pdf.

RB095 David Rio Raigadas, « *Far from the pastoral Myth : basque sheepherders in contemporary Western American fiction* **»** [*Loin du Mythe pastoral : les bergers basques dans la littérature de fiction contemporaine ouest-américaine*], étude parue en 2014 dans la collection *Western american litterature,* vol. 49, n° 3, Presses universitaires du Nebraska.

RB096 Edurne Arostegui (alors doctorante *en historia de las Américas* - Universidad del País Vasco / Euskal Herriko Unibertsitatea UPV-EHU), communication à l'occasion du colloque international sur « *Les arts et la diaspora basque - XIXe-XXIe siècle / Arteak eta euskal diaspora (XIX-XXI. mendeak)* » organisé à Bayonne les 25 et 26 février 2016 par la Société d'Études Basques (Eusko Ikaskuntza) et la plateforme de projets culturels Ezmugak, sous la coordination de Viviane Delpech, chercheur associée à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour et membre de la Société d'Études Basques – Ed. Kilika, 2018.

RB097 Edward Lawton Moss, « *Shores of the Polar Sea - A narrative of the Arctic expedition of 1875-6* » [*Rivages de la mer polaire – Récit de l'Expédition arctique de 1875-1876*>, Ed. Marcus Ward & CO., Londres et Royal Ulster Works, Belfast, 1878.

⇨ Sur Edward Lawton Moss, *cf.* p. ex. https://abcbookworld.com/writer/moss-edward-lawton/ et https://searchworks.stanford.edu/view/7740879.

RB098 Farley Mowat, « *The Farfarers : Before the Norse* » [littéralement : *Les Farfarers : avant les Vikings* (*vel* : avant les *Nordiques*, appellation américaine générique des peuplades en provenance d'Europe du Nord supposées être parvenues en Amérique du Nord depuis le Haut Moyen-Âge)], Ed. Key Porter Books – Toronto, novembre 1998. Cet ouvrage a été publié en français (trad. Agnès Guitard) sous le titre « *Les hauturiers : ils précédèrent les Vikings en Amérique* » (Éditions XYZ, 2000).

⇨ Sur cet auteur, *cf.* notamment une notice bio-bibliographique bien documentée sur https://www.wikiwand.com/en/Farley_Mowat.

RB099 Michaël Thevenin, « *Histoire du pastoralisme dans l'est de la Turquie* » *in* « *La maison du Berger de Diyarbakır. Projet de valorisation des pratiques pastorales en Turquie* » - « *L'Hevsel à Amida-Diyarbakır : Études et réhabilitation de jardins mésopotamiens* », publié par l'Institut français d'études anatoliennes, Istanbul, 2015 – publication accessible sur http://books.openedition.org/ifeagd/1250).

RB100 Xavier de Planhol, « *Nomades et Pasteurs* (*Asie centrale et du Proche-Orient*) » *in* la *Revue Géographique de l'Est*, tome 2, n°3 (Juillet-septembre 1962).

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Xavier_de_Planhol.

RB101 Aurore Dumont, « *Oboo Sacred Monuments in Hulun Buir : Their Narratives and Contemporary Worship* » [*Les oboo, monuments sacrés d'Hulun Buir : récits et cultes contemporains*], *in* la revue *East Asian History and Culture Review*, 2017, 24, pp.200-214.

⇨ Sur cette chercheuse, *cf.* notamment https://www.gsrl-cnrs.fr/36-aurore-dumont/.

RB102 Charles Roskelly Bawden, « *Two Mongol texts concerning Obo-worship* » [*Deux textes mongols concernant le culte des Obo*], *in* la revue « *Oriens Extremus - Kultur, Geschichte, Reflexion in Ostasien* », Vol. 5, n° 1 (octobre 1958), pp. 23-41. Cet article est accessible sur le site d'*Oriens Extremus* (http://archiv.oriens-extremus.org/05/OE-05-1-02.pdf).

⇨ Sur le Pr C. R. Bawden, *cf.* notamment https://en.wikipedia.org/wiki/Charles_Bawden.

RB103 Stephen Bodio, « *Eagle Dreams : searching for Legends in Wild Mongolia* » [*Rêves d'aigle : recherches sur les légendes de la Mongolie sauvage*], 1ère ed. Lyons Press, 2003 (plusieurs rééditions ultérieures).

⇨ Sur Stephen Bodio et sur son ouvrage « *Eagle Dreams* », *cf.* notamment les deux liens suivants : https://stephenbodio.com/ et https://stephenbodio.com/books/eagle-dreams/.

RB104 Ömer Lütfi Barkan, « *Le servage existait-il en Turquie ? Contribution à une histoire comparée du servage* », article (en français) *in* « *Les Annales Economies, sociétés, civilisations* », 1956 n° 1.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. la notice Wikipédia (en turc) https://tr.wikipedia.org/wiki/Ömer_Lütfi_ Barkan, la notice d'autorité BNF https://data.bnf.fr/fr/12649373/omer_lutfi_barkan/ et une biographie (en anglais) sur https://www.dailysabah.com/arts/portrait/omer-lutfi-barkan-a-realist-positivist-economic-historian.

RB105 Christine Rendu, « *La montagne d'Enveig : une estive pyrénéenne dans la longue durée* », thèse de doctorat en anthropologie sociale et historique (sous la direction du Pr Daniel Fabre, directeur d'études à l'EHESS), École des Hautes Études en Sciences Sociales, Toulouse, 21 décembre 2000 ; ouvrage ayant fait l'objet d'une publications en librairie aux Ed. Trabucaire, Le-Canet-en-Roussillon, 2003.

RB106 Elodie Fichou, « *Architecture vernaculaire à pierre sèche au XIXe siècle en milieu rural héraultais : cabanes témoins (Étude de cas)* », mémoire de Master 2 d'Histoire de l'art, sous la direction du Pr Jean-François Pinchon – UFR III, Université Paul-Valéry, Montpellier III, 2010.

RB107 Christian Lassure, « *La tradition des bâtisseurs à pierre sèche* », brochure multigraphiée publiée en n° 1 de la collection des *Études et recherches d'architecture vernaculaire*, Ed. CERAV, 1981.

RB108 Ace Sommerfield, « *Sheepherder monuments : Reminders of the past* » [*Les monuments de bergers, souvenirs du passé*], article de presse du 27 juin 2000 *in* le journal « *Helena Independant Record* » (Helena est la capitale de l'État américain du Montana).

RB109 Eddy Chambino, « *Pastores, guardiães de uma paisagem* » [*Les bergers, gardiens du paysage*], plaquette de 150 pages assortie de riches illustrations, réalisée en 2008 pour le compte de la municipalité de Idanha-a-Nova (district de Castelo Branco), Ed. Município de Idanha-a-Nova / Centro Cultural Raiano, slnd., ISBN 978-972-8285-44-9.

RB110 « *Bories* », ouvrage sur les *bories* du Luberon publiée par le Parc Naturel Régional du Luberon (Collection *Luberon, images et signes*), texte de Marie-Christine Mansuy Chevalier-Drevon, historienne, Ed. Edisud, Aix-en-Provence, 1994.

RB111 Christian Bromberger, Jacques Lacroix & Henri Raulin, « *L'architecture rurale française - Corpus des genres, des types et des variantes* (volume *Provence*) » - Collection dirigée par Jean Cuisenier, publication conjointe du *Centre d'ethnologie française* et du *Musée national des Arts et Traditions populaire*, Ed. Berger-Levrault, 1980.

RB112 Cazorla Leon Santiago, « *Agüimes, real Señorio de los Obispos de Canarias* » [*Agüimes, la Seigneurie royale des évêques des Canaries*], Real Sociedad economica de amigos del Pais, Las Palmas de Gran Canaria, 1984.

RB113 Vincent de Chausenque, « *Les Pyrénées, ou Voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée* », 2ème édition corrigée, en deux tomes, Imprimerie de Prosper Noubel, Agen, 1854.

⇨ Sur cet auteur, *cf.*p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vincent_de_Chausenque.

RB114 Rémy Azémar, « *Le mégalithisme du Larzac aveyronnais – Interface d'un phénomène et gestion des espaces* », thèse d'Anthropologie sociale et historique, sous la direction de Jean Vaquer, Directeur de recherche au CNRS, École des Hautes Etudes en Sciences sociales - EHESS, septembre 2020.

RB115 Mélanie Le Couédic, « *Les pratiques pastorales d'altitude dans une perspective ethnoarchéologique. Cabanes, troupeaux et territoires pastoraux pyrénéens dans la longue durée* », thèse d'Histoire et archéologie sous la direction de Mmes Élisabeth Zadora-Rio, Directeur de recherche CNRS et Christine Rendu, Chargé de recherche CNRS, Université François-Rabelais de Tours, École Doctorale Sciences de l'Homme et de la Société - Laboratoire Archéologie et Territoires, UMR 6173 – Novembre 2010

RB116 « *Les paysages culturels de l'agro-pastoralisme méditerranéen* », Actes d'une réunion d'experts internationaux du bassin méditerranéen tenue à Meyrueis (Lozère) du 20 au 22 septembre 2007, établis sous le contrôle d'un comité éditorial issu du séminaire, publiés avec le concours du Conseil général de l'Aveyron sous la coordination de M. Yves Bordes, chargé de mission - juin 2008.

RB117 Mme Anne-Marie Brisebarre, « *L'agropastoralisme producteur d'une culture spécifique inscrite dans la modernité* », communication introductive à l'atelier *Identité pastorale et société*, Actes de la 2ème réunion thématique d'experts sur le pastoralisme méditerranéen, 12-14 novembre 2009, publiés sous l'intitulé « *Pastoralisme méditerranéen : patrimoine culturel et paysager et développement durable* », Publications du Centre International de Hautes Études Agronomiques Méditerranéennes.

RB118 Jean-Claude Merlet, « *La place du pastoralisme transhumant dans l'économie des populations du sud de l'Aquitaine aux âges du Bronze et du Fer* », *in* « *La notion de mobilité dans les sociétés préhistoriques* », Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques – CTHS (Institut rattaché à l'École nationale des chartes), Paris, 2007.

RB119 Mélanie Le Couédic, « *Modéliser les pratiques pastorales d'altitude », article* publié (en français) le 9 février 2012 sur « *Cybergeo, European Journal of Geography* [accessible en ligne] *Sistemas, Modelística, Geoestadísticas, documento 590* », https://journals.openedition.org/cybergeo/25123.

RB120 Bernard Rudofsky, « *The prodigious builders ; notes toward a natural history of architecture with special regard to those species that are traditionally neglected or downright ignored* » [*L'architecture insolite : une histoire naturelle de l'architecture concernant, en particulier, ses aspects le plus souvent négligés ou totalement ignorés*], Ed. Harcourt Brace Jovanovich, 1977 ; la traduction française de cet ouvrage a été publiée sous le titre abrégé *L'architecture insolite* aux Ed. Tallandier, 1979 (ISBN 2-235-00653-1).

⇨ Sur la bio-bibliographie de ce grand théoricien des architectures alternatives et non-conventionnelles, *cf.* p. ex. https://en.wikipedia.org/wiki/Bernard_Rudofsky.

RB121 James Caron, « *Walking in the Angus Glens : 30 routes to explore the region* » [*Marcher dans les Angus Glens : 30 randonnées pour explorer la région*], Cicerone Press (maison d'édition britannique spécialisée dans les guides touristiques et de randonnée), 2013.

RB122 Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau, « *La pierre sèche et le berger dans le domaine nord-méditerranéen* », contribution à l'occasion du VI^{ème} Congrès international sur la Pierre sèche tenu en septembre 1998 à Carcès et Le Val (France, département du Var) ; Actes publiés *in* « *Pierre sèche – Regards croisés* », Supplément n° 8 au Cahier de l'ASER du Centre-Var, 2000.

RB123 Pierre Coste & l'abbé Pierre Martel, « *La pierre sèche en Provence* », Ed. Les Alpes de Lumière, n° 89/90 (plusieurs rééditions depuis 1985).

RB124 Françoise Henry, « *Early Irish Monasteries, Boat-shaped Oratories and Beehive Huts* ») [*Les premiers monastères irlandais, les oratoires en forme de bateau et les cabanes en forme de ruche*], *in* le *County Louth Archaeological Journal*, vol. XI, 1949, n° 4.

⇨ Sur cette historienne, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Françoise_Henry_(historienne_de_l'art).

RB125 Marthe Magrou, « *Technique et nature cultivée : entre symbolisme et pratiques agraires : approche anthropo-sociologique des épouvantails dans les champs - études en nord Nouvelle-Aquitaine* », thèse pour le doctorat de sociologie sous la direction du Pr Ali Aït Abdelmalek, soutenue à l'Université Rennes 2 dans le cadre de École doctorale Sociétés, temps, territoires (Angers), en partenariat avec Université Bretagne Loire (COMUE) et de Laboratoire interdisciplinaire de recherche en innovations sociétales/LIRIS (laboratoire), janvier 2019.

RB126 Üjiyediin Chuluu (Chaolu Wu) & Kevin Stuart (ou Charles Kevin Stuart), « *Rethinking the Mongol Oboo* » [*Repenser l'Oboo mongol*], *in* Anthropos (publication de l'Anthropos Institute), Bd. 90, H. 4./6. (1995), pp. 544 et s.

⇨ Sur l'Institut Anthropos (centre chrétien de recherche sur les cultures et les religions fondé en Autriche en 1931, restructuré en 2003 en réseau international d'universitaires et de groupements de recherche affiliés, placé sous l'autorité de la congrégation cléricale missionnaire de la *Société du Verbe Divin*), *cf.* https://www.svdcuria.org/public/anthrop/docs/intro.htm et http://www.anthropos.eu.

RB127 Francisco Javier Fernandez Conde, « *Estructuras agrarias de Asturias en el tardo medievo* » [*Structures agraires des Asturies au bas Moyen-âge*], Université d'Oviedo, (Departamento de Historia y Artes, Area de Historia medieval), Oviedo, 1993.

RB128 Joan de Capdevila I Subirana, « *Historia del deslinde de la frontera hispano-francesa : del tratado de los Pirineos (1659) a los tratados de Bayona (1856-1868)* » [*Histoire de la démarcation de la frontière franco-espagnole – Du Traité des Pyrénées (1659) aux Traités de Bayonne (1856-1868)*], *Instituto Geografico Nacional* espagnol, Centro Nacional de Información Geográfica, Madrid, 2009.

RB129 Maria Luísa Seabra Marques de Azevedo, « *Toponímia moçárabe no antigo Condado Conimbricense* » [*Toponymie mozarabe dans l'ancien comté de Coimbra*], thèse de doctorat en linguistique portugaise de la Faculté de lettres de l'Université de Coimbra, 2005.

RB130 *Chronique des Revues Linguistiques* de l'année 1996 (notice sous la rubrique III.2.K.7, *in* « *Orbis*, *International Journal of General Linguistics and Linguistic Documentation / Bulletin international de linguistique générale et de documentation linguistique* », Vol. 39, 1996-1997 », publication du *Centre international de dialectologie générale* de l'Université de Louvain.

RB131 Rui Ferreira & Lúcio Cunha, « *Rotas de transumância serrana para a Beira Baixa - Itinerários e património associado* » [*Les routes de transhumance en montagne vers la basse Beira - Itinéraires et patrimoine associé*] *in* « *O interior raiano do Centro de Portugal : Outras fronteiras, novos intercâmbios* » [*L'arrière-pays frontalier du Portugal central : autres frontières, nouveaux échanges*], publication collective sous la coordination de Rui Jacinto et Virgílio Bento, Centre d'Études ibériques de Guarda, Ed. Campo das Letras, Porto, 2006.

RB132 Frédéric Montandon, « *Étude de toponymie alpine. De l'origine indo-européenne des noms de montagnes* », parue sous forme d'article *in* « *Le Globe -Revue genevoise de géographie* » (tome 68, 1929. pp. 1-152), puis en livre imprimé chez Payot & Cie., Genève, 1929.

⇨ C*f.* la notice nécrologique que Georges Lobsiger a consacré à cet auteur *in* « *Le Globe. Revue genevoise de géographie* », tome 102, 1962, pp. 28 et s., ainsi que sa notice d'autorité https://www.worldcat.org/identities/viaf-161415764318263859000 1/.

RB133 James Wade Hadley Campbell, « *Exploring The Early Navajo Pastoral Landscape : An Archaeological Study of (Peri)Colonial Navajo Pastoralism from the 18th to 21st Centuries AD.* » [*Explorer le paysage pastoral primitif des Navajos : une étude archéologique du pastoralisme (péri)colonial navajo du 18ème au 21ème siècle après Jésus-Christ*], mémoire de thèse en vue du doctorat de philosophie de l'Harvard University (université américaine privée) - Graduate School of Arts and Sciences, Cambridge (Massachusetts), décembre 2021.

RB134 Lynne Sullivan McNeill, « *Serial Collaboration : Small World Activities and the Global Community* » [*Collaboration en série : les Activités du Petit Monde et la Communauté mondiale*], thèse pour le doctorat en philosophie-folklore présentée devant la Memorial University de Terre-Neuve (MUN), février 2009

RB135 Michel Morvan, « *A propos des mots basques ahuntz "chèvre" et lepo "cou, col"* », *in Lapurdum* (revue scientifique annuelle consacrée aux études basques) n° 3, 1998 (p. 29 et s.).

⇨ Sur ce linguiste, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Morvan_(linguiste).

RB136 Adrienne Durand-Tullou, « *Les constructions à pierre sèche des causses de Blandas et de Campestre (Gard)* », in *L'Architecture vernaculaire rurale*, tome IV, 1980, (Centre d'études et de recherches sur l'architecture vernaculaire rurale - CERAR, devenu ultérieurement CERAV), Paris.

⇨ Sur Adrienne Durand-Tullou, *cf.* https://fr.wikipedia.org/wiki/Adrienne_Durand-Tullou et sa notice d'autorité BNF (https://data.bnf.fr/fr/11901339/adrienne_durand-tullou/).

RB137 Florent Châteauneuf, Paul Ambert, Claude Requirand, Albert Colomer et Bernard Beaumes, « *Nouvelles recherches sur l'architecture, l'orientation et la situation des sépultures mégalithiques entre Hérault et Rhône* », étude publiée dans « *Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen* », ouvrage collectif sous la direction de Guillaume Robin, André D'Anna, Aurore Schmitt et Maxence Bailly, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2016.

RB138 Capitaine Louis & D. Peyrolle (*vel* Maurice Louis & Damien Peyrolle), « *Recherches préhistoriques dans le département de l'Hérault – Note n° 1, 1° Sépulture du Capucin (commune de Claret)* », *in* la *Revue des Musées - Fouilles et découvertes archéologiques*, n° 27 - 1930 - 5ème année, n° 3, p. 73 et s.

⇨ Sur le capitaine Maurice Louis (1892-1966), une des grandes figures de l'archéologie languedocienne du 20ème s., élu à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 1953 (et promu colonel entre-temps), *cf.* notamment https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie/membres/biographie/16_LOUIS-Maurice et https://www.persee.fr/authority/7643. Damien Peyrolle s'est signalé en particulier par la fouille à partir de 1938 du site préhistorique de Fontbouisse à Villevieille (Gard), et a publié de nombreux travaux en tant qu'auteur ou coauteur (*cf.* p. ex. https://www.persee.fr/authority/170437).

RB139 Capitaine Louis & D. Peyrolle (-d°-, *cf.* référence précédente), « *Sépulture mégalithique de Feuilles (Commune de Rouet, Hérault)* », *in* les travaux de la 10ème session du Congrès préhistorique de France (Nîmes - Avignon, 1931), Ed. Bureaux de la Société Préhistorique Française, Paris, 1933-1934, p. 126 et s.

RB140 Jean Arnal & Louis Balsan, « *Les longs tumulus à dolmen décentré du département de l'Aveyron* », article *in Gallia Préhistoire*, 1980, (23-1).

⇨ Sur le Dr Jean Arnal (1907-1987), médecin et préhistorien considéré comme « *un des grands néolithiciens de son temps* » (selon Jean Guilaine, Professeur émérite au Collège de France), *cf.* notamment la bio-bibliographie publiée à l'occasion du 25ème Congrès de l'Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques (Paris, 2018) *in* « *Historiographie de préhistoriens et de protohistoriens français du XX° siècle* » (Archaeopress Publishing Ltd, Oxford, 2021 / et ed. François Diindjian) et https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Arnal. Sur Louis Balsan, spéléologue (un des derniers disciples d'Édouard-Alfred Martel) et préhistorien, *cf.* par exemple https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Balsan.

RB141 Camille Hugues et Michel Lorblanchet, « *Six tumulus du Causse Méjan (Lozère)* », article *in* la *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1970 (3).

⇨ Sur Camille Hugues (1905-1986), spécialiste de la préhistoire du Languedoc, chargé de cours d'archéologie préhistorique à la faculté des lettres Montpellier de 1958 à 1972, *cf.* https://www.persee.fr/authority/262207 et une bio-bibliographie détaillée sur https://www.reveeveille.net/une_personne.aspx?IdPersonne=24. Sur Michel Lorblanchet, directeur de recherche au CNRS, spécialiste de l'art préhistorique, *cf.* notamment une bio-bibliographie détaillée sur https://www.hominides.com/specialistes/michel-lorblanchet/.

RB142 Roland Pécout (en occitan Rotland Pecot), « *L'imaginaire de la Garrigue - Rapport II, La pierre sèche* », document polycopié DRAC-ODAC, Montpellier, 1990-1991.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. les pages de présentation que lui consacre l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 (http://www.univ-montp3.fr/uoh/pecout/) et Wikipédia (https://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Pécout).

RB143 Yves Gasco, « *Fouille de deux tumulus de la nécropole du Sadoulet à Pompignan (Gard)* », *in* les *Documents d'Archéologie Méridionale*, vol. 3, 1980 (pp. 45-64).

⇨ Sur Yves Gasco, archéologue et ancien conservateur du Musée municipal Auguste Jacquet de Beaucaire (département du Gard), *cf.* p. ex. la notice d'autorité IdRef https://www.idref.fr/034932607, ainsi que https://www.persee.fr/authority/172791 et https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12563284p.

RB144 Yves Gasco (ref. cit.), « *Les tumulus du premier âge du fer en Languedoc oriental* », *in Archéologie en Languedoc* (revue de la Fédération archéologique de l'Hérault), Année 1984, Ed. Fédération archéologique de l'Hérault, Lattes (34970), 1985 - ISSN 0221-4792, 1984- d'après sa thèse de 3ème cycle en histoire soutenue en 1978 à l'Université Paul- Valéry de Montpellier.

RB145 Pedro R. Moya-Maleno, « *Majanos y difuntos : túmulos en la Hispania Cèltica desde una perspectiva de Larga Duración* » [*Les majanos et les morts : les tumulus en Hispanie celtique dans une perspective de temps long*], *in* « *Sacra Saxa : Creencias y ritos en penas sagradas* » [*Sacra Saxa : croyances et rites autour des pierres sacrées*], Actes d'un colloque international réuni à Huesca (Espagne, communauté autonome d'Aragon) du 25 au 27 novembre 2016 sous l'égide de l'Institut des Études alto-aragonaises et du Département des Antiquités de l'Académie royale espagnole d'Histoire, sous la coordination des Pr Martin Almagro-Gorbea et Ángel Gari Lacruz, Huesca, pp. 34-65 (ISBN: 978-84-8127-285-7).

⇨ Sur ce chercheur, *cf.* notamment http://www.arqueologopedrormoya.es/ et https://www.ucm.es/preharq-prehistoria/pedro-r-moya-maleno.

RB146 Étienne Michel Masse, « *Du romancium occidental, ou Études et recherches historiques et philologiques sur nos origines* » (T. 1er), chez Marius Olive, Marseille, 1847 (le tome 2nd a été publié chez le même éditeur en 1848).

⇨ Sur Étienne Michel Masse (1778-1862), *cf.* notamment ses fiches d'autorité CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques, rattaché à l'École nationale des chartes) http://cths.fr/an/savant.php?id=102732 et BNF https://data.bnf.fr/fr/10552520/etienne_michel_masse/.

RB147 Christian Lassure & Martine Seeman, « *Vocabulaire italien de l'architecture rurale en pierre sèche* », *in L'Architecture rurale, Revue de l'architecture populaire*, T. 3, CERAR, 1979 (p. 203-215).

RB148 André Cablat, « *Recherches sur l'architecture de pierre sèche dans le département de l'Hérault* », *in L'Architecture vernaculaire*, Tome V, CERAR, 1982 (p. 53-56).

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. http://thau-infos.fr/index.php/bons-plans/bon-a-savoir/135631-la-liste-des-publications-d-andre-cablat-liste-peut-etre-non-exhaustive-sur-l-architecture-en-pierre-seche-heraultaise et http://www.pierreseche.com/nouvelles_du_monde_2022.htm - 11_deces_cablat.

RB149 José Lencastre Marques Correia (forme usuelle : José Lencastre), « *Jornadas na Serra da Estrela* » [*Visites dans la Serra da Estrela*], Colecção Miniatura, Publicações « Meio Dia », Ed. Jornal O Comércio de Gaia, Gaia, 1939.

RB150 Hermenegildo Carlos de Brito Capelo (forme usuelle : Hermenegildo Capelo) & Leonardo Torres, « *Viagem á Serra do Gerez e suas caldas em setembro de 1882* » [*Voyage dans la Serra do Gerez et ses eaux thermales en septembre 1882*], compte rendu en deux parties *in* le *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa*, 4ème série, 1883 - Partie I, n° 6, pp. 259-277 ; Partie II, n° 11, pp. 526-542.

⇨ Sur cet explorateur et officier de marine, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Hermenegildo_Capelo et http://www.oceanrevival.org/en/navios/hermenegildo-capelo/patrono.html.

RB151 Michael R. Wing, Elizabeth H. Wing & Amin M. Al-Jamal, « *The Distinctively Basque Stone Shelters of California's White Mountains* » [*Des abris en pierre typiquement basques dans les Montagnes blanches de Californie*], *in* « *BOGA : Basque Studies Consortium Journal* », Vol. 9, *Issue* 1, Art. 4, Mai 2022 (accessible en ligne sur https://scholarworks.boisestate.edu/boga/vol9/iss1/4/).

RB152 Marius R. (Robinson) Campbell and others [*et autres*], « *Guidebook of the Western United States, Part A. The Northern Pacific route with a side trip to Yellowstone Park* » [*Guide des Etats de l'Ouest américan, Partie A. La Route du Pacifique Nord avec un détour par le Parc de Yellowstone*], Bulletin n° 611 de la Commission géologique des Etats-Unis (*United States geological Survey*), Government Printing Office, Washington, 1915.

⇨ Sur la biographie et l'abondante bibliographie de Marius Robinson Campbell (1858-1940), *cf.* par exemple https://archives.datapages.com/data/meta/bull_memorials/025/025003/pdfs/546_firstpage.pdf et https://onlinebooks.library.upenn.edu/webbin/book/lookupname?key=(Campbell, Marius R. (Marius Robinson), 1858-1940).

RB153 Glenn Kreisberg, « *Spirits in stone – the secret of megalithic America* » [*Esprits de pierre – les secrets de l'Amérique mégalithique*], Ed. Bear & Company, 2018.

RB154 André Fages, « *caselles et pierre sèche* », *in* la collection *Passion des Causses*, Ed. Los Adralhans (Les bergers transhumants), Association de randonnée et de découverte, Millau, 2000.

⇨ Cet ouvrage ne figure pas dans les collections de la BNF ; il est répertorié au Catalogue collectif de la BNF et est conservé à la Médiathèque de Montpellier (fonds Bibliothèque d'Occitanie).

RB155 Clément Martin, « *La Garrigue et ses Hommes – Une société traditionnelle* », Ed. Espace Sud, Montpellier 1996 – 2ème édition (utilisée), Les Écologistes de l'Euzière, Prades-le-Lez, 2011.

RB156 Augustin Calmet (*vel* Dom Calmet, son nom de moine bénédictin), « *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible* » en quatre volumes, publié entre 1722 et 1728, (à Paris, chez Emery, Saugrain & Pierre Martin), réédité et augmenté à maintes reprises depuis sa première parution. Ouvrage de référence, aujourd'hui accessible en ligne sous l'intitulé abrégé de *Dictionnaire de la Bible* (http://456-bible.123-bible.com/calmet/calmet.htm).

⇨ Sur Dom Calmet (1672-1757), *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Augustin_Calmet.

2. Références des sources lexicographiques

(sources signalées par un renvoi numéroté <RLxx>)

Cette rubrique répertorie les principaux dictionnaires, dictionnaires bilingues, glossaires, encyclopédies et applications numériques en ligne que nous avons utilisés pour nos recherches lexicographiques dans chaque langue concernée (premières éditions ou rééditions ultérieures, selon le cas).

RL01 Antonio Pereira Cândido de Figueiredo (le plus souvent désigné comme Cândido de Figueiredo), « *Novo Diccionario da lingua Portuguesa* » [*Nouveau dictionnaire de la langue portugaise*], Ed. Livraria Editôra Tavares Cardoso & Irmão, Lisbonne, 1899. Dictionnaire de référence réédité à de nombreuses reprises depuis sa première parution ; les éditions postérieures à la réforme de l'orthographe de 1911 sont le plus souvent intitulées *Novo Dicionario* (avec un seul C) ; certaines éditions récentes sont intitulées « *Grande* [au lieu de *Novo*] *dicionario da lingua Portuguesa* ».

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://pt.wikipedia.org/wiki/Cândido_de_Figueiredo.

RL02 Antonio de Moraes [ou Morais] Silva, « *Diccionario da lingua portugueza recopilado de todos os impressos ate' o presente* » [*Dictionnaire de la langue portugaise compilée à partir de toutes les versions antérieures*], en deux volumes, 2ème édition, Typographia Lacerdina, Lisbonne, 1813.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://pt.wikipedia.org/wiki/António_de_Morais_Silva.

RL03 « *Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira* », encyclopédie lusophone en 40 volumes publiée entre 1936 et 1960 à Lisbonne et Rio de Janeiro par l'*Editorial Enciclopédia*, actualisée entre 1981 et 1987 (10 volumes de mises à jour et à nouveau 6 volumes supplémentaires en 1998 et 1999). Depuis 1988 est publié chaque année un tome traitant de l'actualité de l'année écoulée (*Livro do Ano*, en portugais).

⇨ Sur les éditeurs successifs de cette encyclopédie de référence et de ses actualisations et compléments, *cf.* l'actuel site officiel https://www.portuguesaebrasileira.com/. Cette encyclopédie ne doit pas être confondue avec l'*Enciclopédia Luso-Brasileira de Cultura* ou *Encyclopédia Vitero*, issue d'une association entre les Éditions Viterbo et la Compagnie de Jésus (Congrégation des Jésuites), publiée entre 1963 e 1995 et dont la dernière édition « *Ediçao Seculo XXI* » se présente actuellement en 29 volumes (Ed. Viterbo, Lisbonne et Sao Paulo).

RL04 Ottorino Pianigiani, « *Vocabolario etimologico della lingua italiana* » [*Vocabulaire étymologique de la langue italienne*], T. 2, *M-Z*, Sté Ed. Dante Alighieri di Albrighi, Segati et C., Rome et Milan, 1907.

RL05 Auguste Brachet, « *Dictionnaire étymologique de la langue française* » (*cf.* p. ex. l'édition de 1904, col. Bibliothèque d'éducation, Hetzel, Paris).

⇨ Sur Auguste Brachet (1845-1898), *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Auguste_Brachet.

RL06 Gilles Ménage, « *Dictionnaire étymologique de la langue françoise* », Chez Briasson, à la Science & à l'Ange gardien, Paris, 1750 (édition utilisée ; il en existe d'autres, dont p. ex. un plus ancien « *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise* », publié chez Jean Anisson, Imprimerie royale, Paris, 1694).

RL07 « *Le Grand vocabulaire françois, par une société de gens de lettres* », un des plus importants dictionnaires encyclopédiques classique de la langue française. Ed. Charles-Joseph Panckoucke, Paris & Amsterdam, 30 volumes parus entre 1767 et 1774.

RL08 José Ignacio Roquete, « *Nouveau dictionnaire portugais-français composé sur les plus récents et les meilleurs des dictionnaires des deux langues* » (ouvrage en français), à la Librairie J. P. Aillaud, Libraires de leurs Majestés l'Empereur du Brésil et le Roi du Portugal, Paris, 1841.

RL09 Louis Alibert, « *Dictionnaire Occitan-Français, selon les parlers languedociens* », Toulouse, Institut d'Études Occitanes (IEO), 1966/1976.

⇨ Louis Alibert (1884-1959) est un linguiste français ayant posé les bases de la norme classique de l'occitan. Il est décédé alors que son dictionnaire n'était encore qu'à l'état de manuscrit ; l'édition actuelle, qui en est issue, a été publiée par sa belle-sœur avec l'aide du CNRS, puis en seconde édition par l'Institut d'Études Occitanes.

RL10 Rafael Andolz, « *Diccionario aragonés : Aragonés-castellano, castellano-aragonés* » ([*Dictionnaire aragonais : aragonais-castillan et castillan-aragonais*], 1ère édition en 1977, plusieurs fois réédité depuis lors - Édition utilisée, Ed. Mira, Saragosse, 1992.

⇨ Sur Rafael Andolz Canela, prêtre, écrivain, philologue et ethnographe, spécialiste de l'Aragon, *cf.* p. https://es.wikipedia.org/wiki/Rafael_Andolz_Canela.

RL11 Jules Trousset, « *Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré* » (volume 4ème), ed. La Librairie illustrée, Paris, 1885-1891.

RL12 Pierre Larousse (et ses collaborateurs), « *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* » (ou *Grande Encyclopédie Larousse du 19ème siècle*), ouvrage de référence en 17 volumes, Ed. Librairie Larousse, Paris, 1866-1888.

RL13 Pierre Larousse (et ses collaborateurs), « *Nouveau Larousse illustré* » (ou « *Dictionnaire universel encyclopédique* ») en 7 volumes, publié sous la direction de Claude Augé, Edition Librairie Larousse, Paris, 1897-1904.

RL14 RP. Xavier de Fourvières, avec la collaboration de son confrère le RP. Rupert, « *Lou Pichot Tresor. Dictionnaire Provençal-Français et Français-Provençal* », Ed. Albanel Frères et Libraire J. Roumanille, Avignon, 1905.

RL15 Frédéric Mistral, « *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne et contenant tous les mots usités dans le Midi de la France …* » en deux volumes (ed. 1878-1886) - Notamment dans l'édition comportant un supplément établi d'après les notes de Jules Ronjat, Culture provençale et méridionale, Marcel Petit, Raphèle-les-Arles, 1979 (on trouve sur Internet plusieurs versions intégrales numérisées de ce dictionnaire de référence).

⇨ Dans l'intitulé « *Lou Tresor dóu Felibrige* », le mot *Tresor* doit bien sûr être entendu dans son sens lexicographique comme « *l'Inventaire des unités lexicales d'une langue visant à l'exhaustivité* » (définition du CNRTL <RL67>) même si, singulièrement, cette acception n'est pas visée en tant que telle à l'entrée *Tresor* de cet ouvrage de référence. Sur Frédéric Mistral (1830-1914), Prix Nobel de Littérature (qu'il partage en 1904 avec l'espagnol José de Echegaray, mentionné ci-après dans la notice <RL51>) et un des principaux auteurs, compilateurs et promoteurs modernes de langue d'Oc, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Frédéric_Mistral.

RL16 Anatole Bailly, « *Dictionnaire grec-français* », première édition parue en 1895, réédité et actualisé à de nombreuses reprises, pour devenir l'actuel « *Grand Bailly* », dictionnaire de référence pour les hellénistes francophones (aujourd'hui en ligne, https://bailly.app/).

RL17 Félix Gaffiot, « *Dictionnaire illustré latin-français* » (ou *Grand Gaffiot*), première édition en février 1934, réédité à plusieurs reprises, dictionnaire de référence des latinistes francophones (aujourd'hui accessible en ligne - https://gaffiot.fr/).

RL18 Charlton T. Lewis & Charles Short, « *A Latin Dictionary* » [en français: *Dictionnaire de latin*] (ou *Harpers' Latin Dictionary*, également connu comme le *Lewis and Short* ou *L&S*), publié simultanément aux États-Unis et à Oxford en 1879, réédité à plusieurs reprises, un des dictionnaires de référence des latinistes anglophones (aujourd'hui accessible en ligne - https://alatius.com/ls/).

RL19 Wilhelm Freund, « *Wörterbuch der lateinischen Sprache* » [*Dictionnaire de la langue latine*], publié à Leipzig entre 1834 et 1840, ouvrage de référence pour les latinistes germanophones.

RL20 Emile Littré, « *Dictionnaire de la langue française* » en quatre volumes, Hachette, Paris, 1863. Dictionnaire de référence réédité et remanié à plusieurs reprises depuis sa première édition, accessible en ligne sur https://www.littre.org/.

⇨ Outre son intérêt lexicographique majeur, le *Littré* consacre souvent d'amples développement à l'étymologie des termes (même si un certain nombre des pistes qu'il propose ont été remises en question par la suite).

RL21 Frère (franciscain) Joaquim de Sante Rosa de Viterbo (1744-1822), « *Elucidario das palavras, termos et frases que em Portugal anticamente se usaram* » [*L'Élucidation de mots, des expressions et des phrases utilisés au Portugal dans les temps anciens*], ouvrage en deux volumes, souvent cité simplement comme « *Elucidario* » ; la première édition remonte à 1798 mais nous nous référons à celle publiée chez A. J. Fernandes Lopes, Lisbonne, 1865 (datée par erreur MCCCLXV -soit 1365- sur la couverture).

RL22 Carlo Antonio Vanzon, « *Dizionario universale della Lingua italiana* » [*Dictionnaire universel de la langue* italienne], (T. quarto), Stamperia di Ferd. Christiani, Livourne, 1836. L'intitulé complet de ce dictionnaire est le suivant : *« Dizionario universale della lingua italiana, ed insieme di geografia antica e moderna, mitologia, storia sacra, politica ed ecclesiastica, preceduto da una esposizione grammaticale ragionata della lingua italiana* » [*Dictionnaire universel de la langue italienne, et en même temps de géographie ancienne et moderne, de mythologie, d'histoire sacrée, politique et ecclésiastique - Précédé d'une présentation grammaticale annotée sur la langue italienne*].

RL23 Nicolo Tommaseo & Bernardo Bellini, « *Dizionario della lingua italiana (nuovamente compilato)* » [*Dictionnaire de la langue italienne (nouvelle compilation)*], Ed. Unione Tipografico, Turin et Naples, 1871.

RL24 Francesco d'Alberti di Villanuova, « *Dizionario universale critico-enciclopedico della lingua italiana* » [*Dictionnaire universel, critique et encyclopédique de la langue italienne*], Stamperia di Domenico Marescandoli, Lucca [Lucques], 1797-1805. Ouvrage resté inachevé (manquent les dernières lettres de l'alphabet) par suite du décès de l'auteur.

⇨ *Cf.* la notice d'autorité BNF https://data.bnf.fr/13332067/francesco_alberti_di_villanova/.

RL25 Policarpo Petrocchi, « *Novo dizionàrio universale della lingua italiana* » [*Nouveau dictionnaire universel de la langue italienne*], Fratèlli Trèves, éditeurs, Milano, 1912.

RL26 Costanzo Ferrari, « *Nouveau dictionnaire italien-français et français-italien* », notamment l'édition revue et augmentée par Arturo Angeli - Ed. Garnier Frères, Paris 1857.

⇨ Costanzo Ferrari est souvent référencé comme « G. Ferrari » (avec comme initiale de prénom un G à la place d'un C), y compris sur la couverture d'éditions originales de ce dictionnaire (sur ce lexicographe, *cf.* la notice d'autorité https://data.bnf.fr/12256343/costanzo_ferrari/).

RL27 « *Diccionario enciclopédico de la lengua española en España y las Américas españolas* » (titre completé par la mention « *Con todas las vozes, frases, refranes y locuciones usadas en España y las Américas Españolas* ») [*Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole d'Espagne et des Amériques espagnoles - Avec toutes les expressions, phrases, dictons et locutions utilisés en Espagne et dans les Amériques espagnoles*] en 2 volumes, Col. Biblioteca ilustrada de Gaspar y Roig, Imprenta y Librería de Gaspar y Roig, Madrid 1853 (plusieurs éditions ultérieures).

RL28 « *Diccionari català-valencià-balear* » [*Dictionnaire Catalan-Valencien-Baléare*] ou DCVB, sous la direction des linguistes Antoni Maria Alcover (1862-1932) et Francesc de Borja Moll (1903-1991), dictionnaire en 10 volumes considéré comme l'un des travaux lexicographiques les plus importants dans le champ des langues romanes, première parution en 1930. Aujourd'hui consultable en ligne sur https://dcvb.iec.cat/.

RL29 « *Diccionario enciclopédico hispano-americano de literatura, ciencias y artes* » [*Dictionnaire encyclopédique hispano-américain de littérature, des sciences et des arts*], encyclopédie de référence (un des plus importants ouvrages encyclopédiques espagnols du 19ème s.), en 26 volumes plus 3 volumes de suppléments, Barcelone, 1890-1910.

RL30 John Jamieson, « *Eymological dictionary of Scottish Language : Illustrating the Words in Their Different Significations by Examples from Ancient and Modern Writers* », [*Dictionnaire étymologique de la langue écossaise : avec des exemples des différentes significations des termes chez les auteurs anciens et modernes*], ouvrage de référence réédité à plusieurs reprises à partir de 1808, enrichi après la mort de l'auteur de plusieurs suppléments jusqu'à la fin du 19ème siècle. Ce dictionnaire est aujourd'hui accessible en ligne sur http://www.scotsdictionary.com/.

RL31 Joseph Wright, « *The English dialect dictionary* » [*Dictionnaire de l'anglais dialectal*] (Vol. A-C), Londres, Oxford et New York, 1898

RL32 Alexander Warack, « *A Scot's dialect dictionary* » [*Dictionnaire de l'écossais dialectal*], Londres et Edimbourg, 1911.

RL33 Neil Whalley, « *Geryadour Cumbraek - English-Cumbraek Dictionary* » [*Dictionnaire anglais-cumbrik*], accessible en format numérique, sur https://drive.google.com/file/d/0B67q1nMr1U_AZGNXZi1WempoNmc/view.

RL34 John O'Brien, « *Focaloir Gaoidhilge-Sax-Bearia or an Irish English Dictionary* » ["*Focaloir Gaoidhilge-Sax-Bearia" ou Dictionnaire Irlandais-anglais*], ouvrage publié en anglais pour le compte de l'auteur chez Nicolas-Francis Valleyre, imprimeur, Paris 1768.

⇨ Ce dictionnaire est attribué à un membre du haut-clergé catholique irlandais John O'Brien (??-1767), mais serait en réalité la simple compilation d'un certain nombre de sources antérieures (dictionnaires, manuscrits, ...) ; *cf.* notamment https://en.wikisource.org/wiki/Dictionary_of_National_Biography,_1885-1900/O'Brien,_John.

RL35 « *Royal Irish Academy's Dictionary of the Irish Language* » [*Dictionnaire de la langue irlandaise de l'Académie royale irlandaise*], basé principalement sur le « *Old and Middle Irish Materials* » [*Eléments de vieil et moyen irlandais*] couvrant la langue irlandaise entre les années 700 et 1700, publié entre 1913 et 1976 (Ed. Royal Irish Academy). Accessible en ligne sur https://dil.ie/.

RL36 L'appellation courante « *Cambridge Dictionary* » [*Dictionnaire de Cambridge*] renvoie principalement à trois recueils lexicographiques publiés et actualisés par les Presses universitaires de Cambridge (Cambridge University Press) : le « *Cambridge Academic Content Dictionary* » (à dominante académique), le « *Cambridge Advanced Learner's Dictionary* » (dictionnaire à usage universitaire et scolaire) et le « *Cambridge Business English Dictionary* » (anglais des affaires). Outre leurs versions imprimées respectives, ces ouvrages sont accessibles à partir d'une interface commune (définitions en anglais et bilingue anglais-français) sur https://dictionary.cambridge.org/fr/.

RL37 « *Svenska Akademiens ordbok* » [*Dictionnaire de l'Académie suédoise*], intitulé complet *Ordbok över svenska språket utgiven av Svenska Akademien* [*Dictionnaire de la langue suédoise, publié par l'Académie suédoise*], ouvrage de référence dont la publication a commencé à partir de 1893 et se poursuit de nos jours (déjà plus de 30 volumes publiés). Une version de ce dictionnaire est accessible en ligne sur https://www.saob.se/.

RL38 « *Store norske leksikon* » [*Grande encyclopédie norvégienne*], issue de la fusion en 1978 d'encyclopédies publiées par deux maisons d'édition norvégiennes (Aschehoug et Gyldendal), avec plusieurs éditions successives dont la dernière, en 16 volumes, remonte à 2007. La version papier a été abandonnée depuis, mais une version actualisée de cette encyclopédie est accessible sur https://snl.no/.

RL39 Alf Torp, « *Nynorsk etymologisk ordbok* » [*Dictionnaire étymologique du norvégien*], Aschehoug & Co. (W. Nygaard), Kristiania/Oslo, 1919. Ce dictionnaire est accessible en ligne sur http://www.edd.uio.no/perl/search/search.cgi?appid=208&tabid=2320.

RL40 Richard Cleasby & Gudbrand Vigfusson, « *An Icelandic-English Dictionary* » [*Dictionnaire islandais-anglais*], Clarendon Press, Oxford, 1874. Une interface permet de consulter ce dictionnaire en ligne sur http://lexicon.ff.cuni.cz/texts/oi_cleasbyvigfusson_about.html.

RL41 Sverrir Hólmarsson, « *Íslensk-ensk orðabók / Concise Icelandic-English dictionary* » [*Dictionnaire abrégé islandais-anglais*], avec (selon les éditions) les contributions de Christopher Sanders, John Tucker, Svavar Sigmundsson et Jón Skaptason, première édition Reykjavík, 1989. Dictionnaire accessible en ligne sur https://digicoll.library.wisc.edu/cgi-bin/IcelOnline/IcelOnline.TEId-idx?id=IcelOnline.IEOrd.

RL42 Alfred Ernoult et Antoine Meillet, « *Dictionnaire étymologique de la langue latine* », Ed. Klincksieck, Paris, 1932 (plusieurs rééditions ultérieures).

RL43 Teofilo Laime Ajacopa, « *Diccionario Bilingüe Iskay simipi yuyayk'ancha, Quechua/Castellano* » [*Dictionnaire bilingue quecha/castillan et castillan/quecha*], Enero, La Paz 2007.

RL44 « *Euskaltzaindiaren Hiztegia* » [*dictionnaire basque-espagnol*], ouvrage en 16 volumes (en espagnol) publié entre 1987 et 2005 par *Euskaltzaindia* [l'Académie de la langue basque], institution académique espagnole fondée en 1918 et consacrée à la défense de la langue basque. Ce dictionnaire est accessible sur https://www.euskaltzaindia.eus/index.php?option=com_oehberria&task=bilaketa&Itemid=413&lang=eu (site de l'Académie, interface en basque).

RL45 Pierre Lhande, « *Dictionnaire Basque-Français et Français-Basque (dialectes labourdin, bas-navarrais et souletin) d'après le Dictionnaire Basque-Espagnol-Basque de l'Abbé R.M. de Askué et les dictionnaires manuscrits des abbés M. Harriet, M. Hiribarren et Pierre Foix* », Tome I, *Basque-Français*, chez Gabriel Beauchesne, éditeur - Paris, 1926 (le Tome 2 *Français-Basque* n'a jamais vu le jour).

RL46 Michel Morvan (*cf.* notice <RB135>), « *Dictionnaire étymologique basque-français - ed. 2022* » (dans sa version numérique diffusée sur le site du *Projet Babel*, groupement associatif de diffusion de dictionnaires, notamment de langues régionales - http://projetbabel.org/basque/basque_dictionnaire_etymologique_2022_06.pdf), ou accessible en ligne dans une version numérique (« *Dictionnaire étymologique de la langue basque en français-espagnol-anglais* ») sur http://projetbabel.org/basque/dictionnaire_basque.php.

RL47 W. J. Van Eys, « *Dictionnaire basque-françai*s » (dictionnaire en français), Ed. Maisonneuve, Paris et Williams & Norgate, Londres, 1873.

RL48 Friedrich Christian Diez, « *Etymologisches Worterbuch der Romanischen Sprachen* » [*Dictionnaire étymologique des langues romanes*], Ed. Adolph Marcus, Bonn, 1853 et plusieurs rééditions ultérieures (nous avons travaillé sur celle de 1878). Cet ouvrage de référence en allemand n'a pas été traduit en français, mais on en trouve une adaptation en anglais par T. C. Donkin, « *Etymological Dictionary of the Romance Languages* », Éditions Williams & Norgate, Londres et Edimbourg, 1864.

⇨ Sur Friedrich Christian Diez, *cf.*p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Friedrich_Christian_Diez.

RL49 George Morley Story, W. J. Kirwin & John David, « *Dictionary of Newfoundland English* » [*Dictionnaire de l'anglais de Terre-Neuve*], Toronto University Press,1982 (avec un supplément paru en 1990 et une réédition en 1998-199). Dictionnaire accessible en ligne sur le site du Memorial University's Heritage à l'adresse suivante : https://www.heritage.nf.ca/dictionary/.

RL50 Académie royale espagnole, « *Diccionario de la lengua española, Edición del Tricentenario (actualizacion 2018)* » [*Dictionnaire de la langue espagnole, Édition du tricentenaire (actualisation 2022)*]. Il s'agit de la 23ème édition du *Dictionnaire de l'Académie royale espagnole* lancé à partir de 1726, sortie de presse en 2014 (version imprimée) et dont la version actualisée en 2022 est accessible en ligne sur https://dle.rae.es/contenido/actualizacion-2022

RL51 *Don* Eduardo de Echegaray y Eizaguirre (1839-1903), « *Diccionario general etimologico de la lengua española* » [*Dictionnaire étymologique général de la langue espagnole*], Ed. José María Faquineto, Madrid, 1887 (plusieurs rééditions par la suite). Ouvrage de référence en 5 volumes, basé sur le dictionnaire étymologique de D. Roque Barcia (de l'Académie royale espagnole) mais considérablement augmenté par Eduardo de Echegaray à partir d'une compilation d'autres dictionnaires antérieurs.

⇨ Sur ce scientifique, lexicographe et membre de l'Académie royale des Sciences espagnole, cf. p. ex. https://dbe.rah.es/biografias/25347/eduardo-echegaray-y-eizaguirre ; il ne doit pas être confondu avec son frère aîné, José de Echegaray (1832-1916), également ingénieur, mathématicien, académicien, dramaturge et Prix Nobel de Littérature en 1904 (partagé cette année-là avec l'auteur occitan Frédéric Mistral - *cf.* notice <RL15>).

RL52 Charles du Fresne du Cange (plus connu comme Sieur du Cange ou Du Cange), « *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* » [*Glossaire du latin médiéval* (littéralement : *Glossaire du moyen et bas-latin*] (ouvrage en latin complété dans son Vol. IX par un glossaire en français renvoyant aux entrées latines correspondantes), dans l'édition de L. Favre, éditeur, Niort, 1883-1887.

⇨ Sur Du Cange, *cf.* notamment https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_du_Fresne_du_Cange.

RL53 Henri Stappers, « *Dictionnaire synoptique d'étymologie française* » (complément de titre : « *donnant des mots usuels - classés sous leur racine commune et en divers groupes* »), nombreuses éditions parues depuis 1895 (Ed. Merzbach & Falk, Bruxelles et Leipzig), en France chez Larousse.

RL54 Léon Clédat, « *Dictionnaire étymologique de la langue française* », 1ère édition, Hachette, Paris, 1912. Nombreuses rééditions ultérieures (édition utilisée, Lib. Hachette, Paris, 1914).

⇨ Sur Léon Clédat (1851-1930), *cf.* notamment https://fr.wikipedia.org/wiki/Léon_Clédat et sa notice d'autorité BNF https://data.bnf.fr/12327486/leon_cledat/.

RL55 Jacob & Wilhelm Grimm*, « Deutsches Wörterbuch* » [*Vocabulaire de l'allemand*], un des dictionnaires allemand les plus complets dont l'édition (17 volumes) s'est prolongée sur plus d'un siècle (1852-1961), actuellement en cours de refonte par deux groupes de travail spécialisés (Ed. initiale à Leipzig, aujourd'hui en édition de poche en 33 vol., Deutscher Taschenbuch Verlag, Munich 1999). Dictionnaire entièrement numérisé et accessible en ligne sur https://woerterbuchnetz.de/.

⇨ Sur les frères Grimm, *cf.* p. ex. https://fr.wikipedia.org/wiki/Frères_Grimm.

RL56 Friedrich Ludwig Karl Weigand, *« Deutsches Wörterbuch* » [*Vocabulaire de l'allemand*] (Vol. L à Z), Ed. Alfred Töpelmann, anciennement J. Ricker, Giessen 1910.

RL57 « *Chambers's etymological dictionary of the English language* » [*Dictionnaire étymologique Chambers de la langue anglaise*], sous la direction de James Donald, Ed. W & R Chambers (maison d'édition fondée par les deux frères William et Robert Chambers) - London & Edinburgh, 1867.

RL58 Geir Tómasson Zoëga (1857-1928), « *Islenzk-Ensk Ordabok* » [*Dictionnaire islandais-anglais*], Ed. Sigurdur Kristjánsson, Reykjavík, 1896.

RL59 James Augustus Henry Murray (1837-1915), « *New English dictionary on historical principles, founded mainly on the materials collected by the Philological Society* » [*Nouveau dictionnaire anglais, fondé principalement sur les éléments recueillis par la Société de philologie*] (établi en collaboration pour le compte de cette société savante), en treize volumes, Ed. The Clarendon Press, Oxford, 1888-1928. Ouvrage de référence dont est issu en large part le réputé « *Oxford English Dictionary* » (*Dictionnaire anglais d'Oxford*).

RL60 W. Payne & Sidney J. Herrtage*,* « *Glossary* » [*glossaire*] publié en note du poème agraire de l'anglais Thomas Tusser, « *Five hundred pointes of good husbandrie* » [*Cinq cents points essentiels pour bien gérer un domaine* (agricole)] (1580), dans l'édition réalisée pour le compte de l'ancienne Société de dialecte anglais (*English dialect Society*), Ed. Trübner & Co., Ludgate Hill, Londres, 1878.

RL61 Samuel Johnson (1709-1784), *« Dictionary of the English language* » ou « *Johnson's Dictionary* », (Vol. 1), paru en 1755 (édition utilisée, Londres, 1785). Il s'agit d'un des plus importants dictionnaires anglais, ayant servi de base à de nombreux travaux lexicographiques ultérieurs.

RL62 Noah Webster, « *Webster's etymological Dictionary* », version révisée et complétée par A. Macpherson (« *With the Meanings Revised and Many Thousand Words Added* » [*Avec des définitions révisées et plusieurs milliers de mots ajoutés*], Ed. Cassell, Petter & Galpin, Londres et New York, 1853.

RL63 Wilhelm Meyer-Lübke, « *Grammatik der romanischen Sprachen* » [*Grammaire des langues romanes*] en quatre volumes, dans sa traduction en français par Eugène Rabiet, de l'Université de Fribourg en Suisse - H. Welter éditeur, Paris, 1890.

⇨ Sur Meyer-Lübke, *cf.* p. ex. l'entrée https://fr.wikipedia.org/wiki/Wilhelm_Meyer-Lübke.

RL64 Pierre Malvezin, « *Dictionnaire des racines celtiques* », Ed. de la *Société filologique* (*sic*) française, Paris, 1903.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* la notice d'autorité BNF https://data.bnf.fr/fr/12516682/pierre_malvezin/.

RL65 Frédéric Godefroy, « *Dictionnaire de l'ancienne langue française* » (titre complet : « *Dictionnaire de l'ancienne langue française, et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle : composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents, manuscrits ou imprimés, qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe, et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privée*s ») en 10 volumes, Ed. F. Vieweg, Paris, 1881-1902.

RL66 José Pedro Machado, « *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa* » [*Dictionnaire étymologique de la langue portugaise*] en 5 volumes, nombreuses rééditions depuis sa première parution aux Ed. Confluência, Lisbonne 1956-1959.

⇨ Sur cet auteur, *cf.* p. ex. https://pt.wikipedia.org/wiki/José_Pedro_Machado.

OUTILS LEXICOGRAPHIQUES INFORMATISES EN LIGNE

RL67 « *Trésor de la langue Française informatisé* » (ou « *Répertoire CNRTL* »), dictionnaire accessible en ligne sur le site du Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL).

⇨ Le CNRTL a été créé en 2005 par le CNRS ; son site-portail fournit de précieuses indications sur l'état du vocabulaire français jusque dans les années 1990 (http://atilf.atilf.fr/tlf.htm).

RL68 « *Dicionário Priberam da Língua Portuguesa* », dictionnaire en ligne de portugais contemporain comptant environ 133 000 entrées lexicales, accessible sur https://dicionario.priberam.org/.

RL69 « *bab.la* », site-portail d'aide à la traduction, fonctionnant à partir de 59 dictionnaires en ligne (couples de langues), accessible sur https://en.bab.la/dictionary/.

RL70 Le « *Dicio* » ou « *Dicionario online de Portugues* », base informatisée de terminologie portugaise animée par plusieurs linguistes portugais et brésiliens, avec pour ambition d'offrir en ligne le plus grand dictionnaire du portugais contemporain. Base accessible sur https://www.dicio.com.br/.

RL71 Le dictionnaire en ligne « *Wiktionary* » ou, en français, « *Wiktionnaire* », base lexicographique multilingue en ligne de la Wikimedia Foundation, dont l'ambition est de définir tous les mots dans toutes les langues (ce qui est encore loin d'être le cas). Sans cesse enrichi, cet outil collaboratif performant couvre déjà une bonne partie des grandes langues occidentales usuelles comme l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français et l'italien. Le *Wiktionnaire* permet en particulier d'effectuer, à partir d'un terme de recherche dans une langue donnée, de nombreux recoupements, rapprochements et parallèles lexicographiques et étymologiques dans plusieurs autres langues (https://www.wiktionary.org/).

RL72 *Infopedia*, site-portail portugais offrant une grande base lexicographique lusophone élaborée à partir d'une compilation de 33 dictionnaires et dictionnaires bilingues de référence, accessible sur https://www.infopedia.pt/.

RL73 *« Glossaire catalan en ligne de la pierre sèche* », compilation informatisée de termes et expressions en lien avec la pierre sèche dans les régions de langue catalane. Glossaire diffusé par l'Observatoire catalan du paysage (organisme consultatif du Gouvernement de Catalogne), accessible sur http://www.catpaisatge.net/dossiers/pedra_seca/cat/glossari.php.

RL74 Albert Jané, « *Diccionari de sinònims* » de la langue catalane [*Dictionnaire en ligne des synonymes*], dictionnaire informatisé élaboré par A. Jané, linguiste de l'Institut d'Études catalanes, « *Acadèmia de la llengua catalana* » - accessible sur https://sinonims.iec.cat/.

RL75 Douglas Harper, « *Online Etymological Dictionary* » [*Dictionnaire étymologique en ligne*], base étymologique performante établie à partir d'une compilation de dictionnaires classiques réputés et d'archives digitalisées, accessible (en anglais) sur https://www.etymonline.com/.

RL76 Le traducteur et dictionnaire *Glosbe.com*, plate-forme informatisée performante opérant sur un grand nombre de langues et couples de langues (pour la traduction), accessible (dans son interface en français) sur https://fr.glosbe.com/.

RL77 « *Nola Erran* » [en français, littéralement : *Comment dit-on*], dictionnaire français-basque électronique (http://nolaerran.org/).

⇨ Dictionnaire diffusé par l'Office public de la Langue basque / Euskararen Erakunde Publikoa, groupement d'intérêt public de droit français (siège à Bayonne) constitué pour animer une politique linguistique publique et concertée en faveur de la langue basque.

RL78 La base informatisée « *Terminologie interactive pour l'Europe* **»** (*Base interactive de terminologie de l'Union européenne* ou IATE, acronyme de l'intitulé en anglais *InterActive Terminology for Europe*), mise en place par les institutions communautaires en vue de la collecte, de la diffusion et de la gestion de la terminologie propre à l'Union européenne. Elle est accessible en ligne depuis 2007 et liste un certain nombre de correspondances indicatives entre les différentes langues officielles de l'Union, notamment pour des termes techniques et des notions juridiques, économiques et commerciales (https://iate.europa.eu/home).

RL79 L'Association des Marseillais du monde, « *Dictionnaire marseillais - La langue massaliote de A à Z (ou presque)* ». Diffusé sur « *Le Transbordeur de Marseille* » (le site Internet de l'association (†) *http://www.marseillais-du-monde.org/dictionnaire.php3* aujourd'hui disparu, mais restant accessible sur https://web.archive.org/web/20071214222124/http://www.marseillais-du-monde.org/dictionnaire.php3).

RL80 Le « *Dictionnaire de français* » Larousse en ligne, accessible sur https://www.larousse.fr/.

RL81 « *Teanglann online* », application informatique basée sur plusieurs dictionnaires et outils linguistiques de référence pour le gaélique irlandais, accessible sur https://www.teanglann.ie/en/.

RL82 Le dictionnaire électronique *Wikwik.org* compilant sur une seule interface (en anglais) plus de 870 000 termes répertoriés sur Wiktionary <RL71>, accessible sur https://en.wikwik.org/.

RL83 La base informatisée « *Idioms Free Dictionary* » (https://idioms.thefreedictionary.com/), diffusée par la compagnie américaine Farlex (Huntingdon Valley, Pensylvanie), composante d'un ensemble d'outils linguistiques de langue anglaise en ligne, accessibles depuis l'interface commune https://www.thefreedictionary.com/.

RL84 « *Bob, dictionnaire historique de l'argot* » (*Dictionnaire historique de l'argot, du français populaire et du français familier*), base informatisée diffusée par *ABC de la langue française*, accessible sur https://www.languefrancaise.net/Bob/Introduction.

RL85 L'application Internet « *Reverso* », outil de traduction multilingue diffusé par Reverso, groupe de sociétés et d'équipes réparties en France, en Russie, en Espagne, aux États-Unis et au Canada, accessible (interface en français) sur http://www.reverso.com/.

RL86 L'application Internet « *Linguee* », outil de traduction multilingue diffusé par la compagnie allemande spécialisée de traduction automatique en ligne DeepL GmbH (Cologne), accessible (interface en français) sur https://www.linguee.fr/.

RL87 Michael Kellogg, « *Wordreference* », base lexicographique informatisée multilingue (dictionnaires et traducteurs), interface en anglais accessible en ligne sur https://www.wordreference.com/.

RL88 « *Diccionario basico de canarismos* » [*Dictionnaire de base des canarismes*], application informatisée diffusée par l'*Academia Canaria de la Lengua* (l'Académie canarienne de la langue, fondation publique du Gouvernement autonome des Canaries), accessible sur https://www.academiacanarialengua.org/diccionario/.

RL89 Julius Pokorny, « *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* » [*Dictionnaire des racines indo-européennes*], dans sa version en ligne actualisée en 2014 par le Pr Gerhard Köbler (1939-), accessible sur http://www.koeblergerhard.de/idgwbhin.html. La version originelle classée par ordre alphabétique de lemmes (« *root* » en anglais), numérisée et révisée par les linguistes russes Georgiy Sergeevich Starostin -plus connu comme George Staristin, pour ne pas le confondre avec son père, le grand linguiste Sergei Starostin (1953-2005)- et Alexander Lubotsky, est consultable sur https://academiaprisca.org/indoeuropean.html.

⇨ Sur Julius Pokorny et Gerhard Köbler, *cf.* notamment https://fr.wikipedia.org/wiki/Julius_Pokorny, https://fr.wikipedia.org/wiki/Gerhard_Köbler et http://www.koeblergerhard.de/. Sur Georgiy Sergeevich Starostin et Alexander Lubotsky, *cf.* p. ex. https://en.wikipedia.org/wiki/Georgiy_Starostin et https://en.wikipedia.org/wiki/Alexander_Lubotsky.

3. Indications bibliographiques complémentaires

① Comme indiqué en avant-propos, il n'existe à ce jour -à notre connaissance- aucune monographie en français ou en anglais traitant en propre et de manière approfondie des *tourelles de pierres sèches*, des *cairns-tourelles* ou des *tours* [ou *quilles*] *de berger* entendus au sens du présent ouvrage (c'est-à-dire de petits édifices pleins montés à pierre sèche, de forme approximativement cylindrique ou parallélépipédique). De même, n'avons-nous identifié aucun ouvrage équivalent dans quelques autres langues occidentales comme l'allemand, l'espagnol ou le russe (sans doute parce qu'il n'en existe pas).

② En élargissant le champ d'étude, non plus aux seules *tourelles de pierres sèches*, mais aux cairns dans leur ensemble (vaste famille de formations lithiques dont font partie les tourelles de pierres sèches et les édifices apparentés), on a déjà signalé le remarquable ouvrage de synthèse (en anglais) du géologue et naturaliste américain David Williams, « *Cairns - Messengers in stone* » [*Cairns - Messagers de pierre*] qui n'a pas encore été traduit en français <RB002>. Ce livre analyse la diversité et la fonction des cairns dans plusieurs civilisations anciennes ou modernes et aborde la question sous différents angles (archéologie, ethnographie, histoire, dimension religieuse, ...) ; complété par une intéressante bibliographie (références en anglais, essentiellement), il constitue une précieuse source d'informations sur les différents types de cairns dans le monde.

S'agissant des cairns américains, on pourra aussi consulter avec profit l'ouvrage (en anglais) de Glenn Kreisberg, spécialiste de l'archéo-astronomie : « *Spirits in stone – the secret of megalithic America* » [*Esprits de pierre – les secrets de l'Amérique mégalithique*] <RB153>.

③ Outre les ouvrages et documents mentionnés dans la bibliographie ci-avant, quelques publications francophones (livres et articles) auxquelles nous nous sommes référé à plusieurs reprises au cours de nos recherches documentaires constituent une première base pour l'étude des tourelles et des formations lithiques assimilées situées en France (par ordre alphabétique d'auteur) :

- 'ADA ACOVITSIOTI-HAMEAU
  1. « *Côté colline - Pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var* », thèse de doctorat dans sa version publiée en 2005 (Publications de l'Université de Provence).
  2. « *Termes communaux, termes privés : évolution d'une pratique selon l'exemple varois* », paru en 1995 dans le Cahier n° 9 de l'ASER.
- 'ADA ACOVITSIOTI-HAMEAU & HAMEAU Philippe, « *Laissez-vous conter le patrimoine rural de la Provence Verte – "Entre campagnes et colline" »*, brochure élaborée en collaboration entre l'ASER et le Pays de la Provence verte (réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire).
- BARRUOL Guy, REPARAZ André (de) et ROYER Jean-Yves, « *La montagne de Lure, Encyclopédie d'une montagne en Haute-Provence* », Ed. Les Alpes de Lumière, Saint-Rémy-de-Provence, 2009.

- BERNAT Alain, « *Quilles de berger du Levezou* », article paru *in* la *Lettre de la SARAC* (Bulletin d'information de la *Société Archéologique du Rougier et des Avant-Causses*), n° 51 (décembre 2021).
- BLANC Yves, « *Les tours du secteur du Lévezou* » ; article accompagné d'instructives photos en couleur de Brigitte CAVALERIE, paru dans le « *Bilan scientifique 2011 de la Région Midi-Pyrénées* », recueil publié sous l'égide du Ministère de la Culture et de la Communication (Direction générale des Patrimoines, sous-direction de l'Archéologie) ; cet article a également été publié *in* la *Revue Patrimoni – Journal du patrimoine de l'Aveyron et de ses voisins* (n°40, septembre-octobre 2012).
- DELOBETTE Hubert, « *Le petit bâti du Sud de la France* », Ed. le *Papillon rouge*, octobre 2007.
- FAGES André, « *caselles et pierre sèche* », *in* la collection *Passion des Causses*, Ed. Los Adralhans (Les bergers transhumants), Association de randonnée et de découverte, Millau, 2000.
- FICHOU Elodie, « *Architecture vernaculaire à pierre sèche au XIXe siècle en milieu rural héraultais : cabanes témoins (Étude de cas)* », mémoire de Master 2 d'Histoire de l'art, sous la direction du Pr Jean-François Pinchon – UFR III, Université Paul-Valéry, Montpellier III, 2010.
- LASSURE Christian
    1. « *Terminologie des constructions en pierre sèche du Lot* », dans *L'architecture rurale en pierre sèche*, T. 1, 1977, pp. 36-3 ; *idem* (moins les notes), dans *Quercy-Recherche*, n° 19, août-septembre 1977, pp. 22-25.
    2. « *La terminologie provençale des édifices en pierre sèche : mythes savants et réalités populaires* », dans *L'architecture rurale*, T. 3, 1979, pp. 35-45.
    3. « *Baraques et cortals du Roussillon ou le mythe des "capitelles" et des "orris"* », *in Études et recherches d'architecture vernaculaire*, n° 11, 1991.
    4. « *Vocabulari occitan-francés de l'arquitectura de pèira seca / Vocabulaire occitan-français de l'architecture de pierre sèche* » *in* L'architecture vernaculaire, T. 16, 1992, pp. 59-76.
    5. « *Ciabots, pierriers et murs en pierre sèche des Alpes-Maritimes* » *in L'architecture vernaculaire*, T. 22, 1998.
    6. « *Les cabanes en pierre sèche de l'ancien vignoble du Puy-en-Velay (Haute-Loire)* », *in « Sur l'architecture de pierre sèche en France et en Europe / On Dry Stone Architecture in France and Europe* », extraits du site Internet du Centre d'études et de recherches sur l'architecture vernaculaire (CERAV), Paris, 2000.
    7. « *Les cassiers des Alpes-de-Haute-Provence* », étude publiée sur le site spécialisé *pierresseche.com*.
    8. « *La tradition des bâtisseurs à pierre sèche* », brochure multigraphiée publiée en n° 1 de la collection des *Études et recherches d'architecture vernaculaire*, Ed. CERAV, 1981.
- MARTIN Clément, « *La Garrigue et ses Hommes – Une société traditionnelle* », 2ème édition, Les Écologistes de l'Euzière, Prades-le-Lez, 2011.
- RAIMBAULT Michel & ROUCHOUSE Chantal, « *Les tours en pierre sèche à vocation pastorale* », communication présentée par lors des 5èmes Journées de la pierre sèche tenues à Marguerittes (Gard) les 19 et 20 novembre 1999 sous l'égide de l'Association de Sauvegarde d'Entretien de Restauration du Patrimoine Urbain et Rural (ASERPUR).

Sources des illustrations

Sigles : **LCC** Toutes licences © *Creative Commons*
LPD Livres et publications diverses
GGL Images Google (toutes applications)
SCP Sites et collections publics
G Cliché de gauche / **C** Cliché du centre / **D** Cliché de droite

NB. Les illustrations (photographies et dessins) dont les sources ne sont pas indiquées en notes de bas de page ou dans le tableau ci-après proviennent de la documentation personnelle de l'auteur.

FIG.	AUTEUR(S) ET SOURCE DE L'ILLUSTRATION
3 ①	Cliché Markus Säynevirta ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rock_cairns_on_Kuikkapää_in_Urho_Kekkonen_national_park,_Sodankylä_(July 2018).jpg ✦ **LCC**
3 ②	Cliché Dominique Repérant ✦ https://fr.wikipedia.org/wiki/Borie#/media/Fichier:Bonnieux_400b.jpg ✦ **LCC**
11 ②	Cliché sur le site portugais de randonnée *manteigastrilhosverdes.com* ✦ https://manteigastrilhosverdes.com/portfolio_page/poios-brancos/
17	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
18	Clichés *Parc national de Peneda-Gerês* (site Internet & compte Facebook) ✦ http://pnpgeres.pt/ & https://www.facebook.com/groups/217543938916205 ✦ **SCP**
19	Cliché "Filipe e Maria" sur leur site touristique *ummavolta.com* ✦ https://ummavolta.com/montanhas-magicas/
20	Cliché Antonio Pereira Dinis ✦ *Carta arqueologica de Mondim de Basto*, cliché n° 55 (p. 68) ✦ **LPD**
21	Cliché Antonio Pereira Dinis ✦ *Carta arqueologica de Mondim de Basto*, cliché n° 62 (p. 72) ✦ **LPD**
27	Cliché et dessin figurant sur plusieurs blogs décrivant le *Sentier du Berger* (Sévérac-le-Château)
28 ②	Site de l'auteur américain Michael R. Wing ✦ https://michaelrwing.com/projects/white-mountains-stone-shepherds-huts-shelters
28 ③	Cliché tiré d'un opuscule "*1901 - My first winter in California*" ✦ Ed. Pinon Press 206 N. Main Bishop, California, 1966 ✦ **LPD**
28 ④	Cliché tiré d'une publication du Parc naturel régional des Causses du Quercy ✦ « *Découvrir les constructions en pierre sèche des Causses du Quercy* » ✦ **SCP**
30 G	Cliché @João Cosme sur le compte Facebook de *Montanhas magicas* ✦ https://www.facebook.com/photo/?fbid=1994485950646656&set=pcb.1994489830646268
30 D	Cliché ADRIMAG sur le compte Facebook de *Montanhas magicas* ✦ https://www.facebook.com/photo/?fbid=1994485950646656&set=pcb.1994489830646268
31	Cliché du site de géocaching *geocaching.com* ✦ https://s3.amazonaws.com/gs-geo-images/624666e1-fb8a-4bd6-8424-adfa43c4cf85.jpg
34	Cliché Delphine Atché sur le site de l'IGN *ignrando.fr* ✦ https://ignrando.fr/fr/pointsinteret/fiche/details/id/153125 ✦ **SCP**
35 G	Croquis figurant sur *conseildesjeunes.aveyron.fr* (site aujourd'hui hors-ligne) ✦ Ancien site du site Internet du Conseil des jeunes de l'Aveyron ✦ **SCP**
35 C	Cliché ancien *in* « *Las Salas - Alrança Curanh Vilafranca* » (Equipe *al canton* de la Mission départementale de la Culture de l'Aveyron✦ ISBN 2.907279-35-1, sl. octobre 1997) ✦ **LPD**
35 D	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
36 G	Cliché Jean-Luc Martin sur *Google Maps* ✦ https://www.google.fr/maps/place/Le+Mourre+d'Agnis/@43.3243745,5.860624,14z ✦ **GGL**
36 D	Cliché du site de randonnée *altituderando.com* (auteur non identifié) ✦ https://www.altituderando.com/IMG/jpg/3/1/9/mourre_16.jpg
37	Illustrations (schémas et photographie) sur le site *pierreseche.com* ✦ https://www.pierreseche.com/construire_monjoie.htm
38 ①	Cliché Robert Callier (*in* le « *Le Patrimoine rural de la Provence verte* ») ✦ Ouvrage collectif ASER / Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte ✦ **LPD**
38 ②	Cliché ASER, *in* « *Pierre Sèche - Théorie et pratique d'un système traditionnel de construction* » ✦ Ouvrage collectif, Ed. Eyrolles, Paris, 2017 ✦ **LPD**
39 ①	Croquis de l'ethnologue française Mme 'Ada Acovitsióti-Hameau ✦ *In* sa thèse de doctorat, « *Côté colline - Pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var*» ✦ **LPD**
39 ②	Croquis de l'auteur américain David Williams ✦ *In* « *Cairns - Messengers in stone* » ✦ **LPD**
39 ③	Croquis de l'ethnographe et historien portugais José Leite de Vasconcellos ✦ *In* « *Na Beira Baixa* » ✦ **LPD**
42	Cliché du site *france-voyage.com* ✦ https://www.france-voyage.com/balades/tourelle-929.htm ✦ Auteur(s) non identifié(s)
43 ①	Cliché Jean-Paul Fraysse ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tour_de_berger_ronde.png ✦ **LCC**
43 ②	Cliché Jean-Paul Fraysse ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tour_de_berger_carrée.png ✦ **LCC**
43 ③	Cliché du site Internet de la commune de Montjaux (*montjaux.fr*) ✦ https://www.montjaux.fr/quilles-de-berger-et-caselles-du-levezou-quilhas-de-pastre-et-caselas-levesonencas/ ✦ **SCP**
43 ④	Cliché "sitomd cd" sur *Google Earth* ✦ Nord de Candades, commune de Montjaux (44°07'02.02"N - 2°51'21.84"E) ✦ **GGL**
44 G	Cliché Carfantin sur *geocaching.com* ✦ https://www.geocaching.com/seek/log.aspx?code=GLR42NYJ
44 C	Cliché Manuel Ibanez sur *wikigarrigue.info* ✦ http://wikigarrigue.info/galerie/main.php?g2_itemId=4974 ✦ **LCC**

FIG.	AUTEUR(S) ET SOURCE DE L'ILLUSTRATION
44 D	Cliché Claude Réquirand sur *wikigarrigue.info* ✦ http://wikigarrigue.info/galerie/main.php?g2_itemId=659&&g2_GALLERYSID=7a8807740f86e3d16e70beab72661fbd ✦ **LCC**
45 ①	Cliché sur le blog de randonnées *lesdanjean.blogspot.com* ✦ http://lesdanjean.blogspot.com/2012/04/le-jabron-montagne-de-lure-1-avril-2012.html
45 ②	Cliché sur le blog de randonnées *randomania.fr* ✦ https://www.randomania.fr/la-crete-de-lure-jusquau-cairn-2000/
45 ③	Cliché sur le blog de randonnées *cardalines.net/* ✦ http://www.cardalines.net/le-cairn-2000-a108676992
46 ①	Cliché Francis sur le site *Mégalithes du monde* (*t4t35.fr*) ✦ http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=29344
46 ②	Cliché Francis sur le site *Mégalithes du monde* (*t4t35.fr*) ✦ http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=11934
47 ①	Photo et croquis de Maurice Louis et Damien Peyrolle ✦ « *Sépulture mégalithique de Feuilles (Commune de Rouet, Hérault)* », travaux de la 10ème session du Congrès préhistorique de France (Nîmes – Avignon, 1931) ✦ **LPD**
47 ②	Photos sur le blog consacré à la préhistoire des Cévennes et Causses *zebuprehisto.unblog.fr* ✦ http://zebuprehisto.unblog.fr/le-dolmen-de-feuilles-rouet/ ✦ Auteur(s) non identifié(s)
48 ①	Cliché JYB Devot ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:P1010120mod.jpg ✦ **LCC**
48 ②	Cliché Alain sur le site *Mégalithes du monde* (*t4t35.fr*) ✦ http://www.t4t35.fr/Megalithes/AfficheSite.aspx?NumSite=32551
49	Cliché Camille Hugues et Michel Lorblanchet *in* « *Six tumulus du Causse Méjan (Lozère)* » ✦ Revue archéologique de Narbonnaise, 1970 (3) ✦ **LPD**
50 G	Croquis de Jean Arnal et Louis Balsan ✦ *in* « *Les longs tumulus à dolmen décentré du département de l'Aveyron* » - Gallia Préhistoire, 1980, (23-1) ✦ **LPD**
51	Cliché Anthospace ✦ https://fr.wikipedia.org/wiki/Montagne_de_Lure ✦ **LCC**
52	Deux clichés anciens tirés de l'ouvrage d'André Fages, « *caselles et pierre sèche* », Ed. Los Adralhans, Millau, 2000 ✦ Auteur(s) non identifié(s) ✦ **LPD**
53 G	Cliché d'un blog personnel ✦ http://cantalescaniclub.wifeo.com/le-chavaroche-.php ✦ Auteur(s) non identifié(s)
54	Cliché sur le blog *randonnessportives.over-blog.com* ✦ https://randonneessportives.over-blog.com/2015/08/rocher-blanc-2928m-par-le-lac-et-le-col-de-l-amiante-2809m.html
55	Cliché Alberto Vaudagna sur le site *docbi.it* ✦ https://www.docbi.it/modules/smartsection/item.php?itemid=57
56	Clichés Alberto Vaudagna sur *bessa.it* ✦ http://www.bessa.it/alpi3.htm
57 ①	Cliché sur le blog italien *brudnarte.it* ✦ http://www.brundarte.it/2019/02/28/le-vite-dei-nostri-nonni-le-foto-giuseppe-palumbo/
57 ②	Cliché de la collection du *Museo Castromediano Lecce* ✦ https://www.associazionearches.it/grandi-specchie-nel-salento-con-riferimento-al-territorio-di-salve/ ✦ **SCP**
57 ③	Cliché Mfran22 ✦ https://it.wikipedia.org/wiki/File:Specchia_Puledri_-_Ceglie_Messapica.jpg ✦ Image(s) dans le domaine public
57 ④	Cliché Lupiae ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Specchia_Silva_di_Taurisano.jpg ✦ **LCC**
58 ①	Cliché dans le domaine public ✦ https://it.wikipedia.org/wiki/Specchia_(megalite)#/media/File:Specchia.jpg ✦ Image(s) dans le domaine public
58 ②	Cliché du site italien *altamuralife.it* ✦ https://www.altamuralife.it/rubriche/natura-murgiana/i-tanti-volti-di-specchie-e-parieti/
58 ③	Cliché du blog *trekking-puglia.blogspot.com* ✦ https://trekking-puglia.blogspot.com/2019/01/escursione-nella-murgia-di-altamura.html
59	Cliché du Pr Carlo Maranelli (*in* la chronique de Pierre Clerget sur la province de Bari) ✦ **LPD**
60	Clichés Roberto Gremmo (*in* sa chronique sur *Il Biellese magico e misterioso*) ✦ **LPD**
61 G	Cliché du site d'information touristique *meranerland.org* ✦ https://www.meranerland.org/en/leisure-activities/mountains-and-hiking/mountain-hikes/to-the-rocky-men/ ✦ Auteur(s) non identifié(s)
61 D	Cliché Christian Schweiger sur *Google Earth* ✦ 46°38'13.31"N 11°18'17.15"E ✦ **GGL**
62 ①	Dessin de Herbert W. Heinrich tiré du fasc. 9 de son guide d'excursion sur Majorque, « *Mallorca-Insider-Bücher* » (Ed. Moll, Palma de Mallorca, 1985) ✦ **LPD**
62 ②	Cliché H2Omy ✦ https://de.wikipedia.org/wiki/Datei:Cairn_0424.jpg ✦ Image(s) dans le domaine public
63	Cliché Santialpino sur *Wikiloc.com* ✦ https://fr.wikiloc.com/itineraires-alpinisme/circo-de-yosa-oto-pena-gabalos-1950-m-manchoya-2034-m-punta-del-pilon-1962-m-pelopin-2005-m-61464950/photo-40914316
64 ①	Cliché sur le blog canarien *historiacastilloromeral.blogspot.com* ✦ http://historiacastilloromeral.blogspot.com/2010/11/amurga-el-santuario-perdido-ii-el.html ✦ Auteur(s) non identifié(s)
64 ②	Cliché sur le site de l'Association de développement régional espagnole *montanapalentina.es* ✦ https://montanapalentina.es/curso-de-senderos-georreferenciados/ ✦ **SCP**
64 ③	Cliché d'une plaquette de l'*Asociación Serranía de Guadalajara* sur *Los majanos de la Sierra* ✦ https://serraniadeguadalajara.com/LosMajanosDelOcejon.pdf ✦ **LPD**
65 ①	Cliché "nieto76" sur *Wikiloc.com* ✦ https://fr.wikiloc.com/itineraires-randonnee/pico-trigaza-8161173/photo-4730283
65 ②	Cliché Pedro Domínguez sur le blog *cesbor.blogspot.com* ✦ https://cesbor.blogspot.com/2014/04/mojones-en-tabuenca.html
66 ①	Cliché Pedro Domínguez sur le blog *cesbor.blogspot.com* ✦ https://cesbor.blogspot.com/2014/04/mojones-en-tabuenca.html
66 ②	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
67	Cliché *in* « *Cultura popular de la Comunidad de Calatayud* (T. 1) » de José Ángel Urzay Barrios (fig. 162) ✦ *Centro de Estudios Bilbilitanos de la Institución « Fernando el Católico »* & *Comunidad de Calatayud* ✦ **LPD**
68	Illustration provenant d'un site consacré à la municipalité espagnole d'Almenara ✦ https://sites.google.com/site/almenaracastellon/monolito
69	Cliché Pepe Enrique Melián, sur le blog canarien *historiacastilloromeral.blogspot.com* ✦ http://historiacastilloromeral.blogspot.com/2018/ ✦ Auteur(s) non identifié(s)

FIG.	AUTEUR(S) ET SOURCE DE L'ILLUSTRATION
70	Dessin de Vicenç Sastre *in* le *Recull de terminologia muntanyenca* ✦ Benigne Palos i Vadell, *Recull de terminologia muntanyenca*, Ed. Moll, s.l., 2003 ✦ **LPD**
71	Cliché "Kikomendi" sur *Wikiloc.com* ✦ https://es.wikiloc.com/rutas-senderismo/pena-colorada-1-135-m-repico-1-187-m-y-kruzeta-1-171-m-circular-desde-arriano-araba-6881763/photo-3862764
72 ①	Cliché de l'association culturelle espagnole AZ-ZA'FARAN ✦ https://www.minaya.es/arquitecturarural/html/rural.htm#hitos
72 ②	Cliché Hugo Soria ✦https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Capitelle_gard2.jpg ✦ **LCC**
72 ③	Cliché Dominique Repérant ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sauvignargues_535.jpg (NB. le nom exact de la commune est *Souvignargues*, et non *Sauvignargues* ou *Savignargues* comme on le trouve orthographié sur plusieurs pages *wiki*) ✦ **LCC**
73 ①	Cliché Resped ✦ https://es.wikipedia.org/wiki/Archivo:Majano.jpg ✦ **LCC**
73 ②	Cliché *in* une brochure d'une fédération de chasse espagnole la sur la gestion des lapins de garenneAccessible sur https://www.fedexcaza.com/repoblacion-conejos/ ✦ **LPD**
73 ③	Cliché d'une chronique de José Maria Alonso sur le site espagnol *serraniadeguadalajara.com* ✦ https://serraniadeguadalajara.com/LosMajanosDelOcejon.pdf ✦ **LPD**
74	Cliché sur le blog espagnol *kikomendi2014.blogspot.com* ✦ https://kikomendi2014.blogspot.com/2014/05/pena-colorada-repico-y-kruzeta-desde.html ✦ Auteur(s) non identifié(s)
75	Dessins de D. Leoncio Jiménez Vaquero, d'après des photographies de D. Julián Fuertes Marcuello ✦ *In* la *Revista de Folklore* (Tome 2b, n° 23, Valladolid, 1982 ✦ **LPD**
76 ①	Cliché Diego Delso ✦ https://es.m.wikipedia.org/wiki/Archivo:Peirón_del_Mojón,_Calatayud,_España,_2018-01-02,_DD_13.jpg ✦ **LCC**
76 ②	Cliché sur *peirones-sierra-albarracin.blogspot.com* (blog consacré aux *peirones* de la Sierra de Albarracín) ✦ http://peirones-sierra-albarracin.blogspot.com/2010/09/peirones-desaparecidos-de-bronchales.html
76 ③	Cliché sur le site du Gouvernement autonome d'Aragon ✦ https://culturadearagon.es/bienes/mojon-de-marcete/ ✦ **SCP**
76 ④	Cliché sur *peirones-sierra-albarracin.blogspot.com* (blog consacré aux *peirones* de la Sierra de Albarracín) ✦ http://peirones-sierra-albarracin.blogspot.com/2010/09/peirones-desaparecidos-de-bronchales.html
77	Cliché Antoni Barcelo tiré d'un ouvrage collectif sur *La chasse et la pierre sèche à Majorque* ✦ Référence précise dans les compléments bibliographiques <RB056> ✦ **LPD**
78 ①	Cliché d'une notice sur El Julan (Université de Las Palmas, archive numérisée sur *Memoria digital de Canarias*) ✦ https://mdc.ulpgc.es/s/mdc/item/109831 ✦ Auteur(s) non identifié(s)
78 ②	Croquis de Jimenez Sanchez *in* « *Sintesis de la prehistoria de Gran Canaria* » ✦ Imprenta Espana, Las Palmas de Gran Canaria, 1963 ✦ **LPD**
79 ①	Cliché Kenneth Allen ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/5519019 ✦ **LCC**
79 ②	Cliché Kenneth Allen ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/791677 ✦ **LCC**
80 ①	Cliché Robe Burke ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/74792 ✦ **LCC**
80 ②	Cliché Callum Black ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/113716 ✦ **LCC**
81 ①	Cliché Mike Quinn ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2286955 ✦ **LCC**
81 ②	Cliché Trevor Littlewood ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/6195373 ✦ **LCC**
81 ③	Cliché Mike Quinn ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2321821 ✦ **LCC**
82 ①	Cliché Simon Ledingham ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/53635 ✦ **LCC**
82 ②	Cliché Kreuzschnabel ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Nine_Standards_1996.jpg ✦ **FAL**
82 ③	Cliché Philip Barker ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/1665426 ✦ **LCC**
83	Cliché Mark Stott sur *Google Earth* ✦ 54°27'15.94"N 2°16'16.09"O ✦ **GGL**
84 D	Cliché George Tod ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/614499 ✦ **LCC**
87 G	Cliché Chris Elbeck ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/181736 ✦ **LCC**
87 D	Cliché Jim Barton ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2376367 ✦ **LCC**
88 G	Cliché Colin Park ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/3744525 ✦ **LCC**
89 ①	Cliché Mary and Angus Hogg ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/6074298 ✦ **LCC**
89 ②	Cliché Mary and Angus Hogg ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/6074306 ✦ **LCC**
90 G	Cliché Mike Quinn ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/1914790 ✦ **LCC**
90 C	Cliché Mike Quinn ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/1914786 ✦ **LCC**
90 D	Cliché Mike Quinn ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/1914782 ✦ **LCC**
91	Cliché Kreuzschnabel ✦ https://en.wikipedia.org/wiki/Old_Hemp#/media/File:2015_Telfer_Hemp_Memorial_01.jpg ✦ **LCC**
92 G	Cliché Chris Downer ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/3203436 ✦ **LCC**
92 D	Cliché Chris Downer ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/3203433 ✦ **LCC**
93	Cliché Joanna Machel sur le site *fineartamerica.com* ✦ https://fineartamerica.com/featured/2-cairn-on-sheeps-head-peninsula-in-ireland-joanna-machel.html
94 ①	Archives *Canmore - Papers of Dr Raymond G Lamb, archaeologist* ✦ https://canmore.org.uk/collection/1922959 ✦ **SCP**
94 ②	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
97	Cliché sur *Orkney Image Library* (*Orkney Archives*) ✦ https://photos.orkneycommunities.co.uk/picture/number757.asp ✦ **SCP**
98	Cliché Andy Stephenson ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/4819 ✦ **LCC**
99 ①	Cliché Michael Graham ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/236669 ✦ **LCC**
99 ②	Cliché Jim Barton ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/3781124 ✦ **LCC**

FIG.	AUTEUR(S) ET SOURCE DE L'ILLUSTRATION
100 G	Cliché Peter Bond ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2486768 ✦ **LCC**
100 C	Cliché Tom Richardson ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/958283 ✦ **LCC**
100 D	Cliché Karl & Ali ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/5807501 ✦ **LCC**
101	Cliché Karl & Ali ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2735803 ✦ **LCC**
102	Clichés John & Brenda sur le site *wainwrightwalking.co.uk* ✦ https://www.wainwrightwalking.co.uk/wild-boar-fell/
103 G	Cliché Oliver Dixon ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2051300 ✦ **LCC**
103 D	Cliché Oliver Dixon ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/2051299 ✦ **LCC**
104	Dessin de George Candeias ✦ https://fr.wikipedia.org/wiki/Nunatsiavut ✦ **LCC**
105	Dessins et clichés anciens des collections numériques du *Digitalt Museum* ✦ https://digitaltmuseum.org ✦ **SCP**
106 G	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
106 C	Cliché (1948) d'Harald Renbjør, pionnier de la photographie en couleurs en Norvège ✦ https://digitaltmuseum.org/021016852533/fra-hjerkin ✦ **SCP**
106 D	Cliché pris en Norvège par des soldats allemands durant la 2ème Guerre mondiale ✦ https://digitaltmuseum.org/021018569789/soldater-ved-en-varde-i-et-fjellomrade-mannen-til-hoyre-er-barbeint ✦ **SCP**
107 ①	Cliché de Steinar Justnes (compte Instagram @steinarjustnes) ✦ https://gramhir.com/media/2042308225388539423
107 ②	Cliché (2011) sur le site norvégien *Kennel Vinterborgen* ✦ http://www.vinterborgen.com/2011-sylan sommer.html
107 ③	Cliché de Viviann (compte Instagram @viviannborresen) ✦ https://gramhir.com/media/2356010676598054404
107 ④	Cliché de Bjørn Lindahl (compte Instagram @b.lindahl67) ✦ https://gramhir.com/media/2635683661754306239
108 G	Cliché sur le site spécialisé dans les frontières *geosite.jankrogh.com* ✦ http://geosite.jankrogh.com/borders/finose/border.cairn.1897-1.jpg ✦ Auteur(s) non identifié(s)
108 C	Cliché sur le site spécialisé dans les frontières *geosite.jankrogh.com* ✦ http://geosite.jankrogh.com/borders/finose/border.cairn.1897-2.jpg ✦ Auteur(s) non identifié(s)
108 D	Cliché TylerTheTraveler ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Kolmen_valtakunnan_rajapyykki_-_September_2013.jpg ✦ **LCC**
109 G	Cliché du site de géocaching *geocaching.com* ✦ https://www.geocaching.com/seek/cache_details.aspx?wp=GC3RJXW&title=ytterpost-pa-storfjaragg-kumlet-fiskelaget
109 D	Cliché sur le compte Facebook *Visit Smögen &* ✦ https://www.facebook.com/VisitSmogenSotenas/photos/a.465598433473672/3639884216045062/
110 ①	Cliché sur le site norvégien *exviking.net* ✦ https://exviking.net/mountains/html/blue.html
110 ②	Cliché sur le site norvégien *misje.com* ✦ https://www.misje.com/wp-content/uploads/2016/08/Gaustatoppen9-Large.jpg
110 ③	Cliché Regína Hrönn Ragnarsdóttir sur le site islandais *misje.com* ✦ https://guidetoiceland.is/connect-with-locals/regina/the-saga-of-the-viking-egill-skallagrimsson-the-settlement-centre-the-9-cairns-in-west-iceland
111	Cliché Archives publiques de l'Est islandais (site *heraust.is*) ✦ https://www.heraust.is/ljosmyndasafn/myndir/414-sumarsyning-2012 ✦ **SCP**
112 ①	Cliché sur le compte Facebook de la Valle del Hilo de la Vida ✦ https://www.facebook.com/photo/?fbid=564426335727557
112 ②	Cliché Mevrob ✦ https://es.m.wikipedia.org/wiki/Archivo:Cono_truncado_de_piedra_en_Uruguay.jpg ✦ **LCC**
112 ③	Cliché María Inés M "@maimurialdo" sur *tripadvisor.es* ✦ https://dynamic-media-cdn.tripadvisor.com/media/photo-o/0e/ef/fe/92/photo5jpg.jpg?w=1600
112 ③	Cliché Mevrob ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cono_de_piedra_en_Uruguay.jpg ✦ **LCC**
113	Cliché Sebastián Santana - archives du *Laboratory of Landscape Archaeology and Heritage* (LAPPU) ✦ Reproduit *in* l'étude de Moira Sotelo « *Stone Structures in the Highlands of Uruguay* » ✦ **LPD**
114 G	Vue satellite *Google Earth* ✦ *Colonia Rubino*, région de Guichón, département de Paysandú - Uruguay - Coordonnées 32°08'52.1"S / 56°53'51.3"W
114 D	Cliché INC - archives du *Laboratory of Landscape Archaeology and Heritage* (LAPPU) ✦ Reproduit *in* l'étude de Moira Sotelo « *Proyecto colonizador para la Fracción 1 de la Colonia Rubino (Guichón, Paysandú)* » ✦ **LPD**
115 ①	Cliché ancien (*in* le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, T. XXI, 1910) ✦ ✦ **LPD**
115 ②	Cliché Eugenio Costa ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cartel_de_distancias_en_Abra_del_Acay.jpg ✦ **LCC**
116	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
117 G	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
117 D	Cliché sur le blog chilien de voyages *chileestuyo.cl* ✦ https://chileestuyo.cl/rutas-de-las-apachetas-en-chile-descubre-los-monumentos-indigenas-en-medio-del-desierto/ ✦ Auteur(s) non identifié(s)
118	Cliché Guidipat https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Apacheta_en_las_ruinas_de_los_Quilmes.JPG ✦ **LCC**
119	Gravure d'Edouard Riou (1862) ✦ *In* le « *Voyage de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique - deuxième étape, d'Arequipa à Lampa* » de Paul Marcoy ✦ **LPD**
120 ①	Cliché Cecilia Sanhueza ✦ *In* son article « *Las saywas del Inka en el desierto de Atacama* » (Bulletin Musée chilien d'Art précolombien, vol.22 - n° 2 - décembre 2017) ✦ **LPD**
120 ②	Cliché José Berenguer ✦ *In* l'article de Cecilia Sanhueza « *Espacio y tiempo en los limites del mundo* » (Bulletin Musée chilien d'Art précolombien, vol. 10, n° 2, 2005) ✦ **LPD**
120 ③	Cliché publié sur Instagram (avant 2020 - compte aujourd'hui hors-ligne) ✦ Auteur(s) non identifié(s)
121	Clichés Thomas F. Lynch *in* « *Inka roads in the Atacama : effects of later use by mounted travellers* » ✦ Article publié dans la revue « *Dialogo andino, Revista de Historia, Geografia y Cultura Andina (Chile)* » (n° 14/15, 1995-1996) ✦ **LPD**
122	Cartes postales américaines anciennes ✦ Image(s) dans le domaine public

FIG.	AUTEUR(S) ET SOURCE DE L'ILLUSTRATION
123 G	Schéma de construction d'un cairn signalétique publié en 2007 par la *Federal Highway Administration* ✦ **SCP**
123 D	Schéma de construction d'une montjoie proposé par Christian Lassure sur le site *pierreseche.com* ✦ https://www.pierreseche.com/construire_monjoie.htm
124	Clichés du Dr Andrew Gulliford *in* le *"Durango Herald" online* du 10 janvier 2015 ✦ « *Stone messengers - Across wild landscapes, humans build cairns as markers, companion*s » - https://www.durangoherald.com/articles/stone-messengers/
125	Cliché du Dr Andrew Gulliford *in* le "*Durango Herald" online* du 10 janvier 2015 (même référence qui l'illustration précédente)
126	Illustration tirée de l'ouvrage du Rd Stephen Denison Peet, « *The mound builders : their works and relics* » ✦ **LPD**
127 ①	Cliché Norman Muller sur le blog américain *rockpiles.blogspot.com* ✦ http://rockpiles.blogspot.com/2006/04/cairns-and-small-chambers-in.html
127 ②	Cliché Marjorie Tietjen le journal local en ligne américain *H-KNow.com* ✦ https://hk-now.com/native-american-stone-structures-in-killingworth/
127 ③	Cliché Natalie Clunan sur les pages consacrées à l'Etat de Rhode Island du site américain *onlyinyourstate.com* ✦ https://www.onlyinyourstate.com/rhode-island/woodland-trail-ri/
128	Cliché ancien (peut-être de Lee Zieman) - Collection de la Goodhue County Historical Society ✦ Cité par Michael Paul Bergervoet *in* « *Lodges of Time and Space : the Stone Cairns of Red Wing* », Université du Kansas, décembre 2017 ✦ **SCP**
130 G	Dessin ancien (1915) de Marius R. Campbell *in* le Bulletin n° 611 de la Commission géologique des Etats-Unis
130 D	Cliché ancien sur le site américain *wyomingtalesandtrails.com* ✦ http://www.wyomingtalesandtrails.com/sheep6.html
131	Cliché sur le blog américain de randonnées *ski3pin.blogspot.com* ✦ http://ski3pin.blogspot.com/2015/05/carson-iceberg-wilderness-may-2015.html
132	Clichés anciens sur le site de généalogie *mtgenweb.com* ✦ http://www.mtgenweb.com/yellowstone/history/monumenttrail2.htm
133	Clichés anciens sur le site de généalogie *sites.rootsweb.com/~mtyellow* ✦ https://sites.rootsweb.com/~mtyellow/twin_pictures.htm
134 ①	Carte postale américaine ancienne (avec au dos l'indication : "*a real photo by L. A. Foster")* ✦ Image(s) dans le domaine public
134 ②	Cliché ancien (collection *Judith Basin Sheep Ranching*) sur le portail d'histoire du Montana *mtmemory.org* ✦ https://www.mtmemory.org/nodes/view/86062 ✦ **SCP**
134 ③	Cliché William Gebhart (col. *Montana Historical Society*) sur le portail d'histoire du Montana *mtmemory.org* ✦ https://www.mtmemory.org/nodes/view/73582 ✦ **SCP**
135	Clichés du Dr Andrew Gulliford *in* le *"Durango Herald" online* du 10 janvier 2015 ✦ « *Stone messengers - Across wild landscapes, humans build cairns as markers, companion*s » - https://www.durangoherald.com/articles/stone-messengers/
136 ①	Cliché *in* « *Uncovering Nevada's Past : A Primary Source History of the Silver State* » ✦ Ouvrage publié par ubliéJohn B. Reid & Ronald M. James, Presses universitaires du Nevada, Reno (Nevada) 2004 ✦ **LPD**
136 ②	Photo(s) & illustrations diverse(s) provenant d'Internet ✦ Auteur(s) non identifié(s)
137 ①	Cliché Gerald Crane sur le blog canadien de l'*Intangible Cultural Heritage* (*ichblog.ca*) ✦ http://www.ichblog.ca/search/label/fishery
137 ②	Cliché Paul Smith sur le quotidien en ligne "*The Telegram* (*the-telegram-st-johns/*)" ✦ https://www.pressreader.com/canada/the-telegram-st-johns/20150404/281895886753735
138 ①	Cliché A. C. Hunter (Archives de la Société historique de Terre-Neuve) reproduits sur le blog *ichblog.ca* ✦ http://www.ichblog.ca/2014/02/folklore-photo-cupids-american-man.html ✦ **SCP**
138 ②	Cliché sur le compte Facebook du *Cupids Legacy Centre* (musée) ✦ https://www.facebook.com/CupidsLegacy/photos/the-american-man-at-the-top-of-spectacle-head-in-cupids-taken-in-the-summer/711339998982644/ ✦ **SCP**
139	Dessin ancien d'Edward Lawton Moss dans son ouvrage sur les « *Rivages de la mer polaire* » ✦ Ed. Marcus Ward & CO., Londres et Royal Ulster Works, Belfast, 1878 ✦ **LPD**
140	Cliché Farley Mowat illustrant son ouvrage « *The Farfarers : Before the Norse* » ✦ Ed. Key Porter Books – Toronto, novembre 1998 ✦ **LPD**
141	Cliché Farley Mowat (même référence que Fig. 140) ✦ **LPD**
142	Cliché Farley Mowat (même référence que Fig. 140) ✦ **LPD**
143	Cliché sur le blog turc *onturk.wordpress.com* ✦ https://onturk.wordpress.com/2012/12/07/obo/ ✦ Auteur(s) non identifié(s)
144	Cliché Arabsalam ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:ÖmnôGobi3.JPG ✦ **LCC**
145	Quatre croquis d'après des photos du site turc de référence *nimrikulluklari.com* ✦
146 ①	Cliché *in* une étude (en turc) de Aylin beyoğlu & Gürkan Ş. Uzunköprü (Université de Thrace), octobre 2019 ✦ « *L'exemple de Nimri* » [titre original : *Geleneği sanat, mekân ve zaman ilişkisiyle yansıtan yapıtlar: Elazığ, Keban, Nimri örneği*] ✦ **LPD**
146 ②	Cliché de Pedro Domínguez Barrios *in* « *Pilares Votivos* »*,* ouvrage de Manuel Gracia Rivas & Pedro Domínguez Barrios ✦ Publication du Centro de Estudios Borjanos - Institución "Fernando el Católico" ✦ **LPD**
146 ③	Cliché sur le blog espagnol *cesbor.blogspot.com* ✦ https://cesbor.blogspot.com/2020/02/restauracion-de-un-pilar-en-albeta.html
147 G	Cliché sur un compte Pinterest (*janet e gonzalez*) ✦ https://www.pinterest.fr/pin/an-hawaiian-altar--494833077778678506/
147 D	Cliché d'archive (2003) de l'ancien *Honolulu Star-Bulletin* (devenu *Honolulu Star-Advertiser* en 2010) ✦ https://archives.starbulletin.com/2003/10/26/news/art7b.jpg
148 G	Cliché du périodique en ligne West Hawaii Today (*westhawaiitoday.com*) du 20/06/2019 ✦ https://www.westhawaiitoday.com/2019/06/20/hawaii-news/update-tmt-construction-to-begin-this-summer-ahu-removed-from-site/
148 D	Cliché du périodique en ligne *Hawaii Herald Tribune* (*hawaiitribune-herald.com*) du 21/06/2019 ✦ https://www.hawaiitribune-herald.com/2019/06/21/hawaii-news/new-ahu-built-on-maunakea/
149 ①	Cliché Siowl (Andrew Cooper) ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:SaddleLele.JPG ✦ **LCC**
149 ②	Cliché Denis (fr) ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Puu_o_Kukahauula_Autel_Hawaiien_Borne.JPG ✦ **LCC**
150	Cliché du périodique en ligne *Hawaii Herald Tribune* (*hawaiitribune-herald.com*) du 11/06/2017 ✦ https://www.hawaiitribune-herald.com/2017/06/11/hawaii-news/a-tale-of-two-ahu/

FIG.	AUTEUR(S) ET SOURCE DE L'ILLUSTRATION
151 ①	Cliché sur le site *pegalajar.org* consacré à l'histoire de la municipalité espagnole de Pegalajar (sous la direction de l'historien espagnol Juan Antonio López Cordero) ✦ https://www.pegalajar.org/articulos/serrezuela.htm
151 ②	Même référence que le cliché précédent (FIG. 151 ①)
152	Cliché Antoni Barcelo tiré d'un ouvrage collectif sur *La chasse et la pierre sèche à Majorque* ✦ Référence précise dans les compléments bibliographiques <RB056> ✦ **LPD**
153	Cliché ancien (peut-être de Cemil Oztürk) illustrant le site turc *nimrikulluklari.com* ✦ https://nimrikulluklari.com/les-kulluks-de-nimri
155	Clichés du site norvégien *leksikon.fylkesarkivet.no* (article de Magnar Heimset) ✦ https://leksikon.fylkesarkivet.no/article/e5a71fa7-51fe-45a5-98df-751f0f297eea/
156 G	Cliché du blog *luzmediterranea.wordpress.com* (Luis Lahuerta) ✦ https://luzmediterranea.wordpress.com/2017/11/15/el-mojon-de-los-tres-terminos/ ✦ **LCC**
156 D	Cliché Andrés Ruz Pérez sur *talbanes07.wordpress.com* consacré à Montalban (prov. de Cordoue) ✦ https://talbanes07.wordpress.com/2013/03/16/el-mojon-del-termino/
157 G	Cliché Paulanasca ✦ https://fr.wikipedia.org/wiki/Meule_(agriculture)#/media/Fichier:Romanian_hay.jpg ✦ **LCC**
157 C	Cliché sur le site de randonnées en Navarre *navarrincon.com* ✦ http://navarrincon.com/harrikulunka.htm
157 D	Cl. Monnet, *Meules de foin à Giverny* - Col. Pola Museun of Art, Hakone (Japon) ✦ https://www.polamuseum.or.jp/en/collection/006-0207/
158 ①	Cliché Diego Delso ✦ https://es.m.wikipedia.org/wiki/Archivo:Peirón_de_la_Virgen_del_Pilar,_Miedes_de_Aragón,_Zaragoza,_España,_2018-04-05,_DD_13.jpg ✦ **LCC**
158 ②	Cliché illustrant un article Internet de Ménélas Papadimitriou sur les konismata ✦ https://katafylli.gr/index.php/politismos/laografika/6078-eikonostasia-proskynitaria-legomena-kai-konismata-stin-argithea-kai-evrytera
158 ③	Cliché sur un ancien compte Instagram (*@archaeo_zagori* - plus en ligne) ✦ Auteur(s) non identifié(s)
159 G	Document sur le site des archives nationales finlandaises *kansallisarkisto-f* ✦ https://astia.narc.fi/uusiastia/viewer/?fileId=5743115676&aineistoId=519615933 ✦ **SCP**
159 D	Armoiries interprétées par le peintre héraldiste finlandais Gustaf von Numers ✦ https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Kumlinge.vapen.svg ✦ Image(s) dans le domaine public
160 G	Cliché sur le site islandais *ferlir.is* ✦ https://ferlir.is/beinakerlingar-2/
160 D	Cliché sur la boutique en ligne *pumpkinpulp.com* ✦ https://www.pumpkinpulp.com/bone-crone.html
161 ①	Illustration tirée de l'ouvrage *The Boyne Currach*, de Claidhbh O'Gibne (Ed. Open Air, 2012) ✦ **LPD**
161 ②	Cliché Mike Quinn ✦ https://www.geograph.org.uk/photo/5439096 ✦ **LCC**
163 ①	Croquis de Léopold Chiron ✦ Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye (fonds Paul Raymond) ✦ **SCP**
163 ②	Cliché Bernard Gély *in* une publication ALPARA sur la nécropole des Géandes à Bourg-Saint-Andéol ✦ https://books.openedition.org/alpara/2861 ✦ **LPD**
165	Cliché tiré de l'ouvrage de Clément Martin, « *La Garrigue et ses Hommes – Une société traditionnelle* » (Ed. Les Écologistes de l'Euzière, Prades-le-Lez, 2011) ✦ **LPD**
166	Cliché sur le blog *Bible.org* ✦ https://blogs.bible.org/the-sign-given-to-the-shepherds

Ce tableau indique aussi précisément que possible les références iconographiques de la plupart des illustrations du présent ouvrage (hors documentation personnelle de l'auteur). Il s'agit, pour l'essentiel, d'images libres de droits ou sous licence © *Creative Commons*. A des fins strictement didactiques et dans le cadre du droit de citation, nous présentons cependant quelques photos -généralement anciennes- en provenance d'Internet, de périodiques, d'ouvrages imprimés ou de collections publiques ou privées, dont nous n'avons pas pu identifier ou contacter individuellement chaque auteur ou ayant droit ; le présent ouvrage étant un travail scientifique sans aucun but lucratif, nous sollicitons par avance leur bienveillante compréhension. Néanmoins, si les ayants droit de telle ou telle illustration l'estiment souhaitable, nous nous engageons à la supprimer de la version électronique du présent ouvrage ou de toute éventuelle version imprimée.

Remerciements

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous les bibliothécaires, documentalistes et agents techniques des bibliothèques, centres de documentation et fonds d'archives, ainsi qu'aux responsables et gestionnaires de collections ou d'administrations publiques auxquels nous nous sommes adressé pour la réalisation du présent ouvrage, notamment :

Les bibliothécaires de la Bibliothèque de la *Fondation Calouste Gulbenkian* (Délégation française, Cité Universitaire - Paris), dont l'expertise et la diligence ont grandement facilité la recherche de diverses sources bibliographiques portugaises anciennes,

Les bibliothécaires de la *Biblioteca Nacional de Portugal* (Lisbonne) et ceux de la *Biblioteca municipal da Covilhã* (Portugal),

Les documentalistes de la *Bibliothèque nationale de France* (Paris), de la *Bibliothèque Mazarine* (Paris) et de la *Bibliothèque Sainte-Geneviève* (Paris),

Les bibliothécaires de la *Bibliothèque Sorbonne Nouvelle* (campus Nation, Paris),

Les bibliothécaires de la Bibliothèque de la *Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme* d'Aix-en-Provence (Aix-Marseille Université et CNRS) et les responsables du *Département du Patrimoine du Réseau des médiathèques de Montpellier 3M* (Montpellier),

Les bibliothécaires de la Bibliothèque centrale du *Muséum national d'Histoire Naturelle* de Paris et ceux de la Bibliothèque scientifique du *Muséum d'Histoire Naturelle* de Nantes,

Les documentalistes de la *Bibliothèque Publique d'Information* (BPI - Centre Georges Pompidou, Beaubourg, Paris)

et, collectivement, aux différents correspondants qui nous ont apporté de précieuses indications, ainsi qu'à tous les rédacteurs des sites et des blogs Internet français ou étrangers -le plus souvent des amateurs éclairés, nommés ou non, travaillant bénévolement- dont les observations, les informations et les illustrations ont été extrêmement précieuses.

TABLE DES MATIERES DETAILLEE

AVANT-PROPOS 3

PREMIERE PARTIE UNE APPROCHE COMPARATISTE DU PHENOMENE 16

CHAPITRE 1ER LES TOURELLES DE PIERRES SECHES AU PORTUGAL 16

L'ENQUETE DE TERRAIN DANS LA SERRA DA ESTRELA 18

Les conclusions d'une campagne d'observation en 2010 19

Les prospections de la zone *Rodeio Grande* 19

La prospection par quadrillage systématique 19

Les relevés sur le terrain 20

La tourelle, un type de cairn bien spécifique 21

Les prospections dans la zone du *Torre* 27

Une tourelle atypique à escalier droit 27

La prospection des secteurs ouest et sud du Torre 29

Une forte concentration de tourelles dans cette zone 29

La prospection du *Varanda dos pastore*s 30

Une logique territoriale restant à préciser 32

Un cercle de cairns fusiformes sur le *Cantaro Raso* 32

QUELQUES COMPARAISONS AVEC TROIS AUTRES SERRAS 35

Les *mariolas* de la *Serra do Gerês* 35

Des cairns atypiques dans la *Serra da Arada* 38

Des tourelles bien documentées dans la *Serra d'Alvão* 40

L'ENQUETE DOCUMENTAIRE SUR LES TOURELLES PORTUGAISES 43

Un préalable : clarifier la terminologie 44

L'absence de désignation spécifique des tourelles de pierres sèches 44

Trois dénominations usuelles : mariolas, moledos et malhões 44

Les malhões encurvados et la question des coupe-vent 55

Quelques autres appellations anecdotiques 59

Les informations orales recueillies auprès des autochtones 63

Les sources iconographiques et cinématographiques anciennes 64

Les publications antérieures aux années 1980 67

Trois monographies de référence 68

Quelques sources anciennes accessoires 73

Des classiques de l'ethnographie portugaise 76

Des travaux didactiques connexes 82

Les informations d'origine administrative 83

Les autres sources écrites et numériques contemporaines 85

CHAPITRE 2 LES *TOURS* ET LES *QUILLES DE BERGER* FRANÇAISES 87

LA QUESTION TERMINOLOGIQUE 87

Tours et *quilles*, deux désignations équivalentes 88

Une appellation polysémique : les *montjoies* 92

Les *termes* : des artefacts provençaux proches des tourelles 96

D'autres désignations pouvant prêter à confusion 98

TOURELLES FRANÇAISES : LES SOURCES D'INFORMATION 101

QUELQUES TOURELLES NOTABLES DU SUD DE LA FRANCE 102

La quille du berger Gastines 103

Un site remarquable : le Plateau du Lévézou 104

Une tourelle à pierre saillante à Saint-Rome-de-Tarn 107

Les tourelles du Causse de l'Hortus 107

Des tourelles de différentes époques sur la Montagne de Lure 108

TOURELLES ET VESTIGES MEGALITHIQUES 109
Trois cas de figure caractéristiques 110
Tourelle et dolmen 110
Tourelle et tumulus 114
Tourelle et menhir 117
Une disposition qui n'est sans doute pas fortuite 117
OBSERVATIONS SUR QUELQUES FORMATIONS ATYPIQUES 118
Une curieuse montjoie à piétement 118
Le « pseudo-castel » du dolmen du Toumbarel 119
Une tourelle à degrés 120
UN *HOMME DE PIERRE* SUR LE *PUY CHAVAROCHE* 121
CHAPITRE 3 TOURELLES ET HOMMES DE PIERRE EN ITALIE 124
LES *MONGIOIE* DES ALPES BIELLOISES 124
TOURELLES OU AMAS D'EPIERRAGE ? 126
Les *specchie*, des édifices au statut incertain 127
Les *pierriers-monticules* d'Alberobello 130
DES CAIRNS PERSONNIFIES 131
L'*om ed pera* piémontais et son avatar tyrolien 131
Les *ometti* italiens 133
Une *stylisation* au sens étymologique du terme 137
CHAPITRE 4 LES EDIFICES ESPAGNOLS : UN ECLAIRAGE LINGUISTIQUE NOUVEAU 139
UNE TERMINOLOGIE FOISONNANTE 141
Trois appellations génériques prédominantes : *mojon*, *hito* et *majano* 143
Les mojones 143
Les hitos 147
Les majanos 149
Peiron, *pilar* et *pilon* : des édifices parfois comparables aux tourelles 152
CLAPERS, *MONJOYES* ET *TORRETES* DES BALEARES 158
LES EDIFICES DES CANARIES 160
Torretas et *taros*, des appellations à peu près équivalentes 160
Les *piramides* 163
Des monuments ambigus, sur fond de culture pastorale ancienne 164
CHAPITRE 5 CAIRNS ET TOURELLES DES ÎLES BRITANNIQUES 167
CLARIFICATION TERMINOLOGIQUE 167
Cairn : un terme pouvant désigner des formations très diverses 168
Curracks et bateaux : des contiguïtés linguistiques inattendues 171
Les *Nine Standards* : un alignement énigmatique 174
Les *shepherd's cairn*s, ouvrages attribués aux bergers 179
Un profil général proche des tourelles continentales 179
La datation des shepherd's cairns 181
Des formations parfois situées près de vestiges préhistoriques 183
Cairns mémoriaux et culture pastorale 184
DES TOURELLES PSEUDO-PASTORALES 187
La tourelle d'*Eilean-Mor* (Îles Flannan) 188
Des indices toponymiques ambigus : deux cas en Irlande 189
Le cairn de Sheep's Head (Comté de Cork) 189
La baie de Sheephaven (Comté de Donegal) 190
Enquête sur l'insolite *Tour du berger Buckle* 192
LES *HOMMES DE PIERRE* BRITANNIQUES 196
CHAPITRE 6 LES CAIRNS TURRIFORMES DES PAYS NORDIQUES 202
QUELQUES REPERES TERMINOLOGIQUES 203
DES OUVRAGES ASSEZ CLASSIQUES 205
DES TOURELLES UTILITAIRES OU MEMORIALES 209
Les *édifices frontaliers* 209

Une catégorie spécifique : les *cairns côtiers* 210
Quelques *tourelles mémoriales* 211
LES CAIRNS DANS LE FOLKLORE ISLANDAIS 211
Beinakerling, une parèdre de l'*homme de pierre* 212
Les cairns, *logis des élémentaux* 214
UNE REALITE CULTURELLE ENCORE MAL CERNEE 215
CHAPITRE 7 DES ARTEFACTS PRECOLOMBIENS COMPARABLES EN AMERIQUE DU SUD 217
TROIS TYPES DE CAIRNS PROCHES DES TOURELLES EUROPEENNES 219
Les *vichaderos*, ou cônes de pierres d'Uruguay 220
Les *apachetas* 225
Les *sayhuas* 230
DES OUTILS D'APPROPRIATION D'UN PAYSAGE COMMUN 233
CHAPITRE 8 AMERIQUE DU NORD : DES *MONUMENTS DE BERGER* BIEN DOCUMENTES 236
LES *NATIVE-CAIRNS* AMERINDIENS 239
LES *SHEPHERD'S MONUMENTS* : CINQ CONSTATS IMPORTANTS 246
LES *GARÇONS DE PIERRE* 255
Des *shepherd's monuments* personnifiés : les *Stone Boys* 255
Cairns mémoriaux, la personnification à titre posthume 257
Harri Mutilak, des garçons (de pierre) plus américains que basques… 257
Les *American men*, moins *américains* qu'il n'y paraît ! 265
DES CAIRNS VIKINGS DANS L'OCEAN GLACIAL ARCTIQUE ? 268
UNE HYPOTHESE AUDACIEUSE : LES TOURELLES DU *PEUPLE ALBIAN* 269
CHAPITRE 9 APERÇU SUR LES CAIRNS DE DEUX AUTRES REGIONS DU MONDE 275
L'ESPACE TURCO-MONGOL 276
Les *obo*, des tourelles à offrandes chamaniques 276
Les *kulluk*, ou *cairns de servitude* 279
LES *AHU*, TOURELLES CULTUELLES D'*HAWAÏ* 282
DEUXIEME PARTIE INTERPRETER LES TOURELLES DE PIERRES SECHES 285
CHAPITRE 10 LA FONCTION DES TOURELLES DANS LEUR ENVIRONNEMENT CULTUREL 286
TROIS QUESTIONS IMBRIQUEES : *QUI*, *QUAND* ET *POURQUOI ?* 287
TOURELLES ET AGROPASTORALISME 289
Une donnée assise sur des éléments scientifiques probants 290
La pastoralité, une présomption réfragable 293
LES LIMITES DE L'EXPLICATION TECHNOLOGIQUE 297
L'utilité technique, un paradigme trompeur 297
Quel lien entre tourelles et épierrage ? 300
Quelques fonctionnalités sujettes à caution 303
Une interprétation courante : la tourelle de surveillance 303
Des ouvrages cynégétiques ou halieutiques ? 306
Cadrans solaires ou paratonnerres 312
Pour l'anecdote… la tourelle grattoir à mouton 313
Repère ou abri, deux fonctions à mieux cerner 314
Les tourelles, outils de communication ? 317
LE ROLE SIGNALETIQUE DES TOURELLES 319
Une thématique commune, les tourelles marques de terrain 319
Tourelles de pierres sèches et marquage pastoral 322
Les tourelles, balises de transhumance : une explication intuitive… 322
… mais tenant plus du postulat que de la démonstration 323
Des ouvrages de bornage pastoral appropriatif ? 325
LES RESSORTS D'ORDRE PSYCHOLOGIQUE 327
Une interprétation marginale : la tourelle, objet de culte 328
Construire des cairns pour passer le temps ? 329
De l'*apprivoisement* à la *domestication* du territoire 333

L'homme de pierre, auxiliaire d'*humanisation* 335
De l'espace naturel à un paysage humain 336
Un début d'explication à la distribution spatiale des tourelles ? 338
LE CAIRN, MARQUEUR CULTUREL MULTIFONCTIONNEL 339
CHAPITRE 11 L'HYPOTHESE DES CHAMPS LEXICAUX 341
MOJON, LA PARTIE EMERGEE D'UN ICEBERG LINGUISTIQUE ? 342
Un substantif en quête de ses racines 342
Mutulus ou mugium ? deux thèses en présence 343
La piste tangente du {*mutulu} 348
L'incidence des télescopages linguistiques 350
Metula / mutulo, un couple discret 351
Entre moelle et moellon, le chaînon manquant 353
D'autres convergences significatives 355
LES SEQUENCES CONSONANTIQUES COMMUNES 357
Un parallèle intéressant : les *konismata* grecs 358
Une notion-clé : l'*amoncellement*, plutôt que la *pierre* 360
Le brelan improbable : la *couronne*, le *cairn* et la *chair*… 362
La couronne-cairn, marqueur territorial 363
Un instructif détour entre Islande et folklore anglo-saxon 365
CHAMP LEXICAL ET CULTURE PASTORALE 367
Mojon et *mouton* : des corrélations linguistiques manifestes 367
Les triplets sémantiques, outils d'interprétation constructive 368
Un exemple : le rapprochement entre char, cairn et currack 369
Du mouton à la montagne… 369
… et de la montagne au berger ! 371
DES INVESTIGATIONS LINGUISTIQUES A POURSUIVRE 374

ANNEXE 1 UN CAS SPECIFIQUE : LES « TOURS DE GUET PASTORALES » 376
ANNEXE 2 LES TOURS PASTORALES ET LES CAIRNS DANS LA BIBLE 383

COMPLEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES 386

SOURCES DES ILLUSTRATIONS 410

REMERCIEMENTS 416